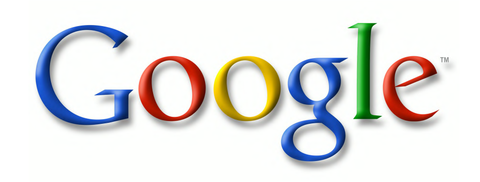
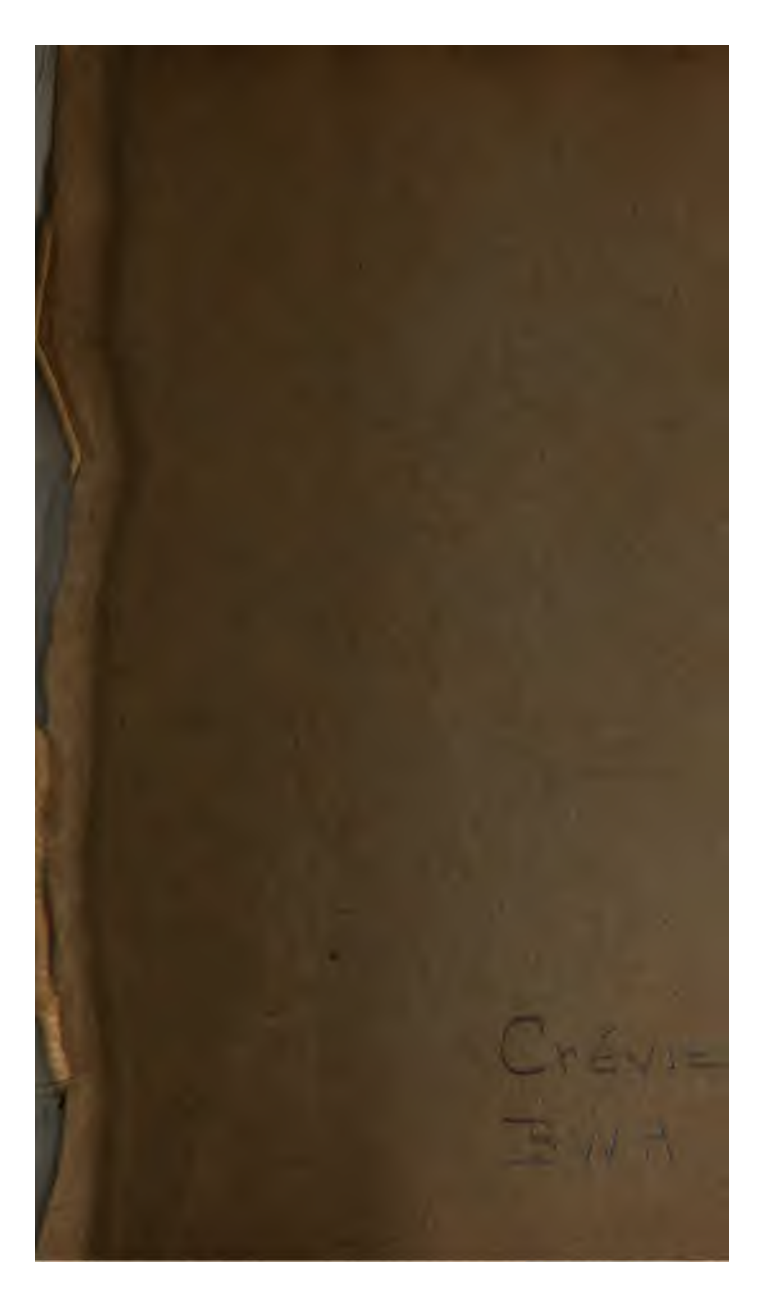






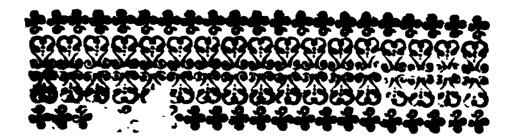
HISTOIRE
DES
EMPEREURS ROMAINS,
DEPUIS AUGUSTE
JUSQU'A CONSTANTIN.

Par Mr. CREVIER, *Professeur Emérite de Rhétorique au Collége de Beauvais.*

TOME NEUVIEME.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCLIV.



LISTE
DES
EMPEREURS
Contenus dans ce Volume.

PERTINAX régna deux mois & vingt-huit jours. An de Rome 944. de J. C. 193.

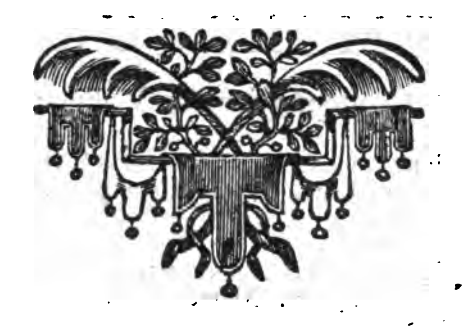
DIDIUS JULIANUS régna soixante-six jours. Même année.

SEVERE régna dix-sept ans, huit mois, & trois jours. Ans de Rome 944-962. De J. C. 193-211.

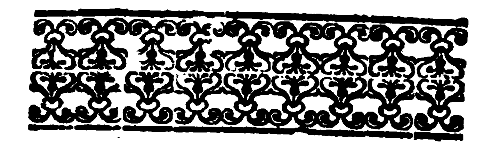
CARACALLA régna six ans, deux mois, & deux jours. Ans de Rome 962-968. De J. C. 211-217.

MACRIN régna quatorze mois, moins trois jours. Ans de Rome 968. 969. De J. C. 217. 218

HELIOGABALE régna trois ans, neuf mois, & quatre jours. Ans de Rome 969-973. De J. C. 218-222.



HIS-



HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

SUITE DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.

PERTINAX.

§. II.

Les Conjurés jettent la vue sur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Histoire abrégée & caractére de ce Sénateur. Le Préfet du Prétoire Lætus le présente aux Prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux. Pertinax est élu par le Sénat, qui lui confére tous les titres de la puissance Impériale. Mécontentement des Prétoriens, qui éclate dès le troisiéme jour. Pertinax les calme par une largesse. Vente

te des meubles de Commode. Argent du tribut redemandé aux Députés d'une Nation Barbare. Estime universelle pour la vertu de Pertinax. Il gouverne en bon & sage Prince. Sa modestie par rapport à sa famille. Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même. Frugalité de sa table. Avantages publics qui résultent de l'œconomie de Pertinax. Nulle avidité en lui: les délateurs punis: les accusations de lése-majesté abolies. Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur. Son zèle pour la justice, & pour la réparation des maux que Commode avoit faits. Haine des Prétoriens & de la vieille Cour contre Pertinax. Conjuration formée par Lætus Préfet du Prétoire. Pertinax est tué par les Prétoriens. Taches sur sa vie. Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompéïen. Eloge de Pompéïen.

AN. R. 944. De J. C. 193.

Q. SOSIUS FALCO.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS.

Les Conjurés jettent la vue sur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Histoire abregée & caractére de ce Senateur

Dio, Lib LXXIII.

APRÈS la mort de Commode, le premier soin de ceux qui l'avoient tué fut d'assurer leur vie en travaillant à lui donner un successeur, qui leur eût obligation de l'Empire. Ils jettérent les yeux sur Pertinax, qui de l'état le plus bas s'étoit élevé, par son mérite & par la protection de Marc-Auréle, à un rang où il ne voyoit plus au-dessus de lui que le trône. Il avoit été

été fait Conful par ce fage Prince, & revêtu fucceffivement de divers gouvernemens de Provinces, ou commandemens militaires. Il fut longtems Sénateur & même Confulaire, fans avoir jamais vu le Sénat. Car les emplois dont on le chargeoit le tinrent continuellement éloigné de Rome ; & il fut Conful fans y mettre le pied. Il entra donc au Sénat pour la premiére fois fous le régne de Commode; & bientôt après la haine & la jaloufie de Perennis lui attirérent, comme on l'a vu, une difgrace, & un exil de trois ans. Après la chûte de ce Miniftre, Pertinax reprit faveur. La baffeffe de fa naiffance pouvoit bien être une recommandation pour lui auprès de Commode. Ce qui eft certain, c'eft que depuis fon rappel il fut toujours employé fous ce régne, & placé dans les poftes les plus brillans: commandant des Légions de la Grande-Bretagne, enfuite Surintendant des vivres, puis Proconful d'Afrique, & enfin Conful pour la feconde fois, & Gouverneur de Rome. Il exerçoit cette derniére charge lorfque Commode périt.

Herod. L. II. Capit. Pert. 1-4.

La gloire de Pertinax égaloit ou même furpaffoit l'éclat de fes dignités. Il s'étoit montré également propre aux emplois militaires & civils. Brave & habile guerrier, fon nom étoit devenu la terreur des Barbares : & en même tems il avoit fçu maintenir la difcipline avec févérité parmi des troupes mutines & féditieufes.

Dans le gouvernement de Rome, il se conduisit avec une douceur, une affabilité, une bonté, qui le firent aimer de tout le monde. Simple & modeste jusqu'à reconnoître même alors pour son patron Lollianus Avitus (*a*), dont il étoit devenu au moins l'égal, mais qu'il respectoit toujours avec reconnoissance, comme le premier auteur de sa fortune; ennemi du luxe, amateur de la frugalité, l'Histoire ne lui reproche qu'une œconomie poussée trop loin, & l'habitude de promettre plus qu'il n'avoit dessein de tenir, pour payer en belles paroles ceux qu'il ne pouvoit satisfaire par les effets.

Vict. Epit.

Personne donc n'étoit plus digne de l'Empire que Pertinax, & les Conjurés se faisoient un honneur infini en le plaçant sur le trône. Si nous en croyons Capitolin & Julien l'Apostat, il avoit été instruit de leur complot contre la vie de Commode. Dion & Hérodien supposent le contraire: & leur sentiment est plus probable, vu le peu de tems qui s'écoula entre le dessein & l'exécution.

Jul. Caes.

Le Préfet du Prétoire Lætus le présente aux Prétoriens, qui le proclament Au-

Dès que Commode eut expiré sous la main de Narcisse, Lætus & Eclectus, qui sentirent la nécessité de se hâter, vinrent trouver Pertinax, le mirent au fait, & l'invitérent à s'emparer de la place vacante. Selon Hérodien, Pertinax, en les voyant en-

(*a*) *Ce Sénateur est nommé par Victor*, Lollius Gentianus. *Mais il est visiblement le même que Capitolin dans la vie de Pertinax, n. 1. appelle* Lollianus Avitus.

entrer dans sa chambre, crut tout d'un coup qu'ils venoient pour le tuer par ordre de Commode, & il les prévint en leur disant que depuis longtems il s'attendoit à n'être pas plus épargné que les autres amis de Marc-Auréle, & comptoit que chaque nuit seroit la derniére de sa vie; qu'ils pouvoient exécuter leur commission. Lorsqu'ils se furent expliqués, il balança s'il accepteroit leur offre, mais seulement jusqu'à ce qu'il se fût bien assuré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner & visiter le cadavre; & sur sa réponse, conforme au discours du Préfet du Prétoire & du Chambellan, il se laissa conduire par Lætus au camp des Prétoriens.

Il est presque malgré eux.

Il craignoit néanmoins, non sans fondement, de ne point trouver des dispositions favorables dans les gens de guerre, de qui Commode étoit aimé. Pour aider leur détermination, il résolut de se procurer l'appui du peuple. On étoit en pleine nuit, & par ses ordres quelques-uns de ceux qui se trouvoient autour de lui, se répandirent dans les différens quartiers de la Ville, criant à haute voix dans les rues que Commode étoit mort, & que Pertinax alloit au camp prendre possession de l'Empire.

Cette nouvelle produisit un mouvement étonnant dans Rome. On se léve avec précipitation, on sort des maisons, on se félicite mutuellement, surtout les

grands & les riches, d'être délivrés d'une tyrannie cruelle & insupportable. Les uns courent aux temples, pour rendre leurs actions de graces aux Dieux. Le plus grand nombre s'attroupent autour du camp, pour imposer aux soldats, à qui ils pensoient qu'un gouvernement sévére, tel que celui qu'annonçoit le nom de Pertinax, conviendroit moins que la licence dans laquelle Commode les avoit entretenus.

Cependant Pertinax & Lætus arrivent au camp: & celui-ci, par l'autorité que lui donnoit sa charge de Préfet du Prétoire, ayant convoqué les soldats, commença par leur notifier la mort de Commode; mais en déguisant l'atrocité du fait, & faisant passer cette mort pour l'effet d'une subite apoplexie; après quoi il ajoûta: „ Pour remplir la place de l'Empereur „ que la mort vous a enlevé, le Peuple „ Romain & moi nous vous présentons „ un homme d'un âge vénérable, (Pertinax avoit alors soixante & six ans) de „ mœurs pures, d'une valeur éprouvée „ dans la guerre. Votre bonne fortune „ vous donne, non un Empereur, mais „ un pére. Vous le savez: son élevation „ ne sera pas agréable pour vous seuls; „ elle répandra la joie parmi les Légions „ des frontiéres, qui toutes ont été témoins de ses exploits. Il ne nous faudra plus acheter la paix des Barbares à „ prix d'argent: l'expérience de ce qu'ils

ont

„ ont souffert de sa part, les contiendra „ par la crainte ".

Pertinax prit ensuite la parole, & promit aux Prétoriens * douze mille sesterces par tête. Cette largesse, l'estime qu'ils ne pouvoient refuser à celui qui leur parloit, la déférence pour Lætus leur chef, qui tout méchant homme qu'il étoit, paroît néanmoins avoir eu de la tête & de la vigueur, tout cela inclinoit les soldats à goûter la proposition qui leur étoit faite. Un mot de Pertinax leur déplut. Il leur dit qu'il s'étoit glissé bien des abus sous le gouvernement précédent, mais qu'avec leur secours il espéroit les réformer. Cette annonce sembloit aux Prétoriens une menace qui les regardoit directement, parce qu'ils savoient que Commode leur avoit accordé une infinité de choses contre les régles. Ils balançoient donc, & gardoient le silence. Le peuple, qui étoit entré en foule dans le camp, leur donna le ton. Il proclama Pertinax Auguste, avec les plus vifs transports de joie: & les Prétoriens suivirent, plus par bienséance & par une espéce de nécessité, que par une sincére affection.

* *Quinze cens livres.*

Du camp Pertinax se transporta au Sénat, qui s'assembla pendant qu'il étoit encore nuit. Il y parut sans aucune des marques de la dignité Impériale, comme attendant de l'autorité de la Compagnie la décision de son état. Cette modestie étoit placée, & conforme aux vrais principes

Pertinax est élu par le Senat, qui lui confére tous les titres de la puissance Impériale.

de l'ancien gouvernement. Mais de plus elle avoit pour motif une inquiétude secréte, qui tourmentoit Pertinax. Il avoit craint de la part des soldats leur affection pour Commode: il craignoit de la part du Sénat le dédain pour l'obscurité de sa naissance. Il déclara même que nommé Empereur par les soldats, il renonçoit volontiers à l'éclat du pouvoir suprême, trop onéreux pour un homme de son âge, & trop difficile dans les circonstances; & il invita d'abord Pompéïen gendre de Marc-Auréle, ensuite Acilius Glabrio, le plus noble des Patriciens, à prendre une place qui leur convenoit mieux qu'à lui. Cette déclaration & cette offre venoient trop tard. Pertinax avoit fait la premiére & la plus importante démarche, en se procurant le suffrage des soldats, & le Sénat étoit trop sage pour se commettre avec les gens de guerre. Glabrio prit la parole, & dit à Pertinax: „Vous me croyez digne „de l'Empire, je vous le défére; & tout „ce que nous sommes de Sénateurs, „nous vous décernons tous les hon-„neurs, & tous les droits du pouvoir su-„prême". Le Sénat applaudit. Pertinax fut déclaré Auguste d'un consentement unanime, & Commode ennemi public: & c'est à ce moment que doivent se rapporter les acclamations dont j'ai parlé d'avance contre la mémoire de ce malheureux Prince. On conféra à son successeur tous les titres de la puissance Impériale

Capit. 5. 6. Dio & Herod.

riale

riale à la fois, jusqu'à celui de Pére de la Patrie, que les Empereurs avoient coutume de ne recevoir qu'après un certain tems; & il souhaita lui-même qu'on y ajoûtât celui de Prince du Sénat, qui étoit presque tombé en oubli & en désuétude, titre populaire, & qui rappelloit l'idée de l'ancienne République. Le Sénat vouloit aussi décorer l'épouse de Pertinax, Flavia Titiana, du nom d'*Augusta*, & son fils du nom de *César*. Pertinax refusa l'honneur que l'on déféroit à sa femme; & par rapport à son fils, il déclara vouloir attendre un âge plus mûr, & des preuves de vertu qui l'en eussent rendu digne.

Ce ne fut qu'après ces préliminaires, dans lesquels on reconnoît toutes les formalités d'une élection, que Pertinax monta au trône Impérial, comme forcé par le vœu de la Compagnie. Il rendit graces au Sénat, en faisant sentir néanmoins combien il craignoit les difficultés de la place sublime à laquelle on venoit de l'élever. Il promit un gouvernement conforme aux loix, dirigé par les conseils du Sénat, & qui tiendroit plus de l'Aristocratie qu'il ne seroit Monarchique. Enfin il témoigna sa reconnoissance à Lætus, auteur de la mort de Commode, (car il n'y avoit plus de raison d'user de dissimulation à cet égard) & à l'amitié duquel il étoit redevable de l'Empire.

Lætus, par bien des endroits, étoit assurément indigne d'être loué en plein

Senat : & Q. Sosius Falco, qui entroit en possession du Consulat ce jour-là même, premier Janvier, jeune ambitieux, dont les vues se portoient très haut, crut trouver dans cet éloge une occasion de soulever les esprits contre Pertinax. „ On „ peut juger, lui dit-il avec audace, quel „ Empereur nous aurons en vous, lorsqu'on vous entend louer les ministres „ des crimes de Commode". Pertinax se posséda, & il se contenta de lui répondre: „ Consul, vous êtes jeune: vous ignorez „ ce que c'est que la nécessité d'obéïr. „ Ils ont exécuté malgré eux les ordres „ qu'ils recevoient. Mais au premier „ moment favorable, ils ont fait éclater „ leurs véritables sentimens".

Si Pertinax parloit sincérement, il connoissoit mal Lætus, & il lui attribuoit des motifs plus nobles & plus purs que ceux qui l'avoient fait agir. Au reste, on voit que le meurtre de Commode étoit universellement approuvé. Personne ne doutoit chez les Payens, qu'il ne fût permis & même louable de tuer un tyran. La douceur de l'Evangile a seule la gloire d'avoir proscrit cette doctrine, qui met en péril la vie même des meilleurs Princes.

Ainsi finit l'assemblée du Sénat, au sortir de laquelle le nouvel Empereur alla au Capitole offrir ses vœux, & fut ensuite mené en pompe au Palais Impérial. Le soir il invita les Magistrats & les premi-

ers du Sénat à souper avec lui, renouvellant un usage que Commode avoit interrompu : & dans le repas il montra une gaieté douce, & une familiarité, qui mettoient en liberté ses convives, & qui leur rendoient le nouveau Prince aimable, par la comparaison surtout avec les hauteurs & les dédains de son prédécesseur.

Le Sénat, le Peuple, étoient donc dans la joie, & formoient les plus heureux présages sur le gouvernement d'un Empereur sage & modéré. Il n'en étoit pas de même des Prétoriens, à qui la licence plaîsoit, & que la tyrannie de Commode, dont ils avoient été les instrumens, élevoit sur la tête de leurs concitoyens. Ils ne pouvoient douter que l'intention de Pertinax ne fût de rétablir le bon ordre parmi eux, & de les contenir dans le devoir. Le premier jour il donna pour mot au Tribun*, *Faisons le service:* laissant à entendre que par le passé la discipline s'observoit si mal dans leur corps, qu'ils avoient besoin d'un nouvel apprentissage. Il leur fit défense de maltraiter les gens du peuple, de frapper aucun de ceux qui se présenteroient pour approcher de sa personne. Mécontens de ces commencemens, & inquiets pour la suite, les Prétoriens regrettérent Commode, & ils poussoient des soupirs lorsqu'ils voyoient abattre ses statues.

Mécontentement des Prétoriens, qui éclate dès le troisiéme jour.

* *Militemus.*

Dès le trois Janvier, jour auquel on faisoit tous les ans des vœux publics pour

la prospérité des Empereurs, ils entreprirent de changer l'état des choses, & ils enlevérent un illustre Sénateur, nommé Triarius Maternus Lascivius, pour le mener au camp, & l'élever à l'Empire. Triarius n'étoit point complice de leur dessein : il résista, il se sauva d'entre leurs mains presque nud, & étant venu se rendre au Palais auprès de Pertinax, delà il se retira à la campagne.

Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode.

Pertinax conçut qu'il avoit besoin de ménager extrêmement des troupes capables de tels excès, & il se mit en devoir de les satisfaire. Il confirma tous leurs priviléges, & tous les dons que Commode leur avoit faits ; & il prit des mesures efficaces pour s'acquitter promptement de la largesse qu'il leur avoit lui-même promise. Il ne trouvoit dans le trésor qu'un million * de sesterces. Sa ressource fut de vendre tout l'attirail du luxe insensé de son prédécesseur. Il mit donc en vente les statues & les tableaux du Palais, les meubles superbes, la vaisselle d'or & d'argent enrichie de pierreries, les chevaux, les esclaves destinés à la débauche, tout ce qui avoit servi à Commode pour ses combats contre les gladiateurs, ou pour la conduite des chariots. L'Histoire remarque en particulier des voitures fabriquées avec de singuliéres attentions de commodité : les unes, dont les siéges mobiles pouvoient se tourner à volonté, soit qu'il fallût éviter

* *Cent-vingt-cinq mille livres.*

Capit. 7. & 8. *Dio.*

ter le soleil, ou profiter d'un vent frais; les autres qui mesuroient le chemin qu'elles faisoient, & qui marquoient les heures. Le produit de cette vente suffit à Pertinax pour payer douze mille * sesterces par tête aux Prétoriens, & quatre cens ** aux citoyens du peuple.

* Quinze-cens livres.
** Cinquante livres.

Outre ce premier & principal avantage qu'il retiroit d'un encan si précieux, il y envisageoit encore un autre point de vue. Il étoit bien aise de décrier de plus en plus la mémoire de Commode en étalant sous les yeux du Public les preuves de la folie monstrueuse de ce Prince. Lætus le servit parfaitement dans ce dessein. Il rechercha tous les indignes ministres des plaisirs de Commode: il fit afficher leurs noms, qui seuls & par eux-mêmes annonçoient l'infamie; & dans les condamnations qu'il prononça contre eux, il eut soin d'exprimer les sommes auxquelles se montoient leurs biens qu'il confisquoit, & qui souvent se trouvérent excéder la fortune des plus riches Sénateurs, que Commode avoit fait périr pour s'emparer de leur dépouille.

Argent du tribut redemandé aux Deputés d'une nation Barbare.

Il fit encore une démarche d'éclat qui tendoit au même but dans un autre genre. Des Députés d'une nation Barbare étoient venus à Rome recevoir la pension que Commode payoit à leurs Chefs, pour acheter d'eux la paix: ils n'étoient pas encore sortis des terres lorsqu'arriva la révolution. Lætus fit courir après eux,

& leur redemanda l'or qui leur avoit été remis. „Portez dans votre pays, leur „dit-il, la nouvelle du changement dont „vous êtes témoins. Dites à ceux qui „vous ont envoyés, que c'est mainte- „nant Pertinax qui gouverne l'Empi- „re". La différence entre les deux gouvernemens ne pouvoit être rendue plus sensible, que par cette hauteur envers des peuples à qui précédemment on payoit tribut. Et l'effet y répondit. Les Barbares furent contenus par la crainte du nom seul de Pertinax.

Herod.

Estime universelle pour la vertu de Pertinax.

L'estime pour sa vertu étoit universelle. Lorsque la nouvelle de la mort de Commode & de l'élection de Pertinax arriva dans les Provinces, on hésita à y ajoûter foi. On craignit que ce ne fût un piége tendu par Commode pour avoir occasion d'exercer ses cruautés & ses rapines. Dans cette incertitude plusieurs Gouverneurs prirent le parti d'attendre la confirmation, & même de faire mettre en prison les couriers, sûrs que si la nouvelle étoit vraie, Pertinax leur pardonneroit aisément une faute qui ne venoit point de mauvaise volonté. Les peuples alliés de l'Empire n'avoient pas de lui une moins haute idée. Son élevation les combla de joie, & ils s'empressérent d'envoyer des Ambassadeurs pour en féliciter le Sénat & le Peuple Romain.

Dio. ap. Val.

Herod.

Il gouverne en bon & sage Prince.

Au moyen des précautions que le nouvel Empereur avoit employées pour cal-

mer

mer les Prétoriens, il jouit de quelque tranquillité, & il fit paroître, pendant le peu de tems qu'elle dura, toutes les vertus d'un grand & sage Prince.

J'ai déjà touché l'article de sa modestie par rapport à sa famille. Il ne fit rien pour elle, sinon qu'il nomma Préfet de la ville en sa place Flavius Sulpicianus son beaupére. Mais ce Sénateur, au jugement de Dion, étoit digne de l'emploi, quand même il n'eût pas été beaupére de l'Empereur.

Sa modestie par rapport à sa famille.

Dio. & Capit. 6. & 13.

J'ai dit qu'il refusa pour sa femme le titre d'*Augusta*, & pour son fils celui de *César*. Plus d'un motif le portoit à ne point honorer beaucoup une épouse qui n'avoit elle-même nul soin de son honneur, & qui entretenoit une intrigue publique avec un joueur d'instrument. Pour ce qui est de son fils, il paroît que le goût de modestie influa seul dans la conduite qu'il tint à son égard. Ce fils étoit encore très jeune, & son pére craignoit que la simplicité de l'âge ne fût trop aisément corrompue par le poison de la grandeur. Il ne le logea point dans le Palais; & après l'avoir émancipé, aussi-bien qu'une fille qu'il avoit, il leur partagea tout ce qu'il possédoit comme particulier, & les établit chez leur grand pére maternel Préfet de la ville. Delà le fils de l'Empereur alloit aux Ecoles publiques, sans être en rien distingué de ceux de son âge. Pertinax le voyoit rarement;

Herod.

ment, & toujours sans faste, en bon pére de famille.

Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même. Dio. Herod. & Capit. 8. 9. 12. & 13.

Il observa la même modestie, autant que son rang le pouvoit permettre, en ce qui regardoit sa personne. Loin de s'oublier dans une si haute élevation, il se rappelloit volontiers son premier état, & il faisoit souvent manger avec lui Valérianus, qui avoit été son collégue & son confrére dans la profession publique des Lettres. Il se rendoit accessible à tous, écoutant ce que chacun avoit à lui dire, & répondant avec bonté. Il vivoit familiérement avec les Sénateurs, & les traitoit dans le commerce ordinaire presque comme ses égaux. Assidu au Sénat, duquel il ne s'absenta jamais, ses maniéres à l'égard de la Compagnie alloient jusqu'au respect. Il rendoit de grands honneurs à Pompéïen & à Glabrio, dont un Prince moins judicieux que lui auroit peut-être pris ombrage. Il ne voulut point que l'on marquât à son nom aucun des effets, ou des meubles, ou des édifices dont il jouïssoit comme Empereur. Ce n'étoit pas à lui que tout cela appartenoit, selon sa façon de penser, mais à l'Empire.

Frugalité de sa table.

Sous Commode la dépense de la table de l'Empereur avoit été énorme. Pertinax la réforma, & la réduisit aux régles d'une honnête frugalité. Il y invitoit souvent des Sénateurs; & il envoyoit à ceux qui n'y venoient pas dès plats de sa table, non comme des mets exquis, mais com-

me

me des marques de ſon attention. (a)La ſimplicité de ces préſens apprêtoit à rire aux riches & aux ſomptueux. Mais ceux d'entre nous, dit Dion, qui eſtimoient plus la vertu que le luxe, les recevoient avec joie & avec admiration.

Capitolin a ſuivi le jugement de ces amateurs du faſte que blâme Dion. Il accuſe Pertinax d'une avarice ſordide, & il en cite entre autres preuves ces envois d'une moitié de châpon, ou d'un fricandeau. Sans doute une telle ſimplicité n'a point de quoi frapper les yeux, & cet Empereur, en retranchant tout d'un coup par la moitié la dépenſe de ſa maiſon, fit diſparoître une vaine pompe, qui plaît aux hommes vains. Mais que l'on compare à ce faux brillant les biens ſolides que produit une ſage œconomie. Dans un régne qui dura moins de trois mois, Pertinax acquitta les dettes qu'il avoit contractées à ſon avénement à l'Empire: il aſſura des récompenſes pour les ſervices militaires: il établit des fonds pour les ouvrages publics: il trouva de l'argent pour la réparation des grands chemins: il paya d'anciennes dettes de l'Etat. En un mot, il remplit le tréſor Impérial, que ſon prédéceſſeur avoit épuiſé, & il le mit au niveau de toutes les dépenſes néceſſaires. Une telle adminiſtration

Capit. 12.

Avantages publics qui réſultent de l'œconomie de Pertinax.

Capit. 9.

(a) Καὶ αὐτὸν ἐπὶ τούτῳ οἱ μὲν πλούσιοι καὶ μεγαλαυχοῦντες ἐγέλων· οἱ δὲ ἄλλοι, οἷς ἀρετὴ ἀσελγείας προτιμοτέρα ἦν, ἐπῃνοῦμεν. Dio.

tion mérite les plus grands éloges, & marque un Prince qui connoît ses devoirs, & qui a le goût de la véritable grandeur.

Capit. 8. Parmi les avantages dont Rome fut redevable à la frugalité de Pertinax, je compterai encore la réforme du luxe des particuliers, qui eurent honte de ne pas imiter l'exemple du Prince. De-là suivit un bien public, la diminution du prix des denrées, qui n'étant plus enlevées par ces hommes somptueux à qui rien ne coute pour se satisfaire, demeurérent à la portée du commun des citoyens.

Nulle avidité en lui: les délateurs punis: les accusations de lése-majesté abolies.

Herod. & Capit. 7.

Il est important d'observer que les sommes immenses dont Pertinax eut besoin pour faire face à tous les objets différens que j'ai cités, n'étoient point le fruit de l'injustice ni d'une avidité tyrannique. Loin d'écouter les délateurs, il punit rigoureusement ceux qui dans les tems précédens avoient fait cet infâme métier. Il abolit les accusations pour cause de léze-majesté. Il déclara qu'il ne recevroit aucun legs testamentaire de ceux qui auroient des héritiers légitimes, & qu'au lieu d'envahir les successions sur le plus léger prétexte, comme avoit fait son prédécesseur, il n'en recueilleroit aucune à laquelle il ne fût appellé selon toutes les formalités des loix; & il ajoûta cette parole remarquable (*a*): „ Il est plus beau „ &

Instit. Justin L. II. tit. 17.

(*a*) Sanctius est P. C. inopem rempublicam obtinere, quam ad divitiarum cumulum per discrimina & dedecoris vestigia pervenire. *Capit.*

„ & plus juste de laisser la République „ pauvre, que de l'enrichir par les rapi„ nes & par des voies odieuses". Il est vrai que Pertinax, contre la parole qu'il avoit donnée un peu trop précipitamment, fut obligé de lever avec sévérité certains droits dont Commode avoit accordé la remise. Mais le bon usage qu'il faisoit de l'argent qui lui en revenoit, & la nécessité, doivent lui servir d'excuses. Les droits qu'il exigea étoient apparemment anciens & établis par un long usage. Car pour ce qui est des péages nouveaux, que la tyrannie des Financiers avoit introduits, Hérodien assure que Pertinax les supprima, ne voulant point gêner la liberté du commerce.

Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur.

Il songea à augmenter les revenus de l'Etat, non en grossissant les impôts, mais en mettant en valeur beaucoup de terres qui demeuroient incultes, soit dans les Provinces, soit même en Italie. Il fit don de toutes les terres qui étoient dans ce cas, même de celles qui faisoient partie du domaine Impérial, à quiconque entreprendroit de les cultiver; & afin d'en faciliter l'exploitation, il accorda aux nouveaux possesseurs une exemption d'impôts pour dix ans, sachant bien que, si son projet réussissoit, la République recueilleroit ensuite avec usure ce qu'elle sembloit perdre dans le moment actuel.

Son zèle pour la justice, &

Zélateur de l'équité & des loix, il rendoit souvent la justice par lui-même. Il ré-

pour la réparation des maux que Commode avoit faits. *Hérod. Dio. Capit.* 8. 9. 13. 14.

rétablit la mémoire de ceux qui avoient souffert d'injustes condamnations sous Commode, ou, s'ils vivoient encore, il les rappella d'exil. Il rendit à ceux-ci, ou aux héritiers des morts, leurs biens confisqués : & je ne saurois croire, sur le témoignage du seul Capitolin, qu'il leur ait fait acheter cette justice. J'ai dit qu'il punit les délateurs. S'ils étoient esclaves, il leur fit expier leur crime par le supplice de la croix. Il restitua à leurs maîtres les esclaves qui s'étoient dérobés des maisons particuliéres pour entrer dans celle du Prince. Il reprima la licence des affranchis du Palais, qui sous le régne précédent avoient disposé de tout avec un pouvoir tyrannique; & il les dépouilla des richesses immenses qu'ils avoient acquises en achetant à vil prix les biens de ceux que Commode avoit condamnés. Ses anciennes connoissances, citoyens de la petite ville d'Alba Pompéia sa patrie, accoururent à Rome dès qu'ils le sçurent sur le trône, pleins d'une espérance avide d'être inondés de ses bienfaits. Ils furent trompés dans leur attente, & Pertinax ne crut point devoir employer les revenus publics à enrichir ceux que des liaisons privées attachoient à sa personne.

Par une conduite si parfaite dans toutes ses parties, il renouvelloit l'heureux régne de Marc-Auréle ; & faisant goûter à tous les douceurs d'un gouvernement équitable & modéré, il combloit d'une dou-

double joie ceux qui retrouvoient en lui le sage Prince dont la mémoire leur étoit infiniment chére.

Haine des Prétoriens & de la vieille Cour contre Pertinax.

Dio. Herod. Capit. 10. 11. 12.

Dans cette satisfaction universelle, deux ordres de personnes, dont l'insolence & l'avidité avoient profité sous Commode de la misére publique, étoient étrangement irrités contre Pertinax, les Prétoriens & la vieille Cour; & ils jurérent la perte d'un réformateur qui captivoit leurs injustes désirs. Pertinax n'avoit encore déplacé aucun de ceux à qui son prédécesseur avoit confié quelque partie du ministére. Mais ils sçavoient qu'il attendoit (a) le vingt & un d'Avril, jour anniversaire de la fondation de Rome, comme un jour de renouvellement, où il changeroit toute la face de la Cour. Ils prirent le parti de ne lui en pas donner le tems, & quelques affranchis eurent la pensée de l'étouffer dans le bain. Mais ce projet, trop hazardeux dans l'exécution, fut abandonné; & le Préfet du Prétoire Lætus se chargea de la manœuvre, en recourant à d'autres voies

Conjuration tramée par Lætus Préfet du Prétoire.

Dio. & Capit.

Cet Officier, qui avoit mis Pertinax sur le trône, s'en étoit bientôt après repenti. Il avoit espéré régner sous le nom d'un Prince qui lui seroit redevable du rang suprême; & il voyoit que Pertinax non seulement gouvernoit par lui-même,

(a) Quelques-uns font tomber au vingt Avril la fondation de Rome. Cette différence n'est ici d'aucune conséquence.

me, mais le consultoit peu, ne lui donnoit aucun crédit, & le taxoit souvent d'imprudence & de vues fausses dans les affaires. Comme c'étoit une ame tyrannique, qui n'avoit ôté la vie à Commode que par des vues d'intérêt particulier, & qui en lui choisissant un successeur vertueux, s'étoit proposé uniquement de donner à son attentat une couleur de zèle pour le bien public, son ambition frustrée le détermina à détruire son propre ouvrage par un second crime encore plus grand que le premier. Il trouvoit les soldats qui lui obéissoient, très disposés à seconder ses fureurs, & il prit soin de nourrir & d'aigrir en eux ce levain d'animosité & de révolte. Il forma donc son plan, & il résolut d'élever à l'Empire Sosius Falco, de qui j'ai déjà rapporté un trait audacieux, & que la splendeur de sa naissance & ses richesses sembloient mettre à portée de la premiére place.

Lætus épia le moment où Pertinax étoit allé faire un petit voyage sur la côte (vraisemblablement à Ostie), & là donner ses ordres par rapport à l'approvisi-
Capit. 7. onnement de la ville, auquel il apportoit une extrême attention. Le Préfet du Prétoire comptoit profiter de cet intervalle pour mener Falco au camp des Prétoriens. Pertinax en fut averti, & revenant en diligence, il déconcerta l'intrigue avant qu'elle pût éclorre. Il se plaignit dans le Sénat de l'infidélité des soldats,
à

à qui, malgré l'épuisement du trésor public, il avoit fait une très grande largesse. Falco fut accusé,& il alloit être condamné par les Sénateurs, si Pertinax ne s'y fût opposé avec force. „ Non, s'écria-t-il, je ne souffrirai jamais que sous „ mon gouvernement un Sénateur, même coupable, soit mis à mort". Quelques-uns ont prétendu que Falco n'avoit pas été instruit du complot formé pour l'élever sur le trône. C'est ce qui n'est guéres probable, & le mot de Pertinax suppose manifestement le contraire. Ce qui est certain, c'est qu'il vécut depuis jouissant de toute sa fortune, & qu'il mourut tranquillement laissant son fils pour héritier. Il est encore plus étonnant que Lætus soit demeuré en place. Il faut croire qu'il avoit si bien caché son jeu, que Pertinax ou ne le soupçonna pas, ou ne se crut pas en état de le convaincre. L'impunité ne changea pas ce perfide,& il abusa du pouvoir qu'on lui laissoit pour pousser en avant son entreprise criminelle, & pour envenimer de plus en plus, sous une fausse apparence de zèle, la haine des soldats.

Capitolin mêle dans son récit l'avanture assez mal débrouillée d'un esclave qui se faisant passer pour le fils de Fabia fille de Marc-Auréle, s'attribuoit à ce titre des droits sur la succession de la Maison Impériale. Il fut reconnu, fouetté,& rendu à son maître. Lætus saisit ce prétexte de

de févir contre plusieurs soldats, qui furent punis de mort comme complices des desseins insensés de ce misérable. Il avoit pour but de porter à son comble l'indignation des Prétoriens, qui voyoient sur la déposition d'un esclave verser le sang de leurs camarades.

Pertinax est tué par les Prétoriens.
Dio. Herod. Capit.

Ce noir projet réussit. Tout d'un coup (a) trois cens des plus forcenés partent du camp, traversent la ville en plein jour, & marchent l'épée nue à la main vers le Palais Impérial. Il falloit qu'ils fussent bien assurés de ne trouver aucun obstacle ni de la part de ceux qui faisoient la garde, ni de la part des Officiers de l'intérieur du Palais : sans quoi leur entreprise auroit été aussi folle que criminelle, & sans aucune espérance de succès. Pertinax averti de leur approche, envoya au devant d'eux Lætus, tant il étoit mal informé des intrigues de ce traître. Lætus, auteur du complot, mais qui ne vouloit se déclarer qu'à coup sûr, évita la rencontre des soldats, & se retira dans sa maison. Les assassins arrivent, & trouvent toutes les portes ouvertes, toutes les avenues libres. La garde leur livre les passages : les affranchis & les chambellans, loin de leur faire résistance, allument encore par des exhortations leur audace & leur fureur.

Dans un danger si pressant plusieurs conseilloient à Pertinax de mettre sa vie en

(a) *Dion ne dit que deux cens.*

en sûreté par une prompte fuite: & Dion assure que la chose étoit aisée, & que si ce Prince se fût dérobé à la premiére fougue des soldats, il auroit trouvé dans l'affection du peuple une sauvegarde & un rempart. Pertinax en crut trop son courage: il se persuada que tout sentiment n'étoit pas éteint dans le cœur des Prétoriens, & que la vue de leur Empereur leur imposeroit. Il s'avança donc vers eux d'un air intrépide, d'une contenance fiére: & il eut d'abord lieu de s'applaudir de sa hardiesse: car il se fit écouter. „ Quoi, leur „ dit-il, vous qui par état devez veiller à „ la défense de vos Princes, & écarter de „ leurs personnes les dangers même du „ dehors, c'est vous qui vous en rendez „ les meurtriers! De quoi avez-vous à „ vous plaindre? Prétendez-vous venger „ la mort de Commode? J'en suis inno- „ cent: & d'ailleurs, tout ce que vous „ avez droit d'attendre d'un bon & sage „ Empereur, je suis prêt à vous l'accor- „ der".

Ce peu de paroles, prononcé avec majesté, faisoit son impression. Déjà baissant les yeux en terre, la plupart remettoient leur épée dans le fourreau. L'un d'entre eux, Tongrien de nation, plus féroce & plus intraitable que les autres, leur reprocha ce mouvement de repentir comme une foiblesse: & joignant l'exemple aux discours, il porta de sa pique le premier coup à l'Empereur. Il réveilla ainsi

dans le cœur de ses compagnons toute leur rage, qui n'étoit qu'assoupie. Ils se préparérent à le suivre : & Pertinax voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, s'enveloppa la tête de sa toge, & invoquant Jupiter Vengeur, il se laissa percer, sans faire une inutile résistance.

Un seul homme lui témoigna de la fidélité en ce funeste moment. Ce fut le Chambellan Eclectus, l'un des meurtriers de Commode, qui plein de courage, combattit contre les assassins, en blessa quelques-uns, & se fit tuer auprès de son maître.

Les Prétoriens coupérent la tête de Pertinax, & l'ayant mise au bout d'une pique, ils emportérent à travers la ville cet horrible trophée dans leur camp.

Capit. 15. Ce funeste événement arriva le vingt-huit Mars de l'an de J. C. cent quatre-vingts-treize. Pertinax étoit né le premier Août de l'an cent vingt-six. Ainsi il périt âgé de soixante-six ans & près de huit mois, n'ayant pas régné trois mois entiers. Il laissa un fils & une fille, qui vécurent dans la condition privée, sans que jamais personne leur ait attribué, ni qu'ils ayent eux-mêmes revendiqué aucun droit au trône : & c'est une preuve, entre un grand nombre d'autres, que l'Empire n'étoit nullement héréditaire chez les Romains.

Dion avance que cet Empereur s'attira sa triste catastrophe pour s'être trop pré-

précipité de réformer l'Etat, & pour n'avoir pas sçu, quelque expérience qu'il eût dans les affaires, que la sagesse politique demande que l'on n'attaque pas tous les abus à la fois, & que l'on travaille lentement à les détruire, par parties, & les uns après les autres. Peut-être cette réflexion est-elle fondée : peut-être aussi nous sera-t-il permis de dire qu'il est aisé de juger par l'événement, & que les hommes sont communément ingénieux à trouver les causes des malheurs, après qu'ils sont arrivés.

Il est certain que Pertinax a été l'un des plus grands Princes qui ayent jamais occupé le trône des Césars, quoique la courte durée de son régne ne lui ait pas permis de développer ses talens. Le Sénat & le peuple eurent la liberté de témoigner leurs sentimens à son égard sous l'Empire de Sévére, & ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictoit, & dont la vérité est prouvée par les faits. „ Sous (*a*) Pertinax, „ s'écrioient-ils à l'envi, nous avons vécu sans inquiétude : nous avons été libres de toute crainte. Il a été pour „ nous un bon pére, le pére du Sénat, le „ pére de tous les gens de bien". L'Empereur Sévére fit lui-même son Oraison funébre ; & voici, suivant un fragment de

Eloge de Pertinax.

Vit. Epit.

Dio. 42. Val.

(a) Pertinace imperante, securi viximus, neminem timuimus. Patri pio, patri Senatûs, patri bonorum omnium.

de Dion, qui paroît tiré de ce discours, le tableau qu'il traça de Pertinax. „ La „ valeur guerriére dégénére facilement „ en férocité, & la sagesse politique en „ mollesse. Pertinax réunit ces deux ver- „ tus sans le mêlange des défauts qui „ souvent les accompagnent : sagement „ hardi contre les ennemis du dehors & „ contre les séditieux, modéré & équita- „ ble envers les citoyens, & protecteur „ des bons. Sa vertu ne se démentit point „ au faîte de la grandeur, & soutenant a- „ vec dignité & sans enflure la majesté „ du rang suprême, jamais il ne le desho- „ nora par la bassesse, jamais il ne le ren- „ dit odieux par l'orgueil. Grave sans au- „ stérité, doux sans foiblesse, prudent „ sans finesse maligne, juste sans discus- „ sions scrupuleuses, œconome sans a- „ varice, magnanime sans fierté".

Taches sur sa vie.

Cet éloge ne laisse rien à désirer. Mais nous devons nous souvenir que nous le tirons d'un panégyrique ; & sur deux articles que j'ai déjà touchés, il exige quelque restriction. Ainsi il est difficile de laver entiérement Pertinax du reproche d'avarice, que Capitolin appuye de détails circonstanciés. Cet Ecrivain assure que Pertinax, après avoir fait paroître de l'intégrité & du desintéressement pendant la vie de Marc-Auréle, changea de conduite après la mort de ce vertueux Prince, & manifesta son amour pour l'argent ; qu'il devint riche tout d'un coup,

Capit. 3. 9. 13.

carac-

caractére des fortunes suspectes;& qu'il étendit ses domaines par des usurpations sur ses voisins, qu'il avoit ruinés par ses usures; qu'étant Général d'armée, il vendit les grades militaires; enfin qu'il exerça, & particulier & même Empereur, des trafics sordides, & plus dignes de son prémier état que de celui auquel son mérite l'avoit élevé. Il semble qu'un témoignage de cette nature doive prévaloir sur l'autorité d'Hérodien, qui dit seulement en général que Pertinax vécut pauvre sous le régne de Commode, & que ce fut même sa pauvreté qui fit sa sûreté.

On lui a reproché en second lieu d'avoir été plus libéral en paroles qu'en effets,& plus attentif à conformer son discours aux besoins des circonstances, qu'à le régler sur une exacte franchise. Ce défaut, observé par Capitolin,pourroit bien en avoir imposé à cet Historien lui-même,qui rapporte sérieusement que Pertinax redouta la dignité Impériale, qu'il n'en portoit les ornemens qu'avec une sorte de saisissement & d'effroi, & qu'il eut dessein de l'abdiquer dès qu'il le pourroit sans péril. La maniére dont Pertinax avoit accepté l'Empire,ne donne pas lieu de croire que le poids lui en fût desagréable:on y remarque plutôt du désir & de l'empressement. Ces démonstrations de crainte,& d'envie de retourner à la condition privée, n'étoient sans doute

Capit. 13. 15.

doute chez lui, comme chez Auguste, qu'un langage modeste, destiné à faire honneur à celui qui le tenoit.

Ses mœurs ne furent pas plus rangées que celles de sa femme, & l'Histoire nomme une Cornificia, qu'il aima passionnément, & aux dépens de sa réputation.

Malgré ces taches sur sa vie, Pertinax a mérité de grands éloges, & il est le dernier de cette chaîne de bons Princes, qui ayant commencé à Vespasien ne fut interrompue que par Domitien & par Commode. Nous n'en trouverons plus qui mérite ce titre jusqu'à Alexandre Sévére.

Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompéïen.

Je ne dois point finir ce qui regarde Pertinax, sans lui faire honneur du beau témoignage que lui rendit par sa conduite Pompéïen gendre de Marc-Auréle, l'honneur du Sénat, & le Caton de son siécle. Cet illustre Sénateur, ne pouvant supporter la vue des horribles excès de Commode son beau-frére, s'étoit retiré de Rome sous prétexte d'infirmités. Il y reparut, dès qu'il sçut qu'il s'agissoit de mettre Pertinax sur le trône, & il y demeura pendant toute la durée de son régne, trop court pour le bonheur de l'Empire. Quand Pertinax ne fut plus, les infirmités de Pompéïen revinrent, & on ne le revit plus dans la ville.

Eloge de Pompéïen.

Il n'est plus guére parlé de Pompéïen, dans l'Histoire, où il fait le plus beau rôle de tous les particuliers ses contemporains : choisi pour gendre par Marc-Auréle

rèle à cause de sa vertu, grand homme de guerre, grand homme de bien, auteur des avis les plus sages tant que Commode daigna le consulter, ne prenant aucune part ni aux crimes de cet Empereur ni aux attentats tramés contre lui, & sensible aux droits de l'affinité jusqu'à verser des larmes sur la mort d'un Prince, sous lequel sa vie n'avoit pas été assûrée un instant. Capit. Pert. 4.

DIDIUS JULIANUS.

§. III.

L'Empire est mis à l'encan par les Prétoriens. Sulpicianus se présente pour l'acheter. Didius Julianus met l'enchére sur lui, & l'emporte. Il est confirmé par le Sénat. Dion le taxe mal-à-propos, ce semble, de luxe & de gourmandise. Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui. Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats, & gagner celle du peuple & du Sénat. Il est détruit par Sévére. Récit abrégé de sa chûte & de sa mort. Il méritoit son malheureux sort.

Q. SOSIUS FALCO. AN. R. 944. De J. C. 193.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS.

LES soldats, après la mort de Commode, avoient disposé de l'Empire en L'Empire est mis à l'encan par

les Prétoriens.

Dio. Lib. LXXIII. Herod. L. II. Spart. Did. I. 2.

en arbitres & en maîtres ; après la mort de Pertinax, ils le vendirent. Le crime qu'ils avoient commis les rendant timides, ils se renfermérent dans leur camp, laissant le peuple & le Sénat exhaler soit leur indignation soit leur douleur par des plaintes aussi améres qu'impuissantes. Pour eux, insultant au malheur public, dont ils étoient la cause, & ne songeant qu'à le tourner au profit de leur avidité, ils firent monter sur le mur du camp ceux d'entre eux qui avoient la voix la plus forte, afin qu'ils proclamassent l'Empire à vendre au plus offrant, & à celui qui leur promettroit une plus grande largesse.

Sulpicianus se présente pour l'acheter.

Ils avoient au milieu d'eux Flavius Sulpicianus Préfet de la ville, beaupére de Pertinax, Sénateur jusques-là estimé, mais qui fit en cette occasion un indigne personnage. Il avoit été envoyé par son gendre dans le camp des Prétoriens, au premier bruit de leur mouvement séditieux, pour tâcher de les appaiser. Pendant qu'il étoit dans le camp, Pertinax fut tué, & Sulpicianus n'eut pas honte de vouloir en recueillir la dépouille sanglante. Il fit donc son offre, mais bientôt il lui survint un concurrent.

La nouvelle de la proclamation des soldats s'étant répandue dans la ville, les honnêtes gens en eurent horreur. Ils jugeoient que c'étoit le dernier degré de l'opprobre pour le nom Romain, que

l'Em-

l'Empire de Rome fût mis à l'encan, comme les choses qui se vendent au marché ; & que les assassins d'un Empereur chéri & respecté, loin de subir la peine de leur abominable attentat, vendissent la succession à l'Empire comme leur proie.

Didius Julianus pensa autrement. C'étoit un homme d'une naissance distinguée, surtout du côté maternel, puisque sa mére avoit pour ayeul le fameux Jurisconsulte Salvius Julianus, auteur de l'Edit perpétuel sous Adrien: son pére Petronius Didius étoit originaire de Milan. Didius Julianus fut élevé dans la maison & sous les yeux de Domitia Lucilla mére de Marc-Auréle. Il obtint successivement toutes les charges, & parvint au Consulat, qu'il géra avec Pertinax. Il lui succéda aussi dans le Proconsulat d'Afrique, & il eut encore divers autres emplois, dans lesquels il s'acquit quelque réputation. J'ai remarqué, lorsque l'occasion s'en est présentée, ce qu'il y fit de plus digne de mémoire. Sa vie ne se passa pas sans traverses. On a vu qu'il fut impliqué dans l'accusation sous laquelle succomba son oncle maternel Salvius Julianus; mais il en sortit à son avantage, Commode, si nous en croyons Spartien, ayant déjà tant versé de sang illustre, qu'il en étoit las, & craignoit de se rendre trop odieux. Didius fut néaumoins relegué à Milan, origine de sa famille, soit pour cette affaire, soit pour quelque autre de même

Didius Julianus met l'enchére sur lui & l'emporte.

genre : &, suivant Dion, il méritoit bien l'exil par son ambition inquiéte, & avide de nouveautés. Il possédoit de grandes richesses, & il en amassoit tous les jours par toutes sortes de voies. Dion prétend l'avoir souvent convaincu d'injustice dans des procès qu'il plaida pour ceux que Didius fatiguoit par ses vexations. Pour ce qui est de ses mœurs, je ne sais pas trop à quoi m'en tenir, entre les témoignages absolument contraires de Dion & d'Hérodien d'une part, & de l'autre de Spartien. Les deux premiers, ses contemporains, l'accusent de débauches, de luxe, d'intempérance, sans aucun égard aux
Spart. 3. bienséances les plus indispensables. Spartien tient un langage tout opposé. Il traite de calomnies les bruits répandus à ce sujet, & il assure que la table de Didius étoit frugale jusqu'à une épargne qui peut paroître sordide. S'il falloit me déterminer, je me rangerois volontiers du côté de Spartien. Il est visible que Dion haïssoit Didius, & qu'il se plaît à en dire du mal : & d'ailleurs les excès d'une dépense voluptueuse ne s'allieroient pas aisément avec les trésors immenses qui le mirent en état d'acheter l'Empire. Mais s'il n'eut point ce vice, il est blâmable par bien d'autres endroits, & on ne peut le disculper de légéreté, d'avidité, d'ambition inconsidérée, de petitesse d'esprit, & de foiblesse de courage & de tête.

Il étoit à table, lorsqu'on vint lui dire que

que les soldats offroient l'Empire à celui qui les payeroit le mieux. Son caractére le portoit à ouvrir son cœur à cette espérance, & sa femme & sa fille l'y exhortoient. Il sort, & animé encore par deux Officiers qu'il rencontra, il se présente au pied du mur. Il y apprend quelle somme offroit Sulpicianus au dedans du camp, & sur le champ il couvre son offre par une plus forte enchére. Les deux contendans se piquent d'émulation, & combattent sans se voir. Avertis de leurs offres respectives par des messagers qui alloient & venoient de l'intérieur du camp à la muraille, & de la muraille à l'intérieur du camp, ils enchérissent à l'envi l'un sur l'autre, & enfin Sulpicianus promit aux soldats vingt mille sesterces par tête. Didius fit un effort, & en ajoûta tout d'un coup cinq mille. Il l'emporta par cette enchére exorbitante, aidée de la réflexion qu'il fit faire aux soldats, que Sulpicianus étoit beaupére de Pertinax, & voudroit sans doute venger sa mort. Pour lui au contraire, il promit de rétablir la mémoire de Commode, de relever ses statues, de laisser les Prétoriens joüir des mêmes droits, c'est-à-dire, de la même licence dans laquelle cet Empereur les avoit entretenus. A ces conditions il fut reçu dans le camp, & proclamé Auguste par les soldats. Il prit donc possession de l'Empire, en offrant les sacrifices accoutumés en pareil cas. Il fit ensuite sa ha-

rangue de remerciment, dans laquelle il ratifia tout ce qu'il avoit promis. Il établit Préfets du Prétoire ceux que la multitude lui désigna elle-même par ses suffrages, savoir Julius Flavius Genialis & Tullius Crispinus : & il reçut ses priéres en faveur de Sulpicianus, qui lui avoit disputé l'Empire. En effet Didius ne fit aucun autre mal à son concurrent, que de lui ôter la charge de Préfet de la ville, dont il revêtit Cornelius Repentinus son gendre.

Il est confirmé par le Sénat.

Tout ce que je viens de raconter se passa le jour même de la mort de Pertinax. Sur le soir le nouvel Empereur partit du camp pour aller au Sénat, environné d'un nombreux cortége de troupes, armées de toutes piéces, & qui marchoient au son des trompettes, & enseignes déployées, comme pour une action de guerre. La précaution étoit placée. Car l'indignation publique ne pouvoit être ni plus légitime ni plus vive. On savoit bien que le Sénat ne donneroit que par contrainte son consentement à une élection si vicieuse dans toutes ses circonstances : & le peuple l'attaquoit ouvertement, ensorte que les Prétoriens étoient obligés en traversant la ville de mettre leurs boucliers sur leurs têtes, pour se garantir des tuiles qu'on leur lançoit de dessus les toits.

Dio & Spart. §. 4.

La crainte, qui dans ces sortes d'occasions a toujours plus de pouvoir sur ceux

qui

qui ont plus à perdre, détermina les Sénateurs à se rendre en grand nombre à l'assemblée. Didius ouvrit la séance par un discours des plus singuliers, & que l'on a peine à croire véritable, même sur la parole de Dion, qui étoit présent. „Je „vois, dit-il au Sénat, que vous avez „besoin d'un chef; & je suis plus digne „que tout autre de vous commander. Je „vous en citerois les preuves, si vous „ne me connoissiez, & si je ne pouvois „en attester vos consciences. C'est ce „qui m'a enhardi à ne me faire accom-„pagner que de peu de troupes, & à pa-„roître ici seul au milieu de vous, pour „vous demander la confirmation de ce „qui m'a été donné par les soldats". S'il tint réellement ce langage, il falloit qu'il eût perdu toute pudeur. „Car, re-„marque l'Historien, il se disoit seul, „pendant que le lieu de l'assemblée é-„toit tout environné de gens en armes, „& que dans le Sénat même il se faisoit „garder par des soldats; & il invoquoit „en sa faveur la connoissance que nous „avions de lui, qui ne produisoit en „nous d'autres sentimens que la crainte „& la haine". Il obtint néanmoins un decret tel qu'il pouvoit le souhaiter. On l'agrégea aux familles Patriciennes: on lui déféra tous les titres de la puissance Impériale: on décora sa femme Manlia Scantilla, & Didia Clara sa fille du nom d'*Augusta*: après quoi il congédia l'as-

ſemblée, & fut conduit au Palais par les Prétoriens.

Dion le taxe mal à propos, ce ſemble, de luxe & de gourmandiſe.

Ici nos Auteurs ſe partagent, conſéquemment à la diverſité de jugemens que j'ai déjà obſervée entre eux au ſujet de Didius. Si Dion doit en être cru, cet Empereur de quelques heures, trouva trop chetif & trop meſquin le ſouper qui avoit été préparé pour Pertinax, & il y ſubſtitua un feſtin également ſomptueux & délicat. Il joua aux dés pendant que le cadavre de ſon prédéceſſeur étoit encore dans le Palais, & il ſe donna le divertiſſement de la Comédie, ayant fait appeller des Hiſtrions, & entre autres le Pantomime Pylade. Spartien réfute ce récit, comme fondé uniquement ſur des bruits malignement répandus par les ennemis de Didius. Il ſoutient que le nouveau Prince ne mangea qu'après que le corps de Pertinax eût été enſéveli; que ſon repas fut fort triſte, & qu'il paſſa la nuit, non en veilles de divertiſſemens & de débauches, mais occupé des embarras de la poſition où il s'étoit mis, & des meſures qu'il devoit prendre dans une conjoncture ſi difficile. Il faut avouer que cette derniére façon de raconter les choſes a bien plus de vraiſemblance: & Dion, comme je l'ai déjà obſervé, paroît prévenu de haine contre Didius, avec qui il avoit eu des démêlés; au lieu que Spartien, qui écrivoit cent ans après, n'avoit aucun intérêt à favoriſer ce mal-

malheureux Prince. Enfin la circonspection dont usa Didius en ce qui regardoit la mémoire de Pertinax, ne porte pas à croire qu'il ait voulu lui insulter le jour même de sa mort. Il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettoit pas les éloges. Les censures & les invectives leur auroient fait plaisir : & il s'en abstint, par respect pour la vertu.

Le lendemain du jour où Didius s'étoit mis en possession de l'Empire, les Sénateurs & les Chevaliers vinrent lui rendre des hommages forcés, & d'autant plus empressés. „ Nous composions nos „ visages, dit Dion, & nous affections „ de faire paroître de la joie, pendant que „ nous portions la tristesse au fond de „ l'ame". Mais le peuple ne se contraignit point, & il manifesta librement toute son indignation. Lorsque Didius sortit du Palais, la multitude l'accabla d'injures : & pendant qu'il offroit, suivant l'usage, dans le vestibule du Sénat un sacrifice à Janus, elle témoigna par ses cris souhaiter qu'il ne trouvât point de présages favorables dans les entrailles des victimes, le traitant d'usurpateur & de parricide. Car on lui imputoit, sans fondement à ce qu'il paroît, d'avoir eu part au meurtre de Pertinax: & quelques Ecrivains des tems suivans ont consigné ce faux bruit dans leurs ouvrages. Didius

Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui.

Herod. & Dio & Spart.

Eutrop. Aur. Vict.

dius voulut appaiser le tumulte par des paroles de douceur, & il promit même une largesse. On lui répondit : „ Nous „ n'en voulons point : nous ne rece„ vrons rien". Quelques-uns allérent jusqu'à lancer des pierres sur lui : ensorte qu'il se crut obligé d'ordonner à ses gardes de faire usage de leurs armes contre des séditieux. Il y en eut de tués, mais l'exemple de leur mort n'arrêta point les autres. Au contraire le peuple en devint plus furieux, & par des clameurs continuelles il regrettoit Pertinax, il prodiguoit les injures à Didius, il invoquoit les Dieux vengeurs, il chargeoit les soldats d'imprécations.

Cependant Didius entra au Sénat, & il y parla avec prudence & avec douceur. Il remercia la Compagnie des honneurs qu'elle lui avoit déférés, aussi-bien qu'à sa femme & à sa fille. Il reçut le nom de Pére de la patrie, qui lui avoit sans doute été offert dès la veille, & qu'il n'avoit pas voulu admettre dans le moment. Mais il refusa une statue d'argent qu'on proposoit de lui dresser.

Au sortir du Sénat il dirigea sa marche vers le Capitole Le peuple en foule se mit de nouveau au-devant de lui, pour barrer le chemin : & il fallut encore employer la force & le fer pour écarter cette multitude irritée. Elle prit les armes, courut au Cirque, & y passa constamment une nuit & un jour sans boire

ni

ni manger, appellant au ſecours de la ville & de l'Empire les divers Commandans des armées répandues dans les Provinces, & ſur-tout Peſcennius Niger, qui gouvernoit la Syrie. Didius jugea avec raiſon que ſi l'on n'aigriſſoit point ces eſprits échauffés, & qu'on les laiſſât à eux-mêmes, ils ſe rebuteroient enfin : & en effet le beſoin de dormir & de repaître les força de ſe ſéparer. Chacun s'en retourna chez ſoi, & la tranquillité fut rétablie dans la ville.

Ces procédés de Didius ne donneroient pas une mauvaiſe idée de lui, ſi le vice de ſon entrée pouvoit ſe couvrir. Elle étoit d'autant plus criminelle & plus odieuſe, qu'il avoit toujours été perſonnellement conſidéré de Pertinax, qui l'appelloit volontiers *ſon Collégue & ſon Succeſſeur*. Collégue dans le Conſulat, comme je l'ai dit, Succeſſeur dans le Proconſulat d'Afrique. L'événement fit tourner en un autre ſens ces paroles, qui paſſérent pour un préſage, lorſque l'on vit Didius ſuccéder à Pertinax dans l'Empire. Spart. 2.

Soins de Didius pour conſerver l'affection des ſoldats, & regagner celle du peuple & du Sénat.

Après l'orage des premiers jours, Didius jouit d'un calme de peu de durée, qu'il employa tout entier à tâcher de s'affermir. Son premier objet fut de ſatisfaire les Prétoriens, & il (*a*) ſurpaſſa mê-

(a) *Herodien aſſure au contraire que Didius ne put point acquitter la promeſſe qu'il avoit faite aux ſoldats, & que leur*

même sa promesse. Au lieu de vingt-cinq mille sesterces, il leur en distribua trente mille par tête. Sachant combien la mémoire de Commode leur étoit chére, il souffrit qu'ils lui en donnassent le nom : il rétablit plusieurs usages, ou plutôt abus, introduits par ce Prince, & réformés par Pertinax: enfin, pour mieux ressembler à cet indigne modéle, il ne rougit pas de se deshonorer dans un âge avancé par des combats & des exercices de gladiateur, ce qu'il n'avoit jamais fait dans sa jeunesse.

Pour regagner, s'il étoit possible, l'affection du Sénat & du commun des citoyens, il affectoit des maniéres extrêmement populaires, se rendant assidu aux spectacles, flattant les puissans, se familiarisant avec les petits, souffrant avec patience les reproches & les injures, admettant les principaux du Sénat à son jeu & à sa table, qui étoit toujours magnifiquement servie. Mais on ne se laissoit point prendre à ses caresses basses & rampantes. Car, (a) suivant la remarque de Dion, tout ce qui passe les bornes des convenances, quoiqu'agréable en soi, devient suspect aux personnes sensées.

leur espérance frustrée les indisposa contre lui. Comme je ne trouve ailleurs aucune trace de ce refroidissement des Prétoriens à l'égard de Didius, j'ai mieux aimé suivre Spartien.

(a) Πᾶν γὰρ τὸ ἔξωθεν τοῦ εἰκότος, κἂν χαρίζεσθαί τι ἐν δοκῇ, ὕποπτον τοῖς νοῦν ἔχουσι νομίζεται.

ſées. Didius ne réuſſit donc point à calmer les haines du Sénat & du peuple, trop juſtement méritées ; & il ne fit qu'y ajoûter le mépris par ſes baſſeſſes.

Cependant ce ne fut point de cette cauſe que partit ſa ruine. Il ne fut point non plus vaincu ni détrôné par Niger, dont le peuple avoit dans ſes premiers mouvemens imploré le ſecours. Un ennemi plus prochain, & plus redoutable, le renverſa avant qu'il eût le tems de s'établir. Sévére, Commandant des Légions d'Illyrie, en ſe déclarant le vengeur de Pertinax, ſe fit proclamer Empereur par ſes troupes, & marchant auſſitôt vers Rome, il détruiſit ſans peine la fortune encore chancelante de Didius.

Il eſt détruit par Sévére.

Dio. & Herod. & Spart. ſ. 9.

Le détail de cette révolution appartient à l'Hiſtoire du régne de Sévére, qui en fut l'auteur. Je me contenterai donc de marquer ici en peu de mots, que Didius dans le péril ne montra que foibleſſe, timidité, & irréſolution perpétuelle ; & qu'enfin abandonné des Prétoriens, que Sévére avoit ſçu gagner, il fut depoſé & condamné à mort par le Sénat. L'Arrêt fut exécuté par un Tribun & quelques ſoldats envoyés pour tuer Didius dans le Palais même, où il ſe tenoit caché. Ce lâche & infortuné vieillard, qui avoit acheté ſi cher une fin ſi tragique, à la vue du Tribun ſe répandit en plaintes, répétant pluſieurs fois d'un ton lamentable. „ Quel crime ai-je commis?

Récit abrégé de ſa chûte & de ſa mort.

„ à qui ai-je ôté la vie" ? Ses vaines doléances ne furent point écoutées: les soldats le massacrérent, & son corps, avec la permission de Sévére, fut remis à sa femme & à sa fille, qui l'inhumérent dans le tombeau de son bisayeul. Il périt âgé de cinquante-six ans, ou, selon Dion, soixante, n'ayant régné que soixante-&-six jours. Ainsi sa mort tombe au premier ou au second du mois de Juin.

Il méritoit son malheureux sort.

Quelque funeste qu'ait été cette mort, on ne peut pas dire qu'elle ne fût pas méritée. L'exemple unique de l'enchére scandaleuse qui lui servit de voie pour parvenir à l'Empire, l'insolence des soldats nourrie non seulement par l'impunité, mais par la récompense, voilà des crimes qui noirciront à jamais la mémoire de Didius. Et il ne se rachéte par aucun endroit, n'ayant eu aucune qualité personnelle, qui soit capable de lui attirer de l'estime.



LE



LIVRE VINGT-DEUXIEME.

FASTES DU REGNE DE SÉVÉRE.

Q. SOSIUS FALCO. A.R.944.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS. De C.193.

Pescennius Niger est proclamé Empereur à Antioche, & reconnu dans tout l'Orient.

Sévére proclamé Empereur en Illyrie sur la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, marche aussi-tôt vers Rome.

Didius tué le 2. Juin: Sévére reconnu dans Rome.

Il casse les Prétoriens, & fait son entrée dans Rome.

Funérailles solemnelles & apothéose de Pertinax.

Nouveaux Prétoriens, dont le nombre devint quadruple de celui des anciens.

Avant que de partir pour aller faire la guerre à Niger, il s'accommode avec Albin Commandant de la Grande-Bretagne, qu'il craignoit d'avoir pour rival, & lui donne le titre de César.

Premier acte d'hostilité entre Niger & Sé-

Sévére près de Périnthe dans la Thrace. Niger est déclaré par le Sénat ennemi public.

A.R.945. L. SEPTIMUS SEVERUS AUGUSTUS II.
De C.194. D. CLODIUS ALBINUS CÆSAR II.

Combat près de Cyzique, où Emilien Général de Niger, est défait.

Commencement du siége de Byzance.

Seconde bataille, entre Nicée & Cius, où Niger commandant ses troupes en personne est vaincu par Candide Général de Sévére.

Il s'enfuit en Syrie, & fortifie le passage du mont Taurus, qui arrête pendant un tems l'armée victorieuse.

Après avoir enfin forcé ce passage, l'armée de Sévére entre en Cilicie. Troisiéme & derniére bataille près d'Issus, où Niger est vaincu sans ressource.

Il veut s'enfuir au-delà de l'Euphrate. Il est pris & tué.

Rapines & cruautés exercées par Sévére sur le parti vaincu.

A.R.946. SCAPULA TERTULLUS.
De C.195. TINEIUS CLEMENS.

Expédition de Sévére dans la Mésopotamie & les pays voisins. La possession de Nisibe assurée aux Romains.

A.R.947. CN. DOMITIUS DEXTER II.
De C.196. L. VALERIUS MESSALA THRASEA PRISCUS.

Prise de Byzance après un siége de trois ans. Rup-

Rupture entre Sévére & Albin, qui se fait proclamer Auguste.

Albin passe dans les Gaules.

Sévére revenu d'Orient, & arrivé à Viminacium sur le Danube, déclare César Bassianus son fils aîné, & lui fait prendre les noms de Marc-Auréle-Antonin. Nous le nommons Caracalla.

..... LATERANUS. A. R. 948.
..... RUFINUS. De C. 197.

Bataille entre Sévére & Albin près de Lyon, le 19 Février. Sévére demeure victorieux. Albin se tue lui-même, ou se fait tuer par un de ses esclaves.

Sévére se montre plus cruel encore après cette victoire, qu'il n'avoit fait après avoir vaincu Niger.

Ses emportemens contre le Sénat, dont plusieurs membres avoient paru pancher pour Albin. Il met Commode au rang des Dieux; se dit son frére, & fils de Marc-Auréle. Vingt-neuf, ou même quarante-&-un Sénateurs mis à mort.

Il retourne en Orient pour faire la guerre aux Parthes.

TI. SATURNINUS. A. R. 949.
C. GALLUS. De C. 198.

Il entre sur les terres des Parthes; & prend Babylone, Séleucie, & Ctésiphon.

Il déclare Caracalla Auguste, & Géta son second fils, César, lui faisant prendre aussi le nom d'Antonin.

Guer-

Guerre de peu d'importance contre les Juifs.

Vers ce même tems Lupus achéte la paix des Méates dans la Grande-Bretagne.

A. R. 950. De C. 199. P. CORNELIUS ANULLINUS II. M. AUFIDIUS FRONTO.

La ville d'Atra deux fois assiégée inutilement par Sévére.

A. R. 951. De C. 200. TI. CLAUDIUS SEVERUS II. C. AUFIDIUS VICTORINUS.

Nouvelles cruautés de Sévére, même contre les siens. Mort de Crispus & de Lætus.

A. R. 952. De C. 201. L. ANNIUS FABIANUS. M. NONIUS MUCIANUS.

Sévére donne la robe virile à Caracalla son fils aîné, & le désigne Consul avec lui.

A. R. 953. De C. 202. L. SEPTIMIUS SEV. III. M. AURELIUS ANT. } AUGG.

Edit de persécution contre l'Eglise.

Sévére passe en Egypte, & visite tout le pays.

A. R. 954. De C. 203. SEPTIMIUS GETA. FULVIUS PLAUTIANUS II.

Le premier de ces deux Consuls étoit le frére de Sévére, & l'autre son Ministre.

Sévére revient à Rome, & il y célébre, par des jeux & des spectacles magni-

gnifiques, ses victoires, son retour, & la dixiéme année de son régne.

Il donne la robe virile à son second fils Géta César.

Il fait épouser à son fils aîné Plautilla fille de Plautien.

L. FABIUS SEPTIMIUS CILO II. A. R. 955.
.... LIBO. De C. 204.

Eruption du Vésuve.

Disgrace & mort de Plautien. Son fils & sa fille exilés à Lipari.

Jeux Séculaires.

M. ANTONINUS AUGUSTUS II. A. R. 956.
P. SEPTIMIUS GETA CÆSAR. De C. 205.

Consulat des deux fréres. Leur implacable inimitié.

NUMMIUS ALBINUS. A. R. 957.
FULVIUS ÆMILIANUS De C. 206.

Condamnation & mort de plusieurs Sénateurs.

.... APER. A. R. 958.
.... MAXIMUS. De C. 207.

Mouvemens des Calédoniens & des Méates dans la Grande-Bretagne. Sévére prend la résolution de se transporter sur les lieux.

Bulla Felix, voleur renommé, est pris.

M. ANTONINUS AUGUSTUS III. A. R. 959.
P. SEPTIMIUS GETA CÆSAR II. De C. 208.

Sévére passe dans la Grande-Bretagne

avec ses deux fils.
Géta est déclaré Auguste.

A. R. 960. De C. 209. ...... POMPEIANUS. AVITUS.

Expédition de Sévére dans le Nord de la Grande-Bretagne. Il accorde la paix aux Barbares.

A. R. 961. De C. 210. MAN. ACILIUS FAUSTINUS. TRIARIUS RUFINUS.

Mur de Sévére entre les Golphes de Clyd & de Forth.
Caracalla entreprend de tuer son pére.

A. R. 962. De C. 211. ...... GENTIANUS. ...... BASSUS.

Maladie de Sévére.
Les Barbares reprennent les armes.
Sévére meurt à Yorck, le quatre Février.
Ses fils célébrent sur le lieu ses funérailles, & portent à Rome l'urne qui contenoit ses cendres.

SÉVÉRE.

§. I.

Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire. Pescennius Niger appellé à l'Empire par les cris du Peuple. Ses commencemens. Sa fermeté à maintenir la dis-

discipline militaire. Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs. Ses vues de réforme par rapport au Gouvernement. Il se fait proclamer Empereur par ses troupes. Il est reconnu dans tout l'Orient. Il s'endort dans une fausse sécurité. Commencemens de Sévére. Il se fait proclamer Empereur par les Légions d'Illyrie, qu'il commandoit. Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats. Il part, & est reçu sans résistance dans l'Italie. Inutiles & misérables efforts de Didius pour se maintenir. Sévére engage les Prétoriens à abandonner Didius. Mort de Didius. Le Sénat reconnoît Sévére pour Empereur. Tout Rome craint Sévére. Députation de cent Sénateurs, qui vont le trouver à Interamna. Il casse les Prétoriens. Il fait son entrée dans Rome. Il vient au Sénat, & fait de belles promesses, qu'il n'exécuta point. Il honore la mémoire de Pertinax, & lui fait célébrer une pompe funébre. Sévére s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome. Nouveaux Prétoriens. Sévére songe à s'assurer du côté d'Albin. Commencemens d'Albin. Sévére le décore du titre de César. Il se prépare à attaquer Niger. Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au Sénat & au Peuple. Motif de ce silence. Mouvemens passagers de sédition dans son armée. Niger passe en Europe. Combat sous Périnthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré enne-

mi public. Négotiation peu sincére & inutile. Bataille de Cyzique, où Emilien Lieutenant de Niger est vaincu. Siége de Byzance par Sévére. Bataille de Nicée, où Niger est vaincu. Le passage du Mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Sévére. Un orage affreux en renverse les fortifications. Troisiéme & derniére bataille près d'Issus. Défaite & mort de Niger. Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger. Rigueurs exercées par Sévére après la victoire. Prise de Byzance après un siége de trois ans. Rigueurs exercées par Sévére sur les Byzantins. Guerre de Sévére contre divers peuples de l'Orient. Un brigand nommé Claude se joue impunément de Sévére. Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire.

NOus venons de voir trois Princes tués dans l'espace de cinq mois. Ici s'ouvre une nouvelle scéne, plus tragique encore & plus sanglante. Les guerres civiles, calmées depuis la victoire de Vespasien, ou qui du moins ne s'étoient fait sentir que par quelques nuages légers, aussitôt disparus que formés, se ranimérent avec fureur dans les tems dont j'ai à parler; & aux massacres des Princes elles joignirent les carnages des batailles.

Ces malheurs étoient la suite inévitable

ble de la licence que s'arrogeoient les troupes de disposer de l'Empire à leur volonté. Les Prétoriens n'y avoient pas plus de droit que les armées des Provinces: & dans le dernier choix ils avoient poussé l'abus à un tel excès d'insolence, qu'il n'étoit pas possible que les Chefs des Légions, & les Légions elles-mêmes, se laissassent donner des maîtres par de si indignes électeurs

Pescennius Niger appellé à l'Empire par les cris du peuple. Ses commencemens.

Dio, Lib. XXIII.

Spart. Did. 4. & Nig. 2. 3.

Spart. Nig. 1.

J'ai dit que dans le moment même où Didius se mettoit en possession de l'Empire qu'il avoit acheté, le peuple outré de colére, invoqua à cris redoublés Pescennius Niger, actuellement Gouverneur de Syrie, & l'invita à laver l'opprobre du nom Romain, en se plaçant lui-même sur le trône des Césars, dont un vil marchand s'étoit honteusement emparé. Niger méritoit à bien des égards l'estime que le peuple lui témoignoit avec tant d'éclat. Il ne dut point son élevation à sa naissance, qui étoit honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de Chevaliers Romains, né probablement à Aquinum, où son grand-pére exerça l'emploi d'Intendant des Césars, après avoir pris dans sa jeunesse quelque teinture des Lettres, se sentant plus de courage & d'ambition que de fortune, il se jetta dans le service, & il se conduisit dans les différens degrés de la milice par lesquels il passa, de maniére à s'attirer les éloges de Marc-Aurele. Sous Commode, il se si-

Dio, Lib. LXXII. p. 820. signala dans une guerre contre les Barbares voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la guerre des Déserteurs qui

Spart. Nig. 3. avoient inondé les Gaules, & il y réussit si bien, que Sévére, alors Gouverneur de la Lyonnoise, lui rendit auprès de l'Empereur le plus glorieux témoignage, l'appellant un homme nécessaire à la

4. République. Il parvint au Consulat par une voie bien honorable, c'est-à-dire sur la recommandation des Officiers qui servoient sous ses ordres : & Commode, à qui cette preuve d'estime & d'affection donnée par des gens de guerre à leur Général faisoit ombrage, n'osa néanmoins s'y refuser. Niger fut Consul la même année que Sévére, & il eut rang avant

2. lui. Enfin il obtint le gouvernement de Syrie, & il fut redevable de cette place, l'une des plus importantes de l'Etat, au crédit de Narcisse, ce même athléte qui peu de tems après étrangla Commode. C'étoient de pareilles protections qui disposoient de toutes les faveurs.

Sa fermeté à maintenir la discipline militaire. 3. & 10.

Entre ses qualités militaires, on a loué surtout sa fermeté à maintenir la discipline, que Sévére lui-même, son ennemi cruel & son vainqueur, citoit pour modéle à ceux à qui il donnoit le commandement des troupes. Jamais un soldat de Niger n'exigea d'un sujet de l'Empire, ni bois, ni huile, ni corvée : ou si quelques-uns violérent en ce point les défenses de leur Général, ils en furent sévére-

vérement punis. Ainsi il ordonna que l'on tranchât la tête à dix soldats, qui avoient mangé une poule volée par l'un d'eux: & ayant été arrêté par les murmures de l'armée, qui se porta presque à une sédition, il voulut du moins que les coupables rendissent chacun dix poules pour celle qui avoit été enlevée; & de plus il les condamna à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, & à se contenter d'eau & de nourritures froides, & il leur donna des surveillans qui les obligeassent à observer la loi qu'il leur imposoit.

Il se montroit ennemi déclaré de tout ce qui ressentoit le luxe & la mollesse dans une armée. Ayant remarqué des soldats qui, pendant qu'on étoit en marche pour aller à l'ennemi, bûvoient dans une tasse d'argent, il interdit l'usage de toute piéce d'argenterie dans le camp, disant que la vaisselle de bois devoit suffire, & qu'il ne falloit pas que les Barbares, s'ils venoient à s'emparer des bagages, pussent tirer vanité d'une argenterie conquise sur les Romains. Il ne souffroit point de boulangers dans l'armée durant les expéditions, & il réduisoit au biscuit & les soldats & les Officiers. Il proscrivit pareillement le vin, voulant qu'on se contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, suivant l'ancien usage.

On peut juger qu'une telle réforme déplaîsoit beaucoup aux troupes: mais

Niger tint ferme, & des soldats qui gardoient les frontiéres de l'Egypte lui ayant demandé du vin, „ Que dites-vous? „ leur répondit-il : vous avez le Nil, & „ le vin vous est nécessaire ! " Dans une autre occasion des troupes qui avoient été battues par les Sarrasins, prétendirent s'excuser sur l'épuisement de leurs forces. „ Nous n'avons point de vin, criérent-elles avec insolence : nous ne „ pouvons pas combattre". Niger leur imposa silence par cette grave reprimande : „ Rougissez de votre mollesse, leur „ dit-il. Vos vainqueurs ne boivent que „ de l'eau". Les Sarrasins, par disette & par rusticité, observoient alors l'abstinence du vin, dont leur faux Prophéte leur a fait longtems après un point de religion.

Si Niger fut un Général sévére à l'égard des soldats, il se rendit d'un autre côté leur protecteur contre l'injustice. Les soldats Romains étoient en quelque façon tributaires de ceux qui les commandoient, & l'usage s'étoit introduit qu'ils payassent certains droits prétendus qui dégénéroient en vexations. Il supprima ces exactions dans les armées dont il eut le commandement ; il défendit aux Officiers de rien recevoir de leurs soldats, & il en fit lapider deux, qui s'étoient rendu coupables de cette sorte de concussion contre sa défense. Il avoit souvent dans la bouche à ce sujet un fort

beau

beau mot, cité dans une lettre de Sévére. Il disoit (a) qu'un Officier doit se faire craindre & respecter de ses soldats, & qu'il ne peut y réussir, s'il n'est sans tache & sans reproche en ce qui regarde l'intérêt.

Il montroit l'exemple, & jamais il ne souffroit que les soldats lui payassent aucune de ces redevances abusives qu'il interdisoit aux autres. En général, il ne prescrivoit rien à ceux qui lui obéissoient, qu'il ne pratiquât lui-même. Quand il étoit en campagne, il faisoit dresser sa table, frugalement servie, à l'entrée de sa tente en dehors, sans chercher aucun abri ni contre le soleil, ni contre la pluie. Dans les marches, où le soldat Romain, comme tout le monde sçait, étoit extrêmement chargé, portant non seulement le poids de ses armes, mais des provisions pour plusieurs jours, Niger avoit l'attention de charger encore plus ses esclaves, afin de consoler les troupes, & de ne leur pas donner lieu de se plaindre que leur condition fût pire que celle des derniers hommes. En tout il se traitoit comme soldat: & il ne craignoit pas de protester avec serment en pleine assemblée, que jamais il ne s'étoit distingué en rien de ceux qui occupoient le plus bas rang de la milice, & que tant qu'il

Il montroit l'exemple. 3. & 11.

(a) Scias id de Nigro, militem timere non posse, nisi integri fuerint tribuni & duces militum. *Spart. Nig.* 3.

qu'il feroit à la tête des armées, il tiendroit constamment la même conduite. Ce fut un vrai guerrier. Marius, Camille, Coriolan, Annibal, faisoient l'objet perpétuel de son admiration & de ses entretiens. Les Scipions ne le satisfaisoient pas, parce qu'ayant mêlé l'aménité & les graces aux vertus militaires, ils ne pouvoient plaîre à un homme livré de toutes les puissances de son ame au métier des armes.

Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs.

La qualité de ses mœurs est un problême. Spartien se contredit sur cet article. Dans un endroit il assure que Niger donnoit pleine licence à toutes ses passions : & dans un autre il le représente comme un modéle de chasteté, à qui, du consentement public, fut déféré l'honneur de présider à des mystéres réservés par la loi & par l'usage à ceux dont la vie ne connoissoit aucune souillure. Je compte pour rien le témoignage d'un ennemi tel que Sévére, qui accusoit Niger de corruption dans ses mœurs. Il lui reprochoit aussi la fourberie & l'ambition, lui qui étoit le plus fourbe & le plus ambitieux des hommes.

Ses vues de réforme par rapport au Gouvernement.

Il paroît que Niger se piquoit d'avoir des vues par rapport au Gouvernement, & il étoit assez autorisé pour oser donner des conseils en ce genre, non seulement à Marc-Auréle, Prince aussi bon qu'il étoit sage, mais au brutal & sanguinaire Commode.

La

La pensée qu'il avoit sur les commandemens soit militaires soit civils dans les Provinces, dont il vouloit que la durée fût étendue jusqu'à cinq ans, a deux faces. Il alléguoit pour l'appuyer, le tort que faisoit manifestement aux Provinces le fréquent changement de Gouverneurs & de Magistrats : & il disoit que ceux à qui l'on confioit l'autorité, se voyoient obligés de la quitter avant que d'avoir appris à en faire usage. Ces raisons ont de la force. Mais dans un Etat aussi chancelant que l'Empire Romain, où la premiére place étoit proposée comme un prix au plus audacieux, les commandemens de longue durée pouvoient aisément devenir dangereux pour le Prince.

Ses autres plans, rapportés par Spartien, sont incontestablement judicieux & bien entendus. Il souhaitoit que l'on ne confiât point les emplois importans à des hommes qui fussent tout neufs *(a)* & sans expérience; que les Magistrats suprêmes dans chaque Province fussent tirés du nombre de ceux qui y avoient servi comme Assesseurs; que personne ne fût Assesseur dans la Province dont il étoit natif, & qu'au contraire dans Rome, à cause de l'éminente dignité de la Capi-

(a) C'est ainsi que je traduis le mot novi *employé par l'Auteur original. Niger auroit eu mauvaise grace à prétendre exclure des emplois les hommes nouveaux, lui dont la naissance étoit médiocre. Il ne paroît pas non plus que le mot* novi *tout seul puisse signifier les nouveaux citoyens.*

Capitale, l'administration de l'autorité publique ne fût donnée qu'à des Romains d'origine. Enfin il assigna des gages aux Conseillers qui composoient les Tribunaux, au lieu de les laisser à la charge des Proconsuls ou Gouverneurs, se fondant sur cette belle maxime, qu'un Juge ne doit ni donner ni recevoir.

Tel étoit Niger: & l'on voit par ce précis de son caractére & de sa conduite, que le peuple & le Sénat avoient raison de l'estimer, & de le désirer pour Empereur.

Il se fait proclamer Empereur par ses troupes. *Herod. L. II.*

Il se prêta à un vœu si flatteur: & ayant sondé les principaux Officiers, & même plusieurs soldats de son armée qu'il trouva favorablement disposés; sachant d'ailleurs qu'il étoit aimé des peuples de Syrie, pour qui ce Général si sévére à l'égard des troupes, n'avoit montré que de l'indulgence & de la douceur, il convoqua une assemblée de ses Légions près d'Antioche, pour leur proposer, ou plutôt pour consommer tout d'un coup, par leurs promptes acclamations, cette grande affaire. Là monté sur son Tribunal, il représenta aux soldats l'état déplorable de l'Empire indignement mis à prix, & acheté par un homme sans mérite & sans talens; la douleur amére du peuple Romain, qui appelloit à grands cris un vengeur, & qui désignoit nommément leur chef comme sa ressource & son espérance. Après quoi il ajoûta:

» Je

„ Je vous propose une grande entreprise. Mais s'il faut convenir qu'il y auroit de l'audace & de la témérité à la tenter sans motif & sans cause, d'un autre côté il n'est pas moins certain que de nous refuser aux priéres de ceux qui nous implorent, ce seroit lâcheté & trahison. Il m'a donc paru nécessaire de vous consulter, & de savoir votre sentiment sur ce qu'il convient de faire en pareille circonstance. Je me déciderai par votre avis, & vous partagerez ma fortune. Car si le succès nous favorise, vous jouirez en commun avec moi du bonheur & de la gloire qui en résulteront".

A ce discours de Niger, les soldats & la multitude des citoyens d'Antioche qui s'étoient mêlés parmi eux, répondirent par mille acclamations. Tous le saluérent sur le champ Empereur & Auguste, & le revêtirent de la pourpre & des autres ornemens de la dignité Impériale, en la maniére dont le permettoit une élection subite, & qui n'avoit été précédée d'aucuns préparatifs. Le nouvel Empereur alla en pompe rendre ses actions de graces aux Dieux dans les principaux temples de la ville, & il fut reconduit avec le même cortége à sa maison, que l'on décora de branches de lauriers, de couronnes civiques, & de tout l'appareil extérieur qui annonçoit & faisoit respecter la demeure des Césars.

Il est reconnu dans tout l'Orient.

Cet heureux commencement eut d'abord les suites les plus brillantes. Toutes les Provinces de l'Asie mineure jusqu'à la mer Egée approuvérent le choix des Légions de Syrie. Les Princes & les Satrapes au-delà de l'Euphrate & du Tigre félicitérent Niger, & lui offrirent leurs secours. Des deux parts se rendoient à Antioche de continuelles Ambassades des Rois & des peuples, qui venoient faire hommage à leur protecteur & à leur maître. Niger reçut les respects, mais il refusa les secours étrangers, se comptant solidement établi, & ne doutant point qu'il ne fût bientôt reconnu de tout l'Empire, sans avoir besoin de tirer l'épée.

Il s'endort dans une fausse sécurité.

Cette sécurité fut la cause de sa ruine. Il auroit dû assembler sur le champ toutes ses forces, entrer en marche, aller à Rome, & mettre le Sénat & le peuple en liberté de déployer leurs sentimens à son égard, & de consolider par une délibération solemnelle & autentique, ce que l'inclination secréte des uns, les mouvemens tumultueux des autres, avoient seulement ébauché. Au lieu d'user de cette diligence, absolument nécessaire dans le cas où il se trouvoit, Niger, par une faute inexcusable dans un Chef de parti que l'on représente d'ailleurs comme homme de tête & d'expérience, s'endormit dans l'inaction, & s'amusa à célébrer des jeux & des fêtes avec les habitans

bitans d'Antioche, qui étoient fous de spectacles & de divertissemens. Nous en serions moins surpris, si nous nous en tenions au jugement de Dion, qui traite Niger d'esprit peu élevé & peu solide, que la prospérité enyvra, ensorte qu'il se laissoit donner le nom de nouvel Alexandre, & se vantoit de porter son droit à la pointe de son épée. Mais j'ai déjà observé que Dion n'est point un Ecrivain sur l'impartialité duquel on puisse compter. Quoi qu'il en soit, par cette négligence Niger donna moyen à un rival actif & vigilant de le prévenir, & ensuite de le détruire. Ce rival étoit Sévére, que je dois maintenant faire connoître. *Dio. ap. Val.*

L. Septimius Severus, que nous appellerons simplement Sévére, nâquit dans la ville de Leptis en Afrique le onze Avril de l'année de Rome 897. de J. C. 146. Son pére se nommoit M. Septimius Géta, & étoit d'une famille de Chevaliers Romains : ses deux oncles paternels, M. Agrippa & Septimius Severus, furent Consuls. Sévére fut élevé avec soin, & il acquit une grande connoissance des Lettres Latines & Grecques. A l'âge de dix-huit ans il fit preuve de ses progrès dans les études par des Déclamations publiques. Mais bientôt d'autres soins l'occupérent, & les Lettres furent sacrifiées à l'ambition & à l'amour du plaisir. Il vint à Rome sous l'Empire de Marc-Auréle, qui le fit d'abord Avocat

Commencemens de Sévére. *Spart. Sev. 1-4.*

Aurel. Vict. Spart. cat du Fisc, & ensuite Sénateur. Sa jeunesse fut licentieuse, & même remplie de crimes. On intenta contre lui une accusation d'adultére, dont il se tira plus heureusement sans doute qu'il ne méritoit: & il fut redevable du bon succès de son affaire au Président du Tribunal, Didius Julianus, qu'il priva dans la suite de l'Empire & de la vie.

Il obtint successivement du même Empereur Marc-Auréle les charges de Questeur, de Tribun du peuple, & de Préteur; & il s'en montra digne par une grande activité, & par une attention exacte à tous ses devoirs. Il fut Lieutenant du Proconsul d'Afrique après sa Questure, & dans cet emploi il parut bien jaloux de son rang. Car un de ses compatriotes, homme du peuple, l'ayant rencontré précédé de ses Licteurs, & étant venu l'embrasser comme un ancien camarade, Sévére le fit battre de verges, & ordonna au crieur public de lui reprocher son audace en ces termes: „Souvenez-vous (a) de la modestie qui „convient à ce que vous êtes, & n'ayez pas la témérité d'embrasser un „Lieutenant du peuple Romain".

Après sa Préture, il fut envoyé en Espagne, & ensuite établi Commandant d'une Légion. Il quitta cet emploi pour aller

(a) Legatum populi Romani homo plebeius temere amplecti noli.

aller à Athénes, afin, dit l'Historien, de s'y perfectionner dans les Lettres, de visiter les antiquités dont cette ville étoit remplie, & de se faire initier aux mystéres de Cérès. Ce voyage pourroit bien cacher une disgrace, dans laquelle Sévére aura été enveloppé sous Commode avec tous ceux qui avoient eu part à l'estime de Marc-Aurèle. Dans le séjour qu'il fit à Athénes, il éprouva ce qui arrive à ceux qui sont mal en Cour. Il fut négligé, & reçut même quelques injures des Atheniens. Il sçut bien s'en venger, lorsqu'il se vit Empereur, en diminuant leurs privilèges : trait remarquable de son caractére vindicatif & dangereux.

Comme il avoit beaucoup de ruse & d'intrigue, il vint à bout de reprendre faveur. Il étoit Gouverneur de la Lyonnoise pendant la guerre des Déserteurs : & l'on dit même que dans cette place il se fit aimer des peuples confiés à ses soins. Il s'éleva ensuite au Consulat, & parvint, par le crédit du Préfet du Prétoire Lætus, à l'un des plus beaux Commandemens de l'Empire. Il fut mis à la tête des Légions qui gardoient contre les Barbares la rive du Danube en Pannonie : & telle étoit sa position, lorsqu'arriva la mort de Commode, & les révolutions qui la suivirent.

Il reconnut Pertinax. Mais lorsqu'il vit l'Empire deshonoré par le honteux marché de Didius Julianus, & l'indignation

tion publique allumée en conséquence, il crut que le moment étoit venu de satisfaire l'ambition qu'il avoit toujours nourrie dans son cœur. Car de tout tems il avoit aspiré au trône, & les écrits des Historiens sont remplis des prétendus présages de son élévation future, c'est-à-dire des preuves de ses désirs & de ses espérances. Je me contenterai d'en rapporter un seul trait. Sévére étant devenu veuf de Marcia, qu'il avoit épousée en premiéres nôces, alla chercher une femme jusques dans la Syrie, & il épousa la célébre Julie, par la raison que l'horoscope de cette Dame lui promettoit, disoit-on, le rang suprême.

Dio. Lib. LXXIV. Herod. L. II. Spart. Sev. 1. & 3.

Il se fait proclamer Empereur par les Légions d'Illyrie, qu'il commandoit.

Herod. L. II.

Sévére voyant donc arrivée l'occasion qu'il attendoit depuis si longtems, résolut de ne la pas laisser échapper. Il avoit tout ce qui est nécessaire pour mener à fin une grande entreprise, audacieux & rusé tout ensemble, endurci à la fatigue, & supportant sans peine le froid, la faim, & les plus rudes travaux: ajoûtez un coup d'œil perçant, &, pour exécuter ce qu'il avoit conçu, une activité que l'on peut comparer presque à celle de César.

Dans le fait dont il s'agit, il saisit tout d'un coup la face la plus avantageuse par laquelle il pouvoit se présenter. La mémoire de Pertinax étoit partout respectée & chérie, & singuliérement parmi les Légions d'Illyrie, au milieu desquelles

les il s'étoit signalé sous le régne de Marc-Auréle par de glorieux exploits, & par toutes sortes de vertus guerriéres & morales. Sévére, qui commandoit actuellement ces mêmes Légions, comprit que la plus favorable entrée qu'il pût se ménager auprès d'elles, c'étoit de témoigner un grand désir de venger la mort de Pertinax, qui avoit excité dans leurs esprits l'indignation & l'horreur. Ce fut suivant ce plan qu'il parla aux premiers Officiers, sans témoigner en aucune façon qu'il pensât à s'élever à l'Empire. Ceux-ci gagnés, communiquérent les mêmes impressions à leurs subalternes & aux soldats. Tous entrérent avec joie dans un si beau dessein, & ils tirérent aisément la conséquence, que pour mettre leur Chef en état de venger Pertinax, il falloit le faire Empereur.

Les hommes de ce climat, dit l'Historien, sont aussi épais d'esprit que de corps, grands de taille, robustes, excellens pour combattre, mais peu capables de démêler les ruses & les artifices. Sévére au contraire étoit le plus fin & le plus délié des mortels, insinuant, beau parleur, & ayant dans la bouche souvent tout le contraire de ce qu'il pensoit au fond de l'ame, ne ménageant ni les promesses ni les sermens, sauf à les tenir ou à les violer, selon que son intérêt le demanderoit. Il n'avoit pas besoin de toute son habileté pour amener à son but les

Légions & les peuples d'Illyrie. Leur empressement fut extrême à proclamer Empereur le vengeur de Pertinax : & Sévére, pour les mieux persuader de la sincérité de ses intentions, prit le nom de celui qu'il s'engageoit à venger. Il sçavoit que ce nom lui seroit une aussi favorable recommandation dans Rome, qu'auprès de son armée. Ce fut à Carnunte (a), ou à Sabaria, qu'il fut déclaré Empereur, sur la fin d'Avril, ou au commencement de Mai. Les Gouverneurs & les troupes des Provinces voisines jusqu'au Rhin, suivirent l'exemple de l'Illyrie. Sévére leur avoit dépêché des couriers & des négociateurs pour se les concilier. Mais son plus puissant appui fut la diligence de sa marche & la rapidité de ses succès.

Spart. 5. Vict. Epit.

Herod.

Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats.

Car dès qu'il se vit élu, il prit la résolution de partir sur le champ pour aller à la tête de son armée se faire reconnoître dans Rome; & ayant assemblé les soldats, il leur parla en ces termes : „ L'indignation qui vous anime contre l'attentat „ commis dans Rome par d'indignes soldats, qui n'en méritent pas le nom, „ est la preuve de votre fidélité pour vos „ Empereurs, & de votre religieux respect pour le serment que vous leur „ prêtez. J'ai toujours fait profession „ des

(a) *Carnunte & Sabaria sont des villes de la Pannonie. La derniére a été la patrie de St. Martin.*

„ des mêmes sentimens. Vous le sçavez:
„ attaché & soumis aux Chefs de l'Em-
„ pire, je n'avois jamais pensé à l'éleva-
„ tion où vous m'avez placé par vos suf-
„ frages; & maintenant je n'ai point de
„ plus ardent désir que celui d'achever
„ promptement une vengeance aussi lé-
„ gitime qu'elle vous sera agréable.

„ L'honneur de l'Empire est pour
„ nous un nouvel aiguillon. Il ne nous
„ est pas permis de le laisser sous l'op-
„ probre dont il est actuellement cou-
„ vert. Autrefois gouverné par de grands
„ & sages Princes, la majesté en étoit
„ respectée dans tout l'Univers. Sous
„ Commode même, la noblesse du Prin-
„ ce, & la mémoire de son pére, amor-
„ tissoient l'impression des fautes que la
„ jeunesse lui faisoit commettre: nous
„ avions plus de compassion pour lui
„ que de haine, & nous aimions à nous
„ en prendre à ses ministres, & aux mau-
„ vais conseils, de tout ce que nous blâ-
„ mions dans sa conduite. Des mains de
„ Commode l'Empire a passé en celles
„ d'un vieillard vénérable, dont la ver-
„ tu & les hauts faits sont intimement
„ gravés dans vos cœurs. Et c'est un
„ tel Prince que les Prétoriens n'ont pu
„ souffrir, & dont ils ont eu hâte de se
„ défaire par un meurtre digne des plus
„ grands supplices.

„ Celui qui a été assez insensé pour a-
„ cheter cette place sublime, ne sera pas
assu-

„ assurément capable de vous résister, „ homme sans autre mérite que celui de „ son argent, haï du peuple, & n'ayant „ pour toute défense que des soldats liés „ avec lui par le crime, énervés par les „ délices de la ville, & que vous surpas- „ sez également en nombre & en valeur.

„ Marchons donc avec confiance : al- „ lons délivrer Rome du joug honteux „ qui la dégrade : & maîtres une fois de „ la capitale & du sanctuaire de l'Empi- „ re, nous entraînerons sans peine tout „ le reste de l'Univers ".

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissemens. Les soldats donnant à leur Chef les noms d'Auguste & de Pertinax, se déclarérent disposés à le suivre.

Il part, & est reçu sans résistance dans l'Italie.

Dio. Lib. LXXIII.; Herod. L. II. Spart. Did. 5-8. & Sev. 5.

Sévére ne laissa pas refroidir leur bonne volonté, & il fit sur le champ les préparatifs du départ. Après avoir distribué des vivres & des provisions pour plusieurs jours, il mit son armée en mouvement, marchant lui-même à la tête, & se faisant accompagner d'une garde fidéle de six cens hommes d'élite, qui ne le perdoient point de vue, & qui ne quittérent la cuirasse que lorsqu'ils furent arrivés à Rome. Sa diligence & son activité se seroient reproché un moment perdu. Il ne séjournoit nulle part : à peine accordoit-il aux troupes quelques haltes, quelques intervalles d'un repos absolument indispensable : & elles supportoient avec joie toutes les fatigues, parce qu'il leur en don-

noit

noit l'exemple. Il ne se distinguoit en rien du commun des soldats : il mettoit la main le premier à tout ce qu'il y avoit de plus pénible : sa tente étoit simple & sans ornemens, sa table servie des mets les plus vulgaires. Le soldat ainsi gouverné est capable de tout. Sévére eut bientôt traversé la Pannonie & franchi les Alpes, & prévenant la Renommée, il parut en Italie avant que l'on y eût reçu la nouvelle de sa marche.

L'Italie étoit alors un pays tout ouvert. Depuis qu'Auguste avoit changé la constitution de l'Etat, toutes les forces de l'Empire étoient distribuées dans les Provinces frontiéres : & l'Italie au centre jouissant d'un plein repos & d'une continuelle tranquillité, avoit desappris la guerre & le métier des armes. Sévére en y entrant, n'y trouva donc aucune résistance. La terreur saisit & les villes & les peuples : & d'ailleurs la couleur qu'il avoit sçu donner à son entreprise, lui gagnoit les cœurs : on étoit charmé de voir arriver celui qui devoit venger Pertinax. Ainsi il fut reçu partout avec joie, & les habitans des villes sortoient couronnés de fleurs, pour lui en apporter les clefs. Ravenne en particulier lui ouvrit ses portes, & le mit en possession de la flotte que l'on entretenoit dans son port.

Didius, à qui la révolte de Niger avoit causé beaucoup d'effroi, fut encore plus allarmé lorsqu'il apprit la proclamation Inutiles & misérables efforts de Didius

de

pour se maintenir. de Sévére, de qui il ne se défioit pas. Il prévit même tout d'un coup l'événement, si nous en croyons Spartien; & il dit qu'il ne seroit donné ni à lui, ni à Niger, de régner long-tems: que le vainqueur seroit Sévére, qui mériteroit bien mieux que ni l'un ni l'autre la haine du Sénat & de tous les Ordres de l'Empire. Cependant résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité, il se fortifia d'abord de l'autorité du Sénat, dont il étoit le maître, & il fit déclarer par délibération de cette Compagnie Sévére ennemi public. Par le même Arrêt on prescrivit aux soldats qui le suivoient, un terme, au-delà duquel s'ils restoient dans ce parti ils seroient traités en ennemis. Pour les déterminer à abandonner un Chef rebelle, & à reconnoître l'Empereur qui avoit pour lui les suffrages du Sénat, on leur envoya une Députation solemnelle toute composée de personnages Consulaires. On nomma un successeur à Sévére, comme s'il eût été aussi aisé de le dépouiller du commandement, que de l'en déclarer déchu. Enfin, outre ces démarches publiques, Didius tenta la voie de l'assassinat, & il fit partir furtivement pour tuer son rival un Centurion nommé Aquilius, qui avoit déja fait ses preuves par le meurtre de plusieurs Sénateurs.

Spart. Nig. 3.

Il n'avoit point d'autres troupes à ses ordres que les Prétoriens, & peut-être les cohortes de la ville, dont pourtant les

Histo-

Historiens ne font ici aucune mention, apparemment parce qu'elles suivoient les impressions des Prétoriens, supérieurs en nombre & par la dignité de leur corps. On doit y joindre encore les soldats de la flotte de Miséne, qui n'étant point accoutumés à combattre sur terre, ne pourroient pas rendre de grands services. Il n'étoit donc guéres possible à Didius de tenir la campagne contre l'armée de Sévére, & je ne vois pas qu'il y ait raison de lui reprocher comme une lâcheté la résolution qu'il prit de se renfermer dans la ville. Il travailla à la mettre en état de défense : il en répara les fortifications : il commença à dresser un camp dans l'un des fauxbourgs : il entoura même le Palais de tranchées & de barricades, voulant s'en faire une derniére retraite en cas de disgrace, & éviter de tomber dans le même malheur que Pertinax, qui n'avoit péri que parce que les assassins avoient trouvé toutes les entrées libres pour arriver jusqu'à lui. Didius prétendit aussi tirer parti des éléphans amenés à Rome pour les spectacles, & il les arma en guerre, se flattant que leur forme insolite & leur odeur jetteroient le trouble parmi la cavalerie de ses ennemis.

Ces foibles ressources apprêtoient à rire au peuple & au Sénat, qui en remarquoient avec plaisir l'inutilité. Mais c'étoit surtout quelque chose de risible, que de voir faire l'exercice aux pitoyables

troupes qui fondoient toute l'espérance de Didius. La mauvaise discipline & l'oisiveté avoient entiérement fait oublier aux Prétoriens les opérations de la milice, & si on les commandoit pour quelques travaux, aussi mous qu'ignorans, ils se faisoient suppléer par des hommes à gages. Les soldats de marine transportés sur un autre élément, ne pouvoient faire un métier qu'ils n'avoient jamais appris. Cependant tout étoit en mouvement dans Rome, qui prit la face d'une ville de guerre : chevaux, éléphans, armes, soldats de différens corps & de différentes espéces : beaucoup de fracas, & peu d'effet.

Didius sentoit lui-même l'étrange inégalité de ses forces comparées à celles de son adversaire: & pour comble de malheur, il comptoit peu sur la fidélité des Prétoriens, quoiqu'il leur prodiguât des largesses, & que pour tâcher de contenter leur avidité, il dépouillât jusqu'aux temples. Il crut aussi leur faire un sacrifice agréable, en mettant à mort Lætus & Marcia, principaux auteurs du meurtre de Commode. Il imputa à Lætus des intelligences avec Sévére, qui pouvoient être réelles ; & il pensa en conséquence être dégagé de la reconnoissance qu'il lui devoit pour avoir autrefois évité par son crédit sous Commode le danger d'une accusation de lése-majesté. Mais quoiqu'il n'épargnât rien pour s'assurer de l'af-

l'affection des Prétoriens, il éprouva que la société du crime ne fait que des liaisons infidéles, & il fut abandonné, comme nous le verrons, de ceux dont il avoit acheté si chérement la faveur. Les Députés du Sénat, envoyés vers l'armée de Sévére, donnérent le signal de la désertion, en passant dans le parti de celui contre lequel ils devoient agir.

Didius ne pouvant se résoudre à renoncer à une fortune qui visiblement lui échappoit, se tourna en toutes sortes de formes. Il recourut aux impiétés de la magie, & il immola des enfans pour se rendre propices les Dieux des Enfers. Il proposa au Sénat d'envoyer au-devant de son ennemi les Vestales & les colléges des Prêtres de Rome. C'eût été une foible barriére pour arrêter des soldats plus Barbares que Romains. Encore ne lui fut-il pas permis d'en faire usage, & l'un des Augures, personnage Consulaire, osa lui dire en face, „ Que celui qui ne pou„ voit pas résister par les armes à son con„ current, ne devoit pas être Empereur". Didius, dans un premier mouvement de colére, eut, dit-on, la pensée de faire massacrer le Sénat entier, qui avoit paru approuver cette hardie remontrance. Mais, toute réflexion faite, il aima mieux entrer en négociation avec Sévére, & lui proposer de l'associer à l'Empire.

Je ne puis omettre ici une rencontre assez singuliére, qui fut remarquée com-

me un préſage. L'un des noms de Didius étoit *Severus*: & lorſqu'il fut proclamé Empereur, le héraut l'appellant ſimplement *Didius Julianus*, il voulut être nommé complétement, & il lui dit: „ Ajoûtez encore *Sévére*". Ce mot revint en la penſée des Sénateurs, quand ils l'entendirent demander qu'on lui donnât Sévére pour Collégue, & ils crurent que leur délibération actuelle en étoit l'accompliſſement. On ſent combien cette obſervation eſt frivole, mais elle paroiſſoit ſérieuſe à ceux qui la faiſoient.

Le Sénat déclara donc Sévére Empereur conjointement avec Didius, qui ſur le champ chargea Tullius Criſpinus l'un de ſes Préfets du Prétoire, d'en porter le Decret à ſon rival devenu ſon Collégue; & en même tems il reconnut pour troiſiéme Préfet du Prétoire celui que Sévére avoit nommé à cette charge.

Un tel accord ne pouvoit avoir lieu. Sévére prétendoit régner ſeul, & une aſſociation n'étoit nullement de ſon goût. Il conſulta ſes ſoldats, bien ſûr de leur ſuffrage: & par leur avis il répondit qu'il ſeroit toujours l'ennemi de Didius, & jamais ſon compagnon. Il crut même, ou voulut croire que la propoſition couvroit un piége; & que Criſpinus étoit envoyé à mauvaiſe intention, & pour trouver l'occaſion de l'aſſaſſiner: ſur ce ſoupçon, bien ou mal fondé, il le fit tuer.

Sévére engage ses

Cependant il approchoit de Rome, & ſem-

semblable à Sylla, qui renard & lion tout ensemble (a) étoit encore plus redoutable par la ruse que par la force, il attaqua son adversaire par les sourdes intrigues, & entreprit de corrompre la fidélité des Prétoriens, qui tenoit à peu de chose, pour parvenir à les réduire eux-mêmes sans combat sous sa puissance. Car son artifice étoit double, & dirigé d'une part contre Didius, qu'il vouloit dépouiller, & de l'autre contre les Prétoriens, qu'il se proposoit de punir. Dans ces vues, il détacha plusieurs de ses soldats, qui se partageant entrérent dans Rome par différens chemins & par différentes portes, cachant leurs armes & en habit de paix. C'étoient autant d'émissaires, qui avoient ordre de promettre de la part de Sévére aux Prétoriens, que pourvu qu'ils lui livrassent les meurtriers de Pertinax, il feroit bonne composition à tout le corps. Il s'acquittérent habilement de leur commission, & les Prétoriens gagnés par leurs discours saisirent ceux qui avoient tué Pertinax, les constituérent prisonniers, & en donnérent avis à Silius Messala alors Consul.

Préteurs à abandonner Didius.

Didius dans ce péril extrême, fit encore quelques misérables tentatives. Il convoqua le Sénat, duquel il ne reçut aucune réponse : il voulut armer en guerre les gla-

Mort de Didius. Le Sénat reconnoit Sevére pour Empereur.

(a) *C'étoit ainsi que Carbon définissoit Sylla*, Voyez Hist. Rom. T. X. p. 205.

gladiateurs que l'on dressoit à Capoue : il invita à revendiquer l'Empire le sage Pompéïen, qui n'eut garde de prêter l'oreille à une semblable proposition : enfin, rien ne lui réussissant, il s'enferma dans son Palais avec son Préfet du Prétoire & son gendre, las de lutter contre sa mauvaise fortune, & remettant à la volonté d'autrui la décision de son sort.

Le Sénat qui l'avoit toujours haï, voyant qu'abandonné de tous il s'abandonnoit aussi lui-même, s'assembla sur la convocation des Consuls, & d'un vœu unanime il déclara Didius déchu de l'Empire, le condamna à la mort, reconnut Sévére pour Empereur, & par le même Arrêt décerna les honneurs divins à Pertinax. J'ai dit ailleurs comment Didius périt. Ainsi Sévére vainqueur sans avoir tiré l'épée, fut proclamé Empereur dans Rome, lorsqu'il en étoit encore à une assez grande distance.

Tout Rome craint Sévere.

Spart. Sev. 6.

Quoique l'on témoignât dans la ville beaucoup de zèle pour honorer Sévére, & pour célébrer son avénement à l'Empire, au fond l'inquiétude étoit plus vive que la joie. Tous les Ordres pouvoient craindre sa colére. Le Sénat peu auparavant avoit rendu contre lui un Arrêt sanglant : l'inclination du peuple s'étoit déclarée pour Niger : les Prétoriens se sentoient coupables des plus grands crimes. Et Sévére, de son côté, ne se conduisoit pas de maniére à diminuer les craintes, fai-

faisant avancer toutes ses troupes vers Rome, & continuant, même depuis que Didius n'étoit plus, à marcher comme en pays ennemi.

Le Sénat lui envoya une députation solennelle de cent Sénateurs pour lui porter le decret de son élection à l'Empire. Ils le trouvérent à Interamna (a), & la réception qu'il leur fit fut mêlée de témoignages de bonté & de rigueur. Car d'une part il voulut qu'ils fussent fouillés avant que de se présenter devant lui : il leur donna audience au milieu de ses gardes en armes, étant lui-même armé. De l'autre, il leur distribua à chacun soixante-&-quinze piéces d'or: & en les congédiant, il permit à ceux d'entre eux qui le voudroient, de rester auprès de sa personne.

Députation de cent Sénateurs qui vont le trouver à Interamna.

Pour ce qui est des Prétoriens, il résolut d'en faire justice avant que d'entrer dans la ville. Il commença par envoyer au supplice tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de Pertinax. Ensuite il employa la ruse pour avoir tout le corps sous sa puissance, & pour s'en rendre l'arbitre & le maître sans qu'aucun osât résister. Il feignit d'avoir intention de les conserver & d'agréer leur service, & ordonna qu'ils vinssent sans leurs armes lui prêter serment. L'usage de la discipline Romaine n'armoit le

Il casse les Prétoriens.

Dio, Lib. LXXIV. Herod. L. II. Spart. Sev. 6. 7.

(a) *Terni dans le Duché de Spoléte.*

le soldat que dans les occasions où les armes étoient nécessaires. Ainsi l'ordre de venir sans armes n'avoit rien d'extraordinaire pour les Prétoriens, ni qui fût capable de les inquiéter. Ils obéirent, & lorsqu'ils se furent rangés en face du Tribunal de l'Empereur, les Légions d'Illyrie bien armées les environnérent, & ils se trouvérent pris comme au filet.

Alors Sévére, d'un visage menaçant, d'un ton de fierté, leur reprocha tous leurs crimes, le meurtre de Pertinax, la vente de l'Empire, la lâcheté même avec laquelle ils avoient abandonné & trahi Didius. Il conclut qu'il n'étoit point de supplices dont ils ne se fussent rendu dignes par ces forfaits, & que c'étoit par pure clémence qu'il leur accordoit la vie. Mais il les cassa ignominieusement, il leur ordonna de s'éloigner pour jamais de Rome, avec défense sous peine de la vie d'en approcher de plus près que la distance de cent milles.

Les Prétoriens furent frappés comme d'un coup de foudre, & se trouvant dans une impuissance absolue de résister, ils se laissérent dépouiller par les soldats de l'armée d'Illyrie, qui leur ôtérent sur le champ leurs baudriers & leurs épées, & tout ce qui pouvoit leur rester de marques & d'ornemens militaires; & ils s'en allérent couverts de honte & à demi nuds.

Sévére pensoit à tout. Il avoit prévu qu'il pourroit arriver que les Prétoriens irrités

irrités voulussent retourner dans leur camp & reprendre leurs armes. Il fit occuper ce camp par des troupes d'élite, qui y entrérent dès que les Prétoriens en furent sortis, & qui les privérent ainsi de cette ressource, s'ils eussent eu dessein de la tenter.

Après cet acte de justice & de politique en même tems, Sévére fit son entrée dans Rome avec un appareil bien propre à inspirer la terreur. Il est vrai qu'il quitta l'habit de guerre aux portes de la ville, & que descendant de cheval, il prit la toge & marcha à pied. Mais son armée l'accompagnoit en ordre de bataille, & enseignes déployées, comme s'il eût été question d'entrer dans une ville prise de force. Dion, qui étoit présent, assure n'avoir jamais vu un plus beau spectacle. Les rues étoient tapissées magnifiquement, & jonchées de fleurs: des illuminations, des cassolettes de parfums: les citoyens habillés de blanc faisoient retentir les airs de mille cris de joie, & des vœux qu'ils adressoient au ciel pour le nouvel Empereur: l'armée marchoit en un très-bel ordre, & portoit renversés les drapeaux enlevés aux Prétoriens. Les Sénateurs revêtus des ornemens de leur dignité environnoient le Prince: de toutes parts les regards avides d'une multitude infinie se fixoient sur lui seul. On se le montroit réciproquement: on examinoit si la fortune n'avoit rien changé dans ses

Il fait son entrée dans Rome.

procédés & dans son maintien. On louoit en lui l'activité, la noble confiance, & le bonheur singulier d'avoir fait de si grandes choses sans être obligé de tirer l'épée. Tout cela formoit sans doute une pompe brillante. Mais ce sont de terribles hôtes que soixante mille soldats, (car l'armée de Sévére devoit aller au moins à ce nombre) qui prenoient sans payer tout ce qui se trouvoit à leur bienséance, & qui, si on leur résistoit, menaçoient de piller la ville.

Sévére ainsi accompagné monta au Capitole, visita quelques autres temples, & enfin vint prendre possession du Palais. Les soldats se logérent dans les temples, dans les portiques, surtout aux environs du quartier où habitoit l'Empereur.

Il vient au Sénat, & fait de belles promesses, qu'il n'exécuta point.

Le lendemain Sévére se rendit au Sénat, environné non seulement de ses gardes, mais d'une escorte d'amis qu'il avoit fait armer, & qui entrérent avec lui. Son discours n'eut rien qui se ressentît de cet appareil de terreur. Il rendit compte des motifs qui l'avoient, disoit-il, déterminé à se charger du soin de l'Empire, & il allégua le désir de venger Pertinax, & la nécessité de mettre sa propre personne en sûreté contre les assassins apostés par Didius. Il annonça son plan de gouvernement sous les idées les plus flatteuses, promettant de consulter en tout la Compagnie, & de ramener les choses à la forme Aristocratique. Marc-

Au-

Auréle devoit être son modéle, & il se proposoit de renouveller non seulement le nom, mais la conduite sage & modeste de Pertinax. Il témoigna surtout un grand éloignement pour les condamnations arbitraires & tyranniques. Il protesta qu'il n'écouteroit point les délateurs, & que même il les puniroit. Il s'engagea par serment à respecter la vie des Sénateurs ; & comme s'il eût prétendu se lier les mains sur un sujet si important, il fit rendre, sur la requisition de Julius Solo dont il a été parlé ailleurs, un Arrêt par lequel il fut dit qu'il n'étoit point permis à l'Empereur de mettre à mort un Sénateur sans le consentement de la Compagnie : & l'Arrêt ajoûtoit qu'en cas de contravention, l'Empereur, & ceux qui lui auroient prêté leur ministére, seroient traités, eux & leurs enfans, en ennemis publics.

C'étoit en dire & en faire trop pour être cru. Aussi Hérodien remarque-t-il que les anciens & ceux qui connoissoient Sévére de longue main, ne se fioient point à ses belles promesses, sachant combien il étoit dissimulé, fourbe, & habile à prendre dans chaque occasion le masque le plus conforme à ses intérêts. Et les effets vérifiérent leurs craintes. Nul Empereur n'a fait mourir un plus grand nombre de Sénateurs, que Sévére : & en particulier ce même Julius Solo, qui lui avoit servi d'interpréte pour provoquer

l'Arrêt si favorable à la sûreté de la vie des Sénateurs, fut tué par ses ordres.

Il honore la mémoire de Pertinax, & lui fait célébrer une pompe funébre.

Un de ses premiers soins fut d'honorer la mémoire de Pertinax. Il s'étoit fait gloire de s'en déclarer le vengeur, & ses démonstrations de zèle pour une si belle cause avoient beaucoup contribué à lui frayer le chemin à l'Empire. Devenu Empereur, il suivit le même plan. Il fit exécuter le Decret du Sénat qui avoit mis Pertinax au rang des Dieux. Il lui consacra un Temple, & un collége de Prêtres. Il ordonna que son nom fût récité parmi ceux des Princes dont on juroit tous les ans d'observer les Actes. Il voulut que sa statue en or fût portée dans le Cirque sur un char tiré par des éléphans, & que dans tous les jeux on lui plaçât un trône enrichi d'or. Comme on ne lui avoit point rendu solennellement les derniers honneurs, Sévére lui célébra une pompe funébre dont Dion nous a laissé la description, & qui semblable au fond à celle d'Auguste, que j'ai rapportée sous Tibère, en est néanmoins assez différente, pour que le détail que je vais en donner ne soit pas une pure répétition.

Dans la place publique de Rome, sur un tribunal de pierre on en éleva un de bois, & au-dessus une niche en forme de péristyle, orné d'or & d'ivoire. Dans cette niche fut placé un lit de même goût, environné de têtes d'animaux terrestres & aquatiques, & couvert de tapis de pour-

pourpre relevés en broderie d'or. Sur le lit on coucha une représentation de Pertinax en cire, revêtue de la robe triomphale, auprès de laquelle se tenoit un enfant beau de visage, qui avec un émouchoir formé de plumes de paon écartoit les mouches, comme si le Prince n'eût été qu'endormi. Lorsque le simulacre fut exposé, l'Empereur arriva suivi des Sénateurs & de leurs femmes, tous en habit de deuil. Les Dames se placérent sur des siéges dans les portiques qui régnoient tout autour de la place, & les hommes en plein air.

Alors commença la marche. Et d'abord on porta les images de tous les illustres Romains depuis les tems les plus reculés. Venoient ensuite des chœurs d'enfans & d'hommes faits, qui chantoient des hymnes plaintifs en l'honneur de Pertinax. Après eux parurent les représentations de toutes les nations soumises à l'Empire, caractérisées par les habillemens propres à chaque peuple. Suivoient tous les corps d'Officiers subalternes, tels que les huissiers, les greffiers, les hérauts & crieurs publics. La pompe avoit été ouverte, comme je l'ai dit, par les images des Rois, des Magistrats, des Généraux d'armées, des Princes: ici on portoit celles des hommes qui s'étoient rendu célébres par quelque endroit que ce pût être, par de belles actions, par des inventions utiles à la société, par leur

doctrine. A la suite marchoient en ordre les troupes de cavalerie & d'infanterie, les chevaux employés dans les jeux du Cirque, & toutes les offrandes, soit en aromates, soit en étoffes précieuses, que l'Empereur, les Sénateurs & leurs femmes, les Chevaliers Romains d'un rang distingué, les villes & les peuples, & enfin les différens Colléges de la ville de Rome, avoient destinées à être consumées sur le bucher avec le corps du Prince, ou sa représentation. Suivoit un autel porté sans doute sur un brancart, & où brilloit l'or, l'ivoire, & les pierreries.

Après que toute cette pompe eut traversé la place, Sévére monta sur la tribune aux harangues, & lut un éloge funébre de Pertinax. Il fut souvent interrompu par des cris qui exprimoient, soit les louanges du Prince mort, soit la douleur & les regrets de sa perte, & qui redoublérent avec encore plus de force lorsque le discours fut fini. Surtout au moment où l'on commença à remuer le lit funébre, les pleurs & les plaintes éclatérent sans mesure. Tout cela étoit du cérémonial, mais avoit dans l'occasion dont il s'agit un objet sérieux.

Les Pontifes & les Magistrats tirérent le lit de dessus l'estrade, & le remirent à des Chevaliers Romains pour le porter. Les Sénateurs marchoient devant le lit, l'Empereur le suivoit : & durant la marche un concert de voix & d'instrumens

fai-

faisoit entendre des airs tristes, accompagnés des gestes de douleur les plus expressifs. On arriva dans cet ordre au champ de Mars.

Là étoit dressé un bucher en forme de tour quarrée, décoré de statues & d'ornemens d'or & d'ivoire. Au haut du bucher étoit posé le char doré dont Pertinax s'étoit servi pour les cérémonies. Dans ce char on rangea toutes les offrandes précieuses dont j'ai parlé, & au milieu fut placé le lit funébre. Sévére y monta avec les parens de Pertinax, & ils baisérent la représentation. Ensuite l'Empereur s'assit sur un tribunal élevé, & les Sénateurs sur des bancs, à distance commode, & néanmoins suffisante pour prévenir tout danger. Les Magistrats & les Chevaliers Romains, dans les habits qui les distinguoient, les gens de guerre, cavalerie & infanterie, exécutérent autour du bucher divers mouvemens, & des danses variées selon la différence des professions : après quoi les Consuls mirent le feu au bucher, & en même tems on fit partir d'en haut l'aigle qui étoit supposée porter au ciel l'ame de celui à qui on rendoit les derniers honneurs.

Sévére s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome.

Sévére ne fit pas un long séjour dans la ville, étant appellé ailleurs par le besoin des affaires, & par les soins de la guerre contre Niger. Le peu de tems qu'il passa dans Rome, ne fut pas oisif. Il se délivra de la crainte que lui donnoi-

ent

Spart. Sev. 8. ent les amis de Didius, en les faisant proscrire & mettre à mort. Il travailla à se concilier le peuple & les troupes par des distributions d'argent. Il prit des mesures efficaces pour l'approvisionnement de la ville, qui couroit risque de manquer de vivres par la mauvaise administration des tems précédens. Il écouta les plaintes des sujets de l'Empire, qui avoient été vexés par leurs Gouverneurs, & il fit une sévére justice des coupables. Il maria ses filles à Aëtius & à Probus, qu'il nomma Consuls l'un & l'autre, & qu'il combla de richesses. Il choisit parmi ses Légions d'Illyrie les plus braves soldats, & les plus beaux hommes, pour en former de nouvelles cohortes Prétoriennes en place de celles qu'il avoit cassées. Il suivoit en ce point l'exemple de ce qu'avoit fait autrefois Vitellius après sa victoire sur Othon, & l'on sent assez qu'une politique prudente, & le motif de récompenser ceux à qui il étoit redevable de l'Empire, lui dictoient cet arrangement. Cependant il ne fut pas approuvé, selon le témoignage de Dion. L'usage étoit établi & avoit passé en loi de n'admettre dans le corps des Prétoriens que des sujets nés en Italie, ou en Espagne, ou dans la Macédoine, ou dans le Norique, pays dont les habitans, par leur caractére, & même par leur figure, convenoient aux Romains, au lieu que des Pannoniens & des Illyriens demi-

Nouveaux Prétoriens.

Dio, & Herod.

mi-barbares, épouvantoient la ville par la hauteur démesurée de leur taille, par leurs visages hagards, & leurs mœurs féroces.

Tout ce que je viens de raconter, fut fait promptement par un Prince actif, & que les circonstances obligeoient de se hâter.

Il avoit encore une autre précaution très-importante à prendre, avant que de s'engager dans la guerre contre Niger. Il falloit qu'il s'assurât de n'être point inquiété, pendant que ses forces combattroient en Orient, par Albin (*a*) Commandant des Légions de la Grande-Bretagne, qui pouvoit avoir des vues sur l'Empire. Je dois ici donner l'histoire des commencemens d'Albin, qui jouera un grand rôle dans la suite.

Sévére songe à s'assurer du côté d'Albin. *Dio Lib. LXXIII. Herod. L. II.*

Decimus Clodius Albinus étoit né à Adruméte en Afrique, & il eut pour pére Ceionius Posthumus, ou Postumius, homme de mœurs vertueuses, mais fort peu accommodé des biens de la fortune. Il fut nommé Albinus, parce qu'en venant au monde il étoit plus blanc que ne le font d'ordinaire les enfans en naissant. Les noms que portoit son pére, & le sien,

Commencemens d'Albin. *Capit. Alb.*

(a) *Dion place la nomination d'Albin au titre de César dès le tems des premiéres démarches de Sévére, & avant qu'il eût encore quitté la Pannonie. Je suis l'ordre d'Hérodien. Il est aisé de concilier ces deux Auteurs, en supposant que la négociation entre Sévére & Albin fut entamée au tems où Dion en parle, mais qu'elle ne fut consommée que lorsque Sévére étoit déjà maître de Rome.*

sien, lui donnérent lieu de se dire issu de la famille Ceionia, qui avoit produit Verus Cesar, & l'Empereur Verus collégue de Marc-Auréle; & même de l'ancienne maison des Postumius Albinus, illustres dès le tems de la République. Il est constant qu'il passoit pour homme d'une naissance distinguée. Mais dans les tems dont je fais actuellement l'Histoire, il n'étoit pas besoin, pour être regardé comme fort noble, de remonter bien haut, parceque'il ne restoit presque plus d'ancienne noblesse dans Rome.

Albin fut instruit dans les Lettres Grecques & Latines, & il n'y fit pas de grands progrès. Son goût dès l'enfance fut décidé pour les armes. Cependant l'Auteur de sa vie cite deux Ecrits de lui, l'un sur l'Agriculture, qu'Albin, dit-on, entendoit parfaitement: l'autre étoit un recueil de contes Milésiens, ouvrage licentieux, & assorti aux mœurs de l'Auteur, qui étoit tout-à-fait adonné à la débauche avec les femmes.

Il aima passionnément la guerre, & nul vers de Virgile ne lui plut autant que celui-ci: *Arma amens capio, nec sat rationis in armis.* „ Je prens les armes tout „ hors de moi, & la fureur plutôt que la „ raison gouverne mes armes". Il répétoit sans cesse avec ses camarades d'école la premiére partie de ce vers, & dès que l'âge le lui permit, il s'engagea dans la milice.

Il

Il y réussit, & mérita l'estime des Antonins. S'étant élevé par degré, il commandoit les troupes de Bythinie lors de la révolte d'Avidius Cassius contre Marc-Auréle. En cette importante occasion Albin se montra fidéle à son Prince, & il empêcha que la contagion du mal ne s'étendît, & ne gagnât l'Asie entiére. Sous Commode, il se signala dans des combats contre les Barbares & sur le Danube & sur le Rhin, & enfin il fut chargé du commandement des Légions de la Grande-Bretagne.

Cet emploi qui ne se donnoit guéres qu'à des Consulaires, me persuade qu'il avoit alors été Consul. Il paroît qu'il fit le chemin de la Magistrature civile un peu tard, mais rapidement. On le dispensa de la Questure : il ne fut Edile que dix jours, parce qu'il fallut sur le champ l'envoyer à l'armée. Sa Préture fut illustrée par les jeux & les combats que Commode donna pour lui au peuple. Je ne puis dire en quelle année il géra le Consulat : mais la suite des faits conduit à croire que ce fut sous quelqu'une des derniéres années de Commode.

Pendant qu'il gouvernoit la Grande-Bretagne, il reçut de Commode, si nous en croyons Capitolin, une faveur bien singuliére. Cet Empereur lui écrivit de sa propre main une lettre, par laquelle il lui permettoit, supposé que la nécessité l'exigeât, de prendre la pourpre & le nom

nom de César. Capitolin rapporte la lettre prétendue originale de Commode, & deux harangues d'Albin à ses soldats, dans lesquelles ce Général fait mention de la permission qui lui avoit été accordée, & rend compte des raisons qui l'avoient empêché d'en user. Si ces piéces étoient avérées, on ne pourroit s'y refuser, quelque peu vraisemblable que le fait soit en lui-même, & malgré le silence de Dion & d'Hérodien. Mais elles sont liées à tant de faussetés visibles, elles contiennent tant de choses qui ne peuvent se concilier avec l'Histoire, qu'elles sont devenues légitimement suspectes à Mr. de Tillemont. Tout ce qu'on peut supposer de plus avantageux pour elles, & de plus capable d'excuser Capitolin, c'est qu'Albin lui-même, lorsqu'il se vit en guerre avec Sévére, les fabriqua pour rendre sa cause plus favorable, & les répandit dans le Public. Mais quiconque étudiera exactement l'Histoire des tems dont il s'agit, & se donnera la peine d'en combiner les circonstances, ne pourra douter que ces piéces ne soient l'ouvrage de quelque faussaire.

Sévére le décore du titre de César. *Dio & Herod.*

Nous nous contenterons donc de dire avec Dion & Hérodien, que Sévére jugeant de ce que feroit Albin, par ce qu'il le voyoit en état de faire, considérant qu'un homme qui sçavoit la guerre, qui étoit à la tête d'une puissante armée, qui le surpassoit par la naissance & l'éga-

galoit par la dignité des emplois, pourroit bien vouloir profiter de l'occasion de s'emparer de la ville de Rome & de l'Empire, pendant que lui & Niger se battroient en Orient; il entreprit de le leurrer par une association frauduleuse, & de lui persuader, en le décorant du titre de César, que leurs intérêts étoient communs. Il lui écrivit donc d'un ton d'amitié, le priant de partager avec lui le poids du Gouvernement. Il ajoûtoit qu'étant vieux, fatigué de fréquens accès de goute, & n'ayant que des enfans en bas âge, il avoit besoin d'un appui tel que lui, d'un aide illustre par sa naissance & par ses exploits, & dont l'âge encore vigoureux pouvoit soutenir les plus grands travaux.

Tout ce discours n'étoit qu'un tissu de fourberies. Il paroît qu'Albin n'étoit guéres moins âgé que Sévére, & celui-ci grossissoit l'idée de ses infirmités, pour faire plus sûrement tomber sa dupe dans le piége. Albin s'y laissa prendre. Il étoit simple, crédule, peu défiant. Il se trouva heureux qu'on allât au-devant de ses désirs, & que des offres prévenantes le missent en état de jouir sans peine & sans risque de ce qui, par toute autre voie, lui auroit couté des combats & de grands périls. Il accepta donc avec joie la proposition de Sévére, qui de son côté n'oublia rien de ce qui pouvoit donner une solidité apparente à son bienfait trom-

trompeur. Il voulut que l'arrangement pris entre lui & Albin fût ratifié par un Decret du Sénat : il fit battre de la monnoie avec l'empreinte & le nom du nouveau César : il le désigna Consul avec lui pour l'année suivante : il lui fit ériger des statues : en un mot il lui accorda toutes les distinctions honorifiques qui devoient flatter un esprit vain & propre à se laisser éblouir. Au moyen de ces artifices qui lui réussirent, Sévére libre d'inquiétude de la part d'Albin, & n'ayant plus qu'une seule affaire, tourna toutes ses pensées & tous ses efforts contre Niger.

Il se prépare à attaquer Niger.

Spart. Sev. 8. & Nig. 5. & Herod.

Il avoit fait de très-grands préparatifs. Toute l'Italie lui fournit des soldats. Les troupes qui étoient restées en Illyrie, eurent ordre de se rendre en Thrace. Les flottes de Ravenne & de Miséne furent employées pour transporter les armées d'Italie en Gréce. Des Légions furent envoyées en Afrique, pour garder le pays, & empêcher que Niger ne s'en emparât en y entrant par l'Egypte & la Cyrénaïque, dont il étoit maître, & ne se mît ainsi en état d'affamer Rome. Sévére ne négligea rien, sachant qu'il avoit affaire à un ennemi puissant, & qui, s'il s'étoit d'abord laissé endormir par l'attrait séduisant d'une fortune inespérée, avoit été bientôt tiré de son assoupissement par le danger, & se disposoit à faire la guerre avec autant d'activité que d'intelligence.

Ce

Ce qui doit paroître singulier, c'est qu'au milieu de ces formidables apprêts contre Niger, il ne faisoit aucune mention de lui ni dans le Sénat ni devant le peuple. Ce silence étoit sans doute politique, affecté par rapport aux circonstances qui lui paroissoient exiger de grands ménagemens. Sa conduite à l'égard de la femme & des enfans de son concurrent, prouve les mêmes attentions. Il les avoit trouvés à Rome, parce que les défiances ombrageuses de Commode engageoient ce Prince à tenir comme ôtages près de sa personne les familles de tous ceux à qui il confioit des commandemens importans. Sévére eut grand soin de se rendre maître de la femme & des enfans de Niger: mais il les traita, tant que dura la guerre, avec une extrême distinction. Il avoit poussé la feinte jusqu'à vouloir faire croire que, comme ses deux fils étoient extrêmement jeunes, son intention étoit, si la mort le prévenoit, d'avoir pour successeurs Niger & Albin: & il ne rougit pas de consigner dans sa vie écrite par lui-même ce mensonge grossier. Toute cette modération apparente avoit la crainte pour principe. Sévére ne comptoit guéres sur l'affection des Romains, & il ne s'embarrassoit pas beaucoup de la mériter. Il savoit que Niger avoit été appellé par les vœux du peuple, & il appréhendoit que ces mêmes sentimens ne vécussent encore dans

Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au Sénat & au peuple.

Motif de ce silence.

Spart. ibid.

Herod. L. III.

Spart. Nig. 4. & Capit. Alb. 3.

Dio ap. Val.

les

Spart. Sev. 4. les cœurs, d'autant plus que son rival avoit pris soin de les entretenir & de les échauffer par des Lettres & des Edits envoyés à Rome. Il partit donc pour aller attaquer Niger sans avoir notifié ses desseins d'une maniére authentique, & sans s'être fait autoriser par le Sénat. Son départ doit être fixé au commencement de Juillet. Car il ne séjourna que trente jours dans la ville.

Mouvemens passagers de sédition dans son armée. *Spart. Sev. 8. & 7. & Dio. Lib. XLVI.*

Il n'étoit encore qu'à neuf milles de Rome, lorsque son armée se mutina au sujet du premier campement. C'est l'inconvénient ordinaire des guerres civiles, que les séditions. Sévére en avoit déjà éprouvé une à son arrivée dans la capitale. Les troupes qui y entrérent avec lui, prétendirent qu'il leur étoit dû dix mille sesterces * par tête, se fondant sur l'exemple d'une semblable largesse que César Octavien, deux cens quarante ans auparavant, avoit faite à celles qui l'introduisirent dans Rome. Il faut peu de chose aux gens de guerre pour établir des prétentions. Sévére ne donna néanmoins à ses soldats que la dixiéme partie de ce qu'ils demandoient, * mille sesterces. Dans l'occasion dont je parle actuellement, on ne nous dit point quels moyens il employa pour appaiser la sédition. Il y a grande apparence qu'il se relâcha en quelque chose des droits du commandement. Car sa conduite fut toujours foible & molle à l'égard des gens de guerre.

* *Douze cens cinquante livres.*

* *Cent vingt-cinq livres.*

Sé-

Sévére faisoit diligence, comme l'on voit. Son plan étoit de porter tout d'un coup la guerre en Asie : & dans cette vue, avant même que d'être maître de Rome, il avoit envoyé Héraclius, l'un de ses Lieutenans, pour s'assurer de la Bithynie. Niger ne se laissa point prévenir : il épargna à Sévére la moitié du chemin, & passa lui-même en Europe. *Niger passe en Europe. Ses forces.* *Spart. Sev. 6. & Nig. 5.*

Tout l'Orient le reconnoissoit, ainsi que je l'ai dit, & il avoit à ses ordres toutes les forces Romaines de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte. Emilien, Proconsul d'Asie, qui l'avoit précédé dans le Gouvernement de Syrie, homme d'un mérite éprouvé dans les plus grands emplois, & les commandemens les plus distingués, étoit le principal de ses Lieutenans. *Dio, Lib. LXXIV. & Herod. L. III. & Spart. Sev. 8, & Nig. 5.*

Niger, qui d'abord n'avoit pas cru avoir besoin de secours étrangers, changea d'avis à l'approche du péril ; & il envoya demander des troupes auxiliaires aux Rois des Arméniens, des Parthes, & d'Atra, ville de la Mésopotamie, autrefois assiégée inutilement par Trajan. L'Arménien le refusa, déclara nettement que son intention étoit de demeurer neutre. Le Parthe, qui n'avoit point de troupes réglées, répondit qu'il donneroit ordre à ses Satrapes de faire des levées & d'assembler des forces chacun dans leurs départemens. Le seul Barsémius, Roi d'Atra, fournit un secours

effectif d'archers, dont le nombre n'... pas exprimé.

Niger trouva donc peu de ressource dans les Rois qu'il comptoit pour amis. Mais les Légions Romaines, les corps de troupes alliées qui les accompagnoient régulièrement, & les nouvelles levées de la jeunesse d'Antioche & de Syrie, qui s'empressa pour s'enrôler sous ses enseignes, lui suffisoient pour le mettre en état de faire la guerre même offensive : & après avoir donné ses ordres pour la garde & la défense de toutes les avenues & de tous les ports des pays qui lui obéissoient, il se mit en marche, & vint à Byzance, où on le reçut avec joie.

Combat sous Périnthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public.

Il se proposoit de faire sa place d'armes de cette ville, dès lors illustre & puissante : & déjà, si nous en croyons l'Auteur de sa vie, la Thrace, la Macédoine, & même la Gréce, se soumettoient à ses loix. La vérité est qu'il ne passa pas Périnthe *, dont il ne put pas même réussir à se rendre maître. Par le mouvement qu'il fit vers cette derniére place, on peut juger que sa vue étoit de s'emparer de toute la côte Européenne de la Propontide, depuis Byzance jusqu'à l'Hellespont, afin d'avoir sous sa puissance les deux Détroits qui donnent le plus court trajet d'Europe en Asie. Il manqua son coup. Il rencontra sous Périnthe des troupes de Sévére, qu'il attaqua, mais sans pouvoir les vaincre : enfor-

* *Autrement Héraclée.*

ſorte qu'il fut obligé de ſe retirer à Byzance. Il fit donc ainſi le premier acte d'hoſtilité : &, comme dans le combat quelques perſonnes de marque avoient perdu la vie, Sévére profita de la circonſtance pour faire déclarer par le Sénat Niger ennemi public.

Négociation peu ſincere & inutile.

Malgré une démarche ſi vive, qui annonçoit une rupture ouverte, il ſe noua une négociation entre les deux contendans, mais avec une inégalité marquée. Niger propoſoit une aſſociation réciproque à l'Empire. Sévére gardant le ton de ſupériorité, n'accordoit à ſon adverſaire qu'un exil (*a*) & ſureté de la vie. Ils n'y alloient vraiſemblablement de bonne foi, ni l'un ni l'autre. Les armes ſeules pouvoient décider la querelle.

Bataille de Cyzique, où Emilien Lieutenant de Niger eſt vaincu.

Sévére arrivé en Thrace avec ſes principales forces, ne jugea pas à propos d'aller aſſiéger ſon ennemi dans Byzance, place de difficile conquête, & qui pouvoit l'arrêter longtems. Il ſuivit ſon premier projet, qui étoit de faire de l'Aſie le ſiége de la guerre, & il y envoya la meil-

(a) *Spartien, qui s'explique ainſi dans la vie de Sévére, ſemble ſuppoſer ailleurs* (Nig. 6. & 7.) *qu'il y eut un autre projet d'accord, au moyen duquel Niger auroit été aſſocié à Sévére, mais avec ſubordination, & que ce fut à Niger qu'il tint que cet accord ne fût conclu; non qu'il n'y eût inclination, mais parce qu'il écouta les conſeils intéreſſés d'un certain Aurélien, qui trouvoit ſon avantage à l'engager à ne ſe point relâcher de ſes premiéres prétentions. C'eſt une contradiction viſible dans Spartien, & tout ce récit n'a nulle vraiſemblance. C'eſt pourquoi je n'en ai point fait mention dans le texte.*

meilleure partie de ses troupes, qui abordérent heureusement près de Cyzique. Là elles trouvérent Emilien, qui les attendoit à la tête d'une nombreuse armée. La bataille se livra, & les Généraux de Sévére remportérent la victoire. L'armée de Niger fut détruite ou dissipée, & Emilien s'enfuit d'abord à Cyzique, ensuite dans une autre ville, où il fut tué par ordre des vainqueurs. Ils étoient autorisés à ne lui point faire de quartier, parce qu'il avoit été déclaré ennemi public avec son chef. On ne peut plaindre sa mort, s'il est vrai, comme le bruit en courut, au rapport d'Hérodien, qu'il ait trahi Niger, soit par raison d'intérêt domestique, & pour sauver ses enfans qui étoient à Rome en la puissance de Sévére, soit par un motif de jalousie, & parce qu'il ne s'accoutumoit point à recevoir les ordres de celui qu'il avoit vu son égal. Ce qui pourroit fortifier ces soupçons, c'est ce que Dion dit de lui, qu'il étoit enflé de sa grandeur, & d'ailleurs parent d'Albin, qui alors vivoit en bonne intelligence avec Sévére.

Dio ap. Val.

Siége de Bizance par Sévére.

Il paroît que la défaite d'Emilien obligea Niger de quitter Byzance, & de repasser le Détroit. On peut croire qu'aussi-tôt Sévére vint assiéger la place abandonnée par son ennemi, & que c'est alors que commença ce siége fameux, qui dura trois ans.

Bataille de Nicée.

Niger s'étant mis à la tête des troupes

pes qu'il trouva en Bythynie, chercha à se venger. Il s'engagea une nouvelle bataille dans les défilés entre Nicée & Cius. Candide commandoit l'armée de Sévére, & Niger conduisoit la sienne en personne. La victoire fut mieux disputée, que dans le premier combat. Elle chancela, & parut se déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre. Enfin elle se fixa du côté de Sévére: & Niger vaincu prit la fuite, & se retira au-delà du mont Taurus.

où Niger est vaincu.

Il avoit eu la précaution de fortifier le passage de cette montagne qui donne entrée de la Cappadoce en Cilicie, n'épargnant rien pour le mettre en état de ne pouvoir être forcé. Ce passage étoit difficile par lui-même: le chemin étroit, & fermé d'un côté par un roc qui s'élevoit à pic, bordé de l'autre d'un précipice affreux, qui servoit d'écoulement aux eaux de pluie & aux torrens. A cette difficulté du lieu Niger en avoit ajoûté une nouvelle par des ouvrages construits en travers du chemin, ensorte qu'un petit nombre de soldats pouvoient aisément y arrêter une armée. Comptant donc sur cette barriére, qu'il fit garder avec soin, Niger s'en alla à Antioche, pour lever de nouvelles troupes, & se disposer à tenter encore la fortune.

Le passage du mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Sévére. *Herod. L. III.*

Il gagna réellement du tems. L'Armée victorieuse ayant parcouru sans coup férir la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, se

ſe trouva arrêtée tout court au pied du mont Taurus. Elle fit de vains efforts pour s'ouvrir le paſſage. Le grand nombre ne ſervoit de rien dans un chemin où il n'étoit pas poſſible de s'étendre en front : & cette poignée d'hommes qui le défendoit, lançant d'enhaut des traits, & roulant de groſſes pierres, renverſoit les aſſaillans à meſure qu'ils ſe préſentoient.

Un orage affreux en renverſe les fortifications.

Après pluſieurs tentatives inutiles les gens de Sévére commençoient à déſeſpérer du ſuccès, lorſque tout d'un coup ſurvint pendant une nuit un orage affreux qui produiſit l'effet auquel leurs armes ne pouvoient atteindre. La pluie tombant du haut des montagnes en napes d'eau ſur le chemin, & rencontrant un obſtacle dans le mur qui le traverſoit, forma un torrent qui s'enfla, ſe groſſit, & qui acquérant de la force à proportion de la réſiſtance qu'il éprouvoit, devint enfin victorieux, & emporta le mur & tous les ouvrages. Les gens de Niger découragés par ce déſaſtre imprévu perdirent la tête. Ils crurent qu'il ne leur reſtoit plus de reſſource, que l'éboulement des terres avoit rendu les lieux praticables, & qu'ils alloient être enveloppés. Ainſi ne prenant conſeil que de la peur, ils abandonnérent leur poſte & s'enfuirent. Au contraire les troupes de Sévére perſuadées que le Ciel combattoit pour elles, & ſe chargeoit de leur applanir lui-même les obſtacles, reprirent

con-

confiance; & ne trouvant plus le passage gardé, elles défilérent à l'aise, & entrérent en Cilicie.

A cette nouvelle Niger accourt avec les nouvelles troupes qu'il avoit assemblées, & dans lesquelles s'étoit enrôlée presque toute la jeunesse d'Antioche. Ces troupes avoient un grand zèle pour son service : mais sans exercice, sans expérience, elles n'étoient nullement comparables à l'armée Illyrienne, qui combattoit pour Sévére. Niger vint camper près d'Issus, au même endroit où s'étoit autrefois livrée une fameuse bataille entre Darius & Alexandre. Et l'événement fut pareil. Dans l'une & dans l'autre occasion les Occidentaux triomphérent des peuples de l'Orient.

Troisiéme & derniére Bataille près d'Issus. Defaite & mort de Niger.

Je ne donnerai point de détail sur l'action entre Niger d'une part, & les Généraux de Sévére de l'autre, Anulin & Valérius. Dion & Hérodien s'accordent peu sur les circonstances, & en les comparant, il est difficile de ne pas croire que Dion ou son abréviateur a confondu en un seul récit les événemens du passage du mont Taurus & de la bataille d'Issus. Nos deux Auteurs conviennent qu'elle fut décisive, & très-sanglante. Niger y laissa vingt mille des siens sur la place, & il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Antioche. Il y trouva l'allarme & la consternation portées à l'extrême, & sans s'y arrêter il continua sa rou-

Dio, & Herod.

route, se proposant d'aller chercher un asyle chez les Parthes. Des cavaliers envoyés par les vainqueurs à sa poursuite, l'atteignirent avant qu'il eût passé l'Euphrate, le tuérent, & lui coupérent la tête, qu'ils portérent à Sévére. Il l'envoya devant Byzance, qui tenoit encore pour Niger, & il ordonna que plantée au bout d'une pique elle fût montrée aux assiégés, pour abattre leur courage, & les détourner d'une résistance désormais inutile & sans objet. De Byzance elle fut transportée à Rome, comme le gage & le trophée de la victoire de Sévére.

Spart. Nig. 6.

Les faits de la guerre entre Sévére & Niger ne sont point dattés dans les originaux. Ils se suivirent de près, & ils ne comprennent pas tous ensemble deux années entiéres. Sévére partit de Rome, comme je l'ai dit, au mois de Juillet de l'an de J. C. 193. & il paroît que Niger périt au commencement de l'an 195.

Ans de R. 944-946.

Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger.

Spart. Nig. 5.

Il y a eu beaucoup de variété dans les jugemens que l'on a portés du mérite de Niger. Sévére l'accusoit d'avoir été avide de gloire, faux dans ses procédés, infâme dans ses mœurs, & livré à une folle ambition, qui l'avoit porté à aspirer à l'Empire, lorsque son âge l'avertissoit de songer plutôt à la retraite. C'est le témoignage d'un ennemi. Dion & Hérodien parlent du même Niger comme d'un homme médiocre, qui n'avoit ni grands vices, ni grandes vertus. Spar-

tien

tien lui est plus favorable. Niger, dit-il, ayant passé par tous les degrés de la milice, fut bon soldat, excellent Officier, grand Général, Empereur malheureux. Selon cet Ecrivain, il eût été du bien de la République, que Niger fût demeuré vainqueur. On pouvoit attendre de lui la réforme de plusieurs abus que Sévére ne put ou ne voulut pas corriger. Il avoit des vues, il avoit de la fermeté, qu'il n'outroit pas néanmoins : il étoit capable de douceur, non d'une douceur molle & imbécille, mais soutenue & animée par la vigueur du courage. Et il est difficile de se refuser entiérement à cette idée, si l'on se souvient que Niger fut en même tems & ferme dans le maintien de la discipline militaire, & doux dans le gouvernement civil, en sorte qu'il se fit craindre des soldats, & beaucoup aimer des peuples qu'il eut sous son autorité.

Spartien nous assure encore que Niger respectoit & chérissoit la mémoire des grands & bons Empereurs, & qu'il se proposoit pour modéles Auguste, Vespasien, Tite, Trajan, Antonin, Marc-Auréle, traitant les autres d'hommes efféminés ou pernicieux. La fortune ne l'avoit point enivré, si nous en croyons le même Spartien, & il savoit dédaigner les louanges que la flatterie prodigue toujours aux puissans. Lorsqu'il eut été nommé Empereur, un bel-

esprit du tems, composa son Panégyrique, & voulut le lui réciter. „ Faites„ nous (a) l'éloge de Marius ou d'An„ nibal, répondit Niger, ou de quelque „ autre grand-homme qui ne vive plus, „ & dites-nous ce qu'ils ont fait afin que „ nous les imitions. Louer les vivans, „ c'est dérision, surtout les Princes, de „ qui l'on espére, que l'on craint, qui „ peuvent donner & ôter, mettre à mort „ & proscrire. Pour moi, je veux être ai„ mé pendant ma vie, & loué après ma „ mort". Ces sentimens sont très-beaux, & ne laissent rien à désirer, sinon qu'ils eussent été mis à l'épreuve. Faute de cette condition, on peut douter s'ils auroient tenu contre la séduction d'une prospérité durable & constante.

Une gloire que l'on ne peut se dispenser de lui accorder par préférence sur son rival, c'est d'avoir payé de sa personne dans les combats où il s'agissoit de sa querelle, & de ne s'être point reposé sur des Lieutenans d'un soin qui le touchoit de si près. Dans les batailles de Nicée & d'Issus, il combattit lui-même à la tête de ses armées. Il est assez singulier, que Sévére ne se soit trouvé à aucune des trois

(a) Scribe laudes Marii vel Annibalis, vel alicujus ducis optimi vitâ functi, & dic quid ille fecerit, ut eum nos imitemur. Nam viventes laudare irrisio est, maximè Imperatores, à quibus speratur, qui timentur, qui præstare publicè possunt, qui possunt necare, qui proscribere. Se autem vivum placere velle, mortuum etiam laudari.

trois grandes actions qui décidérent de son sort, & j'ai peine à concilier cette conduite avec les éloges que l'on a donnés à sa valeur.

Pour achever ce que j'ai à dire sur Niger, je vais rendre compte ici de deux traits qui n'ont pu trouver place ailleurs. Domitien avoit défendu les dépôts de l'argent des soldats au drapeau, dans la crainte que ces amas ne servissent de fonds aux Généraux qui voudroient se révolter. Niger renouvella l'ancien usage, & en fit même une loi, afin que les petites épargnes des soldats ne fussent pas perdues pour leurs familles, s'ils étoient tués dans quelque combat, & qu'elles ne tournassent point au profit des ennemis qui les dépouilleroient. C'étoit une attention de bonté pour les particuliers, & de zèle pour la gloire & les intérêts de l'Etat.

Mais je ne vois pas qu'il soit possible de louer, ni même d'excuser la dureté de la réponse qu'il fit aux habitans de la Palestine, soit qu'il faille entendre par ce nom les Juifs, ou ceux qui les avoient remplacés. Comme ils étoient accablés du poids des tributs, ils lui demandoient quelque soulagement. „ Vous voudriez, „ leur répondit-il, que l'on diminuât les „ impositions dont vos terres sont char„ gées ; & moi je souhaiterois pouvoir „ soumettre l'air même que vous respi„ rez". Le Publicain le plus intraitable

„ ne se seroit pas exprimé autrement.

Rigueurs exercées par Sévére après la victoire. *Spart. Sev 9. & Dio ap. Val.*

Sévére, qui n'avoit pas beaucoup paru dans les opérations de la guerre, se montra terrible après la victoire. Il condamna à l'exil la femme & les enfans de Niger, pour lesquels il avoit jusqu'alors témoigné une très-grande considération: & ce traitement rigoureux n'étoit que le prélude de la vengeance qu'il méditoit. Pour ce qui est des partisans de son ennemi, ceux qui en furent quittes pour la confiscation de leurs biens & l'exil, eurent lieu de se louer de leur sort. Sévére châtia par la bourse & les particuliers & les villes, & il taxa au quadruple quiconque avoit fourni de l'argent au parti vaincu, soit de gré, soit de force. Ce genre d'accusation étoit une voie ouverte contre tous ceux que l'on vouloit perdre : & il y eut un grand nombre de personnes vexées sous ce prétexte, quoiqu'elles n'eussent jamais connu Niger, ni pris d'intérêt à ce qui le regardoit. Sévére ne s'en tint pas aux peines pécuniaires, selon Spartien, & il mit à mort tous les Sénateurs qui avoient servi comme Officiers dans les armées de son rival.

Dio, Lib. LXXIV. pag. 844.

Il s'en trouva un néanmoins, qui ayant osé dire ce que tout le monde pensoit, fit honte à Sévére par une libre remontrance de tant d'exécutions sanglantes, & le força en quelque façon d'y apporter de la modération. Cassius Clémens traduit devant le tribunal de cet Empereur,

reur, comme partisan de Niger, se défendit en ces termes. „ Je ne connois„ sois, dit-il, ni vous, ni Niger. Me „ trouvant dans les contrées qui se sont „ déclarées pour celui-ci, je me suis vu „ contraint de suivre le torrent au mi„ lieu duquel j'étois enveloppé: & ce„ la, dans un tems où il s'agissoit, non „ de vous faire la guerre, mais de détrô„ ner Didius. Je ne suis donc point jus„ ques-là coupable envers vous, puis„ que je n'avois que les mêmes inten„ tions que vous avez exécutées. Vous „ ne pouvez pas non plus me faire un „ crime de n'avoir pas quitté celui au„ quel la Fortune m'avoit lié, pour pas„ ser dans votre parti. Car vous n'eus„ siez pas voulu sans doute que ceux qui „ sont actuellement assis avec vous pour „ me juger, vous trahissent pour se don„ ner à votre adversaire. Examinez donc, „ non pas les personnes, ni les noms, „ mais la nature de la cause. Quelque „ condamnation que vous prononciez „ contre nous, vous la prononcerez en „ même tems contre vous-même & con„ tre vos amis. Et ne dites pas que vous „ n'avez point de jugement à appréhen„ der. Le public & la postérité sont des „ juges auxquels vous ne pouvez vous „ soustraire, si vous condamnez dans les „ autres ce que vous avez fait vous-mê„ me". L'évidence de cette apologie frappa toute l'assistance, & Sévére fit à

l'accusé une demi-justice, en ne lui confisquant que la moitié de ses biens, & lui laissant l'autre partie.

Une considération d'intérêt & de politique l'empêcha encore de traiter en ennemis tous ceux qui avoient favorisé Niger. Il lui restoit un rival à détruire en la personne d'Albin, & il ne croyoit pas devoir, en se rendant odieux, s'exposer à lui donner des partisans. C'est
Spart. Sev. 9. sans doute par cette raison, que de tous les Sénateurs qui avoient témoigné de l'inclination pour Niger, sans néanmoins porter les armes & combattre en sa faveur, il n'en fit mourir qu'un seul, qui apparemment s'étoit déclaré plus hautement que les autres.

Spart. Nig. 12. Sévére n'étoit rien moins que généreux, & s'il laissa subsister une inscription qui contenoit un grand éloge de Niger, & que ses Ministres lui conseilloient d'abattre, ce fut par un motif de vanité, comme il s'en expliqua lui-même. „Conservons, dit-il, un monument qui fera connoître quel ennemi nous avons vaincu".

Herod. L. III. Les simples soldats même crurent avoir tout à craindre de la cruauté d'un tel vainqueur, & ils prirent le parti de s'enfuir par troupes chez les Parthes. Sévére sentit quel tort leur désertion causoit à l'Empire, & pour les rappeller il fit publier une amnistie. Il ne laissa pas d'en rester un grand nombre dans le

pays

pays des Parthes, qui apprirent d'eux la manière de se servir des armes Romaines, & l'art de les fabriquer. Il en résulta un grand avantage pour les peuples d'Orient dans les guerres qu'ils eurent dans la suite avec les Romains : & c'est principalement à cette cause qu'Hérodien attribue les victoires qu'ils remportérent sur les successeurs de Sévére.

Les villes qui avoient signalé leur zèle pour Niger, participérent à son désastre. Plusieurs avoient eu occasion de faire des démarches d'éclat, par une suite de ces anciennes jalousies qui avoient de tout tems agité les petites Républiques Grecques, & qui les ayant livrées d'abord aux Macédoniens & ensuite aux Romains, n'avoient pu être entiérement guéries par de si fortes leçons. Après la défaite d'Emilien à Cyzique, Nicomédie se déclara pour Sévére; & Nicée, par antipathie contre les Nicomédiens, montra une nouvelle chaleur d'affection pour Niger. Il y eut des combats entre ces deux villes pour une querelle dans laquelle il leur appartenoit si peu de se mêler. Lorsque Niger eut été vaincu lui-même près de Nicée, les villes de Laodicée en Syrie & de Tyr, rivales & ennemies, l'une d'Antioche, & l'autre de Bérite, proclamérent Sévére Empereur, & détruisirent les honneurs de Niger. Elles en furent bientôt punies; & Niger, pendant que les armées de son *Herod.*

enne-

ennemi étoient arrêtées au mont Taurus, envoya dans ces deux villes des troupes de Maures, qui par son ordre y mirent tout à feu & à sang. Antioche fut à son tour maltraitée par Sévére devenu pleinement vainqueur, qui la réduisit au titre de simple bourgade, & la soumit à l'autorité de Laodicée. On ne peut guéres douter, malgré le silence des Historiens, qu'il n'ait usé de la même sévérité à l'égard de Béryte & de Nicée. Naplouse dans la Palestine, c'est l'ancienne Sichem, fut privée du droit de ville, en punition de son attachement à Niger. Pour affoiblir le gouvernement de Syrie, il paroît que Sévére en démembra la Palestine, à laquelle il donna un Gouverneur particulier. La ville de Tyr, qui s'étoit des premiéres déclarée pour lui, devint la Métropole de ce nouveau Gouvernement. Et en général Sévére témoigna sa reconnoissance aux villes qui avoient souffert pour sa cause, en assignant des fonds pour les rétablir dans toute leur splendeur. Il imitoit Sylla, & se faisoit gloire, comme lui, de sçavoir mieux que personne, soit se venger de ses ennemis, soit récompenser ses amis.

Spart. Sev. 9. *Herod.* *Spart.* *Tillem. Sév. art. 16.* *Hérod.*

Prise de Byzance apres un siege de trois ans. *Dio.*

L'exemple des rigueurs exercées par Sévére sur les villes qui avoient provoqué sa haine, ne put vaincre l'opiniâtreté des Byzantins, même depuis que la mort de Niger dut leur avoir ôté toute espérance. Cet acharnement avoit sans doute

doute un motif, mais nos Hiſtoriens nous l'ont laiſſé ignorer.

Nous avons vu que Byzance fut aſſiégée par Sévére, ou par ſes Généraux, dès que Niger en fut ſorti. Probablement le ſiége ne fut pas preſſé bien vivement tant que dura la guerre, & que les armées de part & d'autre tinrent la campagne. Mais lorſque Niger vaincu & tué eut délivré Sévére de toute inquiétude, le ſoin de réduire Byzance devint l'unique, ou du moins la plus importante affaire du vainqueur, & il y employa toutes les forces navales de l'Empire. Il paroît que la ville fut ſimplement bloquée par terre.

Tout le monde connoît la ſituation avantageuſe de Byzance, aujourd'hui Conſtantinople, ſur le Boſphore ou canal par lequel les eaux du Pont-Euxin entrent dans la Propontide. Le courant ſe porte vers la côte ſur laquelle cette ville eſt bâtie, & qui préſente en cet endroit un enfoncement : enſorte qu'une partie des eaux s'y détourne, & y forme un très-beau port, pendant que le reſte ſuit avec rapidité la direction du canal. La violence du courant eſt telle, que quiconque s'y trouve engagé ne peut éviter de s'approcher de Byzance : ami, ou ennemi, il faut paſſer ſous les murs de la ville.

Les murs du côté de la mer n'étoient pas fort exhauſſés. La mer elle-même & ſes

ses rochers opposoient une suffisante barriére. Du côté des terres on avoit pris soin de fortifier la ville de bonnes murailles, hautes & épaisses, construites de grosses pierres de taille unies ensemble par des liens de fer ; & tout le circuit en étoit flanqué de tours que l'on avoit tellement disposées les unes à l'égard des autres, qu'elles se servissent mutuellement de défense.

Avant ou pendant le siége, les Byzantins s'étoient munis de machines puissantes, & à différentes portées. Quelques-unes lançoient à une petite distance de gros quartiers de pierres & des poutres. Si l'assaillant étoit plus éloigné, d'autres machines jettoient des traits de toute espéce, & des pierres d'une moindre pesanteur. Des mains de fer attachées à des chaînes plongeoient au pied du mur, & enlevoient ce qu'elles avoient accroché. La plupart de ces machines étoient l'ouvrage de Priscus, Bithynien de naissance, & fameux Ingénieur, à qui son habileté pensa couter la vie, & la sauva. Car après la prise de Byzance ayant été condamné à mort par les Généraux de Sévére, il obtint sa grace de l'Empereur, qui le regardant comme un homme précieux, voulut ne s'en pas priver, & en tira effectivement de grands services.

L'entrée du port de Byzance étoit fermée par une chaîne : & les jettées qui l'em-

l'embrassoient, & qui avançoient dans la mer en saillie, étoient garnies de tours, pour en défendre les approches.

Ce port contenoit cinq cens petits bâtimens, la plupart armés d'éperons: & quelques-uns avoient double gouvernail, l'un à la poupe, l'autre à la proue, & double équipage: ensorte qu'au premier signal, & sans revirer de bord, ils pouvoient avancer sur l'ennemi, ou reculer, selon que le demandoit la circonstance.

Pendant un siége de trois ans, il y eut sans doute bien des assauts, bien des sorties, bien des événemens de différentes espéces. Mais Dion, ou son abbréviateur, n'est entré dans aucun détail, & n'a recueilli que les faits qui lui ont paru avoir quelque chose de singulier, & pouvoir intéresser par une sorte de merveilleux.

Dans le récit qu'il nous donne, il n'est question d'aucune action sur terre. Nous y voyons seulement que la ville étoit exactement enfermée par les assiégeans, & privée de toute communication avec les dehors.

Sur mer, notre Auteur nous rend compte d'une adresse employée avec succès par les Byzantins pour enlever des vaisseaux ennemis jusques dans leur rade. Ils envoyoient des plongeurs, qui sous les eaux alloient couper le cable de l'ancre, & qui enfonçoient dans le corps du vaisseau

ſeau un clou attaché à une corde, dont l'autre bout étoit dans un vaiſſeau Byzantin. Le mouvement de celui-ci faiſoit démârer l'autre, qui obéiſſoit, & ſembloit marcher ſeul ſans le ſecours ni des rames ni des vents.

La réſiſtance des aſſiégés fut portée juſqu'à la plus extrême opiniâtreté. Comme ils perdoient grand nombre de leurs barques, pour en conſtruire de nouvelles, ils prenoient les bois des maiſons démolies à ce deſſein, & les femmes donnoient leurs cheveux pour être employés à faire des cordages. Les proviſions de traits & de pierres à lancer furent épuiſées par la longueur du ſiége. Les Byzantins y ſuppléérent par les pierres de leurs théâtres, qu'ils détruiſirent; & les ſtatues même de bronze, qui ſervoient d'ornemens à leur ville, ne furent pas épargnées. Ils les mettoient dans leurs machines, & les jettoient ſur les ennemis.

Il ne falloit pas moins qu'un mal audeſſus de toutes les reſſources humaines, pour triompher de leur obſtination. La famine les tourmentoit; & quoique la place eût été de tems en tems ravitaillée par l'heureuſe témérité de quelques marchands, qui amorcés par l'appât du gain chargeoient des bâtimens de toutes ſortes de proviſions, & enſuite ſe livrant au courant ſe faiſoient prendre exprès par les Byzantins; enfin la diſette devint ſi horrible, que les malheureux habitans étoient

toient réduits à tremper des cuirs pour tâcher d'en tirer quelque suc, & se portérent même jusqu'à cet excès de fureur que de se manger les uns les autres.

Dans une si affreuse extrémité, les assiégés firent encore une derniére tentative. Ce qui restoit parmi eux d'hommes forts & vigoureux ayant observé un tems d'orage, s'embarquérent, & résolus de périr ou de rapporter des vivres à leurs concitoyens, ils s'exposérent à la merci des vents & des vagues irritées. Ils firent heureusement le trajet, & étant tombés sur des terres où on ne les attendoit point, ils pillérent & enlevérent tout ce qui tomba sous leurs mains, & en remplirent leurs bâtimens sans ménagement & sans mesure. Le retour ne fut pas également avantageux. Ils profitérent du gros tems, qui continuoit ou avoit recommencé, pour se mettre en mer. Les assiégeans voyant arriver ces bâtimens prodigieusement chargés, & qui voguoient à grande peine presque à fleur d'eau, conçurent qu'ils en auroient bon marché. Il ne fut pas besoin de combat. Quelques vaisseaux de la flotte Romaine s'étant détachés vinrent fondre sur les barques Byzantines, qu'ils renversoient à coups de perches, ou entrouvroient en les frappant de leurs éperons. Souvent en les heurtant seulement, ils les faisoient couler à fond. Le convoi ne fit aucune résistance : chacun cherchoit à fuir. Mais les

vents

vents & les ennemis réunis firent tout périr, sans qu'il se sauvât une seule barque.

Ce fut un douloureux spectacle pour les Byzantins, qui de leurs murs voyoient ruiner leur unique espérance. Le lendemain la mer s'étant calmée, ils reconnurent encore mieux la grandeur du désastre, appercevant toute la surface des eaux couverte de débris de vaisseaux & de corps morts, que le flot amenoit dans leur port, & jettoit sur leur rivage. Désespérés, succombant à leur disgrace, ils prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes à l'ennemi, & ils se rendirent à discrétion. Les vainqueurs usérent de leur droit sans pitié. Ils massacrérent tous les gens de guerre, tous les Magistrats & Commandans, & sur le sort de la ville même ils demandérent les ordres de l'Empereur, qui étoit alors en Mésopotamie.

Rigueurs exercées par Sévére sur les Byzantins.

Sévére reçut la nouvelle de la réduction de Byzance avec des transports de joie. Il assembla sur le champ ses soldats & leur dit : „ Nous avons enfin pris By„ zance". Mais la satisfaction infinie que lui causa ce grand succès, ne le rendit pas plus susceptible d'impressions de clémence. Il n'est point de rigueurs qu'il n'exerçât sur cette ville infortunée. Il confisqua les biens de ses habitans ; il la priva des droits de ville libre, & même de ville ; & la réduisant à la condition de tributaire, & au titre de simple bourgade,

de, il la soumit, elle & son territoire, à la jurisdiction des Périnthiens, qui abusérent de leur pouvoir avec insolence. Ce n'est pas tout encore. Il la démantela, & en ruina entiérement les fortifications: en quoi, selon le jugement de Dion, il porta un grand préjudice à l'Empire, qu'il priva d'un de ses plus puissans boulevards, qui tenoit en respect toute la Thrace, & qui dominoit sur l'Asie & le Pont-Euxin. Je l'ai vue, ajoûte cet Historien, dans un état de ruine & de délabrement, qui porteroit à croire que ce ne sont pas des Romains, mais des Barbares qui en ont fait la conquête.

Dio, & Herod. L. III.

Sévére se laissa néanmoins quelque tems après adoucir à l'égard des Byzantins, & aussi de ceux d'Antioche, par les priéres de Caracalla son fils, encore enfant. Il modéra donc en quelque chose les peines qu'il avoit d'abord prononcées contre ces deux villes. Mais il ne rétablit point Byzance dans ses anciens droits: au contraire il confirma l'arrangement par lequel il l'avoit soumise aux Périnthiens. Et en effet nous voyons par l'Histoire Ecclésiastique, que jusqu'au tems où Constantin rebâtit Byzance, & lui donna son nom, l'Evêque de cette ville reconnoissoit celui de Périnthe ou Héraclée pour son Métropolitain. Or on sait que l'Eglise, dans la distribution de ses Provinces & des Métropoles, se conformoit à l'ordre civil.

Spart. Carac. 1. & Suid. in Σεβῆρος.

Fleuri, Hist. Eccl. T. III. L. XI. p. 210.

J'ai

Guerre de Sévére contre divers peuples de l'Orient.
Dio. Lib. LXXV.
Herod.
Spart. Sev. 9.

J'ai dit que Sévére apprit en Mésopotamie la fin du siége de Byzance. L'amour de la gloire, selon Dion, & le desir de faire des conquêtes l'avoit conduit en ce pays pour aller faire la guerre aux Arabes, aux Adiabéniens, aux Osroéniens, & même aux Parthes. Il est pourtant vrai qu'il avoit un motif plausible d'attaquer ces peuples, dont les uns avoient ou secouru, ou du moins favorisé Niger; les autres avoient profité des guerres civiles entre les Romains pour entreprendre de leur enlever ce qu'ils possédoient au-delà de l'Euphrate, & étoient venus mettre le siége devant Nisibe. On doit se souvenir que la Mésopotamie, dont Nisibe étoit une des villes principales, conquise par Trajan, abandonnée par Adrien, avoit été cédée de nouveau aux Romains par le Traité conclu entre eux & les Parthes sous Marc-Auréle & L. Vérus.

La guerre de Sévére en Orient ne fut ni longue, ni marquée par de grands exploits. Après une marche laborieuse à travers les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, où lui & son armée penférent périr de soif, il vint à Nisibe, & s'y arrêta. Delà partageant ses troupes sous divers Commandans, il les envoya sur les terres ennemies, qu'ils ravagérent, où ils prirent quelques villes, mais sans faire de conquêtes à demeure. Sévére ne pouvoit pas alors s'occuper d'un pareil des-

dessein. Une autre entreprise lui tenoit plus au cœur. Il s'agissoit pour lui de détruire Albin, afin de posséder seul & sans rival toute l'étendue de l'Empire. Son but étoit donc seulement de renouveller dans l'Orient la terreur des armes Romaines, que l'on n'y avoit point vues depuis trente ans, & d'assurer la tranquillité de cette frontiére, pendant qu'il s'en éloigneroit pour aller faire la guerre à l'autre extrémité du monde. Il se vantoit cependant d'avoir subjugué dans son expédition Orientale un grand pays, & en conséquence la flatterie lui prodigua toutes sortes d'honneurs. On lui décerna le triomphe, qu'il refusa, pour ne pas paroître triompher de Niger son concitoyen. On le décora aussi des titres d'Arabique, d'Adiabénique, de Parthique. Spartien dit que Sévére ne voulut point recevoir ce dernier surnom, de peur d'irriter les Parthes. Cependant on le trouve sur des inscriptions dressées dans le tems dont nous parlons.

Ce que Sévére fit de plus important dans cette expédition, fut d'assurer aux Romains la possession de Nisibe, place d'une grande conséquence dans ces contrées, & qui servoit de barriére contre toutes les nations Barbares de l'Orient. Il y laissa une forte garnison, il en confia le commandement à un chevalier Romain, il la releva par des titres & des prérogatives. On voit clairement qu'il

vouloit en faire sa place d'armes pour les guerres auxquelles il se proposoit de revenir, lorsqu'il n'auroit plus d'autre soin qui l'inquiétât. Dion blâme la conduite de Sévére en ce point, à cause des dépenses que coutoit l'entretien de Nisibe. Mais la suite prouvera que Sévére étoit meilleur juge que Dion de l'importance de cette place.

Pour ne rien omettre de ce qui nous est administré par cet Historien, j'ajoûterai ici deux faits, qui ne sont pas fort importans en eux-mêmes.

Un brigand nommé Claude se joue impunément de Sévére. *Dio.*

Sévére enflé de ses succès, se regardoit comme supérieur à tous les mortels pour le courage & l'habileté : & il fut joué impunément par un brigand, qui couroit la Syrie & la Judée, & que l'on cherchoit par cette raison avec un très-grand soin par ordre de l'Empereur. Claude, c'étoit le nom de ce brigand, s'étant déguisé en Officier, eut l'audace de venir se présenter à Sévére à la tête d'une troupe de cavaliers : il le salua, le baisa, & se retira ensuite tranquillement sans avoir été découvert.

Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

Une armée de Scythes, c'est-à-dire de quelques peuples Septentrionaux, se préparoit à entrer sur les terres de l'Empire, & à faire la guerre aux Romains. Pendant qu'ils étoient assemblés pour délibérer, un orage affreux survint, accompagné d'éclairs & de tonnerres, qui tuérent trois de leurs principaux Comman-

mandans. La frayeur s'empara des esprits : la superstition leur fit croire qu'un si triste début annonçoit le plus funeste succès : & ils se désistérent de leur entreprise.

§. II.

Rupture entre Sévére & Albin. Sévére fait César son fils aîné, que nous appellons Caracalla. Les armées ennemies se rencontrent près de Lyon. Allarmes & diversité de sentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile. Prétendus prodiges. Premiéres opérations de la guerre, & moins importantes. Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même. Remarque sur le caractére d'Albin. Vengeances cruelles de Sévére après la victoire. Ses emportemens contre le Sénat. Il fait mettre par ses soldats Commode au rang des Dieux. Discours menaçant de Sévére dans le Sénat. Vingt-neuf, ou même quarante-&-un Sénateurs mis à mort. Mot de Géta encore enfant sur ce carnage. Narcisse meurtrier de Commode, exposé aux lions. Attentions de Sévére pour le peuple, pour les sujets de l'Empire, mais surtout pour les soldats. Il se hâte de produire & d'avancer ses enfans. Sa conduite séche envers sa parenté. Sévére va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre. En arrivant, il délivre Nisibe assiégée par les

Parthes. La campagne suivante il prend Babylone, Séleucie, & Ctésiphon. Caracalla déclaré Auguste, & Géta César. Sévére marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix & l'obtient. Il met deux fois le siége devant Atra, & le léve deux fois. Cruautés exercées par Sévére & contre les restes du parti de Niger, & contre ses propres amis. Petite guerre contre les Juifs. Caracalla Consul. Persécution contre les Chrétiens. Sévére visite l'Egypte. Il revient à Rome. Jeux & spectacles. Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. Histoire de la fortune & de la chûte de Plautien. Haine implacable entre les deux fils de Sévére. Géta nommé Auguste. Deux Préfets du Prétoire. Nouvelles cruautés de Sévére. Punition de Pollenius Sebennus. Bulla Félix chef d'une troupe de six cens voleurs. Endroits louables de Sévére. Exactitude à rendre la justice. Goût de simplicité. Magnificence dans les dépenses publiques. Bienfaits envers sa patrie. Désir de réformer les mœurs. Soin de maintenir la discipline militaire, mais peu soutenu. Remarques sur les Calédoniens & les Méates. Courses que font ces Peuples sur les terres Romaines. Sévére les repousse au-delà des golphes de Glota & de Bodotria. Mur de Sévére. Menées de Caracalla contre son frére. Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. Il veut tuer son pére. Nouvelle révolte des Bretons. Maladie

ladie & mort de Sévére. Jugement sur le caractére & le mérite de Sévére. Goût de Sévére pour les Lettres. Il compose des Mémoires de sa vie. L'Impératrice Julie aima aussi les Sciences & les Savans. Savans qui fleurirent sous le régne de Sévére. Antipater Sophiste. Diogéne de Laërte. Solin. Eruption du Vésuve. Monstre marin. Cométe.

SEVERE, comme je l'ai observé, ne s'étoit accommodé avec Albin, & ne lui avoit déféré le titre de César, que pour n'avoir pas deux ennemis à la fois sur les bras aux deux extrémités de l'Empire, en Syrie & dans la Grande-Bretagne. Lorsqu'il eut vaincu Niger, & rétabli la tranquillité dans l'Orient par les avantages remportés sur les Barbares de ces frontiéres, n'ayant plus de raison de ménager le seul rival qui lui restât, il entreprit de s'en défaire. Rupture entre Sévére & Albin.

Je ne sçais si l'on doit ajoûter foi au témoignage d'Hérodien & de Capitolin, qui assurent qu'avant que d'employer les armes & la force ouverte, Sévére tenta la voie lâche & perfide de l'assassinat; & qu'il envoya à Albin une lettre pleine de protestations d'amitié par des soldats déterminés, qui avoient ordre de lui demander une audience secréte, comme pour lui communiquer des affaires importantes, & de l'assassiner lorsqu'ils l'auroient éloigné de ses gardes. Le projet de *Herod. L. III. Capit. Alb. 7. & 8.*

de massacrer un Général au milieu de ses troupes, un César dans la Province où son autorité étoit reconnue, ne me paroît guéres probable; & si Sévére étoit assez méchant pour le former, il avoit trop d'habileté pour en croire l'exécution possible. Selon les Auteurs mêmes du récit, l'entreprise n'eut pas le plus léger commencement de succès. Albin conçut des défiances, fit arrêter les assassins, & les ayant forcés par une rude question d'avouer l'horrible commission dont ils étoient chargés, il les envoya au supplice, & résolut de se venger de celui qui les avoit mis en œuvre. Il n'étoit assurément pas besoin de motifs si pressans pour opérer une rupture.

Dio, Lib. LXXV. Je m'en tiens à Dion, qui dit simplement que Sévére après la victoire sur Niger, ne voulut plus accorder à Albin les prérogatives attachées au titre de César, & qu'Albin au contraire prétendoit même au titre d'Auguste. Ce peu de mots explique tout, & sans rien offrir que de très-naturel, fait comprendre dans l'instant comment la guerre étoit inévitable entre deux ambitieux, dont les prétentions se trouvoient si étrangement opposées.

On peut, il est vrai, s'étonner qu'Albin ait attendu si tard à se déclarer. Mais nous avons vu qu'il fut d'abord la dupe des artifices de Sévére, & nous ne sçavons pas combien de tems cette illusion a duré.

ré. Lorſqu'il eut ouvert les yeux, ſans faire encore de démarche d'éclat, il ne s'oublia pas néanmoins. Il travailla ſourdement à s'acquérir des amis & des partiſans dans le Sénat, auprès duquel il avoit deux puiſſantes recommandations, la nobleſſe qu'on lui attribuoit, & la douceur qu'il faiſoit paroître en oppoſition aux rigueurs de Sévére. Il mit dans ſes intérêts les Gaules & les Eſpagnes, & il y amaſſa de grandes forces. Il porta même ſes vues ſur les Provinces éloignées à l'Orient, & il tâcha de s'y faire des créatures par ſes libéralités envers les villes que les armes de Niger avoient dévaſtées. Enfin lorſqu'il ſe crut aſſez puiſſant pour n'avoir plus beſoin de déguiſer ſes deſſeins, il leva le maſque, & alléguant ſans doute pour motifs les injuſtices de Sévére à ſon égard, il ſe fit proclamer Auguſte. Nos Hiſtoriens ne parlent point de cette derniére démarche: mais elle eſt conſtatée par les médailles, dans leſquelles Albin, par une ſingularité remarquable, réunit le nom de Septimius au titre d'Auguſte, ſe déclarant ainſi par une même inſcription le fils & l'ennemi de Sévére.

Capit. Alb. 12.

Spart. Sev. 12.

Capit. Alb. 11.

Tillem. Sev. art. 19.

C'étoit là que Sévére l'attendoit. Sa politique lui inſpiroit de mettre toujours les apparences de ſon côté, & de laiſſer à ſon adverſaire le perſonnage d'aggreſſeur. Il étoit en marche, comme pour revenir à Rome; & il avoit déjà fait, ſi je

ne me trompe, la plus grande partie du chemin, lorsqu'il apprit la défection ouverte d'Albin. A cette nouvelle il assembla ses soldats, & saisissant une si belle occasion d'invectiver contre l'ingratitude de son rival, il obtint d'eux sans peine qu'ils le déclarassent ennemi, & se montrassent pleins de zèle & d'ardeur pour aller lui faire la guerre. L'Empereur prit soin d'animer leur courage par une abondante largesse.

Herod.

Sévére fait César son fils aîné, que nous appellons Caracalla. *Spart. Sev.* 10.

La suite & la liaison des faits me portent à croire, avec Mr. de Tillemont, que ce fut dans cette même assemblée des soldats que Sévére conféra la dignité de César à son fils aîné Bassianus, dont il changea en même tems le nom en ceux de Marc-Auréle-Antonin. C'est le Prince que nous appellons communément Caracalla. Son pére, qui affectoit de montrer un grand respect pour la mémoire de Marc-Auréle, auquel il ressembloit si peu, en voulut donner un témoignage signalé, en transportant à un fils destiné à lui succéder les noms de ce sage Empereur. Pour ce qui est du nom d'Antonin, on sçait en quelle vénération il étoit dans les tems dont j'écris ici l'Histoire. Caracalla n'avoit guéres alors que huit ans.

Le lieu où Caracalla fut proclamé César, nous est connu par Spartien. Sévére étoit alors campé près de la ville de Viminatium dans la Mœsie sur le Danube.

Il est très-vraisemblable (*a*), comme je viens de l'observer, que c'est aussi en ce même endroit qu'Albin fut déclaré ennemi par l'armée de Sévére. De ce moment les deux rivaux ne se ménagérent plus, & ils marchérent à front découvert l'un contre l'autre, Sévére partant de la Mœsie, & Albin de la Grande-Bretagne.

Il paroît que le plan de celui-ci étoit de pénétrer, s'il eût pu, en Italie, & d'aller se faire reconnoître dans Rome, où il avoit de grandes intelligences. Sévére, qui comprit de quelle importance il étoit pour lui d'empêcher l'exécution d'un pareil dessein, détacha une partie de ses troupes pour occuper les gorges des Alpes du côté de la Gaule, & avec le gros de son armée il fit toute la diligence que les circonstances exigeoient, & dont l'activité de son caractére le rendoit capable. Il donnoit l'exemple à tous de supporter avec un courage invincible les plus dures fatigues : nulle difficulté des lieux ne le retardoit: il bravoit tête nue les neiges & les frimats : il ne prenoit de repos qu'autant que le besoin de la nature l'y contraignoit de nécessité : & par un genre d'exhortation si efficace, il faisoit passer dans tous les cœurs l'ardeur dont il étoit lui-

Les armées se rencontrent près de Lyon.

Herod.

(*a*) *Si Sévére se fût déclaré en Orient ennemi d'Albin, il n'auroit jamais pu, quelque diligence qu'il fit, prévenir l'entrée de son rival en Italie. C'est ce qui me persuade, qu'il différa cette declaration jusqu'à ce qu'il se vit à portée d'agir efficacement.*

lui-même rempli. Il réussit ainsi à prévenir la marche de son ennemi, qui étoit déjà maître de Lyon, & il vint à sa rencontre près de cette ville aux portes de l'Italie.

Allarme, & diversité de sentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile.

Dio.

Cependant les apprêts d'une nouvelle guerre civile avoient allarmé Rome : & dans une si grande multitude d'habitans, les sentimens furent différens, selon la différence des intérêts. Parmi les Sénateurs les uns, du nombre desquels étoit Dion, demeurérent tranquilles, attendant l'événement, & disposés à devenir la proie du vainqueur : les autres, attachés par des liaisons particuliéres soit à Sévére soit à Albin, partageoient les craintes & les espérances des deux concurrens. Le peuple, que touchent plus directement les maux de la guerre, & qui ne peut en espérer aucun fruit, exprima sans détour & d'une façon énergique sa douleur & ses plaintes. Dans des jeux du Cirque, peu avant les Saturnales (ce qui nous donne la date de la fin

A. R. 947.

du mois de Décembre) la multitude infinie des spectateurs vit exécuter successivement six courses de chariots, sans y prendre presque aucune part, occupée qu'elle étoit d'un objet plus intéressant. Avant que la septiéme commençât, tous, comme de concert, élevérent les mains au ciel, & demandérent aux Dieux le salut de la ville. Ensuite ils s'écriérent, „ O reine des cités, ô ville éternelle,

„ quel

„ quel sera donc ton sort? Jusqu'à quand „ aurons-nous à souffrir les mêmes „ maux? Jusqu'à quand dureront les „ guerres civiles". Après plusieurs autres acclamations semblables, ils rentrérent pourtant dans le silence, & rendirent leur attention au spectacle.

Prétendus prodiges.

Dion, esprit superstitieux, admire ce concert de toute une multitude dans un même langage, & il y trouve quelque chose de divin, comme si la conformité des sentimens ne devoit pas produire celle des expressions. Il cite encore d'autres prétendus prodiges : une grande lumiére au ciel, qui n'est autre chose qu'une aurore Boréale ; une rosée argentine, qui tomba dans la place d'Auguste, & qui garda sa couleur pendant trois jours. Mais de si frivoles remarques ne doivent pas nous arrêter.

Premiéres opérations de la guerre, & moins importantes. Spart. Sev. 10. & Capit. Alb. 9. & Dio.

Les opérations de la guerre ne furent pas de longue durée. Il se livra quelques escarmouches, quelques combats entre des partis ou des détachemens des deux grandes armées : & les gens d'Albin y eurent assez souvent l'avantage. Dion parle en particulier d'une action dans laquelle Lupus, l'un des Généraux de Sévére, fut défait, & perdit beaucoup de monde. Lorsqu'il y eut une fois du sang répandu, Sévére demanda au Sénat & obtint qu'Albin fût déclaré ennemi public. Il avoit tenu la même conduite à l'égard de Niger.

Nous trouvons ici dans Dion un fait singulier, mais qui perdroit peut-être ce qu'il paroît avoir de surprenant, si celui qui nous le raconte l'eût examiné avec des yeux plus attentifs & plus clairvoyans. Je le rendrai tel que le donne notre Auteur. Un certain Numérien, qui enseignoit la Grammaire dans Rome, s'avisa d'aller en Gaule s'immiscer dans une guerre qui ne le regardoit point. Ayant pris la qualité de Sénateur, il assembla quelques soldats avec lesquels il battit un corps de cavalerie d'Albin, & fit quelques autres menus exploits. Sévére en ayant été instruit, & le croyant réellement Sénateur, lui envoya des pouvoirs, & un renfort de troupes, que Numérien employa utilement pour celui à qui il avoit voué ses services. Le merveilleux de l'avanture, c'est que ce Grammairien guerrier agissoit sans aucune vue d'intérêt. Ayant pris sur les ennemis soixante & dix millions de sesterces (*a*), il les envoya à Sévére. Après la fin de la guerre, il ne demanda aucune récompense : il ne prétendit point réaliser en sa personne le grade de Sénateur, qu'il s'étoit attribué sans titre ; & il se retira dans une campagne, où il passa le reste de ses jours vivant d'une pension modique que lui faisoit l'Empereur. Voilà les circonstances extérieures d'un fait dont

(*a*) *Huit millions sept cens cinquante mille livres.*

dont l'Ecrivain n'a pas sçu nous expliquer les motifs.

La guerre fut terminée par une bataille décisive dans la plaine entre Lyon & Trévoux. Les deux armées étoient égales en nombre, se montant chacune à cent cinquante mille hommes; & elles avoient à leur tête leurs Empereurs. Sévére, qui ne s'étoit trouvé en personne à aucune des batailles contre Niger, commandoit lui-même son armée dans celle contre Albin. La valeur des troupes étoit grande de part & d'autre. Les Légions Britanniques, qui combattoient pour Albin, ne le cédoient point à celles d'Illyrie. Mais Sévére passoit pour plus habile Général, que son concurrent.

Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même.

La victoire balança, & fut longtems disputée. L'aîle gauche d'Albin ne fit pas beaucoup de résistance, & bientôt rompue, elle fut poursuivie par les gens de Sévére jusques dans son camp. De l'autre côté de la bataille les choses ne se passérent pas de la même façon. Les troupes de l'aîle droite d'Albin avoient pratiqué dans l'espace qui étoit devant elles un grand nombre de fosses recouvertes d'une couche de terre de peu d'épaisseur & légérement appuyée: & elles avoient fait ce travail de maniére que la surface du terrein parût unie, & ne donnât aucun soupçon. Pour attirer l'ennemi dans le piége, elles feignirent de la timidité: elles se contentoient de lan-

cer des traits de loin, & se retiroient après avoir fait leur décharge. L'artifice leur réussit. Les soldats de Sévére, pleins d'ardeur pour en venir aux mains, & méprisant des adversaires qui paroissoient trembler, avancent sur eux sans aucune précaution. Mais ils furent tout d'un coup arrêtés par un obstacle aussi redoutable qu'imprévu. En arrivant à l'endroit qui cachoit la fraude, la terre fond sous leurs pieds, & toute la premiére ligne tombe dans les fosses. Comme les rangs étoient serrés, la seconde ligne n'eut pas le tems de se garantir, & elle tomba sur la premiére. Ceux qui suivoient, saisis d'effroi reculent brusquement, & renversent en arriére leurs compagnons qui étoient à la queue. Ainsi toute l'aîle gauche de Sévére fut jettée dans un désordre affreux, & les ennemis accourant en firent un grand carnage.

Dans un si extrême danger Sévére vint au secours des siens avec sa garde. Mais d'abord, loin de remédier au mal, il vit ses Prétoriens eux-mêmes enfoncés, taillés en piéces, & il eut son cheval tué sous lui. Son courage s'irrita par le mauvais succès. Il déchire sa casaque Impériale, il met l'épée à la main; & ayant rallié quelques-uns des fuyards, il les reméne à l'ennemi, résolu de vaincre ou de mourir. Sa petite troupe perce indistinctement tous ceux qui venoient à elle, amis ou ennemis. Elle contraint ain-

si

si un nombre de ceux qui fuyoient à faire volte-face : & les vainqueurs, que leur avantage même avoit débandés, & mis dans le cas de ne plus garder leurs rangs, eurent de la peine à soutenir un choc auquel ils ne s'attendoient plus.

Le combat donc se rétablit, mais la victoire étoit encore en suspens. Lætus, commandant de la cavalerie de Sévére, acheva de la décider. Il étoit jusques-là demeuré dans l'inaction, ayant, dit-on, le dessein perfide de laisser les deux rivaux se détruire l'un par l'autre, pour envahir ensuite la place que leur ruine laisseroit vacante. Lorsqu'il vit que la fortune commençoit à se déclarer pour Sévére, il conçut à quel danger son jeu criminel l'exposoit. Il se mit en mouvement, & vint prendre en flanc les gens d'Albin, que pressoit vivement en front la troupe conduite par Sévére. Ils ne purent résister à cette nouvelle attaque, & ne songeant plus qu'à fuir ils allérent chercher un asyle dans la ville de Lyon, aussi-bien qu'Albin leur malheureux chef. Sévére pleinement vainqueur devint par ce glorieux succès seul maître de tout l'Empire, ayant détruit en moins de quatre ans trois Empereurs, Didius, Niger, & Albin.

La bataille de Lyon fut très-sanglante. Nos Auteurs n'ont point évalué la perte que fit chacun des deux partis, mais elle doit avoir été considérable même de la

la part de celui qui resta victorieux: & Dion observe avec une douleur de bon citoyen, que le sang qui coula de part & d'autre étoit également perdu pour Rome.

Spart. Sev. 11. Spartien nous apprend la date du mois & du jour de ce grand événement, qui tombe au dix-neuf Février. Il n'en détermine point l'année: & c'est par la comparaison avec les faits qui ont précédé & qui suivirent, que Mr. de Tillemont le fixe à l'an de J. C. 197. quatriéme du régne de Sévére. *Tillem. not. 16. sur Sev.* *A. R. 948.*

La ville de Lyon fut pillée & ravagée par les vainqueurs, qui y mirent le feu en divers endroits, & en brûlérent une grande partie.

Albin s'étoit retiré après la défaite de son armée dans une maison voisine du Rhône. Là, voyant que tout étoit perdu, & n'ayant droit d'espérer aucun quartier, il se perça lui-même de son épée, ou se fit rendre ce funeste service par un de ses esclaves. Il respiroit encore, lorsqu'une troupe de soldats ennemis arriva, qui lui coupérent la tête, & la portérent à Sévére.

Remarques sur le caractére d'Albin. *Capit. Alb. 10-13.*

Ainsi périt Albin, sur le caractére duquel il me reste peu de choses à ajoûter à ce que j'en ai déja dit. On ne peut faire aucun compte sur les reproches outrageans que Sévére lui prodiguoit dans ses Mémoires: & je ne sçais si l'on doit prendre beaucoup plus de confiance au témoignage d'un Ecrivain aussi peu judicieux

cieux que Capitolin, qui se contredit souvent lui-même, & qui se montre partout bien peu initié dans l'art de connoître les hommes. Si nous l'en croyons, Albin fut insupportable dans son domestique, mauvais mari, sombre, farouche, mangeant toujours seul par aversion pour la société, rigide jusqu'à la cruauté dans le maintien de la discipline militaire, & condamnant, comme des esclaves, au supplice des verges & à la croix, non seulement les soldats, mais les centurions. Avec une pareille conduite il ne devoit pas être fort aimable: & cependant il est certain qu'il fut extrêmement chéri du Sénat, dont un très-grand nombre de membres souhaitoient son élevation: & si leur motif étoit la haine qu'ils portoient à Sévére, il en résulte au moins qu'ils avoient d'Albin une toute autre idée, que celle que veut nous en donner Capitolin. Je ne parle point du soupçon dont quelques méprisables Ecrivains le chargent d'avoir eu part à la mort de Pertinax. Toutes les circonstances reclament contre cette absurde & odieuse imputation. *Capit. Alb. 14. Eutrop. & Aur. Vict.*

Sur l'article des excès du vin, reprochés à Albin par Sévére, Capitolin varie tellement dans son témoignage, que l'on ne sçait à quoi s'en tenir. Mais nous n'ajoûterons pas foi assurément à des traits de gourmandise, qu'il a peine à croire lui-même, & qui sont véritablement

ment incroyables. Nous ne nous persuaderons point qu'Albin mangeât pour son déjeuner cinq cens figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de raisin, cent becfigues, & quatre cens huîtres. J'entre dans ce détail pour donner un échantillon du jugement des Auteurs d'après lesquels il me faut travailler.

Formons-nous donc une idée d'Albin par les faits, & laissant à l'écart ce qui regarde sa conduite privée, pour ne le considérer que par les talens nécessaires aux grandes entreprises, nous jugerons que brave guerrier, habile à se concilier les esprits, il manqua de l'adresse & des précautions de défiances qu'il devoit opposer aux ruses de son adversaire : & telle fut la cause de sa perte.

Vengeances cruelles de Sévére après la victoire.

Dio, & Herod. & Spart. Sev. 11. & 12 & Nig. 6. & Capit. Alb. 9.

Sévére abusa insolemment de sa victoire. N'ayant plus aucun motif de crainte qui le retînt, il donna un libre essor à la violence de son caractére, & renonçant même aux légers dehors de modération qu'il avoit jusques-là affectés, il se montra tel qu'il étoit, cruel, & vindicatif au-delà de toute mesure. Rien n'est plus lâche que les indignités qu'il exerça sur le cadavre de son ennemi. Après en avoir envoyé la tête à Rome, il fit passer son cheval sur le corps : il voulut repaître ses yeux de ce funeste objet, en le laissant étendu devant la porte de son Prétoire jusqu'à ce qu'il devînt infect : après quoi il le fit jetter dans le Rhône. La femme

&

& les enfans d'Albin furent traités avec la même rigueur, mis à mort, & leurs corps jettés dans le fleuve. Et le malheur de cette famille entraîna celui de la famille de Niger, pour laquelle Sévére avoit témoigné beaucoup de bonté tant que Niger avoit vécu, qu'il avoit tenue en exil depuis sa défaite, & qu'il extermina, lorsque la victoire sur Albin lui eut assuré la possession de l'Empire. Il fit chercher les corps des Sénateurs qui avoient été tués en combattant pour Albin, & après les avoir livrés à divers outrages, il défendit qu'on leur donnât la sépulture. Les prisonniers remarquables par leur naissance ou par leurs emplois furent mis à mort. Ces cruautés contribuérent sans doute à empêcher un nombre de partisans d'Albin, qui avoient quelques corps de troupes sous leur commandement, de se soumettre à un si inhumain vainqueur. Ils aimérent mieux périr les armes à la main, que par la hache du Licteur: & Sévére eut à livrer plusieurs combats pour achever de détruire un parti que la clémence après la victoire auroit tout d'un coup desarmé.

Il tourmenta les Gaules & les Espagnes par de rigoureuses recherches contre les fauteurs d'Albin: & sur ce prétexte vrai ou faux, il fit mourir un très-grand nombre des premiers citoyens des villes de ces régions. Les femmes même ne furent pas épargnées, & il en condamna

plu-

plusieurs à partager le triste sort de leurs maris & de leurs proches. L'avidité d'un riche & injuste butin entroit pour beaucoup dans ces sanglantes exécutions. Car la confiscation des biens suivoit toujours le supplice des condamnés, & le produit en fut immense.

Nulle raison d'équité, nulle représentation touchante ne pouvoit fléchir Sévére. Un accusé employa le moyen de défense qui après la défaite de Niger avoit réussi, comme je l'ai rapporté, à Cassius Clémens. „ Je me suis trouvé engagé dans le parti d'Albin, disoit cet „ infortuné, par la nécessité & non par „ mon choix. Que feriez-vous, si vous „ étiez en ma place ? " Sévére lui fit cette réponse barbare : „ Je souffrirois ce „ que tu vas souffrir."

Spart. Sev. 17. & Aur. Vict.

Mais rien ne le rendit plus odieux que ses emportemens & ses cruautés contre les Sénateurs. Il est vrai que le Sénat de Rome avoit paru porté d'inclination pour Albin, & peu de tems avant la bataille de Lyon cette Compagnie n'osant lui déférer à lui-même aucuns honneurs, s'étoit suffisamment expliquée par ceux qu'elle avoit accordés à Clodius Celsinus son frére. La colére de Sévére n'auroit donc pas été tout-à-fait injuste, s'il l'eût renfermée dans certaines bornes, & s'il ne l'eût pas portée aux plus violens excès.

Ses emportemens contre le Sénat.

Spart. Sev. 11. & Capit. Alb. 12.

Herod. En envoyant la tête d'Albin, il l'accom-

compagna d'une lettre au Sénat & au peuple, par laquelle il notifioit sa victoire, & qu'il finissoit en disant qu'il avoit ordonné que la tête de son ennemi fût plantée sur un gibet dans le lieu le plus fréquenté de la ville, afin qu'elle servît de preuve & d'exemple de son ressentiment contre ceux qui l'avoient offensé. Il écrivit une lettre foudroyante au Sénat, qu'il taxoit de la plus noire ingratitude à son égard. „ J'ai terminé plusieurs „ guerres, disoit-il, à l'avantage de la „ République: j'ai rempli la ville d'a„ bondantes provisions de toutes les es„ péces: je vous ai délivrés, par la vic„ toire sur Niger, des maux de la tyran„ nie; Et comment m'avez-vous témoi„ gné votre reconnoissance pour tant de „ bienfaits? En me préférant un four„ be, un homme dans la bouche duquel „ ne s'est jamais trouvé que le menson„ ge, & dont tout le mérite est de s'être „ attribué sur de chimériques préten„ tions une fausse noblesse". *Capit.*

Pour faire dépit aux Sénateurs, & pour jetter parmi eux la consternation, il s'avisa de réhabiliter la mémoire de Commode, dont il n'avoit jamais auparavant parlé lui-même qu'avec mépris & horreur. Il fit mettre ce détestable Prince au rang des Dieux par ses soldats: & joignant à un procédé si desobligeant & si effrayant pour le Sénat une vanité puérile, il se disoit frére de Commode & fils

Il fait mettre par les soldats Commode au rang des Dieux. *Dio, & Spart. Sev. 11.*

fils de Marc-Auréle. Ce dernier travers est même de plus ancienne date que la bataille de Lyon, comme il paroît par une médaille de la troisiéme année du régne de Sévére, où il prend la qualité de fils de Marc-Auréle. Une autre, postérieure de quelques années, le fait fils de L. Vérus. Espéce de délire! qui étoit le fruit de la prospérité.

Tillem. Sev. art. 20.

Il retourne à Rome.

Sévére passa quelques mois dans les Gaules, occupé du soin de se faire justice à lui-même, comme il prétendoit, de calmer la Province, & d'y rétablir solidement son autorité. Il divisa aussi alors la Grande-Bretagne en deux Gouvernemens, au-lieu que jusqu'alors elle n'en avoit fait qu'un. Lorsqu'il eut terminé les affaires les plus pressantes, il partit pour Rome, menant avec lui son armée, pour se rendre plus terrible. Il y étoit arrivé, selon Mr. de Tillemont, avant le deux Juin de la même année 197. de J. C. dans laquelle il avoit vaincu Albin.

Herod.

Tillem. not. 16. sur Sev.

Les habitans de la capitale tâchérent d'appaiser sa colére par les honneurs qu'ils lui rendirent. Le peuple sortit au-devant de lui, couronné de branches de laurier. Le Sénat vint le recevoir avec tous les témoignages possibles de respect & de soumission, déguisant ses craintes sous des démonstrations extérieures de joie. Sévére au milieu des applaudissemens les plus flateurs entra dans la ville, monta au Capitole, y offrit des sacrifices

ces à Jupiter, & de retour dans son Palais il se montra satisfait du peuple, à qui il promit une largesse en réjouissance de sa victoire. Il réservoit pour le Sénat toute sa colére & toutes ses vengeances.

Il l'assembla le lendemain, & il ouvrit la séance par un discours dans lequel rappellant les exemples du passé, il loua beaucoup les rigueurs exercées par Sylla, par Marius, par Octavien, comme la meilleure & la plus sûre sauvegarde; & il blâma au contraire la douceur de Pompée & de César, qui, disoit-il, leur avoit été funeste. Delà il passa à la justification de Commode, qu'il accompagna des reproches les plus outrageans contre les Sénateurs. „Vous avez bonne grace, leur dit-il, à insulter Commode, vous dont la plupart ménent une vie encore plus honteuse que ce Prince. S'il se donnoit en spectacle tuant des bêtes de sa main, ne puis-je pas citer l'un d'entre vous, vieillard Consulaire, qui tout récemment luttoit en public contre une courtisane travestie en lionne? Commode combattoit sur l'aréne comme gladiateur! Et de par Jupiter, plusieurs de vous n'en font-ils pas autant? Pourquoi donc, & à quelle fin, ont-ils acheté son casque & toute son armure?" Il termina cette violente invective par l'ordre qu'il leur donna de décerner à Commo-

Discours menaçant de Sevére dans le Sénat. *Dio.*

mode les honneurs divins, comme avoient déja fait les soldats.

Vingt-neuf ou même quarante-&-un Sénateurs mis à mort.

Herod. & Capit. Alb. 12.

Ce n'étoit là que le prélude; & les effets suivirent tels que les annonçoit un début si redoutable. Sévére avoit fait rechercher avec grand soin tous les papiers d'Albin, & s'en étant rendu maître il s'y étoit instruit des intelligences que son ennemi entretenoit à Rome. Muni de ces piéces, sur le nombre de soixante-quatre Sénateurs accusés d'avoir favorisé Albin, il en déclara innocens trente-cinq: mais il condamna à mort les vingt-neuf autres, & les fit exécuter sans aucune forme de procès, tous personnages distingués, dont plusieurs étoient Consulaires ou anciens Préteurs. Dion en nomme deux, Sulpicianus beaupére de Pertinax, & Erucius Clarus. Ce dernier étoit homme d'un grand mérite: & Sévére, tant par le plaisir malin de ternir une réputation qui le blessoit, que pour autoriser ses violences d'un nom respecté dans le Public, voulut l'engager, en lui promettant la vie, à se rendre dénonciateur & témoin contre ceux qui étoient dans la même cause que lui. Ce généreux courage aima mieux mourir, que de faire un si indigne rôle. Un autre Sénateur nommé Julianus s'en chargea, & véritablement il ne fut point mis à mort; mais on lui fit souffrir, sans aucun égard pour sa dignité, tous les supplices de la question.

Dio. & Herod. & Spart. Sev. 13.

Dio. ap. Val.

Spar-

Spartien nous donne une liste détaillée de toutes ces tristes victimes de la vengeance de Sévére, & elle se monte à quarante-&-un noms; parmi lesquels se trouvent six Pescennius, parens sans doute de Niger, puisqu'ils portoient le même nom de famille. Cette observation, jointe à un mot (a) d'Hérodien, donne lieu de penser que Sévére acheva, dans l'occasion dont je parle, sa vengeance jusques-là imparfaite contre les partisans de Niger, dont il fit mourir dans le même tems, comme je l'ai dit, la femme & les enfans.

Mot de Géta encore enfant sur ce carnage. *Spart. Get.* 4.

Au sujet de ce carnage horrible, Sévére reçut une bonne leçon de son jeune fils Géta, qui n'étoit guéres âgé alors que de huit ans. Cet enfant entendant son pére s'expliquer du dessein où il étoit de mettre à mort les principaux partisans de ceux qui lui avoient disputé l'Empire par les armes, parut ému. Sévére, pour le remettre, lui ayant dit, „ Ce sont des ennemis dont je vous délivre ", Géta demanda quel en seroit le nombre. Lorsqu'on l'en eut instruit, il insista, & fit une nouvelle question. „ Ces infortunés, dit-il, ont-ils des parens & des proches" ? Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avoient plu-

(a) *Le texte d'Hérodien est visiblement défectueux dans l'endroit que je cite. Suppléé par Henri Etienne, il présente le sens que j'exprime.*

plusieurs, „ Hélas ! repliqua-t-il, il y au-
„ ra donc plus de citoyens qui s'affligе-
„ ront de notre victoire, que nous n'en
„ verrons prendre part à notre joie ! ”
On prétend que Sévére fut ébranlé par cette réflexion, aussi judicieuse que pleine de douceur. Mais les deux Préfets du Prétoire, Plautien, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & Juvenal, l'enhardirent à passer outre, parce qu'ils souhaitoient de s'enrichir de la confiscation des proscrits. Caracalla étoit présent à la conversation dont je viens de rendre compte, & loin d'être de l'avis de Géta, il vouloit que l'on fît périr les enfans avec leurs péres. Géta fut indigné, & lui dit, „ Vous qui n'épargnez
„ le sang de personne, vous êtes capa-
„ ble de tuer un jour votre frére ” : & c'est ce qui arriva réellement.

Narcisse, meurtrier de Commode, exposé aux lions. *Spart. Sev. 14. & Dio, Lib. LXXIII. p. 838.*

Parmi tant de morts d'hommes illustres, & plus malheureux que coupables, Sévére ordonna pourtant un juste supplice. L'athléte Narcisse, qui avoit étranglé Commode, vivoit encore. Il fallut, pour lui faire subir la peine de son crime, que la haine contre le Sénat, plutôt que le zèle pour la mémoire d'un Prince détesté, servît à Sévére d'aiguillon. Au bout de cinq ans Narcisse fut puni par son ordre, & exposé aux lions avec cet écriteau : „ Meurtrier de Commode”.

Attentions de Sevére

Pendant que Sévére épuisoit toutes ses rigueurs sur le Sénat, il prenoit soin de

de se rendre agréable au peuple par des jeux & des spectacles de toutes les espéces, & par des distributions abondantes de vivres & d'argent. Il soulagea les sujets de l'Empire dans les Provinces d'un fardeau très-onéreux, en prenant sur le fisc la dépense des postes & messageries, qui étoient auparavant à la charge des particuliers, obligés de fournir comme par corvées des chevaux & des voitures à ceux qui marchoient par ordre du Prince & de l'Etat. Mais c'est aux soldats surtout qu'il s'étudia à faire sa cour. L'expression n'est point trop forte. Sévére étoit d'un caractére rusé, uniquement occupé de ses intérêts propres, & comptant pour peu de chose les objets de bien public. Ainsi pour se gagner l'affection des gens de guerre, il ne craignoit point d'énerver la discipline par des largesses multipliées, par l'augmentation de leur paye, par la permission qu'il leur donna de se marier, de porter des anneaux d'or. Hérodien regarde cet Empereur comme le premier corrupteur de la discipline militaire, en quoi il va peut-être trop loin. Commode avoit bien avancé l'ouvrage : mais Sévére l'acheva, & par ses molles complaisances il porta l'insolence du soldat à un tel excès, que le mal désormais fut sans remède.

Pour le peuple, pour les sujets de l'Empire, mais surtout pour les soldats.

Herod. & Spart. Sev. 14. & 12.

Le grand but de sa politique étoit d'assurer sa fortune, & de perpétuer la puissance Impériale dans sa famille. Le bas âge

Il se hâte de produire & d'avancer ses enfans.

âge de ses enfans, dont l'aîné n'étoit encore que dans sa dixiéme année, l'inquiétoit. Il se hâta de les avancer par des honneurs précoces. Nous avons vu que Caracalla avoit été déclaré César par les troupes sur la fin de l'an de J. C. 196. Sévére lui fit confirmer ce titre l'année suivante, qui est celle dont je parle actuellement, par un decret du Sénat. Il commença en ce même tems à produire le plus jeune de ses fils Géta, sans (a) que nous puissions dire précisément en quoi consistoient les prérogatives dont il le décora.

Spart. Sev. 14.

Sa conduite séche envers sa parenté

Id. ibid. 8. & 10.

Pour ce qui est de sa parenté, il ne la releva que par des honneurs stériles, & qui ne tiroient point à conséquence pour l'Empire. Il avoit un frére nommé Septimius Géta, qui conçut de grandes idées, lorsqu'il le vit élevé à la puissance suprême. Il le vint joindre aussi-tôt que Rome l'eut reconnu, & avant son départ d'Italie pour marcher contre Niger. Il se flattoit ou d'être associé à l'Empire, ou du moins d'y acquérir un droit par le titre de César. Sévére le renvoya à son pos-

(a) *Spartien dit que Sévére donna la robe virile à Géta: ce qui n'étoit pas possible alors, vu que l'enfant n'avoit encore que huit ans & quelques mois. Selon Hérodien, les fils de Sévére furent associés par leur pére à l'Empire dans le tems dont nous parlons: ce qui n'est vrai tout au plus que de Caracalla, à qui le titre de César fut confirmé par le Sénat. Les expressions peu exactes de ces Ecrivains cachent sans doute quelque prérogative d'honneur accordée à Géta, qu'ils n'auront pas bien rendue.*

poſte, qui ne nous eſt point autrement expliqué : & ce fut en partie pour le guérir de ſes projets chimériques, & pour lui ôter toute eſpérance, qu'il communiqua prématurément le nom de Céſar à Caralla. Il fallut que ſon frére ſe contentât d'un Conſulat ordinaire, qu'il lui fit même attendre quelques années.

Sa ſœur, qui avoit toujours vécu à Leptis, où elle étoit née, vint auſſi ſe rendre auprès de lui avec un fils qu'elle avoit. Cette femme de Province, qui n'avoit jamais vu la Cour, qui parloit à peine Latin, faiſoit rougir un frére Empereur. Sévére lui fit des préſens : il conféra à ſon fils la dignité de Sénateur, & il leur ordonna enſuite à l'un & à l'autre de s'en retourner dans leur patrie.

Il voulut pourtant témoigner ſon bon cœur, & ſa fidélité aux ſentimens de la nature, en dreſſant des ſtatues à ſon pére, à ſa mére, à ſon ayeul, & à ſa première femme. Mais c'étoit une illuſtration qui rejailliſſoit ſur lui. Il ne conſulta point le Sénat, ſelon l'uſage, ſur l'érection de ces ſtatues : façon deſpotique d'agir, qui dut déplaire à cette Compagnie.

Sévére va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre.

Sévére ne fit qu'un ſéjour de très-courte durée à Rome, s'il eſt vrai, comme l'a penſé Mr. de Tillemont, qu'avant la fin de cette année même ſi remplie d'événemens, il s'étoit déjà tranſporté en Orient pour faire la guerre aux Parthes. Cette diligence, toute étonnante qu'elle

Dio, Lib. LXXV. &

Herod. Lib. III. & Spart. Sev. 15. 16.

le est, n'est pas absolument incroyable dans un Prince aussi actif. On a dit que son unique but dans cette nouvelle entreprise avoit été l'amour de la gloire, & le désir de ne pas signaler seulement sa valeur dans des guerres civiles, mais d'illustrer son nom par des conquêtes sur l'étranger. Sans prétendre exclure ce motif, qui est très-bien assorti au génie de Sévére, on ne doit pas néanmoins l'accuser de s'être porté à prendre les armes sans un sujet légitime, puisque les Parthes, selon le témoignage de Dion, pendant que ce Prince étoit occupé contre Albin, avoient fait une irruption dans la Mésopotamie, & attaqué Nisibe, qui les tenoit perpétuellement en jalousie & en allarmes. D'ailleurs Barsémius Roi d'Atra avoit secouru Niger, comme je l'ai rapporté: & Sévére n'avoit pas eu le tems de tirer raison de cette injure. Tels furent les intérêts qui le rappellérent en Orient.

En arrivant, il délivre Nisibe assiégée par les Parthes.

Il s'étoit fait précéder de Lætus, & il paroît qu'aussi-tôt après la bataille de Lyon, il avoit fait partir ce Général pour aller défendre Nisibe contre les Parthes. Il le suivit lui-même avec son armée le plus promptement qu'il lui fut possible; & à son approche, les ennemis frappés de terreur, se retirérent de devant la place. Sévére ayant délivré Nisibe revint en Syrie, & il soumit en passant Abgare Roi de l'Osrhoéne, qui lui don-

donna ses fils pour ôtages, & lui fournit un secours de tireurs d'arc.

La campagne suivante, il prend Babylone, Séleucie, & Ctésiphon. A.R. 949.

Il se proposoit de pousser la guerre contre les Parthes dans la campagne suivante, & il prit tout le tems nécessaire pour les préparatifs d'une expédition si importante. Il ne se mit en marche que sur la fin de l'été, ayant exprès attendu l'arriére-saison, comme plus favorable pour agir dans un pays aride & brulant. Il avoit fait construire dans le voisinage de l'Euphrate un très-grand nombre de barques, sur lesquelles il mit une partie de ses troupes : & cette flotte descendit le fleuve, en même tems que le reste de l'armée le côtoyoit par terre. Il avoit avec lui le frére du Roi des Parthes, dont la présence pouvoit faciliter ses conquêtes, qui furent en effet très-rapides. En arrivant à Babylone, il trouva cette grande ville abandonnée. Delà il gagna Séleucie, faisant probablement passer sa flotte par le canal nommé *Naar malcha*, qui communiquoit de l'Euphrate au Tigre. Séleucie lui fut pareillement livrée par la fuite de ses habitans. Ctésiphon lui couta un siége, & même son armée y souffrit beaucoup. Les Parthes animés par la présence de leur Roi Vologése (*a*), qui s'étoit enfermé dans la ville, firent une belle résistance ; & les Romains manquant de provisions, réduits à vivre

Amm. Marc. Lib. XXIV.

(a) *Il est nommé Artabane par Hérodien.*

vre de racines, & fatigués, en conséquence de la mauvaise nourriture, par de cruelles maladies, commençoient à se décourager. Sévére persista; & sa fermeté triompha des obstacles, & fit réussir l'entreprise. La ville fut emportée de vive force, & livrée au pillage. Le carnage fut très-grand, le butin d'une richesse immense, & les prisonniers se montérent au nombre de cent mille têtes. Le Roi des Parthes échappa aux vainqueurs, qui ne se trouvérent pas en état de le poursuivre.

Tillem. Sévére prit à l'occasion de cette conquête, qu'il ne put pas néanmoins garder, le titre d'*Imperator* pour la onziéme fois, & celui de *Parthique*, rehaussé de l'épithéte *très-grand*. Il écrivit au Sénat & au Peuple Romain en termes magnifiques au sujet de ses exploits, & il les fit même représenter sur des tableaux qui furent exposés à la vue du Public.

Caracalla déclaré Auguste, & Géta César.

Ce vain éclat ne fut pas le seul fruit qu'il tira de sa victoire. Il en profita pour établir solidement la puissance Impériale dans sa maison. La voie la plus sûre pour y réussir, étoit d'associer ses fils, qu'il avoit dans cette vue menés avec lui, à tous les honneurs du rang suprême, & Marc-Auréle lui en avoit donné l'exemple. Sévére le suivit, & même, comme il arrive d'ordinaire dans l'imitation des choses abusives, il alla au-delà. Il n'attendit point pour Caracalla l'â-

ge que Marc-Auréle avoit attendu pour Commode. Au tems (a) de la prise de Ctésiphon, ce jeune Prince n'étoit que dans sa onziéme année : & dans les transports de joie qu'excita parmi les soldats Romains la conquête & le pillage de la capitale des Parthes, Sévére les engagea à proclamer Auguste son fils aîné. Géta destiné un jour au même rang, reçut alors le titre de César, & le nom d'Antonin. L'autorité du Sénat intervint ensuite, & ratifia ce qu'avoient ordonné en premier les soldats, auxquels Sévére en reconnoissance fit de grandes largesses.

Sévére marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix & l'obtient.

La disette des vivres, & les incommodités d'un climat étranger & inconnu, contraignirent les Romains, tout vainqueurs qu'ils étoient, d'abandonner Ctésiphon, & de songer à la retraite. Ils ne purent même retourner par le chemin qu'ils avoient d'abord suivi, parce que le pays par lequel ils avoient passé étoit mangé. Ils remontérent le Tigre, par terre & par eau en même tems.

Cette route les menoit en Arménie, où ils se préparoient à entrer hostilement. Je ne puis dire pour quelle raison. Car

(a) *Pour cette date je suis l'autorité de Spartien, & la vraisemblance Historique. On tire des médailles & des inscriptions une date antérieure de plusieurs mois pour l'élévation de Caracalla au rang d'Auguste. Quelque sentiment que l'on embrasse sur ce point, le fond du fait & les principales circonstances restent les mêmes.*

Car le Roi d'Arménie, qui se nommoit Vologése comme celui des Parthes, n'avoit donné aucun sujet de plainte à Sévére, s'étant abstenu d'envoyer du secours à Niger, qui lui en avoit demandé. Il paroît que Vologése étoit un Prince sage, & fidéle imitateur de son pére Sanotruce, à qui Dion rend ce témoignage, qu'à la grandeur du courage & à l'habileté dans la guerre, il joignoit l'exacte observation de la justice; & que pour la tempérance & la modération, on peut le comparer aux plus vertueux d'entre les Grecs & les Romains. Vologése, fils de Sanotruce, se conduisit, dans l'occasion dont il s'agit, avec vigueur & prudence en même tems. Il marcha au-devant des Romains, & se mit en état de leur faire tête: mais sentant l'inégalité de ses forces, & préférant la paix à la guerre, il fit parler d'accord, & entama une négociation, à laquelle Sévére se prêta. Moyennant de l'argent & des ôtages donnés par l'Arménien, l'Empereur lui accorda la paix, & même augmenta ses Etats de quelque canton de l'Arménie, dont les Romains étoient maîtres.

Dio. ap. Val.

Il met deux fois le siége devant Atra, & le léve deux fois. *Dio, & Herod.*

Il ne restoit plus à Sévére d'autre objet à remplir en Orient, que la vengeance qu'il se proposoit de tirer du Roi d'Atra. On peut croire qu'en sortant de dessus les terres des Parthes, il avoit fait avec eux un traité, puisqu'il n'y eut plus de

de guerre entre les deux Empereurs durant tout le cours de son régne. Il s'étoit tenu satisfait des démarches de soumission du Roi d'Arménie. La ville d'Atra, ou n'espérant point de grace, ou fiére de sa situation, qui l'avoit rendu autrefois victorieuse des efforts de Trajan, se préparoit à la résistance. Sévére vint mettre le siége devant la place, en traversant la Mésopotamie pour regagner la Syrie, & il réussit fort mal. Ses machines furent brulées : il perdit beaucoup de soldats, un plus grand nombre encore furent blessés : & il se vit contraint de lever le siége, sans renoncer néanmoins au dessein de se venger de ce peuple opiniâtre.

Il fit donc de nouveaux préparatifs, il amassa d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & il revint au bout d'un tems assiéger Atra. Les habitans se défendirent toujours avec le même courage. Ils étoient Arabes, comme je l'ai observé ailleurs ; & ils avoient au dehors une nombreuse cavalerie de leur nation, qui interceptoit les convois, qui fondoit avec une légéreté incroyable sur les détachemens Romains envoyés pour fourager, & qui, après les avoir dissipés & détruits, disparoissoit comme le vent. Ceux qui étoient enfermés dans la ville faisoient de vigoureuses sorties, dans lesquelles ils tuoient beaucoup de monde aux assiégeans. Ils parvinrent même

à brûler encore toutes leurs machines, hors celles qu'avoit construit Prisque, cet Ingénieur de Byzance, à qui son talent, & le service que Sévére espéroit en tirer, avoient sauvé la vie. Ils avoient eux-mêmes des machines d'une très-longue portée, & qui lançoient plusieurs traits à la fois avec une telle roideur, qu'à un distance considérable ils conservoient encore assez de force pour tuer ceux qu'ils atteignoient; & Sévére eut plusieurs de ses gardes renversés morts à ses pieds. Lorsque les Romains eurent gagné du terrain, & se furent de plus près approchés du mur, les Atréniens changeant de batterie, leur devinrent encore plus redoutables. Ils versoient sur eux à grands flots le bitume enflammé, qui les brûloit & les faisoit expirer dans les plus horribles douleurs. Hérodien témoigne qu'ils jettoient aussi des vases de terre, remplis de petites bêtes aîlées & venimeuses, qui, lorsque le vase s'étoit brisé en tombant, sortoient de leur prison, s'attachoient au corps des assiégeans, & se glissant entre leurs habits, les blessoient par leurs piquûres, & les mettoient hors d'état d'agir. Ajoûtez les incommodités d'un climat aride, où les ardeurs du soleil étoient excessives, & causoient dans toute l'armée de dangereuses maladies.

Enfin néanmoins l'activité & la persévérance des assiégeans vint à bout de fai-

faire bréche ; & un grand-pan de mur, miné apparemment par-dessous, tomba. La ville étoit prise, si l'avarice du vainqueur ne l'eût secourue. Sévére sçavoit qu'elle contenoit de grandes richesses, & particuliérement les trésors du temple du Soleil, qui deviendroient la proie du soldat, si la place étoit emportée d'assaut ; au-lieu que l'Empereur en seroit seul maître, si les assiégés, comme il l'espéroit dans l'extrémité où ils étoient réduits, demandoient à capituler. Par ce motif, il fit sonner la retraite, au grand mécontentement des soldats, qui se voyoient vainqueurs.

Son avidité fut frustrée. Les Atréniens, loin de penser à se rendre, reconstruisirent pendant la nuit un nouveau mur : & lorsque Sévére voulut y faire donner l'assaut, les soldats Européens, qui étoient ses meilleures troupes, refusérent de marcher. Il fallut y envoyer des Syriens, qui plus dociles, mais plus mous, furent repoussés avec perte & avec honte. Et il ne fut pas possible de ramener les mutins. Un des principaux Officiers de l'armée ne demandoit que cinq cens cinquante soldats d'Europe pour mettre à fin l'entreprise. „ Où vou„lez-vous, lui dit l'Empereur, que j'en „trouve ce nombre ?" Ainsi dit l'Historien, Dieu sauva la ville, en rappellant par les ordres de Sévére les soldats qui auroient pu la prendre ; & en ôtant

ensuite à Sévére, par la desobéissance de ses soldats, le pouvoir de s'en emparer, lorsqu'il en eut la volonté. Il fallut donc après vingt jours d'attaques inutiles lever le siége de devant la ville d'Atra : & ce mauvais succès causé par la mutinerie des troupes, dont Sévére n'eut pas le crédit de se faire obéir, ne fait pas honneur à ce Prince.

Il s'en consola par une ou plusieurs expéditions en Arabie, qui lui réussirent. Si nous en croyons Hérodien, il pénétra jusques dans l'Arabie Heureuse. Eutrope & Victor parlent d'une partie de l'Arabie réduite par lui en Province. Dans le vrai, il ne paroît pas qu'il ait beaucoup ajoûté aux conquêtes que Trajan avoit faites dans ce pays.

Tillem. Sev. art. 17.

Voilà à quoi se réduisirent les exploits de Sévére en Orient: de grands pays parcourus avec des fatigues & des frais immenses, une entreprise d'éclat manquée, nulle conquête solide & durable. L'avantage que les Romains en retirérent, fut de s'affermir dans la possession de ce qu'ils avoient précédemment acquis en ces contrées, & d'y établir une tranquillité qui pendant plusieurs années ne fut interrompue par aucun trouble.

Cruautés exercées par Sévére contre les restes du parti de Niger, &

C'étoit pour Sévére une gloire, qui ne laissoit pas d'avoir son prix. Mais il la deshonora par les cruautés qu'il exerça soit contre les restes malheureux du parti de Niger, soit contre ses propres amis

amis & officiers. Spartien attribue à l'avidité de Plautien ces recherches sans fin contre des ennemis accablés. Selon Hérodien, & probablement selon la vérité, l'Empereur n'étoit pas moins avide que son Préfet du Prétoire, & il réservoit pour lui-même la plus grande partie des confiscations. La douceur de ce butin sanglant, jointe à ses défiances éternelles, le rendit cruel à l'égard même, comme je l'ai dit, de ceux qui avoient été de tout tems attachés à sa fortune. Il suffisoit de paroître digne de l'Empire par des talens éminens, pour devenir suspect d'y aspirer. On imputoit aux uns des projets de conspiration, à d'autres des consultations faites aux Devins sur la vie de l'Empereur. Quelquefois de simples observations sur le bas âge de ses enfans, qui sembloit rendre sa succession incertaine, étoient punies de mort. Dion nous instruit en particulier du triste sort de deux Officiers de guerre, qui furent ainsi immolés aux ombrages du Prince.

même contre ses propres amis. Spart. Sev. 15.

Dio.

L'un étoit un Tribun des cohortes Prétoriennes, nommé Julius Crispus, qui dans l'ennui & l'impatience que lui causoit une guerre laborieuse sous un ciel étranger & brûlant, fit l'application de deux vers de Virgile aux circonstances où l'on se trouvoit actuellement. „Oui (*a*) sans doute, il est bien juste, „ dit-

(*a*) Scilicet ut Turno contingat regia conjux, Nos

„ dit-il, que pour élever & aggrandir „ Turnus, nous vil peuple, troupe in- „ digne d'être regrettée, nous couvri- „ ons les campagnes de nos corps éten- „ dus sans sépulture". Cette plainte fut regardée comme séditieuse par Sévére. Il en couta la vie au Tribun, & sa place fut donnée à son délateur, simple soldat.

Lætus avoit trop de mérite pour ne pas exciter la jalousie d'un Prince défiant. Il étoit guerrier & homme d'Etat, aimé des soldats, qui dans certaines occasions déclarérent qu'ils ne vouloient point marcher, s'ils ne l'avoient à leur tête. Ce dernier trait peut faire douter de la droiture de ses intentions & de sa fidélité, déjà devenue suspecte, comme je l'ai dit, à la bataille de Lyon. Mais il n'y avoit rien de prouvé, & il étoit bien odieux de faire mourir un ancien ami, dont les services avoient été très-utiles à Sévére, & pour l'élever à l'Empire, & pour l'y maintenir; & qui s'étoit signalé également dans les guerres civiles & étrangéres. L'Empereur prit un parti conforme à son génie rusé & artificieux. Il fit tuer Lætus dans une émeute de soldats, auxquels seuls il attribua cette mort, comme s'il n'y eût eu aucune part.

Son absence de Rome dura plus longtems que les affaires qui l'en avoient éloigné. Il n'y revint que l'an de J.C. 203. &

Nos animæ viles, inhumata infletaque turba, Sternamur campis. *Virg. Æn. XI. 371.*

& par conséquent son voyage doit avoir été de six ans. Les deux ou trois premiéres années furent employées aux guerres dont j'ai rendu compte. Dans l'intervalle qui reste, je trouve moins d'événemens mémorables.

Il fit quelque guerre de peu d'importance contre les Juifs, soit qu'ils eussent tenté de se révolter, soit qu'il leur cherchât lui-même querelle pour leur ancien attachement à Niger, dont il leur avoit néanmoins accordé le pardon. Il paroît que dans cette expédition Caracalla eut le titre du commandement, puisque le triomphe sur les Juifs fut décerné à ce jeune Prince par le Sénat. Sévére fit divers réglemens pour la Palestine, & il défendit sous de grosses peines à ceux qui n'étoient pas nés Juifs, d'embrasser leur religion. Petite guerre contre les Juifs. *Spart. Sev. 16. 17. &c.*

Il donna à son fils aîné la robe virile à Antioche, avant sa quatorziéme année accomplie; & il le fit son Collégue dans le Consulat, l'an de J. C. 202. Caracalla Consul.

Cette même année il publia contre les Chrétiens un Edit, qui ouvrit la cinquiéme persécution. Il leur avoit été d'abord assez favorable, par un motif de reconnoissance personnelle pour un Chrétien nommé Procule Torpacion, qui l'avoit guéri d'une maladie, & auquel en récompense de ce service il accorda un logement dans son Palais. Il étoit si éloigné de haïr ceux qui professoient la Re- Persécution contre les Chrétiens *Tillem. Persec. sous Sév.*

Religion de Jésus-Christ, qu'il donna même à Caracalla son fils aîné une nourrice Chrétienne. Une fausse politique changea ses dispositions. Les Chrétiens, à la faveur de la paix dont ils avoient joui sous Commode, s'étoient extrêmement multipliés. L'éminence de leur vertu, & les miracles que Dieu opéroit par eux, leur attiroient une foule infinie de Prosélytes „Nous remplissons, disoit Tertullien aux Payens dans le tems „même dont il s'agit ici, nous remplissons vos villes, vos bourgades, votre „Sénat, vos armées. Nous ne vous laissons que vos temples & vos théâtres". L'accroissement prodigieux du Christianisme menaçoit évidemment d'une ruine prochaine la Religion de l'Etat : & ce fut sans doute par cette considération que Sévére laissa pendant quelques années la liberté aux Magistrats de faire la guerre en vertu des anciennes loix aux Chrétiens, & qu'enfin il autorisa lui-même la persécution par un Edit. Elle dura jusqu'à la fin de son régne, & elle couronna un grand nombre de Martyrs, dont les plus illustres sont St. Irenée de Lyon, Léonidas pére d'Origéne, & la Vierge Potamienne à Alexandrie, St. Spérat & les Martyrs Scillitains en Afrique. La Religion Chrétienne eut un excellent défenseur en la personne de Tertullien, dont tout le monde connoît & admire l'Apologétique. Il faut y joindre l'é-

l'élégant & pieux ouvrage composé vers le même tems & dans les mêmes vues par Minucius Félix.

Sévére, après avoir entiérement pacifié l'Orient, passa en Egypte, où en arrivant il rendit des honneurs à la mémoire & aux cendres de Pompée. Il ne paroît point qu'il ait eu d'autre motif dans ce voyage, que le désir de visiter & de connoître par lui-même une si fameuse contrée. Il étoit d'un caractére extrêmement curieux, & il n'y avoit rien dans les choses divines ou humaines qu'il ne souhaitât d'examiner, de creuser, & d'approfondir. Ainsi il ne se contenta pas de voir Memphis l'ancienne capitale des Rois d'Egypte, la statue de Memnon, les Pyramides, le Labyrinthe: il entra dans le sanctuaire des temples les plus révérés, & se fit représenter les livres sacrés que les Egyptiens y gardoient avec un religieux respect: & portant partout son génie envieux & tyrannique, il enleva ces livres, pour se réserver à lui seul la connoissance de ce qui pouvoit y être contenu. Par le même principe, il ferma le tombeau d'Alexandre, afin que personne ne pût y entrer après lui.

Sévére visite l'Egypte.
Dio. & Spart. Sev. 17.

Le voyage d'Egypte lui fit grand plaisir. La singularité du climat & des animaux qu'il produit, les merveilles de la nature & de l'art, le culte du Dieu Sérapis, tout cela fut une pâture agréable

ble pour sa curiosité ; & le souvenir lui en resta toute sa vie. Peut-être doit-on attribuer à la satisfaction qu'il en ressentit, la facilité qu'il eut d'adoucir la pesanteur du joug que portoient les Egyptiens. Ils étoient gouvernés despotiquement, en vertu de l'institution d'Auguste, par un Préfet qui leur tenoit lieu de leurs anciens Rois. Sévére accorda aux Alexandrins l'établissement d'un Conseil, dont les membres eurent le titre & les droits de Sénateurs, & entrérent en part de l'administration des affaires publiques.

Il revient à Rome. A. R. 954. *Tillem.*

Il revint à Rome sous l'année de J. C. 203. comme je l'ai déjà marqué, ayant pris sa route par terre, & fait un très-grand circuit par la Syrie, la Cilicie, l'Asie mineure, la Thrace, la Mœsie, & la Pannonie. De retour dans sa capitale, nous ne pouvons pas dire s'il triompha. Spartien rapporte que le triomphe lui fut décerné par le Sénat, mais que ce Prince ne voulut point l'accepter, étant trop incommodé de la goute, pour soutenir la fatigue de passer presque toute une journée dans un char. Le même Ecrivain ajoûte que Sévére permit à son fils de triompher des Juifs : ce qui n'est guéres vraisemblable, si lui-même il ne triompha pas des Parthes. On peut croire que Sévére fit dans Rome une entrée moins solennelle & moins pompeuse qu'un triomphe, mais cependant avec

Spart. Sev. 16.

une

une certaine célébrité. En la place du triomphe le Sénat lui décerna un arc triomphal, qui subsiste encore aujourd'hui, & dont l'inscription nous apprend qu'il fut érigé dans la onziéme année de la puissance Tribunicienne de Sévére, c'est-à-dire, dans l'espace qui roule entre le 2. de Juin de l'an de J. C. 203. & le 2. Juin 204. *Nard. Roma vet. L. V. c. 6.*

Il donna cette même année des jeux & des spectacles de toute espéce, accompagnés de largesses immenses. Trois motifs concouroient pour la solemnité de ces fêtes. Sévére y célébroit ses victoires sur les peuples de l'Orient, son retour à Rome, & la dixiéme année de son régne. Il crut donc ne pouvoir trop prodiguer la pompe & la splendeur pour ces trois objets réunis. Il distribua aux citoyens du peuple & aux soldats Prétoriens par tête autant de piéces d'or qu'il avoit régné d'années, & la somme totale se monta à cinquante millions de dragmes, qui font vingt-cinq millions de nos livres Tournois : dépense exorbitante, dont il se faisoit beaucoup d'honneur, comme ayant surpassé en ce point la magnificence de tous ceux qui l'avoient précédé. Il disoit vrai : mais étoit-ce là un sujet de gloire bien solide ? Ces largesses énormes, dont il revient si peu d'avantage à chaque particulier, & qui épuisent les finances publiques, sont-elles bien conformes aux maximes d'un sage gouverne- *Jeux & spectacles. Dio, Lib. LXXVI. & Herod.*

nement? La politique intéressée de Sévére y trouvoit son compte. Il attachoit des créatures à sa personne & à sa famille.

Dans les spectacles qui furent donnés au peuple, on vit soixante ours dressés à la lutte combattre les uns contre les autres à un signal auquel on les avoit accoutumés. Au milieu de l'Amphithéatre fut pratiqué un grand & vaste bassin en forme de vaisseau de guerre, qui contenoit quatre cens animaux féroces. Le vaisseau s'étant tout d'un coup ouvert, il en sortit des ours, des lions, des panthéres, des autruches, des ânes & des bœufs sauvages, auxquels on ajoûta trois cens animaux domestiques: & toutes ces bêtes, au nombre de sept cens, furent tuées pour le plaisir de la multitude, cent par chaque jour des sept que dura la fête. Dion fait mention à part d'un éléphant, & d'un monstre Indien que les Anciens appelloient *Corocotta*, & que l'on disoit né de l'accouplement d'un loup avec une chienne, ou d'un tigre avec une lionne.

Dio. Lib. LXXV.

Une singularité remarquable de ces jeux (*a*), mais bien indécente, c'est que des femmes parurent sur l'aréne, & y combattirent comme gladiateurs. Cette licence, dont l'exemple, s'il n'étoit pas tout-à-fait nouveau, au moins n'avoit

été

(a) Je rapporte aux Jeux dont parle Dion au commencement de son soixante & seiziéme Livre cette circonstance, qui semble comme égarée à la fin du soixante & quinziéme.

été jamais ni fréquent ni approuvé, devint une source de brocards & d'incartades contre les Dames même du premier rang, qui n'y avoient aucune part. On sentit l'abus, & on y remédia par une Ordonnance qui interdit aux femmes des combats si peu convenables à la foiblesse & à la pudeur de leur sexe.

Toute cette année se passa en fêtes. Sévére y donna la robe virile à son second fils Géta César, & il maria Caracalla l'aîné à la fille de Plautien son Préfet du Prétoire, favori insolent, & dont la fortune éclatante se termina, comme il arrive d'ordinaire, par une sanglante catastrophe. C'est ici le lieu de faire son histoire, en reprenant les choses de plus haut.

Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. *Spart. Sev.* 14.

Les commencemens de cet homme qui eut dans la suite en sa main toute la puissance de l'Empire, furent très-obscurs. Il étoit Africain, de condition médiocre, né sans biens. Dans sa jeunesse il se fit de fâcheuses affaires, & pour cause de sédition & de violence il fut condamné à l'exil par Pertinax (a) alors Proconsul d'Afrique. Réduit à un triste état, il trouva une ressource dans l'amitié de Sévére, à qui il s'attacha. Il étoit son compatriote, & même, selon quelques-

Histoire de la fortune & de la chûte de Plautien. *Dio. Lib. LXXV. & LXXVI. Herod. III. Spart. Sev.* 14.

(a) *Dans le fragment de Dion* (ap. Val. p. 737.) *d'où je tire cette circonstance, celui dont la condamnation par Pertinax est rapportée se trouve nommé* Fulvius. *C'est que Plautien se nommoit* Fulvius Plautianus.

ques-uns, son parent. D'autres ajoûtent que ce fut par le crime & par l'infamie qu'il gagna ses bonnes graces : & il n'est pas douteux, que la prévention aveugle que Sévére eut pour lui jusqu'à la fin, ressemble fort à une passion. En s'aggrandissant, Sévére augmenta la fortune de Plautien, & lorsqu'il fut devenu Empereur il le fit Préfet du Prétoire. On a même lieu de penser que Plautien exerça seul cette charge, au moins pendant les derniéres années qu'il en jouit.

Dans une si grande place, dont le pouvoir étoit extrêmement étendu, il déploya tous ses vices, commençant par l'avidité. Tout irritoit sa convoitise, toute voie lui étoit bonne pour acquérir, présens extorqués, rapines, confiscations. Nous avons vu que l'Histoire lui attribue une grande part dans les meurtres si fréquemment ordonnés par Sévére : & la vue du Ministre dans les conseils sanguinaires qu'il donnoit, étoit de s'enrichir de la dépouille de ceux qu'il faisoit condamner. Il n'y avoit dans tout l'Empire ni peuple ni ville qu'il ne pillât, qui ne lui payât tribut ; & on lui envoyoit de plus riches & de plus magnifiques présens qu'à l'Empereur. Ce que la Religion même avoit soustrait aux usages humains, n'étoit pas à couvert de ses brigandages : & il fit enlever dans les îles de la Mer Erythrée des chevaux tigres consacrés au Soleil.

L'or-

L'orgueil & l'insolence égaloient en lui l'avidité. Il n'est point d'honneurs qu'il ne se fît rendre, jusqu'à ceux qui étoient réservés d'une façon spéciale au Souverain : & l'on ne comprend pas aisément comment Sévére, si défiant, si soupçonneux, si jaloux de ses droits, si terrible dans ses vengeances, souffroit tout de la part de ce favori. On lui érigea des statues en plus grand nombre, & plus hautes, qu'à l'Empereur & aux Princes ses fils : & cela, non seulement dans les villes de Provinces, mais dans la capitale; non seulement aux dépens & par la flatterie des particuliers, mais par decret du Sénat. Les Sénateurs & les soldats juroient par la fortune de Plautien; & par-tout on faisoit des vœux publics au Ciel pour sa conservation.

Enyvré de sa prospérité il se croyoit tout permis, & il exerçoit une tyrannie à peine croyable. On ne pourroit pas se persuader, si l'on n'avoit pas le témoignage de Dion écrivain contemporain, qu'un Ministre ait osé faire cent eunuques de tous âges, pour le service de sa fille : je dis de tous âges, enfans, jeunes gens, hommes faits, mariés, & péres de famille. Il est vrai qu'il renferma dans sa maison, tant qu'il vécut, cet horrible secret, & que le Public n'en fut instruit qu'après sa mort.

Plautien couronnoit ses autres vices par la débauche la plus outrée dans tous

les genres. Il chargeoit tellement son estomac de vin & de viandes, que ne pouvant suffire au travail de la digestion, il s'étoit fait une habitude, comme un autre Vitellius, de se soulager par le vomissement. Livré aux excès les plus honteux, & même à ceux qui offensent directement la nature, il n'en étoit pas moins jaloux; & il tenoit sa femme dans une espéce de captivité, ne lui permettant ni de voir personne, ni de se laisser voir à qui que ce fût, sans excepter l'Empereur lui-même & l'Impératrice.

C'étoit à un homme si haïssable, que Sévére avoit donné toute sa confiance, ou plutôt par lequel il s'étoit laissé subjuguer. Car il avoit pour lui, non pas des attentions de bonté, mais une déférence de soumission: ensorte qu'à le voir agir, on eût cru que Sévére étoit le Ministre, & Plautien l'Empereur. Quand ils voyageoient ensemble, le Préfet du Prétoire prenoit les meilleurs logemens: sa table étoit mieux servie que celle de son maître; & si Sévére vouloit avoir quelque morceau fin & délicat, il l'envoyoit demander à Plautien. Dans une maladie qu'eut ce Ministre à Tyanes, l'Empereur étant venu le visiter, les soldats qui gardoient la porte arrêtérent son cortége, & il entra seul. Il vouloit un jour juger une affaire, & il ordonna à celui qui dressoit les rôles, de la mettre sur le bureau: „ Je ne le puis point, répon-
„ dit

„ dit cet Officier, si je n'ai l'ordre de „ Plautien." Apparemment l'Impératrice Julie, peu réglée dans ses mœurs, mais Princesse de beaucoup d'esprit & d'un courage élevé, souffroit impatiemment l'orgueil d'un Ministre audacieux. Plautien, loin de se ménager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travailloit sans cesse à la décrier auprès de l'Empereur: il fit des informations contre elle: plusieurs Dames illustres, qui avoient part à son amitié, furent appliquées à la question: & elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir jouir de quelque repos, que de se livrer à l'étude de la Philosophie, passant son tems dans la compagnie des gens de Lettres, sans se mêler d'aucune affaire.

Il intervint cependant un refroidissement dans l'amitié de Sévére pour Plautien, ou, pour parler plus juste, une vraie disgrace. L'Empereur ouvrit les yeux pour quelques momens, & blessé de la multitude des statues érigées au Préfet du Prétoire, il en fit abattre & fondre quelques-unes. Plautien fut même déclaré ennemi public, si nous en croyons Spartien. A ce signal la haine universelle, jusques-là retenue dans la contrainte, se manifesta contre lui. Les Magistrats Romains dans les Provinces, les villes, & les peuples abattirent partout ses statues. Ils eurent bientôt lieu de s'en repentir. Plautien rentra en grace, reprit

 son

son ascendant sur l'esprit de l'Empereur, & tous ceux qui s'étoient montré ses ennemis éprouvérent sa vengeance. Dion cite en particulier Racius Constans, Propréteur de Sardaigne, homme de mérite, qui fut poursuivi criminellement pour avoir renversé les statues de Plautien dans sa Province. L'accusateur osa dire en plaidant, que l'on verroit plutôt le ciel tomber, que Sévére faire aucun mal à Plautien : & l'Empereur, qui étoit présent, appuya & répéta ce discours. Il ne se passa pourtant pas une année, que cette déclaration si énergique ne fût démentie par l'événement. Mais alors Sévére pensoit ce qu'il disoit, & il combla son Ministre réconcilié de faveurs plus signalées qu'il n'avoit encore fait.

Il le désigna Consul, & il lui permit, ce qui étoit sans exemple, de compter les ornemens Consulaires, qui lui avoient été décernés autrefois, pour un premier Consulat : ensorte qu'étant Consul réellement pour la premiére fois, Plautien se qualifioit Consul pour la seconde fois. Sévére lui accorda dispense pour garder avec cette charge suprême l'épée de Préfet du Prétoire, qui ne devoit être réguliérement portée que par un Chevalier Romain. Il sembloit presque désirer de l'avoir pour successeur, & il écrivit dans une occasion : „ J'aime „ Plautien jusqu'à souhaiter de mourir „ avant lui." Enfin il maria la fille de son

Dio, Lib. XLVI. p. 321.

son Préfet du Prétoire avec Caracalla son fils aîné, qui étoit déjà Auguste depuis quelques années. Mais cet honneur éclatant, qui faisoit entrer l'Empire dans la famille de Plautien, fut précisément la cause de sa perte.

Les richesses que la nouvelle épouse Plautilla reçut de son pére en bijoux, en ornemens, en équipages, auroient suffi, dit l'Historien, à cinquante Impératrices: & le pompeux étalage en fut présenté aux yeux de la ville, & porté ou conduit au Palais à travers la place publique. Les noces furent célébrées avec toute la magnificence possible. L'Empereur donna un repas à tout le Sénat: & non seulement la table fut servie superbement, mais les convives reçûrent pour emporter chez eux des viandes crues & des animaux vivans.

Tout ce grand appareil de fêtes & de réjouissances se changea bientôt en deuil pour Plautien & pour sa fille. Caracalla haïssoit autant le Préfet du Prétoire, que son pére l'aimoit. Il ne pouvoit supporter la puissance tyrannique de ce Ministre; ses airs hautains, la pompe de ses équipages, qui le disputoient à ceux de l'Empereur; les ornemens de dignités incompatibles combinés sur sa personne, & le laticlave de Sénateur réuni avec l'épée de Préfet du Prétoire; enfin le faste audacieux avec lequel Plautien marchoit dans Rome, se faisant précéder de

coureurs, qui écartoient les passans, arrêtoient les voitures, & ordonnoient à tous de ne point regarder le Ministre en face, & de baisser les yeux en terre. On conçoit aisément combien ces traits d'insolence devoient irriter un jeune Prince violent & farouche, tel qu'étoit Caracalla. De la haine contre le pére, il avoit passé, comme il est naturel, à haïr la fille. Il n'avoit consenti que malgré lui à son mariage: & loin de traiter Plautilla en épouse, il ne l'admit ni à sa table ni à son lit; il ne montroit que dédain & aversion contre elle; & il déclaroit hautement, que lorsqu'il auroit le pouvoir en main, le premier usage qu'il prétendoit en faire, seroit d'ordonner la mort du pére & de la fille.

Plautien sentit le danger: mais jusqu'où le porta cette crainte, & si, pour s'en affranchir, il forma des projets criminels contre la vie de l'Empereur & de ses fils, c'est ce qu'il ne me paroît pas possible d'assurer. Hérodien, qui l'en accuse, mêle dans son récit des circonstances destituées de toute probabilité, & il a pris pour vérité une fourberie tramée par Caracalla. Dion ne s'explique point clairement, & donnant assez à entendre que Plautien conçut des espérances & des désirs contraires à son devoir, il n'en marque expressément ni le plan ni le terme. Nous savons seulement par cet écrivain, que Plautien de tout tems avoit dans le

Palais

Palais des espions, qui lui rendoient compte de toutes les actions & de toutes les paroles de l'Empereur, & qu'il cachoit dans un profond secret ce qu'il disoit & faisoit lui-même: conduite assurément suspecte dans un Ministre, mais qui n'emporte pas la consommation du crime. Demeurons dans l'incertitude sur ce point, puisqu'il le faut, & contentons-nous de l'exposé de Dion.

Plautien au comble de la fortune étoit toujours pâle & tremblant: ce que l'Historien attribue d'une part aux excès de la débauche qui altéroient sa santé, & de l'autre aux craintes & aux désirs qui agitoient son ame. Son trouble se manifestoit si visiblement, qu'il lui attira un jour les reproches du peuple, qui lui cria dans le Cirque: „ Pourquoi trembles-„ tu? Pourquoi es-tu pâle? Tu es plus „ riche que trois à la fois." Ils entendoient Sévére & ses deux fils. Mais si Plautien ne pouvoit supprimer les témoignages des inquiétudes qui le dévoroient, il ne rabattoit rien de sa fierté & de sa hauteur. Il opposoit l'orgueil aux menaces de Caracalla. Il traitoit durement ce jeune Prince, le faisoit épier, s'informoit de toutes ses démarches, & le fatiguoit par de continuelles reprimandes. Il n'avoit pas même l'attention de faire cesser les justes sujets de plainte que lui donnoit la conduite scandaleuse de Plautilla. Aveuglé par la confiance en l'ami-

 tié

tié de Sévére, il croyoit pouvoir impunément tout oser : & il est vrai que Caracalla ne seroit jamais parvenu à le perdre, tant que son pére auroit eu les yeux fascinés à l'égard de ce Ministre. Mais le charme se rompit enfin.

Personne n'avoit la hardiesse d'ouvrir la bouche contre Plautien. Les approches de la mort en donnérent la liberté à Septimius Géta frére de l'Empereur : & dans ses derniers momens, comme il ne craignoit plus le Préfet du Prétoire, & le haïssoit beaucoup, il le démasqua en plein dans un entretien qu'il eut avec Sévére. Dion ne nous détaille point ce que dit Géta : mais il assure que Sévére en fut frappé, & que de ce moment il n'eut plus la même considération pour Plautien, & diminua beaucoup sa puissance. Cette disposition de refroidissement de la part de l'Empereur étoit tout-à-fait favorable aux desseins de Caracalla, & il la saisit pour satisfaire sa vengeance.

De concert avec Evode affranchi, qui avoit été son gouverneur, il engagea trois Centurions, dont l'un se nommoit Saturnin, à aller déclarer à Sévére, que Plautien les avoit chargés avec sept de leurs camarades de tuer l'Empereur & son fils aîné dans le moment même, & qu'il leur en avoit donné l'ordre par écrit. Cette dénonciation se fit au sortir d'un spectacle qui venoit d'être représenté

senté dans le Palais, & lorsqu'on alloit se mettre à table : toutes circonstances qui démontrent l'absurdité de l'accusation. Car, suivant que le remarque judicieusement Dion, si Plautien eût voulu commettre un pareil attentat, il n'auroit choisi ni pour lieu de la scéne Rome & le Palais, ni pour moment de l'action celui où l'Empereur étoit environné de toute sa Cour, ni pour acteurs dix Centurions à la fois. Mais surtout qui a jamais entendu parler d'écrit en un semblable cas? Cependant Sévére ne rejetta point cet avis : & ce qui le disposa à y ajoûter foi, fut l'attention superstitieuse à un songe qu'il avoit eu pendant la nuit, & dans lequel il avoit cru voir Albin vivant, & se préparant à le percer.

Plautien fut mandé sur le champ ; & sans rien soupçonner il vint avec une telle diligence, que ses mules en arrivant s'abattirent dans la cour du Palais : ce que Dion remarque comme un présage du malheur qui alloit lui arriver. Ce Ministre fut surpris de voir qu'on arrêtât à la barriére ceux qui l'avoient accompagné, & qu'on n'accordât qu'à lui seul la permission d'entrer. Il conçut quelque défiance : mais il n'étoit plus tems de reculer, & il parut devant l'Empereur & son fils. Sévére lui parla avec beaucoup de douceur. „ Comment, lui dit-il, a- „ vez-vous pu oublier mes bienfaits, jus- „ qu'à vouloir nous ôter la vie ? " Plau-

tien surpris d'un tel discours, se disposoit à se justifier, & Sévére l'écoutoit. Mais Caracalla se livrant à un emportement & à une fureur bien indignes de son rang, se jetta sur le Préfet du Prétoire, lui arracha son épée, le frappa d'un coup de poing ; & il alloit le tuer de sa main, si son pére ne l'en eût empêché. Le jeune Prince donna ordre à un soldat de tuer Plautien: ce qui fut exécuté sur le champ en présence de Sévére, qui fait ici un personnage bien singulier. On ne sçait ce qui doit surprendre le plus, ou de l'audace du fils, ou de la mollesse du pére.

Telle fut la fin tragique de Plautien, qui ayant représenté Séjan dans sa puissance énorme, l'imita probablement dans ses vues ambitieuses & téméraires, & se creusa comme lui le précipice où il périt. Son corps fut d'abord jetté dans la rue par les fenêtres du Palais. Mais Sévére le fit enlever, & ordonna qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture.

Il conservoit un reste d'inclination pour ce Ministre malheureux. Dans le Sénat il n'invectiva point contre sa mémoire : mais il plaignit le sort de l'humanité, qui ne peut supporter sans s'éblouïr l'éclat d'une brillante fortune, & il se reprocha à lui-même d'avoir trop élevé son favori. Afin néanmoins que la Compagnie fût instruite de ce qui avoit donné lieu à un si important événement, il y introduisit les dénonciateurs, qui ré-

péte-

pétérent le rapport qu'ils avoient fait à l'Empereur des desseins criminels de Plautien. Le Sénat ne manqua pas de supposer ce rapport exactement vrai. Il décerna des récompenses à Saturnin & à Evode. Il voulut même insérer dans son Arrêt un éloge de ce dernier. Mais Sévére s'y opposa, disant qu'il ne convenoit pas à la dignité de la premiére Compagnie de l'Empire, de s'abaisser à louer un affranchi. Les autres Empereurs n'avoient pas toujours été si attentifs aux bienséances sur ce point, & l'on se rappelle ici sans doute les basses flatteries prodiguées par le Sénat à Pallas.

La ruine de Plautien entraîna, par une suite nécessaire, celle de sa famille. L'Histoire ne fait point mention de sa femme. Mais Plautus son fils & Plautille sa fille furent relegués dans l'Ile de Lipari, où ils languirent dans la misére & dans des allarmes continuelles, jusqu'à ce que Caracalla devenu Empereur les fit égorger.

Les amis de Plautien partagérent aussi sa disgrace. Plusieurs furent en danger, quelques-uns périrent. Dion en nomme deux. Cæcilius Agricola, flatteur déterminé, & l'un des plus vicieux & des plus méchans des mortels, ayant été condamné, s'enferma dans sa maison, & après s'être enyvré d'un vin exquis, de rage & de fureur il brisa le vase précieux dont il s'étoit servi, & qui lui avoit couté deux

cens mille sesterces *, & il se fit ouvrir les veines. Cœranus fut plus heureux. Il en fut quitte pour un exil de sept ans, au bout desquels étant revenu en grace, il entra le premier des Egyptiens dans le Sénat, & par une seconde faveur non moins singuliére, il obtint le Consulat sans avoir passé par aucune des charges inférieures.

* Vingt-cinq mille francs.

Tillem. not. 25. sur Sev. A.R.956. Il paroît assez vraisemblable que Plautien fut tué vers les commencemens de l'an de J.C.205. peut-être le vingt-deux Janvier, lorsque Caracalla étoit bien avancé dans sa dix-septiéme année, & déjà Auguste depuis six à sept ans. Ce jeune Prince, en ordonnant la mort d'un homme si important sous les yeux de son pére, prit un essor, qu'il ne fut pas possible à Sévére de reprimer, & qui dut le faire repentir de s'être si fort hâté d'élever son fils en dignité & en puissance.

Haine implacable entre ces deux fréres.

Dio, Lib. LXXVI. Herod. L. III. Un autre chagrin cruel pour lui étoit la discorde éternelle qui déchiroit sa famille, & la haine violente que ses deux fils se portoient mutuellement. Ils n'étoient pas d'âge fort différent, l'aîné n'ayant qu'une année & quelques mois sur son frére. Ils avoient même goût, ou plutôt même fureur pour le plaisir: & quoique leur pére eût eu attention à leur donner une bonne éducation, dès que l'âge des passions fut venu, la vivacité du sentiment, entretenue par les délices de Rome, par la séduction de la fortune,

tune, & par les conseils intéressés des flatteurs, étouffa en eux tous les principes de sagesse que l'on avoit tâché de leur inspirer. Les spectacles, les courses de chariots, les danses, avoient pour eux un attrait, auquel ils se livroient sans nul égard aux bienséances de leur rang. Cependant Plautien, tant qu'il vécut, les contint un peu par l'autorité qu'il s'étoit arrogée sur eux. Délivrés de contrainte par sa mort, il n'est point de débordemens dans lesquels les deux jeunes Princes ne se jettassent tête baissée. Ils ne respectoient dans leurs débauches ni l'honneur des femmes, ni la loi de la nature. Leurs sociétés ordinaires étoient des hommes sans mœurs, des gladiateurs, des conducteurs de chariots dans le Cirque. Pour suffire à leurs folles dépenses, ils employoient les extorsions & les rapines. Et les foibles efforts que tenta Sévére pour mettre ordre à une telle corruption, n'eurent aucun succès.

Le comble du mal fut la haine implacable entre les deux fréres. On n'en marque point le commencement, & il semble que la date en soit presque aussi ancienne que leur vie. Dans les jeux de leur enfance, leur rivalité jalouse se manifestoit en toute occasion. Soit qu'ils fissent combattre des cailles, ou des coqs, ou de jeunes & petits athlétes, le désir de vaincre alloit en eux jusqu'à

l'emportement. Au Cirque ils prirent parti pour des factions contraires : & dans une course qu'ils exécutérent ensemble, conduisant eux-mêmes des chars attelés de petits chevaux, ils se piquérent si vivement, que Caracalla uniquement occupé de la pensée de surpasser son frére, oublia le soin de sa propre sureté, tomba de dessus le siége, & se cassa la jambe. Cette irréconciliable opposition crût avec l'âge, & s'étendit à tout. Ce qui plaisoit à l'un, déplaisoit à l'autre. Quiconque avoit l'un pour ami, étoit sûr de trouver dans l'autre un ennemi violent. Et les valets, les flatteurs, envenimoient la plaie de cette funeste inimitié par des rapports continuels, par des réflexions malignes, en entrant dans la passion de celui qu'ils servoient, & cherchant tous les moyens de causer du dépit à son frére.

Spart. Carac. 1. & 2. & Get. 4. & 5.

Dans les torts communs à ces deux jeunes Princes, on observoit néanmoins une différence à l'avantage de Géta. Il étoit plus doux, plus traitable. Au contraire Caracalla, d'un naturel fier & même farouche, faisoit craindre de plus grands excès. On a prétendu que dans leur premiére enfance ils avoient montré de tout autres inclinations ; que la douceur étoit le partage de l'aîné, & que le second s'annonçoit comme plus rude & moins sensible. C'est ce que j'ai peine à croire sur l'autorité seule de Spartien. Le goût des contrastes & de l'extraordi-

naire

naire peut avoir aisément fait illusion aux Auteurs de la remarque.

Sévére sentit les dangers de la division entre ses enfans. Mais pére aussi mou qu'il étoit Prince terrible, il se contenta de leur faire de simples remontrances. Il leur citoit les exemples que l'Histoire & même la Fable fournissent des suites affreuses qu'entraînent les discordes fraternelles. Il leur disoit: „ Vous voyez „ mes trésors remplis: ainsi vous aurez „ dequoi vous attacher les soldats par „ des largesses. J'ai augmenté au qua- „ druple les forces des gardes Prétorien- „ nes, & vous avez aux portes de la ville „ une armée qui établit votre sureté. „ Rien n'est à craindre pour vous au de- „ hors. Mais si la guerre est au dedans, „ toutes mes précautions sont inutiles, „ & vous vous attirerez une perte certaine. " Tous ces discours ne faisoient nulle impression sur des cœurs ulcérés. Sévére alla même jusqu'à punir les flatteurs qui pervertissoient les esprits des jeunes Princes par leurs mauvais conseils. Mais le reméde venoit trop tard. Il eût fallu que par une conduite ferme l'Empereur eût de longue main entretenu dans ses enfans le respect pour l'autorité paternelle; & les honneurs précoces par lesquels il les avoient égalés à son rang, leur inspiroient une audace, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contenir. Je dis qu'il les avoit fait tous deux ses égaux. Car

Herod.

Géta nommé Auguste. *Tillem. Sev. art. 33. Dio & Herod.*

Car Géta fut déclaré Auguste comme son frére, & revêtu de la puissance Tribunicienne, l'an de J. C. 208.

Dans ces circonstances Sévére fut charmé d'apprendre qu'il y avoit dans la Grande-Bretagne des mouvemens qui demandoient sa présence. Il résolut de s'y transporter, & d'y mener avec lui les Princes ses fils, pour les éloigner des délices de Rome, & pour les occuper d'exercices militaires, qui fissent diversion, s'il étoit possible, à une habitude fatale d'animosité & d'aigreur que l'oisiveté nourrissoit. Mais avant que de rendre compte de cette expédition de Sévére, dans laquelle il termina sa vie, je dois placer ici ce qui me reste de faits ou de remarques qui se rapportent au séjour qu'il fit en Italie, depuis l'an de J. C. 203. qu'il y étoit revenu, jusqu'à l'an 208. qu'il en repartit pour la Grande-Bretagne.

Jeux Séculaires. *Censorin. de Die Nat. c. 15.*

Sévére célébra les Jeux Séculaires l'an 204. de J. C. 955. de Rome, cinquante-sept ans après ceux de Tite-Antonin.

Deux Préfets du Prétoire. *Herod.*

Il donna à Plautien deux successeurs, & il partagea, selon l'usage assez communément établi, la charge de Préfet du Prétoire entre deux Collégues, ayant éprouvé l'inconvénient d'en réunir le pouvoir sur une seule tête.

Nouvelles cruautés de Sévére.

Le sang illustre qu'il continua de verser depuis la mort de Plautien, prouve que c'est bien à tort que l'on a prétendu

re-

rejetter sur les conseils de ce Ministre les cruautés que Sévére avoit précédemment exercées. Ce Prince étoit cruel par caractére. De simples plaisanteries, un silence d'improbation, des tours oratoires employés par des gens qui prétendoient faire briller leur esprit, lui parurent souvent des attentats dignes de mort. Il faisoit gémir surtout le Sénat sous une dure tyrannie : & il sacrifioit aux excessives précautions pour sa sureté, tous ceux qui avoient le malheur de lui donner le plus léger ombrage. Spart. Sev. 14.

Quintillus Plautianus, Sénateur recommandable par sa noblesse, vénérable par son âge, retiré à la campagne, où il vivoit sans ambition & loin des affaires, ne put être néanmoins à l'abri des injustes soupçons de Sévére. Il fut accusé sans doute d'avoir aspiré à l'Empire, & condamné à mourir. Il paroît qu'il reçut son Arrêt avec assez de sang froid. Car il se fit apporter les étoffes & les linges qu'il avoit préparés longtems auparavant pour sa sépulture, & les trouvant hors d'état de servir par vétusté : „ Eh „ quoi ? dit-il. Nous avons donc beau- „ coup tardé." Cependant il ressentoit vivement l'injustice qu'il souffroit : & son malheur, assez semblable à celui de Servien sous Adrien, lui inspira un semblable vœu. Il demanda aux Dieux que Sévére souhaitât la mort, & ne pût l'obtenir. Cette imprécation eut, selon un Dio.

Hif-

Hiſtorien, ſon accompliſſement.

La cataſtrophe d'Apronianus & de Bébius Marcellinus a quelque choſe de plus étrange encore,& preſque d'incroyable, ſi le fait n'étoit atteſté par Dion, qui rend compte de ce qu'il a vu. Apronianus étant Proconſul d'Aſie fut déféré comme criminel de léze-majeſté, ſur le fondement d'un ſonge qu'avoit eu autrefois ſa nourrice, qui promettoit l'Empire à celui qu'elle allaitoit. On ajoûtoit qu'en conſéquence de ce ſonge il avoit conſulté les devins, & offert des ſacrifices magiques. Il fut condamné abſent, & ſans être ouï dans ſes défenſes. Mais ce n'eſt pas tout.

Les informations ayant été apportées au Sénat, on y trouva qu'un témoin interrogé ſur ce ſonge ſi criminel, comme on lui demandoit qui en avoit fait le récit, & qui l'avoit entendu, répondoit qu'un Sénateur chauve étoit préſent. Rien ne peut mieux faire ſentir à quel excès étoit alors portée la tyrannie, que la conſternation où la lecture de cette dépoſition jetta tout le Sénat. Comme le nom du Sénateur n'étoit point exprimé, nous tremblâmes tous, dit Dion, non ſeulement ceux d'entre nous qui étoient chauves, mais ceux qui n'avoient pas beaucoup de cheveux, & ceux mêmes qui en avoient. J'avoue, ajoûte-t-il, que je portai la main à ma tête, pour m'aſſurer qu'elle étoit garnie de cheveux: & ce

qui

qui m'arriva, arriva à plusieurs autres. Une circonstance qui fut lue ensuite, renferma le péril dans un moindre nombre de personnes. Il étoit marqué que ce Sénateur chauve portoit alors une robe prétexte. Tout le monde jetta les yeux sur Bébius Marcellinus, qui étoit fort chauve, & qui avoit géré l'Edilité curule dans le tems marqué par le témoin. Marcellinus se leva, & dit: „Si le témoin m'a vu, sans doute il me reconnoîtra." On introduisit le témoin, qui demeura un fort longtems à promener ses regards sur tous les visages sans se fixer à aucun. Enfin un de la compagnie eut la méchanceté de lui montrer du doigt Marcellinus, & le témoin dit qu'il le reconnoissoit pour celui qu'il avoit vu. Aussitôt, sans aucune autre instruction, ni formalité, Marcellinus fut saisi, & mené à la mort. Dans la place publique il trouva quatre enfans qu'il avoit, & en les embrassant il plaignit leur sort d'avoir à vivre dans un tems si malheureux. Il fut ensuite exécuté, & eut la tête tranchée, avant même que Sévére fût instruit de sa condamnation.

Je ne sçais si les régnes de Domitien & de Néron fournissent un fait plus atroce: & de pareils exemples doivent nous apprendre à nous estimer heureux de vivre sous un gouvernement réglé, & sous la protection des loix.

Le Sénateur qui avoit causé la mort de son

Punition de Pollé-

nius Sébennus. son confrére, ne demeura pas impuni. Il se nommoit Pollénius Sébennus, & il étoit d'un caractére malfaisant, d'une langue mordante, zèlé & habile à servir ses amis, mais encore plus ardent à se venger de ceux qu'il haïssoit. Dans ses railleries piquantes il n'épargnoit pas même l'Empereur. Lorsque Sévére se fut déclaré fils de Marc-Auréle, Sébennus lui dit : „ Je vous félicite, César, „ de ce que vous avez trouvé votre pé„ re" : lui reprochant ainsi l'obscurité de son origine. Ce ne fut pourtant pas là ce qui le perdit. Mais ayant été chargé du Gouvernement du Norique, il y commit beaucoup d'injustices & de violences, pour lesquelles il fut accusé devant le Sénat par les peuples qu'il avoit vexés. Aussi bas & rampant alors qu'il avoit été insultant & audacieux, il se prosterna en terre, il supplia, il versa des larmes. Il n'eut pas néanmoins évité la mort sans le crédit d'un oncle puissant qu'il avoit. Il obtint la vie sauve, mais comblée d'ignominie.

Bulla Félix, chef d'une troupe de six-cens voleurs. Dion, que je suis ici pas à pas, a cru devoir nous raconter dans un assez grand détail les avantures d'un fameux brigand, nommé Bulla Félix, qui à la tête de six cens voleurs courut toute l'Italie pendant deux ans, sous les yeux des Empereurs, & bravant la multitude des troupes qu'ils avoient près de leurs personnes. Il étoit d'une audace & d'une sub-

ſubtilité inconcevables, enſorte qu'on le voyoit ſans le voir, & qu'en le trouvant on le manquoit.

Il avoit des correſpondances qui l'inſtruiſoient exactement de tous ceux qui ſortoient de Rome, ou qui arrivoient à Brindes : il ſçavoit qui ils étoient, en quel nombre ils marchoient, ce qu'ils portoient avec eux. Il les attendoit dans des défilés, & les arrêtant au paſſage, ſi c'étoient des gens riches, il les déchargeoit d'une partie de leur argent & de leurs équipages, & les laiſſoit continuer leur route : s'il trouvoit des ouvriers du ſervice deſquels il eût beſoin, il les gardoit pendant un tems, les faiſoit travailler, & les renvoyoit enſuite en leur payant leur ſalaire.

Il jouoit des tours de ſoupleſſe tout-à-fait ſinguliers. Deux de ſes camarades ayant été pris, & condamnés à être expoſés aux bêtes, il alla trouver le concierge de la priſon, auprès duquel il ſe fit paſſer pour le premier Magiſtrat d'une ville du voiſinage. Il dit qu'ayant à donner un ſpectacle à ſes citoyens, il avoit beſoin de deux miſérables qui combattiſſent contre les bêtes: & par ce ſtratagême, il retira les deux voleurs des mains du crédule concierge.

Informé qu'un Centurion avoit été envoyé avec des ſoldats pour le prendre, il ſe préſente à lui déguiſé & ſous un nom emprunté; & après avoir beaucoup

invectivé contre Bulla, il se charge de lui livrer ce chef de bandits, si l'Officier veut le suivre. Le Centurion sur cette promesse se laissa conduire dans un vallon creux, où tout d'un coup il se vit investi par une multitude de gens armés. Alors Bulla montant sur une espéce de tribunal, comme s'il eût été un Magistrat en autorité, se fait amener le Centurion, ordonne qu'on lui rase la tête, & le renvoyant il lui dit: ,, Annonce à ,, ceux qui t'ont mis en œuvre, que s'ils ,, veulent diminuer mon monde, ils a-,, yent à nourrir leurs esclaves". En effet sa troupe étoit principalement composée d'esclaves qui fuyoient la misére & les mauvais traitemens que leurs maîtres leur faisoient souffrir.

Enfin il trouva le sort que ne manquent jamais d'avoir ces sortes de scélérats. Sévére supportant impatiemment l'insolence d'un voleur de grands chemins, lui devant qui trembloient les nations ennemies de l'Empire, fit partir un Tribun des cohortes Prétoriennes avec un corps de cavalerie, le menaçant de son indignation, s'il ne lui amenoit Bulla vivant. La débauche lui livra celui qu'il cherchoit. Le chef de voleurs entretenoit une femme mariée, que le Tribun engagea, sous promesse de l'impunité, à lui ménager l'occasion de saisir sa proie. Bulla fut pris dormant dans une caverne, & amené à Rome. Papinien,

nien, alors Préfet du Prétoire, l'interrogea, & lui demanda „ Pourquoi il a„ voit embrassé l'indigne métier de bri„ gand" ? Et vous, répondit cet audacieux criminel, „ pourquoi faites-vous „ celui de Préfet du Prétoire" ? Il fut exposé aux bêtes, & sa mort dissipa sa troupe, dont il faisoit seul toute la force.

Endroits louables de Sévére.

Dans tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici de Sévére, le mal prédomine beaucoup sur le bien. L'activité pour la guerre paroît presque son seul endroit louable. La fourberie, l'avidité, la cruauté, remplissent tout le reste du tableau. Il est pourtant vrai que sans avoir aucune qualité propre à le faire aimer, il en avoit plusieurs dignes d'estime.

Dio, & *Herod.* *Spart. Sev.* 18. 19. 23. *Vict. Epit.*

Il se connoissoit parfaitement en hommes, & il choisissoit avec un très-grand soin ceux qu'il devoit mettre en place. Papinien, qu'il fit Préfet du Prétoire, en est la preuve. Jamais l'argent ne fut, auprès de Sévére, la voie pour obtenir les honneurs. Il gouvernoit avec fermeté sa maison, & il ne laissa prendre aucun crédit dans les affaires publiques à ses affranchis. Il rendoit la justice assidûment, avec équité & intelligence. Car il étoit raisonnablement instruit dans les Lettres, dans la Philosophie, dans la Jurisprudence. Il donnoit aux Avocats tout le tems nécessaire pour exposer leurs moyens ; & les Sénateurs qui jugeoient avec lui, avoient pleine liberté

Exactitude à rendre la justice.

d'o-

d'opiner ſelon leur conſcience & leurs lumiéres.

Comment il diſtribuoit ſa journée.

Voici quelle étoit dans le loiſir de la paix la diſtribution de ſa journée. Il ſe levoit de grand-matin, & après avoir travaillé quelque tems dans ſon cabinet, il admettoit les Miniſtres, auxquels il donnoit audience en ſe promenant, & régloit avec eux les affaires du Gouvernement. Il jugeoit enſuite les cauſes des particuliers juſqu'à midi, à moins qu'il ne ſe rencontrât quelque grande fête. A midi il montoit à cheval, tant que ſa goute le lui permit, & après cet exercice il prenoit le bain, & dinoit aſſez largement, ou ſeul, ou avec ſes enfans. Il faiſoit enſuite une courte méridienne. A ſon réveil il terminoit d'abord les affaires qui n'avoient pas pu être décidées le matin; & libre de ſoins, il donnoit le reſte de la journée à de doctes entretiens avec des Savans de l'une & de l'autre nation. Sur le ſoir, il prenoit une ſeconde fois le bain, & ſoupoit avec ceux qui ſe trouvoient autour de lui. Sévére n'aimoit point les grands repas, ni la multitude des convives : & ce n'étoit qu'aux jours marqués par un uſage indiſpenſable, qu'il invitoit à ſa table les premiers du Sénat.

Goût de ſimplicité.

Cette vie étoit, comme l'on voit, occupée & ſimple. Sévére ne connoiſſoit point le faſte. Il portoit à peine un léger bordé de pourpre à ſa tunique, & une caſaque plus militaire qu'Impériale lui cou-

couvroit souvent les épaules. Mais il se piquoit de magnificence dans les dépenses publiques. Il construisit, ou releva un grand nombre d'édifices, dont les plus célébres sont le Septizone *, & les bains de son nom qu'il bâtit à neuf, & surtout le Panthéon, qui tomboit en ruine, & qu'il répara, comme l'atteste une inscription que l'on y voit encore aujourd'hui. Sa magnificence néanmoins étoit réglée par une sage oeconomie, & il laissa son épargne très-riche en mourant.

Magnificence dans les depenses publiques.

* Voyez l'Antiquité expliquée par le P. de Montfaucon, T. V. p. 122.

C'étoit un Prince d'une grande prévoyance. Lorsqu'il mourut, Rome avoit sa provision de bled pour sept ans, à soixante-&-quinze mille boisseaux par jour: & les magazins publics d'huile étoient si abondamment fournis, qu'ils pouvoient suffire pour cinq ans, non seulement à Rome, mais à toute l'Italie. L'huile étoit d'un usage fort étendu pour les Anciens, à cause des exercices du corps, très-fréquens parmi eux, & dans lesquels ils en faisoient une grande consommation. Mr. de Tillemont, d'après le livre attribué à Galien sur la thériaque, cite une autre sorte de provisions, très-digne de la bonté d'un grand Prince. Sévére avoit fait amas de thériaque, & des autres remédes les plus chers, pour les distribuer à ceux qui en avoient besoin.

Je mets encore au rang de ses actions loua-

Bienfaits envers sa patrie.

louables, le soin qu'il prit d'assurer la tranquillité de la région Tripolitaine en Afrique, dans laquelle il étoit né. Il en éloigna par les armes des peuples féroces & intraitables, qui en troubloient la paix : &, si le texte de Spartien n'est pas altéré, il donna lieu aux Tripolitains, par diverses libéralités, de se féliciter d'avoir pour Empereur un de leurs compatriotes.

Désir de réformer les mœurs. *Aurel. Vict.*

Il porta aussi son attention sur les loix & sur les mœurs. Un Ecrivain loue l'équité des Ordonnances par lesquelles il perfectionna la Jurisprudence Romaine, & l'on a de lui beaucoup de loix dans le Code. Il voulut reprimer la licence des adultéres par de nouvelles peines : & le zèle du Prince ayant réveillé celui de la nation, les accusations de cette espéce se multipliérent tellement, que Dion assure en avoir compté trois mille sur le rôle. On peut juger par-là combien le vice étoit répandu. Il fut plus puissant que son réformateur : & la plupart de ces affaires ayant été négligées par ceux qu'elles intéressoient, Sévére se refroidit lui-même, & abandonna l'entreprise.

Il étoit peu digne d'exercer cette censure, puisqu'il donnoit l'exemple de l'indifférence sur un article si important aux mœurs, & souffroit tranquillement les déréglemens honteux de l'Impératrice. Julie s'attira à ce sujet une repartie bien vive de la part d'une Dame Bretonne,

ne, qu'elle railloit sur le peu de pudeur des femmes de son pays. „ Vous autres „ Romaines, lui dit cette Dame, vous „ n'avez rien à nous reprocher sur cet ar- „ ticle. Nous recevons sans honte la „ compagnie d'hommes estimables par „ leur courage, afin d'avoir des enfans „ qui leur ressemblent; mais vous, c'est „ furtivement, que vous vous laissez „ corrompre par les plus lâches & les „ plus méprisables des hommes".

Soin de la discipline militaire, mais peu soutenu.

Par rapport à la discipline militaire, la conduite de Sévére étoit mêlée & peu conséquente. D'une part il eût souhaité que l'ancienne sévérité se maintînt parmi les troupes, qu'elles s'abstinssent des délices, de la licence, & de tout ce qui pouvoit les corrompre & les énerver. Nous avons une lettre de lui, dans laquelle il fait de vifs reproches à Rogonius Celsus, Commandant des Gaules, sur ce qu'il souffroit que ses soldats s'amollissent par le vin & par la débauche. Mais d'un autre côté il flattoit les gens de guerre: il les combloit de distinctions, de largesses, de privileges: & il nourrissoit ainsi tous les vices qu'il eût voulu détruire. Il avoit sur ce point, & il débita en mourant à ses enfans une maxime, que Mr. de Tillemont juge avec raison plus digne d'un tyran, que d'un bon Prince. Il leur disoit: „ Enri- „ chissez les soldats, & moquez-vous „ de tous les autres Ordres de l'Etat".

Spart. Nig. 3.

Herod.

Dio.

Caracalla ne se souvint que trop bien de cette leçon.

Sévére part pour la Grande-Bretagne.
Dio & Herod.

Je reprens l'ordre des faits & des tems, & je viens à l'expédition de Sévére dans la Grande-Bretagne. Deux motifs l'y conduisoient : l'amour de la gloire, qui ne vieillissoit point chez lui, & le désir de ramener à de meilleurs sentimens les Princes ses fils. La gloire qu'il acquit fut médiocre : ses fils ne se corrigérent point : l'aîné surtout se porta à de plus grands excès que jamais.

Remarques sur les Calédoniens & les Méates.

Sévére n'eut affaire qu'aux Méates & aux Calédoniens, qui habitoient la Bretagne barbare, au-delà des murs d'Adrien & d'Antonin. Les Méates, dont il n'est fait aucune mention dans les guerres d'Agricola, étoient néanmoins plus méridionaux : les Calédoniens occupoient le Nord. Le pays que ces deux nations remplissoient, répond assez exactement à l'Ecosse, & est coupé de montagnes & de lacs, de hauteurs stériles, & de plaines inondées.

Rien de plus farouche que les mœurs de ces anciens peuples. Ils n'avoient ni châteaux ni villes, ils ne connoissoient point l'agriculture. Des tentes leur tenoient lieu de maisons, & leurs bestiaux, la chasse, & quelques fruits fournissoient à leur subsistance. Le poisson qu'ils avoient sous la main, ils le négligeoient, ou s'en abstenoient par superstition. Ce que Dion raconte d'une sorte de nourriture

ture qu'ils sçavoient se préparer, & dont un volume de grosseur d'une féve suffisoit pour leur ôter la faim & la soif pendant longtems, doit être relegué au pays des fables.

Leur habillement égaloit ou même surpassoit la simplicité de leur vivre. Malgré la rigueur du climat, ils marchoient presque nus. Un collier de fer, une ceinture de fer autour des reins, faisoient leurs principaux ornemens. Le fer étoit pour eux une parure, comme l'or chez les nations policées. Ils s'imprimoient aussi sur différens endroits du corps diverses figures d'animaux de toute espéce : & c'étoit en partie pour ne point cacher ces embellissemens, qu'ils évitoient de se couvrir d'habits. D'ailleurs ils en étoient plus lestes, plus disposés à s'enfoncer dans les lacs, dans les mares, & nullement embarrassés pour les traverser à la nage. Dion avance qu'ils y passoient quelquefois plusieurs jours de suite, la tête seulement hors de l'eau: ce qui n'est pas facile à croire. Mais on conçoit sans peine que la dureté de la vie qu'ils menoient dans un climat rigoureux, fortifioit leurs corps & leurs courages contre le froid, contre la faim, contre tous les maux de la vie ; & que si la nécessité les contraignoit de demeurer cachés dans leurs forêts, ils se contentoient des racines & des herbages qu'ils y trouvoient pour leur nourriture,

Hist. Rom. T. XII. p. 441.

J'ai parlé ailleurs de la façon de se battre des Bretons, qui étoit la même dans toute l'Ile; de leurs chariots de guerre, & de l'usage qu'ils en faisoient; du courage & de l'agilité, qui les rendoient également propres soit à combattre de pied ferme, soit à escarmoucher. Dion observe que les chevaux des Calédoniens & des Méates étoient petits, mais très-légers à la course. Ils ne se servoient ni de cuirasses ni de casques, qu'ils regardoient plutôt comme des empêchemens que comme des secours. Un bouclier étroit, une lance surmontée d'une pomme de fer dont ils frappoient leurs boucliers en allant au combat, une épée suspendue à leur côté, voilà quelle étoit toute leur armure.

Pour ce qui est du gouvernement, on juge bien qu'à des peuples si farouches la liberté Démocratique pouvoit seule convenir.

Courses que font ces peuples sur les terres Romaines.

Dio Lib. LXXV.

Lorsque Sévére marcha contre eux, ce n'étoit pas la premiére fois qu'il avoit été provoqué par leurs attaques. Pendant qu'il faisoit la guerre contre les Parthes (*a*), les Calédoniens & les Méates s'étoient mis en mouvement, & saisissant l'occasion que leur présentoit l'éloignement de l'Empereur & des principales forces de l'Empire, ils avoient réduit

(a) *Le texte Grec porte Παροίκῳ πολέμῳ. Il est aisé de faire de Παροίκῳ, par le changement d'une seule lettre, Παρθικῷ.*

duit Lupus Commandant Romain dans la Grande-Bretagne à acheter d'eux la paix par de grosses sommes d'argent.

On peut croire qu'une telle paix fut pour eux une amorce de guerre. Peu d'années après, fidéles à leur attrait dominant pour piller, ils recommencérent leurs courses sur les terres Romaines, comme je l'ai dit: & Sévére averti par son Lieutenant, quoiqu'il fût accablé d'années & d'infirmités, partit avec une ardeur de jeune homme, pour aller s'ériger dans le Nord de nouveaux trophées, qui figurassent avec ceux qu'il avoit acquis en Orient. Il est probable qu'il arriva dans la Grande-Bretagne l'an de J. C. 208. mais qu'il n'entra en action que l'année suivante. Il employa l'hiver à faire ses préparatifs, à amasser des troupes, de l'argent, des provisions de toute espéce, & particuliérement des pontons, dont il prévoyoit qu'il auroit souvent besoin dans un pays tout coupé de marécages.

Sévére les repousse au-delà des golphes de Glota & de Bodotria.

Dio, Lib. LXXVI. & Herod.

Les Barbares effrayés de voir l'Empereur en personne dans leur Ile, envoyérent lui demander le pardon du passé & la paix pour l'avenir. Mais Sévére, que flattoient des idées de conquêtes, ne voulut point recevoir leurs soumissions; & laissant Géta son second fils dans la Province Romaine pour y commander en son absence, & prendre soin de tout ce qui lui seroit nécessaire dans son ex-

pédition, il s'avança sur les terres des ennemis à la tête de ses Légions, menant avec lui Caracalla son fils aîné. Il se faisoit porter en chaise, parce que sa goute l'empêchoit de pouvoir se tenir à cheval.

Il éprouva de grandes difficultés, & il fut obligé pour se frayer une route d'abattre des forêts, de couper des montagnes, de jetter des ponts sur les riviéres, d'établir des chaussées dans les marais. Il pénétra ainsi avec des fatigues infinies presque jusqu'au Nord de l'Ile, sans trouver aucun corps d'armée des Barbares qui lui fît face. Ils avoient pris le parti de se séparer en plusieurs petits pelotons, & tantôt ils tomboient sur les soldats Romains qui s'écartoient, tantôt ils leur tendoient des piéges, en leur offrant des bestiaux aisés, ce sembloit, à enlever, & les attirant par cet appât dans des embuscades préparées adroitement. Il n'y eut donc aucune action générale, mais un grand nombre de petits combats & d'escarmouches, où les Romains avoient souvent le desavantage.

Le fruit que retira Sévére de cette laborieuse expédition, fut d'étendre sa domination jusqu'à l'intervalle qui sépare les golphes Glota & Bodotria, foible compensation pour cinquante mille Romains qui périrent, soit dans les combats, soit par les maladies, dont la cause principale fut la mauvaise qualité des eaux. Les Barbares lui abandonnérent par

par un Traité l'espace compris entre le mur d'Antonin & les golphes que je viens de nommer, & ils se retirérent au-delà. Pour les y tenir renfermés, Sévére construisit un mur dont les restes subsistent encore aujourd'hui entre les golphes de Clyd & de Forth : & jamais l'Empire Romain n'a passé ces bornes dans la Grande-Bretagne. La conquête de ce morceau de terre valut à Sévére le titre de *Britannicus Maximus*, & à chacun de ses deux fils celui de *Britannicus*.

Mur de Sévére. *Spart. Sev. 18. Cellar. Geogr. Ant. 11. 4.*

Ce n'étoit pas là dequoi consoler le vainqueur des chagrins cruels que lui causoit son fils Caracalla. Pendant que la guerre duroit encore, obligé par ses infirmités, qui croissoient, de laisser en partie le soin des armées au jeune Prince, il apprit que Caracalla, au lieu de s'occuper des devoirs d'un Général, ne songeoit qu'à s'insinuer dans les esprits des Officiers & des soldats, afin de parvenir à être reconnu seul Empereur au préjudice de son frére, qu'il ne regardoit que comme un rival odieux. Il osoit même attaquer indirectement son pére : & les soldats, animés par ses secrétes instigations, murmuroient de ce qu'un chef âgé & gouteux retardoit leur victoire.

Menées de Caracalla contre son frére. *Dio, & Herod.*

Sévére fit pourtant alors une action de vigueur. S'étant fait porter sur son tribunal au milieu de l'armée, il ordonna que l'on citât à comparoître en sa présence le Prince son fils, & tous ceux qui

Spart. Sev. 18. & Aurel. Vict.

gagnés par lui étoient entrés dans le complot;& il les condamna tous à mort, excepté le jeune Empereur. Les coupables se prosternérent devant Sévére, & demandérent grace avec larmes. Il tint ferme pendant quelque tems: & résolu néanmoins de leur pardonner, il porta la main à sa tête, & dit à haute voix: ,, Sentez-vous maintenant, que c'est la ,, tête qui commande & non les pieds"? Cet avertissement, loin de corriger Caracalla, ne fit que le porter au dernier excès de fureur.

Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. *Dio.*

Il tenta d'abord d'exciter une sédition dans l'armée. Après avoir arrangé son plan avec quelques soldats dont il s'assura, tout d'un coup il sort de sa tente en criant de toute sa force qu'il étoit insulté & maltraité par Castor. C'étoit le plus honnête homme de tous les affranchis de l'Empereur, & celui qui avoit le plus de part en la confiance de son maître. Les soldats qui étoient prévenus, s'attroupérent autour de Caracalla: & déjà l'avanture commençoit à faire du bruit dans le camp, lorsque Sévére parut, & par le supplice des plus criminels rétablit l'ordre & la tranquillité.

Il veut tuer son pére.

Caracalla ayant manqué son coup, la fureur l'aveugla au point de lui faire concevoir le projet d'un détestable parricide, qu'il se proposa d'exécuter de sa propre main. Sévére se trouvant assez bien pour pouvoir monter à cheval, marchoit suivi

suivi de son fils, aussi à cheval, à la tête de son armée, & l'on appercevoit à quelque distance celle des ennemis. Ce malheureux fils laissa prendre les devans à son pére, & il tira son épée pour le frapper par derriére. Tous ceux qui accompagnoient les deux Empereurs jettent un grand cri, qui déconcerta le parricide. Sévére se retourna, & voyant l'épée nue, il fut assez maître de lui pour ne pas dire une seule parole. Il continua sa marche, acheva ce qu'il avoit à faire: après quoi étant rentré dans sa tente, & s'étant couché sur son lit, il manda son fils, Papinien Préfet du Prétoire, & l'affranchi Castor. Il parla au coupable d'un grand sens froid. Il lui mit sous les yeux l'énormité de son crime, insistant particuliérement sur la témérité d'un si affreux attentat, entrepris en plein jour, & à la vue de deux armées. „ Si vous „ voulez me tuer, ajoûta-t-il, prenez „ cette épée, (il en avoit fait mettre une „ à côté de lui) exécutez ici votre des- „ sein. Vous êtes jeune & vigoureux, „ & moi je suis un vieillard infirme, ac- „ tuellement couché sur un lit. La cho- „ se vous est aisée. Ou si la honte retient „ votre main, ordonnez à Papinien ici „ présent de vous défaire de moi. Il vous „ obéira, puisque vous êtes son Empe- „ reur". Sévére s'en tint-là: bien crédule, s'il se flattoit que des paroles pussent faire impression sur un cœur horri-

blement endurci. Il blâmoit souvent dans ses discours l'indulgence excessive de Marc Auréle, qui avoit laissé vivre un fils indigne de lui: & il imitoit cette indulgence à l'égard de Caracalla, plus criminel sans comparaison que Commode. Quelques-uns ont dit néanmoins qu'il eut dessein de punir de mort le crime de son fils, & qu'il en fut détourné par ses Préfets du Prétoire. Mais l'autre récit, qui est de Dion, paroît préférable.

Nouvelle révolte des Bretons.

Une nouvelle révolte des peuples Bretons qui venoient, comme je l'ai dit, de se soumettre, irrita étrangement Sévére. Dans la colére qu'il en conçut, il exhorta ses soldats assemblés à ne faire aucun quartier aux rebelles, empruntant les expressions barbares d'Agamemnon dans Homére: „ (*a*) Qu'aucun n'évite „ la mort, qu'aucun n'échappe à votre „ épée, non pas même l'enfant encore „ caché dans le sein de sa mére".

Maladie & mort de Sévére. *Dio, & Herod.*

La maladie & la mort l'empêchérent d'accomplir sa vengeance. Tourmenté cruellement de la goute depuis longtems, les chagrins violens & continuels que lui donnoit son fils, aigrirent considérablement le mal. On ajoûte même que ce fils dénaturé entreprit de corrompre les médecins de son pére, afin qu'ils ha-

(a) . . . . Τῶν μήτις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον.
Χεῖρας θ' ἡμετέρας· μηδ' ὅντινα γαστέρι μήτηρ,
Κοῦρον ἐόντα φέροι, μηδ' ὃς φύγοι.
Iliad. VI. v. 57.

hâtassent une mort, qui prochaine & inévitable tardoit néanmoins trop au gré de ses vœux parricides ; & qu'il réussit auprès de quelques-uns.

Dans cette derniére maladie Sévére avoit près de lui ses deux fils. Il les exhorta à la concorde, & il leur fit lire dans cette vue l'excellent discours que Micipsa mourant tient dans Saluste à ses fils & à Jugurtha. Il en étoit lui-même fort plein, & il en transporta quelques paroles dans une petite récapitulation qu'il se faisoit à lui-même de ses exploits & de ses succès. (*a*) „ J'ai trouvé, dit-il, „ la République dans le désordre & dans „ le trouble : je la laisse tranquille au de- „ dans & au dehors. L'Orient & le Nord „ sont pacifiés par mes soins. Je remets „ à mes fils un Empire puissant & dura- „ ble, s'ils sont gens de bien ; foible & „ caduc, s'ils aiment mieux être vi- „ cieux ". *Spart. Sev.*

A ces idées de triomphe en succédérent d'autres plus convenables à sa situation actuelle. Il sentit le néant d'une grandeur qui lui échappoit. (*b*) „ J'ai „ été tout, dit-il, & il ne m'en reste au- „ cun fruit". Il se fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ses cendres; & l'ayant con- *Spart 18. & Aurel. Vict.* *Dio.*

(a) Turbatam Rempublicam ubique accepi. pacatam .... relinquo, senex & pedibus æger, firmum Imperium Antoninis meis relinquens si boni erunt, imbecillum si mali

(b) Omnia fui, & nihil expedit.

considérée & maniée, il lui adressa ces paroles: „Tu (a) renfermeras celui que n'a pu contenir l'Univers".

L'activité, qui faisoit le fond de son caractére, se manifesta jusques dans ses derniers momens. Déjà presque expirant, il donna pour mot à l'Officier qui le lui demandoit, „ Travaillons", & il disoit à ceux qui environnoient son lit, „ Voyons: qu'avons-nous à faire"?

Spart. 23. & Dio.

Son intention étoit que ses deux fils lui succédassent avec égalité de pouvoir: & conformément à ce plan, il avoit souhaité quelque tems avant sa mort, que l'on doublât la statue d'or de la Fortune qui avoit coutume d'être placée dans la chambre de l'Empereur, afin que ses fils eussent chacun la leur. L'ouvrage n'ayant pas pu être fait assez tôt, il ordonna que lorsqu'il ne seroit plus la Fortune Impériale changeât chaque jour de demeure, & fût portée alternativement chez les deux Augustes. Mais Caracalla n'eut aucun égard à cet arrangement. Il s'empara seul de la statue, sans vouloir en faire part à son frére.

Spart. 23.

Sévére souffroit des douleurs cruelles: & si nous en croyons l'Epitome de Victor, il souhaita de les terminer par le poison. Il éprouva ainsi l'effet de l'imprécation de Quintillus mourant. Car on lui refusa ce secours funeste. Il prit le parti

Vict. Epit.

(a) Χωρήσεις ἄνδρα ὃν ἡ οἰκουμένη οὐκ ἐχώρησεν.

parti de charger à dessein son estomac de beaucoup de nourriture, & il se procura par ce moyen une indigestion qui l'emporta. Il mourut à Yorck, l'an de Rome 960. de J. C. 209. ayant vécu soixante & cinq ans, neuf mois, & vingt-cinq jours. La durée de son régne fut de dix-sept ans, huit mois, & trois jours. Ses fils célébrérent sur le lieu ses funérailles: & après que son corps eut été brûlé, ils en recueillirent les cendres dans une urne (a) de porphyre, qu'ils portérent avec eux à Rome. *Spart. 17. Dio.*

Jugement sur le caractére & le mérite de Sévére. *Spart. 9. & 18.*

Spartien témoigne que Sévére fut extrêmement estimé & regretté après sa mort, & que le Sénat lui appliqua ce qui a été dit d'Auguste : Qu'il n'eût dû jamais naître, ou ne jamais mourir. C'étoit passer les bornes sans doute: & Spartien lui-même assigne la cause de ce jugement trop favorable. Sévére dut beaucoup à la comparaison que l'on fit de lui avec ses successeurs, qui pendant un espace de soixante ans furent tous, à l'exception d'Alexandre fils de Mamée, plutôt des brigands que des Princes.

On doit convenir qu'il fut réellement estimable par certains endroits. Son activité tient du prodige. Il sçut maintenir la tranquillité au dedans de l'Empire par un gouvernement ferme, vigilant, qui pourvoyoit à tout avec une attention

(a) *Selon Hérodien, l'urne étoit d'albâtre; selon Spartien, d'or.*

tion infatigable. Il soutint la gloire des armes Romaines contre l'étranger, & il les fit respecter aux deux bouts de l'Univers.

Je ne vois pourtant rien qui lui assure le titre de grand guerrier, que lui donnent assez communément les Ecrivains. J'ai observé que dans la guerre contre Niger, où il s'agissoit de sa propre querelle, il ne se trouva à aucun des trois combats qui la décidérent. Dans la bataille de Lyon, où il commandoit ses troupes en personne, la victoire balança beaucoup, & elle paroît avoir été déterminée en sa faveur par un de ses Lieutenans. Ses exploits contre les Parthes & contre les Bretons n'ont rien de fort mémorable. Les difficultés qu'il réussit à vaincre n'étoient pas grandes, & il échoua au siége d'Atra. Si le succès général dans ces guerres répondit à ses vœux, il avoit des forces tellement supérieures, qu'à le bien prendre les Romains furent vainqueurs plutôt que Sévére.

Sa politique dans le gouvernement intérieur des affaires mérita souvent le nom de fourberie. Il faisoit en plusieurs choses le bien public, mais toujours en vue de ses intérêts particuliers. Je découvre en lui de la finesse & de la ruse; je n'y vois rien d'élevé, rien de noble, rien de franc, rien de généreux. Il ne paroît occupé que de lui-même & de l'établissement de sa famille. C'est par rapport à

cet-

cette fin qu'il accrut & fortifia la puissance énorme des gens de guerre, qui étoit la grande plaie de l'Empire.

Il est inutile de parler de sa cruauté & de ses rapines, qui furent monstrueuses, & qui ne souffrent aucune excuse. Il poussa l'esprit de vengeance jusqu'à vouloir, en haine de Didius Julianus, abolir les decrets de son bisayeul Salvius Julianus, fameux Jurisconsulte, & Auteur de l'Edit perpétuel sous Adrien. Mais la sagesse & l'équité des décisions de Salvius en maintinrent l'autorité contre toute la puissance de Sévére. *Aur. Vict.*

C'est encore un trait qui ne lui fait pas d'honneur, que de s'être peu embarrassé des discours que l'on tenoit à son sujet. Qui néglige sa réputation, est bien disposé à compter pour peu la vertu. *Dio.*

De cette discussion il résulte que si l'on peut lui donner place à certains égards parmi les grands Princes, il n'est pas permis de le mettre au rang des bons.

Sa conduite privée ne se présente pas non plus d'une maniére avantageuse. Il fut, dit-on, bon ami, ami fidéle: & l'on cite Lateranus, Cilo, Anulinus, Bassus, qu'il aima constamment, & qu'il combla de richesses. Mais il pécha par excès en ce genre à l'égard de Plautien, pour qui il porta la confiance jusqu'à l'aveuglement. Mari trop indulgent, il garda une épouse qui le deshonoroit par ses vices, & qui se rendit même suspecte d'u- *Vict. Epit.* *Spart. 18. & Aurel. Vict.*

ne conspiration contre lui. Pére mou, il se laissa donner la loi par ses enfans. Il semble donc moins estimable encore comme homme, que comme Prince : & sous quelque face qu'on le considére, on trouve toujours en lui moins à louer qu'à blâmer.

Goût de Sévére pour les Lettres. Il composa des Mémoires de sa vie.

Dio. Vict. Epit. Aur. Vict.

Il fut lettré, ou plutôt amateur des Lettres & de la Philosophie ; car il n'eut pas le tems de s'y rendre habile, ni de se perfectionner dans l'Eloquence Grecque ou Latine. Un Auteur témoigne qu'il avoit plus en main sa langue maternelle, qui étoit la Punique.

Il écrivit pourtant en Latin des Mémoires de sa vie publique & privée, dont Aurélius Victor loue la fidélité jointe aux ornemens du style. Dion n'en pense pas si avantageusement, & il accuse assez clairement Sévére d'avoir peu respecté la vérité dans ses récits : reproche extrêmement vraisemblable en soi, quand il ne seroit pas appuyé de l'autorité d'un Ecrivain contemporain. Sévére prenoit grand soin de s'y justifier sur l'article de la cruauté, & l'on voit par les faits de quelle force & de quelle solidité devoit être son Apologie.

Dio, Lib. LXXV. p. 853.

Spart. Sev. 18.

L'Impératrice Julie aima aussi les Sciences & les Savans.

Dio, Lib. LXXV. p. 858.

L'Impératrice Julie sa femme aima aussi les Sciences & les Savans. J'ai rapporté par quel motif elle se livra à ce genre d'occupation. Elle tenoit cercle chez elle, non de Dames oisives, mais de Philosophes & de Gens de Lettres. Nous a-

vons

vons vu néanmoins que l'étude ne remplissoit pas tout son tems. Ce fut à sa priére que Philostrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyanes. Si nous jugeons par cet ouvrage du goût qui régnoit dans les doctes conversations de l'Impératrice, nous penserons qu'on y étoit bien plus occupé de l'élégance du style, & de recherches prétendues curieuses, que de la solidité des choses & de l'amour du vrai. *Philostr. Ap. 1. 3.*

Savans qui fleurirent sous le régne de Sévére. Philostrate. Antipater sophiste. Philostr. Soph. II. 24.

Parmi les Savans qui fleurirent sous le régne de Sévére, Philostrate tenoit donc un rang distingué : ce qui ne nous donne pas une grande idée des autres. La plupart en effet étoient des Sophistes, parmi lesquels Antipater, natif d'Hiérapolis en Phrygie, peut être considéré comme le plus illustre. Ce Sophiste réussit mieux à parler sur le champ, qu'à composer des discours limés : & Sévére le plaça selon son talent, en le choisissant pour Sécretaire des lettres qu'il falloit écrire en Grec. Antipater s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Habile à se revêtir du caractére qu'il étoit chargé de soutenir, il faisoit parler l'Empereur dans ses lettres avec toute la dignité qui convient au rang suprême: clarté dans les expressions, noblesse & élevation dans les sentimens & dans les pensées, élocution coulante & naissant des choses mêmes, nulle affectation d'ornemens ni de transitions recherchées. Il eut part à l'é-

l'éducation des deux Princes enfans de Sévére, & il en fut récompensé par le Consulat & par le Gouvernement de Bithynie. Dans cette derniére charge il montra trop de rigueur, il versoit trop aisément le sang, & pour cette raison il fut révoqué. Après la mort de Géta, tué par Caracalla sous prétexte d'embuches dressées contre sa vie, il eut le courage d'écrire au farouche meurtrier : „ C'est „ une grande douleur pour moi, que „ deux Princes à qui j'avois appris à se „ servir des armes pour leur défense mu„ tuelle, les ayent tournées l'un contre „ l'autre". Il supposoit la vérité du prétexte allégué par Caracalla. Mais avec cet affoiblissement le reproche ne laisse pas d'avoir encore assez de force, pour faire honneur à celui qui osa l'adresser à un si barbare Empereur.

Diogéne de Laërte. *Menag. Observ. in Laërt.*

On rapporte aussi au tems de Sévére, sur des conjectures qui ont quelque probabilité, Diogéne de Laërte, Ecrivain plus nécessaire à ceux qui veulent connoître l'ancienne Philosophie, qu'estimable pour ses talens. Nous avons de lui en dix Livres les vies de quatre-vingtdeux Philosophes, avec l'exposition de leurs dogmes, & leurs dits les plus mémorables. On convient que cet Auteur entendoit assez peu la matiére; & que les notions qu'il donne des opinions des Philosophes sont trop abrégées, souvent confuses & bien éloignées de la préci-

sion

fion qu'exigent fingulièrement les fujets qu'il a entrepris de traiter. Avec ce défaut, qui eft grand, Diogéne de Laërte eft néanmoins précieux aux Savans, qui trouvent dans fon ouvrage bien des chofes qu'ils chercheroient inutilement ailleurs. Son ftyle eft fec & fans ornemens: mais peut-être n'en convient-il que mieux à des matiéres qui veulent être préfentées clairement, & non pas embellies. Il adreffe la parole dans fon ouvrage à une Dame, qu'il ne défigne que par la qualité d'amatrice de Platon. On croit que c'eft Arria, dont le goût pour la Philofophie & pour les belles connoiffances eft loué dans le traité attribué à Galien fur la thériaque. Le furnom de *Laërtius* que porte l'Auteur dont je parle, lui vient apparemment de *Laërte* ville de Cilicie, où il aura pris naiffance.

J'ai déjà dit que Solin, qui nous a laiffé une collection de chofes mémorables fous le titre de *Polihyftor*, paroît à plufieurs être le même que C. Julius Solo, Sénateur fous Commode & fous Sévére, & mis à mort par ce dernier. Son ouvrage n'eft qu'une fimple compilation, dans laquelle il n'a rien mis du fien, & s'eft furtout aidé de Pline le Naturalifte. Solin.

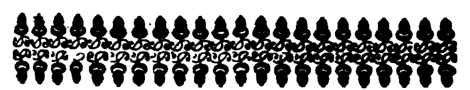
Il y eut fous le régne de Sévére, peu avant la chûte de Plautien, une éruption du Véfuve, qui allarma la Campanie, fans néanmoins y caufer de ravages. Eruption du Véfuve. *Dio, Lib. LXXVI. pag.* 860.

Dion fait mention d'un monftre marin Monftre marin.

Dio, Lib. LXXV. pag. 858. rin d'une grandeur énorme ; qui vint échouer dans le Port d'Auguste près de la ville que nous nommons aujourd'hui Porto. On le prit, & on en fit une représentation, dans laquelle on garda toutes les dimensions de l'animal. La capacité en fut telle, qu'elle put contenir cinquante ours.

Cométe. Le même Auteur cite aussi une Cométe qui parut au ciel, & qui ne manqua pas d'être regardée comme un présage fatal.





LIVRE VINGT-TROISIEME.

FASTES DU REGNE DE CARACALLA.

...... GENTIANUS. A. R. 962.
...... BASSUS. De C. 211.

Caracalla & Géta, Empereurs ensemble.

Cruautés exercées par Caracalla.

Paix conclue avec les Calédoniens.

Feinte réconciliation entre les deux fréres.

Ils partent de la Grande-Bretagne, & reviennent à Rome. Leur division éclatè dans toute la marche.

Apothéose de Sévére.

C. JULIUS ASPER. A. R. 963.
...... JULIUS ASPER. De C. 212.

Géta tué par son frére dans les bras de leur commune mére, vers le 27. Février.

Caracalla reconnu seul Empereur par les Prétoriens, fait son apologie devant le Sénat, & rappelle tous les exilés.

Apothéose de Géta.

Massacre de tous ses amis & partisans.

Les

Les flots de ſang coulent dans Rome. Mort de Papinien.

Droit de citoyen rendu commun à tous les ſujets de l'Empire.

A. R. 964. De C. 213. M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS IV.
D. CŒLIUS BALBINUS II.

Balbin ſecond Conſul de cette année eſt celui qui dans la ſuite fut fait Empereur par le Sénat avec Pupiénus Maximus contre Maximin.

Gordien l'ancien géra auſſi le Conſulat pendant une partie de cette année.

Caracalla vient dans les Gaules, & il y exerce beaucoup de rapines & de cruautés.

A. R. 965. De C. 214. ...... MESSALA.
SABINUS.

Uſage des *Caracalles*, habillement Gaulois, introduit dans Rome & dans les armées par l'Empereur. C'eſt de-là que lui eſt venu le nom de *Caracalla*.

Guerre contre les Cennes peuple Germain, & contre les Allemands. Premiére mention des Allemands dans l'Hiſtoire. Caracalla achéte d'eux la paix ; & comme s'il en eût été vainqueur, il prend le ſurnom d'*Alamannicus*.

A. R. 966. De C. 215. ...... LÆTUS II.
...... CEREALIS.

Il paſſe dans la Dace.

Guer-

Guerre contre les Gétes, qui sont ici les Gots. Premiére mention des Gots dans l'Histoire Romaine.

Caracalla vient en Thrace, passe en Asie, implore inutilement le secours d'Esculape à Pergame contre les maladies qu'il souffroit dans le corps & dans l'esprit. Il visite Ilium, & rend de grands honneurs à la mémoire d'Achille.

C. ATIUS SABINUS II. A. R. 967.
...... CORNELIUS ANULLINUS. De C. 216.

Il vient à Antioche.

Mort de Vologése Roi des Parthes. Dissensions entre ses deux fils, qui donne à Caracalla la hardiesse de menacer les Parthes de la guerre, si on ne lui rend deux transfuges importans, Tiridate & Antiochus. Ils lui sont rendus, & il paroît satisfait.

Sa perfidie envers Abgare Roi d'Edesse, & envers le Roi d'Arménie. Il s'empare de l'Etat d'Abgare. Les Arméniens prennent les armes, & défont Théocrite, misérable danseur, mis à la tête de l'armée Romaine par Caracalla.

Cet Empereur se transporte à Alexandrie, & en massacre les habitans.

Il revient à Antioche, & cherche querelle à Artabane Roi des Parthes. Il le surprend au dépourvu, s'empare d'Arbéle, court la Médie, s'approche de la ville Royale, sans trouver nulle part d'ennemi. Pour ces exploits il s'attribue

le nom de Parthique.

A.R.968. C. BRUTTIUS PRÆSENS.
De C.217. T. MESSIUS EXTRICATUS.

Lorsqu'il se préparoit à entrer de nouveau en campagne contre les Parthes, qui de leur côté s'étoient disposés à le bien recevoir, Macrin son Préfet du Prétoire conspire contre lui.

Caracalla est tué le huit Avril.

CARACALLA.

§. I.

Origine du nom de Caracalla. Géta appellé Antonin, aussi bien que son frére. Caracalla n'ayant pu réussir à se faire déclarer seul Empereur, feint de se réconcilier avec son frére. Cruautés exercées par Caracalla. Il fait la paix avec les Barbares, & revient à Rome avec son frére. La haine des deux fréres éclate de nouveau. Leur entrée dans Rome. Apothéose de Sévére. Les deux fréres cherchent mutuellement à se détruire. Projet de partage, qui échoue. Caracalla fait tuer son frére dans les bras de leur mére. Il obtient des Prétoriens & par flatteries & par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public. Apothéose de Géta. Carnage des amis de Géta. Mort de Papinien. Fabius

bius Cilo traité outrageusement. Julius Asper relegué. Autres grands personnages mis à mort. Une fille de Marc-Auréle. Pompéïen, petit-fils de Marc-Auréle. Sévére cousin germain de Caracalla. Le fils de l'Empereur Pertinax. Thraséa Priscus. Sérénus Sammonicus. Haine de Caracalla contre la mémoire de son frére. Trouble de son ame & remords. Jeux & spectacles, dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. Il peut être regardé comme un second Caligula. Autres traits de la cruauté de Caracalla. Extorsions & rapines poussées à tout excès. Ses prodigalités pour les soldats; pour les flatteurs; en jeux & en spectacles. Il combattoit lui-même contre les bêtes, & couroit dans le Cirque. Son mépris pour les Lettres, & son ignorance. Il rendoit rarement la justice. Dégoûts qu'il faisoit éprouver à ses Assesseurs. Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier, pour lui en rendre compte. Ses Ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes. Ses débauches jointes à l'affection de zèle pour la pureté des mœurs. Prétendu zèle de Religion, accompagné du goût pour la Magie & pour l'Astrologie judiciaire. Contradiction universelle entre sa pratique & son langage. Monnoie prodigieusement altérée. Il attaque le Sénat & le peuple par des invectives. Il ne prenoit conseil que de lui-même. Il communique le droit de citoyens Romains à tous les ha-

 bitans

bitans de l'Empire. Sa passion folle pour Alexandre. Il affecte de se plaire aux exercices & aux travaux militaires, se confondant avec les soldats. Il vient dans les Gaules, & y commet beaucoup de violences. Il passe le Rhin, & fait la guerre aux Cennes & aux Allemands. Courage féroce des femmes Germaines. Caracalla méprisé des Barbares, achéte d'eux la paix. Il prend du goût pour les Germains, & imite leur habillement. Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Gots, fait un traité avec les Daces. Il passe en Thrace. Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille. A Pergame, il implore le secours d'Esculape, pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps & l'esprit. Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes. Il vient à Antioche. Le Roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, & obtient la paix. Perfidie de Caracalla envers Abgare Roi d'Edesse. L'Osrhoéne soumise. Pareille perfidie envers le Roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes. Caracalla vante ses exploits & ses fatigues militaires. Il vient à Alexandrie, & il y exerce un horrible massacre. L'entrée au Sénat accordée aux Alexandrins. Caracalla demande au Roi des Parthes sa fille en mariage, & sur son refus il renouvelle la guerre. Ses exploits de peu de valeur. Il se fait donner

ner le titre de Parthique. Macrin, irrité par Caracalla, & allarmé, conspire contre lui. Caracalla est tué. Instabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Sévére. Imputations fausses, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla. Tous le haïrent, excepté les gens de guerre. Ouvrages dont il embellit Rome. On l'a dit pére d'Héliogabale. Oppien Poëte Grec a vécu sous Caracalla.

QUOIQUE les deux fréres, Caracalla & Géta, ayent commencé de régner ensemble, je ne nomme dans le titre que l'aîné, parce que le second ne jouït que très-peu de tems du rang suprême, & le perdit bientôt avec la vie.

Le nom de *Caracalla*, par lequel nous désignons l'Empereur dont je vais écrire le régne, n'est qu'une espéce de sobriquet, qu'il ne prit jamais lui-même. Il fut d'abord nommé Bassianus, du nom de son ayeul maternel Bassianus Prêtre du Soleil en Phénicie, pére de l'Impératrice Julie, & de Julia Mésa, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Sévére devenu Empereur, & se préparant peu d'années après à associer son fils à l'Empire, lui fit quitter ce nom, qui dénotoit la condition privée, & même une origine assez obscure; & il y substitua les noms magnifiques & respectés de *Marc-Auréle Antonin*, qui passérent en usage, &

Origine du nom de *Caracalla*. *Dio. Lib. LXXVII. p. 851. 890. & 892. Spart. Carac. 9. Vict. Epit.*

qui sont les seuls dont le Prince se soit servi dans la suite. Mais comme il en deshonoroit la splendeur par sa conduite, ce même Prince ayant pris goût pour une sorte d'habillement Gaulois appellé *Caracalla*, ensorte qu'il le portoit par préférence, & qu'il en fit distribution aux soldats, & aux habitans de Rome, afin qu'ils le portassent comme lui, on lui donna à cette occasion dans les entretiens particuliers le nom de *Caracalla* : qui lui est resté comme personnel, & propre à le désigner sans équivoque.

Géta appellé Antonin, aussi bien que son frére. *Spart. Sev.* 19. & 20.

Son frére P. Septimius Géta ne changea point ses noms, mais il y ajoûta celui d'Antonin : nom qui étoit alors l'objet de la vénération publique, & que Sévére eût souhaité rendre commun à tous les Empereurs, comme celui d'Auguste. Son admiration & son respect pour ce nom alloient jusqu'à l'enthousiasme, & il regardoit comme une très-grande gloire pour lui de laisser pour successeurs deux Antonins: gloire frivole, & bien démentie par l'événement, puisque l'un périt par l'épée de son frére, & l'autre par sa propre fureur.

Caracalla n'ayant pu réussir à se faire déclarer seul Empereur, feint de se réconcilier

Caracalla ambitieux de régner seul, avoit souvent tenté de se défaire de Géta, du vivant même de Sévére. La souveraine puissance, dont il se vit par la mort de son pére en pleine possession, lui facilitoit l'exécution de son plan criminel : & il commença à le manifester, en agissant

auprès

auprès des gens de guerre pour les engager à le déclarer seul Empereur. Il n'épargna ni libéralités, ni promesses : il mit en œuvre tous les ressorts qu'il put imaginer. Mais les soldats attachés à la mémoire de Sévére, respectant ses volontés, regardant les deux Princes comme leurs éléves & leurs nourrissons, à qui ils devoient une égale tendresse, se sentant même plus portés d'inclination pour Géta, qui ressembloit beaucoup à son pére, & qui montroit un caractére de douceur & d'humanité, se refusérent à toutes les sollicitations de Caracalla. Ainsi tous les titres d'honneur demeurérent communs aux deux fréres, à l'exception de celui de Grand-Pontife, que l'aîné se réserva, comme avoit fait Marc-Auréle lorsqu'il s'associa L. Vérus. Il y eut même entre eux une réconciliation apparente. Ils ne purent résister aux exhortations & aux priéres de l'Impératrice Julie, & de tous les anciens amis & conseillers de Sévére, qui les pressoient vivement d'éteindre une haine funeste, & de vivre dans l'union à laquelle la liaison du sang & l'intérêt commun les invitoient. Ils s'embrassérent & se promirent mutuellement une amitié fraternelle, pendant qu'ils conservoient dans leur cœur l'animosité des plus implacables ennemis.

avec son frére.
Herod. L. III.
Dio, Lib. LXXVII.
A. R. 962.
De C. 211.

Tillem.

Ils commencérent donc à régner ensemble, au moins quant au titre. Car dans la réalité Caracalla, plus violent,

plus emporté, jouït seul de la puissance, & il montra tout d'un coup quel horrible usage il en prétendoit faire. Il remplit de sang toute la maison Impériale. Il tua les Médecins qui avoient résisté à ses instances parricides; l'affranchi Evode, qui avoit présidé à son éducation, & qui l'exhortoit à vivre en bonne intelligence avec son frére; l'affranchi Castor, qui avoit mérité toute la confiance de son pére, & qui par-là ne pouvoit manquer d'être odieux au fils. Il envoya égorger dans leur exil Plautilla sa femme & Plautus son beaufrére. Papinien étoit trop amateur de la vertu pour plaîre à un tel Empereur. Il fut destitué de la charge de Préfet du Prétoire: & cette disgrace n'étoit que le prélude d'un sort encore plus triste, qui l'attendoit. A ces exploits de cruauté & d'injustice contre les siens, Caracalla joignit la mollesse à l'égard des ennemis. Il fit la paix avec les Calédoniens, en abandonnant les forts avancés que Sévére avoit construits dans leur pays pour les tenir en respect. Il n'avoit rien de plus pressé que de revenir à Rome: & il partit de la Grande-Bretagne le plus promptement qu'il lui fut possible, accompagné de sa mére & de son frére.

Cruautés exercées par Caracalla.

Il fait la paix avec les Barbares, & revient à Rome avec son frére.

Malgré la réconciliation prétendue des deux Princes, la division éclata entre eux dans tout le chemin. Ils ne prenoient point le même logement: ils ne mangeoient point à la même table: ils vivoient

La haine des deux fréres éclate de nouveau. *Herod. L. IV.*

voient dans une défiance continuelle l'un à l'égard de l'autre, & ils usoient de précautions infinies contre le poison qui pourroit se trouver mêlé dans leur breuvage ou leur nourriture : enfin lorsqu'ils furent arrivés à Rome, ils partagérent entre eux le Palais Impérial, qui étoit plus grand qu'aucune ville de Province, & ils se fortifiérent chacun de leur côté par des gardes & des barricades, qui fermoient toute communication d'une partie à l'autre.

Leur entrée dans Rome.

Ils firent pourtant leur entrée en commun dans Rome. Tout le peuple couronné de laurier sortit au devant d'eux : le Sénat en corps les harangua hors des portes. Ils entrérent ensuite en pompe, marchant les premiers avec tous les ornemens de la dignité Impériale. Suivoient les Consuls, qui portoient l'urne où étoient renfermées les cendres de Sévére : & tous ceux qui venoient saluer les nouveaux Empereurs, rendoient aussi leurs hommages à l'urne sépulcrale de leur pére. Elle fut portée au tombeau des Antonins. De-là on se rendit au Capitole, pour y offrir les sacrifices usités dans les entrées solennelles des Empereurs.

Apothéose de Sévére.

Sévére fut mis au rang des Dieux : & ses deux fils concoururent encore pour la cérémonie de l'Apothéose, qui fut célébrée avec beaucoup de magnificence. Hérodien nous en donne la description.

Mais comme j'ai rendu un compte détaillé, d'après Dion, des obséques de Pertinax, pour éviter les redites, je n'emprunterai ici d'Hérodien que deux circonstances, qui ne se trouvent point dans le récit de l'autre Historien.

La premiére est que pendant sept jours que la figure de cire représentant le Prince mort étoit exposée sur un lit de parade, les Médecins, comme s'il n'eût été que malade, s'assembloient tous les jours autour du lit pour consulter, & faisoient ensuite leur rapport, annonçant une santé qui dépérissoit, & une fin prochaine : comédie singuliére, dont l'équivalent a passé dans nos mœurs.

La seconde observation que j'ai à faire, regarde la structure du bucher, qui étoit un bâtiment quarré à plusieurs étages. Ces étages alloient toujours en diminuant jusqu'au dernier, qui n'étoit qu'une petite loge. Dans la chambre du second on plaçoit le lit & la figure du Prince mort. Le dernier & le plus haut étage enfermoit l'aigle, qui devoit en s'envolant porter au ciel l'ame de l'Empereur.

Les deux fréres cherchent mutuellement à se détruire. *Dio. Lib. LXXVII. Herod. L. IV.*

Les fils de Sévére, après s'être réunis pour rendre les derniers honneurs à la mémoire de leur pére, ne furent plus occupés que de la haine qui les animoit à se détruire l'un l'autre. Sur ce point nos Auteurs ne remarquent entre eux d'autre différence, sinon que les procédés de l'as-

l'aîné étoient plus violens. Mais chacun de son côté cabaloit contre son frére, pour parvenir à régner seul : chacun par intrigues secrettes, par gratifications, par promesses, cherchoit à se faire des créatures. Et Géta réussissoit à s'attacher un plus grand nombre de partisans, parce qu'il se montroit plus ouvert, plus accessible, plus affable. Il témoignoit de l'amitié & de la bonté à ceux qui l'approchoient. D'ailleurs ses inclinations étoient décentes. Il avoit du goût pour les Lettres & pour ceux qui les cultivoient : & dans les exercices du corps, il ne s'adonnoit qu'à ceux qui n'avoient rien d'ignoble, & qui pouvoient compâtir avec son rang. Au contraire Caracalla étoit dur & sauvage, prompt à se mettre en colére ; toujours menaçant, plus curieux de se faire craindre que de se faire aimer. Il affectoit des maniéres soldatesques, & une ardeur pour la guerre & pour les armes, dans laquelle il entroit beaucoup de politique & de vanité.

Projet de partage, qui échoue.

Il étoit aisé de prévoir les suites funestes d'une haine si furieuse & si acharnée entre deux fréres qui possédant par indivis le souverain commandement, avoient à chaque instant occasion & intérêt de se heurter. S'il s'agissoit de nommer aux charges, chacun vouloit placer ses amis. S'ils jugeoient ensemble les causes, ils prenoient toujours des sentimens contraires, au grand préjudice des plai-

deurs & du bon droit. Ils se trouvoient eux-mêmes fatigués de leurs dissensions éternelles sur les grandes & sur les petites choses, & ils crurent que le meilleur expédient pour les terminer étoit de partager l'Empire. Ils se concertérent d'assez bonne grace sur ce projet, qui tendoit à les séparer pour ne se revoir jamais. Géta cédoit à son frére Rome & tout l'Occident, & il prenoit pour lui l'Asie & les Contrées Orientales, comptant établir sa résidence à Antioche, ou à Alexandrie. La Propontide étoit une barriére naturelle, qui auroit borné de part & d'autre les deux Etats; & il y auroit eu garnison entretenue à Byzance, & à Chalcédoine, pour empêcher le passage & la communication de l'un à l'autre. Pour ce qui est de l'Afrique, la partie occidentale de cette région, c'est-à-dire, la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, devoient appartenir à Caracalla: Géta auroit eu dans son lot le côté de l'Orient.

Ce plan, qui convenoit aux deux fréres, n'étoit point goûté des premiers de la République. Jaloux de la grandeur Romaine, ils craignoient de l'affoiblir en la partageant: & la division en Empire d'Occident & Empire d'Orient, qui s'introduisit dans la suite, & qui s'établit enfin à demeure, étoit alors une nouveauté qui révoltoit tous les esprits. L'Impératrice Julie en fut blessée; & dans un grand conseil qui se tint à ce sujet,

jet, & auquel elle assista elle dit à ses fils: „ Vous trouvez le moyen de partager les „ terres & les mers : mais moi, comment „ me partagerez-vous entre vous deux? „ Il faut donc m'ôter la vie, & couper „ mon corps en deux moitiés, afin que „ chacun ait la sienne." Elle accompagna un discours si touchant de gémissemens & de larmes: elle embrassa ses deux fils: elle les tenoit ensemble réunis entre ses bras. Toute l'assemblée fut attendrie : on se sépara sans rien conclure, & le projet échoua.

Caracalla fait tuer son frére dans les bras de leur mére.

Les querelles, les embuches clandestines, les tentatives d'empoisonnement, un peu suspendues par l'espérance d'un arrangement, recommencérent aussitôt. Caracalla entreprit de tuer son fréfre à la faveur de la licence des Saturnales; & le trouvant trop bien gardé, il résolut, à quelque prix que ce fût, & en violant les droits les plus sacrés, de se ménager une occasion où il pût l'avoir sous sa main sans défense, & exécuter enfin son parricide.

Il ne se flattoit pas que Géta se fiât jamais à lui, ou comptât sur ses promesses & sur ses sermens. La tendresse que leur mére commune avoit pour ce fils chéri, fut le piége que Caracalla mit en œuvre pour le surprendre & pour le perdre. Il feignit de désirer une réconciliation, & il pria Julie de lui procurer une entrevue avec Géta dans son appartement. L'in-

fortuné Géta s'y rendit sans nulle défiance, croyant que la présence de sa mére étoit pour lui une sauvegarde qui le mettoit à l'abri de tout danger. Il se trompoit. A peine fut-il entré, qu'il se vit assailli par des Centurions que son frére avoit cachés en embuscade. Il courut à sa mére, qui le reçut dans ses bras. Les meurtriers, animés par Caracalla, ne respectérent point un asyle si inviolable: ils se jettérent sur Géta, malgré les efforts que faisoit Julie pour se mettre au devant d'eux, & pendant qu'il crioit, ,, Ma mére, ma mére, sauvez-moi, on ,, m'assassine," ils le percérent de plusieurs coups. Il semble que son frére ne se soit pas contenté d'ordonner, & qu'il ait voulu être l'un des exécuteurs, puisque quelques années après il consa-
Dio, p. 880. cra dans le temple de Sérapis à Alexandrie l'épée dont il s'étoit servi pour le meurtre de Géta. L'Impératrice, qui le tenoit serré entre ses bras & sur son sein, fut toute couverte du sang de son fils. Elle compta pour peu de chose, dans un si horrible événement, d'avoir été elle-même blessée à la main. Mais le comble de la douleur pour elle, c'est qu'il ne lui fut point permis de pleurer une mort si funeste dans toutes ses circonstances.
Spart. Carac. 3. & Get. 6. Menacée elle-même de la mort par un fils barbare, il lui fallut cacher ses larmes, & montrer de la joie dans l'excès de l'amertume.

Géta

Géta avoit vingt-deux ans & neuf mois lorsqu'il fut tué. Il étoit né le 27. Mai de l'an de J. C. 189. Ainsi sa mort tombe aux environs du 27. Février 212. A. R. 963.

Après le parricide commis, Caracalla redoutoit la colére des soldats. Il usa de ruse, & chercha à les tromper, au moins dans le premier moment. Il s'enfuit de la chambre de sa mére, & parcourant comme fort effrayé tout le Palais, il crie qu'il vient d'échapper à un grand danger, & qu'il a eu peine à sauver sa vie. En même tems il ordonne à la garde de l'accompagner au camp des Prétoriens, seul endroit où il puisse trouver sa sureté. Personne n'étoit encore instruit du fait. Sa garde le suivit, & la marche précipitée du Prince à travers toute la ville répandit l'allarme parmi les citoyens.

Il obtient des Prétoriens par flatteries & par largesses que Géta soit déclaré ennemi public.

Dio & Herod. & Spart. Carac. 2.

Arrivé au camp Caracalla se fait porter dans l'espéce de sanctuaire où l'on honoroit d'un culte religieux les drapeaux militaires & les images des Dieux & des Césars. Là il se jette contre terre, il remercie les Dieux Sauveurs, il offre des sacrifices d'actions de graces. C'étoit sur le soir : & les soldats, dont les uns prenoient le bain, les autres étoient déja retirés dans leurs tentes, accourent de toutes parts, avides de sçavoir quel est donc cet événement inopiné, qui agite si violemment l'Empereur.

Lorsqu'il les vit assemblés, il n'eut garde d'avouer son crime. Il leur débita un

un roman de son invention, tourné cependant de maniére à leur faire deviner la vérité. Il dit qu'il venoit d'échapper à grande peine aux embuches d'un ennemi : qu'il avoit fallu livrer un combat dans lequel leurs Empereurs avoient tous deux couru un extrême danger, & dont lui seul s'étoit sauvé par une faveur singuliére de la Fortune. Il ajoûta que c'étoit pour les soldats un sujet de joie, de n'avoir plus que lui pour Empereur. „ Félicitez-vous, leur dit-il, de ce que „ maître pleinement de toutes choses, „ rien ne m'empêchera désormais de sa„ tisfaire la passion que j'ai de vous enri„ chir." Il sçavoit bien que sa meilleure apologie auprès des soldats seroit une abondante largesse. Il leur promit donc dix mille sesterces * par tête, & il doubla à perpétuïté la ration de bled qu'on leur fournissoit chaque jour. Il joignit à cette énorme prodigalité les discours les plus flateurs & les plus rampans. „ Je me re„ garde, dit-il, comme l'un d'entre vous. „ Si je souhaite de vivre, c'est pour vous, „ c'est afin de pouvoir vous faire beau„ coup de bien ; car tous nos trésors „ sont à vous." Il fit parade de son goût décidé pour la guerre. „ Mon premier „ vœu, disoit-il, est de vivre avec vous : „ sinon je veux mourir au milieu de „ vous. Quelle autre mort digne d'un „ homme de courage, que celle qui est „ accompagnée de gloire sur un champ „ de

* Douze cens cinquante livres.

„ de bataille ?" Par ces différens artifices il obtint ce qu'il vouloit des soldats. La vérité avoit percé durant l'intervalle qui s'étoit écoulé depuis son arrivée au camp. Un fait de cette nature ne pouvoit pas demeurer longtems caché, & les gens du Palais l'avoient divulgué. Les soldats en étoient donc instruits. Mais éblouis par les largesses de Caracalla, ils le déclarérent seul Empereur, & Géta ennemi public.

Tout n'étoit pas encore fait. Il falloit séduire pareillement un second camp construit près d'Albe, apparemment depuis l'augmentation des Prétoriens faite par Sévére. Caracalla s'y transporta, & il y éprouva beaucoup de difficulté. Les soldats de ce camp, qui avoient appris le meurtre de Géta sans qu'aucune préparation ni aucun détour leur en diminuassent l'horreur, étoient extrêmement indignés. Ils protestoient hautement, qu'ils avoient juré fidélité aux deux fils de Sévére, & qu'ils ne pouvoient se rendre en quelque sorte complices de la mort violente de l'un d'eux. Mais l'argent est tout-puissant sur des hommes qui ne sont pas attachés par principe à la vertu. Caracalla fit les mêmes promesses par lesquelles il avoit gagné leurs camarades, & il eut le même succès.

Ce n'étoient pas de simples promesses : l'effet suivit sur le champ. Les soldats, munis d'un ordre de Caracalla, al-
lérent

lérent au Trésor public & au Fisc Impérial se payer par leurs mains. Ainsi furent dissipées en un seul jour les richesses immenses que Sévére avoit amassées souvent par des voyes tyranniques, pendant un régne de dix-huit ans.

Il tâche de se justifier auprès du Sénat; & il rappelle tous les exilés.

Caracalla passa la nuit dans l'un des deux camps, probablement dans l'ancien : & le lendemain sûr des soldats, il osa se présenter au Sénat, en prenant néanmoins toutes les précautions que lui inspiroit la frayeur compagne inséparable du crime. Il étoit armé d'une cuirasse sous sa toge : il fit entrer avec lui ses gardes, qu'il rangea sur deux files le long des bancs des Sénateurs.

Hérodien lui met dans la bouche en cette occasion un discours, où il est aisé de sentir la Rhétorique d'un Ecrivain plus capable d'orner une déclamation, que de manier un sujet si difficile. Il débute par des lieux communs : il s'autorise d'exemples qui le condamnent : il a la témérité d'imputer à Marc Auréle d'avoir contribué à la mort de L. Vérus. Tout ce que je trouve dans cette piéce de plus raisonnable, c'est une observation sur l'utilité qui reviendra à l'Etat de n'avoir qu'un seul chef, & de n'être plus obligé de reconnoître deux maîtres. Contentons-nous de dire avec Spartien, que Caracalla se plaignit des embuches dressées contre sa vie par son frére; & qu'il s'efforça de faire passer le meurtre de

Géta

Géta pour une légitime défenſe de ſa part, parce qu'il lui avoit fallu de toute néceſſité ou tuer ou périr.

Peu content lui-même de ſes moyens de juſtification, de même qu'il avoit gagné les ſoldats par ſes libéralités, il voulut acheter en quelque maniére ſon pardon du Sénat par une oſtentation de clémence. Lorſqu'il fut deſcendu de ſon trône, étant déjà près de la porte, il ſe retourna : „ Ecoutez, Meſſieurs, dit-il „ en élevant la voix. Afin que ce jour-ci „ ſoit un jour de joie pour tout l'Uni- „ vers, je veux que tous les exilés, pour „ quelque cauſe qu'ils ayent été condam- „ nés, ayent la liberté de revenir dans „ cette ville." Caracalla avoit mauvaiſe grace à faire le rôle de Prince clément. Par cette indulgence trop générale, il ne faiſoit nulle diſtinction des innocens & des coupables, & il remplit Rome d'un grand nombre de ſcélérats qui avoient bien mérité leur condamnation. Et bientôt après il revint à ſon caractére, & il repeupla les Iles d'illuſtres perſonnages injuſtement proſcrits.

Nos Auteurs ne nous apprennent point quelle délibération prit le Sénat ſur le diſcours de l'Empereur. Mais je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici ce que Spartien raconte de l'apothéoſe de Géta. On fit entendre à Caracalla, qu'en ſouffrant que la mémoire de ſon frére fût honorée, il ſatisferoit en partie le public, qui

Apothéoſe de Géta.

Spart. Get. 2. & 7.

qui lui sçauroit gré de cette modération. Il y consentit par ce mot devenu célébre: „ Qu'il (a) soit Dieu : il me suffit qu'il „ ne soit plus vivant." Le Sénat rendit donc un Decret pour mettre Géta au rang des Dieux. On lui célébra des funérailles magnifiques, & ses cendres furent portées au tombeau des Antonins.

Carnage des amis de Géta. *Dio. & Herod. & Spart. Carac. 4. & Get. 6.*

Mais cet adoucissement extérieur de la colére de Caracalla à l'égard du mort, ne tira nullement à conséquence par rapport aux vivans. Tous ceux qui avoient été attachés à Géta à quelque titre que ce pût être, hommes, femmes, amis, affranchis, esclaves, soldats, gens de théâtre qui lui avoient plû, musiciens, athlétes, tous furent mis à mort jusqu'aux enfans de l'âge le plus tendre. La partie du Palais que ce Prince infortuné avoit habitée, fut toute remplie de carnage & de sang. Dion fait monter à vingt mille le nombre des morts : & leurs corps étoient emportés sur des chariots à travers la ville, & ensuite brulés sans cérémonie, ou même exposés aux bêtes carnassiéres & aux oiseaux de proie.

Caracalla ne se contenta pas de ces morts obscurs. Il immola à sa haine un grand nombre d'illustres victimes, parmi lesquelles Papinien tient le premier rang.

Mort de Papinien. *Spart. Sev. 21. & Carac. 3. 4. 8. & Get. 6.*

Ce grand homme, l'honneur de la Jurisprudence Romaine, avoit d'étroites liai-

(a) Sit Divus, dum non sit vivus.

liaisons avec Sévére & avec sa famille. Il étoit, dit-on, allié de cet Empereur par l'Impératrice Julie, & conséquemment parent de ses enfans. Ils avoient été ensemble disciples du même maître, Cerbidius Scévola fameux Jurisconsulte; & Papinien succéda à Sévére dans la charge d'Avocat du Fisc. Lorsque Sévére fut devenu Empereur, il fit Papinien Préfet du Prétoire; & après avoir profité, dit-on, tant qu'il vécut, des conseils de ce sage ami, pour adoucir en bien des occasions la dureté de son caractére, en mourant il lui recommanda d'une façon particuliére les Princes ses fils. Papinien, dont la probité égaloit la profonde connoissance qu'il avoit acquise du Droit & des Loix, se crut engagé d'honneur à répondre par sa conduite à la confiance que Sévére avoit eue en lui. Il exhorta à l'union & à la concorde les jeunes Empereurs, & s'étant bientôt par-là rendu desagréable à Caracalla, il fut privé, comme je l'ai dit, de la charge de Préfet du Prétoire. Cette disgrace fut apparemment couverte du prétexte d'honorer davantage son mérite: & Mr. de Tillemont suppose avec beaucoup de vraisemblance, qu'en le destituant Caracalla le fit Sénateur. Car il ne l'éloigna pas de sa personne: & l'on raconte que le jour qu'il s'expliqua devant le Sénat sur le meurtre de son frére, en sortant pour retourner au Palais Impérial, il étoit appuyé sur Papinien & sur Cilo, qu'il destinoit

tous

tous deux en ce moment à la mort.

La cause de la mort de Papinien lui est extrêmement honorable. Pressé par l'Empereur de lui fournir des couleurs pour justifier l'attentat exercé sur son frére, & de l'aider d'un discours apologétique, il n'eut pas pour Caracalla la même complaisance que Senéque avoit eue pour Néron. „ Il est plus facile, ré„ pondit-il avec fermeté, de commettre „ un parricide, que de le justifier; & c'est „ un second parricide, que d'accuser un „ innocent. " Caracalla dissimula dans l'instant. Mais peu après les Prétoriens soulevés par ses ordres secrets demandérent la mort de Papinien, qui eut la tête tranchée d'un coup de hache. On prétend que l'Empereur trouva mauvais qu'on l'eût exécuté avec la hache, & non avec l'épée: foible & frivole marque de considération, fondée sans doute sur ce que le supplice par l'épée avoit quelque chose de moins flétrissant & de plus militaire. Deux épitaphes de Papinien trouvées, dit-on, à Rome, le font mourir âgé seulement de trente-six ans. Mais cette date ne s'accorde point avec les faits que j'ai rapportés d'après les anciens Auteurs. S'il fut condisciple de Sévére, & son successeur dans la charge d'Avocat du Fisc, il ne doit pas y avoir eu entre eux une grande différence d'âge.

Dio, & Spart.

Gravin. de Ortu & Progr. Jur. 96.

Id. ibid. 98.

Sa gloire dans la Jurisprudence a été portée au plus haut degré. Il a toujours été regardé par les Jurisconsultes comme

surpassant tous ceux qui l'avoient précédé, & comme laissant peu d'espérance de l'égaler à ceux qui viendroient après lui. Une loi de l'Empereur Valentinien III. ordonne qu'en cas de partage de sentimens entre les Jurisconsultes, l'avis de Papinien soit préféré. Il eut d'illustres Assesseurs, Ulpien & Paul, deux grands maîtres, qui se faisoient gloire de s'appeller les disciples de Papinien. Son fils fut tué avec lui : il étoit actuellement Questeur.

Tillem. Sév. 30.

Spart. Nig. 7.

Spart. Carac. 4.

Fabius Cilo ne perdit point la vie : mais il éprouva toutes sortes d'indignités, & si Caracalla le sauva, ce ne fut que malgré lui. Cilo étoit un des principaux amis de Sévére, deux fois Consul & Préfet de la ville, & il avoit présidé à l'éducation des Princes: ensorte que Caracalla affectoit de l'honorer comme un second pére. Par ces raisons, quoiqu'il haît en lui un censeur qui avoit toujours blâmé l'antipathie entre les deux fréres, il n'osa pas cependant ordonner ouvertement sa mort. Mais des soldats conduits par un Tribun, agissant néanmoins comme par un mouvement de zèle volontaire pour l'Empereur, allérent enlever Cilo dans le bain, pillérent sa maison, & le traînérent indignement dans les rues, lui déchirant sa chemise de bain, qui étoit le seul vêtement qu'il eut sur le corps, & le frappant au visage. Leur plan étoit de le conduire ainsi au

Fabius Cilo traité outrageusement.

Dio & Spart. Carac. 4.

Pa-

Palais, pour recevoir à son sujet les derniers ordres de l'Empereur. La vue d'un homme si respectable traité si outrageusement, excita une sédition. Les soldats des cohortes de la ville, qu'il avoit commandés en sa qualité de Préfet de Rome, firent des mouvemens qui effrayérent Caracalla. Il accourut, & couvrant Cilo de sa casaque, il s'écria : „ Que „ l'on cesse de frapper mon pére, mon „ maître, celui qui a élevé mon enfan„ ce ; l'attaquer, c'est m'attaquer moi„ même". Il fut ainsi contraint de laisser la vie à Cilo : mais il s'en vengea sur le Tribun & sur les soldats, qui furent mis à mort sous prétexte des excès auxquels ils s'étoient portés contre Cilo, &, dans la vérité, pour ne l'avoir pas tué dès qu'ils s'étoient vu maîtres de sa personne.

Dio. ap. Val.

Julius Asper relegué.

Julius ou Julianus Asper, dont étoient fils les deux Consuls de l'année où Géta périt, fut aussi outragé & relegué, trop heureux de pouvoir conserver la vie.

Autres grands personnages mis à mort.

Dion avoit nommé un grand nombre de têtes illustres qui furent abattues par les fureurs de Caracalla. Mais son abbréviateur, qui ne les connoissoit pas, nous a privés de ce détail, & il a enveloppé le tout dans une expression générale, qui nous fait comprendre que les flots du sang le plus respectable coulérent sans distinction d'innocens & de cou-

coupables, sans forme de justice, sans autres régle que le caprice d'un Prince furieux. Hérodien & Spartien nous instruisent un peu davantage : & quoique les morts tragiques qu'ils rapportent n'appartiennent peut-être pas toutes au tems qui suivit immédiatement la mort de Géta, comme il seroit difficile & peu important de faire la distinction des dates, je ne séparerai point ce que mes Auteurs ont réuni. *Herod. L. IV. & Spart. Carac. 3. & 4.*

Caracalla fit mourir une sœur de Commode, fille de Marc-Auréle, alors fort âgée, & qui avoit été respectée par tous les Empereurs précédens. Le crime de cette Dame étoit d'avoir pleuré la mort de Géta avec l'Impératrice Julie. **Une fille de Marc-Auréle.**

Il restoit encore un rejetton de la famille de Marc-Auréle, Pompéïen petit-fils de ce sage Empereur par Lucille, homme de mérite, qui fut deux fois Consul, & employé dans des commandemens importans. Comme Caracalla, qui le craignoit & le haïssoit, n'avoit néanmoins aucun prétexte à alléguer contre lui, il le fit assassiner secrétement, & répandit le bruit que des voleurs l'avoient tué sur un grand chemin. **Pompéïen petit-fils de Marc-Auréle.**

Il ôta pareillement la vie à son cousin-germain, qui se nommoit Sévére comme son pére, & il joignit contre lui la perfidie à la cruauté. Après lui avoir donné une marque d'amitié en lui envoyant un plat de sa table, le lendemain il **Sévére cousin-germain de Caracalla.**

ordonna à des soldats d'aller le poignarder. Le malheureux Sévére ayant eu avis de l'arrêt de mort prononcé contre lui, voulut se sauver, & troublé par la frayeur il sauta par la fenêtre & se rompit la jambe. Il ne laissa pas de se traîner dans l'appartement de sa femme. Mais les assassins l'y découvrirent, & le massacrérent en insultant à sa triste avanture.

Le fils de l'Empereur Pertinax.

L'Empereur Pertinax avoit laissé un fils de même nom, qui parvint au Consulat. Sa qualité de fils d'Empereur le rendoit suspect, & l'obligeoit en bonne politique à se tenir sur ses gardes. Il négligea une précaution si néceſsaire, & il laissa échapper un bon mot qui lui couta la vie. Quelques années après la mort de

Spart. Carac. 10. & Get. 6.

Géta, comme un Préteur nommé Faustinus récitoit dans le Sénat avec emphase les surnoms glorieux que Caracalla s'attribuoit, l'appellant *le très-grand Sarmatique*, *le très-grand Parthique*, Pertinax lui dit : „ Ajoûtez le *très-grand Gé-* „ *tique*". Ce mot étoit ingénieux, & en paroissant se rapporter à quelque avantage remporté sur les Gétes, auxquels réellement Caracalla avoit eu affaire, il faisoit une allusion maligne au meurtre de Géta. Pertinax, déja odieux, paya de sa tête une si piquante plaisanterie.

Thraséa Priscus. *Dio. ap. Val.*

On trouve aussi dans Dion, mais sans nul détail de circonstances, la mort de Thraséa Priscus, enveloppé par Caracalla dans le carnage des amis de Géta.

C'é-

C'étoit un homme qui ne le cédoit à aucun, dit l'Historien, soit pour la naissance, soit pour la sagesse de sa conduite. Les noms qu'il portoit semblent indiquer qu'il descendoit du fameux Thraséa & d'Helvidius Priscus son gendre.

Plusieurs Gouverneurs & Intendans de Provinces périrent pour la même cause & sur les mêmes soupçons. *Herod.*

Un homme de Lettres partagea le triste sort de tant de grands personnages qui tenoient le premier rang dans l'Etat. Sérénus Sammonicus, Auteur de plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste qu'un petit Traité en vers sur les remédes convenables à différentes maladies, avoit eu le malheur de plaîre à Géta, qui lisoit volontiers ses livres. C'en fut assez pour mériter la haine de Caracalla, qui l'envoya tuer dans sa maison, & pendant qu'il étoit à table. Sammonicus avoit formé une Bibliothéque de soixante-deux mille volumes : collection bien magnifique alors, & l'une des plus nombreuses que jamais ait faite aucun particulier avant l'invention de l'Imprimerie. *Sérénus Sammonicus. Spart. Get. 5. & Carac. 4. Capit. Gord. jun. 16.*

La mémoire de Géta étoit si odieuse à son frére, qu'il déchargea sa colére jusques sur les pierres qui avoient servi de soutiens aux statues de ce Prince malheureux. Il fit fondre la monnoie qui portoit son image. Il abolit les fêtes que l'on célébroit au jour de sa naissance, & il affectoit de choisir ce jour pour le souil- *Haine de Caracalla contre la mémoire de son frére. Dio ap. Val. & L. LXXVII. p. 876.*

 ler

ler par les plus grands crimes. Il n'étoit point permis de prononcer ni d'écrire son nom. Les Poëtes n'osoient l'employer dans les Comédies, où il étoit assez usité, comme il paroît par Térence. Les testamens où on lui avoit fait quelque legs, étoient cassés, & les biens des testateurs, confisqués.

Trouble de son ame, & remords. *Spart. Carac. 3.* Cependant, par un travers inexplicable, si ce n'est que le crime est toujours inconséquent, & rempli de contradictions, Caracalla fit mourir plusieurs de ceux qui avoient eu part au meurtre de son frére. Lætus qui l'y avoit enhardi, fut le premier puni, & prit par son ordre du poison. Lui-même il pleura souvent la mort de Géta. Les remords de son pa- *Dio, p. 877.* ricide le tourmentérent toute sa vie. Il voulut appaiser par des sacrifices magiques sa conscience bourrelée, & il tenta d'évoquer les ombres de Sévére & de Commode.

Jeux & spectacles, dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. Pour tâcher de s'étourdir & de faire diversion, peu après son crime commis, il donna des jeux & des spectacles. Ce reméde fut de peu de vertu, puisque les inquiétudes & les agitations de son esprit durérent, comme je viens de le dire, *Dio, p. 873.* autant que sa vie. Dans la représentation des jeux même il fournit des preuves du levain funeste qui avoit aigri ses humeurs. Il se repaissoit avidement du sang des gladiateurs. Il en contraignit un, nommé Baton, de combattre trois fois en

un

un même jour contre trois différens adversaires, dont le dernier le vainquit & le tua. Je ne sçais si l'on ne peut pas rapporter au même tems la mort d'un fameux conducteur de chariots, qui plus souvent victorieux que jamais aucun ne l'eût été, avoit remporté dans les courses du Cirque sept cens quatre-vingts-deux couronnes ; & que Caracalla fit tuer, parce qu'il étoit attaché à une faction ennemie de celle que le Prince favorisoit. Il déploya pour un semblable sujet ses fureurs contre tout le peuple. Dans des jeux du Cirque une grande partie de ceux qui y assistoient ayant raillé & sifflé un cocher que Caracalla affectionnoit, l'Empereur se crut insulté lui-même, & il manda des troupes auxquelles il donna ordre d'enlever & de tuer les coupables. Comme il n'étoit pas possible de les démêler, les soldats, toujours amateurs du pillage & des violences, attaquérent indistinctement tous les spectateurs : ils en tuérent plusieurs, & se firent bien payer de ceux à qui ils laissérent la vie. *p. 871.* *Herod.*

Ce Prince étoit un second Caligula, par les emportemens, par les caprices fougueux, par le mépris de toutes les loix & de toutes les bienséances, par la haine contre le Sénat, par les rapines & la prodigalité, enfin par la phrénésie. Car sa raison étoit altérée, & le dérangement de son esprit se manifestoit d'une façon si visible, que personne ne dou- *Il peut être regardé comme un second Caligula.*

tant du fait, on n'étoit embarrassé qu'à en chercher la cause : & on crut l'avoir trouvée dans les enchantemens pratiqués contre lui par les Barbares dans le pays desquels il avoit été, ainsi que nous le dirons bientôt, porter la guerre.

Il est triste d'avoir à peindre un pareil monstre. Mais l'Historien ne fait pas son sujet : & d'ailleurs ces sortes d'exemples, où le vice réuni à la puissance rend malheureux celui qui commande aussi bien que ceux qui obéïssent, sont bien propres à nous détromper de l'admiration que nous portons naturellement à la grandeur, & de la fausse idée de bonheur que nous y attachons.

Autres traits de la cruauté de Caracalla.
Spart. Carac. 2. & 4.

Je n'ai pas encore épuisé tous les traits de la cruauté de Caracalla. Il louoit sans cesse Tibére & Sylla : & il avoit réellement tous leurs vices, mais sans aucune des qualités qui les rendoient recommandables à certains égards. Il imitoit en particulier Tibére dans sa malignité à métamorphoser en crimes d'Etat les moindres irrévérences envers ses statues & tout ce qui le représentoit. Un jeune Chevalier Romain, qui entrant dans un lieu de débauche y avoit porté une bague sur laquelle étoit l'image de l'Empereur, fut mis en prison : & il auroit été puni du dernier supplice, si Caracalla luimême n'eût été prévenu par la mort.

Dio ap. Val.

Son inhumanité s'étendoit jusqu'à priver de la sépulture d'illustres personnages

ges à qui il avoit ôté la vie. Au contraire il révéroit le tombeau de Sylla, qu'il fit chercher & reconstruire.

Nul service n'adoucissoit ses fureurs. Dans une maladie considérable qu'il eut, ceux qui l'avoient soigné eurent la mort pour récompense. *Spart. Carac. 5.*

Il n'aima jamais personne, & ses plus grandes démonstrations d'amitié étoient ordinairement la preuve d'une haine plus implacable. Ceux dont il épargna le sang par quelque raison que ce pût être, il imaginoit des moyens de les faire périr sous prétexte de les placer honorablement. Il les envoyoit gouverner des Provinces sous un climat ennemi de leur tempérament, & qui devoit leur être funeste, soit par les rigueurs du froid, soit par les chaleurs brulantes. *Dio.*

La voie odieuse des poisons lui étoit familiére. On l'accuse d'en avoir fait des amas prodigieux, & l'on en trouva après sa mort, s'il est permis d'ajoûter foi au témoignage de Macrin son meurtrier, pour la valeur de trente millions (*a*) de sesterces. *Dio, Lib. LXXVIII.*

Il recevoit avidement & invitoit même les délations, mal toujours détesté, & toujours pratiqué. Comme c'étoit un moyen sûr de lui plaire, toutes sortes de personnes se mêlérent de cet odieux

(a) *Trois millions sept cens vingt-cinq mille livres Tournois.*

dieux métier, Chevaliers Romains, Sénateurs, Dames illustres. Un Prince méchant rend la méchanceté commune parmi ses sujets.

Extorsions & rapines poussées à tout excès.
Dio, Lib. LXXVII.

Les rapines & les extorsions de Caracalla marchérent du même pas que ses cruautés, & il ne s'occupa durant tout son régne qu'à vexer les peuples & à les dépouiller. Pour ses prétendues victoires, dont nous ferons connoître dans la suite la juste valeur, il exigeoit de grosses sommes à titre de couronnes, suivant un usage, ou plutôt un abus que les bons Empereurs avoient toujours pris soin de modérer. Il obligeoit les Provinces de fournir gratuitement toutes les provisions nécessaires à l'entretien & à la subsistance de ses armées, & il en formoit de si grands magazins, qu'il y trouvoit encore du profit, & faisoit trafic du superflu. Il déguisoit souvent ses exactions sous le nom de présens, qu'il tiroit & des particuliers riches, & des villes. Il inventa de nouvelles impositions, & il rendit plus onéreuses les anciennes. Ainsi au lieu du vingtiéme, qui se prenoit sur le prix des esclaves affranchis, & sur les successions testamentaires, il établit le dixiéme, en révoquant & annullant toutes les exemptions de ce droit, qui pour des cas favorables avoient été accordées par ses prédécesseurs. C'étoit surtout les Sénateurs qu'il s'étudioit à ruiner. Lorsqu'il fut sorti de Rome, dit l'Historien

Dion,

Dion, pour ses voyages & ses expéditions militaires, nous étions forcés de lui bâtir à nos dépens sur tous les chemins par lesquels il pouvoit passer, des maisons magnifiques & garnies de tout ce qui étoit nécessaire pour le recevoir: encore la plupart restérent elles inutiles, & il y en eut quelques-unes qu'il ne vit pas seulement. Dans les villes où il annonçoit qu'il devoit prendre ses quartiers d'hiver, il falloit que nous lui fissions construire des Amphithéatres pour les combats de bêtes, des Cirques pour les courses de chariots; & ces édifices, qui nous avoient couté beaucoup, étoient détruits sur le champ, ensorte que l'on ne pouvoit douter que son plan ne fût d'épuiser nos fortunes par les dépenses exorbitantes auxquelles il nous contraignoit.

Par ces vexations de toute espéce il ruinoit sans ressource & les villes & les provinces, & les grands & les petits; & il ne se cachoit point du dessein de tirer tout à lui seul: „ Je prétens, disoit-il, „ qu'il n'y ait que moi dans tout l'Uni„ vers qui ait de l'argent: je veux tout „ avoir, pour en faire des largesses aux „ soldats". Sa mére lui fit un jour des remontrances sur cette tyrannie. Elle lui représenta qu'il ne restoit plus aucun moyen, juste ou injuste, odieux ou favorable, de faire de l'argent. „ Ne crai„ gnez rien, ma mére, répondit-il en

„ portant la main sur son épée, tant que
„ j'aurai cet instrument, l'argent ne me
„ manquera pas".

Ses prodigalités pour les soldats. *Dio, Lib. LXXVII. Dio, Lib. LXXVIII. p. 904.*

Le principal usage qu'il faisoit de ces sommes amassées du sang des peuples, étoit de les distribuer aux soldats pour gagner leur affection. On prétend que les augmentations de solde qu'il leur accorda se montoient à deux cens quatre-vingts millions (a) de sesterces par année. Il comptoit se ménager ainsi une sauvegarde contre la haine publique, & dans une occasion il en écrivit au Sénat en ces termes: „ Je sçais que bien des „ choses vous déplaisent en moi, & c'est „ pour cela que j'entretiens des soldats „ des armées, afin de pouvoir mépriser „ vos vaines censures".

Pour les flatteurs.

Les flatteurs avoient aussi bonne part à ses largesses, & un million de sesterces ne lui coutoit rien pour récompenser un trait d'adulation qui lui avoit plû.

En jeux & en spectacles.

Les spectacles de combats de bêtes, de courses de chevaux, étoient une autre sorte de dépense à laquelle il se livroit sans mesure. Outre les animaux qu'il se faisoit fournir aux dépens des Sénateurs, il en achetoit lui-même un grand nombre de toutes les sortes, éléphans, tigres, rhinocéros. Extrême en tout, & faisant céder à ses goûts pervers toute autre considération, il exposoit & prostituoit sa per-

Il combattoit lui-même contre les

(a) *Trente-cinq millions de nos livres Tournois.*

bêtes, & couroit dans le Cirque.

personne à ces indignes combats, & on remarque qu'en un jour il tua cent sangliers de sa main. Il ne rougissoit pas de conduire des chariots dans le Cirque, & il s'en faisoit même gloire, comme imitant en ce point le soleil. Toujours attentif à son plan de ruiner les riches, il chargeoit de la dépense des jeux quelque affranchi, quelque Sénateur opulent, qui y avoit les honneurs de la présidence. L'Empereur vétu en cocher avec la livrée de la faction bleue, saluoit du fouet qu'il tenoit à la main le président, & lui demandoit quelques piéces d'or, comme le plus vil des mercenaires.

Son mépris pour les Lettres, & son ignorance.

Telles étoient les inclinations de Caracalla : & par une suite nécessaire de ce goût décidé pour l'indécent & le frivole, il méprisoit tout ce qui est digne d'estime. Les Lettres & ceux qui en faisoient profession, étoient l'objet de ses dédains & de son aversion (*a*). Son pére avoit

(a) *Philostrate* (Soph. II. 30.) *rapporte que Philiscus, Professeur à Athénes, ayant prétendu jouïr en cette qualité de certaines exemptions, Caracalla le condamna, & prononça son jugement en ces termes méprisans : „ Il n'est „ pas juste, que pour quelques méchantes déclamations on „ diminue le nombre de ceux qui doivent porter les char„ ges publiques". Je n'ai point fait usage de ce trait dans le texte, par deux raisons, premiérement, parce qu'il n'est pas mal assorti à la personne de Philiscus, dont le talent étoit plutôt de parler beaucoup, que de bien parler ; en second lieu, parce que le privilége refusé à Philiscus fut accordé peu après par Caracalla à un Philostrate Lemnien, qui apparemment le méritoit mieux. Il n'en est pas moins constant par le témoignage de Dion, que cet Empereur n'avoit que du mépris pour les gens lettrés.*

avoit pris à tâche de le cultiver par tous les exercices qui forment l'esprit & le corps. Le jeune Prince apprit fort bien à monter à cheval, à faire des armes, à lutter, à nager. Mais pour ce qui est des belles connoissances, soit Littérature, soit Philosophie, il n'y fit aucun progrès : & le peu qui en étoit entré par force dans son esprit, il l'oublia dans la suite si parfaitement, qu'il ne sembloit pas en avoir jamais entendu seulement prononcer le nom. Ce n'étoit pas que les dispositions naturelles lui manquassent. Il concevoit aisément, il s'exprimoit en bons termes. Le noble & bel usage, l'élevation de sa fortune, une audace que ne gênoit jamais la réflexion ni aucune retenue, tout cela l'inspiroit pour l'ordinaire assez heureusement. Le travail & l'étude n'y influoient en rien.

Il rendoit rarement la justice. Dégoûts qu'il faisoit éprouver à ses Assesseurs.

Un Prince ainsi disposé ne devoit pas aimer la fonction de rendre la justice, que les bons & sages Empereurs, & même les médiocrement mauvais, tels que Sévére son pére, avoient remplie avec beaucoup d'assiduité & d'application. Caracalla jugeoit très-peu, & lorsqu'il le faisoit, c'étoit en y joignant des dégoûts tout-à-fait mortifians pour ses Assesseurs. Voici de quelle façon s'en exprime Dion, qui les avoit fréquemment éprouvés. Il nous faisoit avertir, dit cet Historien, qu'il jugeroit, ou tiendroit Conseil de grand matin. Nous ne man-

quions

quions pas de nous rendre à ſes ordres au moment preſcrit: & il nous faiſoit attendre au-delà de l'heure de midi, quelquefois juſqu'au ſoir. Nous l'attendions en dehors, ſans avoir même la permiſſion d'entrer dans les antichambres. Il nous faiſoit enfin appeller pour des ſéances de très-courte durée: encore dans les derniers tems s'accoutuma-t-il à nous renvoyer ſouvent, ſans que nous l'euſſions ſeulement ſalué. Pendant ces longs intervalles que le Prince qui nous avoit mandés nous faiſoit perdre à plaiſir, il s'amuſoit à des bagatelles: il conduiſoit un chariot, il combattoit contre des bêtes, ou comme gladiateur, il buvoit, il s'enyvroit: nous voyions paſſer devant nous des viandes & de grands vaſes de vin, qu'il envoyoit aux ſoldats de ſa garde. Il trouvoit de la ſatisfaction à nous inſulter en nous fatiguant.

Autant que Caracalla avoit d'averſion pour les ſoins dignes d'un Empereur, autant ſe portoit-il avec curioſité à s'informer de tout ce qu'il pouvoit convenablement ignorer. Il ſe faiſoit inſtruire de toutes les nouvelles: il vouloit ſçavoir tout ce qui ſe paſſoit, juſqu'aux détails les plus minces & les plus futiles. Des ſoldats étoient chargés de lui ſervir d'yeux & d'oreilles, & ils ſe répandoient partout, épiant ce que chacun diſoit & faiſoit. Ils exerçoient ainſi une fâcheuſe tyrannie ſur les citoyens: & afin que rien

Sa curioſité. Soldats chargés de tout épier pour lui en rendre compte.

ne les gênât dans leur odieux ministére, l'Empereur s'étoit réservé à lui seul le pouvoir de les punir.

Ses Ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes.

C'étoit à de pareils hommes qu'il donnoit sa confiance. Ennemi des gens de bien, il ne pouvoit employer que des misérables. Dion cite un eunuque nommé Sempronius Rufus, Espagnol de naissance, empoisonneur & charlatan de son métier, exilé pour ses crimes par Sévére, & mis à la tête des affaires par Caracalla.

Théocrite, fils d'un esclave, & couvert d'opprobre & d'infamie dans les premiéres années de sa jeunesse, avoit été maître à danser des Princes enfans de Sévére. Il ne paroît pas qu'il réussit beaucoup, même dans ce métier. Car ayant dansé sur le théatre de Rome, il fut sifflé, & réduit à aller à Lyon divertir la Province. Ce même homme, d'esclave & de danseur devint, par le choix de Caracalla, Général d'armée & Préfet du Prétoire. Il abusa de sa fortune avec toute l'insolence d'une ame servile. Il fut voleur, il fut cruel. Entre autres personnages distingués qu'il fit périr, Dion nomme Flavius Titianus, qui étant Préfet d'Egypte eut le malheur de déplaire à Théocrite. Celui-ci, dans l'emportement de sa colére, sauta à bas de son tribunal l'épée nue à la main. „ Voilà, dit froide„ment Titianus, un saut de danseur". Cette plaisanterie poussa à bout Théocrite, & il ordonna que Titianus fût égorgé sur le champ.

Epa-

Epagathe affranchi des Césars n'eut pas moins de crédit, & n'en usa pas moins tyranniquement, que Théocrite.

Pandion, autrefois valet des cochers du Cirque, étoit parvenu à conduire le char de l'Empereur dans une guerre contre les Barbares de la Germanie. En conséquence de cet emploi, Caracalla ne rougit point de le traiter d'ami & de compagnon d'armes dans une lettre au Sénat. Il reconnoissoit lui être redevable de la vie, comme ayant été tiré par son adresse d'un extrême danger. Il le mettoit au dessus des soldats, auxquels il donna toujours la préférence sur les Sénateurs.

J'ai déjà dit que ce Prince si haïssable donna encore dans la débauche la plus effrénée. Il s'y livra avec un tel excès, qu'attaqué de maladies honteuses il se rendit impraticable ce qu'il ne cessoit de désirer, & remplaça un genre de désordre par un autre encore plus infame. Ce qui est singulier, c'est qu'avec cette horrible conduite, & pendant qu'en bien des occasions il fomentoit lui-même la licence publique, d'un autre côté il faisoit le personnage de Prince zèlé pour la pureté des mœurs. Il punissoit de mort l'adultére. Il condamna quatre Vestales, dont il avoit voulu deshonorer l'une, nommée Claudia Læta. Elle fut enterrée vive avec deux de ses compagnes, Aurélia Sévéra & Pomponia Rufina. La qua-

Ses débauches jointes à l'affectation de zèle pour la pureté des mœurs.

quatriéme, qui se nommoit Lanutia Crescentina, prévint l'affreux supplice auquel elle étoit destinée, en se précipitant elle-même du haut d'un toit sur le pavé.

Prétendu zèle de religion, accompagné du goût pour la Magie & pour l'Astrologie judiciaire. *Spart. Carac. 5. Dio.*

Ce n'étoit pas seulement le zèle pour les mœurs, c'étoit aussi le zèle de religion, dont Caracalla faisoit parade dans les cruautés qu'il exerça sur des Vestales vraisemblablement innocentes. Car il vouloit passer pour le plus religieux des hommes : & il est vrai qu'on doit le louer d'avoir défendu qu'on lui donnât les noms des divinités qu'il adoroit. Mais cette prétendue piété envers ses Dieux s'allioit en lui avec la passion pour la Magie, & l'estime pour les Magiciens : & c'est par cet endroit qu'Apollonius de Tyanes mérita son culte. Ce Prince s'appliquoit aussi à l'Astrologie judiciaire. Il se faisoit donner les horoscopes des premiers citoyens de l'Etat, & il jugeoit par cette voie si trompeuse qui étoient ceux dont il devoit se croire ou affectionné ou haï : ensorte que ce qu'il s'imaginoit lire dans les Astres décidoit des faveurs & des graces qu'il accordoit aux uns, & des rigueurs qu'il faisoit éprouver aux autres. En même tems il interdisoit sévérement à ses sujets toute pratique superstitieuse : & il y eut des personnes condamnées sous son régne pour avoir porté à leur cou des amulétes contre la fiévre.

Contradiction universelle

Sa conduite & son langage se démentoient en tout. Il se donnoit pour homme

me frugal, à qui les chóses les plus communes suffisoient, & il aimoit le vin & la bonne chére. Les provinces & les particuliers étoient obligés de fournir pour sa table tout ce que les terres & les mers produisent de plus délicieux. Encore ne sçavoit-il pas s'en faire honneur. Il mangeoit ce qui lui étoit envoyé, non avec les Sénateurs & les Grands de la République, mais avec des affranchis. entre sa pratique & son langage. Spart. Caras. 9. Dio.

Il louoit sans cesse la générosité de l'ancien Fabricius, qui avoit averti Pyrrhus de la trahison de son Médecin : & il tiroit vanité pour lui-même d'avoir fait naître l'inimitié & la guerre entre les Vandales & les Marcomans, auparavant amis; & d'avoir sçu se rendre maître, sans doute par perfidie, de la personne de Gaiobamarus Roi des Quades, dont il instruisit le procès suivant les formes judiciaires, & qu'il condamna à mort avec plusieurs de ses Officiers.

Il avoit tué son frére : & dans le tems qu'il faisoit la guerre aux Parthes, qui avoient alors pour Rois deux fréres assez mal d'accord ensemble, il écrivoit au Sénat que cet Empire étoit menacé de grands maux par la division entre les fréres qui le gouvernoient.

A la tête des armées, il affectoit de vivre en soldat, de partager avec les troupes leurs exercices & leurs fatigues, de se contenter de la nourriture la plus simple, de se priver du bain, de faire à pied des

des marches considérables. Mais dans tout cela il entroit beaucoup de forfanterie. Il se précautionnoit avec soin contre le chaud & contre le froid : il portoit une tunique fine & légére, qui avoit l'apparence de cuirasse sans en avoir l'incommodité.

Monnoie prodigieusement altérée.

Tout étoit faux en lui : il n'y avoit pas jusqu'à sa monnoie qui ne fût trompeuse & altérée. Il nous donnoit, dit Dion, du plomb argenté pour de l'argent, & du cuivre doré pour de l'or, réservant l'or & l'argent le plus pur pour les Barbares de qui il achetoit la paix.

Il attaque le Sénat & le peuple par des invectives. Spart. Carac. 6.

Il étoit un article sur lequel il ne se déguisoit point. Jamais il ne cacha sa haine contre le Sénat & contre le peuple Romain, plus insensé en ce point que Caligula, qui sçachant qu'il méritoit d'être haï des Sénateurs, tâchoit au moins de se ménager l'affection de la multitude. Caracalla attaquoit ces deux ordres, c'est-à-dire, toute la nation, par des invectives pleines de dureté & d'arrogance, qu'il publioit soit en forme d'Edits, soit comme harangues. Il mettoit toute sa confiance dans les gens de guerre, par lesquels il périt.

De tous ces traits il résulte que le caractére de Caracalla étoit un composé de vices qu'ils manifestoit, parce qu'il les prenoit pour des vertus, & des dehors de vertus qu'il affectoit, mais à travers lesquels perçoit aisément le vice.

A

A tant de maux nul remède : tous les travers de ce Prince étoit incurables, parce qu'il ne prenoit conseil que de lui-même. Il prétendoit seul tout sçavoir, seul tout pouvoir. Il portoit même envie à ceux en qui il remarquoit quelque supériorité de lumiéres ; & loin de les consulter, il s'irritoit contre eux, & se portoit à les perdre.

Il ne prenoit conseil que de lui-même.

Dio. ap. Val.

C'est pourtant cet Empereur qui a rendu commun à tous les habitans de l'Empire le droit de citoyens Romains. La politique de Rome a beaucoup varié sur cet article. Romulus son fondateur fut très-libéral du droit de citoyen, & il le donna presque à tous les petits peuples qu'il vainquit. La raison de cette conduite est toute simple. Il fortifioit un Etat naissant, en changeant en citoyens de sa ville tous ceux qui en avoient été d'abord les ennemis.

Il communique le droit de Citoyens Romains à tous les habitans de l'Empire.

Quand la République fut devenue puissante, & que conséquemment la qualité de citoyen Romain eut commencé à donner une prééminence, des distinctions & des priviléges en même tems honorables & utiles, les Romains s'en montrérent très-jaloux, & ils ne l'accordérent plus qu'à bon titre. Les peuples de l'Italie ne purent jamais l'obtenir de leur gré, & il fallut qu'ils l'arrachassent par une guerre sanglante, qui mit Rome à deux doigts de sa ruine.

Les premiers Empereurs, Auguste & Ti-

Tibére, gardérent la même réserve, & ils suivirent la maxime de maintenir la dignité du nom Romain, en évitant de multiplier le nombre de ceux qui le portoient.

La facilité excessive de Claude commença de relâcher les liens de cette politique sévére. Sous ce Prince imbécile l'argent venoit à bout de tout. Messaline & les affranchis vendoient le droit de citoyen, comme tout le reste, à quiconque se présentoit pour l'acheter. Les Gaulois Transalpins obtinrent même de l'indulgence de Claude l'entrée au Sénat & aux premiéres charges de l'Empire. Cette porte une fois ouverte ne se referma plus : les concessions se multipliérent à l'infini, surtout depuis que Rome se vit gouvernée par des Princes, qui non seulement n'appartenoient pas à son ancienne noblesse, mais qui n'étoient pas même de sang Italien. Des Empereurs (a) Espagnols, Gaulois, Africains, de naissance ou d'origine, auroient eu mauvaise grace à se rendre difficiles sur l'extension d'un droit auquel ils ne participoient eux-mêmes que par la facilité qu'on avoit eue de l'étendre. Alors non seulement les particuliers, mais les villes & les pro-

(a) *Trajan & Adrien étoient d'origine Espagnole. Les ancêtres de Tite-Antonin étoient de Nîmes dans les Gaules. Sévére étoit né à Leptis en Afrique. Il est vrai que ces Empereurs sortoient de colonies Romaines, & avoient le droit de citoyens par leur naissance. Mais il est bien vraisemblable qu'ils auroient eu de la peine à prouver leur descendance de vrais Romains leurs auteurs.*

provinces obtinrent pour tous leurs habitans le droit de citoyens Romains. Le Sénat se remplit de Provinciaux. Rome eut tout communément des Consuls nés à Athénes, en Bithynie, en Syrie, en Afrique, & dans toutes les différentes parties de l'Empire. La distinction néanmoins de citoyen & de sujet, de Romain & d'étranger, subsistoit encore, jusqu'à ce que Caracalla l'abolit par une Constitution solennelle, ainsi qu'il paroît par les témoignages combinés de Dion & d'Ulpien. *Dio ap. Val. Dig. Lib. I. tit. 5. leg. 17.*

Il est aisé de deviner les prétextes spécieux qu'alléguoit l'Empereur. Il étoit beau de réunir sous un seul nom tous les peuples de l'Empire, & de faire de Rome la patrie commune des habitans de l'Univers. Son vrai motif, bien digne de lui, étoit l'augmentation des revenus du Fisc. Les citoyens étoient assujettis à plusieurs droits, que ne payoient point les étrangers. Ainsi sous couleur de privilége & de faveur Caracalla imposoit de nouvelles charges à tous ses sujets. *Dio.*

C'est un grand problême à décider, & qui passe mes lumiéres, si cet établissement en soi étoit avantageux ou nuisible au bien de l'Etat. Rome en adoptant pour citoyens tous ceux qui lui obéissoient, en confondant pleinement les droits des vainqueurs & des vaincus, fournissoit à tous des motifs communs & égaux de s'affectionner pour elle. Elle s'ap-

s'approprioit toute vertu & tout mérite qui naissoit dans le sein de son vaste Empire. Mais d'un autre côté combien ses anciennes maximes devoient-elles souffrir d'altération par le mêlange des maximes étrangéres, des préjugés nationaux, que lui apportoit cette foule de nouveaux citoyens? L'attachement même pour la commune patrie, balancé & partagé en eux par l'amour du sol natal, devoit bien s'affoiblir. Aussi voyons-nous que Rome devint indifférente même à ses Empereurs. Dioclétien pendant un régne de plus de vingt ans ne la vit presque jamais, & fixa communément son séjour à Nicomédie: & Constantin bâtit une nouvelle ville Impériale pour y établir sa résidence.

Toutes les personnes de condition libre acquirent donc par la Constitution de Caracalla le droit de citoyen, & il n'y eut plus que des Romains dans l'Empire. Il semble qu'en conséquence les distinctions de villes libres, ou municipales, de colonies, de droit Latin, de droit Italique, devoient disparoître. On en trouve néanmoins encore des traces dans les tems postérieurs. C'est que, par la loi de la nature, l'ancien ne céde jamais tout d'un coup sa place au nouveau; &, s'il n'est exterminé par la violence, il lutte toujours pendant quelque tems pour se conserver au moins en partie. Les discussions de ces détails ne me regar-

Tillem. Caracal. art. 8.

regardent point. On peut conſulter la Diſſertation d'Ezéchiel Spanheim ſur la Conſtitution dont il s'agit ici, Tome XI. de la Collection des Antiquités Romaines par Grévius.

Il ne me reſte plus que les expéditions militaires de Caracalla à raconter, où nous rencontrerons à chaque pas des preuves du même travers & du même dérangement d'eſprit que nous avons obſervé juſqu'ici.

Sa paſſion folle pour Alexandre.

Dio, & Herod. & Spart. Carac. 2.

Son premier trait de folie en ce genre fut ſa belle paſſion pour Alexandre. Dès ſon enfance il ne s'occupoit, il ne parloit que des exploits de ce fameux conquérant; il prétendit le prendre durant toute ſa vie pour modéle, & il en copia ce qu'il étoit facile d'imiter, l'habillement & l'armure. S'il ſe trouvoit quelque vaſe, quelque arme, que l'on dit avoir appartenu à Alexandre, il ſe l'approprioit comme un titre de reſſemblance. Parmi les ſtatues qu'il dreſſa à ce Prince dans toutes les villes, & à Rome en particulier dans le Capitole & dans tous les temples, il y en avoit pluſieurs dont le viſage étoit miparti, repréſentant par une moitié Alexandre, & par l'autre Caracalla. Il l'appelloit l'Auguſte de l'Orient, & il écrivit un jour au Sénat que l'ame d'Alexandre avoit paſſé dans le corps d'Auguſte, afin de regagner par la longue vie de cet Empereur la courte durée de celle qu'elle avoit eue ſous ſa premiére

miére forme. Je ne ſçais pourquoi il ne prenoit pas pour lui-même l'honneur qu'il faiſoit à Auguſte, qui aſſurément ne ſe piquoit pas d'être un Alexandre.

L'affection de Caracalla pour Alexandre le porta à vouloir avoir une Phalange Macédonienne. Il forma un corps de ſeize mille hommes, tous nés dans la Macédoine, diſciplinés & armés à la façon des anciens Macédoniens, & commandés par des Officiers qui portoient les noms de ceux qui avoient ſervi ſous Alexandre. Il menoit partout avec lui grand nombre d'éléphans, pour repréſenter les conquérans des Indes, Alexandre & Bacchus.

Tout ce qui intéreſſoit Alexandre touchoit vivement Caracalla. Il pouſſa le zèle pour ſa mémoire, juſqu'à haïr les Péripatéticiens, parce que leur maître Ariſtote avoit été regardé par quelques-uns comme complice de l'empoiſonnement & de la mort de ce Prince. C'étoit une pure calomnie, & le fait même de l'empoiſonnement eſt au moins fort douteux. Mais Caracalla n'en jugeoit pas ainſi : & en conſéquence il voulut bruler les Livres d'Ariſtote ; & il rendit ſes diſciples, après tant de ſiécles, reſponſables du prétendu crime de leur maître. Il leur retrancha les penſions & les autres avantages dont ils jouïſſoient dans le *Muſeum* d'Alexandrie.

Au contraire il aimoit & favoriſoit ſingulié-

guliérement les Macédoniens. Un jour ayant remarqué un Tribun qui montoit légérement & adroitement à cheval, il le loua beaucoup, & lui demanda de quel pays il étoit. „ De Macédoine, répondit „ l'Officier. Comment vous nommez-„ vous? Antigonus. Et votre pére? Il „ se nommoit Philippe. J'ai, dit l'Em-„ pereur, tout ce que je voulois." Il éleva l'Officier Macédonien, sur cette seule recommandation, dans les grades militaires, & peu après il le fit entrer dans le Sénat, en lui donnant rang parmi les anciens Préteurs.

Dans une autre occasion, un homme coupable de plusieurs crimes, mais qui se nommoit Alexandre, étoit poursuivi devant lui. L'accusateur en plaidant n'épargnoit pas à celui qu'il attaquoit les épithétes injurieuses, & il répétoit souvent, *le scélérat Alexandre*, *Alexandre l'ennemi des Dieux*. Caracalla se tint offensé, comme s'il eût été insulté lui-même, & interrompant l'Avocat, il lui dit, „ Si Alexandre ne vous protége, „ vous êtes perdu."

Il affecte de se plaire aux exercices & aux travaux militaires, se confondant avec les soldats.

Aimant aussi passionnément Alexandre, Caracalla ne pouvoit manquer de vouloir être guerrier. Mais il n'est pas donné à tous d'atteindre à la sublimité des talens de cette ame héroïque. Caracalla fut soldat, & non pas Général. Il se plaisoit aux exercices militaires, il se confondoit avec les derniers de ses soldats pour la maniére de se vêtir & de s'armer,

pour les travaux, pour la ſimplicité des nourritures. Suivant le rapport d'Hérodien, il mouloit ſouvent lui-même la quantité de grains qui lui étoit néceſſaire, il en paîtriſſoit la farine, il faiſoit cuire la pâte, & mangeoit ainſi le pain qui étoit le fruit de ſon travail. Il portoit quelquefois ſur ſes épaules les drapeaux des Légions, qui étoient très-peſans chez les Romains. Dans tout cela, j'ai obſervé d'après Dion qu'il y avoit plus de parade que de vérité; & que Caracalla ſçavoit l'art d'éblouïr les yeux par les apparences, en évitant le réel de la fatigue. Mais quand ce Prince eût agi de bonne foi, il y a bien loin de ces miniſtéres ſubalternes à la ſupériorité des vues, des attentions, & des connoiſſances qu'exige la conduite d'une guerre: & c'eſt dequoi Caracalla n'avoit pas même d'idée: il s'imaginoit être Alexandre, parce qu'il travailloit à la tranchée, de même qu'il ſe flattoit de tranſporter en ſa perſonne & dans ſon armée la vertu des anciens Lacédémoniens, parce qu'il avoit levé une ou deux cohortes dans le pays de Sparte. Auſſi les ſuccès répondirent-ils à des meſures ſi bien entendues: & dans toutes les guerres qu'il entreprit nous trouverons preſque uniquement des événemens honteux, que ſa vanité s'efforça envain de déguiſer en victoires.

Il vient dans les Gaules, & Il commença ſes expéditions par viſiter, c'eſt-à-dire, ravager les Gaules. Mr. de

de Tillemont place ce voyage dans la troisiéme année de son régne. L'inquiétude & la légéreté d'esprit de ce Prince, & encore plus les remords de ses crimes, & surtout du meurtre de son frére, ne lui permettoient pas de demeurer tranquille à Rome. Il vint dans la Gaule Narbonnoise, & en arrivant il fit mettre à mort le Proconsul. Il commit toutes sortes de violences, soit contre les Magistrats & Officiers, soit contre les peuples des Gaules: & malgré quelques vaines affectations de clémence, dont on découvroit aisément le faux, il y parut tel qu'il étoit, cruel & tyran, & il se fit universellement détester.

Y commet beaucoup de violences.
Spart. 5.
A. R. 964.

On peut croire qu'il revint à Rome ou sur la fin de cette année, ou au commencement de la suivante, & qu'il y apporta alors les *Caracalles*, vêtement Gaulois, dont j'ai parlé ailleurs.

Il en repartit bientôt pour aller faire la guerre dans la Germanie au-delà du Rhin. Il y eut affaire aux Cennes (a), peuple peu connu, & aux Allemands, dont il est ici parlé pour la premiére fois dans l'Histoire.

Il passe le Rhin, & fait la guerre aux Cennes & aux Allemands.
Dio.

Ce nom aujourd'hui si célébre, qui a pris la place de celui de Germains, & sous lequel nous comprenons tous les peuples qui composent ce que nous appellons

A. R. 965.

(a) *Quelques Sçavans croyent qu'on doit lire ici dans Dion le nom des* Cattes *plus connu que celui des* Cennes.

Tillem. Carac. art. 9. & Cellar. Geogr. Ant. L. II. c. 5.

lons l'Empire d'Allemagne, étoit dans ses commencemens fort obscur. L'origine même de la nation qui le portoit n'est pas illustre, s'il est vrai, comme le pensent communément les Sçavans, qu'elle doit sa naissance à un amas d'avanturiers Gaulois, qui manquant de toute chose dans leur pays, & hardis par nécessité encore plus que par caractére, vinrent, un peu plus de cent ans avant les tems dont nous parlons, s'établir entre le Mein, le Rhin & le Danube, dans des terres qu'ils trouvérent vuides, & où ils vécurent d'abord comme sujets des Romains. On prétend que le nom qu'ils prirent convenoit à leur fortune, & qu'*Alemanni* signifie *toute sorte d'hommes ramassés.*

Dio.

Caracalla commença à leur procurer de l'illustration en les attaquant. Il entra sur leurs terres comme ami & allié, & il y fit construire en divers endroits des forts & des châteaux auxquels il donna des noms tirés du sien. Ces peuples, alors Barbares, ne sentirent point les conséquences d'une telle nouveauté. Plusieurs n'en prirent aucune connoissance: les autres crurent que c'étoit un simple amusement de l'Empereur Romain. Leur indifférence inspira du mépris pour eux à Caracalla. Il crut pouvoir se signaler sans risque contre eux par un exploit de perfidie. Il rassembla toute leur jeunesse, comme voulant la prendre à sa solde, & il la fit massacrer par les troupes dont il

avoit

avoit pris soin de l'envelopper. Telle fut la glorieuse victoire pour laquelle il prit le surnom d'*Alamannicus*. Il ne rougit pas d'en divulguer lui-même la honte, en déclarant hautement qu'il avoit vaincu par la ruse des peuples dont il n'étoit pas possible de triompher par la force.

Il n'eut pas si bon marché des Cennes. Dans une action qui s'engagea avec eux, ils combattirent avec tant de furie, que blessés par les fléches des Osrhoéniens, que Caracalla avoit dans son armée, ils arrachoient le fer de la plaie avec les dents, afin d'avoir les mains libres pour continuer de se battre. Il paroît que l'avantage leur resta, mais l'or les rendit traitables. L'Empereur leur offrit de grandes sommes, & à ce prix ils lui vendirent le titre de la victoire, & lui permirent de repasser le Rhin, & de se retirer en sûreté dans la Province que les Romains appelloient Germanie.

Nous n'avons point de récit suivi & circonstancié de ces faits, mais de simples extraits ou fragmens. Ainsi c'est une nécessité de suppléer au silence des anciens monumens par des conjectures. Il faut, par exemple, supposer que Caracalla eut néanmoins la supériorité dans quelques rencontres, puisqu'il emmena prisonniéres beaucoup de femmes des Cennes (*a*) & des Allemands. On sçait

 que

(*a*) *Le texte de Dion porte le nom de* Cattes *en cet endroit. J'ai suivi dans mon récit la leçon une fois adoptée.*

que chez les peuples Germains les femmes suivoient leurs maris à la guerre.

Courage féroce des femmes Germaines.

Ces prisonniéres montrérent un courage aussi féroce que celui des hommes de leur nation. L'Empereur leur ayant laissé le choix d'être tuées ou vendues, elles préférérent la mort. On les vendit néanmoins comme esclaves, & presque toutes se donnérent à elles-mêmes la mort qu'on leur avoit refusée. Quelques-unes tuérent avec elles leurs enfans.

Caracalla méprisé des Barbares, achéte d'eux la paix.

Caracalla remporta pour tout fruit de son expédition Germanique le mépris des Barbares, qui démêlérent parfaitement à travers ses fanfaronades la lâcheté & la fourberie qui faisoient le fond de son caractére. Ce mépris pour l'Empereur Romain pénétra jusqu'au Nord, & jusqu'aux embouchures de l'Elbe. Les peuples de ces contrées, avides d'argent, & voyant que l'exemple des Cennes leur ouvroit une voie aisée pour s'en faire donner, l'envoyérent menacer de la guerre. Il répondit à leurs députés avec hauteur, mais il leur compta de grosses sommes : & les Barbares lui passérent volontiers un langage d'arrogance pour l'or effectif dont il les enrichissoit.

Il prend du goût pour les Germains, & imite leur habillement. *Herod.*

Quoiqu'ainsi méprisé & joué par les Germains, Caracalla prit du goût pour eux. Il ne se contenta pas de se les attacher par un traité d'alliance : il choisit dans leur nation les plus beaux hommes & les plus braves pour leur confier la

garde

garde de sa personne, renouvellant un usage qui se trouve établi dès Auguste, mais qui apparemment avoit souffert interruption. Il passa jusqu'à adopter leur habillement; & faisant profession de mépriser toute bienséance, il quittoit souvent la cotte d'armes que les Empereurs portoient à la guerre, & paroissoit en public vêtu de la casaque Germanique. Il prenoit aussi des perruques blondes, qui imitassent la couleur des cheveux des Germains, & la maniére dont ils les ajustoient.

Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Gots, fait un Traité avec les Daces.

A. R. 966.

Tillem Carac. art. 9.

Des rives du Rhin Caracalla se transporta sur le bas Danube, près duquel il rencontra une nation jusques-là presque inconnue, les Gots. C'est ici la premiére mention qui soit faite dans l'Histoire Romaine de ce peuple Barbare, qui dans la suite eut plus de part qu'aucun autre à la ruine de l'Empire Romain en Occident. Alors les Romains connoissoient si peu les Gots, qu'ils les nommoient Gétes, du nom des peuples qui occupoient anciennement le pays où ces nouveaux habitans étoient venus s'établir. On prétend qu'originairement ils sortoient de la Gothie, qui conserve encore aujourd'hui leur nom dans la Suéde; que par une premiére migration ils s'étoient transplantés en Germanie non loin de la Vistule sur les côtes de la Mer Baltique, où ils furent connus sous le nom de Gothons ou Guttons; que delà s'avançant

toujours vers le midi, ils vinrent s'emparer d'une partie de la Dace au Nord du Danube, où Caracalla les trouva. Il essaya le premier contre eux les armes Romaines par quelques petits combats, dans lesquels il eut, dit-on, l'avantage, mais qui n'arrêtérent pas les accroissemens formidables de puissance que prit dans assez peu de tems cette nation.

Spart. Carac. 10. & Get. 6.

Caracalla dans ce même pays fit alliance avec les Daces indépendans de la domination Romaine, & il en reçut des ôtages pour sûreté des conditions auxquelles ils s'étoient engagés.

Dio, Lib. LXXVIII. p. 878.

Il passe en Thrace.

Des bords du Danube il passa dans la Thrace, où il ne fit pas un long séjour, ni rien de fort remarquable. Seulement j'observerai que le voisinage de la Macédoine réveilla & augmenta en lui la manie de se donner pour un autre Alexandre.

Herod.

Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille.

Il traversa ensuite l'Hellespont, non sans danger, ayant été surpris de la tempête. Arrivé à Ilium, il visita les restes de cette ville fameuse: & sans s'embarrasser de la parenté prétendue entre les Romains & les Troyens, tout plein d'idées guerriéres, il honora singuliérement Achille, le plus grand ennemi de Troye. Il lui éleva une statue de bronze: il offrit sur son tombeau des libations & des couronnes de fleurs: il exécuta en son honneur des joutes & des tournois avec toute son armée: & il fit à ce sujet

Dio ap. Val. Spart. Carac. 5. Herod.

une

une gratification confidérable aux troupes, comme pour quelque grand exploit de guerre.

Afin de mieux reffembler à Achille, il voulut avoir un Patrocle, dont il célébrât les funérailles fur le lieu. La mort de Feftus, le plus cher de fes affranchis, lui en fournit l'occafion: ou, ce qui n'eft pas le moins vraifemblable dans un monftre tel que celui-ci, il fe procura cette occafion aux dépens de la vie de fon affranchi, qu'il fit empoifonner. Il n'épargna rien pour rendre pompeufes fes obféques. Il lui dreffa un bucher, fur lequel fut mis le corps, & qui fut arrofé du fang de toutes fortes d'animaux. Il invoqua par des priéres accompagnées de libations les vents, je ne fçais à quel propos, puifqu'il n'avoit point de navigation à entreprendre. Afin qu'il ne manquât rien au cérémonial, il voulut offrir au mort un flocon de fes propres cheveux: & comme il en avoit fort peu, il apprêta à rire à ceux qui le voyoient promener fa main fur une tête mal garnie, pour y chercher trois ou quatre cheveux, qu'il coupa, & jetta au milieu des flammes.

A Pergame il implore le fecours d'Efculape, pour être délivré des maladies qui lui

D'Ilion il vint à Pergame pour tâcher d'y trouver dans le temple d'Efculape la fanté de l'efprit & du corps. Car il étoit malade de l'une & de l'autre partie de lui-même. Dans fon corps il fouffroit différentes infirmités, les unes connues de tous & manifeftes, les autres cachées.

 Son

tourmentoient le corps & l'esprit.

Dio. & Herod.

Son esprit étoit troublé par des visions effrayantes. Souvent il s'imaginoit être poursuivi par son pére & par son frére, qui couroient après lui l'épée nue à la main. Ses crimes faisoient son supplice, & avoient plus de part, comme l'on voit, à l'aliénation de sa raison, que les sortiléges des Allemands, qui se vantoient d'avoir employé contre lui de puissans maléfices. Il chercha donc du soulagement à ses maux auprès d'Esculape, qui enseignoit, disoit-on, en songe les remédes dont les malades avoient besoin pour guérir. Caracalla eut des songes à contentement, mais il ne guérit point. Il recourut dans la suite à l'Oracle d'Apollon Grynéen, au Dieu Sérapis en Egypte: & tout fut inutile. Dion n'en est point surpris, & il pense que les Dieux (*a*) étoient moins touchés de ses offrandes & de ses sacrifices, qu'irrités contre ses volontés & ses actions criminelles & impies, qui le rendoient indigne d'être exaucé.

Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes.

Dio. Lib. LXXVII.

Caracalla passa l'hiver à Nicomédie: & comme il se disposoit à aller attaquer les Parthes & les Arméniens, il fit construire dans cette ville deux grandes machines dont il prétendoit se servir dans cette guerre, & qu'il fallut démonter pour les embarquer sur des vaisseaux qui les portérent en Syrie. Il

(*a*) Μήτε τοῖς ἀναθήμασι, μήτε ταῖς θυσίαις, ἀλλὰ τοῖς βουλεύμασι, καὶ ταῖς πράξεσιν αὐτῦ προσεῖχον. *Dio ap. Val. p.* 753.

Il étoit encore à Nicomédie le quatre Avril, jour de sa naissance, qu'il célébra par un spectacle bien peu convenable, suivant la remarque de Dion, à une cérémonie de joie. Il donna un combat de gladiateurs, dans lequel il ajoûta à ce jeu, déjà si cruel par lui-même, un nouveau degré de cruauté. Car un gladiateur, qui se voyoit vaincu, lui ayant demandé la vie, „ Adresse-toi, lui répon„ dit-il, à ton adversaire: il ne m'est pas „ permis de te sauver." Le vainqueur, qui auroit peut-être épargné son antagoniste abattu à ses pieds, craignit de paroître plus humain que l'Empereur, & il tua ce malheureux.

Il vient à Antioche. Le Roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, & obtient la paix. A.R. 967. *Herod. Dio.*

Il partit ensuite pour la guerre contre les Parthes, & se rendit à Antioche. Son vrai motif dans cette guerre n'étoit autre que la vaine gloire de s'acquérir le nom de Parthique, & de pouvoir se vanter d'avoir subjugué l'Orient. Pour l'entreprendre il avoit besoin d'un prétexte; car les Parthes ne songeoient nullement à l'attaquer. Il se plaignit que le Roi des Parthes donnoit asyle sur ses terres à deux transfuges importans, qui devoient lui être livrés, Tiridate & Antiochus. Nous connoissons peu Tiridate, & nous ignorons absolument son histoire. Il paroît seulement qu'il étoit fils de Vologése Roi d'Arménie, & qu'il est celui qui fut rétabli par Macrin sur le trône de son pére. Antiochus etoit un

avanturier, Cilicien de nation, qui d'abord fit le métier de Philosophe cynique, & qui dans cet état ne laissa pas de servir utilement les Empereurs qu'il accompagnoit à l'armée. Dans des climats où le froid saisissoit les soldats, & les portoit à l'abattement, le cynique endurci au mal se jettoit dans la neige, s'y rouloit, & ranimoit par son exemple le courage des troupes. Il fut magnifiquement récompensé de ses services par Sévére, & par Caracalla lui-même. Devenu riche, il quitta la besace & le bâton de Diogéne, & sa nouvelle fortune lui enflant le cœur, il forma apparemment quelque projet ambitieux pour l'exécution duquel il se lia avec Tiridate. Le succès ne répondit point à leurs vœux, & ils allérent chercher leur sûreté dans l'Empire des Parthes.

Caracalla redemandoit donc ces deux transfuges avec hauteur, menaçant de la guerre si on ne les lui livroit. Il prenoit bien son tems. Vologése Roi des Parthes venoit de mourir, & ses deux fils se disputoient la couronne. Ce moment étoit favorable pour attaquer un Empire affoibli par une division intestine. En effet Artabane, qui resta, soit alors même, soit peu après, vainqueur de son frére, eut peur des menaces de l'Empereur Romain: il lui fit remettre Tiridate & Antiochus, & il obtint la paix à ce prix.

Perfidie de Cara- Abgare Roi d'Edesse étoit allié des Romains,

mains, puisqu'on trouve, ainsi que je l'ai déjà observé, des Osrhoéniens ses sujets dans l'armée de Caracalla combattant contre les Germains. Mais rien n'étoit sacré pour cet Empereur perfide. Il invita Abgare à venir le trouver à Antioche, & lorsqu'il l'eut en sa puissance, il le fit charger de chaînes. Il soumit ainsi l'Osrhoéne privée de son Roi, & il y a lieu de croire qu'elle devint alors Province Romaine. Cependant il reste sur ce point quelques difficultés, par rapport auxquelles on peut consulter Mr. de Tillemont.

calla envers Abgare Roi d'Edesse.

L'Osrhoéne soumise.

Tillem. Carac. art. 11.

Caracalla traita le Roi d'Arménie, comme celui d'Edesse. Nous avons vu qu'un Vologése fils de Sanotruce régnoit en Arménie au tems de Sévére. Ce pouvoit être encore le même, qui se trouvant en différend avec ses fils fut mandé par Caracalla, sous couleur d'un accommodement, dont l'Empereur Romain vouloit devenir le médiateur & l'arbitre. Le Roi d'Arménie se rendit avec ses enfans auprès de l'Empereur sans nulle défiance, & ils furent tous arrêtés prisonniers. Mais l'Arménie faisoit un Etat plus puissant que l'Osrhoéne, & n'étoit pas aussi aisée à réduire sous le joug. Les Arméniens prirent les armes pour la vengeance de leur Roi, & la défense de leur liberté : & le misérable Théocrite, dont j'ai parlé, ayant été envoyé contre eux à la tête d'une armée, fut battu & repous-

Pareille perfidie envers le Roi d'Arménie.

Les Arméniens prennent les armes.

sé avec une très-grande perte. Caracalla ne recueillit donc d'autre fruit de sa perfidie, que la honte trop justement méritée, & une défiance universelle qu'il excita contre lui. Mais de pareils inconvéniens touchoient peu une ame telle que la sienne.

Caracalla vante ses exploits & ses fatigues militaires.

Au contraire il se glorifioit de ses succès, & il faisoit valoir les fatigues que lui avoient couté tant de guerres, qu'il avoit pourtant terminées sans sortir d'Antioche, & en se livrant à toutes les délices de cette ville voluptueuse. Il en prenoit même occasion d'invectiver contre le Sénat, à qui il écrivit, comme autrefois Caligula, des lettres pleines de reproches sur ce que les Sénateurs menoient une vie douce & commode, & ne remplissoient même qu'avec négligence leurs tranquilles fonctions, pendant que leur Empereur bravoit dans une expédition lointaine & les travaux & les dangers.

Il vient à Alexandrie, & y exerce un horrible massacre.
Dio, Herod. Spart. Carac. 6.

Ce n'étoit pas assez pour Caracalla de se montrer perfide envers les Rois & Princes étrangers, s'il n'exerçoit son talent odieux contre ses propres sujets; & la vénération profonde qu'il témoignoit pour la mémoire d'Alexandre, ne put garantir des effets de sa basse & cruelle vengeance la ville d'Alexandrie fondée par ce conquérant. Il est vrai que les Alexandrins, peuple volage & railleur, s'étoient attiré son indignation par de malignes plaisanteries. Ils aimoient, dit Hé-

ro-

rodien, à s'égayer (a) aux dépens de leurs Princes ; & ils hazardoient souvent contre eux de prétendus jeux d'esprit qui leur paroissoient ingénieux, mais qui faisoient une plaie dans le cœur des offensés : & l'on sçait qu'en ce genre rien ne pique si vivement que la vérité. Ainsi faisant allusion à la haine d'Etéocle & de Polynice, dont l'exemple se renouvelloit en Caracalla & Géta, ils attribuoient à Julie, mére de ces derniers, le nom de Jocaste. Ils tournoient en raillerie la vanité de Caracalla, qui petit & malfait de corps, & sans aucun mérite guerrier, se comparoit d'une part à Achille, le plus beau comme le plus vaillant des Grecs ; & de l'autre à Alexandre, le plus grand des Héros. Caracalla leur donna lieu de se repentir de cette licence, & résolu de la leur faire laver dans leur sang, il commença par les tromper.

Il annonça qu'il prétendoit aller visiter le plus beau monument subsistant de la gloire d'Alexandre, & rendre personnellement ses hommages au Dieu Sérapis. Les Alexandrins, ne pensant en aucune façon aux sujets qu'ils lui avoient fournis de les haïr, se sentirent flattés de l'honneur que vouloit faire l'Empereur à leur ville, & ils se disposérent à le recevoir

(a) Ἀποῤῥιπτοῦντες εἰς τοὺς ὑπερέχοντας πολλὰ χαρίεντα μὲν αὐτοῖς δοκοῦντα, λυπηρὰ δὲ τοῖς σκωφθεῖσι· τῶν γὰρ τοιούτων κνίζει μάλιστα ὅσα ἐλέγχει τῶν ἁμαρτημάτων τὴν ἀλήθειαν.

voir avec joie & magnificence. Lorſqu'il arriva, une foule infinie ſortit au devant de lui : les concerts de muſique, les aromates, les illuminations, les fleurs & les couronnes, tout fut prodigué.

Caracalla prit ſoin d'entretenir leur erreur. Il ſe tranſporta d'abord au temple de Sérapis, où il immola des hécatombes, & brûla ſur l'autel un amas prodigieux d'encens. Delà il paſſa au tombeau d'Alexandre, & s'étant dépouillé de ſa caſaque Impériale, qui étoit de pourpre, de ſon baudrier enrichi de pierreries, des bagues précieuſes qu'il portoit aux doigts, il offrit au Héros tous ces ornemens, & les dépoſa ſur le cercueil.

Tous ces dehors ſpécieux cachoient le noir deſſein d'exterminer les habitans d'Alexandrie. Dans la maniére dont il s'y prit, on trouve quelque variété entre Dion & Hérodien, qu'il n'eſt pourtant pas impoſſible de concilier. Il ſuffit de ſuppléer l'un par l'autre. Selon Hérodien, Caracalla feignit de vouloir former une Phalange Alexandrine, comme il en avoit déjà une Macédonienne, & ſous ce prétexte il aſſembla dans une plaine hors des murs toute la jeuneſſe de la ville, & il la fit envelopper & maſſacrer par ſes ſoldats. Dion, qui ne parle point de cette exécution, raconte que Caracalla égorgea d'abord les plus illuſtres citoyens, qui s'étoient préſentés à lui avec ce que la Religion avoit de plus

fa-

ſacré, & qu'il avoit accueillis favorablement & admis à ſa table ; qu'enſuite ſon armée ſe répandit dans toute la ville, où étoit accourue une foule infinie d'étrangers, & fit main baſſe indiſtinctement ſur tous ceux qui rempliſſoient les maiſons. Car tous avoient eu ordre de s'y renfermer, & les rues & les places étoient occupées par les troupes. Le carnage fut ſi affreux, & il y eut tant de ſang répandu, que Caracalla tout inacceſſible qu'il étoit aux ſentimens de pudeur & de pitié, n'oſa marquer au Sénat le nombre des morts. Il écrivit qu'il importoit peu de connoître les noms & le nombre de ceux qui avoient perdu la vie, parce que tous méritoient le même ſort. Les corps furent entaſſés dans des foſſes profondes, afin qu'on ne pût pas les compter, & acquérir ainſi une connoiſſance exacte de la grandeur du déſaſtre. Quelques-uns même de ceux qui étoient venus avec l'Empereur avoient péri dans cet horrible maſſacre, qui dura pluſieurs jours & pluſieurs nuits, & où la confuſion fut portée au degré le plus extrême par la précipitation, par la fureur, par les ténébres, & par la réſiſtance des plus courageux d'entre les Alexandrins. L'Auteur de cette ſanglante boucherie la contemploit, comme un ſpectacle agréable, du haut du temple de Sérapis, d'où il envoyoit de tems en tems des ordres pour animer la cruauté des aſſaſ-

sins. Il termina dignement la tragédie, en consacrant dans le temple du Dieu le poignard avec lequel il avoit tué son frére.

On juge aisément que le pillage d'Alexandrie accompagna le massacre de ses habitans. Rien ne fut épargné, ni le profane ni le sacré, ni les maisons ni les temples. Caracalla non content de ces excès, acheva d'accabler par de nouvelles rigueurs les restes malheureux de cette ville avant lui si opulente & si peuplée. Il en chassa les étrangers, hors les négocians. Il ôta les jeux & les spectacles aux Alexandrins. Il abolit les sociétés de gens de Lettres, qui étoient nourris & gagés dans le *Museum*. Il sépara par des murs & par des tours les différens quartiers de la ville, pour rompre la communication de l'un à l'autre.

Au reste cette désolation ne fut pourtant qu'un mal passager. Caracalla étant mort peu de tems après, Alexandrie se rétablit par ses propres ressources, & redevint bientôt la seconde ville de l'Empire.

L'entrée au Sénat accordée aux Alexandrins. *Dio. Lib. LI. p. 455.*

Il est singulier que ce cruel ennemi des Alexandrins soit le premier des Empereurs qui les ait admis dans le Sénat de Rome. Avant Sévére ils n'avoient pas même de Sénat dans leur ville; & son fils leur accorda l'entrée dans le Sénat de la capitale. J'ai parlé ailleurs de Cœranus, qui le premier des Egyptiens fut Sénateur & Consul Romain.

Ca-

Caracalla ne s'étoit transporté à Alexandrie que pour y exercer son horrible & perfide vengeance, & il n'avoit point perdu de vue les conquêtes Orientales, & la guerre contre les Parthes, avec lesquels il venoit de conclure la paix. Pour donner occasion à une rupture, il imagina de demander à Artabane sa fille en mariage, se promettant de deux choses l'une: ou que si sa proposition étoit acceptée, il acquerroit un droit sur l'Empire des Arsacides; ou que si elle étoit refusée, ce seroit un affront dont il auroit lieu de tirer raison par les armes. Ce projet de mariage étoit également contraire aux mœurs des Romains & à celles des Parthes. Cependant, si nous en croyons Hérodien, Artabane, après quelque résistance, y donna les mains. Je préfére sans difficulté, avec Mr. de Tillemont, le témoignage de Dion, qui assûre que le Roi des Parthes, pénétrant les desseins ambitieux & injustes de Caracalla, refusa persévéramment une alliance dont il craignoit les suites les plus funestes. Il manqua néanmoins de précaution, & il se laissa surprendre par Caracalla, qui revenu à Antioche, & ayant fait tous ses préparatifs, se trouva tout d'un coup en état d'entrer en armes sur les terres des Parthes.

Caracalla demande au Roi des Parthes sa fille en mariage, & sur son refus il renouvelle la guerre. *Dio. L. LXXVIII. Herod. & Spart. Carac. 6.*

Artabane n'avoit point de troupes assemblées, l'Empereur Romain ne rencontra rien qui lui résistât. Il ravagea les cam-

Ses exploits de peu de valeur.

campagnes, il prit des villes, entre autres Arbéle, il courut la Médie, il s'approcha de la ville Royale, & en lâche ennemi il déchargea sa vengeance jusques sur les morts. Il ouvrit les tombeaux des Arsacides, & il jetta leurs cendres au vent.

Pendant qu'il étoit ainsi maître du plat pays, les Parthes s'étant retirés sur des montagnes au-delà du Tigre, y amassoient des forces, & comptoient bien prendre leur revanche l'année suivante. Car ils ne craignoient ni l'Empereur ni les soldats Romains : l'Empereur, parce qu'ils le regardoient comme un fanfaron sans aucun vrai courage; les soldats, parce qu'ils les sçavoient énervés par les délices & par les voluptés, & corrompus par une licence qui les rendoit plus redoutables pour leurs alliés que pour leurs ennemis.

Il se fait donner le titre de Parthique.

Caracalla revint en Mésopotamie bien glorieux, & se donnant pour vainqueur des Parthes, qu'il n'avoit pas même vus. Il en écrivit sur ce ton au Sénat & au peuple Romain, prétendant avoir subjugué tout l'Orient, & avoir réduit tous les Pays au-delà de l'Euphrate à reconnoître ses loix. Il avoit si peu de jugement & de sens, que parmi ces magnifiques exploits il mêla dans sa lettre une circonstance petite & misérable. Il y tiroit vanité de ce qu'un lion descendu d'une montagne avoit, disoit-il, combattu pour lui. Le Sénat

nat sçavoit parfaitement à quoi s'en tenir sur les conquêtes de son Empereur Car ce qui touche les Princes, ne peut se cacher. Mais la crainte ne permettant d'ouvrir la bouche que pour la flatterie, on lui décerna l'honneur du triomphe, & le titre de Parthique.

Cependant informé des préparatifs d'Artabane, Caracalla se disposoit de son côté à pousser la guerre. Mais il fut prévenu par une mort violente, digne fruit de ses crimes & de sa tyrannie. L'Auteur de sa mort fut Macrin, l'un de ses Préfets du Prétoire, dont il s'étoit attiré la haine par des propos piquans & outrageux, & qui de plus, allarmé d'un danger prochain, aima mieux tuer que périr. Macrin, irrité par Caracalla, & allarmé, conspire contre lui. *Dio. Herod. & Capit. Macr. c. 4.*

M. Opelius Macrinus, que nous nommerons simplement Macrin, étoit né à Césarée en Mauritanie, aujourd'hui Alger, de parens d'une condition très-basse, ensorte qu'après son élevation on le comparoit à un âne que la fortune avoit introduit dans le Palais. Il paroît qu'il étoit Maure d'origine, & il en portoit la preuve dans sa personne, ayant une oreille percée, suivant l'usage de cette nation. La voie qu'il prit pour sortir de l'état obscur auquel sa naissance sembloit le condamner, fut l'étude des loix. Il s'y rendit médiocrement habile: mais il y porta ou y acquit un esprit d'équité & d'intégrité, préférable à la science. On lui attribue quelques vers, qui *Capit. 11.*

ne

ne sont pas propres à lui faire honneur du côté du talent Poétique. Après avoir passé par divers emplois peu relevés, il s'adonna à la plaidoirie, & ayant été chargé de la cause d'un ami de Plautien sous Sévére, il fut connu & goûté de ce Ministre, qui le fit son intendant. La chûte de Plautien parut renverser les espérances naissantes de Macrin, & peu s'en fallut qu'elle ne lui devînt funeste. Ce fut le crédit de Fabius Cilo qui lui sauva la vie, mais il ne put lui épargner l'exil. Macrin fut relegué en Afrique, & dans sa disgrace il se mit à l'abri de la misére, en exerçant à la fois les professions de Rhéteur, d'Avocat, & de Jurisconsulte. Il obtint néanmoins au bout d'un tems son rappel, & Sévére le fit maître des postes Impériales sur la voie Flaminienne. Il reçut de Caracalla l'anneau d'or & le titre de Chevalier Romain : il devint successivement Intendant de quelque partie du domaine, Avocat du Fisc : & enfin il se vit élevé à la charge de Préfet du Prétoire, la plus puissante & la plus accréditée de l'Empire. Sans-doute l'obscurité de sa naissance lui servoit de recommandation auprès d'un Prince tel que Caracalla, qui, soupçonneux & jaloux, craignoit la réunion du pouvoir avec la noblesse du sang. Dion témoigne que dans l'exercice de l'importante charge de Préfet du Prétoire, qui joignoit alors le pouvoir civil au militaire, Macrin

crin se conduisit en homme d'honneur, & montra du zèle pour la justice, au moins dans les affaires où il se décida lui-même & agit de son chef.

Sa charge l'obligeoit d'accompagner l'Empereur à la guerre, & comme il avoit plus manié la plume que l'épée, il étoit l'objet perpétuel des plaisanteries de Caracalla, qui le traitoit de lâche & de mou, & qui lui préféroit de beaucoup son collégue, nommé Adventus, homme sans éducation & sans lettres, ruste & grossier, & conservant dans le haut poste qu'il occupoit les maniéres de soldat. Macrin au contraire aimoit à avoir bonne table, il portoit sur soi de belles étoffes: & par-là il ne pouvoit manquer de déplaîre à un Empereur, qui affectoit de se contenter des habillemens & des nourritures les plus vulgaires. Caracalla haïssoit donc & méprisoit Macrin: il le menaçoit souvent de la mort: il travailloit à l'affoiblir, en écartant de lui ses créatures par des disgraces colorées sous l'apparence d'emplois plus honorables. Macrin conçut que c'étoit pour lui une nécessité inévitable de périr, s'il ne se faisoit Empereur: & une derniére avanture, qui portoit le danger à son comble, le détermina à ne point différer.

Caracalla, toujours inquiet, toujours craignant les conspirations, ne se renfermoit pas, pour s'en éclaircir & les pré-

ve-

venir, dans les ressources de la prudence humaine. Il recouroit à toutes les espéces de divinations, augures, inspection des entrailles des victimes, sortiléges & enchantemens: & il appelloit près de sa personne tous ceux qui faisoient profession de ces arts mensongers, Astrologues, Devins, Magiciens. Encore ne les croyoit-il pas aisément, & c'est en quoi il avoit le moins de tort. Il soupçonnoit que les réponses qu'ils lui faisoient lorsqu'il les consultoit lui-même, pouvoient être dictées par la flatterie: & il chargea Flavius Maternianus, qu'il avoit laissé à Rome à la tête des affaires, & sur lequel il comptoit beaucoup, de faire des consultations secrétes, & de lui en envoyer le résultat. Maternianus exécuta sa commission: & soit qu'il haït Macrin, & voulût le perdre, soit que ce Préfet du Prétoire n'eût pas si bien caché les pensées qui lui rouloient dans l'esprit, qu'il n'en eût transpiré quelque chose, le fait est que Maternianus écrivit à l'Empereur que Macrin aspiroit à l'Empire, & qu'il falloit se défaire de lui par la voie la plus courte.

Cet avis adressé à Caracalla tomba entre les mains de Macrin. Dion & Hérodien racontent diversement la maniére dont arriva cette importante équivoque. Suivant Dion, il y avoit ordre, pendant que Caracalla étoit à l'armée, de porter à l'Impératrice Julie, qui étoit restée à

An-

Antioche, tous les paquets destinés à l'Empereur. Elle les ouvroit, en faisoit le triage, & n'envoyoit à son fils que ceux qui étoient de quelque conséquence. Cette opération produisoit nécessairement un retardement: & Macrin au contraire fut averti en droiture par un ami qu'il avoit à Rome, de ce que Maternianus écrivoit à son sujet. Hérodien met sur le compte de Caracalla lui-même l'avanture qui instruisit Macrin & le mit au fait. Il dit que ce Prince, toujours livré à ses divertissemens indécens, se disposoit à conduire un chariot, & avoit déjà pris l'habit & la livrée de cocher, lorsqu'un courier lui présenta le paquet où étoit la lettre de Maternianus. Caracalla ne voulut point interrompre ses plaisirs, & il remit, suivant un usage qui lui étoit assez familier, le paquet à Macrin, en le chargeant de lui en rendre compte. Ainsi la lettre fatale parvint à la connoissance de celui contre qui elle étoit écrite: & il balança d'autant moins sur le parti qu'il devoit prendre en conséquence, que peu de jours auparavant un prétendu Devin Egyptien avoit prédit en termes exprès à Caracalla, que sa vie seroit de courte durée, & que Macrin lui succéderoit. Le Préfet du Prétoire avoit eu le crédit de faire exposer aux lions l'Egyptien, comme imposteur: mais il ne doutoit pas que la plaie ne fût restée dans le cœur du Prince, & il sentoit que cette

première impression confirmée par l'avis que donnoit Maternianus, lui annonçoit une mort infaillible. Il ne lui restoit de ressource que de prévenir Caracalla, & il s'y résolut.

Parmi les Officiers de la garde étoit un (*a*) Centurion nommé Martialis, de tous tems attaché à Macrin, & mécontent de l'Empereur, qui venoit de faire mourir son frére sur une accusation destituée de preuves. Macrin s'adressa à cet Officier, & lui rappellant le souvenir de ses bienfaits, lui en promettant de plus grands encore, l'animant à venger la mort de son frére, il lui persuada de tuer Caracalla à la premiére occasion favorable qu'il trouveroit. Martialis fit entrer dans le complot quelques-uns de ses camarades : & voici de quelle maniére la chose s'exécuta.

Caracalla est tué. *Spart. Carac.* 6 & 7. *Dio. Herod.*

Le huit Avril l'Empereur étant à Edesse, où il avoit passé l'hiver, voulut aller à Carres, pour offrir un sacrifice dans le temple de la Lune (*b*). Comme la distan-

(a) *Suivant Dion, Martialis n'étoit point Officier, & l'origine de son mécontentement contre Caracalla étoit que ce Prince lui avoit refusé le grade de Centurion. La différence est peu importante.*

(b) *La Lune étoit honorée dans ce temple & dans quelques autres comme un Dieu, & non pas comme une Déesse. On l'appelloit le Dieu Lunus. Les gens du pays disoient que ceux qui adoroient la Lune comme une Divinité femelle étoient soumis aux femmes, & leur obéissoient ; & qu'au contraire ceux qui l'adoroient comme un Dieu mâle dominoient leurs femmes, & n'en avoient rien à craindre : idée folle, mais qui a quelque rapport avec la difference de la*

tance ne laissoit pas d'être considérable, il ne crut pas devoir fatiguer son armée en la menant avec lui, & il se fit accompagner seulement de sa garde à cheval. Sur le chemin il eut un besoin naturel, qui l'obligea de mettre pied à terre. Ce fut ce moment, où il étoit presque seul, que saisit Martialis pour lui porter un coup de poignard si bien frappé & si juste, qu'il le fit tomber mort sur la place. L'assassin s'enfuit, mais ayant été reconnu au poignard sanglant, qu'il eut l'imprudence de garder à sa main, il fut poursuivi & atteint par des Scythes & des Germains de la garde de l'Empereur; & quelques Officiers Romains, qui probablement étoient du complot, l'ayant joint de près comme pour le secourir, se hâtérent de le tuer, sans doute dans la vue d'étouffer la preuve de leur complicité.

Ainsi périt Caracalla dans la fleur de l'âge, n'ayant vécu que vingt-neuf ans, dont il avoit régné six ans, deux mois, & deux jours.

L'Histoire nous présente bien des exemples de l'instabilité des choses humaines, & du néant des grandeurs. Mais je ne sçais s'il en est un plus frappant, que celui de Sévére & de sa maison. Quoi de plus brillant que la fortune de ce Prince, *Instabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Sévére.*

la condition des femmes suivant la différence des pays; esclaves en Orient, libres & souvent maîtresses en Occident.

ce, qui né dans une condition médiocre, parvient à la souveraine puissance, triomphe de deux rivaux redoutables, porte la terreur de son nom & de ses armes aux deux extrémités de l'Univers, & après un régne de vingt ans laisse son trône à deux fils en âge de lui succéder ?

L'ambition en donnant l'essor à ses désirs, pourroit-elle se proposer un sort plus magnifique ? Cependant, sans parler des inquiétudes, des fatigues, des dangers inséparables d'une puissance acquise à la pointe de l'épée, combien toute cette prospérité fut-elle empoisonnée pour Sévére par l'inimitié furieuse de ses deux fils, à laquelle tous ses soins ne purent apporter ni reméde ni adoucissement ? Après sa mort le meilleur, ou le moins mauvais des deux jeunes Princes, est tué par son frére dans les bras de leur mére commune. L'autre, couvert de crimes, monstre détesté du ciel & de la terre, après un régne fort court périt par une embuche domestique. Et voilà à quoi aboutit cette fortune de Sévére, si éclatante, &, ce semble, si solidement établie.

Le sort de l'Impératrice Julie ne démentit point celui de son époux & de ses enfans : associée à leur grandeur, elle partagea leur infortune. Nous avons vu que sous le régne de Sévére, persécutée & rendue suspecte, elle fut obligée, pour s'assurer quelque tranquillité, de

s'oc-

s'occuper uniquement de l'étude des Lettres & de la Philosophie. Le premier fruit qu'elle recueillit de l'élevation de ses fils au trône, fut le meurtre cruel de celui des deux qu'elle aimoit le mieux, du sang duquel elle fut teinte, & dont elle n'osa pas même pleurer la perte. Sous son fils parricide elle jouït de quelque considération, & c'étoit un soulagement pour une femme ambitieuse. Chargée d'une partie importante du Ministére, elle voyoit les Grands lui faire leur cour. Caracalla mettoit le nom de sa mére avec le sien à la tête des Lettres qu'il écrivoit au Sénat & au peuple. Elle avoit néanmoins le chagrin de n'être point écoutée de ce fils dans les représentations salutaires qu'elle lui faisoit de tems en tems pour l'empêcher de courir à sa ruine: & sa mort funeste la plongea dans la douleur la plus amére. Elle l'avoit haï vivant, elle le pleura mort, parce que destituée de ce soutien elle craignit de retomber dans la condition privée. Elle se livra aux plus violens transports, elle se meurtrit le sein à coups redoublés, elle éclata en invectives contre Macrin. Mais lorsqu'elle vit que ce nouvel Empereur la laissoit jouïr des prérogatives & du rang d'Impératrice, qu'il ne lui ôtoit ni sa maison, ni ses gardes, qu'il lui écrivoit même en termes respectueux, elle se consola, elle reprit courage, elle sentit renaître son ambition;

Dio. Herod.

 &

& ne se croyant pas inférieure à Sémiramis & à Nitocris, qui dans un pays peu éloigné de celui où elle étoit née, avoient autrefois régné avec gloire, elle conçut des espérances pareilles, & pour les réaliser elle trama des intrigues avec les troupes. Macrin en fut averti, & il lui ordonna de sortir d'Antioche, & même, selon quelques-uns, de se donner la mort. Ce qui est certain, c'est que sa mort suivit de près, & ne fut point naturelle; & que Julie, femme & mére d'Empereurs, soit pour obéir aux ordres de Macrin, soit fatiguée par les douleurs d'un cancer qu'elle portoit au sein depuis longtems, & qu'avoient irrité les coups dont elle s'étoit frappée, se laissa mourir de faim. Elle rendit ainsi complet le désastre de la maison de Sévére, & de tout ce qui lui avoit appartenu.

Imputations fausses, ou du moins incertaines avancées contre Caracalla. *Spart. Carac. 10.*

Caracalla s'étoit rendu si odieux, qu'on lui a même imputé des crimes au-delà de ceux dont il fut véritablement coupable. Je mets en ce nombre le prétendu inceste avec sa mére, dont l'accuse Spartien. Il est vrai que cet Ecrivain pense que Julie n'étoit que la belle-mére de Caracalla, qui, selon lui, devoit la naissance à une premiére femme de Sévére. Mais en ce point il est démenti par le témoignage de tous les Historiens: & l'accusation en elle-même est si atroce, qu'il faudroit une autre autorité que la sienne pour y donner de la vraisemblance.

Je

Je ne sçais si l'on ne doit pas porter le même jugement de ce que Dion nous débite au sujet des entretiens secrets que Caracalla avoit souvent avec les Ambassadeurs des nations Barbares, Scythes & Germains. Je n'ai point de peine à croire qu'il ait pris parmi ces nations des gardes, auxquels il témoignât même plus de confiance qu'aux soldats Romains. Mais peut-on se persuader qu'en conversant avec les Ambassadeurs des peuples Barbares, il les exhortât, s'il lui arrivoit malheur, à se jetter dans l'Italie, & qu'il encourageât leur férocité par l'espérance, en les assûrant que la conquête de Rome étoit très-aisée? Pour ces entretiens il avoit besoin d'interprétes, & il les faisoit tuer, dit-on, au sortir de l'audience. C'est donc par les Barbares eux-mêmes que Dion prétend avoir appris dans la suite ce fait si odieux, qui a tout l'air d'un bruit semé légérement, & accrédité par la haine publique.

Dio. Lib. LXXVIII. p. 891.

Macrin répandit un autre bruit dont j'ai déjà fait mention, & qui n'a pas plus de probabilité. Il voulut faire croire qu'après la mort de Caracalla on avoit trouvé dans son trésor des amas de poisons pour la valeur de sept millions cinq cens mille dragmes; (trois millions sept cens cinquante mille livres.) C'est chose bien difficile à croire sur la foi d'un ennemi, & l'on ne peut y soupçonner rien de moins qu'une énorme exagération.

Il eſt d'autant plus permis de douter de ces faits, que j'en trouve un du même genre avancé contre l'évidence par Dion & par Spartien. Dion dit que les marques de prédilection & de préférence donnés par Caracalla aux Scythes & aux Germains qui ſervoient dans ſes armées, avoient aliéné de lui les cœurs des ſoldats Romains. Spartien aſſûre que ce Prince étoit haï de toutes les troupes, ſi on en excepte les Prétoriens. Néanmoins la ſuite nous fera voir combien ſa mémoire étoit chérie des gens de guerre. Il avoit trop bien mérité leur affection.

Tous le haïrent, excepté les gens de guerre. *Dio.*

Il fut haï & déteſté de tout le reſte des hommes : & après ſa mort, au lieu de continuer à l'appeller Antonin, nom vénérable qu'il avoit profané, on le déſignoit par ſon ancien nom de Baſſianus, ou par le ſobriquet de Caracalla, ou même on lui appliquoit le nom de Tarantas, gladiateur petit & malfait de corps, laid de viſage, & qui dans ſon métier ſanguinaire ſe montroit ſinguliérement avide de ſang.

Ouvrages dont il embellit Rome. *Spart. Ca-rac. 9.*

Ce Prince ſouverainement odieux & mépriſable, embellit néanmoins Rome de ſuperbes édifices. On cite des Thermes, appellées de ſon nom Antoninien-nes, qui ſurpaſſoient pour la beauté de l'architecture toutes les autres de la ville : & près de ces Thermes il tira une rue neuve, qu'il rendit l'une des plus belles de Rome. Il conſtruiſit auſſi un portique,

que, qu'il appella le portique de Sévére, & où il fit représenter tous les exploits de guerre de son pére, & les triomphes dont ils avoient été couronnés.

Il laissa un fils digne de lui, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait été pére d'Héliogabale, qui parvint à la souveraine puissance après Macrin, & qui en fut l'opprobre. On l'a dit pére d'Héliogabale.

La Littérature, qui depuis plus d'un siécle tomboit en décadence, ne reprit pas vigueur sous un Prince pour qui les seuls exercices du corps avoient de l'attrait. Elle ne fut pas néanmoins tout-à-fait éteinte. Outre Sérénus Sammonicus, dont j'ai parlé, ce même régne a produit Oppien, Poëte Grec, né à Anazarbe en Cilicie, duquel nous avons deux Poëmes, l'un sur la Chasse, l'autre sur la Pêche. On nous débite qu'il présenta à Caracalla ces deux Ouvrages, qui furent récompensés d'autant de piéces d'or, qu'ils contenoient de vers. Si le fait est vrai, on pourra, en comparant la fortune d'Oppien & celle d'Homére, se convaincre de plus en plus qu'il s'en faut beaucoup que les récompenses soient toujours distribuées selon le mérite. Oppien est bien digne de louange pour sa piété filiale, si l'on doit croire sur la foi de l'Auteur de sa vie, qu'invité par l'Empereur à lui demander telle grace qu'il voudroit, il n'en demanda point d'autre que le rappel de son pére, exilé depuis long-

Oppien, Poëte Grec, a vécu sous Caracalla. *Tillem.*

longtems par Sévére. Je souhaiterois que ce fait fût appuyé sur une autorité capable d'y donner du poids.

On a dit que Caracalla aimoit la Musique, & on en cite pour preuve un Cénotaphe qu'il construisit à Mésoméde, Poëte Lyrique, dont j'ai parlé ailleurs.



FASTES DU REGNE DE MACRIN.

A. R. 968. C. BRUTTIUS PRÆSENS.
De C. 217. T. MESSIUS EXTRICATUS.

Macrin est élu Empereur le onze Avril par les soldats, qui ignoroient la part qu'il avoit eue à la mort de Caracalla.

Il s'éloigne en tout de la conduite de ce Prince, dont il n'ose néanmoins attaquer la mémoire ouvertement, dans la crainte d'irriter les soldats.

Il écrit au Sénat, qui le reconnoît volontiers, & lui défére tous les titres de la puissance Impériale.

Il nomme César son fils Diaduméne, âgé de neuf ans, & lui fait prendre le nom d'Antonin.

Les soldats demandent l'apothéose de Caracalla. Macrin y consent, & le Sénat la décerne.

Dé-

Délateurs punis. Projet d'abolir les Rescrits des Princes, & de réduire tout le Droit aux Loix anciennnes & solennelles.

Battu deux fois par Artabane Roi des Parthes, Macrin achéte de lui la paix.

Il rend la couronne d'Arménie à Tiridate, qui paroît avoir été fils de Vologése dernier Roi.

Il revient passer à Antioche, & il s'y livre à l'oisiveté & à la mollesse. Il veut cacher par des maniéres de hauteur la bassesse de sa naissance. Il met en place des sujets peu capables, & il en destitue de bons, que leur attachement à Caracalla & leurs talens lui rendoient suspects.

M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II. A. R. 969. De C. 218.

.... ADVENTUS.

Macrin avoit pris l'année précédente un Consulat, mais subrogé; & il le comptoit pour le premier, quoiqu'il eût déjà eu sous Caracalla les ornemens Consulaires.

Adventus avoit été son collégue dans la charge de Préfet du Prétoire, soldat rustre & grossier sans aucune culture, sans aucune connoissance des affaires civiles.

Mécontentemens & murmures des troupes contre Macrin.

Julia Mæsa, sœur de l'Impératrice Ju-

lie, profite de cette disposition des esprits pour élever à l'Empire son petit-fils Héliogabale, enfant de quatorze ans, qu'elle fait passer pour fils de Caracalla.

Il est proclamé Empereur par une Légion campée près d'Emése. Son parti se grossit en peu de tems.

Macrin donne à son fils le titre d'Auguste.

Bataille, le sept Juin, près d'Antioche. Macrin s'enfuit lâchement, & abandonne la victoire à son rival.

Voulant gagner Rome, il est arrêté à Chalcédoine, & ramené jusqu'en Cappadoce, où ayant appris la mort de son fils, qui avoit été pris & tué, il se jette en bas de la voiture où il étoit, se blessé considérablement par sa chûte, & est égorgé. Sa tête est portée à Héliogabale.

MACRIN.

§. I.

Macrin se fait élire Empereur par les soldats. Il montre les prémices d'un bon gouvernement. Il fait part de son élection au Sénat, & en demande la confirmation. Le Sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin. Adventus Préfet du Prétoire comblé d'honneurs, & éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. Diaduméne fils de Macrin nommé

*mé César & Antonin. Caracalla mis au rang des Dieux. Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le Sénat contre lui. Respect de Macrin pour les Loix. Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice & de circonspection politique. Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achète la paix. Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout. Il revient à Antioche, & se livre au plaisir & au luxe. Disposition de son armée à la révolte, Origine d'Héliogabale. Une Légion campée près d'Eméfe, le reçoit dans son camp, & le proclame Empereur. Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti. Macrin donne à son fils le rang & le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion. Lettres plaintives qu'il écrit au Sénat & au Préfet de la ville. Héliogabale déclaré ennemi public par le Sénat. Bataille où Macrin est vaincu. Il se sauve à Antioche, & delà ayant traversé l'Asie mineure, il est arrêté à Chalcédoine. Mort de Diaduméne & de Macrin. Jugement sur Macrin. Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta.

SI Macrin, après avoir fait tuer Caracalla, eût employé son crédit pour élever à l'Empire quelqu'un des premiers Sénateurs, il se seroit acquis, au jugement de Dion, une gloire infinie. On ne lui auroit point imputé à crime une

Macrin se fait élire Empereur par les soldats.

Dio. Lib. LXXVIII. p. 905.

conſpiration devenue néceſſaire pour mettre ſa vie en ſûreté ; & l'Univers auroit cru lui devoir de la reconnoiſſance pour l'avoir délivré d'un oppreſſeur & d'un tyran. Mais l'ambition s'étoit mêlée parmi les motifs qui l'avoient déterminé à attenter à la vie de ſon Empereur: & par-là il perdit tout le mérite d'une action qui, vu la façon de penſer régnante alors, lui auroit fait beaucoup d'honneur; & il s'attira bientôt à lui & à ſon fils une cataſtrophe ſanglante.

Dio, ibid. p. 893. & 894. Herod. L. IV. Cap. Macrin. 2. & 5.

Il cacha d'abord avec une grande attention & la part qu'il avoit eue au meurtre de Caracalla, & la penſée où il étoit de lui ſuccéder. La mort tragique de ce Prince aimé des ſoldats, excita dans toute l'armée la douleur, la pitié, les regrets. Macrin, plus empreſſé qu'aucun autre, vint pleurer ſur le corps de ſon maître : il lui fit rendre les derniers honneurs, & ayant recueilli ſes cendres dans une urne, il les envoya à l'Impératrice Julie, qui étoit alors à Antioche, comme je l'ai obſervé. Pendant qu'il paroiſſoit tout occupé de ces ſoins, il travailloit à ſe concilier l'affection des ſoldats, qui ſe laiſſérent d'autant plus aiſément gagner, qu'ils ne le ſoupçonnoient en aucune façon d'être complice de la mort de Caracalla, & penſoient que le Centurion Martialis avoit vengé, en le tuant, ſes injures perſonnelles. Macrin n'agit pas ſeulement auprès des troupes qu'il

avoit

avoit autour de lui : il sollicita par ses émissaires celles qui étoient cantonnées en divers endroits de la Mésopotamie. Ces intrigues durérent trois jours, pendant lesquels l'Empire Romain fut sans chef. Cependant le Roi des Parthes Artabane approchoit avec une puissante armée, & la conjoncture ne souffroit point de délai. Le quatriéme jour depuis la mort de Caracalla, qui étoit le onze Avril, les soldats Prétoriens & Légionaires s'assemblérent pour procéder à l'élection d'un Empereur.

Adventus, collégue de Macrin dans la charge de Préfet du Prétoire, auroit pu balancer les suffrages. Au moins il s'en vanta, & il osa dire aux soldats : „ L'Empire m'est dû, parce que je suis plus ancien que mon collégue. Mais je suis trop vieux, & je lui céde mes droits." Macrin fut donc élu, & après une feinte résistance, dont il voulut colorer l'irrégularité des voies qu'il avoient employées, il consentit à accepter l'Empire, & il récompensa sur le champ le zèle des troupes par une gratification.

Le jour de son élection étoit celui de la naissance de Sévére ; & Macrin, pour couvrir l'obscurité de son origine, prit le nom de cet Empereur. Il y ajoûta celui de Pertinax, qui étoit révéré de tous les amateurs de la vertu. *Cap. Macrin. 11.*

Afin que les soldats ne fussent pas seuls contens de son élevation, & pour donner *Il montre les prémices d'un*

tout

bon gouvernement. Dio, p. 893. & 896. tout d'un coup une idée favorable de son gouvernement, il révoqua toutes les condamnations prononcées sous le régne de son prédécesseur pour cause de prétendus crimes de lése-majesté, & il défendit de poursuivre les accusations de ce genre actuellement intentées. Il abolit aussi l'Ordonnance par laquelle Caracalla avoit porté au dixiéme, au lieu du vingtiéme, les droits sur les affranchissemens & sur les successions collatérales, & il remit les choses à cet égard sur l'ancien pied. Il fit cesser les vexations odieuses par lesquelles avoient été fatigués & les peuples & les particuliers opulens: il annulla les pensions accordées à des sujets indignes sur le Trésor public: en tout il se montra résolu de suivre les maximes directement opposées à la conduite de son prédécesseur.

Dio, p. 887. On lui sçut gré aussi de la modestie qu'il témoigna en défendant qu'on lui dressât aucune statue qui passât le poids de cinq livres en argent, ou de trois en or.

Il fait part de son élection au Sénat, & en demande la confirmation. Dio, Herod. & Capit. Macr. 6. 7. C'étoient-là de puissantes recommandations auprès du Sénat, auquel il fit part de sa promotion par une lettre très-mesurée. Il demandoit à la Compagnie en termes très-modestes la confirmation de ce qui avoit été fait par les soldats à son égard, & il promettoit un Gouvernement qui se sentiroit plus de l'Aristocratie que de la Monarchie, où il ne feroit rien sans le conseil des Sénateurs, & où les citoyens

yens jouïroient de leurs droits, de leurs fortunes, & d'une entiére liberté. Pour ce qui concernoit Caracalla, après avoir protesté qu'il n'avoit eu aucune part à sa mort, il évitoit de s'expliquer clairement sur sa conduite. Retenu d'un côté par la crainte des gens de guerre, & de l'autre par ses propres sentimens & par la vue de son intérêt, il ne disoit pas tout le mal qu'il en pensoit, & il se donnoit de garde d'en dire du bien. Sur l'article de la guerre contre les Parthes, comme il sçavoit qu'elle déplaîsoit aux troupes, il s'expliquoit plus ouvertement. Il osoit en blâmer l'entreprise, qu'il attribuoit à l'injustice & à la mauvaise foi de son prédécesseur. Il se plaignoit aussi de ce que les pensions que Caracalla payoit aux Barbares se montoient à des sommes exorbitantes, & égaloient la dépense de l'entretien des armées Romaines. Du reste il ne concluoit ni à le déclarer ennemi public, ni à le mettre au rang des Dieux. Il eût été bien aise que le Sénat eût flétri sa mémoire, mais il craignoit d'en ouvrir la proposition..

Le Sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin.

Le Sénat accorda à Macrin tout ce qui pouvoit satisfaire son ambition personnelle. Malgré l'obscurité de sa naissance, il l'aggrégea au nombre des Patriciens : il lui déféra tous les titres de la puissance Impériale : son fils Diaduméne fut déclaré Prince de la jeunesse, & décoré du nom de César. Le Sénat voulut même or-

ordonner que le jour de son avénement à l'Empire fût célébré par des fêtes & des spectacles. Macrin refusa son consentement à cette partie de la délibération, disant que ce jour étoit assez honoré par les jeux qui se donnoient pour la naissance de Sévére. Le Sénat lui décerna encore les surnoms de *Pieux* & d'*Heureux*, affectés alors aux Empereurs par un usage presque établi. Macrin accepta le dernier : mais il ne voulut point s'approprier le nom de *Pieux*, peut-être par respect pour la mémoire de Tite-Antonin, qui le premier l'avoit porté.

Cap. Macr. 11.

Il étoit redevable de l'empressement avec lequel on couronnoit ses vœux, à la haine que l'on portoit à Caracalla. Le Sénat ne fit point de mystére de ses sentimens à cet égard, & il les exprima avec une netteté & une force infinies. „Nous aimons mieux, crioit-on de toutes parts, „nous aimons mieux tout autre que le „parricide dont nous venons d'être délivrés, tout autre qu'un Prince de „mœurs abominables, tout autre que „le bourreau du Sénat & du peuple." On abolit les fêtes instituées en son honneur : on ordonna que ses statues d'or & d'argent fussent fondues: on affectoit de célébrer par des acclamations réitérées Martialis meurtrier de Caracalla, & l'on insistoit avec complaisance sur la conformité du nom de ce Centurion avec celui du Dieu Mars, pére & fondateur de la

Capit. Macr. 2.

Dio.

nation

nation Romaine. On n'osa pas néanmoins pousser les choses à l'extrême, ni déclarer Caracalla ennemi public. La crainte d'être massacré & mis en piéces par les soldats de la ville, arrêta les Sénateurs. Bientôt après, comme nous le verrons, cette même crainte les amena à décerner à celui qu'ils détestoient les honneurs divins.

Une des premiéres attentions de Macrin, proclamé & reconnu Empereur, fut d'éloigner Adventus son collégue, en qui il avoit craint de trouver un concurrent. Mais il usa de stratagême, & ce fut en le comblant d'honneurs qu'il le renvoya. Il lui donna la commission de porter à Rome les cendres de l'Empereur mort: il le nomma Préfet de la ville, & Consul avec lui pour l'année suivante. Cette élevation d'Adventus fut très-mal reçue du public, non seulement parce que c'étoit un homme sans naissance, & un soldat de fortune, mais parce qu'il parut absolument incapable des emplois dont on le chargeoit: vieux jusqu'à avoir presque perdu l'usage de la vue, ignorant jusqu'à ne sçavoir pas lire, totalement destitué d'expérience dans les affaires civiles, & n'en ayant pas les premiers élémens. Il ne pouvoit pas même prononcer un discours de quatre lignes: & le jour que s'exécuta le cérémonial de son élection au Consulat, comme il auroit été obligé de faire un remerciment, il

Adventus Préfet du Prétoire comblé d'honneurs, & éloigné de l'armee. Son incapacité en affaires.

Cap. Macr. 5. Dio.

il s'absenta sous prétexte de maladie. Son incapacité contraignit Macrin de lui ôter bientôt la Préfecture de la ville, & cette charge fut donnée à Marius Maximus, qui peut être l'Auteur de plusieurs vies d'Empereurs, souvent citées par les Ecrivains de l'Histoire Auguste.

Diaduméne fils de Macrin, nommé César & Antonin.

J'ai parlé du titre de César décerné par le Sénat à Diaduméne fils de Macrin, jeune enfant qui n'étoit encore que dans sa neuviéme année. Son pére n'avoit pas attendu ce decret pour l'associer aux honneurs de l'Empire. Persuadé que c'étoit une précaution utile pour affermir sa fortune naissante, il se hâta de faire venir Diaduméne d'Antioche à l'armée. Sur le chemin, les soldats qui l'amenoient, se conformant sans doute aux ordres secrets qu'ils avoient reçus, le proclamérent César.

Lamprid. Diad. 1. *&* 2.

Mais surtout Macrin crut faire un coup d'Etat, en donnant à son fils le nom d'Antonin. Le dernier Empereur l'avoit porté : & ce nom étoit dans une telle vénération, que les soldats désolés de ne voir plus d'Antonin à leur tête, s'imaginoient que sans un nom si sacré périroit l'Empire Romain. Macrin appréhenda qu'ils ne cherchassent un reméde à ce mal dans la parenté de Tite-Antonin, qui subsistoit encore en branche collatérale, & dont plusieurs occupoient même des places importantes dans l'armée. A un danger d'imagination il falloit un préservatif de

même

même nature : & Macrin assemblant les soldats, leur déclara qu'il prétendoit, avec leur consentement, faire revivre le nom d'Antonin en la personne de Diaduméne. A cette proposition la joie fut universelle : Macrin & son fils furent comblés d'éloges & de vœux : on répéta avec transport le nom d'Antonin Diaduméne. Mais parmi ces acclamations les soldats demandérent qu'Antonin Caracalla fût mis au rang des Dieux. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Macrin commença par une largesse qu'il leur promit de huit piéces d'or (a) par tête, dont trois pour son élevation à l'Empire, & cinq pour le nom d'Antonin, comme si ce nom eût été quelque chose de plus grand que la puissance suprême. Le nouvel Antonin parla aussi. Il fit son remerciment, & prit les mêmes engagemens avec les soldats que son pére. C'étoit un enfant aimable de figure, grand pour son âge, & d'une belle physionomie : attraits qui ont leur mérite auprès d'une multitude. L'Apothéose de Caracalla mit le comble à la satisfaction des soldats. Macrin traita de Dieu un Prince qu'il avoit fait tuer, & le Sénat par son ordre lui décerna les honneurs divins. Ainsi ce monstre détesté du ciel & de la terre, eut à Rome son temple, ses Prêtres,

Caracalla mis au rang des Dieux.

Capit. Macr. 5. & Dio, p. 892. Spart. Carac. 11.

(a) *Deux cens deniers, ou huit cens sesterces. cent livres tournois.*

tres, & des fêtes établies pour son culte.

Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le Sénat contre lui.

Lamprid. Diad. 2. Dio.

Macrin voulut que le Sénat & le peuple Romain prissent aussi part à la joie du nom d'Antonin renouvellé en son fils. Il en écrivit au Sénat : il promit à ce sujet une largesse au peuple. La multitude entra sans doute dans les sentimens qu'il souhaitoit. Mais le Sénat ne fut pas content d'avoir été prévenu par les soldats en ce qui regardoit l'élevation de Diaduméne ; & il souffroit impatiemment de voir ses droits anéantis, ou du moins réduits à une confirmation stérile & de pure formalité.

D'autres motifs indisposoient encore cette premiére Compagnie de l'Etat contre le nouvel Empereur: les honneurs qu'il l'avoit forcée de rendre à Caracalla; la mort d'un certain Aurélien, qui avoit signalé sa haine contre la mémoire de ce même Prince, & que Macrin sacrifia au ressentiment des soldats. De plus on trouvoit que dans la distribution des charges il faisoit de mauvais choix. Je ne rappelle point ici ce qui regarde Adventus. Macrin nomma pareillement Préfets du Prétoire deux hommes sans mérite, sans aucune expérience dans la guerre, & même décriés par leurs mauvaises manœuvres sous le gouvernement précédent, Ulpius Julianus & Julianus Nestor. Il est vrai qu'ils lui avoient rendu service en lui donnant des avis utiles pour sa sûreté. Mais les places ne sont

pas

pas des récompenses de faveur, ni même de reconnoissance : c'est une justice dûe aux talens ; & le Prince y doit considérer le service de l'Etat, & non ses liaisons personnelles. Ainsi on blâma beaucoup Macrin d'avoir déplacé Sabinus & Castinus, qui commandoient l'un dans la Dace, l'autre dans la Pannonie, gens de mérite & de tête, mais que l'élevation de leur courage, & leur attachement pour Caracalla lui rendoit suspects ; & de leur avoir donné pour successeurs un Marcius Agrippa, né dans l'obscurité, & qui s'étoit poussé par de sales emplois, & Decius Triccianus, qui ne manquoit pas de mérite, mais dont l'origine tout-à fait ignoble déparoit une premiére place. Quelques autres traits de cette espéce firent regarder Macrin par les gens sensés comme un Prince qui ne se connoissoit pas en hommes, ou qui se conduisoit par des vues d'intérêt propre, sans égard au bien public.

Un grand travers de Macrin, & qui lui nuisit beaucoup, c'est qu'il prétendit couvrir l'obscurité de sa naissance par des maniéres fastueuses & hautaines. Il auroit dû tenir une conduite toute contraire, selon la judicieuse remarque de Dion. Le moyen de faire oublier aux autres la bassesse de sa premiére condition, étoit de paroître s'en souvenir. Des procédés doux & modestes, un accès facile, des attentions bienfaisantes sur tous ceux

qui pouvoient avoir besoin de son secours, lui auroient infailliblement gagné les cœurs. Bien loin de cela, il affectoit sur sa personne & dans tout ce qui l'environnoit une magnificence qui dégénéroit même en mollesse, un abord rebutant, une jalousie de sa grandeur, qui marquoit qu'il n'étoit pas fait pour elle : nul crime plus sévérement puni, que celui d'être trop attentif à mesurer la distance entre ses commencemens & la haute fortune à laquelle il étoit parvenu.

Respect de Macrin pour les Loix.
Dio.

Ces vices de la conduite de Macrin étoient néanmoins compensés par des endroits louables. Dion témoigne estimer la modestie & le respect pour les Loix, dont cet Empereur fit preuve en ne comptant point pour un second Consulat celui qu'il prit à son avénement au trône, quoiqu'il eût eu les ornemens Consulaires sous Caracalla. L'abus contraire s'étoit introduit sous Sévére, & Macrin en commença la réforme par sa propre personne.

Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice & de circonspection politique.

Le systême qu'il suivit par rapport aux délateurs, fut mêlé de justice & de circonspection politique. Le Sénat lui avoit demandé communication des mémoires secrets du Palais Impérial, afin de pouvoir faire porter la peine de leur crime à ceux qui par des attaques furtives avoient causé la mort ou la disgrace d'un très-grand nombre d'innocens. Or toutes sortes de personnes, comme je l'ai obser-

ebfervé, avoient pratiqué cet odieux métier, hommes & femmes, grands & petits, Chevaliers & Sénateurs. Macrin conçut que la recherche de tant de coupables, qui tenoient à toutes les familles de Rome, causeroit du bruit & du trouble. On se souvient quelles tempêtes des affaires de cette nature avoient excitées dans le Sénat, au commencement du régne de Vespasien, & comment elles n'avoient pu être appaisées que par l'autorité de Mucien, qui arrêta les poursuites contre les délateurs. Macrin prit un parti un peu différent, mais qui produisoit le même effet. Il répondit au Sénat, que les mémoires fournis par les délateurs à Caracalla, avoient été déchirés par ordre de ce Prince, ou rendus à ceux qui en étoient les auteurs. Cette réponse, soit que le fait fût vrai ou faux, fermoit la bouche aux Sénateurs. Mais afin qu'ils ne fussent pas trop mécontens, Macrin leur livra trois victimes, trois insignes criminels, qui avoient poussé à l'excès l'impudence & la fureur des délations, Manilius, Julius, & Sulpicius Arrénianus, tous trois membres du Sénat. Ils furent par jugement de la Compagnie enfermés dans des Iles: car Macrin avoit défendu expressément qu'on les condamnât à mort, „ Afin, disoit-il, que „ l'on ne puisse pas nous reprocher d'a- „ voir fait nous-mêmes ce que nous blâ- „ mons dans les autres. "

Le Sénat ajoûta, de ſon propre mouvement, un quatriéme exemple de juſtice ſur L. Priſcillianus, qui avoit mérité l'amitié de Caracalla à deux titres, par ſa vigueur & ſon adreſſe étonnante dans les combats contre les bêtes, & par ſes accuſations ſanguinaires contre un grand nombre d'hommes illuſtres. Dion atteſte que ce Priſcillianus avoit combattu contre un lion & une lionne à la fois, contre un ours & un léopard, & qu'il étoit reſté victorieux, non ſans porter ſur ſa perſonne les marques des coups de dents de ces animaux furieux. Plus redoutable encore aux hommes qu'aux bêtes, il avoit fait périr des Chevaliers, des Sénateurs. Récompenſé par Caracalla, il étoit déteſté du Sénat, qui le condamna à être tranſporté dans une Ile pour y vivre en exil.

Quant à ce qui regarde les délateurs moins importans, & dont le ſupplice ne tiroit pas à conſéquence, Macrin les traita à la rigueur. Il les punit de mort, & même il fit mettre en croix les eſclaves accuſateurs de leurs maîtres. Par les Loix Romaines, les délateurs étoient un mal néceſſaire. Mais la condition de ceux qui ſous le régne de Macrin ne craignirent point de continuer cètte périlleuſe fonction, fut bien dure. S'ils ne prouvoient pas leurs allégations, ils ſubiſſoient la peine de mort, ou du moins l'exil. S'ils étoient fondés en preuves, ils reçoivent

Herod. L. V.

Cap. Macr. 12.

voient

voient la récompense pécuniaire ordonnée par les Loix, mais demeuroient infames.

Il est aisé de juger qu'un pareil traitement devoit réduire les délateurs à un bien petit nombre. Aussi Hérodien remarque-t-il que la tranquillité & la paix régnérent sous Macrin dans l'intérieur de l'Empire; & que les citoyens, qui au tems de Caracalla croyoient voir toujours une épée suspendue au-dessus de leurs têtes, respirérent alors & jouïrent d'une image de liberté. *Herod.*

De tout ce que nous avons dit du gouvernement de Macrin il résulte, que le gros de la nation n'en étoit pas mécontent; que ceux que leur état & leurs lumiéres élevoient au-dessus du commun, y trouvoient bien des choses qui les blessoient: il se perdit dans l'esprit des soldats par sa lâcheté dans la guerre.

Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achéte la paix. *Dio.*

Effrayé de l'approche d'Artabane, il fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les prisonniers emmenés par les Romains dans la campagne précédente: il lui proposa la paix, s'excusant de la rupture sur Caracalla, qui n'étoit plus. Artabane, hautain par caractére, & devenu plus fier encore parce qu'il se voyoit recherché, d'ailleurs méprisant Macrin comme un homme de fortune, qui ne méritoit pas le rang auquel il étoit élevé, ne se contenta pas de ce qui lui étoit offert, & il y ajoûta des con-

ditions très-onéreuses. Il exigea que les Romains rétablissent les forts qu'ils avoient ruinés dans son pays, & les villes qu'ils avoient saccagées. Il prétendit que la Mésopotamie devoit lui être restituée, & qu'il lui falloit un dédommagement pour les pertes que son Royaume avoit souffertes, & pour les sépulcres de ses ancêtres détruits & profanés. Quelque désir que Macrin eût de la paix, il ne put pas se soumettre à des loix si dures: & ce fut pour lui une nécessité de combattre.

Les armées se rencontrérent près de Nisibe, & dans une premiére action, qui s'engagea au sujet de l'eau que les deux camps ennemis se disputoient, les Romains eurent le desavantage. Seconde bataille, pareil succès. Macrin deux fois battu, & mal obéi de ses troupes, parmi lesquelles commençoit à fermenter l'esprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureusement pour le succès de sa démarche, Artabane avoit de fortes raisons de s'y prêter. Les Parthes, peu accoutumés à tenir longtems la campagne, s'ennuyoient de la guerre, & vouloient retourner dans leur pays. D'ailleurs, comme ils ne faisoient jamais de provisions, ils souffroient beaucoup de la disette. Macrin en fut quitte pour de l'argent, & moyennant deux cens millions de sesterces (a), qui furent

(a) *Vingt-cinq millions de nos livres Tournois.*

rent donnés au Roi des Parthes, ou distribués dans sa Cour, il obtint la paix.

Il en écrivit au Sénat, déguisant un peu les faits, & les tournant à son avantage. Le Sénat ne fut point la dupe de cet exposé infidéle, & cependant il eut la lâcheté d'ordonner des réjouissances & des fêtes comme pour une victoire, & de décerner à l'Empereur le surnom de Parthique. Macrin n'accepta point ce titre, & il eut assez de pudeur pour ne point vouloir se nommer vainqueur d'une nation par laquelle il avoit été vaincu.

Dans le récit de la guerre de ce Prince contre les Parthes, j'ai suivi uniquement Dion. Hérodien, moins à portée d'être instruit exactement, mêle d'ailleurs dans sa narration des circonstances romanesques, qui la décréditent.

Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout.

Macrin termina les troubles de l'Arménie par les mêmes voies qu'il avoit employées à l'égard des Parthes. Il donna l'investiture de cette couronne à Tiridate, apparemment fils du dernier Roi: il lui rendit sa mére, qui avoit été gardée prisonniére pendant onze mois par Caracalla: il répara les dommages & les dégâts que les troupes Romaines avoient faits dans l'Arménie: il remit Tiridate en possession de toutes les places que son pére avoit tenues dans la Cappadoce: & s'il ne lui paya pas la pension que les Rois d'Arménie recevoient annuellement de son prédécesseur, c'est

que la crainte d'une guerre de la part des Daces l'obligeoit de ménager ses finances. Il avoit donné lieu pareillement aux mouvemens de ces peuples par trop de facilité, & en leur rendant les otages que Caracalla avoit exigés d'eux pour assujettir & reprimer leur inquiétude.

Il revient à Antioche, & se livre au plaisir & au luxe. *Herod. L. V.*

Il sacrifioit tout, comme l'on voit, au repos, & après avoir établi la paix avec les Parthes & avec l'Arménie, de retour à Antioche, il se conduisit comme s'il n'eût eu qu'à jouïr de sa fortune. Il s'annonçoit sur le pied d'imitateur de Marc-Auréle : mais c'étoit en des choses extérieures, & aisées à copier ; une démarche grave, l'attention à ne point précipiter ses réponses ; un ton si bas, lorsqu'il parloit, qu'on avoit peine à l'entendre. Il s'en falloit beaucoup qu'il n'exprimât en lui-même les grands traits de ce sage Empereur, son activité & sa persévérance au travail, son zèle pour le bien public, sa noble simplicité, son austére tempérance. Au contraire il négligeoit les affaires : il se livroit aux délices, aux spectacles, à la Musique : il donnoit dans le luxe, & paroissoit vêtu magnifiquement, & ceint d'un bandeau enrichi d'or & de pierreries. Ce goût de magnificence, plus convenable aux mœurs Asiatiques qu'à la sévérité Romaine, blessoit d'autant plus les yeux, que Macrin succédoit à un Empereur qui avoit affecté de vivre moins en Prince qu'en soldat.

Il

Il avoit bien d'autres soins à prendre, s'il eût connu la position où il étoit. Une armée mécontente des mauvais succès de la guerre, & d'ailleurs indisciplinée & indocile, deshabituée des exercices & des fatigues militaires, corrompue par la mollesse, exigeant des gratifications & des libéralités immenses, & ne voulant rien faire pour les mériter, c'étoit-là dequoi donner à Macrin de vives allarmes. Un Empereur plein de vigueur & de courage auroit eu bien de la peine à contenir dans le devoir de pareils soldats: & comment pouvoit y réussir Macrin, qu'ils méprisoient?

Disposition de son armée à la révolte.

Dio, Lib. LXXVIII. Herod. L. V.

Il tenta cependant d'introduire parmi eux la réforme, & il faut convenir qu'il prit à cet égard un tempérament assez sage: Il assura aux gens de guerre qui étoient actuellement dans le service la jouissance des droits & priviléges à eux accordés par Caracalla: mais il déclara que par rapport à ceux qui s'enrôleroient à l'avenir, il raméneroit les choses au pied sur lequel Sévére les avoit laissées. Si à cet arrangement il eût ajoûté la précaution de séparer son armée, de renvoyer ses Légions chacune dans leurs quartiers, & de revenir promptement lui-même à Rome, où il étoit désiré & appellé par le peuple à grands cris, peut-être auroit-il prévenu sa funeste catastrophe. Mais il laissa sans aucune nécessité, puisqu'il n'y avoit plus de guerre, ses trou-

pes rassemblées dans la Syrie & aux environs ; & il leur donna ainsi moyen de devenir plûs audacieuses par la vue de leurs forces réunies. La crainte se mit encore de la partie. Persuadés que la ratification des privilèges qu'ils tenoient de Caracalla étoit extorquée par la politique, ces vieux soldats ne doutérent point que dès qu'on les auroit affoiblis en les dispersant, on ne les réduisît à la condition des nouveaux. Enfin des exemples de justice que fit Macrin sur quelques-uns d'entre eux qui avoient commis des violences & des excès dans la Mésopotamie, ou qui s'étoient rendu coupables de sédition, achevérent d'inquiéter & d'aigrir les esprits. Capitolin l'accuse d'avoir poussé la sévérité en ces sortes de cas jusqu'à la cruauté. Mais cet Ecrivain se déchaîne tellement contre Macrin, qu'il est peu croyable sur le mal qu'il en dit. Il paroît qu'il a travaillé d'après les bruits calomnieux que fit répandre Héliogabale pour rendre odieuse la mémoire de son prédécesseur.

Capit. Macr. 12.

Lamprid. Heliog. 8.

Une armée ainsi disposée ne pouvoit manquer d'embrasser & de saisir avidement la premiére occasion de révolte qui se présenteroit. C'est ce qui arriva : & pour se défaire de Macrin, dont le caractére étoit mêlé de bien & de mal, elle porta au trône le plus honteux & le plus indigne sujet qui ait jamais souillé la pourpre & le nom des Césars. Il faut ici le faire connoître.

L'Im-

L'Impératrice Julie avoit une sœur, nommée Julia Mæsa, qui ne lui cédoit en rien pour l'ambition & pour l'intrigue. Mæsa vécut avec sa sœur dans le Palais Impérial, tant que durérent les régnes de Sévére & de Caracalla. Après la mort de celui-ci, & celle de Julie, qui suivit de près, Mæsa fut obligée par Macrin de se retirer à Emése en Phénicie, sa ville natale, où son pére Bassianus avoit exercé le Sacerdoce du temple du Soleil.

Origine d'Héliogabale Dio. Lib. LXXVIII. Herod. L. V Capit. Macr. 9. & 10 & Lamprid. Héliog. 1. & 2. Id. & Valef. not. ad Dion. Excerpta, p. 111.

Elle avoit été mariée à Julius Avitus, personnage Consulaire, & de ce mariage elle avoit eu deux filles, Julia Soæmis, & Julia Mamæa. Mamée est bien connue, & tout le monde sçait qu'elle fut la mére de cet aimable Empereur qui prit les noms d'Alexandre Sévére. Soæmis avoit épousé Varius Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le tems de parvenir au Consulat : & de ce mari, ou du commerce adultére avec Caracalla, elle eut un fils, qui porta un grand nombre de différens noms. Il fut appellé Bassianus, du nom de son bisayeul ; Avitus, à cause de son grand-pére ; Varius, du nom de son pére : lorsqu'il fut Empereur il s'attribua les noms de Marc-Auréle-Antonin : enfin la dignité de Prêtre du Soleil, que l'on adoroit à Emése sous le nom d'Héliogabale (*a*), & le zèle

(*a*) *On prétend que ce nom doit s'écrire* Elagabal, *& de fait cette façon de l'énoncer se rapporte mieux à l'éty-*

le insensé qu'il témoigna pour ce culte, lui firent donner à lui-même le nom d'Héliogabale, sous lequel il est principalement connu dans l'Histoire.

Dio, Herod. Capit. Lamprid. Mæsa en se retirant à Emése, emmena avec elle ses filles, toutes deux veuves, & ses deux petits-fils, dont l'un, c'est-à-dire Héliogabale, avoit treize ans, & l'autre neuf. Elle tâcha d'abord de se consoler du changement arrivé dans sa fortune, en faisant conférer à l'aîné de ses petits-fils le Sacerdoce du temple d'Emése, qu'avoit possédé leur bisayeul. C'étoit une grande & belle place dans le pays. Elle donnoit l'intendance d'un temple magnifique, tout brillant d'or & de pierres précieuses, où envoyoient leurs offrandes tous les Princes & les peuples de l'Orient. Le simulacre du Dieu étoit comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendoit être tombée du ciel, & que la superstition révéroit comme une image du Soleil, qui n'étoit pas faite de main d'homme. Les cérémonies religieuses s'y exécutoient pompeusement : les habits sacerdotaux étoient superbes : & lorsque le jeune Prêtre, qui joignoit aux graces de l'enfance une beauté ravissante, paroissoit revêtu

tymologie Hébraïque ou Phénicienne, qu'on lui attribue avec assez de vraisemblance, El haggabar, *le Dieu puissant. J'ai suivi la forme qui a prévalu dans l'usage.*

vêtu de ces ornemens, il attiroit & charmoit tous les regards: on pouvoit le comparer, dit Hérodien, aux plus belles représentations de Bacchus. On accouroit de toutes parts pour le voir célébrer les sacrifices & les fêtes, danser en chœur au son de la flûte & de toutes sortes d'instrumens de Musique, & l'on ne pouvoit se lasser d'admirer un si bel enfant.

Une légion campée près d'Emése le reçoit dans son camp, & le proclame Empereur.

Mais nuls spectateurs ne le considéroient plus curieusement que les soldats. Il y en avoit une Légion campée près d'Emése. De ce camp ils se rendoient en foule au temple: ils y voyoient Héliogabale, ils s'attachoient à lui: & l'amour qu'ils conservoient pour Caracalla, leur haine pour Macrin, leur faisoient prendre un vif intérêt à un jeune Prince parent de l'un, ennemi né de l'autre.

Mæsa, femme ambitieuse à l'excès, & résolue de tout risquer plutôt que de demeurer dans l'obscurité de la condition privée, dès qu'elle fut instruite de ces dispositions favorables, se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par semer le bruit, que le jeune Héliogabale étoit non seulement parent, mais fils de Caracalla; & ne craignant point de deshonorer ses filles, elle disoit que cet Empereur les avoit aimées, & qu'elles avoient eu pour lui toutes les complaisances qu'il exigeoit. A ce motif, qui faisoit une forte impression sur les troupes, elle ajoûtoit un attrait encore plus puis-

ſant. Ayant amaſſé de grandes richeſſes pendant le tems de ſon crédit, elle répandoit l'argent parmi les ſoldats, & elle leur promettoit de plus abondantes largeſſes encore dans la ſuite : elle ſe montroit diſpoſée à épuiſer ſes tréſors, s'ils mettoient ſon petit-fils ſur le trône.

Elle fut très-bien ſervie dans l'exécution de ſes deſſeins par Eutychien & par Gannys, l'un affranchi des Céſars, l'autre inſtituteur & gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes, quoiqu'avec des caractéres très-différens, étoient l'un & l'autre puiſſans en intrigues. Ils échaufférent les eſprits des ſoldats de la Légion campée près d'Eméſe, & ils agirent ſi efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagérent à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Au moment convenu ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans ſon enfance, afin de fortifier la reſſemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils diſoient être ſon pére : & Héliogabale, accompagné d'eux & de toute ſa famille, s'étant préſenté à une des portes du camp, y fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & ſalué Empereur. Cet événement eſt daté par Dion de la nuit du quinze au ſeize Mai. Les ſoldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués

par

par Macrin, munirent leur camp de toutes sortes de provisions, & se préparérent, s'il en étoit besoin, à soutenir un siége.

Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti.

Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu de chose, & dédaignant de se mettre lui-même en campagne contre un enfant; il se contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ses Préfets du Prétoire, avec quelques troupes, pour châtier les rebelles. Le Préfet avoit dans sa petite armée un corps d'auxiliaires Maures, extrêmement attachés à Macrin leur compatriote, & tout dévoués pour sa cause. S'il eût profité de leur ardeur, il pouvoit en arrivant forcer le camp des mutins, & tout d'un coup terminer la querelle. Déjà quelques-unes des portes du camp étoient enfoncées. Mais soit que la timidité le retînt, ou l'espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il attaquoit, il fit retirer ses troupes, & manqua l'occasion, qui ne revint plus.

Les assiégés pendant la nuit fortifiérent leurs portes par de nouveaux ouvrages: & le lendemain, lorsque Julianus vint leur livrer un second assaut, ils le soutinrent avec un courage qu'avoit augmenté l'heureux succès de leur résistance du jour précédent. En même tems ils firent monter sur le mur le jeune Héliogabale, qu'ils nommoient Antonin, & le montrant à leurs camarades, ils les in-

invitoient à reconnoître le fils & l'héritier d'un Empereur qui les avoit tant aimés. „ Que faites-vous ? leur crioient-„ ils. Pourquoi employez-vous vos ar-„ mes contre le fils de votre bienfai-„ teur ? " Ils comparoient avec le visage de leur nouveau Prince des portraits de Caracalla enfant, & voyant les choses comme ils vouloient les voir, ils y observoient une ressemblance qu'y mettoit leur imagination prévenue. Ils achevérent de séduire les assiégeans, en faisant briller à leurs yeux l'argent qu'ils avoient reçu de Mæsa, & en leur représentant qu'il ne tenoit qu'à eux de mériter de pareilles libéralités. Héliogabale parla lui-même du haut du mur, il tint les discours qui lui avoient été dictés, & confirma les promesses que l'on faisoit en son nom. Les soldats de Julianus, qui, si l'on excepte les Maures, avoient peu d'attache au parti pour lequel ils combattoient, cédérent sans peine à de si douces amorces. En vain leurs Tribuns & leurs Centurions firent des efforts pour les retenir. Bien loin d'écouter aucune remontrance, les soldats furieux se jettent sur leurs Officiers & les massacrent, enhardis à ce crime par un émissaire d'Eutychien, qui promettoit aux meurtriers la dépouille & le grade de celui qu'ils auroient tué. Julianus se déroba dans le moment à leur fureur par la fuite : & les séditieux, libres alors de tout

ob-

obstacle, passent dans le camp de ceux qu'ils étoient venus assiéger. Le nombre des rebelles s'accrut encore par les transfuges qui accoururent de toutes parts, attirés par l'amour de la nouveauté, & par de flateuses espérances.

Macrin, en faisant partir Julianus contre les révoltés d'Eméſe, n'étoit pas demeuré oisif; mais il avoit pris sur lui des soins tranquilles, & des mesures de politique, plus convenables à son inclination que les opérations de la guerre. Averti par le danger combien il lui étoit nécessaire de s'affermir de plus en plus, & cherchant l'occasion de faire une nouvelle largesse aux troupes, dont il avoit un intérêt si pressant de gagner l'affection, il résolut d'élever son fils au rang d'Auguste. Pour cela il se transporta à Apamée, où étoit un camp de Prétoriens, & après avoir, de leur consentement, déclaré Auguste le jeune Diaduméne, qui n'avoit pas dix ans accomplis, il promit aux soldats vingt mille sesterces (*a*) par tête, & leur en distribua sur le champ quatre mille (*b*), accompagnant cette libéralité d'autres dons encore & d'autres faveurs. Il gratifia aussi le peuple à ce même sujet d'une distribution de six cens sesterces (*c*) en faveur de chaque citoyen de Rome, com-

Macrin donne à son fils le rang & le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion.

(a) *Deux mille cinq cens livres.*
(b) *Cinq cens livres.*
(c) *Soixante & quinze livres.*

comme pour tenir lieu d'un repas public, & donné à toute la multitude : & par une petite finesse, voulant cacher un motif que les circonstances rendoient évident & palpable, dans la lettre qu'il écrivit pour annoncer cette largesse, il ne dit pas un mot de la rebellion d'Eméſe, & présenta pour seul & unique objet la promotion de son fils au rang suprême d'Auguste.

Il en étoit-là, lorsqu'il apprit le mauvais succès de l'affaire d'Eméſe, & la trahison de ses troupes qui avoient passé dans le camp de son rival. Cette nouvelle lui fut apportée d'une façon singuliére & insultante. Julianus avoit été bientôt découvert dans l'asyle où il étoit allé se cacher. Il y fut tué, & un soldat lui coupant la tête, l'enveloppa dans un paquet de plusieurs linges bien fiscelé & cacheté du sceau de Julianus lui-même : après quoi il partit, & vint se faire annoncer à Macrin comme lui apportant la tête d'Héliogabale. Pendant qu'on développa le paquet, le soldat s'enfuit ; & Macrin reconnoissant la tête de Julianus, conçut sa disgrace, dont il ne tarda pas à apprendre le détail. Effrayé, il se retira à Antioche ; & aussitôt les soldats qui venoient de proclamer son fils Auguste, se déclarérent contre lui, & pour Héliogabale.

Les deux partis se trouvérent alors en état de se contrebalancer. Malgré tant de

de défections, il restoit à Macrin un assez grand nombre de troupes dont la fidélité n'avoit point encore branlé : & Héliogabale, par les forces qu'il avoit acquises, étoit devenu assez puissant pour ne point craindre de sortir de son camp, & de tenir la campagne. En même tems des couriers furent dépêchés de part & d'autre, des lettres envoyées dans toutes les provinces & à toutes les armées. La contrariété des intérêts y produisit des mouvemens, y excita des troubles, mais qui n'eurent pas de grandes suites, parceque la querelle fut bientôt décidée.

Lettres plaintives, qu'il ecrit au Senat & au Préfet de la ville.

Dion nous a conservé un précis des lettres que Macrin écrivit en cette occasion au Sénat & à Marius Maximus Préfet de la ville, & il faut avouer qu'il n'en résulte pas une idée bien avantageuse du courage ni de la prudence de cet Empereur. Dans celle qui s'adressoit au Sénat, Macrin parloit avec beaucoup de mépris d'Héliogabale, qu'il traitoit d'enfant & d'étourdi. Il n'y a rien là qui doive étonner. Mais il se plaignoit, bien inconsidérément, ce me semble, des soldats qu'il avoit tant de raisons de ménager, & il leur reprochoit leur avidité que rien ne pouvoit assouvir, & à laquelle il attribuoit la pente qu'ils avoient à le quitter. Il témoignoit aussi de la pusillanimité & de la défiance, en se consolant de son malheur par la satisfaction qu'il ressentoit, disoit-il, d'avoir pu survivre

à

à un tyran parricide, qui étoit le fléau de l'Univers. Enfin son peu de jugement paroissoit en ce qu'il insistoit beaucoup sur le bas âge d'Héliogabale, pendant qu'il venoit de nommer Auguste son fils, qui étoit de quatre ans plus jeune. La lettre à Marius Maximus contenoit uniquement des plaintes contre les soldats. Macrin y disoit entre autres choses, qu'il étoit impossible de leur payer ce qu'ils prétendoient leur être dû, vu que les augmentations seules accordées par Caracalla se montoient à deux cens quatre-vingts millions de sesterces (*a*) par an. Cette allégation pouvoit être vraie, mais elle étoit bien déplacée dans un tems de trouble, & où le sort de celui qui écrivoit dépendoit absolument des gens de guerre.

Héliogabale déclaré ennemi public par le Sénat. Le Sénat, quoiqu'assez peu content de Macrin, & peu prévenu d'estime pour lui, avoit encore plus mauvaise idée du gouvernement d'un enfant, conduit par des femmes, & par deux Ministres tels qu'Eutychien & Gannys. Cette Compagnie suivit donc ses maximes : elle demeura fidéle à l'Empereur qu'elle avoit reconnu, & déclara ennemis publics Héliogabale, son cousin, Soæmis, & Mamée leurs méres, & Mæsa leur ayeule, offrant conformément, à ce qu'avoit fait Macrin, l'amnistie à ceux qui avoient em-

(a) *Trente-cinq millions de livres Tournois.*

embrassé leur parti, s'ils revenoient à résipiscence. Mais ce n'étoient point des Decrets du Sénat qui pouvoient terminer une semblable querelle : il fallut que les armes en décidassent.

Macrin ayant rassemblé toutes ses forces, se préparoit à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin, & s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut assez de peine à venir à sa rencontre près d'une bourgade qui n'étoit qu'à dix-huit milles d'Antioche. Bataille ou Macrin est vaincu.

Là les armées se choquérent le sept Juin. Gannys, qui commandoit celle d'Héliogabale, quoiqu'il n'eût aucune expérience dans la guerre, & qu'il eût toujours vécu dans les délices, trouva néanmoins dans un génie heureusement né assez de ressources pour faire le métier de Capitaine. Il sçut s'emparer d'un poste important : il rangea avantageusement ses troupes en bataille, & il les encouragea puissamment par le motif de la nécessité de vaincre, si elles ne vouloient éprouver la vengeance d'un ennemi justement irrité. Cependant les Prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, & devenus plus alertes & plus dispos, parce qu'on les avoit déchargés de ce qu'il y avoit de plus pesant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncérent les ennemis, & commencérent à jetter parmi eux le désordre. En

ce

ce péril, l'ambition & l'audace firent de Mæſa & de Soœmis des Héroïnes. Elles deſcendirent de leurs chars, & courant au-devant des fuyards, elles s'efforcérent de les retenir par leurs cris & par leurs larmes. Le jeune Héliogabale auſſi donna, en cette ſeule occaſion de ſa vie, quelques ſignes de vigueur. Monté ſur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animoit les ſiens à retourner au combat à ſon exemple. Ces exhortations opérérent leur effet. La honte réveilla le courage dans les vaincus. Ils s'arrêtent, ils ſe rallient, ils font ferme, & ſe mettent en devoir de regagner le terrain qu'ils avoient perdu.

On peut placer en ce moment, où les affaires d'Héliogabale ſe rétablirent, ce que raconte Hérodien d'un grand nombre de transfuges, qui abandonnérent Macrin pour paſſer dans le parti oppoſé. Cette déſertion effraya Macrin, & déſeſpérant avant le tems, il eut la lâcheté de quitter le champ de bataille pendant que ſes Prétoriens ſe battoient vaillamment pour ſa cauſe. Ces braves gens, ne ſçachant ce qu'étoit devenu leur Empereur, ne laiſſérent pas de ſoutenir le combat pendant longtems. Leur propre gloire étoit pour eux un ſuffiſant aiguillon. Enfin néanmoins Héliogabale, que les transfuges avoient averti de la fuite de Macrin, ayant fait repréſenter aux Prétoriens, qu'ils combattoient ſans objet, & qu'un

là-

lâche qui les avoit abandonnés, ne méritoit pas qu'ils se sacrifiassent pour lui; que d'ailleurs ils n'avoient rien à craindre en se rendant, & que non seulement il leur accordoit le pardon, mais la continuation de leur service auprès de sa personne, ils se résolurent à se soumettre sans avoir été vaincus, & ils reconnurent Héliogabale pour Empereur.

Macrin, au sortir du combat, pour se faire recevoir dans Antioche, répandit le bruit qu'il avoit remporté la victoire. Arrivé en cette ville, son premier soin fut de tâcher de mettre son fils en sûreté, & il chargea des personnes de confiance de le mener chez Artabane Roi des Parthes. Pour lui, il se proposoit de gagner Rome, espérant d'y trouver le Sénat & le peuple favorablement disposés à son égard, & de pouvoir renouveller la guerre avec les forces d'Occident. Son espérance n'étoit pas tout-à-fait vaine: &, comme je l'ai observé, on craignoit à Rome la tyrannie des Syriens, l'avidité & la hauteur de Mæsa, & la jeunesse d'Héliogabale.

Il se sauve à Antioche, & delà ayant traversé l'Asie Mineure, il est arrêté à Chalcédoine.

Macrin partit d'Antioche déguisé & peu accompagné, & étant venu à Eges en Cilicie, il prit des chevaux de poste, comme un courier de l'Empereur. Il traversa ainsi la Capadoce, la Galatie, la Bithynie, & vint à Chalcédoine, où ayant envoyé demander de l'argent à un Intendant du domaine Impérial, il fut par-

par-là reconnu & arrêté. Bientôt arrivérent ceux qui avoient été envoyés à sa poursuite par Héliogabale. Ils s'emparérent de sa personne, & le menérent jusqu'en Cappadoce. Là ayant appris que son fils avoit été pris & tué, Macrin ne put pas survivre à ce dernier désastre, & de désespoir il se jetta en bas de sa voiture, & se rompit l'épaule en tombant. Comme sa blessure apparemment ne permettoit pas d'espérer qu'on pût lui faire achever le voyage, on le tua dans la ville d'Archélaïs en Cappadoce, & on porta sa tête à Héliogabale.

Mort de Diaduméne & de Macrin.

Euseb. Chron.

Ainsi périt Macrin à l'âge de cinquante-quatre ans, n'ayant régné que quatorze mois moins trois jours. Son fils, dont la mort précéda & hâta la sienne, n'étoit âgé que de dix ans. Leur élevation subite ne servit à l'un & à l'autre qu'à leur procurer une fin sanglante & funeste. Il est également singulier & honteux pour Macrin, que dans un âge mûr, instruit par une longue expérience des plus grandes affaires, environné de grandes forces, il ait été vaincu par un enfant, dont à peine il connoissoit le nom.

Jugement sur Macrin.

Il fut regretté au moins par comparaison avec son infame successeur. Car Dion prétend que par lui-même il méritoit peu d'être aimé, & que la mollesse à laquelle il se livra, & quelques traits de rigueur injuste, annonçoient un gouvernement qui l'eût indubitablement fait haïr.

Il

Il eſt pourtant certain qu'il avoit quelques bonnes qualités. Capitolin, qui ne lui eſt nullement favorable, lui fait honneur d'un très-beau plan de réforme dans la Juriſprudence. Il aſſure que Macrin avoit deſſein d'abolir tous les Reſcrits des Empereurs, afin que les Loix ſeules fiſſent autorité dans les jugemens. Il lui paroiſſoit abuſif, que les fantaiſies de Princes tels que Caracalla & Commode euſſent force de loi: & il remarquoit que Trajan n'avoit point voulu répondre par des Reſcrits aux requêtes qui lui étoient adreſſées, de peur que l'on ne tirât à conſéquence ce que le Prince accordoit ſouvent pour des cas particuliers, & à la conſidération des perſonnes. La briéveté du régne de Macrin ne lui permit pas d'exécuter ſon deſſein.

Capit. Macr. 13.

On peut juger qu'il ſe ſeroit maintenu aiſément contre le mouvement tumultuaire qui le renverſa, s'il eût eu autant de courage que d'eſprit.

Nonia Celſa ſa femme n'a pas dans l'Hiſtoire une bonne réputation pour les mœurs & la conduite. On ne peut guéres douter qu'elle n'ait reçu le titre d'*Auguſta*. Lampride rapporte une lettre dans laquelle Macrin ſe félicite avec elle en des termes outrés, & dont l'excès va juſqu'au ridicule, de ce que leur fils a acquis le nom d'Antonin. Mais on doit avoir peu de confiance aux piéces données

Nonia Celſa ſa femme eut le titre d'*Auguſta*.

Capit. Macr. 14. & Lamprid. Diad. 5. & 7.

nées pour originales par les Ecrivains de l'Histoire Auguste. Plusieurs sont manifestement fabriquées, & souvent je n'en fais par cette raison aucune mention.



FASTES DU REGNE D'HELIOGABALE.

A. R. 969. De C. 218. M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II. .... ADVENTUS.

Héliogabale vainqueur vient à Antioche, & sauve cette ville du pillage.

Il adresse une Lettre au Sénat, & un Edit au peuple, prenant, en vertu des seuls suffrages des soldats, tous les titres de la puissance Impériale.

Il promet de ne point conserver de ressentiment des délibérations prises par le Sénat contre lui & contre la mémoire de Caracalla: & il tint parole.

Il fait mourir les principaux amis & partisans de Macrin, & plusieurs illustres personnages.

Il se transporte à Nicomédie, où il commence à manifester son goût pour la débauche, & pour un luxe insensé.

Il tue de sa propre main Gannys, à qui il avoit les plus grandes obligations.

Divers mouvemens de révolte, qui demeurent sans effet.

M.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS II. .... SACERDOS. A. R. 970. De C. 219.

Héliogabale comptoit le Consulat qu'il prenoit cette année pour le second, parce qu'il s'étoit ridiculement attribué celui de Macrin.

Sa folie pour le culte du Dieu Héliogabale, dont il étoit Prêtre, & dont il porte le nom dans l'Histoire.

Il vient à Rome. Son ayeule & sa mére entrent au Sénat avec lui.

Sénat de femmes.

Il bâtit à son Dieu un temple, dans lequel il transporte tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Lui-même il préside aux cérémonies religieuses, & célébre les fêtes de ce Dieu étranger avec une pompe & une dépense infinies.

Tous les événemens de son régne se réduisent à ses débauches monstrueuses, & à la fureur de son luxe.

Sujets indignes mis dans toutes les places.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS III. EUTYCHIANUS COMAZON. A. R. 971. De C. 220.

Le collégue d'Héliogabale dans le Consulat étoit un affranchi, à qui son premier métier de farceur avoit fait donner le nom de Comazon, qui a cette si-

gnification en Grec. Il fut aussi Préfet du Prétoire, & trois fois Préfet de Rome.

A.R.972. De C.221. GRATUS SABINIANUS. SELEUCUS.

Colonie d'Emmaüs, autrement Nicopolis, renouvellée & rétablie par le ministére de Júle Africain, savant Chronologiste Chrétien, qui finissoit sa Chronique à cette année.

Prétendu phantôme d'Alexandre, qui parcourt avec quatre cens hommes la Mœsie & la Thrace, & disparoît en Asie.

Héliogabale, sur les sollicitations de Mæsa, adopte Alexien son cousin, fils de Mamée, le fait César, le désigne Consul pour l'année suivante avec lui, & change son nom en celui d'Alexandre.

Il le prend en haine, & veut le dépouiller des droits & des titres qu'il lui avoit donnés, & le faire périr. Sédition des Prétoriens, qui force Héliogabale de se réconcilier avec son fils adoptif.

A.R.973. De C.222. M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS IV. M. AURELIUS ALEXANDER CÆSAR.

Héliogabale renouvellant ses mauvais desseins contre Alexandre, est tué avec sa mére dans le camp des Prétoriens le onze Mars.

Sa mémoire est détestée, & son nom effacé des Fastes.

HE-

HELIOGABALE.

§. III.

Inconvéniens d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élevation d'Héliogabale. Il préserve Antioche du pillage. Il écrit au Sénat, & adresse un Edit au peuple. Il s'attribue sans decret du Sénat tous les titres de la puissance Impériale. Son acharnement sur Macrin. Il s'approprie ridiculement le Consulat de Macrin. Il fait mourir un grand nombre d'illustres Personnages. Diverses conspirations tramées par des gens de néant. A Nicomédie Héliogabale tue de sa propre main Gannys. Il donne toute sa confiance à Eutychien. Second Consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement Romain, & y substitue le luxe de Phénicie. Il vient à Rome. Mæsa entre au Sénat, & y fait la fonction de Sénateur. Sénat de femmes. Zèle insensé d'Héliogabale pour le culte de son Dieu. Indécence & extravagance de ses mariages. Ses débauches monstrueuses. Autres indécences de sa conduite. Son luxe insensé. Toutes les places données à d'indignes sujets. Projet de guerre contre les Marcomans. Prétendu présage de la chûte d'Héliogabale. Indignation de tous les Ordres, & en particulier des soldats contre ce Prince. Caractére aima-

ble d'Alexien son cousin fils de Mamée. Mœsa engage Héliogabale à adopter son cousin. Il change son nom d'Alexien en celui d'Alexandre. Il veut pervertir son fils adoptif, & en est empêché par Mamée. Il le prend en aversion, & veut s'en défaire par des embûches furtives. Il l'attaque ouvertement. Une sédition des Prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui. Il reprend bientôt ses premiers desseins. Il fait sortir tous les Sénateurs de Rome. Les Prétoriens se soulévent, & le tuent avec sa mére. Rétablissement de la Colonie d'Emmaüs.

Inconvéniens d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élection d'Héliogabale.

L'HISTOIRE n'offre aucun exemple plus capable de faire sentir les inconvéniens & les dangers horribles d'un gouvernement militaire, & d'une élection de souverain laissée au caprice des soldats, que l'élevation d'Héliogabale sur le trône des Césars. Un enfant de quatorze ans, Syrien d'origine & n'ayant rien de Romain, dont la plus puissante recommandation étoit d'être reputé bâtard d'un des plus méchans Empereurs qui ayent jamais été, voilà celui que la licence effrénée des gens de guerre mit à la tête de l'Empire Romain, & aux mains duquel elle confia le sort de la plus belle & la plus noble portion de l'Univers.

Les suites vérifiérent l'imprudente témérité de cet indigne choix. Héliogabale

le fut un monstre par une impudicité qui lui assigne le premier rang d'infamie entre tant de Princes décriés pour leurs mœurs abominables, par un luxe poussé jusqu'aux derniers excès d'extravagance, par le mépris de toutes les loix, & même, ce qui peut sembler étonnant dans un tel caractére, par la cruauté. Tout jeune qu'il étoit, il avoit déjà fait preuve d'une partie de ces vices, & la souveraine puissance lui donna moyen de les déployer sans aucune retenue.

Il préserve Antioche du pillage.

Dio, Lib. LXXIX.

Il débuta néanmoins par un trait qui a quelque chose de louable. Le lendemain de sa victoire sur Macrin, il vint à Antioche, & ses soldats vouloient piller cette grande & opulente ville. Héliogabale les en empêcha, moyennant la promesse qu'il leur fit de leur distribuer deux mille sesterces (a) par tête. Il est vrai qu'il ne lui en coûta rien, & que la somme à laquelle se montoit cette largesse fut tirée des habitans d'Antioche: mais ils se trouvérent heureux d'en être quittes à si bon compte.

Il écrit au Sénat, & adresse un Edit au peuple.

D'Antioche, il écrivit une lettre au Sénat, & adressa un Edit au peuple Romain. Ces deux piéces étoient remplies d'invectives contre Macrin, auquel il reprochoit surtout la bassesse de sa naissance, & l'audace qu'il avoit eue de se faire Empereur, n'ayant pas encore le droit

(a) *Deux cens cinquante livres.*

droit d'entrée au Sénat. Ce dernier reproche étoit bien déplacé dans la bouche d'un Empereur de quatorze ans. Avec aussi peu de jugement il insistoit sur le bas âge de Diaduméne, nommé Empereur par son pére avant sa dixiéme année accomplie. Il en vouloit singuliérement à ce jeune Prince, qu'il regardoit avec des yeux de rival : & dans la suite il répandit contre lui toutes sortes de bruits injurieux, qu'il obligea même des Ecrivains à insérer dans leurs ouvrages.

Lamprid. Héliog. 8.

Pour ce qui le concernoit lui-même, Héliogabale dans sa lettre & dans son Edit prodiguoit les plus magnifiques promesses. Il s'annonçoit comme devant prendre pour modéles de sa conduite Auguste & Marc Auréle. Il s'engagea en particulier à ne tirer aucune vengeance des délibérations prises contre lui, ou contre la mémoire de Caracalla, en vertu des ordres de Macrin : & sur cet article il tint parole. D'autres objets & d'autres crimes l'occupérent, & le passé sortit de son esprit.

Dio.

Il s'attribue sans decret du Sénat tous les titres de la puissance Impériale.

Il fit sentir tout d'un coup combien il auroit peu de considération pour le Sénat & pour les anciennes maximes, en s'attribuant sur le simple suffrage des soldats tous les titres de la puissance Impériale. Dans les deux piéces dont je viens de donner le précis, il se qualifioit l'*Empereur César, fils d'Antonin, petit-fils de Sévére, le Pieux, l'Heureux, Auguste,* Pro-

Proconsul, revêtu de la puissance Tribunicienne. Aucun de ses prédécesseurs n'en avoit usé ainsi. Tous avoient voulu devoir à un Decret du Sénat & à une Ordonnance du peuple, les titres de puissance & d'honneur qui caractérisoient le rang suprême. Cette innovation étoit d'une dangereuse conséquence, & elle marquoit dans le Prince & dans son Conseil ou une grande ignorance ou un grand mépris des Loix.

L'indignation que les Sénateurs en conçurent fut étouffée par la crainte, d'autant plus qu'il y avoit ordre à Pollion actuellement Consul, d'employer la force & les armes, s'il se trouvoit quelqu'un qui fît résistance. Ils décernérent donc à Héliogabale tous les titres dont il s'étoit emparé. Il est vraisemblable qu'ils décorérent aussi alors Mæsa & Soæmis du nom d'*Augusta*, qu'elles prennent sur leurs médailles. Ils regrettoient Macrin, & détestoient Caracalla : & leur misérable servitude les avilissoit au point, que contraires à tous leurs vœux, ils chargérent Macrin d'opprobres, & le déclarérent ennemi public, honorérent Caracalla des plus grands éloges, &, pour comble d'ignominie & d'infortune, témoignérent souhaiter que son fils lui ressemblât.

Dio. ap. Val.

Tillem. Hél.

Dio.

L'acharnement d'Héliogabale sur Macrin, quoique peu étonnant de la part d'un ennemi, choqua néanmoins, com-

Son acharnement sur Macrin.

me poussé à l'extrême. Dans la vue de rendre odieux son prédécesseur aux gens de guerre, & de s'en faire aimer par comparaison, il rendit publics les Mémoires secrets des arrangemens que cet Empereur avoit projettés pour la réforme des armées, & la lettre dans laquelle il se plaignoit beaucoup des soldats à Marius Maximus Préfet de la ville.

Il s'approprie ridiculement le Consulat de Macrin.

On trouva aussi non seulement de l'excès, mais de l'extravagance dans la fantaisie qu'il eut de s'approprier le dernier Consulat de Macrin. Ce Prince s'étoit fait Consul ordinaire au commencement de l'année, & n'ayant géré sa charge tout au plus que quatre mois, il en étoit sorti avant qu'il fût en aucune maniére question d'Héliogabale, & dans un tems où celui-ci se jugeoit bien honoré du titre de Prêtre du Soleil. Le nouvel Empereur se rendoit donc souverainement ridicule, en substituant son nom à celui de Macrin dans les Fastes & dans les Actes publics : de façon qu'il s'attribuoit un Consulat dont il n'avoit pas pu avoir l'idée même en songe. Mais ce sont là des taches légéres, & qui ne valent pas la peine d'être remarquées dans un Héliogabale.

Il fait mourir un grand nombre d'illustres personnages.

Sa cruauté se manifesta avant même qu'il eût quitté la Syrie. Les principaux amis & créatures de Macrin éprouvérent sa vengeance, tels que Julianus Nestor Préfet du Prétoire, Fabius Agrippinus

Gou-

Gouverneur de Syrie, plusieurs Chevaliers Romains, Réanus Commandant en Arabie, Claudius Attalus Proconsul de Chypre, Décius Triccianus, qui commandoit au tems de la révolution les Prétoriens du camp d'Albe, après avoir été, comme je l'ai dit, Gouverneur de la Pannonie. Des ordres furent pareillement envoyés à Rome pour mettre à mort plusieurs grands personnages, que les liaisons qu'ils avoient eües avec Macrin rendoient suspects au nouveau Gouvernement. D'autres, que l'on ne pouvoit accuser d'avoir eu aucune part aux troubles précédens, mais qui par leur crédit, par leurs places, par leurs talens, sembloient capables de se faire craindre, furent sacrifiés aux ombrages que l'on avoit conçus d'eux. Dion en nomme plusieurs, qui ne nous sont pas d'ailleurs connus, quoiqu'ils eussent un rang considérable dans la République : & cet Historien observe qu'Héliogabale, en abattant un si grand nombre de têtes illustres, ne daigna pas même en écrire un seul mot au Sénat.

Ce Prince & son Conseil traitoient tout-à-fait cavaliérement les affaires les plus graves, & ils sembloient se jouer de la vie des premiers hommes de l'Empire. Silius Messala & Pomponius Bassus furent déférés par ordre du Ministére, comme mécontens du Gouvernement, & sur cette accusation vague condamnés à

 mort.

mort. Après le jugement arriva une lettre d'Héliogabale au Sénat, dans laquelle commençant d'abord par se plaindre de ce que ces deux Sénateurs s'étoient rendus les censeurs de sa conduite, & les inquisiteurs de ce qui se passoit dans le Palais, il ajoûtoit: „Je ne vous envoie „point les preuves de la conspiration „qu'ils avoient tramée contre moi, par- „ce que ces piéces seroient mainte- „nant inutiles, & les trouveroient déja „morts".

Diverses conspirations tramées par des gens de néant.

Au reste les soupçons qu'il se formoit d'intrigues concertées pour envahir le trône, n'étoient pas sans quelque fondement. Après l'exemple de son élévation, & dans la confusion où étoient toutes choses par la licence militaire & par le mauvais Gouvernement, il n'étoit personne qui ne crût pouvoir aspirer à l'Empire. Dion cite jusqu'à cinq entreprises de cette nature, toutes tentées par des hommes plus méprisables les uns que les autres: & ce ne sont pas les seules, mais les plus importantes dont il ait eu connoissance. Deux de ces chefs de conspiration étoient Sénateurs, mais l'un avoit servi long-tems comme Centurion, l'autre étoit fils d'un Médecin. Un fils de Centurion, un ouvrier en laine, eurent la même audace. Un homme du peuple essaya de soulever la flotte de Cyzique, pendant que l'Empereur étoit à Nicomédie. Tous ces mouve-

vemens demeurérent sans effet, & ne causérent que la perte de leurs auteurs. Mais ils n'en prouvent pas moins l'affreux désordre, où l'altération des anciennes maximes, & l'indignité de ceux qui remplissent la premiére place, sont capables de plonger les plus puissans Etats. Et ce n'est ici encore que l'échantillon du trouble & de la combustion où nous verrons l'Empire Romain dans un certain nombre d'années.

Je viens de parler du séjour d'Héliogabale à Nicomédie. Il s'y étoit transporté pour s'approcher de Rome, & il y passa l'hiver. En y arrivant il se souilla d'un meurtre plus criant encore que tous ceux que j'ai rapportés jusqu'ici. Il avoit les plus étroites obligations à Gannys, instituteur de son enfance, & principal instrument de sa haute fortune. C'étoit Gannys qui avoit tramé l'intrigue, soulevé les soldats, introduit le jeune Héliogabale dans le camp, contribué plus qu'aucun autre à la victoire sur Macrin. Gannys étoit estimé de Mæsa, & ne plaisoit que trop à Soæmis. Peu s'en fallut même qu'il ne l'épousât avec le consentement du Prince son fils, qui ne s'éloignoit pas de lui donner le nom de César. Avec de grands vices il réunissoit des qualités très-estimables. Il aimoit le plaisir, il recevoit volontiers de l'argent. Mais il n'exerça jamais sur personne aucune vexation odieuse, & il se montroit

A Nicomédie Héliogabale tue de sa propre main Gannys. Dio ap. Val.

même bienfaisant. Nous avons vu qu'il étoit brave & entendu dans la guerre. Ministre appliqué, Gouverneur attentif, il vouloit que son éléve se donnât de bonne grace aux affaires, & observât les règles de la sagesse & de la retenue dans sa conduite. C'est par cet endroit qu'il s'attira la colére d'Héliogabale, qui fut assez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de sa propre main, parce qu'aucun soldat n'osoit commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoila pleinement le mauvais cœur du nouveau Prince, & le rendit l'objet de la détestation publique.

Il donne toute sa confiance à Eutychien. *Dio, Lib. LXXIX.*

Non moins digne de blâme dans ses amitiés que dans ses haines, Héliogabale accorda toute sa faveur & toute sa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ses vices, homme sans aucun sentiment de pudeur, bouffon & farceur de profession, ensorte que le surnom même lui en fut donné, & qu'on le désignoit aussi communément par le nom de *Comazon*, qui signifie en Grec *Farceur*, que par son vrai nom. Héliogabale combla ce misérable de dignités & d'honneurs. Il le fit Préfet du Prétoire, Consul avec lui, &, ce qui étoit sans exemple, trois fois Préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui & ses semblables : & Mæsa elle-même, à qui il devoit tant, & dont la morale n'étoit nullement austére, perdit une partie de son crédit auprès de lui, parce qu'elle entre-

Herod. L. V.

prit

prit de lui faire quelques remontrances.

Héliogabale prit à Nicomédie un Consulat qu'il compta pour le second, parce qu'il s'étoit attribué celui de Macrin. Dion observe que ce Prince, contempteur de toutes les bienséances, parut contre l'usage, le jour des vœux annuels, trois Janvier, avec la robe triomphale. Ses excès en ce genre furent poussés bien loin, au rapport d'Hérodien. Il dédaignoit tous les habillemens & toutes les étoffes à la mode des Grecs & des Romains. La laine étoit trop vile pour lui : il lui falloit de la soie teinte en pourpre, & relevée en broderie d'or. On sait combien la soie étoit alors une marchandise rare & précieuse. Le luxe même le plus hardi n'osoit encore l'employer qu'en la mêlant avec d'autres matiéres, si l'on en excepte quelques femmes, qui en avoient porté rarement des étoffes pleines. Héliogabale fut le premier des Romains qui adopta cette mollesse jusques-là inconnue aux hommes. La forme des vêtemens dont il usoit ne répugnoit pas moins aux mœurs Romaines. Il s'habilloit en Prêtre du Soleil, & non en Empereur. Une robe à la Phénicienne, un collier, des brasselets, une maniére de tiare ou de couronne toute brillante d'or & de pierreries. Et en cet équipage il célébroit publiquement les fêtes de son Dieu chéri, & il exécutoit les danses qui faisoient partie de la cérémonie.

Second Consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement Romain, & y substitue le luxe de Phénicie.

A. R. 970. *Dio. & Herod.*

Lamprid. Héliog. 26.

Herod.

Mæsa, qui avoit du jugement & du sens, conçut combien ce violement de tous les usages pouvoit nuire à son petit-fils. Elle lui représenta, que se disposant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui seroit regardé comme étranger & barbare, indigne de la gravité d'un homme & d'un Empereur, & pardonnable seulement à la mollesse des femmes. La conséquence qu'il tira de ces avis de son ayeule est singuliére. Il en conclut qu'il devoit façonner les yeux des Romains à sa maniére de se vêtir, avant que de se montrer à eux en personne. Dans cette vue il se fit peindre en pied avec ses ornemens sacerdotaux, ayant à côté de lui la figure du Dieu dont il étoit le Prêtre : & il ordonna que ce tableau fût placé dans le Sénat au lieu le plus apparent, au-dessus de la statue de la Victoire, afin que tous les Sénateurs, à mesure qu'ils entreroient, lui offrissent de l'encens & des libations de vin. Hérodien ne nous dit point quel fut l'effet de cette précaution bizarre. Mais il est aisé de penser qu'elle ne fit que hâter l'indignation des Romains, en exposant à leurs regards ce qu'ils ne connoissoient encore que sur le rapport de la Renommée. Pour achever de les irriter, il commença à leur manifester alors son zèle insensé pour le culte de son Dieu, dont il ordonna à tous les Prêtres de prononcer & d'invoquer

le nom dans leurs ſacrifices avant celui de toute autre Divinité.

Il vient à Rome.

Comme Mæſa ſouhaitoit beaucoup de retourner à Rome, où elle avoit autrefois brillé, & où elle alloit reparoître avec un prodigieux accroiſſement de grandeur, il eſt probable qu'Héliogabale s'y rendit le plutôt qu'il fut poſſible. A ſon entrée dans ſa capitale, il fit au peuple les largeſſes accoutumées en pareils cas, & donna des jeux magnifiques.

Mæſa entre au Sénat, & y fait fonction de Senateur. Lamprid. Héliog. 4.

L'ambition de Mæſa l'empêcha de ſe dire à elle-même (a) ce qu'elle avoit ſi bien remontré à ſon petit-fils. Elle ne craignit point d'irriter & de bleſſer les eſprits par une nouveauté encore plus choquante que la parure d'Héliogable. Elle entra & fit entrer ſa fille avec l'Empereur au Sénat : elle dit ſon avis, comme membre de la Compagnie : elle fut nommée à la tête du Sénatuſconſulte, comme ayant aſſiſté à ſa rédaction. C'eſt un exemple unique dans l'Hiſtoire Romaine. Jamais ni Livie ni Agrippine elle-même n'avoient attenté rien de pareil : & dans la ſuite nulle Princeſſe ne s'autoriſa de ce qui avoit été accordé à Mæſa & à Soæmis, pour revendiquer les mêmes prérogatives.

Les

(a) *J'attribue principalement à l'ayeul d'Héliogabale ce que Lampride dit de ſa mére, parce que les ſoins & les traits d'ambition paroiſſent mieux convenir au caractére de Mæſa qu'à celui de Soæmis. D'ailleurs le même Lampride rapporte expreſſément en deux endroits (12. & 15.) qu'Héliogabale menoit ſon ayeul au Sénat.*

Sénat de femmes. Lamprid. 2. & 4.

Les affaires d'Etat ne touchoient pas beaucoup Soæmis, qui vivoit, selon l'expression de Lampride, en courtisane. Elle étoit faite pour le frivole: & son fils la servit dans son goût, en établissant sur le mont Quirinal un Sénat de femmes, dont il la nomma Présidente. Il se tenoit en ce lieu dès auparavant des assemblées de Dames en certains cas de cérémonie. Métamorphosées en Sénat, ces assemblées décidérent de ce qui regardoit les ajustemens des femmes, la distinction des voitures dont il seroit permis à chacune de se servir selon la différence des conditions, le cérémonial des salutations entre elles, & autres affaires de cette importance.

Zèle insensé d'Héliogabale pour le culte de son Dieu. Dio. Herod. Lamprid. 3. 6. 7.

Les affaires dont s'occupoit l'Empereur n'étoient pas plus sérieuses. Il n'eut rien plus à cœur, dès qu'il fut arrivé à Rome, que d'y établir le culte du Dieu qu'il révéroit, sur les ruines de tout autre culte. Il ne se contentoit pas de lui donner la préférence sur les autres Dieux, & même sur Jupiter Capitolin: ce n'étoit pas assez pour lui de les dégrader tous, & de les faire valets de chambre du sien, ses intendans, ses sécretaires: il vouloit qu'aucun autre Dieu que ce nouveau venu ne fût honoré dans Rome, & pour cet effet, dans le temple qu'il lui construisit sur le mont Palatin, il concentra tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Il y fit transpor-

porter la pierre de Pessinonte qui étoit appellée la grande mére des Dieux, le Palladium, le feu éternel de Vesta, les boucliers de Numa. Il eut encore intention d'y réunir les cérémonies religieuses des Juifs & des Samaritains, & même, par le plus insensé de tous les projets, le rit Chrétien, ennemi irréconciliable de tout culte profane. Il ne pouvoit pas réussir dans ces derniéres vues. Les Payens furent plus traitables: & Héliogabale eut la satisfaction d'assembler autour de son Dieu tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Empire, le Sénat & l'Ordre des Chevaliers qui l'environnoient en amphithéatre, les gardes Prétoriennes qui l'accompagnoient pendant qu'il faisoit les fonctions de son sacerdoce. Il en résulta néanmoins dans les esprits un vif sentiment d'indignation, mais qui cédoit à la politique.

Je n'étalerai point ici le luxe & la profusion qui régnoient dans les ornemens du temple, & dans la pompe des sacrifices, les hécatombes de taureaux, les amas de parfums, le vin le plus vieux & le plus exquis répandu par tonnes, & coulant par ruisseaux avec le sang des victimes, les entrailles des animaux immolés portées dans des bassins d'or par les plus illustres personnages de l'Etat, qui étoient forcés de se tenir honorés de ces vils ministéres. Héliogabale lui-même, oubliant toute décence, se donnoit en

specta-

ſpectacle vêtu de ſa robe ſacerdotale à la Phénicienne, ayant le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, (a) & deshonorant, dit l'Hiſtorien, par ce fard artificiel le beau & gracieux viſage qu'il avoit reçu de la nature. En cet état il danſoit & chantoit marchant à reculons devant la ſtatue du Dieu portée en proceſſion. Les réjouiſſances publiques, les illuminations, les largeſſes de viandes, d'animaux, de vaſes d'or & d'argent, d'étoffes précieuſes, rendoient la fête complette.

Ces comédies n'étoient pas un pur jeu de la part du Prince. La perſuaſion réelle, ou, ſi nous voulons parler plus juſte, la ſuperſtition y entroit pour beaucoup. On ne peut guéres ce ſemble attribuer qu'à ce motif la circonciſion, à laquelle il ſe ſoumit, & la loi qu'il s'impoſa de s'abſtenir de chair de porc. Je ne ſçais ſi l'on doit croire qu'il eut même la penſée de ſe faire eunuque, pour imiter les Prêtres de Cybéle. Mais il n'y a point de raiſon de ſe refuſer au témoignage des Hiſtoriens, qui aſſurent qu'il portoit ſur lui des amulétes ſans nombre, & de toutes les eſpéces; qu'il pratiquoit des cérémonies magiques; & que joignant, comme il eſt ordinaire, la cruauté à l'impiété, il immoloit des enfans, dans la vue de chercher l'avenir dans leurs entrailles. Un

Dio & Lamprid.

(a) Φύσει τε πρόσωπον ὡραῖον ὑβρίζων βαφαῖς ἀσχήμοσιν. Hérodien.

Un trait moins odieux, mais ridicule & extravagant au suprême dégré, c'est qu'il voulut marier son Dieu. Il eut d'abord la pensée de lui donner Pallas pour épouse: mais cette Déesse guerriére n'étoit pas un parti convenable pour un Dieu tout pacifique, & même voluptueux. Il rejetta donc ce projet, & se fixa à la Vénus céleste de Carthage, Déesse originaire de Phénicie, où elle étoit honorée sous le nom d'Astarté. D'ailleurs elle passoit pour être la même divinité que la Lune: & nul arrangement n'étoit plus sortable, que de marier la Lune au Soleil. La statue de Vénus Céleste fut donc apportée de Carthage à Rome: & Héliogabale prit pour sa dot tout l'or & toutes les richesses qui se trouvoient dans son temple. Il célébra le mariage du Dieu & de la Déesse avec toute la magnificence possible, & il voulut que tous les peuples & toutes les villes de l'Empire leur fissent des présens de noces. *Di. & Herod.*

Il usa de pareilles exactions à l'occasion de ses propres mariages, où se fait sentir la même folie & la même extinction de pudeur, que dans tout le reste de sa conduite. En moins de quatre ans qu'il régna, il épousa quatre femmes. La premiére fut Cornélia Paula, Dame d'une rare beauté & d'une grande naissance. Elle (*a*) avoit été mariée à Pomponius Bas- **Indécence & extravagance de ses mariages.**

(*a*) *Mr. de Tillemont distingue Paula de la veuve de Bas-*

tous en les trompant. „ J'ai parlé de „ vous à l'Empereur, disoit-il aux avi- „ des courtisans : vous obtiendrez telle „ charge : ou au contraire, vous avez „ beaucoup à craindre." Souvent il n'étoit rien de tout cela, & néanmoins Hiéroclès ne laissoit pas de se faire bien payer. (*a*) Il vendoit de la fumée, pour me servir de l'expression usitée alors parmi les Romains : il se faisoit un gros revenu de son crédit : artifice qui réussit, dit l'Historien, non seulement auprès des mauvais Princes, mais aussi auprès de ceux qui ayant de bonnes intentions négligent les affaires. Sa mére, qui étoit encore esclave à la naissance de sa faveur, fut amenée à Rome en pompe avec un cortége de soldats, & mise au rang des Dames dont les maris avoient été Consuls. Héliogabale étoit tellement soumis à Hiéroclès, qu'il se laissoit battre par lui, & frapper au visage, jusqu'à en porter les marques : & il tiroit vanité de ces mauvais traitemens, comme de témoignages d'un amour passionné. Il voulut en récompenser l'auteur en le faisant César, & son attachement pour cet infame fut une des principales causes de sa ruine.

Dio.

Hié-

(*a*) Qui ... omnia Heliogabali dicta & facta venderet fumis.... ut sunt homines hujusmodi, qui si admissi fuerint ad nimiam familiaritatem Principum, famam non solùm malorum, sed etiam bonorum Principum vendunt.

Hiéroclès craignit pourtant un rival. Aurélius Zoticus, natif de Smyrne, fils d'un cuisinier, plut à Héliogabale. Mais son crédit fut de peu de durée. Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter. Zoticus fut chassé de Rome & de l'Italie, & sa disgrace lui fut avantageuse. Elle lui sauva la vie, au lieu qu'Hiéroclès périt dans la révolution qui mit sur le trône Alexandre Sévére.

Autres indécences de sa conduite. *Lamprid.* 10. & 11.

Après ce qui vient d'être dit, je ne tiens compte d'observer qu'un Prince si impudent dans ses actions, l'étoit aussi dans ses discours. Je n'insisterai point non plus sur certaines indécences qui seroient des taches énormes dans la vie de tout autre Prince, mais qui dans celle d'Héliogabale méritent à peine d'être relevées. Il conduisoit des chariots dans les jeux du Cirque, auxquels présidoient ses Préfets du Prétoire, les premiers Sénateurs, sa mére, son ayeule, & d'autres Dames : & dans l'exercice de cette vile fonction, il saluoit, comme s'il n'eût été qu'un simple cocher, les arbitres du prix, & les soldats : il demandoit son salaire, & recevoit dans la main quelques piéces d'or. Il dansoit, non seulement sur le théatre, mais dans les momens d'occupations les plus sérieuses, donnant ses audiences, & haranguant le peuple. *Dio.*

Son luxe insensé.

Ces travers lui ont été communs avec quel-

Lamprid. 18. 32. quelques-uns de ses prédécesseurs. Mais son luxe insensé fut poussé à des excès, qui effacent les Vitellius & les Néron: & plusieurs des traits que Lampride nous en administre dans un long article, lui paroissent à lui-même incroyables. N'ajoûtons point foi à ce qui passe la possibilité de la nature. A cette seule exception près, tout est croyable d'un monstre en qui l'extravagance le disputoit à la corruption.

Il commença de bonne heure, & n'étant encore que particulier, c'est-à-dire, avant l'âge de quatorze ans, il disoit déjà qu'il prétendoit être un Apicius. En effet les tapis de ses lits de table étoient d'étoffes d'or: il ne marchoit jamais qu'avec un cortége de soixante voitures. En vain son ayeule Mæsa le reprenoit, lui représentant qu'il ruineroit ses affaires, & qu'il se mettoit en danger de se réduire au plus triste état. „ Mon plan, ré„ pondoit-il, est d'être moi-même mon „ héritier."

Devenu Empereur, il lâcha la bride à toutes ses fantaisies. Toute l'occasion de sa vie fut de chercher de nouveaux plaisirs. Il proposoit des prix à ceux qui inventeroient des ragoûts jusques-là inconnus. S'ils réussissoient, une robe de soie, présent alors très-riche & d'un grand prix, étoit leur récompense. Si leur sausse ne plaisoit point, ils étoient condamnés à ne manger rien autre chose,

se, jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur faute par une meilleure & plus heureuse invention.

On n'attend pas de moi que je donne un détail exact de toutes les folies du luxe d'Héliogabale. Je choisirai ce qui me semblera de plus frappant.

Ses lits, soit de table, soit de chambre à coucher, étoient d'argent massif. Il se faisoit servir des plats remplis de foies de surmulets, de cervelles de grives & d'oiseaux étrangers, de têtes de perroquets, de faisans, & de paons. Doit-on s'en étonner, pendant qu'il nourrissoit ses chiens de foies d'oies, & les lions de sa ménagerie de perroquets & de faisans? Jamais il ne dépensa pour son souper moins de cent mille sesterces *, souvent le triple.

* Douze mille cinq cens livres.

Amateur de l'extraordinaire & du bizarre, il se plaisoit à faire un seul repas en cinq maisons d'amis différentes & situées en différens quartiers. Chacune de ces maisons devoit fournir son service. On alloit de l'une à l'autre, & un repas duroit ainsi un jour entier.

S'il se trouvoit près de la mer, il ne mangeoit point de poisson: à une grande distance, sa table étoit couverte de poissons de mer. Quelquefois dans des villages au milieu des terres il nourrissoit les paysans de laitances de murénes. La cherté & la difficulté étoient pour lui des ragoûts: & il aimoit qu'on lui grossît

sît le prix des viandes, disant que ce surhaussement lui aiguisoit l'appétit.

C'est (*a*) bien de lui que l'on peut dire qu'il sçavoit dissiper, & non pas donner. Il faisoit souvent jetter par les fenêtres les mêmes mets que l'on servoit sur sa table, & en pareille quantité. Au lieu de confitures séches, ou autres semblables bagatelles, que l'on donne souvent aux convives pour emporter chez eux, ceux d'Héliogabale recevoient des eunuques, des chevaux de selle avec leurs harnois, des carosses ou chars à quatre chevaux, mille piéces d'or, cent livres pesant d'argent. S'il faisoit des largesses au peuple, ce n'étoit pas en monnoiès d'argent ou d'or qu'il distribuât. Il exposoit au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs (*b*). Le pillage excitoit des batteries, où il périssoit souvent bien du monde, & dont le Prince se faisoit un divertissement. Car il se plaîsoit à mal faire, & l'esprit tyrannique se mêloit dans ses folies.

Lamprid. 8. & Herod.

Il appelloit à ses repas de débauche les premiers de la ville, & il les forçoit de boire au-delà de toute mesure. Au contraire il se réjouissoit à tourmenter par

(*a*) *C'est ce qui est dit d'Othon dans Tacite, Hist. I. 30.* Perdere iste sciet, donare nesciet.

(*b*) *Le texte porte* des esclaves, servos. *Saumaise croit qu'on doit lire* cervos, *afin que toutes les parties du dénombrement se rapportent, & qu'il soit partout question d'animaux.*

par la faim ses parasites, dont il faisoit couvrir la table de mets en ivoire, ou en cire, ou en verre, ou en bois peint. Quelquefois il les étouffoit sous les tas de violettes & d'autres fleurs, qu'il faisoit accumuler en une si énorme quantité, que ces malheureux y demeuroient ensévelis sans pouvoir en aucune façon s'en tirer.

Je crains de fatiguer le Lecteur par ces miséres, qu'il ne m'étoit pas permis de supprimer totalement, parce qu'elles font voir jusqu'où peut être poussé l'abus du pouvoir suprême & de l'opulence Impériale; mais qu'il est inutile de suivre dans les plus menus détails, parce que les traits que j'ajoûterois à mon récit, n'ajoûteroient rien à l'instruction.

Je ne puis néanmoins me dispenser de dire un mot de ce qui regarde le luxe d'Héliogabale dans ses habillemens & sur sa personne. Il porta des tuniques d'étoffes d'or enrichies de pierreries, dont le poids étoit si considérable, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre, & de dire (a) qu'il succomboit sous le fardeau de la magnificence. Il ornoit ses souliers de pierres gravées par les plus grands maîtres: comme si le travail de ces sçavans Artistes, qui a besoin d'être vu de très-près, eût pu briller & se faire admirer sur ses pieds. Il

(a) Quum gravari se diceret onere voluptatis. Lamprid. 23.

Il voulut aussi ceindre son front d'un diadême décoré de pierres précieuses. Il trouvoit que cet ornement relevoit la beauté de son visage, & lui donnoit un air plus féminin. Il s'en servit effectivement dans l'intérieur du Palais. Mais il n'osa paroître en public avec cette marque de royauté trop détestée des Romains.

Jamais il ne porta de linge blanchi, disant que cet usage ne convenoit qu'à des mendians : jamais il n'usa deux fois des mêmes souliers, ni, dit-on, de la même bague. Il faisoit sabler de poudre d'or & d'argent les portiques par où il devoit passer pour arriver à son cheval ou à son carosse. Il prodiguoit les pierreries jusques sur ses voitures, pour lesquelles les embellissemens d'or & d'ivoire lui paroissoient trop communs.

Finissons ce fastidieux dénombrement d'extravagances par observer que bien loin d'en rougir, Héliogabale sembloit en savourer l'ignominie. Fabius Gurgès & le fils du premier Scipion l'Africain étoient renommés dans l'Histoire pour les désordres de leur jeunesse : & l'on disoit que leurs péres, pour essayer de les corriger par la honte, les avoient fait paroître aux yeux du public avec une sorte d'habillement singulier. Le Prince dont nous parlons affecta cet habillement, tournant en ornement pour lui ce

ce qui avoit été une correction pour de jeunes débauchés.

J'observerai que certaines inventions de luxe que cet Empereur si décrié mit le premier en usage, se conservérent après lui. Lampride en fait la remarque 19 22 31
en trois différens endroits, & nous donne ainsi lieu de conclure que le luxe a de si puissans attraits pour les hommes, qu'il se perpétue même d'après les exemples les plus capables de le décréditer.

Toutes les places données à d'indignes sujets.

On juge aisément de quelle maniére & à quel genre de personnes les places & les charges étoient données sous Héliogabale. J'ai déjà remarqué qu'il n'eut pas honte de faire Préfet du Prétoire, Préfet de la ville, & Consul avec lui, le farceur Eutychien. Mais en général il avilit & souilla toutes les dignités par la bassesse & par les vices infames de ceux qu'il choisissoit pour les remplir. Il fit ses affranchis Gouverneurs de Provinces, Lieutenans de l'Empereur, Proconsuls. Il prit sur les théatres, dans le cirque, & sur l'aréne, les Officiers du Palais Impérial. Des cochers, des danseurs, devenoient les premiers personnages de l'Etat. Au défaut d'autre recommandation, l'argent pouvoit tout. Le Prince vendoit, soit par lui-même, soit par ses esclaves & par les ministres de ses voluptés, tous les emplois civils & militaires. On étoit admis dans le Sénat par le mérite de son argent, sans dis-

Lamprid. 6. 11. 12.

tinction d'âge, de naissance, ni même de revenus & de biens fonds.

Projet de guerre contre les Marcomans. *Lamprid.* 9.

Ce Prince perdu de vice, & noyé dans l'infamie, eut pourtant la pensée d'acquérir la gloire des armes en faisant la guerre aux Marcomans. Mais c'étoit une saillie momentanée d'un esprit léger, qui se passa sans aucun effet, & s'en alla bientôt en fumée.

Prétendu présage de la chute d'Héliogabale.

Voilà ce que les Auteurs nous fournissent de plus remarquable sur le gouvernement & la conduite personnelle d'Héliogabale. Il ne me reste plus à raconter que sa chute, qui fut annoncée, selon Dion, par plusieurs présages, & en particulier par un prétendu prodige, dont le récit ne fait pas beaucoup d'honneur au jugement de l'Historien.

Dio.

Un génie, dit ce crédule Ecrivain, se disant Alexandre le Grand, & imitant son équipage & son armure, se manifesta subitement, sans que je puisse dire en quelle maniére ni avec quelles circonstances, sur les bords du Danube. Delà il traversa la Mœsie & la Thrace, accompagné de quatre cens hommes qui voyageoient en Ministres de Bacchus, vêtus de peaux, ayant des thyrses en main, & ne faisant mal à personne. Il fut partout honoré & bien traité. On lui préparoit des hôtelleries, on lui fournissoit abondamment les vivres: & nul n'osa l'arrêter ou lui résister, ni Officiers, ni Soldats, ni Intendans, ni Gouverneurs. Il dé-

déclara qu'il vouloit passer en Asie: & on le conduisit en pompe, au jour qu'il avoit marqué, jusqu'à Byzance. Il aborda à Chalcédoine, mais là ayant offert de nuit un sacrifice, & enfoui en terre un cheval de bois, il disparut.

Afin qu'on ne doute point de cette merveille, Dion a soin de certifier qu'il étoit alors sur les lieux: & il paroît persuadé que ce phantôme désignoit Alexandre Sévére, qui alloit bientôt succéder à son cousin Héliogabale. Pour moi je ne vois ici qu'un avanturier, qui eut l'adresse de vivre quelque tems aux dépens du Public, & à qui le souvenir récent de l'admiration folle de Caracalla pour Alexandre de Macédoine, fit naître l'idée de prendre le nom de ce conquérant, & de copier, pour preuve de ressemblance, la fantaisie qu'il avoit eue de se rendre l'émule de Bacchus. Ces sortes de prestiges ne peuvent pas durer longtems: & lorsque notre avanturier vit que le charme alloit se rompre, il se renferma prudemment dans l'obscurité. Mais sans nous amuser à un événement si peu sérieux, passons à des objets plus dignes de nous occuper.

Indignation de tous les Ordres, & en particulier des soldats, contre ce Prince.

L'horrible conduite d'Héliogabale avoit indisposé contre lui tous les esprits. Non seulement les Sénateurs, & les honnêtes gens de la ville, mais les soldats même en étoient irrités. Dès le tems qu'il s'étoit fait connoître à Nicomédie par ses

Dio & Lamprid. 5. & 10.

ses premiers désordres, ils avoient commencé à se repentir de leur choix, & depuis cette époque les excès d'Héliogabale n'ayant fait que croître, la haine des soldats s'étoit augmentée dans la même proportion. Au contraire ils étoient portés d'inclination pour son cousin, dont l'enfance aimable & vertueuse donnoit les plus heureuses espérances.

Caractére aimable d'Alexien son cousin fils de Mamée.

Tillem. Héliog. & Alex. Sev.

Alexien, c'étoit le nom du jeune Prince, étoit né vers l'an de J. C. 208. ou 209. dans la ville d'Arcé en Phénicie, de Généssius Marcianus, & de Mamée. Tout ce que nous savons de son pére, c'est qu'il étoit Syrien, & qu'il parvint au Consulat. Mamée sa mére, seconde fille de Mæsa, est très-célébre. Née dans une famille livrée à la corruption, elle se préserva de la contagion du mauvais exemple. Il ne tint pas à sa mére, que sa réputation ne souffrît une grande tache, & que son fils ne passât pour être né de Caracalla. Toute voie qui menoit à la fortune, étoit bonne à l'ambitieuse Mæsa. Mais ce discours, que l'intérêt rendoit déjà suspect, est réfuté par la netteté de la conduite de Mamée depuis le tems où elle est bien connue dans l'Histoire; & la sévérité des maximes dans lesquelles elle éleva son fils, doit opérer auprès des esprits raisonnables la justification de la mére.

Euseb. Hist. Eccl. VI. 21.

On a même prétendu qu'elle étoit Chrétienne: & il faut convenir que les ter-

termes dans lesquels Eusébe s'exprime à son sujet, autorisent cette pensée. Il la traite de Princesse très-pieuse * envers la Divinité : ce qui dans la bouche d'un Chrétien & d'un Evêque doit signifier la profession du Christianisme. Il ajoûte que frappée de l'éclat de la réputation d'Origéne, elle le manda pendant un séjour qu'elle fit à Antioche, & reçut de lui des instructions sur la gloire du Seigneur & sur la Doctrine Evangélique. Mais enfin il ne dit pas qu'elle ait embrassé la Religion Chrétienne : & il ne faut pas toujours presser les paroles d'Eusébe, qui, tout Evêque qu'il étoit, avoit l'ame très-mondaine. Ce qui ne peut-être révoqué en doute, c'est qu'elle conserva de l'inclination pour les Chrétiens, & qu'elle en inspira à son fils.

* Θεοσεβεστάτη.

Elle l'éleva avec un très-grand soin, & elle lui donna d'excellens maîtres pour le former dès l'enfance à toutes les parties des Beaux-Arts, & à tous les exercices militaires. Le jeune Alexien, qui avoit un heureux naturel, se prêta de bonne grace à l'instruction : & il se fit une régle qu'il suivit toute sa vie, de ne passer aucun jour sans donner quelque tems & aux lettres, & aux exercices qui se rapportent au métier des armes. Il réussit mieux dans l'éloquence Grecque, que dans la Latine. Le Grec étoit sa langue naturelle. Né en Syrie de péres Syriens, il n'est pas étonnant qu'il ait pris

Lamprid. Al. Sev. 3.

moins de goût pour le Latin, qui étoit pour lui une langue étrangére. Mamée eut encore plus d'attention à l'instruire dans la Vertu que dans les Lettres: & elle trouva en lui une ame disposée à recevoir toutes les bonnes impressions. D'ailleurs il étoit beau de visage, bien fait de sa personne, robuste pour son âge: il avoit le regard vif & plein de feu. Ainsi il ne lui manquoit rien de tout ce qui est capable de concilier l'affection.

Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin. *Herod. L. V.*

Ce fut donc avec raison que Mæsa porta sur lui ses espérances, trompées par les affreux débordemens d'Héliogabale. Elle voyoit que l'indignation des soldats se joignant à celle de tous les autres Ordres de l'Etat, ne laisseroit pas longtems l'aîné de ses petits-fils sur le trône. Elle craignoit le contrecoup qui retomberoit sur elle-même, & qui la menaçoit au moins de rentrer dans la condition privée. Pour prévenir ce danger, elle résolut de faire adopter Alexien par Héliogabale. Elle ne fut point arrêtée par le ridicule d'une adoption qui donneroit à un enfant de treize ans un pére de dix-sept. Cette considération céda aisément à de plus importantes. Mais la difficulté étoit de faire consentir Héliogabale à une démarche qui devoit lui déplaire, & dont il pouvoit appréhender les suites. Elle l'y amena très-adroitement. Elle entra dans sa façon de penser. „ Vous devez, lui „ dit-elle, vous occuper des fonctions „ de

„ de votre sacerdoce, des mystéres, des
„ fêtes, de tout ce qui appartient au
„ culte de votre Dieu. Prenez un aide
„ sur qui roule le soin des choses humai-
„ nes, & qui chargé de l'administration
„ des affaires vous laisse tout l'éclat &
„ toute la douceur de la puissance Impé-
„ riale, en vous en sauvant les embarras
„ & les desagrémens. Cet aide, vous l'a-
„ vez sous votre main: & pendant que
„ vous avez un cousin, il ne seroit pas
„ raisonnable de penser à un étranger."

Héliogabale n'étoit pas un esprit fin. Il goûta la proposition de son ayeule: il se forgea dans ce nouvel arrangement une félicité qui satisferoit ses plus chéres inclinations. Plein de cette idée, il entre au Sénat accompagné de Mæsa & de Soæmis, & déclara qu'il adoptoit Alexien, & le nommoit César. Il se félicita même de pouvoir se donner tout d'un coup un tel fils; & il protesta qu'il n'en désiroit point d'autre, & qu'il étoit bienaise qu'un héritier unique préservât sa maison de troubles & de divisions intestines. Il ajoûta que son Dieu lui avoit inspiré la démarche qu'il faisoit, & que ce même Dieu vouloit que son fils adoptif fût appellé Alexandre. Il lui communiquoit par l'adoption les noms de Marc-Auréle: & il est bien probable que la vénération de Caracalla pour la mémoire du vainqueur de l'Asie & des Indes fut le motif qui engagea Héliogabale à chan-

Dio.
A. R. 972.

Il change son nom d'Alexien en celui d'Alexandre.

Tillem. not 2. sur Alex. Sev. ger le nom d'Alexien en celui d'Alexandre. Il paroît par les médailles que ce fut dans ce même tems que le nom de Sévére lui fut donné, sans doute pour rappeller le souvenir du Prince auteur de toute la grandeur de cette maison. Le nouveau César fut désigné Consul avec l'Empereur pour l'année suivante. *Herod.*

Il veut pervertir son fils adoptif, & en est empêché par Mamée.

La satisfaction qu'eut d'abord Héliogabale de cette adoption, ne fut pas de longue durée. Comme revêtu de l'autorité paternelle sur Alexandre, il prétendit présider à son éducation: & l'on peut juger ce que c'étoit qu'un plan d'éducation dirigé par Héliogabale. Il lui étoit arrivé de dire plusieurs fois qu'il ne souhaitoit point d'avoir des fils, de peur qu'ils ne lui donnassent le déplaisir de se tourner au bien. Il s'étoit mis lui-même dans le cas qu'il appréhendoit, par l'adoption de son cousin, dont toutes les inclinations se portoient à la vertu. Il entreprit donc de le pervertir. Il voulut le former sur son modéle, l'associer aux fonctions de son sacerdoce, lui faire exécuter des danses indécentes & lascives. Il trouvoit une grande opposition de la part de Mamée, qui éloignoit son fils de toutes actions & pratiques indignes du rang auquel il étoit destiné, & qui continuant ce qu'elle avoit heureusement commencé, nourrissoit en lui les progrès de la sagesse par les leçons des maîtres les plus habiles & les plus vertueux. Elle prenoit soin aussi

Lamprid. 31. *Herod.*

aussi de lui fortifier le corps, comme je l'ai dit, par des exercices convenables à un Prince, lui faisant apprendre à lutter, à manier les armes, à monter à cheval.

Héliogabale fut très-irrité de cette conduite de Mamée. Il chassa du Palais tous les maîtres d'Alexandre, alléguant qu'ils lui corrompoient son fils, parce qu'ils le disposoient à devenir homme de bien. Quelques-uns des maîtres furent envoyés en exil, d'autres mis à mort. Parmi ces derniers Lampride cite Silvinus Rhéteur. Le fameux Jurisconsulte Ulpien en fut quitte pour une disgrace, à laquelle mit bientôt fin la mort de son persécuteur; & nous le verrons jouir de la plus haute faveur auprès d'Alexandre Sévére. *Il le prend en haine, & veut d'abord s'en défaire par des embuches furtives.* *Lamprid. Heliog. 16.*

Héliogabale ne s'en tint pas là. Il prit absolument en haine son fils adoptif, & il essaya d'abord de s'en défaire par le poison. Mais la vigilance de Mamée rompit toutes ses mesures. Personne n'approchoit de la personne du jeune Prince, que ceux qu'elle avoit elle-même choisis. Elle ne souffroit point qu'il fût servi par les Officiers du Palais: & il ne prenoit rien, soit en nourriture soit en breuvage, qui n'eût été préparé & ne lui fût présenté par des mains fidéles & attentives. Mamée s'attachoit aussi à entretenir par des largesses secrettes les dispositions favorables où les soldats étoient déjà par rapport à son fils, pendant qu'Héliogabale *Lamprid. 13. 17. Herod. Dio.*

par la continuation des mêmes déréglemens s'attiroit de plus en plus leur mépris & leur haine, & ajoûtoit encore un nouveau degré à leur indignation par son acharnement contre Alexandre.

Mæsa secondoit puissamment Mamée, & protégoit son ouvrage. Princesse habile & exercée depuis longtems dans tout le manége de Cour, c'étoit un jeu pour elle que de déconcerter les mauvais desseins d'Héliogabale, qui cherchoit toutes sortes de moyens de perdre Alexandre & sa mére, mais qui vain, indiscret, léger, divulguoit lui-même ses projets avant que de s'être donné le tems de les mûrir.

Il l'attaque ouvertement.

Après donc bien des tentatives inutiles pour faire assassiner ou noyer dans le bain le jeune Prince, rebuté du peu de succès des entreprises furtives, Héliogabale se résolut à éclater ouvertement. Ayant pris la précaution de se retirer dans des jardins à une extrémité de la ville, il envoya ordre, d'une part au Sénat, & de l'autre aux Prétoriens, de dépouiller Alexandre du titre de César; & en même tems il aposta des meurtriers pour le tuer, si dans le trouble ils pouvoient s'en procurer l'occasion.

Une sédition des Prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui.

Le Sénat ne répondit aux ordres de l'Empereur, que par un profond silence, & une consternation universelle. Mais les soldats agirent: & lorsqu'ils virent que les Officiers du Palais, envoyés par

par Héliogabale couvroient de boue les inscriptions mises au pied des statues d'Alexandre, transportés de fureur ils partent dans le moment. Les uns vont au Palais pour mettre la vie du jeune César en sûreté: les autres, résolus de le venger, courent aux jardins où se tenoit renfermé l'indigne Empereur.

Les premiers trouvérent Alexandre avec sa mére & son ayeule bien gardés par une troupe fidéle, & ils les aménérent au camp. Ceux qui avoient dirigé leur marche contre Héliogabale, le surprirent au dépourvu. Il attendoit avec une pleine sécurité l'exécution de ses ordres, & ne songeant qu'à s'amuser il se préparoit à briller dans une course de chariots dont il prétendoit remporter le prix. Effrayé du tumulte & du bruit qu'il entendit, il alla promptement se cacher, & envoya Antiochianus, l'un des Préfets du Prétoire, au-devant des soldats, pour les appaiser. Ils étoient en assez petit nombre, & leur Tribun Aristomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avoit engagé la plus grande partie de la cohorte à y rester. Moins fiers, parce qu'ils n'étoient pas en force, ils écoutérent les représentations d'Antiochianus, qui leur rappella le serment qu'ils avoient prêté à l'Empereur, & les exhorta à ne point se souiller d'un crime horrible en répandant un sang si sacré. Ils se laissérent fléchir, à condition qu'-

Hé-

Héliogabale se rendroit au camp.

Il y vint humilié & tremblant : & les soldats, arbitres de leurs Princes, dictérent des loix à Héliogabale. Ils exigérent qu'il éloignât de sa personne les indignes compagnons de ses désordres ; les Comédiens, les conducteurs de chariots, les gens de mauvaise vie, & tous ceux qui faisoient trafic de leur faveur & de ses graces. Héliogabale consentit à tout, si ce n'est à leur livrer Hiéroclès. Il prioit, il pleuroit, il se découvroit la gorge en criant, „ Frappez, percez-moi „ plutôt moi-même. Accordez-moi la „ vie de ce seul ami, ou tuez votre Em- „ pereur". Les soldats, qui s'étoient déjà relâchés une premiére fois, usérent encore ici d'indulgence, & ils cessérent de demander la mort d'Hiéroclès. Mais ils recommandérent à leurs Préfets de ne point souffrir que l'Empereur continuât la vie licentieuse qu'il avoit jusques-là menée. Ils les chargérent aussi de veiller à la conservation d'Alexandre, & d'empêcher que ce jeune Prince ne vît aucun des amis d'Héliogabale, de peur que leur exemple ne devînt funeste à son innocence. Les Prétoriens avoient raison dans tout ce qu'ils demandoient. Mais quel gouvernement, que celui où les troupes donnent les ordres, & où les Princes & leurs premiers Officiers reçoivent la loi!

Il reprend bientôt

La réconciliation de l'Empereur avec son

ſon fils adoptif ne dura qu'autant de tems, que la crainte qui l'avoit extorquée. Dès que le danger fut paſſé, Héliogabale reprit ſes premiers deſſeins, & recommença à tendre des embuches à la vie d'Alexandre. Il ne voulut pas même ſe gêner pour cacher ſa haine : & le premier Janvier étant arrivé, où il devoit prendre poſſeſſion du Conſulat avec le jeune Céſar, & aller avec lui en pompe au Sénat, & delà au Capitole, il refuſa longtems de remplir ce cérémonial indiſpenſable. Enfin ſa mére & ſon ayeule, en lui montrant une ſédition des ſoldats prête à éclater, s'il s'opiniâtroit à témoigner une averſion ſi marquée pour ſon couſin, obtinrent de lui ſur le midi, qu'il ſe revêtît de la robe prétexte, & ſe rendît au Sénat. Mais il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au Capitole : & il fallut que le Préfet de la Ville offrît les ſacrifices dans leſquels, en ce jour ſolennel, devoit intervenir le miniſtére des Conſuls.

Il reprend ſes premiers deſſeins.

A. R. 973.

Il n'étoit occupé que de la penſée de faire tüer Alexandre : & craignant qu'après ſa mort le Sénat ne ſe déterminât à le remplacer par un autre choix, & n'élût un Empereur, tout d'un coup il envoya ordre à tous les Sénateurs de ſortir de Rome. Il s'étoit accoutumé dès longtems à mépriſer cette Compagnie auguſte, qui faiſoit la gloire de l'Empire, & il traitoit tout communément les Sénateurs

Il fait ſortir tous les Sénateurs de Rome.

Lamprid. 20.

teurs d'esclaves (a) travestis en grands personnages. Ce fut pour eux une nécessité d'obéir sur le champ. On ne leur donna pas le tems de faire leurs apprêts de voyage, & ceux qui n'avoient point leurs voitures sous leurs mains, furent obligés d'en louer. Le seul Sabinus, personnage Consulaire, ne se pressa pas de partir. L'Empereur en étant informé, donna ordre à un Centurion d'aller le tuer. Heureusement il parla fort bas, & le Centurion, qui étoit un peu sourd, crut être chargé seulement de conduire Sabinus hors de la ville : erreur qui sauva la vie à ce Sénateur.

Les Prétoriens se soulévent & le tuent avec sa mére.

Héliogabale, en se débarrassant du Sénat, n'avoit écarté que le moindre danger : & il est étonnant qu'il ne vît pas que c'étoit sur-tout les soldats qu'il devoit craindre. Il voulut les sonder en faisant répandre le bruit qu'Alexandre étoit menacé d'une mort prochaine, & sa tentative lui réussit très-mal. Les Prétoriens à cette nouvelle entrérent en fureur, ils refusérent de lui envoyer à lui-même sa garde accoutumée, & ils demandérent à grands cris qu'on leur montrât Alexandre, & qu'on l'amenât dans leur camp.

L'Empereur céda, & prenant le jeune Prince dans son char pompeux & tout brillant d'or & de pierreries, il vint au camp

(a) Mancipia togata.

camp chercher la mort. Les Prétoriens lui annoncérent tout d'un coup leurs sentimens, en le recevant avec froideur, pendant qu'ils accueilloient de mille applaudissemens son fils adoptif, ou plutôt son rival. La haine & la jalousie s'allumérent dans le cœur d'Héliogabale, & oubliant, bien mal-à-propos, les ménagemens timides dont il avoit usé jusqu'alors, il entreprit de faire arrêter les plus audacieux des soldats, & ceux qui se distinguoient par l'ardeur de leur zèle pour Alexandre. Cet ordre fut le signal d'un combat. Quelques-uns obéissoient encore à Héliogabale, & se mettoient en devoir de lui livrer ses victimes. Les autres, en plus grand nombre, prirent hautement la défense de leurs camarades maltraités. Mamée & Soæmis, qui étoient venues au camp, échaufférent encore les esprits, en se mettant chacune à la tête du parti de son fils. La victoire ne fut pas douteuse. Héliogabale, toujours lâche, prit la fuite au premier cri, & se hâta d'aller se cacher dans un honteux asyle. Les ministres & les complices de ses débauches abandonnés par lui, éprouvérent les premiers la fureur du soldat vainqueur, qui les fit périr par des supplices également cruels & proportionnés à l'infamie de leur conduite. On le chercha ensuite lui-même, & ayant été bientôt découvert, il fut tué avec sa mére, qui le tenoit étroitement embrassé.

Ainsi

Ainsi devinrent inutiles les précautions qu'il avoit prises pour porter le luxe jusques dans les instrumens & le genre de sa mort. Car prévoyant bien que sa fin seroit funeste, il avoit fait provision de cordons de soie pour s'étrangler, d'épées à lame d'or pour s'égorger, de vases d'un grand prix pour y avaler le poison qui termineroit ses jours. On dit même qu'il avoit construit une très-haute tour, dont le pied étoit pavé de pierres précieuses, afin qu'en se précipitant il se brisât richement & magnifiquement la tête & les membres. C'étoit bien de la dépense, pour finir par être massacré dans des latrines.

Lamprid. 33.

On lui coupa la tête, & à Soæmis Princesse aussi criminelle que malheureuse, &, pour tout dire en un mot, mére digne d'un tel fils. Leurs corps nuds furent traînés par la ville avec toute sorte d'ignominie. On ne nous dit point ce que devint celui de Soæmis. Pour ce qui est du cadavre d'Héliogabale, la populace outrageuse voulut l'enfoncer dans un des égoûts de la ville : mais l'entrée s'étant trouvée trop étroite, il fut jetté dans la riviére. Il ne méritoit pas une plus honorable sépulture.

Il n'étoit âgé que de dix-huit ans lorsqu'il périt, & il avoit régné trois ans, neuf mois, & quatre jours, à compter du jour de la bataille qu'il gagna contre Macrin. Ainsi sa mort doit tomber au onze Mars.

Jamais on n'a parlé de ce Prince qu'avec horreur & mépris. Le Sénat fit effacer son nom des Fastes. Jamais ni Dion, ni Lampride, ne lui donnent le nom d'Antonin, qu'il deshonoroit par ses vices. Dion l'appelle Faux-Antonin, Assyrien, Sardanapale: & après sa mort, par une allusion insultante au dernier sort de son cadavre jetté dans le *Tibre*, on le surnomma *Tiberinus*.

Avec lui périrent Hiéroclès, les Préfets du Prétoire, le Préfet de la ville Fulvius: & aucun presque de ceux qui avoient eu part à ses crimes, n'échappa au supplice. Aurélius Eubulus natif d'Emése, Surintendant de ses finances, auteur de vexations criantes, & qui pour satisfaire l'avidité d'un seul s'étoit rendu l'ennemi de tous, fut déchiré & mis en piéces par le peuple & par les soldats.

On ne cite d'Héliogabale d'autres ouvrages publics, que le temple de son Dieu, & des portiques autour des bains de Caracalla. Encore laissa-t-il imparfait ce dernier édifice, qui fut achevé par son successeur.

Rétablissement de la Colonie d'Emmaüs.

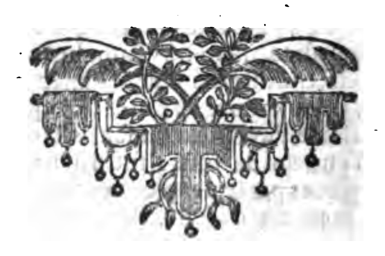
Euseb. Chron. Tillem. Hist. Eccl. Tom.

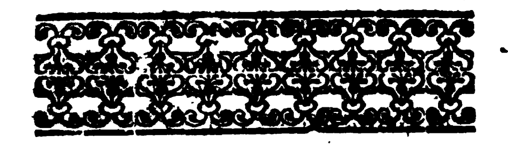
La colonie d'Emmaüs, fondée par Vespasien après la prise de Jérusalem, comme je l'ai rapporté au Livre XVI. de cette Histoire, étoit tombée dans un état de dépérissement. Jule Africain, qui, à ce qu'on croit, en étoit natif, Chrétien de religion, Auteur célébre d'une sa-

III. not. 3 sur Jule Africain.

savante Chronologie, dont Eusébe nous a conservé de grands morceaux, fut député à Rome sur la fin du régne d'Héliogabale pour obtenir le rétablissement de cette Colonie, & il l'obtint d'Alexandre Sévére son successeur. On peut douter si ce ne fut point alors qu'Emmaüs changea son nom en celui de Nicopolis.

Fin du Tome IX.





TABLE

DU NEUVIEME VOLUME DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS.

SUITE DU LIVRE XXI.

PERTINAX.

DIDIUS JULIANUS.



LIVRE XXII.

SEVERE.

Pu-

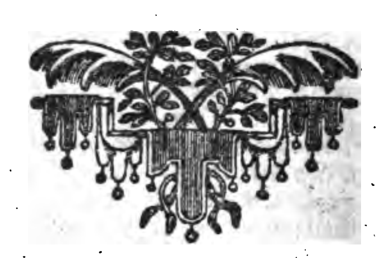
TABLE.

LIVRE XXIII.

CARACALLA.

MACRIN.

Fin de la Table des Sommaires.



HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS,

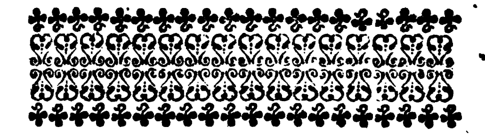
DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

Par Mr. CREVIER, *Professeur Emérite de Rhétorique au Collége de Beauvais.*

TOME DIXIEME.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCLIV.



LISTE *des* EMPEREURS.

Contenus dans ce Volume.

ALEXANDRE SEVERE régna treize ans complets. Ans de Rome 973-986. De J. C. 222-235.

MAXIMIN régna un peu plus de deux ans, à compter jusqu'à l'élection des deux Gordiens. Ans de Rome 986-988. De J. C. 235-237. Il fut tué un an après sa dégradation.

Les deux GORDIENS régnérent moins de deux mois. An de Rome 988. De J. C. 237.

MAXIME & BALBIN régnérent environ un an. An de Rome 988. 989. De J. C. 237. 238.

GORDIEN III. régna cinq ans & environ huit mois. Ans de Rome 989-995. De J. C. 238-244.

PHILIPPE régna cinq ans & plusieurs mois. Ans de Rome 995-1000. De J. C. 244-249.

DECE régna un peu plus de deux ans. Ans de Rome 1000-1002. De J. C. 249-251.

GALLUS régna environ deux ans. Ans de Rome 1002-1004. De J. C. 251-253.

EMILIEN régna moins de quatre mois. An de Rome 1004. De J. C. 253.

VALERIEN régna environ ſept ans. Ans de Rome 1004-1011. De J. C. 253-260.

GALLIEN régna quinze ans, ſi l'on compte les années pendant leſquelles il jouit des honneurs du rang ſuprême avec ſon pére. Il régna ſeul environ huit ans. Ans de Rome 1011-1019. De J. C. 260-268.





HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

FASTES DU REGNE D'ALEXANDRE SEVERE.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS IV. A. R. 973. De J. C. 222.
M. AURELIUS ALEXANDRE CÆSAR.

Alexandre proclamé Empereur par les Prétoriens, reçoit du Sénat tous les titres de la puissance Impériale. Il avoit alors treize ans & demi.

Decret du Sénat, pour interdire aux femmes l'assistance à ses délibérations.

Soins de Mamée, mére d'Alexandre, pour empêcher que la séduction du pouvoir souverain ne le corrompe.

Conseil de seize illustres Sénateurs pour l'administration des affaires. Ulpien y avoit la principale autorité.

Alexandre renvoie en Syrie le Dieu d'Héliogabale. Il purge d'abord le Palais, & ensuite tous les Ordres de l'Etat, des sujets vicieux dont son prédécesseur les avoit remplis.

Son gouvernement fut toujours mêlé de douceur & de fermeté, ennemi du vice, favorable à la vertu.

Mort de Mæsa son ayeule, qui est mise au rang des Divinités.

A. R. 974. De C. 223. L. MARIUS MAXIMUS II. L. ROSCIUS ÆLIANUS.

Le premier de ces deux Consuls est probablement l'Auteur d'une Histoire des Empereurs, qui est citée souvent par les Ecrivains de l'Histoire Auguste.

Mariage d'Alexandre avec une personne d'illustre naissance, dont le pére fut dans la suite soupçonné d'aspirer au trône, & mis à mort. Sa fille ayant été répudiée, & releguée en Afrique, Alexandre contracta un autre mariage, & peut-être encore un troisiéme. Il ne paroît pas qu'il ait jamais eu d'enfans.

A. R. 975. De C. 224. .... JULIANUS II. .... CRISPINUS.

A. R. 976. De C. 225. .... FUSCUS II. .... DEXTER.

M.

M. AURELIUS ALEXANDER AUGUSTUS II. A. R. 977. De C. 226.

.... MARCELLUS.

Révolution en Orient. L'Empire passe des Parthes aux Perses, par l'heureux succès de la révolte d'Artaxerxès contre Artabane.

M. NUMMIUS ALBINUS. A. R. 978.
.... MAXIMUS. De C. 227.

Le second de ces deux Consuls peut être Pupienus Maximus, qui fut dans la suite Empereur.

TI. MANILIUS MODESTUS. A. R. 979.
SER. CALPURNIUS PROBUS. De C. 228.

Ulpien, Préfet du Prétoire, est tué par les soldats, malgré les efforts d'Alexandre, & de Mamée pour le sauver de leur fureur. Le Jurisconsulte Paulus lui succéda dans sa charge.

Alexandre avoit relevé la Préfecture, en ordonnant que les Préfets du Prétoire fussent tirés du corps des Sénateurs, au lieu que jusques-là ils avoient été régulièrement choisis dans l'ordre des Chevaliers.

Projets ambitieux de divers aspirans au trône, qui tous échouent. Ovinius Camillus l'un d'eux, loin d'être puni par Alexandre, est invité par lui à l'aider à porter le fardeau du Gouvernement, est associé à tous les honneurs, & las de

cette comédie il obtient la permiſſion de ſe retirer dans ſes terres.

Petites guerres en Illyrie, en Arménie, dans la Mauritanie Tingitane. Le ſuccès en eſt heureux.

Les dates de ces conſpirations & de ces guerres, ne ſont pas abſolument certaines.

A. R. 980. De C. 229. M. AURELIUS ALEXANDER AUGUSTUS III.
CASSIUS COCCEIANUS DIO II.

Ce ſecond Conſul eſt l'Hiſtorien Dion, qui ſe voyant en butte à la haine des Prétoriens, craignant pour ſa vie, & d'ailleurs fatigué de la goute, ſe retira dans la Bithynie ſon pays natal, pour y finir tranquillement ſes jours.

Gordien, depuis Empereur, fût Conſul cette même année pour la ſeconde fois: & il eſt vraiſemblable qu'il ſuccéda immédiatement à Dion, puiſqu'il fut collégue d'Alexandre.

A. R. 981. De C. 230. L. VIRIUS AGRICOLA.
SEX. CATIUS CLEMENTINUS.

A. R. 982. De C. 231. .... POMPEIANUS.
.... PELIGNIANUS.

A. R. 983. De C. 232. ...... LUPUS.
.... MAXIMUS.

Alexandre marche en Orient contre Artaxerxès Roi de Perſe, qui attaquoit l'Empire Romain, & ne prétendoit rien moins

moins que reconquérir tous les pays qui avoient obéi au grand Cyrus.

Fermeté d'Alexandre à maintenir la discipline militaire. Légion cassée pour cause de mutinerie. Au bout de trente jours de priéres & de supplications, l'Empereur consent à la rétablir.

Il mêloit à la sévérité les soins & les attentions d'une bonté paternelle envers les soldats.

.... MAXIMUS. A. R. 984.
.... PATERNUS. De C. 233.

Les Perses sont vaincus.

.... MAXIMUS. A. R. 985.
.... URBANUS. De C. 234.

Alexandre est rappellé en Occident par les mouvemens des Germains sur le Rhin. Revient à Rome, & triomphe des Perses.

Il se transporte dans les Gaules.

.... SEVERUS. A. R. 986.
.... QUINTIANUS. De C. 235.

Maximin, fils d'un pére Got, & d'une mére de la nation des Alains, s'étant avancé dans le service par sa bravoure, & devenu Commandant de toutes les nouvelles levées qui étoient dans l'armée d'Alexandre, forme le dessein de s'élever à l'Empire.

Alexandre est tué près de Mayence le 19. Mars par des soldats que Maximin avoit gagnés. Il étoit âgé de vingt-six ans &

& démi, & en avoit régné treize. Mamée est tuée avec son fils.

Ce Prince favorisa les Chrétiens, & il honoroit Jésus-Christ parmi ses Divinités. On a dit que Mamée étoit Chrétienne, mais ce fait n'est pas suffisamment prouvé.

Modestin, le dernier des Jurisconsultes Romains cités dans le Digeste, florissoit sous ce régne.

Alexandre fut mis au rang des Dieux après sa mort. On institue des fêtes en son honneur & en celui de sa mére.



LIVRE VINGT-QUATRIEME.

ALEXANDRE SEVERE.

§. I.

Alexandre est proclamé Empereur par les soldats. Il reçoit du Sénat tous les titres de la puissance Impériale. Decret du Sénat pour défendre que jamais aucune femme entre dans ses assemblées. Alexandre refuse le nom d'Antonin, que le Sénat l'invitoit à prendre. Toute l'autorité du Gouvernement entre les mains de Mæsa & de Mamée. Conseil d'Etat composé de seize des plus illustres Sénateurs.

Le

Le culte du Dieu Elagabal aboli dans Rome. Les charges ôtées aux sujets indignes, & données à des hommes de mérite. Ulpien Préfet du Prétoire. Mort de Mœsa. Soins vigilans de Mamée pour former le jeune Empereur. Tableau du Gouvernement & de la conduite d'Alexandre. Jamais il ne répandit le sang innocent. Ses égards & sa déférence pour le Sénat. Il attache la dignité de Sénateur à la charge de Préfet du Prétoire. Considération qu'il témoigne aux bons Gouverneurs de Provinces: aux Pontifes: au Peuple. Douceur, modération, bonté de sa conduite ordinaire. Sa clémence à l'égard d'un Sénateur qui avoit conspiré contre lui. Sa fermeté. Il purge le Palais de tous les Ministres des débauches d'Héliogabale. Il montre du zèle pour réprimer la licence des mœurs. Il fait une sévére revue de tous les Ordres de l'Etat. Sa haine contre les voleurs publics & les concussionnaires, contre ceux que l'on appelloit alors. vendeurs de fumée. *Supplice de Turinus. Point d'excès dans sa sévérité. Il fut libéral & bienfaisant. Il sçut soulager les peuples, & tenir en bon état ses finances. Sage œconomie de ce Prince. Vues supérieures d'Alexandre dans le choix de ceux qu'il mettoit en place. Considération qu'il leur témoignoit. Attention à ne les mettre point dans le cas de se ruiner. Il diminue les dépenses du Consulat. Loix portées avec beaucoup de maturité,*

rité. Quelques Réglemens de Police. Vénération d'Alexandre pour la mémoire des grands-hommes. Distribution de sa journée. Réflexion sur les causes auxquelles on doit attribuer la sagesse du Gouvernement d'Alexandre. Alexandre aima les Lettres & ceux qui les cultivoient. On a blâmé dans Alexandre son excessive déférence pour sa mére : un esprit de curiosité & de défiance: un goût de vanité. Les premiéres années de son régne peu troublées par les ennemis du dehors. Séditions continuelles des Prétoriens. Ulpien en est la victime. Les Prétoriens demandent la mort de Dion, qui se retire en Bithynie. Réflexion sur ces traits de foiblesse dans le Gouvernement d'Alexandre, comparés avec la vigueur dont il usa en d'autres occasions. Troubles & mouvemens. Divers aspirans à l'Empire.

Alexandre est proclamé Empereur par les soldats. *Herod. L. IV. Lamprid. Alex. 1. & 2.*

AUSSITÔT qu'Héliogabale eût été tué, les soldats proclamérent Empereur son cousin & fils adoptif Alexandre, qui étoit déjà en possession du titre de César : Prince donné au genre humain, dit Lampride, pour le remettre & le rétablir de l'état misérable où l'avoient réduit les Empereurs précédens, & surtout le dernier.

Il reçoit du Sénat tous les ti-

Alexandre, dès la premiére démarche qu'il fit, montra quels principes de Gouver-

vernement il se proposoit de suivre, & combien ses maximes seroient différentes de celles de son prédécesseur. Héliogabale, sur la simple proclamation des soldats, s'étoit attribué tous les titres de la dignité Impériale: Alexandre voulut les recevoir du Sénat. Cette Compagnie se hâta de les lui déférer tous, le nom d'Auguste, & celui de Pére de la patrie, la puissance Proconsulaire, la puissance Tribunicienne, le grand Pontificat. Elle avoit en vue de se remettre en possession de ses anciens droits, & elle eut bien souhaité empêcher que la licence militaire, autorisée déjà par plusieurs exemples, ne convertît l'abus en loi, & ne prétendît seule, & indépendamment du premier Ordre de la République, décider du choix des Empereurs. Mais le mal étoit sans reméde, comme je l'ai remarqué plus d'une fois, & il naissoit de la constitution originelle de la puissance des Césars.

tres de la puissance Impériale.

Le Sénat profita encore de la circonstance favorable pour faire un autre acte de vigueur. Il n'avoit souffert qu'avec douleur & indignation la présence de Mæsa & de Soæmis à ses délibérations, & il rendit un Decret pour défendre à l'avenir qu'aucune femme entrât au Sénat, chargeant même d'imprécations la tête de celui qui renouvelleroit cet abus. Mamée, qui reçut vraisemblablement alors le nom d'*Augusta*, mais qui n'avoit jamais joui du privilége qu'on lui interdisoit,

Decret du Sénat, pour défendre que jamais aucune femme entre dans ses assemblées.

Lamprid. Héliog. 18.

ſoit, ſe ſoumit ſans peine au réglement: & l'on ne dit point que l'ambition même de Mæſa ait murmuré de la diminution de ſes honneurs.

Alexandre refuſe le nom d'Antonin que le Sénat l'invitoit à prendre. *Lamprid. Alb.* 6-12.

Dans une aſſemblée qui ſuivit de près l'inſtallation d'Alexandre, le Sénat le ſollicita d'ajoûter à ſes noms celui d'Antonin. Le jeune Prince s'en défendit avec une fermeté modeſte. (*a*) „ Non, „ Meſſieurs, dit-il, ne me mettez point „ dans la néceſſité de ſoutenir le poids „ d'un ſi grand nom. Qui peut égaler la „ vertu des Princes qui l'ont rendu vé- „ nérable & cher à vos cœurs? C'eſt un „ fardeau ſous lequel je craindrois de „ ſuccomber „. Le Sénat lui fit des inſtances réïtérées, auxquelles il réſiſta perſévéramment. Il refuſa à plus forte raiſon le ſurnom de *Grand*, que l'on vouloit qu'il prît comme un appanage du nom d'Alexandre: & en rejettant tout cet éclat emprunté, il acquit la gloire bien plus ſolide de la modeſtie.

Héliogabale eſt donc le dernier des Empereurs Romains qui ait porté le nom d'Antonin. Il y avoit imprimé une tache, qui pouvoit bien en dégoûter Alexandre.

Mais une raiſon plus forte, quoique ſecréte, des refus du jeune Empereur, étoit ſans doute l'attention à ménager l'hon-

(*a*) Ne, quæſo, P. C. ne me ad hanc certaminis neceſſitatem vocetis, ut ego cogar tanto nomini ſatisfacere.

l'honneur de sa mére. J'ai dit que Mæsa n'avoit point craint de blesser la réputation de Mamée, & qu'elle faisoit passer ses deux petits-fils également pour fils de Caracalla. Alexandre auroit fortifié ces soupçons injurieux, s'il se fût laissé nommer Antonin, & par ce motif il n'avoit garde d'y consentir. La vue que je luï attribue paroît suffisamment marquée dans quelques traits des discours qui sont rapportés de lui en cette occasion. Il loue Caracalla, mais froidement. Il se dit allié de la maison de ce Prince: il étoit son neveu. Mais il traite expressément le nom d'Antonin (a) de nom étranger pour lui. C'étoit dire en termes fort clairs, qu'il ne se regardoit point comme * fils de Caracalla.

Ces attentions lui étoient sans doute suggérées par sa mére, pour laquelle il conserva toujours un respect infini, & qui conjointement avec Mæsa tenoit les rênes du Gouvernement, que le bas âge d'un Empereur de treize ans & demi ne lui permettoit pas de conduire par lui-même.

Toute l'autorité du Gouvernement entre les mains de Mæsa & de Mamée. *Herod. L. VI.*

Ces deux Princesses usérent habilement

Conseil d'Etat

(a) Alienæ familiæ nomen.

* *Mr. de Tillemont, art. 13. suppose qu'Alexandre souffroit qu'on l'appellât fils du grand Antonin, c'est-à-dire, de Caracalla. Quand cette qualification se trouveroit sur d'anciens monumens, ce ne seroit pas une preuve que l'Empereur l'eût approuvée, & on pourroit la mettre sur le compte des Auteurs de ces monumens, qui auroient cru mal-à-propos lui faire par-là leur cour.*

composé de seize des plus illustres Sénateurs.

ment & sagement de l'autorité qui leur étoit confiée. Elles commencérent par former un Conseil de seize des plus illustres personnages du Sénat, respectables par leur âge, recommandables par la gravité & l'intégrité de leur vie. Aucun ordre n'étoit expédié, aucune affaire n'étoit réglée que par l'avis des seize Conseillers de l'Empereur. Cet établissement fut extrêmement goûté du peuple & des soldats, mais particuliérement du Sénat, qui voyoit avec joie une sage Aristocratie substituée à une tyrannie outrageuse.

Le culte du Dieu Elagabal aboli dans Rome.

La premiére attention de ce Conseil se porta vers la Religion de l'Etat, indignement violée par Héliogabale. On éloigna de Rome, & l'on renvoya en Syrie le nouveau Dieu que ce Prince avoit follement honoré : & tous les objets de vénération religieuse qui avoient été apportés & réunis dans son temple, furent rendus à leurs anciennes demeures.

Les charges ôtées aux sujets indignes, & données à des hommes de mérite.

En même tems furent réformés & cassés tous ceux qui sous le Gouvernement précédent avoient été mis en place sans le mériter, ou l'ayant mérité à des titres qui auroient dû les en exclure. On leur choisit des successeurs capables de bien servir le Prince & la République. Chacun fut placé selon son talent. Les emplois civils furent donnés à des hommes qui brilloient par l'éloquence & par la connoissance des loix, & les commandemens militaires à des guerriers expérimen-

mentés, qui dans un long ſervice avoient fait preuve de bravoure, d'habileté, & d'amour de la bonne diſcipline.

Nous pouvons juger de la ſageſſe de ces choix par l'exemple du célébre Juriſconſulte Ulpien, qui diſgracié par Héliogabale, & éloigné de la perſonne d'Alexandre, fut rappellé par ſon auguſte diſciple devenu Empereur, & reçut de lui la charge de Préfet du Prétoire. Son crédit fondé ſur le mérite s'augmenta. Il fut comme le tuteur de ſon Prince, & il eut la principale part dans la conduite des affaires. Nous parlerons de lui plus amplement dans la ſuite.

Ulpien Préfet du Prétoire. *Dio, Lib. LXXX.*

Lamprid. Al. 11.

Mæſa mourut peu après l'avénement d'Alexandre à l'Empire, & on lui décerna les honneurs de l'apothéoſe.

Mort de Mæſa. *Herod.*

Mamée, chargée ſeule déſormais du ſoin de former ſon fils, regarda comme ſon premier devoir l'attention vigilante à conſerver l'innocence des mœurs du jeune Prince. L'exemple d'Héliogabale lui apprenoit à quels excès ſe pouvoient porter la vivacité & la légéreté de l'âge, ſecondées de la licence du pouvoir ſouverain. Frappée de ce danger, elle gardoit, pour ainſi dire, toutes les avenues de la Cour, & elle n'en permettoit l'entrée à aucun de ceux dont la conduite pouvoit être légitimement ſuſpecte. Elle écartoit avec ſévérité les flatteurs, qui par leurs mauvais conſeils auroient été capables de nourrir les paſſions naiſſantes

Soins vigilans de Mamée pour former le jeune Empereur.

tes dans un jeune cœur, & de l'enhardir à secouer le joug de la raison & de la vertu. Pour prévenir les attraits des voluptés, elle l'occupoit de fonctions sérieuses & convenables au rang suprême. Elle l'engageoit à se rendre assidu aux conseils, à présider aux jugemens; & ne laissant oisive aucune partie de sa journée, elle fermoit l'entrée par où se glisse le plus ordinairement la corruption. Elle eut lieu de s'applaudir du succès de ses soins: & l'heureux naturel d'Alexandre, aidé & perfectionné par une si excellente éducation, en fit un des Princes les plus aimables & les plus accomplis dont l'Histoire nous ait conservé la mémoire. C'est de quoi l'on se convaincra par le tableau que je vais tracer de sa conduite & de son Gouvernement: ensuite je traiterai les deux guerres qui remplirent les derniéres années de sa vie & de son régne.

Tableau du Gouvernement & de la conduite d'Alexandre.

Jamais il ne répandit le sang innocent.

Le seul trait que remarque Hérodien du Gouvernement d'Alexandre, c'est que jamais il ne répandit le sang innocent, jamais il ne fit mourir personne qui n'eût été jugé & condamné dans les formes réguliéres. C'est-là sans doute un devoir de justice rigoureuse, où nous trouverons plutôt exemption de blâme, que matiére à éloges. Mais ce respect pour la vie des hommes devenoit une qualité bien précieuse pour les Romains, qui avoient éprouvé de la part de presque tous leurs Princes depuis Marc-Auréle une cruauté tyrannique.

Lam-

Lampride ſupplée à la ſéchereſſe d'Hérodien, & il nous met en état non pas de donner une Hiſtoire circonſtanciée du régne d'Alexandre, mais de peindre ſon caractére, & d'expoſer les maximes que ſuivoit ce Prince dans le Gouvernement, & dans ſa conduite perſonnelle.

Je commence par ſes égards & ſa déférence pour le Sénat, dont il conſerva & même amplifia les droits, au lieu de chercher à les reſtraindre, comme avoient fait pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, par une défiance mal entendue. Ainſi il ne régla qu'avec le concert du Sénat ce qui regardoit les Provinces qui par l'inſtitution d'Auguſte étoient dans le département de cette Compagnie. Tous les Conſuls qu'il nomma, ſoit ordinaires, ſoit ſubſtitués, il les nomma d'après les ſuffrages des Sénateurs. Il prit même leurs avis ſur ce qui avoit toujours dépendu uniquement de l'Empereur, ſur le choix des Préfets du Prétoire, & du Préfet de la ville. Jamais il ne nomma un Sénateur, qu'avec l'approbation & le conſentement de ceux à qui il s'agiſſoit de donner un confrére. Dans cette opération il procédoit avec des ſoins & des attentions qui répondoient à la haute idée qu'il s'étoit faite du rang de Sénateur. Il écoutoit & peſoit les recommandations & les témoignages en faveur du ſujet propoſé; & s'il découvroit que ſoit les témoins, ſoit ceux qui opinoient, l'euſſent trom-

Ses égards & ſa déférence pour le Sénat.

Lamprid. Al. 24. 43. & 19.

pé,

pé, il les puniſſoit ſans miſéricorde comme fauſſaires. Il croyoit même devoir relever les Sénateurs par l'éclat extérieur, & conſéquemment il leur permit de ſe ſervir de voitures argentées. Regardant l'Ordre des Chevaliers comme la pépiniére du Sénat, il en conſervoit ſoigneuſement la ſplendeur, & il n'en permit jamais l'entrée à aucun affranchi.

Il attache la dignité de Sénateur à la charge de Préfet du Prétoire.

Ce fut par ménagement pour le Sénat qu'il éleva à la dignité de Sénateurs les Préfets du Prétoire. Ces Officiers qui juſques-là avoient communément été, & devoient être réguliérement tirés de l'Ordre des Chevaliers, joignoient alors au commandement militaire une grande puiſſance dans le civil. Ils jugeoient avec le Prince, ou en ſon nom, toutes les cauſes importantes, & par conſéquent celles où il s'agiſſoit de la réputation & de la perſonne des Sénateurs. Alexandre trouva indécent que des Sénateurs euſſent pour juges de ſimples Chevaliers Romains, & c'eſt pour parer à cet inconvénient qu'il voulut que les Préfets du Prétoire fuſſent eux-mêmes Sénateurs. Mais en évitant de choquer les bienſéances, il péchoit, ſuivant la remarque de Mr. de Tillemont, contre la ſaine politique. La charge de Préfet du Prétoire ne donnoit que trop de pouvoir à ceux qui en étoient revêtus : & en y réuniſſant l'éclat des dignités, Alexandre animoit l'ambition de ces Miniſtres, & il les ren-

Tillem. Al. 13.

doit

doit de plus en plus redoutables à leurs maîtres. Les suites prouveront trop clairement la justesse de cette réflexion.

Il se plaisoit à honorer les Gouverneurs des Provinces qui se conduisoient avec intégrité. En voyage il les faisoit monter avec lui dans son carosse : il leur accordoit des gratifications considérables, disant que de même qu'il falloit punir les voleurs, en les dépouillant de leur injuste proie, & les réduisant à la pauvreté, aussi devoit-on récompenser la probité par les richesses qu'elle n'avoit point recherchées.

Considération qu'il témoigne aux bons Gouverneurs de Provinces. *Lamprid Al.* 22.

Il poussa si loin la déférence pour les Pontifes & pour les Augures, qu'il leur permit plus d'une fois de soumettre à leur révision des causes qu'il avoit lui-même jugées en sa qualité de souverain Pontife.

Aux Pontifes.

Le peuple recevoit aussi de la part de ce Prince des marques de considération, dont l'avoit bien deshabitué le faste des Empereurs précédens. Alexandre l'assembloit souvent, & le haranguoit, comme faisoient, au tems du Gouvernement Républicain, les Tribuns & les Consuls.

Au Peuple. 25.

Il est aisé de sentir dans toute cette conduite une impression de douceur, de modération, & de bonté. C'étoit le fond de son caractére. Il se rendoit accessible & affable à tous, sans jamais rebuter personne.

Douceur, modération, bonté de sa conduite ordinaire. 4. 18. 20. 42.

Toutes les entrées étoient ouvertes

pour

pour approcher de lui: point d'introducteurs dont il fallût obtenir l'agrément: les portes étoient gardées par de simples huissiers, qui avoient ordre de laisser entrer tous ceux qui se présentoient. Il alloit aux bains avec le peuple, ne se distinguant que par une casaque de pourpre.

Bien éloigné de souffrir qu'on se prosternât devant lui, comme l'avoit exigé Héliogabale, il vouloit être salué simplement par son nom : & si l'on ajoûtoit ou quelque geste, ou quelque parole qui exprimât l'adulation, on étoit sûr de l'irriter, & l'on devoit s'estimer heureux, si on en étoit quitte pour un ris moqueur qui marquoit l'improbation & le mépris. Il interdit jusqu'à l'usage du titre de *Seigneur*, que Trajan néanmoins & plusieurs autres bons Princes avoient admis. Dans les lettres qu'on lui écrivoit, il vouloit que l'on suivît le style usité entre les particuliers, sans enfler la suscription d'une longue liste de noms pompeux, & en exprimant seulement sa qualité d'Empereur, qui étoit une distinction nécessaire. Ceux qui venoient le saluer, surtout les Sénateurs, étoient toujours invités à s'asseoir. Il visitoit ses amis malades, même ceux d'un rang médiocre : il alloit manger chez eux, & il en avoit toujours quelques-uns à sa table, qui y venoient familiérement sans invitation expresse. Il souhaitoit qu'on lui parlât libre-

brement : & si quelqu'un croyoit avoir quelque conseil à lui donner, il écoutoit avec attention ; il profitoit de l'avis, s'il le trouvoit judicieux ; ou s'il ne pensoit pas devoir s'y conformer, il alléguoit ses raisons. Il pensoit comme Pescennius Niger sur les Panégyriques consacrés à un Prince vivant : il les trouvoit ridicules, & il ne souffrit jamais qu'on lui rendît un honneur qui ne pouvoit manquer d'être infecté de flatterie.

Sa mére, quoique Princesse d'esprit & de tête, cependant par un goût de faste assez naturel à son sexe n'approuvoit point des procédés si simples & si populaires. (a) ,, Prenez-y garde, lui dit-elle ,, un jour, vous avilissez votre autorité, ,, & vous la rendez méprisable. Je la ,, rens *, répondit-il, plus exemte d'in- ,, quiétude, & plus durable ,,. Il méritoit qu'une si belle parole fût vérifiée par l'événement.

Alexandre avoit la douceur tellement empreinte dans l'ame, que l'Histoire lui rend ce glorieux témoignage, qu'il (b) ne laissoit passer aucun jour qui ne fût mar-

(a) Quum ei objiceret nimiam civilitatem Mammæa mater ..... : *Molliorem tibi potestatem & contemptibiliorem Imperii fecisti*, ille respondit, *sed securiorem, atque diuturniorem.*

* *Théopompe Roi de Sparte avoit fait une réponse à peu près semblable à sa femme au sujet de l'établissement des Ephores auquel il avoit consenti.* Hist. Anc. de Mr. Rollin, T. II. pag. 403.

(b) Dies nunquam transiit, quin aliquid mansuetum, civile, pium faceret.

marqué par quelques traits d'une si aimable vertu. Il répétoit sans cesse avec un goût infini cette belle maxime des Chrétiens : „ Ne faites point à autrui ce „ que vous ne voulez pas qui vous soit „ fait à vous-même „. Elle étoit gravée dans son Palais en grands caractéres : il la faisoit mettre en inscription sur les édifices publics : & il vouloit que, lorsque l'on exécutoit un criminel qui avoit violé les droits de la société , le crieur proclamât à haute voix cette même maxime, comme la preuve de la justice du supplice, & une leçon pour les assistans. Il la prenoit lui-même pour régle de sa conduite, & il alloit encore au-delà, se piquant de générosité & de clémence envers des coupables qui l'avoient offensé. Lampride nous cite un fait de cette nature, qui a paru à Mr. de Tillemont suspect d'embellissement dans la plupart de ses circonstances : & avec raison, si la dérision n'y entra pas pour quelque chose.

Sa clémence à l'égard d'un Sénateur qui avoit conspiré contre lui. 48.

Ovinius Camillus Sénateur d'un grand nom fut déféré à Alexandre comme ayant formé une conspiration pour s'élever à la souveraine puissance, & le crime se trouva prouvé. L'Empereur manda Ovinius, & au lieu de lui faire des reproches, „ Je vous suis très-obligé, lui „ dit-il, de la bonne volonté avec la„ quelle vous vous offrez pour vous „ charger d'un fardeau qui m'accable „. Il

Il le mena de ce pas au Sénat, déclara qu'il l'associoit à l'Empire, le revêtit des ornemens Impériaux, & le logea dans le Palais. Ce n'est pas tout encore. Il voulut le mettre en fonction, & il le fit partir avec lui pour une expédition dont il étoit question actuellement contre quelque peuple Barbare. Ovinius étoit bien plus délicat qu'Alexandre, & il ne pouvoit supporter comme lui la fatigue de faire à pied les marches militaires. L'Empereur lui procura les soulagemens nécessaires à sa foiblesse, d'abord un cheval, ensuite un carosse, pendant que lui-même il marchoit à pied. S'il faut recevoir tout ce récit comme vrai, il est visible qu'Alexandre se donnoit la comédie. Ovinius, qui en craignoit le dénouement, demanda avec tant d'instance la permission de se retirer, qu'il l'obtint enfin, & alla se cacher dans ses maisons de campagne. Alexandre ne tira de son attentat, que cette innocente vengeance. Il le laissa couler tranquillement à la campagne le reste de ses jours. Mais Ovinius porta néanmoins la peine de son ambition criminelle : & quelqu'un * des Empereurs suivans, dans la crainte qu'il ne renouvellât ses anciens projets, lui en ôta le moyen avec la vie.

La douceur d'Alexandre n'étoit point foi- Sa fermeté. Il purge le Palais de

Lampride ne nomme point l'Empereur par l'ordre duquel Ovinius fut mis à mort : mais il est clair qu'il ne peut pas avoir entendu Alexandre.

tous les ministres des débauches d'Héliogabale. *Lamprid.* 15. 23. 34.

foiblesse, & il avoit pour le vice cette haine vigoureuse qu'inspire à un jeune cœur l'amour ardent de la vertu. Il commença par purger le Palais de tous les ministres de débauches qu'Héliogabale y avoit rassemblés. Les infames de l'un & de l'autre sexe furent tous chassés ignominieusement ; plusieurs relegués dans des Iles désertes ; les plus corrompus, noyés dans la mer. Alexandre bannit aussi du Palais les nains & les naines, les bouffons, les chanteurs & les chanteuses, les pantomimes : & parmi cet attirail de corruption ayant choisi ceux qui pouvoient servir à l'amusement du peuple, il les lui donna, par une condescendance que les meilleurs Princes jugent souvent nécessaire. Les autres furent distribués en différentes villes, qui étoient chargées de les nourrir, afin qu'ils ne fatiguassent point le Public par une mendicité contraire à toute bonne police.

Les Eunuques, qui avoient été employés par Héliogabale dans les plus importans ministéres, furent réduits par Alexandre aux fonctions serviles qui leur conviennent. Encore n'étoit-ce pas auprès de sa personne. Il méprisoit & détestoit ces monstres, & il ne voulut en tenir aucun à son service. Il en laissa quelques-uns à l'Impératrice sa femme: il donna les autres à des Seigneurs Romains, sous la clause expresse que si ces misérables persistoient dans leurs désordres, & ne

ne se corrigeoient point, ils ne pourroient jouïr du privilége de la nouvelle Jurisprudence établie par Adrien en faveur des esclaves, & que leurs maîtres auroient droit de les faire mourir par leur simple volonté, sans recourir à l'autorité du Juge.

Le zèle d'Alexandre ne se renferma pas dans sa maison. Il défendit dans Rome les bains communs aux deux sexes : abus déjà proscrit par Adrien, & ensuite par Marc-Auréle, mais renouvellé sous Héliogabale. Les désordres contre nature étoient devenus extrêmement communs parmi les Romains, & ils avoient dans la ville leurs écoles publiques. Alexandre eut la pensée de les défendre par de sévéres ordonnances : & il l'eût fait, s'il n'eût appréhendé que cette horrible licence, irritée par la gêne & par la contrainte, ne se débordât avec plus de fureur, & ne deshonorât même les maisons particuliéres. Il prit donc le parti de souffrir un mal, de peur d'en causer un plus grand; & il se contenta de le réduire dans certaines bornes. Il témoigna l'horreur qu'il avoit pour toutes sortes de débauches, en ne permettant point que l'on portât au trésor le tribut que payoient à l'Etat ceux qui en faisoient l'infame commerce. Il destinoit cet argent à l'entretien du théatre, de l'amphithéatre, & du cirque. Enfin il condamna le vice par l'exemple qu'il don-

Il montre du zèle pour réprimer la licence des mœurs. 24. 34.

noit lui-même d'une vie chaste & réglée:
18. 25. & souhaitant que tout ce qui l'environnoit annonçât la vertu, il n'admettoit à ses audiences que d'honnêtes gens & estimés dans le Public, & il interdisoit aux femmes de mauvaise réputation la liberté de venir faire leur cour aux Impératrices, sa mére & son épouse.

Il fait une sévére revue de tous les Ordres de l'Etat.

Tout l'Etat avoit besoin de réforme. Alexandre se porta à ce grand ouvrage avec vigueur. J'ai déjà dit qu'il destitua & cassa tous les indignes Juges & Officiers
25. mis en place par Héliogabale. Il fit aussi une sévére revue de tous les Ordres de la République, du Sénat, des Chevaliers Romains, des Tribus, des Armées; & il les purgea par l'expulsion & le retranchement des membres mauvais & gâtés. Aucun coupable ne fut épargné. Ceux mêmes qui lui étoient liés par l'amitié ou par le sang, s'ils se trouvérent vicieux & couverts de quelque opprobre, furent punis, ou au moins éloignés de sa personne. „ La République, disoit-il, m'est „ plus chére que ma famille"

Sa haine contre les voleurs publics & les concussionnaires. 15. 17. 18. 28.

Nul genre de criminels ne lui étoit plus odieux, que les Juges qui se laissoient corrompre par argent, & les Magistrats concussionnaires. L'aversion qu'il avoit pour eux alloit jusqu'à le faire entrer dans des transports dont il n'étoit pas maître. Des Ecrivains qui l'avoient vu de près, rapportoient, suivant le témoignage de Lampride, que si un voleur de cet-

te

te espéce se présentoit à sa vue, il vomissoit la bile toute pure, & que ses doigts par un mouvement en quelque façon naturel se portoient au visage du coupable, comme pour lui arracher les yeux. Un Sénateur nommé Septimius Arabinus, à qui ses vols & ses concussions avoient attiré sous Héliogabale un procès criminel, étant venu à l'audience d'Alexandre pour le saluer, ce Prince s'écria avec la même véhémence qu'autrefois (*a*) Cicéron invectivant contre Catilina : „Dieux „du ciel ! grand Jupiter ? Quoi ? Arabi- „nus non seulement est vivant, mais il „entre au Sénat ! Il espére même m'en „imposer : tant il me croit imbécille & „& dépourvu de jugement". Alexandre prit une précaution singuliére pour écarter de devant sa vue de pareils objets d'indignation : & de même que dans les mystéres de Cérès Eleusine, on avertissoit par la voix d'un Héraut quiconque ne se sentoit pas pur & innocent de ne point approcher des autels, il fit publier un avis à quiconque se sentiroit coupable de vols & de rapines, de ne point paroître devant lui, de peur que convaincu de ses crimes il ne les payât de sa tête.

Ce n'étoient point de vaines menaces. Il faisoit la guerre à toute outrance à cet-

te

(*a*) *Les termes dont se sert Alexandre sont empruntés de la première Catilinaire.* n. 2. Hic tamen vivit. Vivit ! imo etiam in Senatum venit.

te forte de criminels. Il ordonna que ceux qui avoient été condamnés pour avoir reçu de l'argent dans l'adminiſtration de la juſtice, fuſſent réputés infames ; qu'il ne leur fût permis de paroître en aucun lieu public ; & que ſi quelqu'un d'eux oſoit s'y montrer, ceux qui étoient en autorité dans la Province le fiſſent ſaiſir, & enfermer dans une Ile. Il avoit extrêmement à cœur de démentir un proverbe Grec, trop ſouvent vérifié par l'événement : (a) „Celui qui aura beaucoup volé, en donnant une petite partie de ſon „ vol, échappera à la peine". Il alloit au devant de cet abus par de grands exemples de ſévérité. Un Officier public ayant préſenté dans un procès qui ſe jugeoit au Conſeil de l'Empereur, un faux extrait de piéces, Alexandre lui fit couper les nerfs des doigts afin qu'il ne pût jamais écrire, & il le confina dans une Ile. Un homme de diſtinction, mais avide & aimant à piller, obtint, par le crédit de quelques Rois étrangers qui étoient à la Cour de l'Empereur, un emploi important dans la milice. Cet emploi lui donnoit du pouvoir, & il s'en ſervit pour ſatisfaire ſon inclination, & pour voler. Alexandre, qui le veilloit, en fut bientôt averti : il le mit en juſtice, & fit inſtruire & juger ſon procès devant les Rois mêmes ſes protecteurs. Le crime fut prou-

vé :

(a) Ὁ πολλὰ κλέψας, ὀλίγα δοὺς ἐκφεύξεται.

vé : il ne s'agissoit plus que de déterminer la peine qu'il méritoit. „ Comment „punit-on dans votre pays les voleurs"? dit l'Empereur aux Rois qui avoient assisté au jugement. „ Par le supplice de „ la croix, répondirent-ils". Alexandre fut bien-aise de pouvoir, sans blesser sa clémence, exercer une rigueur nécessaire, qui lui étoit dictée par les patrons même du coupable : & leur sentence fut exécutée.

Ce Prince sage se maintenoit dans la pleine liberté de punir rigoureusement les malversations, en ne souffrant point que jamais les charges qui donnoient pouvoir & jurisdiction fussent vendues. „ C'est une nécessité, disoit-il, que ce„ lui qui achéte en gros, vende en détail. „ Ainsi je ne pourrois point user de sé„ vérité envers des hommes qui en ven„ dant ce qu'ils auroient acheté, ne se„ roient que se mettre au pair". Telle étoit donc sa conduite envers les Magistrats concussionnaires.

Contre ceux que l'on appelloit alors *vendeurs de fumée*. 23. 35. 36.

Une sorte de voleurs publics encore plus criminels, sont ceux qui vendant leur crédit auprès du Prince, se rendent tyrans des particuliers, de qui ils extorquent de l'argent ; ennemis de l'Etat, dont ils remplissent les places de sujets incapables de le servir ; ennemis de la réputation de leur Prince, qu'ils deshonorent par de mauvais choix, & qu'ils donnent lieu de regarder comme une dupe

dont ils se jouent à leur gré. Souvent même ils se font payer pour des services qu'ils n'ont point rendus, abusant de la crédulité de ceux qu'aveugle l'ambition & la passion des richesses : & c'est ce que l'on appelloit alors, comme je l'ai déjà dit, *vendre de la fumée*. Alexandre sentoit tout cela, & il ne jugea aucun abus plus digne de sa sévérité.

Un de ses esclaves, qui s'étoit mêlé de ce trafic, & qui avoit reçu cent piéces d'or d'un Officier de guerre, fut par son ordre mis en croix sur le chemin par lequel les esclaves du palais avoient souvent à passer pour aller aux maisons de plaisance de l'Empereur.

Supplice de Turinus.

Le supplice de Vétronius Turinus eut bien un autre éclat. Turinus s'étoit insinué dans les bonnes graces d'Alexandre, & il avoit gagné sa confiance. Il en abusa pour vendre de la fumée. Il se donnoit pour tout-puissant auprès de l'Empereur, qu'il gouvernoit, disoit-il, comme un enfant. Il promettoit sa protection, & il la faisoit bien acheter, souvent sans y rien mettre du sien. Dans les procès, il lui étoit très-ordinaire de recevoir de l'argent des deux parties : & nulle charge ne se donnoit à la Cour ou dans l'Empire, qui ne lui payât tribut. Alexandre fut instruit de cet infame manége : & il ne crut pas indigne de son rang, de tendre un piége à l'avidité de cet infidéle ministre, pour acquérir contre lui une preu-

ve

ve évidente & palpable. Quelqu'un de concert avec l'Empereur sollicita publiquement une grace, & implora secrétement l'appui de Turinus. Celui-ci promit de parler de l'affaire, & n'en fit rien. La grace ayant été obtenue, Turinus prétendit qu'on lui en avoit obligation: & il exigea son salaire, qui lui fut compté en présence de témoins. Alors l'Empereur le fit accuser. Turinus ne put se défendre, ni disconvenir d'un crime prouvé par le témoignage de ceux mêmes qui étoient intervenus dans la négociation. Comme Alexandre vouloit en faire un exemple, il administra encore aux Juges la preuve d'un grand nombre de trafics également odieux, dont l'accusé s'étoit rendu coupable, & qui étoient demeurés inconnus, parce que l'on n'avoit osé attaquer un homme dont le crédit effrayoit. Après ces éclaircissemens, Alexandre compta que sa sévérité ne pouvoit être blâmée: & pour proportionner le supplice au crime, il ordonna que Turinus seroit attaché dans la place publique à un poteau, au pied duquel on amasseroit du bois verd & humide, qui ne fût capable, lorsqu'on voudroit y mettre le feu, que de jetter une fumée épaisse. Ainsi Turinus mourut étouffé, pendant que le crieur public répétoit à diverses reprises & à haute voix ces paroles: „ Celui qui a vendu de la fumée, est „ puni par la fumée".

dont ils se jouent à le[...] propre à même ils se font pay[...] & Alexan- qu'ils n'ont point r[...] nouvelle pré- crédulité de ceu[...] er que ceux qui & la passion de[...] ent feindre des en- l'on appello[...] porter en son nom dit, *vendre* [...] n eût point données, il tout cel[...] n de n'accorder d'audience digne [...] a personne, si ce n'est au seul Ul- p[...] exception bien glorieuse pour ce Jurisconsulte, & dont il étoit digne par sa probité.

[illegible] sévérité. 21. Au reste il ne faut pas croire que la sévérité d'Alexandre se portât jusqu'à la cruauté. Les condamnations une fois prononcées étoient suivies de leur effet, mais il vouloit & avoit soin qu'elles fussent rares.

Il fut libéral & bienfaisant. 26. Il étoit même bienfaisant par caractére, & sa libéralité se fit sentir & au public & aux particuliers. Il fit durant le cours de son régne trois distributions générales de denrées au peuple, & trois largesses en argent aux soldats. Sévére avoit établi un fond pour donner réglément une certaine quantité d'huile aux citoyens. Cette gratification fut, non pas totalement retranchée, mais diminuée considérablement sous Héliogabale, dont les Ministres, gens sans honneur & sans probité, ne cherchoient qu'à piller & à s'enrichir par toutes sortes de voies. Alexandre la rétablit en entier, telle qu'elle avoit été ordonnée par Sévére. Il e-

xemta

la ville de Rome de la contribu- ...endue volontaire qui se payoit ...eurs victorieux à titre de cou- ...entif à la commodité publi- ...struire des bains dans les ...en avoient point. Il ap- ... grand soin pour empêcher ... & la cherté des vivres : & le ...vais gouvernement d'Héliogabale ayant dégarni les greniers de Rome, Alexandre acheta de ses deniers de quoi les remplir. Il augmenta le nombre de ces greniers publics, & il en bâtit de nouveaux à l'usage des particuliers qui n'avoient point de lieu commode pour serrer leurs grains. Il confirma la constitution d'Adrien, qui accordoit la propriété des trésors à ceux qui les avoient trouvés. S'il arrivoit quelque grande calamité, si des villes avoient été maltraitées par un tremblement de terre, il soulageoit leur infortune, non seulement par des remises d'impôts, mais par des dons effectifs, qui les aidassent à réparer les dommages soufferts. Sa bonté judicieuse étudioit les besoins pour y appliquer les remédes.

C'étoit aux pauvres qu'il aimoit à donner, surtout à ceux qui ayant un rang à soutenir, manquoient des facultés nécessaires, sans qu'il y eût de leur faute. Il leur donnoit des terres, des esclaves, des bêtes de voitures, des troupeaux, tout l'attirail des instrumens du labour & de la culture des terres. Car ces libéralités

en nature lui paroissoient plus utiles & mieux entendues, que faites en or ou en argent. S'il accordoit des secours pécuniaires, c'étoit par forme de prêt. Il avoit établi une banque, où tous ceux qui avoient besoin d'argent en trouvoient à un intérêt modique. En certaines occasions il prêtoit sans aucun intérêt; mais à condition que la somme prêtée seroit employée à l'acquisition de quelque terre, sur le produit de laquelle ses avances lui seroient remboursées. S'il en usoit ainsi, sa vue étoit, non d'épargner sordidement, mais de prévenir la paresse, d'animer & d'éguillonner l'industrie. Il sçavoit être libéral & magnifique, lorsque les circonstances l'exigeoient. Souvent il bâtit de très-belles maisons pour les donner sur le champ. Il alloit au-devant des desirs de ceux que la timidité retenoit. „ Pourquoi ne me demandez-vous „ rien? leur disoit-il. Aimez-vous mieux „ vous plaindre en secret, que de m'a- „ voir obligation"? Mais il vouloit que ses libéralités fussent sagement placées; utiles à ceux qui les recevoient, honorables au Prince qui les faisoit: & se regardant (a) comme dispensateur, & non comme propriétaire des revenus de l'Etat; il ne se croyoit pas permis d'appliquer soit à ses plaisirs, soit aux plaisirs de

(a) Nefas esse dicens, ut dispensator publicus in delectationes suas & suorum converteret id quod provinciales dedissent.

de ceux qui l'approchoient, le suc & le sang des Provinces.

Une magnificence si bien réglée n'épuise point les finances publiques. Aussi Alexandre trouva-t-il moyen, en même tems qu'il donnoit beaucoup, de soulager les peuples par une diminution d'impôts si considérable, que tel qui sous Héliogabale étoit taxé à dix piéces d'or, ne payoit que le tiers d'une piéce d'or sous son successeur : ce qui fait une différence de trente à un. Il étoit donc bien éloigné d'outrer les droits du Fisc, qui sous les Empereurs Romains étoient une source de vexations. Il les modéra au contraire par des loix pleines d'humanité. Il sentoit de quelle importance il étoit que le trésor du Prince fût rempli : il apportoit à cet objet une très-grande attention, mais sans vouloir qu'il en coutât rien à la douceur & à l'équité : & quelque respectueux qu'il fût envers sa mére, cependant, comme cette Princesse, (a) d'ailleurs très-estimable, avoit un foible pour l'argent, & n'étoit point scrupuleuse sur les voies de l'amasser, il lui témoigna plus d'une fois son indignation sur les injustices qu'elle commettoit. Heureux ! s'il eût eu la force de les arrêter. Les Financiers n'eurent aucun crédit auprès de lui. Il appelloit les Intendans de ses revenus dans les Provinces,

Il sçut soulager les peuples, & tenir en bon état ses finances. 39.

Herod.

(a) Mulier sancta, sed avara. *Lamprid. Al.* 14.

ces, un mal nécessaire. Il les punissoit à toute rigueur s'ils malversoient; ne leur accordoit qu'une considération médiocre, s'ils se conduisoient sagement; & il ne les laissa jamais plus d'un an en place.

Sage œconomie de ce Prince.

Une sage œconomie, ressource nécessaire aux Princes, comme aux particuliers, régloit la dépense d'Alexandre; & la simplicité de cet Empereur a de quoi faire rougir le luxe qui inonde & corrompt même les conditions médiocres parmi nous. Sa table étoit frugale, & une étiquette modérée & invariable en fixoit le service. Le pain, le vin, les viandes, chaque espéce avoit son tarif: le gibier qu'on lui fournissoit, il le partageoit avec ses amis, surtout avec ceux qu'il sçavoit ne pouvoir pas s'en procurer commodément. Il n'en envoyoit point aux riches. Les repas même de cérémonie, que l'usage l'obligeoit de donner aux Grands de l'Etat, n'étoient pas pour lui une raison de se dispenser de la loi d'une modeste frugalité. La différence ne tomboit que sur la quantité, & non sur la qualité des mets. Au reste il aimoit peu ces festins nombreux qui dégénérent si aisément en cohues; il appelloit cela manger au théatre ou dans le cirque. Il se plaisoit bien plus à voir à sa table une société choisie d'hommes doctes & vertueux, dans (a) les entretiens desquels il di-

(a) .... Ut haberet fabulas litteratas, quibus se recreari dicebat & pasci.

disoit qu'il trouvoit en même tems & de l'agrément & de la pâture.

Jamais il ne connut l'usage de la vaisselle d'or. Son argenterie n'excédoit pas deux cens livres pesant, qui ne font guéres que trois cens marcs de notre poids. Si dans certaines occasions d'éclat elle ne lui suffisoit pas, il en empruntoit.

Sa maison, ses équipages, sa garderobe, tout ce qui le concernoit étoit gouverné sur le même plan que la dépense de sa table. Il ne vouloit avoir que le nombre d'officiers nécessaire pour son service, afin que l'Etat ne fût point obligé de payer des hommes oisifs. Il n'employoit dans les bas offices du Palais, tels que ceux de valets de pied, cuisiniers, boulangers, & autres semblables, que des esclaves. Par égard pour les personnes de condition libre, il s'abstenoit de les rabaisser à des ministéres qui passoient pour serviles chez les Romains. Ses esclaves portoient toujours l'habit de leur état, & il ne souffroit point qu'ils le relevassent par la richesse des ornemens. Ceux qui le servoient à table dans les fêtes les plus brillantes, n'eurent jamais d'or sur leur personne. Les soldats mêmes qui devoient lui faire cortége dans les pompes solennelles, n'éclatoient ni par l'or ni par la soie. Ils étoient vêtus d'une maniére qui les paroit, mais sans faste. „La (*a*) majesté de l'Empire se sou-

(*a*) Imperium in virtute, non in decore.

„ soutient, disoit-il, par la vertu, & non „ par l'ostentation des richesses".

Lui-même il ne porta jamais d'étoffes toutes de soie, & il n'usa que rarement de celles où entroit cette matiére alors si précieuse. Il est inutile d'observer qu'il garda soigneusement la décence de son rang, en s'en tenant à l'habit Romain, & évitant toute parure étrangére; qu'il ne prit jamais l'habit de guerre dans Rome ni dans toute l'Italie, & qu'il se contenta de la toge, qui annonçoit la modestie & la paix. Mais il est bien singulier qu'il n'eût point à lui une robe prétexte & ornée de palmes en broderie, & que lorsqu'il étoit Consul, il se servit de quelqu'une de celles que l'on gardoit au Capitole, comme les particuliers qui devenoient Consuls ou Préteurs.

Héliogabale avoit employé les pierreries jusques sur ses souliers. Un luxe si insensé étoit bien éloigné du goût & des principes d'Alexandre. Il fit plus. Il vendit les pierreries de la couronne, disant que ce genre d'ornement étoit indécent pour les hommes; & que les Princesses mêmes devoient se réduire à ce que l'usage rendoit comme indispensable. Il poussa si loin la sévérité sur cet article, qu'un Ambassadeur étranger ayant fait présent à l'Impératrice sa femme de deux perles d'une beauté & d'une grosseur singuliére, il voulut d'abord les vendre; & n'ayant point trouvé d'acheteurs, il les

con-

consacra à Vénus, à la statue de laquelle il en fit deux pendans d'oreilles.

Ainsi (a) les mœurs de l'Empereur & des Princesses de la Cour étoient une censure vivante, dont l'effet fut très-heureux. Les premiers Sénateurs se réformérent sur le modéle d'Alexandre, & les Dames sur celui de l'Impératrice.

Dans tout ce que je viens de rapporter avec éloge, peut-être quelques-uns trouveront-ils matiére à critique. Peut-être pensera-t-on que ce Prince outroit les attentions œconomiques, & que ce que j'appelle simplicité & modestie porte une nuance d'avarice. Mais il est important d'observer qu'il avoit d'énormes dépenses à soutenir par rapport aux troupes, dont il ne lui suffisoit pas de payer la solde, s'il ne se concilioit leur affection par des largesses extraordinaires. Les soldats Romains, accoutumés à être flattés par leurs Empereurs, étoient devenus insolens, mutins, séditieux, & ils ne s'appaisoient que par l'or. Ce n'étoit pas pour eux qu'Alexandre s'étoit fait la régle de donner en nature des choses usuelles. Ils ne s'en seroient pas contentés. Il étoit obligé de leur distribuer l'or & l'argent à pleines mains. Encore ne put-il prévenir entiérement leurs séditions; & après en avoir calmé plusieurs avec peine & dan-

(a) Prorsus censuram suis temporibus de moribus propriis gessit. Imitati sunt eum magni viri, & uxorem ejus matrona pernobilis. 41.

danger, il en fut enfin la victime. Comme donc les circonstances d'une part le forçoient de donner beaucoup, & que de l'autre il étoit bien résolu de ne point fouler les peuples, & même de diminuer leurs charges, son œconomie seule venoit à son secours; & fondée sur de tels principes, elle ne peut être assez louée. Aussi s'en faisoit-il honneur, & il n'oublioit rien de ce qui pouvoit la favoriser: comme le prouve la réforme qu'il fit dans les monnoies.

Gronov. de Pec. Vet. Ill. 15.

Lamprid. Al. 39.

De toute antiquité les Romains n'avoient qu'une seule espéce de monnoie d'or, que j'appellerai *écu* pour la commodité du discours. Cette piéce d'or pesoit deux deniers & demi, & valoit vingt-cinq deniers d'argent, douze livres dix sols. Héliogabale, amateur de la profusion, fit frapper des doubles écus, des quadruples, & même des piéces de dix, de cinquante, & de cent écus d'or. Delà il arrivoit que dans les libéralités faites de la main à la main, l'Empereur se voyoit obligé d'excéder souvent la juste mesure; & qu'où dix piéces d'or auroient suffi, il lui falloit donner la valeur de cent. Cet abus n'échappa pas à la vigilance d'Alexandre. Il proscrivit & bannit du commerce toutes ces piéces d'un poids exorbitant, & il voulut qu'elles fussent simplement réputées matiéres. Il ne se contenta pas de ramener les choses à l'ancienne médiocrité. Il fit battre des demi-

écus.

écus d'or, des tiers d'écus : au moyen de quoi il étoit le maître de proportionner ses dons à la différence des circonstances & des personnes.

Quoique très-religieux, ainsi que j'aurai soin de le faire remarquer, ses offrandes dans les temples n'étoient rien moins que magnifiques. Jamais d'or, cinq ou six livres d'argent pesant, voilà à quoi se réduisoient les présens qu'il consacroit au culte des Dieux. Il répétoit souvent & volontiers ce demi-vers de Perse : *In sancto quid facit aurum* ? „ Est-il question „ d'or dans les choses saintes" ? *In Perf. Sat. II. v. 69.*

Il porta à plus forte raison cette sévérité d'œconomie dans les gratifications qu'il faisoit à ceux dont les Arts n'ont pour objet que le plaisir. On sçait combien les Romains étoient follement épris du jeu des Comédiens, & surtout de celui des Pantomimes. Ils ne plaignoient rien pour les récompenser, & souvent les plus riches se ruinoient par les dons immenses qu'ils se faisoient une joie de leur prodiguer. Alexandre aimoit assez les spectacles, & il y alloit souvent ; mais il n'estimoit ceux qui le divertissoient, que leur juste prix. Il disoit qu'il falloit les nourrir comme un maître nourrit ses esclaves, & non les enrichir. Jamais il ne leur donna aucune piéce de vaisselle d'or ou d'argent. Une somme modique en espéces, étoit tout ce qu'ils pouvoient espérer de lui. Il leur ôta même les *Lamprid. Al. 33. 37.*

ha-

habits d'étoffes précieuses, qu'Héliogabale leur avoit donnés.

Vues supérieures d'Alexandre dans le choix de ceux qu'il mettoit en place.

C'est une façon de penser assez commune, que les soins d'œconomie ou produisent ou prouvent la petitesse de l'esprit. L'exemple d'Alexandre suffit pour détruire ce préjugé. Oeconome tel que je viens de le dépeindre, il fut capable de vues supérieures, & son Gouvernement étoit fondé & dirigé sur les plus grandes & les plus hautes maximes.

Jamais (*a*) il ne regarda les charges comme des graces à distribuer, mais comme des ministéres à remplir. Pour y parvenir, il falloit mériter son estime & celle du public. Il avoit (*b*) même pour principe, que ceux qui fuyoient les dignités en étoient les plus dignes; & qu'il falloit mettre en place des hommes qui craignissent les emplois, & non qui les briguassent. Il louoit beaucoup la pratique qui étoit dès lors en usage dans l'Eglise Chrétienne, de proclamer publiquement les noms de ceux qui devoient être promus au Sacerdoce, afin que s'il y avoit quelque reproche à faire contre eux, on pût en être éclairci & l'examiner. Alexandre imitoit cette méthode, & il annonçoit d'avance les noms de ceux qu'il songeoit à établir Gouverneurs de Provinces.

Mais

(*a*) Præsides, Proconsules, & legatos nunquam fecit ad beneficium, sed ad judicium vel suum vel Senatûs.

(*b*) .... dicens, Invitos non ambientes in Republicâ collocandos.

Mais il ne vouloit pas néanmoins provoquer contre eux l'envie & la malignité. Il exigeoit que les faits fussent graves & prouvés, sans quoi les accusateurs étoient punis comme coupables de calomnie.

C'étoit encore une de ses maximes, qu'il (a) falloit que chacun sçût le métier dont il se chargeoit : & en conséquence il ne mettoit dans les premiéres places, que des hommes capables de les soutenir par eux-mêmes ; & qui n'eussent pas besoin d'être dirigés, mais simplement aidés par leurs assesseurs.

Considération qu'il leur témoignoit. 32.

Des Gouverneurs de Provinces choisis avec tant de soin ne pouvoient manquer d'être respectés : l'Empereur les considéroit lui-même beaucoup, comme je l'ai déjà observé. Jamais il ne donna de successeur à aucun, qu'il ne dît à celui qui sortoit d'emploi : „ La République vous „ rend graces" ; & qu'il ne le récompensât par une libéralité qui lui procurât le moyen de vivre selon son rang.

Attention à ne les mettre point dans le cas de se ruiner.

L'intention d'Alexandre n'étoit pas que l'administration des affaires publiques enrichît ceux à qui il la confioit, mais il ne prétendoit pas non plus qu'elle leur fût à charge. De tout tems les Proconsuls & les Propréteurs avoient été défrayés aux dépens de la République. Auguste fixa une somme pour cet objet. *Suet Aug. Alé-96.*

(a) Eos esse promovendos qui per se Rempublicam gerere possent, non per assessores ... unumquemque id agere debere quod nosset.

Lamprid. Al. 42. Alexandre aima mieux monter leur maison en argenterie, en équipages, en officiers de bouche, le tout modestement, & sous la condition qu'à leur retour ils rendroient les bêtes de voitures & les esclaves, & garderoient le reste, s'ils s'étoient bien conduits, ou au contraire en payeroient le quadruple, si leur gestion n'avoit pas été réguliére.

Le même esprit d'équité l'engagea à les décharger de l'obligation de stipendier leurs Assesseurs. Pescennius Niger avoit eu cette pensée. Alexandre la réalisa, en assignant des gages aux Assesseurs des Proconsuls & des Propréteurs dans les Provinces.

Il diminue les dépenses du Consulat. 43. Le Consulat n'avoit presque conservé de son ancienne splendeur qu'un vain éclat, & la nécessité de faire des dépenses énormes. Alexandre diminua les dépenses, afin sans doute de rendre accessible au mérite, même peu accommodé des biens de la fortune, une charge qui étoit encore regardée comme le faîte des honneurs.

Loix portées avec beaucoup de maturité. 16. 42. 44. Ses soins vigilans se portoient sur toutes les parties de l'Etat, & il fit un très-grand nombre de Loix dont il est fâcheux que nous connoissions peu le détail: mais nous savons que non content de les avoir portées, il tint la main à les faire exécuter, & qu'il les observoit lui-même: preuve d'un esprit ferme & judicieux. Nous ne pouvons pas douter non plus qu'elles

les ne fussent très-sages, vu la maturité avec laquelle elles étoient discutées, avant qu'il se déterminât à les établir. Elles se proposoient dans un Conseil de vingt ou même de cinquante Sénateurs, tous habiles dans le Droit, & instruits des maximes du Gouvernement. On leur donnoit le tems d'y réfléchir, & d'en comparer les avantages & les inconvéniens. Ils opinoient ensuite, & l'on écrivoit l'avis de chacun, & les motifs sur lesquels il l'avoit appuyé. L'ordonnance qui passoit, étoit le résultat de ces délibérations.

Quelques réglemens de Police. 33.

C'est tout ce que nous pouvons dire sur cette matiére, qui devroit être si riche. Lampride ne rapporte que quelques réglemens de Police, qui méritent à peine d'être comptés. Alexandre établit pour les quatorze quartiers de la ville quatorze Inspecteurs, tous Consulaires, qui devoient former le Conseil du Préfet de Rome, & juger avec lui toutes les affaires portées à son tribunal. Il distribua en différens corps tous les arts & les métiers, leur donnant des Syndics, & leur assignant des Juges. Il eut aussi la pensée de distinguer les conditions par la qualité des habillemens. Sa vue étoit sans doute de mettre un frein au luxe, qui confond tous les états. Mais Ulpien & Paul, à qui il communiqua son plan, furent frappés du danger des séditions, si dans une aussi grande ville que Rome, au moin-

indre bruit de querelle, l'habit de chacun devenoit pour tous ſes ſemblables comme un ſignal de ralliement : & le Prince céda à leurs remontrances. Senéque témoigne qu'il avoit été autrefois propoſé dans le Sénat de marquer la diſtinction des eſclaves & des gens libres par celle des vêtemens, & que les plus ſages penſérent qu'il n'étoit pas expédient de rendre trop ſenſible aux eſclaves la ſupériorité de leur nombre ſur celui des perſonnes de condition libre.

Sen. de Clem. I. 24.

Vénération d'Alexandre pour la mémoire des grands hommes.

Un Prince auſſi vertueux qu'Alexandre étoit intéreſſé à honorer la vertu. Nous avons vu comment il la protégeoit & la récompenſoit dans les vivans. Il la reſpectoit pareillement dans ceux qui n'étoient plus, & la gloire des grands hommes des ſiécles paſſés lui étoit chére & précieuſe. Il raſſembla dans la place de Trajan les ſtatues des Empereurs diviniſés & des illuſtres Capitaines Romains, qui étoient éparſes en différens quartiers de la ville; & il les orna d'inſcriptions qui contenoient le récit de leurs exploits, & l'éloge de leurs vertus. Il avoit dans ſon Palais deux chapelles, où étoient conſacrés les principaux objets de ſon culte en deux claſſes, l'une deſtinée à la vertu, & l'autre aux talens. Dans la premiére il avoit placé les bons Princes, parmi leſquels il donnoit rang à Alexandre le Grand; & de plus les ſages, qui par leurs inſtructions s'étoient rendu les bienfaiteurs

Lamprid Al. 26. 28.

29-31.

teurs du genre humain, Abraham, Orphée, Apollonius de Tyanes, & enfin Jésus-Christ : assemblage bizarre, mais qui fait voir la disposition où étoit ce Prince de vénérer la vertu, partout où il croyoit la trouver. La seconde chapelle étoit pour les Héros de la profession des Armes & de la Littérature, Achille, Cicéron, Virgile, qu'il appelloit le Platon des Poëtes, & quelques autres noms fameux. Il offroit tous les jours des sacrifices dans ces deux chapelles, & c'étoit même par cet acte de religion que commençoit sa journée, dont il partageoit le reste entre les affaires & la nécessité indispensable de quelques délassemens.

Distribution de sa journée.

Il employoit la plus grande partie de la matinée à travailler avec ses Ministres, se levant même pour cela avant le jour, si le besoin l'exigeoit, & passant dans cette occupation plusieurs heures de suite, sans qu'il parût jamais en lui aucune marque ni d'ennui, ni de mauvaise humeur. Un front toujours serein, une égalité parfaite adoucissoit le travail & pour lui-même & pour les autres. Ensuite il donnoit quelque tems à la lecture, & aux exercices du corps, tels que la lutte, la course, ou la paume; il prenoit le bain, dinoit rarement, se contentant pour l'ordinaire d'un peu de lait & de pain pour se soutenir : & après midi il se remettoit au travail, se faisoit lire ses lettres, les corrigeoit de sa main, les signoit. L'hu-

manité de ce bon Prince paroissoit ici en ce qu'il faisoit asseoir ses Sécretaires, s'ils se trouvoient fatigués de se tenir trop longtems debout.

Ce n'étoit qu'après avoir rempli tous ces devoirs qu'il recevoit la Cour. Souvent il alloit aux spectacles, pour lesquels il avoit assez de goût. Il s'étoit procuré dans son Palais un amusement bien innocent. Il avoit formé une grande voliére de toutes sortes d'oiseaux, perdrix, faisans, canards, paons, pigeons. Ce petit peuple lui donnoit une scéne qui le délassoit. Il est difficile qu'un Prince se divertisse à moins de frais. Cependant Alexandre ne vouloit pas que son trésor portât cette dépense. Il faisoit vendre au marché les petits de ses oiseaux, pour fournir à l'entretien de la voliére.

J'ai parlé de la modestie & de la frugalité de ses repas, dont le principal assaisonnement étoit un livre qu'on lui lisoit, ou la conversation avec des hommes doctes qu'il invitoit à manger avec lui. Jamais il ne fit jouer la Comédie pendant son souper, comme c'étoit l'usage des Romains opulens. S'il lui falloit quelque spectacle qui le réjouît, il faisoit battre de petits chiens contre des cochons de lait, ou des coqs & des perdrix; ou bien on lui apportoit de petits oiseaux, qui voltigeoient dans la salle & autour de la table. Aimable simplicité de mœurs! quoi qu'en puissent penser les admira-

teurs

teurs du luxe. Les ressorts de l'esprit parfaitement détendus par des plaisirs si peu capables de remplir l'ame, en deviennent plus propres à soutenir le travail : & si ces sortes d'amusemens paroissent méprisables & puériles, que l'on accuse donc de petitesse d'esprit Scipion & Lélius, qui ramassoient des coquillages sur le bord de la mer. *Hist. Rom T. VIII. pag. 402.*

Alexandre aima les Lettres & ceux qui les cultivoient.

On a pu remarquer par différens traits semés dans ce que j'ai dit jusqu'ici, qu'Alexandre aimoit les Lettres & ceux qui les cultivoient : & cette inclination s'accorde parfaitement avec l'amour de la vertu. Il étoit lui-même fort instruit, parlant mieux néanmoins, comme je l'ai observé, le Grec que le Latin. Il fit des vers, mais sur des sujets dignes d'un Prince tel que lui. De même qu'Achille chantoit sur la lyre la gloire des Héros, Alexandre écrivit en vers les vies des bons & sages Empereurs. Il sçavoit la Géométrie, la Musique, jouoit des instrumens, mais en gardant toujours la décence de son rang. Je voudrois qu'à ces connoissances utiles ou agréables on ne lui eût pas fait joindre les Arts frivoles & trompeurs qui se rapportent à la Divination, l'Astrologie, la science prétendue des Augures, & celle des Aruspices. Telle étoit la superstition des tems où il vivoit. Il donnoit réguliérement une partie de sa journée à la lecture : & guidé par son goût pour le solide & le sérieux, il *Hom. Il. IX. v. 189.*

lisoit des ouvrages où il trouvoit de bonnes instructions pour les mœurs & pour le Gouvernement, tels que les Livres de Platon & de Cicéron sur la République, & le Traité des Offices de ce dernier. Il s'amusoit aussi quelquefois avec les Poëtes. Lampride cite en particulier Horace, qui a droit de plaîre à tout lecteur intelligent; & Sérénus Sammonicus, qu'Alexandre aimoit apparemment à titre de moderne, & comme un auteur qu'il avoit vu & connu. Il alloit souvent entendre les Orateurs & les Poëtes, lorsqu'ils récitoient leurs ouvrages : surtout s'ils s'étoient proposé pour objet de louer ou les bons Princes qui avoient précédé, ou les grands hommes de l'ancienne Rome, ou Alexandre le Grand, pour lequel il avoit une singuliére vénération. Les fameux Avocats piquoient aussi sa curiosité ; & lorsqu'après avoir retouché leurs plaidoyers, ils les lisoient dans une assemblée comme piéces d'éloquence, l'Empereur se mêloit volontiers parmi leurs auditeurs.

Ce n'étoit pas seulement dans ces actions d'apparat qu'il témoignoit aux Doctes sa bienveillance. Il étoit bien-aise, comme je l'ai observé, de les avoir à sa table, de converser avec eux, & dans ces entretiens il faisoit très-bien son rôle, ayant le talent de conter agréablement, & de mettre beaucoup d'enjouement & d'aménité dans ses discours. Il aimoit les

Sça-

Sçavàns, &, chose singuliére ! il les craignoit. Il les regardoit comme les arbitres de sa réputation, dont il étoit très-jaloux: & de peur qu'ils ne la ternissent par de fausses couleurs, il vouloit qu'ils apprissent de lui-même tout ce qu'ils auroient à écrire sur son sujet, sans préjudice néanmoins des droits de la vérité.

Attentif à favoriser les progrès des Lettres & de toute doctrine, il assigna des pensions aux Rhéteurs, aux Grammairiens, aux Médecins, aux Méchaniciens, aux Architectes, & même aux Aruspices & aux Astrologues, dont il avoit meilleure idée qu'ils ne méritoient. Il établit des écoles de tous ces arts, & il mit par ses libéralités les Professeurs en état d'y recevoir les enfans pauvres qui avoient d'heureuses dispositions. Il accorda aussi des gratifications aux Avocats des villes de Province, pourvu qu'il se fût assuré qu'ils plaidassent gratuitement.

Réflexion sur les causes auxquelles on doit attribuer la sagesse du Gouvernement d'Alexandre.

Ce tableau de la conduite & du gouvernement d'Alexandre non seulement doit donner pour lui une grande estime, mais il a même de quoi étonner. C'est une singularité surprenante, qu'un Prince parvenu au trône avant l'âge de quatorze ans, & qui n'en a pas vécu vingt-sept, offre un modéle auquel peu de Souverains, même de l'âge le plus mûr, peuvent être comparés. Lampride cherchant la cause de cette espéce de phénoméne, l'attribue en premier lieu aux soins vigi- *Lamprid. Al. 64 65.*

 lans

lans de Mamée, pour laquelle le jeune Empereur eut toujours une extrême déférence; & ensuite aux conseils des bons & sages amis dont il fut toujours environné. Les amis d'Alexandre, dit cet Historien, furent des hommes vénérables par la pureté de leurs mœurs, qui n'étoient ni malfaisans, ni voleurs, ni factieux, ni fourbes, ni portés à se réunir pour de mauvais desseins, ni ennemis des bons, ni sujets à la débauche, ni cruels, ni capables de se jouer de leur maître, & de l'exposer à la risée en le trompant: intégres, incorruptibles, modérés, religieux, attachés de cœur à leur Prince, & n'ayant rien de plus cher que sa réputation. Ils ne faisoient point trafic de leur crédit, ils ne connoissoient ni la ruse ni le mensonge, ils lui présentoient le vrai sur chaque objet avec une droiture sur laquelle ne pouvoit rien l'intérêt particulier.

De tels amis sont un grand secours & un grand bonheur pour un Prince. Mais inutilement les trouveroit-il à sa portée, s'il n'avoit & la sagacité pour les découvrir, & l'amour de la vertu pour se les attacher. Ainsi aux causes alléguées par Lampride ajoûtons, comme la principale, l'excellent caractére d'Alexandre, qui le mit en état de profiter des sages leçons de sa mére, & des avis de ses Conseillers. Il avoit été séduit par les flatteurs à son avénement au trône, & il s'étoit laissé pré-

prévenir contre ceux qui aimoient véritablement sa gloire, inséparable du bien de l'Etat. Mais cet écart ne fut pas long : le jeune Prince rentra bientôt dans la voie du devoir ; & la solidité de son esprit, la bonté de son cœur, l'y fixérent pour toujours.

Sur une si belle vie on remarque quelques taches, mais en petit nombre, & peu considérables en elles-mêmes. Le principal réproche que l'on fasse à Alexandre roule sur la déférence excessive qu'il eut pour sa mére, Princesse d'un courage élevé, mais impérieuse à l'excès, & avide d'argent. On a prétendu qu'il avoit dissimulé & même autorisé les rapines de Mamée ; ce qui sans doute mérite le blâme, sans être pourtant totalement inexcusable dans un Prince qui devoit tout à sa mére, & qui trouvoit en elle tant de grandes qualités, qu'il ne pouvoit pas plus lui refuser son estime, à bien des égards, que son respect & sa reconnoissance.

On a blâmé dans Alexandre son excessive déférence pour sa mére. *Jul. Cap.*

Hérodien rapporte un fait qui, s'il est vrai, n'est susceptible d'aucune apologie. Il dit que Mamée ayant donné à son fils une femme d'un sang illustre, devint jalouse de l'affection que le jeune Empereur avoit pour une épouse digne de lui ; qu'elle ne put souffrir que sa belle-fille partageât avec elle les honneurs du rang suprême, & que voulant en jouir seule, elle la chassa du Palais : que le beaupére

Herod. L. VI.

de l'Empereur outré du traitement fait à sa fille, & des insultes de toute espéce qu'il recevoit lui-même, s'enfuit au camp des Prétoriens, où en même tems qu'il se louoit infiniment d'Alexandre, il se plaignoit dans les termes les plus forts des injustices de Mamée; qu'il lui en couta la vie; que Mamée le fit tuer, & exila sa fille en Afrique. Le même Ecrivain ajoûte qu'Alexandre demeura simple spectateur d'une scéne qui devoit si vivement l'intéresser; que la crainte de sa mére lui ferma la bouche; & qu'il souffrit avec une patience imbécille ce que les droits les plus saints l'obligeoient d'empêcher.

Hérodien est le seul (*a*) auteur de ce fait. Lampride, d'après Dexippe auteur presque contemporain, raconte la chose tout autrement. Selon lui, le beaupére d'Alexandre, qui se nommoit Marcianus, comblé d'honneurs par son gendre, se porta à des desseins ambitieux, & tenta d'arracher à Alexandre la souveraine puissance & la vie. Son crime ayant été reconnu, il en subit la peine, & sa fille fut répudiée. Ce récit, qui ne charge ni Mamée d'une violence atroce, ni son fils d'une pusillanimité méprisable, me paroît mériter d'autant mieux la préférence, qu'Hérodien est légitimement suspect dans le mal qu'il dit d'Alexandre. Il se mon-

(a) *Je ne compte point Zonare, qui peut n'avoir fait que copier Hérodien.*

montre, je ne sçais par quel principe, l'ennemi déclaré de la gloire de ce jeune Empereur : il le représente partout comme timide, comme lâche, comme un enfant qui se laisse stupidement gouverner. Si cet Ecrivain marquoit de l'élevation dans sa façon de penser, du jugement, un esprit de recherche & de critique, son témoignage seroit d'un grand poids. Mais je ne trouve chez lui d'autre mérite, que celui de l'élégance ; souvent un style de déclamateur, & très-peu d'exactitude dans ses récits.

Le second défaut que l'on impute à Alexandre est d'avoir été curieux & soupçonneux. Ce reproche paroît n'être pas sans fondement. Ce Prince avoit des hommes sûrs, qui observoient tout ce qui se passoit dans Rome pour l'en instruire. Il vouloit que la commission dont ils étoient chargés ne fût connue que de lui, craignant pour eux la séduction des présens & de l'argent, à l'épreuve de laquelle il croyoit que n'étoit personne. Mais d'un autre côté, quel danger d'erreur, dans ces rapports secrets, où le délateur est seul écouté, où il n'est jamais confronté avec celui qu'il accuse, où il lui est si aisé de mêler ses préjugés & ses passions, & de les faire passer dans l'ame du Prince qui ne voit & n'entend que par ses yeux & par ses oreilles ? Si cette manœuvre n'a attiré à Alexandre que le simple reproche de curiosité, c'est la bonté

Un esprit de curiosite & de défiance.

Lamprid. Al. 64 & 23.

de son cœur qui en a empêché les plus tristes effets. Mais la chose en soi est sans difficulté un ressort de tyrannie.

Un goût de vanité

Nous avons cru pouvoir le purger du soupçon d'avarice. Peut-être n'est-il pas autant à l'abri de celui de vanité. Ses égards timides pour les gens de Lettres marquent un grand foible pour la gloire. On ne peut attribuer aussi qu'à une vanité mal entendue la honte qu'il avoit d'être regardé comme Syrien, & la fantaisie qu'il conçut de se donner une origine Romaine, & de se dresser un tableau généalogique qui le faisoit descendre en droite ligne des * Marcellus. Sans doute il eût été avantageux à un Empereur Romain d'être Romain de naissance. Mais ne l'étant point, Alexandre ne devoit songer qu'à réparer ce défaut par ses vertus. Vouloir démentir une origine connue de toute la terre, se fabriquer une fausse généalogie, ce sont-là des ruses qu'il faut laisser aux petits esprits.

Voilà les principaux traits par lesquels on peut se former une idée du caractére d'Alexandre. Avant que de passer à ce qui regarde la guerre qu'il fit contre les Perses, & celle contre les Germains dans laquelle il périt, je vais placer ici le petit nom-

* *Le texte de Lampride porte le nom des* Métellus : *mais Casaubon préfére celui des* Marcellus. *En effet Alexandre est appellé* Marcellus *dans l'Epitome de Victor* : *&* *son pére se nommoit* Marcianus, *nom qui a plus de rapport à* Marcellus *qu'à* Metellus.

nombre de faits que l'Histoire nous administre pour les premiéres années de son régne ; & j'y insérerai, pour achever le tableau, ce qui regarde sa conduite envers les gens de guerre.

Alexandre, dans les premiéres années, jouit de la paix au dehors, si l'on excepte quelques légers mouvemens des Barbares vers les frontiéres. Lampride parle d'avantages remportés dans la Mauritanie Tingitane par Furius Celsus, dans l'Illyrie par Varius Macrinus allié de l'Empereur, en Arménie par Junius Palmatus. C'est tout ce que nous sçavons de ces événemens, qui ne doivent pas avoir été fort considérables.

Les premiéres années de son régne peu troublées par les ennemis du dehors.

Lamprid. Al. 58.

Les Prétoriens donnérent plus d'exercice à Alexandre, dans les tems dont je parle ici, que les ennemis étrangers. Cette milice indocile & insolente ne pouvoit supporter la sévérité d'un Prince zèlé pour la discipline & pour le bon ordre. Ulpien, aux conseils duquel elle attribuoit tout ce qui lui déplaisoit dans la conduite de l'Empereur, fut la victime des fureurs de ces soldats séditieux.

Séditions continuelles des Prétoriens. Ulpien en est la victime.

Ulpien, dont le nom entier est Domitius Ulpianus, tenoit le premier rang entre les amis d'Alexandre. Originaire de Tyr, il fut, sous le régne de Sévére, assesseur & disciple du grand Papinien : & il puisa également dans la société d'un tel maître la science profonde du Droit, & les principes d'une exacte probité. J'ai

Tillem. Al. art. 17.

dit que ſon mérite le fit choiſir pour inſtruire & diriger l'enfance d'Alexandre alors Céſar, & que ſon mérite l'en fit éloigner en lui attirant la haine d'Héliogabale. Alexandre devenu Empereur le rappella auprès de ſa perſonne, voulut l'avoir pour modérateur & pour tuteur, & lui donna toute ſa confiance, juſqu'à cauſer de l'inquiétude & de l'ombrage à ſa mére, qui jalouſe de ſe maintenir dans la principale autorité, craignit d'abord Ulpien comme un rival. Il uſa de ſa faveur avec tant de prudence, qu'il leva les ſoupçons de Mamée : & aiſément regagnée, elle fut la premiére à louer la ſageſſe du choix de ſon fils. Alexandre confia à Ulpien les emplois les plus importans. Il le fit ſon Sécretaire d'Etat : il le donna pour collégue & preſque pour inſpecteur aux Préfets du Prétoire Flavius & Chreſtus. Ceux-ci, qu'incommodoit un tel ſurveillant, excitérent une ſédition parmi leurs ſoldats pour s'en défaire. Mais leur mauvaiſe volonté retomba ſur leurs têtes. L'Empereur les prévint, les punit de mort, & Ulpien (a) devint ſeul Préfet du Prétoire. Alors tout roula ſur lui, & il pouvoit être compté la ſeconde perſonne

Lamprid. Al. 51.

Zoſ. L. I.

(a) *Xiphilin & Zonare abbréviateurs de Dion, racontent la choſe autrement, & ils imputent à Ulpien d'avoir cauſé la mort des deux Préfets du Prétoire dans la vue de leur ſuccéder. Pour l'honneur de ce grand Juriſconſulte, j'ai mieux aimé, auſſi-bien que Mr. de Tillemont, ſuivre Zoſime, qui avoit auſſi le texte de Dion devant les yeux, & qui peut en avoir mieux pris le ſens.*

ne de l'Etat. C'étoit lui qu'Alexandre chargeoit de préparer toutes les affaires qui devoient venir à sa connoissance, & de lui en rendre compte. J'ai déjà dit que ce fidéle Ministre étoit le seul avec qui l'Empereur conférât tête à tête. Si quelqu'un demandoit au Prince une audience particuliére, Ulpien y assistoit en tiers. Il étoit l'ami de toutes les heures. Alexandre l'appelloit à ses délassemens, aussi bien qu'à son travail, & il ne faisoit manger plus souvent ni plus volontiers personne avec lui. *Lamprid. Al. 15.*

Mais toute la bienveillance de l'Empereur ne put protéger son Ministre contre la licence effrénée des Prétoriens. Ulpien fut toujours en butte à leurs séditions: & plus d'une fois Alexandre ne lui sauva la vie qu'en se mettant devant lui, & en le couvrant de sa pourpre. Enfin un dernier orage s'étant élevé, Ulpien chercha envain un asyle dans le Palais. Les efforts que firent Alexandre & Mamée pour le défendre furent inutiles, il fut massacré sous les yeux de l'Empereur & de sa mére. Ce tragique événement est rapporté par Mr. de Tillemont à l'an de J. C. 228. qui concourt avec les sixiéme & septiéme du régne d'Alexandre. *Dio. & Zos.*

Ulpien méritoit assurément un meilleur sort. Il a été loué sans réserve & sans exception par tous les Payens. Les Chrétiens lui reprochent la haine qu'il leur portoit, & qu'il poussa si loin, que pour *Lactant Inst. V. 11.*

combattre l'inclination que son Souverain avoit à les favoriser, il ramassa toutes les Ordonnances que les Empereurs précédens avoient rendues contre eux. Plaignons un aveuglement, dans lequel il étoit même entretenu par l'amour des loix qu'il avoit tant étudiées.

Les Prétoriens demandent la mort de Dion, qui se retire en Bithynie.

Dio. Lib. LXXX.

La fureur des Prétoriens s'animoit par le succès de leurs criminelles entreprises. Ils s'acharnérent sur Dion, qui revenoit du Gouvernement de la haute Pannonie, où il avoit sçu ranger les troupes au devoir, & leur faire respecter l'autorité du commandement. Les Prétoriens craignirent que cet exemple n'eût des suites par rapport à eux, & ils eurent l'insolence de demander la tête de Dion. L'Empereur, loin de les écouter, honora Dion d'un second Consulat, dans lequel il voulut être son Collégue; & il s'engagea à faire pour lui toutes les dépenses qu'exigeoit sa charge. Cette fermeté étoit louable. Mais Alexandre ne la soutint pas. Il appréhenda que les Prétoriens voyant celui qu'ils haïssoient revêtu des ornemens de la premiére dignité de l'Empire ne s'emportassent à quelque sédition qu'il ne seroit pas maître d'arrêter, & il conseilla à Dion de passer le tems de son Consulat hors de Rome. Dion obéit, se rendit en Campanie auprès de l'Empereur, y demeura quelques jours avec lui, se montrant sans crainte aux soldats de la garde: après quoi, comme il étoit incommodé

modé de la goute, il prit le parti de se retirer dans la Bithynie son pays natal, pour y passer le reste de ses jours : bien content de se voir tiré par d'heureuses circonstances, comme Hector dans Homére (a), du milieu du tumulte, des traits & des épées, des meurtres & du carnage.

Réflexion sur ces traits de foiblesse dans le gouvernement d'Alexandre, comparés avec la vigueur dont il usa en d'autres occasions.

La mort d'Ulpien, le danger de Dion, prouvent assurément de la foiblesse dans le gouvernement d'Alexandre par rapport aux troupes. C'est ce qui paroît encore dans la politique timide dont usa ce Prince pour punir Epagathus, principal auteur du meurtre d'Ulpien. Il l'éloigna de Rome & de l'Italie, sous prétexte de l'envoyer commander en Egypte, & de-là il le fit ramener en Créte pour y être mis à mort.

Un fait encore qui ne donne pas une idée avantageuse de la fermeté d'Alexandre à l'égard des Prétoriens, c'est une sédition furieuse qui s'éleva entre eux & le peuple, & qui dura trois jours avec combats continuels & sanglans dans lesquels il périt beaucoup de monde de part & d'autre. Il n'est point dit que ni le Prince, ni Ulpien, qui vivoit encore & étoit Préfet du Prétoire, ayent contribué en rien à appaiser ce terrible mouvement,

Les

(a) *C'est Dion qui se fait l'application à lui-même de ces deux vers d'Homére.*

Ἕκτορα δ᾽ ἐκ βελέων ὕπαγε Ζεὺς, ἔκ τε κονίης,
Ἔκ τ᾽ ἀνδροκτασίης, ἔκ θ᾽ αἵματος, ἔκ τε κυδοιμοῦ.
Iliad. XI. 163. 164.

Les Prétoriens ayant le dessous, commencérent à mettre le feu aux maisons de la ville : & cette crainte força le peuple de consentir à ce qu'ils vouloient.

Il est pourtant certain qu'Alexandre ne manquoit nullement de courage pour reprimer l'audace des gens de guerre : & Lampride nous administre des faits détaillés, qui excluent tout doute sur ce point. Lorsque les troupes étoient en campagne, il ne souffroit point qu'aucun soldat ni Officier s'éloignât du drapeau. Si quelques-uns s'en écartoient pour aller piller les villages ou les châteaux voisins de la route, il les punissoit ou par la bastonnade, ou par les verges, ou par une amende, selon la qualité des coupables; ou enfin s'ils étoient d'un rang à ne pouvoir être soumis à aucune de ces peines, il les reprimandoit vivement, en leur disant : „ Voudriez-vous que l'on fît sur „ vos terres ce que vous faites sur celles „ d'autrui" ? Il cassa un soldat qui avoit causé un dommage considérable à une vieille femme, & il le lui donna pour esclave, afin que le coupable, qui étoit charron de son métier, réparât en la nourrissant de son travail, le tort qu'il lui avoit fait. Les camarades du soldat si rigoureusement puni, en murmurérent ; mais l'Empereur tint ferme, & il leur fit craindre & respecter son autorité.

Lamprid. Al. 51-54.

L'exemple le plus marqué de sa sévérité courageuse regarde une Légion en-

tiére qu'il caſſa, comme avoit fait autrefois Céſar. Alexandre étant à Antioche, dans le tems qu'il ſe préparoit à faire la guerre aux Perſes, apprit que le ſéjour contagieux de cette ville voluptueuſe corrompoit les mœurs de ſes ſoldats. Il fit ſaiſir & mettre en priſon quelques-uns de ceux qui s'étoient ſignalés par de plus grands excès de débauches. La Légion dans laquelle ſervoient ces ſoldats s'émut violemment, & les reclama par des cris ſéditieux. Alexandre monta ſur ſon tribunal, ſe fit amener les priſonniers chargés de chaînes, & parla en ces termes aux mutins : „ Camarades, que je veux „ bien encore appeller de ce nom, parce „ que je ſuppoſe que vous deſapprouvez „ la conduite de ceux qui ont attiré mon „ indignation, vous devez ſçavoir que „ c'eſt la diſcipline de nos ancêtres qui „ conſerve la gloire & la puiſſance de la „ République : ſans ce ſoutien, l'Empi„ re & le nom Romain périroient infail„ liblement. Non, je ne prétens pas que „ ſous mon commandement ſe renouvel„ lent les mêmes déſordres qui ont ré„ gné ſous ce monſtre impur auquel j'ai „ ſuccédé. Des ſoldats Romains, vos „ compagnons, mes camarades de mili„ ce, prennent le bain, boivent avec ex„ cès, ſe corrompent avec les femmes, „ vivent, en un mot, comme les plus „ mous & les plus débauchés d'entre les „ Grecs. Et je ſouffrirois une telle licen-

„ ce !

„ ce! & je ne la leur ferois pas expier par „ le supplice"! A cette parole la Légion se recria d'une façon tumultueuse. „ Retenez ces cris, leur dit Alexandre. Ils „ sont à leur place dans la guerre & contre l'ennemi, mais non contre votre „ Empereur. Certainement vos maîtres „ d'exercices vous ont appris à vous en „ servir contre les Sarmates, les Germains, & les Perses; & non contre celui qui emploie à vous nourrir & à vous „ vêtir l'argent qu'il tire des Provinces. „ Retenez ces cris furieux, si vous ne „ voulez que je vous renvoie, & que „ d'un seul mot je vous réduise à la condition de bourgeois. Encore ne sçais-„ je si vous mériteriez le nom de bourgeois de Rome, pendant que vous mépriseriez les loix les plus saintes de la „ discipline Romaine". Les mutins, au lieu de se calmer, murmurérent avec plus d'audace, & ils le menaçoient de leurs armes. Il reprit la parole d'un ton encore plus fier. „ C'est contre l'ennemi, leur „ dit-il, que vous devez prouver votre „ bravoure, si vous en avez. Pour moi „ je ne crains point vos menaces. En me „ tuant, vous ne tueriez qu'un seul homme; & la République, toujours subsistante, le Sénat & le peuple Romain, ne „ manqueroient pas de me venger". Rien ne pouvoit imposer aux séditieux, & ils redoublérent leurs cris. Alexandre prit enfin son parti. „ Retirez-vous, leur

„ dit-

„ dit-il, bourgeois & non plus soldats, „ & quittez vos armes". Il fut obéi: & ceux qui s'opiniâtroient contre le supplice de leurs camarades, subirent docilement la peine qui leur étoit imposée à eux-mêmes. Ils mirent bas leurs armes & leurs casaques militaires, & au lieu de s'en retourner dans le camp ils se distribuérent dans différentes hôtelleries. Bien plus, ils sollicitérent avec d'humbles priéres leur rétablissement. Alexandre demeura inexorable pendant trente jours. Enfin, au bout de ce terme, il voulut bien leur rendre leurs armes & leur état. Mais il en couta la tête à leurs Tribuns, qui avoient souffert que la corruption s'introduisît parmi eux, & dont la connivence avoit fomenté la sédition. Cette Légion cassée & rétablie fut depuis extrêmement attachée à Alexandre, & elle le servit très-bien dans la guerre des Perses.

Les faits que je viens de rapporter, & surtout le dernier, sont des preuves éclatantes d'une fermeté & d'une élevation d'ame que l'on peut regarder comme héroïques. Comment donc les concilier avec les traits de foiblesse qui ont précédé? On ne peut nier ni les uns ni les autres. Dion rend témoignage de ce qu'il a vu, & de ce qui l'intéressoit lui-même personnellement. Lampride ne peut pas avoir inventé les faits circonstanciés qu'il rapporte. Il ne reste d'autre voie de conciliation, que de distinguer les tems.

Ale-

Alexandre dans les premiéres années de sa jeunesse ne pouvoit pas avoir acquis encore cette autorité propre & personnelle qui reléve & qui fortifie dans le Souverain celle du commandement ; & les troupes accoutumées à donner la loi à leurs Empereurs, se maintinrent quelque tems dans la licence dont elles étoient en possession. Mais lorsque le jeune Prince ayant passé vingt ans fut en état de développer ses talens & d'agir avec vigueur, il rentra dans ses droits, il fit plier l'orgueil du soldat, il s'attira le respect d'autant plus sûrement qu'à une conduite ferme il joignit tous les ménagemens de douceur qui pouvoient lui gagner l'affection.

Son premier soin à l'égard des troupes étoit de faire ensorte qu'elles ne manquassent de rien. Il avoit coutume de dire : ,, Le (*a*) soldat ne craint point ses ,, Chefs, s'il n'est vêtu & nourri, & s'il ,, n'a quelque argent dans sa bourse ". Aussi étoit-ce pour Alexandre un objet capital, & il y tenoit la main avec une telle exactitude & une telle sévérité, que si les Officiers détournoient à leur profit quelque partie de ce qui devoit revenir au soldat, la fraude étoit punie de mort.

A cette attention de justice il ajoûtoit les témoignages de bonté. Il soulageoit leurs

(*a*) Miles non timet, nisi vestitus, armatus, calceatus & satur, & habens aliquid in zonulâ. 52.

leurs fatigues, & dans les marches il leur fournissoit des mulets & des chameaux pour porter une partie de leurs bagages. S'ils tomboient malades, il les alloit visiter dans leurs tentes; & supposé que la maladie fût considérable, il les plaçoit dans de bonnes maisons, où il recommandoit qu'on les soignât sans rien épargner, se chargeant de toute la dépense. Et il accompagnoit ses soins paternels de discours obligeans : il (a) disoit ,, Qu'il a-
,, voit plus de soin de ses soldats que de
,, lui-même, parce que c'étoit d'eux que
,, dépendoit le salut de la République ".

Les Empereurs s'étoient toujours cru chargés d'assûrer aux gens de guerre une retraite honnête & commode dans leur vieillesse. Alexandre perfectionna ce plan, & voulut le rendre plus utile & au gouvernement & aux particuliers. Il distribua aux Officiers & aux soldats qui avoient fait leur tems de service, les terres limitrophes des Barbares, & il garnit ces terres de bestiaux & de tout l'équipage nécessaire pour les mettre en valeur, jugeant également périlleux & indécent que les frontiéres de l'Empire demeurassent incultes & désertes. Il affecta ces dons à la profession des armes à perpétuïté, afin qu'ils ne tombassent jamais entre les mains de ceux qui n'exerce-

(a) Dicens milites se magis servare, quàm seipsum, quòd salus publica in his esset.

ceroient point ce noble métier; & il voulut qu'elles ne passassent des péres aux enfans, que sous la clause expresse que ceux-ci serviroient dans les troupes. Cet établissement d'Alexandre a été regardé par plusieurs comme l'origine & le modéle des fiefs, dont la condition essentielle étoit le service militaire.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que depuis qu'Alexandre put gouverner par lui-même, & mettre en œuvre ce qu'il avoit de ressources dans l'esprit & dans le courage, jamais Prince ne mérita mieux soit d'être craint, soit d'être aimé des soldats; que par conséquent la foiblesse du gouvernement dans ses premiéres années doit être imputée à la foiblesse de son âge, qui ne lui permettoit pas encore de donner le ton aux affaires; enfin que si les troupes Romaines eussent alors été disciplinables, il y auroit rétabli la discipline, & que son régne auroit été aussi heureux & aussi tranquile, qu'il fut sage & vertueux.

Troubles & mouvemens. Divers aspirans à l'Empire.

L'intraitable indocilité des gens de guerre fut cause que ce bon & grand Prince ne jouït presque d'aucun repos. Dion parle d'un mouvement des Légions de Mésopotamie, qui tuérent Flavius Héracléo leur chef. Il est fait mention dans d'autres monumens Historiques de plusieurs aspirans à l'Empire, qui s'élevérent contre Alexandre. J'ai rapporté le fait d'Ovinius Camillus. Zosime & l'Epitome

pitome de Victor nomment un Urane, un Antonin, un Taurin, qui prirent la pourpre. Tous ces rebelles avoient un parti parmi les soldats: & quoique leurs entreprises n'ayent point eu de succès, elles n'en prouvent pas moins la prodigieuse facilité des troupes à se mutiner, & à conspirer contre leur Prince; ensorte que l'on n'a pas lieu de s'étonner qu'il ait enfin péri par leurs mains. Mais auparavant il fit la guerre contre les Perses, il se mit en devoir d'attaquer les peuples de la Germanie. Ce sont ces événemens que je dois maintenant raconter.

§. II.

Révolution en Orient. Artaxerxès Roi des Perses se révolte contre Artabane Roi des Parthes, & transfére l'Empire à sa nation. Il se prépare à faire la guerre aux Romains. Alexandre taxé mal-à-propos de timidité par Hérodien. Il envoie inutilement une Ambassade à Artaxerxès pour l'exhorter à garder la paix. Il se prépare à la guerre. L'ordre de la marche étoit annoncé deux mois auparavant. Il fait observer sur sa route une exacte discipline. D'Antioche il envoie une seconde Ambassade à Artaxerxès. Réponse arrogante d'Artaxerxès, portée par une Ambassade de quatre cens Seigneurs Persans. Légers mouvemens de révolte parmi les troupes de Syrie & d'Egypte. Alexandre for-

forme un plan de guerre très-bien entendu. L'exécution ne répondit pas au projet, selon Hérodien. Son récit paroît peu vraisemblable. Récit contraire de Lampride, qui attribue à Alexandre une grande victoire sur les Perses. Alexandre, de retour à Rome, rend compte de ses exploits au Sénat. Il triomphe. Il part pour la guerre contre les Germains. Arrivé en Gaule, il veut engager les Barbares à la paix. Mauvaises dispositions de ses troupes. Commencemens de Maximin. Il cabale contre Alexandre. Il le fait assassiner par des soldats. Alexandre est regretté universellement. Désordres affreux qui suivirent sa mort. Jusqu'où il favorisa les Chrétiens. La Jurisprudence cesse de fleurir. Modestin dernier des Jurisconsultes. Nul Ecrivain d'un mérite supérieur. Marius Maximus. Dion. Mariages d'Alexandre. Sa sœur Théoclée.

Révolution en Orient. Artaxerxès Roi des Perses se révolte contre Artabane Roi des Parthes, & transfére l'Empire à sa nation.

JUSQU'ICI nous avons vu de fréquentes guerres des Romains contre les Parthes. Ces deux Empires rivaux, depuis qu'ils s'étoient choqués dans la malheureuse expédition de Crassus, n'avoient cessé de se regarder d'un œil jaloux. Souvent en armes, toujours en inquiétude & en défiance réciproque, ils se balançoient dans une sorte d'égalité : & quoique les Parthes fussent obligés de céder à Rome la prééminence d'honneur, ils s'étoient maintenus dans l'indépendance, & n'a-

n'avoient point subi le joug de cette puissance, qui engloutit tous les autres Royaumes du monde connu. Trajan les entama, & leur enleva de grands pays : il ébranla leur Monarchie jusques dans ses fondemens : & il en auroit peut-être achevé la conquête, & réduit l'Empire des Parthes en Province Romaine, s'ils n'eût été arrêté par la maladie & par la mort. Après lui il ne se trouva plus parmi les Empereurs Romains de guerrier qui lui ressemblât, ni qui fût capable de pousser en avant ce qu'il avoit entrepris. L'équilibre entre les deux Empires se rétablit : & les victoires de L. Vérus, celles de Sévére, continrent les Parthes, mais ne les mirent point en danger. Je ne parle point de la guerre de Caracalla, follement commencée, & finie honteusement pour Rome. Les Parthes étoient donc tranquilles de la part des Romains, & conservoient à leur égard le titre d'invincibles, lorsqu'une révolution intestine changea totalement leur situation, & les fit disparoître de dessus la scéne de l'Univers.

Pour éviter ici l'ambiguïté, distinguons la nation des Parthes de l'Empire des Parthes, qui renfermoit dix-huit Royaumes, ou grandes Provinces. La nation disparut, comme je viens de le dire, & rentra dans l'obscurité d'où Arsace l'avoit tirée. Avant Arsace il n'est fait presque aucune mention des Parthes : depuis

l'époque dont je vais parler ; l'Histoire ne les connoît plus. Mais l'Empire qu'ils avoient fondé subsista, n'ayant souffert d'autre changement que de passer d'un peuple à un autre. Voici le peu que nous sçavons sur ce grand événement.

Artabane dernier Roi des Parthes n'étoit parvenu au trône que par une guerre civile contre son frére, qui le lui disputoit. On peut croire que cette division domestique, quoique terminée à son avantage, affoiblit sa puissance, & que c'est ce qui donna lieu aux Perses de tenter une révolte, & le moyen d'y réussir.

Strab. L. XI. p 728 Nous apprenons de Strabon que les Perses formoient sous l'Empire des Parthes un corps d'Etat, & avoient leur Roi particulier. Malgré leur abaissement, la gloire du grand Cyrus, & cette longue succession de Rois que leur nation avoit donnés à l'Asie, ne sortoit point de leur mémoire ; & il se trouva enfin parmi eux un homme qui entreprit d'en faire revivre l'antique splendeur.

Agath. L. II. Il se nommoit Artaxerxès, & étoit, si nous en croyons Agathias, un avanturier, né d'un soldat nommé Sasan, & de la femme de Pabec cordonnier, qui étant habile dans l'Astrologie, & sçachant par cette voie que le fils de Sasan deviendroit un illustre personnage, avoit lui-même livré sa femme à ce soldat. Un tel récit a bien l'air d'une fable. Je ne nie point que le pére d'Artaxerxès ne s'appellât Sasan:

ce

ce qui paroît confirmé par l'autorité d'A- *Tillem. Al. art. 15.* bulpharage, qui désigne par le nom commun de *Sassanides* tous les Princes qui régnérent en Perse depuis Artaxerxès dont nous parlons, jusqu'à l'invasion des successeurs de Mahomet. Mais les autres circonstances de la naissance de ce héros Persan sentent le merveilleux poussé jusqu'à l'extrême indécence. Dion parle aussi d'Artaxerxès comme d'un inconnu: *Dio ap. Val. Herod. L. VI.* Hérodien le qualifie Roi des Perses, & c'est à quoi je m'en tiens.

Artaxerxès souleva donc les Perses ses compatriotes & ses sujets contre Artabane, défit ce Prince en trois batailles, le tua, & se fit reconnoître en sa place Roi de tout l'Empire, dont les Parthes avoient été jusqu'alors la nation dominante. Mr. de Tillemont, d'après le P. Pétau, place cette révolution sous l'an de J. C. 226. du régne d'Alexandre Sévére 4. & 5. Ainsi l'Empire des Arsacides fondé l'an de Rome cinq cens deux, & éteint en l'année neuf cens soixante & dix-sept, aura duré quatre cens soixante & quinze ans.

Le changement de la domination des *Il se prépare à faire la guerre aux Romains.* Parthes en celle des Perses n'en fut point un par rapport aux Romains. Cet Empire demeura toujours leur ennemi, & leur causa même de plus grands désastres sous ses nouveaux maîtres. Artaxerxès n'eut pas plutôt rangé sous sa loi tout ce qui avoit obéi à Artabane, qu'il porta plus loin son ambition, & se prépara à la guer-

re contre les Romains. Il passa le Tigre, & vint mettre le siége devant Atra, dont il vouloit faire sa place d'armes en Mésopotamie. Il y eut le même succès qu'avoient eu Trajan & Sévére, & il fut obligé de lever le siége. Cet échec ayant apparemment encouragé ceux qui n'aimoient point la nouvelle domination, il lui fallut porter ses armes dans la Médie, dans la Parthyéne, dans l'Arménie où s'étoient retirés les fils d'Artabane. Il ne réussit pas dans ce dernier pays : mais il n'y fut pas sans doute fort maltraité, puisqu'il reprit tout de suite son projet de guerre contre les Romains. Il fit de grands préparatifs, il menaçoit la Mésopotamie & la Syrie, & même il revendiquoit toute l'Asie mineure jusqu'à la Mer Egée, alléguant que ces pays avoient été conquis par Cyrus, & gouvernés sous l'autorité des successeurs de ce grand Roi jusqu'à Darius Codomanus par des Satrapes Persans ; & qu'ils étoient par conséquent des dépendances de l'Empire des Perses, qu'il venoit de relever, & qu'il prétendoit rétablir dans ses anciens droits.

Alexandre taxé mal-à-propos de timidité par Hérodien.

Ces nouvelles portées à Rome, effrayérent Alexandre, si nous en croyons Hérodien. Nourri dans la paix, accoutumé aux délices de Rome, ce jeune Prince n'envisageoit, dit l'Historien, qu'avec douleur & avec crainte, le trouble, les fatigues, & les dangers d'une guerre si éloi-

éloignée contre un ennemi si puissant. Telles sont les couleurs sous lesquelles cet Historien, comme je l'ai déjà dit, peint toujours Alexandre. Lampride nous en donne une idée toute différente : il lui attribue même la gloire d'avoir été grand dans les armes : & le témoignage de cet Ecrivain me paroît ici préférable. En effet si Alexandre étoit timide, pourquoi se mit-il à la tête de ses armées ? & quant à ce qui regarde le reproche de son goût prétendu pour les délices de la ville, il est démenti par toute la conduite de ce jeune Empereur, plus voisine de l'austérité, que du luxe & de l'amour des plaisirs.

Lamprid. Al. 27.

Il est vrai qu'il n'avoit point une passion impétueuse pour la guerre, & qu'il fit ce qui dépendoit de lui pour l'éviter : en quoi on ne peut que louer sa sagesse. Il envoya à Artaxerxès des Ambassadeurs chargés de lui représenter qu'il ne devoit point sur de vaines espérances allumer une guerre qui alloit troubler tout l'Univers. Que les deux Empires étoient assez grands pour se tenir renfermés chacun dans leurs limites. Les Ambassadeurs avoient même ordre de le faire souvenir des victoires que Trajan, L. Vérus, & Sévére avoient remportées sur les Parthes, & qui étoient des gages de celles que les Romains pouvoient se promettre s'il osoit les attaquer.

Il envoie inutilement une Ambassade à Artaxerxès pour l'exhorter à garder la paix. *Herod.*

Le Roi des Perses ne tint compte de ces

ces représentations. Fier & présomptueux par caractére, enflé d'ailleurs de ses succès, il ne répondit aux discours d'Alexandre que par des hostilités effectives. Il entra en Mésopotamie, fit le dégât dans le pays, enleva un grand butin, attaqua les camps des Légions qui gardoient les passages des fleuves: & il dut tous ces avantages, moins encore à sa valeur & à son audace, qu'aux mauvaises dispositions des soldats Romains, dont les uns ne voulurent point se défendre, & les autres furent même assez perfides pour passer sous ses drapeaux. George le Syncelle rapporte que dans cette expédition le Roi des Perses assiégea Nisibe, & poussa ses ravages jusques dans la Cappadoce. *Dio.*

Il se prépare à la guerre. *Lamprid. Al. 50. & Herod.*

Alexandre voyant qu'il n'y avoit point d'espérance de maintenir la paix, résolut de faire la guerre d'une façon digne d'un Empereur Romain. Il ne se proposoit pas un moindre modéle, que le fameux conquérant dont il portoit le nom. Se défiant des Légions de Syrie, de tout tems amollies par la douceur & les délices du climat, il jugea nécessaire de mener avec lui non seulement ses Prétoriens, mais une partie des Légions Européennes. Il leva de nouvelles troupes dans toute l'étendue de l'Empire. Il mêla l'ordonnance Macédonienne à la Romaine, formant une Phalange de six Légions, & établissant deux corps de vieux soldats, qu'il nom-

nomma les uns (*a*) Chryfafpides, & les autres Argyrafpides. Enfin perfuadé que la préfence du Prince eft un puiffant aiguillon pour les troupes, il voulut marcher lui-même à la tête de fon armeé.

Lorfque le tems du départ approcha, il affembla les foldats qui étoient dans Rome & aux environs, pour leur notifier fa réfolution, & les exhorter à bien faire dans la guerre à laquelle il les menoit. Le difcours qu'Hérodien lui prête en cette occafion, fent plus l'élégance d'un Sophifte timide, que la noble audace d'un guerrier & d'un Général. Je n'en extrairai rien ici, & je me contenterai de dire qu'Alexandre employa un encouragement plus efficace auprès des foldats, en leur faifant une abondante largeffe. Il vint enfuite au Sénat, auquel il communiqua auffi fon deffein, & annonça le jour de fon départ. Ce départ femble devoir être placé fous l'an 232. de J. C. Alexandre avoit alors près de vingt-quatre ans, & il entroit dans la onziéme année de fon régne. *Il part. Herod.*

Avant que de partir il monta au Capitole, & il y offrit les facrifices que la coutume prefcrivoit : après quoi il fortit de la

(a) *Soldats portant des boucliers d'or, foldats portant des boucliers d'argent. Alexandre le Macédonien en entreprenant l'expédition des Indes, avoit formé un corps d'Argyrafpides, c'eft-à-dire de foldats dont les boucliers étoient revêtus de lames d'argent. Alexandre Sévére enchérit fur fon modéle, en établiffant des Chryfafpides, dont les boucliers brilloient par l'or.*

la ville, accompagné & reconduit par tout le Sénat & tout le peuple, à qui la tendresse pour un si bon Prince, qu'ils voyoient s'éloigner d'eux, faisoit verser beaucoup de larmes. Alexandre, selon Hérodien, ne put retenir les siennes, & il retournoit souvent la tête vers la ville. Ses larmes n'ont rien d'indigne d'un grand cœur, si elles venoient, non de foiblesse, mais, comme il est plus juste de le croire, de sensibilité à l'affection que son peuple lui témoignoit.

L'ordre de la marche étoit annoncé deux mois auparavant. *Lamprid. Al.* 45.

Il prit sa route par l'Illyrie, d'où il devoit emmener une partie des troupes qui y avoient ordinairement leurs quartiers. Sa marche avoit été arrangée deux mois auparavant, & notifiée par des placards affichés dans Rome & par tout où besoin étoit. „ Tel jour, à telle heure, ainsi „ commençoit le placard, je partirai de „ la ville, & j'irai coucher à tel endroit". Tous les lieux par lesquels il devoit passer, & où les étapes devoient être fournies, tous ses séjours étoient marqués : & ce plan fut exécuté ponctuellement. Il ne vouloit pas que ses Officiers fissent trafic de ses passages par un endroit ou par un autre. On sçavoit à quoi s'en tenir avec lui.

Il fait observer sur la route une exacte discipline.

J'ai dit avec quelle sévérité il faisoit observer la discipline dans ses marches. Chacun gardoit son poste : le soldat étoit modeste & retenu, l'Officier aimable & poli: ensorte que l'on eût cru que ce n'é-

toit

toit pas une armée, mais une compagnie de Sénateurs qui passoit. Aussi les peuples des Provinces combloient-ils Alexandre de bénédictions. Les troupes mêmes, qu'il contenoit si bien dans le devoir, aimoient leur jeune Empereur, comme un frére, comme un fils, comme un pére; parce qu'il avoit grand soin, comme je l'ai observé, qu'il ne leur manquât rien. Le soldat étoit bien nourri, bien vêtu, bien chaussé, des armes brillantes, de beaux chevaux richement enharnachés: rien n'étoit plus magnifique que l'armée Romaine, rien n'étoit mieux discipliné. Alexandre se rendoit affable à tous. Il ne se distinguoit point par le luxe, ni par la bonne chére. Quand il mangeoit, sa tente étoit toute ouverte, & les pavillons levés, afin que le soldat fût témoin de la frugalité de sa table.

D'Antioche il envoie une seconde Ambassade à Artaxerxes. *Herod.*

Il arriva ainsi à Antioche: & voulant achever de mettre les bons procédés de son côté, d'ailleurs espérant beaucoup de sa présence sur les lieux, qui avoit déja obligé Artaxerxès de se retirer de devant Nisibe, il lui envoya une seconde Ambassade pour l'exhorter à modérer ses vastes projets, & à demeurer en paix. Le Roi des Perses regarda vraisemblablement ces tentatives réitérées pour éviter la guerre, comme des preuves de crainte & de foiblesse; & de plus en plus intraitable, il choisit, pour porter sa réponse à l'Empereur Romain, quatre cens Seigneurs

Réponse arrogante

d'Artaxerxès portée par une Ambassade de quatre cens Seigneurs Persans.

gneurs Persans, qui vinrent magnifiquement vêtus, armés de leurs arcs, montés sur des chevaux superbes, & dont le chef déclara à Alexandre, que le grand Roi Artaxerxès ordonnoit aux Romains & à leur Commandant de lui abandonner la Syrie & tous les pays compris entre la Mer de Cilicie, la Mer Egée, & le Pont-Euxin, comme des dépendances de l'ancien domaine des Perses. Si nous nous en rapportons à Hérodien, Alexandre viola le droit des gens à l'égard de ces Ambassadeurs Persans, non pas jusqu'à leur ôter la vie : mais il les fit arrêter, les dépouilla de tout ce qu'ils avoient apporté de richesses, & les confina en différentes bourgades de la Phrygie. Cet Ecrivain a si peu de jugement, que peu s'en faut qu'il ne loue la modération d'Alexandre pour n'avoir pas poussé plus loin la rigueur contre des Ministres, qui après tout n'avoient fait qu'exécuter les ordres de leur maître. Un si mauvais juge des choses mérite peu de créance comme témoin. Mr. de Tillemont est porté à nier le fait, & nous après lui.

Légers mouvemens de révolte parmi les troupes de Syrie & d'Egypte.

Alexandre voyant qu'Artaxerxès étoit absolument déterminé à la guerre, se disposa à la pousser vivement. Il fut un peu arrêté par quelques mouvemens de sédition ou même de révolte, qui s'élevérent parmi les troupes d'Egypte & de Syrie. Peut-être doit-on rapporter à ce tems-ci une partie de ce que nous avons dit de

ces

ces téméraires qui aspirérent à l'Empire. Les troubles n'allérent pas loin, & furent aisément & promptement appaisés par la punition des coupables. J'ai parlé de la mutinerie d'une Légion qu'il fut obligé de casser, & qui obtint par priéres & par supplications d'être rétablie. Alexandre libre enfin de tout autre soin, ne songea plus qu'à former un bon plan de campagne contre Artaxerxès.

Il avoit pour maxime de consulter les gens habiles en chaque genre. Ainsi lorsqu'il s'agissoit de la guerre, il prenoit les avis de vieux guerriers, rompus dans le métier des armes, & qui joignissent à l'expérience qu'ils avoient acquise la connoissance de l'Histoire, afin de pouvoir se guider, dans les partis qu'ils prendroient, par les exemples du passé. Ce fut avec un Conseil ainsi formé qu'Alexandre arrangea un plan de campagne très-bien entendu.

Alexandre forme un plan de guerre très-bien entendu. *Lamprid. Al.* 16.

Comme il avoit une belle armée, & des troupes aussi nombreuses que lestes & brillantes, il fut résolu qu'on les partageroit en trois corps pour attaquer l'Empire des Perses par trois endroits différens. Une partie devoit traverser l'Arménie, pays allié, pour pénétrer dans la Médie. Un second corps fut destiné à marcher du côté du Midi, vers les lieux où l'Euphrate & le Tigre se réunissent. C'étoit la route de la Susiane (a) & de la Per-

Herod.

(a) *Hérodien nomme la Parthie, ou pays des Parthes, qui*

Perſe proprement dite. L'Empereur lui-même, avec ſes plus grandes forces, ſe propoſoit de prendre le milieu, en paſſant par la Méſopotamie, & de porter ainſi la guerre dans le centre des Etats de ſon ennemi. Enfin on avoit marqué un point de réunion, où les trois corps d'armée ſe rejoindroient.

Ce ſyſtême étoit bien imaginé pour jetter Artaxerxès dans un très grand embarras, pour multiplier ſes dangers, pour l'obliger ou de diviſer ſes troupes, & par conſéquent de les affoiblir, ou d'abandonner en proie aux Romains la partie de ſes Etats qu'il laiſſeroit ſans défenſe. Mais l'exécution, ſi nous en croyons Hérodien, ne répondit pas au projet: & cela par la faute d'Alexandre, qui retenu ou par ſa propre timidité, ou par les conſeils d'une mére mal-à-propos allarmée & tremblante, ne fit point agir le corps d'armée qu'il commandoit en perſonne. Celui qui avoit été envoyé en Perſe, eut d'abord quelques ſuccès. Mais Artaxerxès ayant réuni toutes ſes forces pour l'accabler, le tailla en piéces, ſans qu'il en échappât preſque un ſeul homme. Celui

L'exécution ne répondit pas au projet, ſelon Hérodien.

qui eſt fort loin du confluent de l'Euphrate & du Tigre. J'ai pris la liberté de ſubſtituer, par une conjecture déduite de la poſition des lieux, la Suſiane & la Perſe. Cet Ecrivain étoit peu ſçavant. C'eſt de quoi il fournit la preuve dans l'endroit même dont il s'agit ici. Il dit que l'embouchure du Tigre eſt inconnue, pendant que tout le monde ſçait, & a toujours ſçu, que le Tigre après avoir reçu les eaux de l'Euphrate ſe décharge dans le Sein Perſique.

lui qui marcha du côté de l'Arménie, réussit, & entra dans la Médie. Mais sur la nouvelle du désastre que je viens de rapporter, il fut rappellé dans la mauvaise saison, & périt en grande partie de faim, de fatigues, & de misére, dans une longue retraite par un pays de montagnes. Ainsi Alexandre, qui ne s'étoit avancé que jusques dans les plaines de la Mésopotamie, retourna à Antioche comblé de honte & d'ignominie, malade, & chargé de la haine des soldats, qui lui imputoient avec raison tant de malheurs, & dont il ne put desarmer la colére qu'à force d'argent.

Son récit paroît peu vraisemblable.

On a peine à concevoir qu'un récit si détaillé puisse être faux. Cependant la suite des événemens ne s'y accorde pas. Car il est constant par le témoignage d'Hérodien lui-même, qu'Artaxerxès demeura en repos la campagne suivante, & ce ne fut que quatre ans après que les Perses recommencérent la guerre. Il est vrai que l'Historien tâche de rendre raison de cette inaction des vainqueurs, en disant qu'ils n'avoient pas laissé de souffrir beaucoup, parce que les Romains s'étoient défendus vaillamment, & leur avoient tué beaucoup de monde. Il ajoûta que les Rois de ces contrées n'entretenoient point de troupes réglées, & que lorsqu'ils vouloient entrer en campagne, ils convoquoient leurs sujets, qui s'assembloient autour d'eux, apportant cha-

cun les provisions nécessaires, accompagnés souvent de leurs femmes, & formant plutôt un assemblage confus, qu'une armée. Lorsque la campagne étoit finie, ils se séparoient & s'en retournoient chacun chez soi, emportant pour unique prix de leurs travaux ce qu'ils avoient pu enlever de butin sur l'ennemi. Tout cela est vrai, mais n'empêche pas qu'il ne soit inconcevable, qu'Artaxerxès, qui avant la guerre projettoit d'envahir tous les pays qui s'étendoient jusqu'à la Mer Egée, devenu vainqueur se soit tenu tranquille dans ses Etats. Nous aimons donc mieux suivre Lampride, dont le récit est entiérement contraire à celui d'Hérodien.

Récit contraire de Lampride, qui attribue à Alexandre une grande victoire sur les Perses. *Lamprid. Al. 55.*

Selon l'Auteur Latin, Alexandre livra bataille à Artaxerxès, qui avoit sept cens éléphans, mille chariots armés de faulx, & six-vingts mille hommes de cavalerie. On sçait que les Parthes, & les Perses qui leur succédérent, ne combattoient qu'à cheval. Dans cette action le jeune Empereur fit le devoir de Capitaine & de soldat. Il se trouvoit partout, il s'exposoit aux endroits où le danger étoit le plus grand, il animoit ses troupes par ses discours & par ses exemples. Enfin il remporta une glorieuse victoire, qui enrichit son armée, & qui força Artaxerxès d'oublier ses rodomontades, & de se trouver heureux de ce que son ennemi, appellé en Occident par les mou-

vemens des Barbares sur le Rhin & sur le Danube, n'eut pas le moyen de pousser ses avantages. Les Romains avoient fait un très-grand nombre de prisonniers, qui furent rachetés avec grand soin par Artaxerxès, afin qu'il ne fût pas dit que des Perses fussent esclaves en pays étranger: ce qui paroissoit une honte insupportable pour la nation.

Alexandre de retour à Rome, rend compte de ses exploits au Sénat. *Herod. Lamprid.* 56.

Alexandre obligé de retourner en Occident eut soin de garnir les frontiéres de Syrie & de Mésopotamie de maniére qu'elles n'eussent point à craindre les insultes des Parthes, & couvert de gloire soit au dehors par la victoire remportée sur les ennemis, soit au dedans par la bonne discipline qu'il avoit fait observer dans son armée, il revint en toute diligence à Rome. En arrivant il rendit compte au Sénat de ses exploits, suivant l'usage des anciens Généraux Romains. Son discours, extrait des Régîtres du Sénat, est rapporté par Lampride: & comme il est fort court, je crois pouvoir l'insérer ici.

„ Messieurs, dit l'Empereur, nous avons „ vaincu les Perses. Je ne m'étendrai pas „ en paroles sur ce sujet: il me suffit de „ vous faire connoître quelles étoient „ les forces de nos ennemis. Ils avoient „ sept cens éléphans. Deux cens ont été „ tués: nous en avons pris trois cens: „ nous vous en amenons dix-huit. Sur „ mille chariots armés de faulx, nous en „ avons pris deux cens, que je me suis „ dis-

„ dispensé de transporter ici, parce que
„ c'eût été un signe équivoque de notre
„ victoire, vu qu'il est aisé d'en fabriquer.
„ Nous avons mis en fuite une armée de
„ six-vingts mille chevaux : nous avons
„ tué dix mille cuirassiers, dont les dé-
„ pouilles nous ont servi à armer les nô-
„ tres. Nous avons fait un grand nom-
„ bre de prisonniers, que nous avons
„ vendus". (Ils n'avoient pas été enco-
„ re rachetés par Artaxerxès.) „ Nous
„ avons recouvré la Mésopotamie, qu'a-
„ voit négligé de défendre notre indi-
„ gne prédécesseur. Nous avons mis en
„ fuite Artaxerxès, que l'Orient nom-
„ me *le grand Roi*, & qui est digne de ce
„ nom par sa puissance : il s'est retiré
„ dans son Royaume en désordre : & les
„ lieux où l'on avoit autrefois porté en
„ triomphe nos drapeaux captifs, ont
„ vu fuir ce Roi superbe, laissant ses pro-
„ pres drapeaux en notre pouvoir. Voi-
„ là, Messieurs, un récit fidéle de nos
„ avantages contre les Perses. Il n'est
„ pas besoin de longs discours où les
„ faits parlent. Nos soldats reviennent
„ enrichis & contens : la victoire leur a
„ fait oublier les travaux & les périls
„ qu'elle leur a coutés. C'est à vous à
„ ordonner des actions de graces aux
„ Dieux, afin que nous ne paroissions
„ pas recevoir avec ingratitude les fa-
„ veurs du ciel".

Ce discours, simple & énergique, fut
suivi

ſuivi des acclamations du Sénat. „ Vous „ méritez à juſte titre, s'écrioit-on, les „ noms de Parthique & de Perſique. Vos „ victoires ſont réelles: & (a) c'eſt en „ diſciplinant vos troupes que vous vous „ êtes mis en état de vaincre les enne- „ mis". Ainſi aimoit-on à relever les exploits d'Alexandre aux dépens de quelques-uns de ſes prédéceſſeurs, qui s'étoient ſouvent attribué de fauſſes victoires, & qui flattant leurs ſoldats, mépriſés des ennemis, n'avoient ſçu ſe rendre redoutables qu'au Sénat & aux gens de bien.

Alexandre triompha des Perſes: & cette cérémonie fut moins éclatante par les dépouilles des ennemis qu'il y porta, que par le zèle & l'affection que lui témoignérent le Sénat & le peuple. Après qu'il eut offert au Capitole les ſacrifices accoutumés, il deſcendit dans la place, monta à la Tribune aux harangues, & dit ce peu de mots au peuple aſſemblé: „ Romains, nous avons vaincu les Per- „ ſes, nous ramenons nos ſoldats riches „ du butin qu'ils ont fait: nous vous pro- „ mettons une largeſſe: demain nous „ donnerons des jeux du Cirque pour „ célébrer notre victoire". Il retourna enſuite à pied au Palais, ſuivi de ſon char triomphal traîné par quatre éléphans. La foule d'hommes, de femmes, d'enfans qui

Il triomphe. 57.

(a) Ille vincit qui milites regit.

qui l'environnoient, étoit si grande qu'il avoit peine à avancer. Il lui fallut quatre heures pour gagner le Palais. L'air retentissoit de cris de joie, & l'on répétoit sans cesse ces paroles qui partoient des cœurs: „ Rome est heureuse, puisqu'elle voit Alexandre vivant & victorieux". Alexandre donna le lendemain les jeux du Cirque qu'il avoit promis, & il y joignit la représentation de quelques piéces de théatre. Il tint aussi parole par rapport à la largesse annoncée, & de plus il augmenta, à l'occasion de cette célébrité, le nombre des enfans de l'un & de l'autre sexe qui étoient nourris & élevés aux dépens du public. Il appella ceux de sa création Maméens & Maméennes du nom de sa mére, nom plus honorable à porter, que celui de Faustine, à qui les Antonins avoient consacré de pareilles fondations. Le triomphe d'Alexandre tombe sous l'an de J. C. deux cens trente-quatre, & il est datté par Lampride du vingt-cinq Septembre.

Il part pour la guerre contre les Germains. *Herod. L. VI. & Lamprid. Alex. 59.*

Alexandre ne resta pas long tems à Rome après son triomphe, & il se hâta de marcher contre les Germains, qui ayant passé le Rhin faisoient des courses dans toute la Gaule. Il est bon d'observer que la rive de ce fleuve n'étoit plus défendue comme elle l'avoit été au commencement de la Monarchie des Césars. Sous Auguste & jusqu'à la révolte de Vitellius contre Galba, nous sçavons que les

les, Romains y entretenoient huit Légions. Nous ne pouvons pas marquer la date précise du changement. Mais dans les tems dont nous parlons maintenant, ils avoient cru devoir porter leurs principales forces sur le Danube d'une part, & de l'autre sur l'Euphrate & dans les pays voisins. Ils ne tenoient sur le Rhin que trois Légions, deux dans la haute, & une dans la basse Germanie. Ils s'étoient persuadés apparemment qu'ils avoient moins à craindre de ce côté. L'événement leur fit voir qu'ils s'étoient trompés.

Dio. Lib. LV. p. 564.

Le départ d'Alexandre pour la guerre contre les Germains fut décoré des mêmes témoignages de tendresse & de regret, que le Sénat & le peuple lui avoient déjà donnés deux ans auparavant lorsqu'il alloit en Orient. Il partit accompagné de sa mére, qui ne le quittoit point, & il mena avec lui de grandes forces dans un pays qui par lui-même n'en étoit pas suffisamment garni. Il eut attention en particulier à se procurer le secours de troupes légéres, de Maures accoutumés à lancer des traits, d'Osrhoéniens & de déserteurs Parthes qui tiroient de l'arc. Il sçavoit que les Germains se battoient de pied ferme, & que dans ce genre de combat ils avoient souvent tenu tête aux Légions Romaines : au lieu qu'ils étoient désolés, lorsqu'ils avoient affaire à des ennemis qui caracolloient

Lamprid. & Herod.

autour d'eux, & qui les attaquoient de loin, sans jamais se mettre à portée de leurs coups.

Arrivé en Gaule, il veut engager les Barbares à la paix.

Alexandre ne trouva plus les Germains dans les Gaules. Ils s'étoient sans doute retirés au bruit de son approche. Prêt également à la paix & à la guerre, l'Empereur d'une part construisit sur le Rhin un pont de bateaux pour passer dans le pays ennemi, & de l'autre il envoya des Ambassadeurs aux Barbares, pour entamer avec eux une négociation, s'ils étoient capables d'y entendre. Selon Hérodien, il vouloit acheter d'eux la paix à prix d'argent, plutôt que de s'exposer aux risques de la guerre. Cet Ecrivain n'est pas plus croyable dans ce qu'il impute ici à Alexandre, que dans le reproche qu'il lui fait pareillement d'avoir perdu un tems précieux en de vains amusemens, se livrant aux plaisirs & conduisant des chariots. Il ne peut pas y avoir eu de tems perdu, puisqu'Alexandre étant parti de Rome dans l'automne fut tué avant le commencement du printems suivant: & l'indécent exercice de la course des chariots n'étoit pas assûrément du goût de ce Prince attentif aux bienséances jusqu'à la sévérité.

Mauvaises dispositions de ses troupes.

Il paroît qu'Alexandre passa l'hiver dans le voisinage du Rhin, & il travailla à fléchir au joug de la discipline les Légions de la Gaule accoutumées à la licence. Ces troupes indociles résistérent à la réforme

réforme que l'Empereur vouloit introduire parmi elles, & se portérent à des mouvemens séditieux. On peut croire néanmoins qu'elles auroient enfin cédé, & ne se seroient pas montré plus intraitables que celles de Syrie, si elles n'eussent été animées à la révolte par un ambitieux, qui du plus bas état de la condition humaine parvenu au rang d'Officier Général, ne trouvoit pas encore ses désirs satisfaits, & vouloit, par le meurtre de son Prince, envahir la souveraine puissance.

Maximin, qui tua Alexandre & se fit Empereur en sa place, étoit né dans une bourgade de Thrace voisine des Barbares, Barbare lui-même de pére & de mére. Son pére étoit de la nation des Goths, & sa mére de celle des Alains. Il expliquoit librement son origine dans les commencemens de sa fortune: il voulut la cacher lorsqu'il fut monté au faîte des grandeurs: il n'étoit plus tems. Dans sa premiére jeunesse il fit le métier de pâtre, & il commença dès lors à exercer son courage contre les bandes de voleurs qui infestoient la campagne. Il en dissipa plusieurs à la tête d'une troupe de paysans & de pâtres comme lui, qu'il avoit rassemblés, & qui le reconnoissoient pour leur chef. En croissant il devint d'une taille énorme: on lui attribue huit pieds & demi de haut. Il étoit gros à proportion. Sa vigueur robuste ne tenoit pas moins

Commencemens de Maximin. *Capit. Maxim. 1-7.*

moins du prodige, que sa taille. Il tiroit une pesante voiture: il mettoit seul en mouvement un chariot chargé: d'un coup de poing il brisoit les dents d'un cheval, ou lui cassoit une jambe: avec la main il réduisoit en poudre des pierres de tuf, & fendoit les jeunes arbres. En un mot on le comparoit pour la force à Milon le Crotoniate, à Hercule, & à Antée. Comme eux aussi il étoit grand buveur & grand mangeur. Une amphore de vin, (qui pouvoit contenir environ vingt-huit de nos pintes) & quarante livres de viandes, faisoient, dit-on, son ordinaire. Les avantages du corps qu'il possédoit, étoient accompagnés de toute la brutalité qui en est une suite assez naturelle, surtout dans une ame sans aucune culture. Il dédaignoit tout le reste des hommes, il étoit dur & hautain jusqu'à la férocité. Il avoit néanmoins quelques bonnes qualités. Il posséda toutes les vertus guerriéres, & on loue même en lui l'amour de la justice: mais il faut sans doute excepter les cas où la pratique de cette vertu se trouvoit en concurrence avec ses intérêts.

Un tel homme étoit fait pour le métier de la guerre, & fort jeune encore il entra dans le service de la cavalerie, s'étant fait connoître de Sévére, qui régnoit alors, à l'occasion des jeux que cet Empereur donnoit pour célébrer le jour de la naissance de Géta son fils. C'étoient com-

comme des espéces de joutes, où les vainqueurs étoient récompensés par des brasselets, des hausecols, de petits baudriers d'argent. Maximin, plus Barbare que Romain, sçachant à peine la langue Latine, vint se présenter à l'Empereur, & lui demanda en fort mauvais langage, mais d'un air d'assurance & même d'audace, à être admis dans ces combats. Sévére fut frappé de sa bonne mine, de sa taille démesurée, de la fierté qui paroissoit sur son visage & dans son maintien. Il ne voulut pas néanmoins lui donner des soldats pour antagonistes, de peur d'avilir la dignité de la profession militaire. Il le fit combattre contre des valets, & Maximin en terrassa seize successivement sans reprendre haleine. Ce prodigieux exploit de force lui mérita des prix, mais de moindre qualité que ceux qui étoient destinés aux soldats, au nombre desquels néanmoins l'Empereur le reçut dans le moment. Trois jours après, Sévére l'ayant remarqué qui s'agitoit par des mouvemens impétueux, excessifs, sans grace, à la façon des Barbares, ordonna à son Officier de lui apprendre à se composer, à ménager ses forces, & à les diriger par l'art suivant la méthode des Romains. Maximin qui s'apperçut que l'Empereur avoit parlé de lui, en fut flatté; & il alla droit au Prince, qui voulant éprouver si son nouveau soldat étoit aussi bon coureur que brave lutteur, mit son

ſon cheval au grand galop, & lui fit faire plusieurs tours. Maximin courut toujours à ſes côtés ſans le quitter d'un pas. Sévére, qui étoit vieux & caſſé, ſe ſentant fatigué, s'arrêta. „ Que veux-tu, „ jeune Thrace? dit-il à Maximin. Se- „ rois-tu d'humeur à lutter après la cour- „ ſe?" Maximin accepta l'offre, & ſept ſoldats des plus vigoureux étant entrés en lice l'un après l'autre avec lui, il les renverſa tous. Sévére charmé, récompenſa d'un hauſſecol d'or ce ſoldat infatigable à la courſe & à la lutte, & il le fit entrer dans ſes gardes. Telle fut l'origine de la fortune de Maximin.

Il ſoutint ces heureux commencemens par une conduite brillante, & rempliſſant avec une grande diſtinction tous les devoirs de ſon état, il ſe fit aimer de ſes Officiers, & admirer de ſes camarades. Il obtenoit même de l'Empereur tout ce qu'il vouloit. Ce ne fut pourtant que ſous Caracalla qu'il parvint au grade de Centurion.

Après la mort de Caracalla, déteſtant le meurtrier du fils de Sévére, il ne voulut point ſervir ſous Macrin. Il ſe retira dans la bourgade où il avoit pris naiſſance : il y acheta du bien, il fit le commerce avec les Gots & les Alains, nations auxquelles il appartenoit par le ſang.

Cette tranquille obſcurité ne convenoit pas à ſon inclination. Lorſqu'il vit ſur le trône Héliogabale, qui ſe diſoit fils de

de Caracalla, il vint lui offrir ses services, le priant de prendre pour lui les sentimens qu'avoit eu Sévére son ayeul. Ce monstre d'infamie reçut Maximin avec les propos impurs qui lui étoient ordinaires; & peu s'en fallut que le dégoût & l'indignation qu'en conçut ce fier guerrier ne le portassent à s'en retourner dans son pays. Ceux qui s'intéressoient à la réputation d'Héliogabale, retinrent Maximin. Ils craignirent que le mécontentement d'un Officier dont la réputation éclatoit parmi les troupes, & qu'elles nommoient communément un Achille ou un Ajax, ne nuisît au Prince dans leur esprit. Maximin se laissa persuader, & il accepta la charge de Tribun. Mais il ne fit point le service tant que dura le régne d'Héliogabale, il ne lui alla jamais faire sa cour; & prétextant tantôt quelque affaire, tantôt une maladie, il se tint toujours éloigné.

L'élevation d'Alexandre à l'Empire rappella Maximin au service & à la cour. Le nouvel Empereur, amateur décidé du mérite, lui fit l'accueil le plus gracieux. Il se félicita même en plein Sénat de l'importante acquisition qu'il avoit faite en la personne de ce brave Officier, & il lui donna le commandement d'une Légion de nouvelles levées, accompagnant sa nomination de ces paroles infiniment obligeantes : „ Mon cher Maxi-„ min, je ne vous ai point donné de vieux

„ ſoldats à gouverner, parce que j'ai „ craint que vous ne pûſſiez pas corri- „ ger en eux les vices qui ſous d'autres „ Commandans ont pris de trop profon- „ des racines. Il vous ſera plus aiſé de „ former de nouveaux ſoldats ſur le mo- „ déle de vos mœurs, de votre bravou- „ re, de votre aſſiduïté au travail. In- „ ſtruiſez-les de maniére que vous *ſeul* „ me procuriez un grand nombre de Ma- „ ximins ".

Il répondit parfaitement à la confiance qu'avoit eue en lui l'Empereur. Il s'appliqua avec un ſoin infatigable à dreſſer ſa Légion. Tous les cinq jours il faiſoit faire l'exercice aux ſoldats. Il viſitoit lui-même leurs épées, leurs lances, leurs cuiraſſes, leurs caſques, *leurs* boucliers, en un mot toutes leurs armes: il examinoit toutes les parties de leur habillement, juſqu'à leur chauſſûre. Il avoit pour leurs beſoins une attention paternelle, mais ſans préjudice de la ſévérité à exiger le devoir. Quelques Tribuns, ſes confréres, qui croyoient que le privilége d'un rang plus élevé étoit de ſe donner plus de repos, trouvoient fort étrange qu'il ſe fatiguât par des ſoins ſi pénibles, pendant qu'il étoit à portée de parvenir aux plus hauts grades militaires. „ Ce n'eſt pas là, répondit-il, ma „ façon de penſer. Plus je ſerai grand, „ plus je travaillerai ". Parole bien digne de louange, ſi le principe n'*en étoit* pas l'ambition.

Il

Il s'exerçoit à la lutte avec ses soldats, & toujours aussi vigoureux que dans sa première jeunesse, il en renversoit par terre cinq, six, sept, en un seul combat. Un Tribun, envieux de sa gloire, d'ailleurs robuste de corps, fier de courage, lui dit un jour: „ Ce n'est pas une gran- „ de gloire à un Officier supérieur, que „ de vaincre ses soldats. Voulez-vous, ré- „ pondit Maximin, vous mesurer avec „ moi"? L'autre ayant accepté le défi, & s'étant avancé pour combattre, Maximin du premier coup de poing qu'il lui porta sur le milieu du corps le jetta à la renverse. „ Qu'un autre maintenant se „ présente, dit-il froidement: mais que „ ce soit un Tribun".

Il se soutint constamment pendant tout le régne d'Alexandre. Il étoit autant le modéle de ses soldats que leur Commandant, & ses exemples instruisoient encore mieux que ses leçons & ses ordres. L'Empereur, qui l'estimoit beaucoup, & qui ne se défioit nullement de lui, crut donc faire une chose utile pour son service, & pour celui de la République, en lui donnant un des premiers emplois dans l'armée qu'il menoit contre les Germains, & en mettant sous sa discipline toutes les nouvelles troupes, dont la plus grande partie lui venoit de Pannonie.

C'étoit pour un soldat de fortune, berger dans son origine, avoir fait un assez grand

Il cabale contre Alexandre.

Herod. L. VI Lamprid. Al. 59-62. & Capit. Max. 7.

grand chemin. Maximin n'en jugea pas ainsi. Il porta son ambition jusqu'au trône, & il tourna contre son bienfaiteur l'autorité & la grandeur dont il lui étoit redevable. Il commença par s'attacher les soldats ; & comme ils avoient de longue main une haute opinion de lui, il n'eut pas de peine à les faire passer de l'estime à l'affection par les caresses, par les dons, par les honneurs qu'il leur distribua. Delà il passa à leur inspirer du mépris pour la jeunesse d'un Empereur de vingt-six ans, gouverné par une femme. Il sema parmi eux un bruit tout-à-fait destitué de probabilité, mais qui ne laissa pas de trouver créance. Il leur persuada que Mamée engageoit son fils à leur faire quitter la guerre de Germanie, & à les mener en Syrie son pays natal, où sa vanité étoit plus satisfaite d'étaler sa grandeur. Enfin la longueur du régne de ce Prince si jeune fut encore un motif qu'il employa auprès des troupes, & qui fit sur elles un grand effet. Elles tiroient un tribut de chaque mutation : il n'étoit point d'Empereur, qui en arrivant au trône ne leur fît une largesse. Alexandre la leur avoit payée : mais treize ans s'étoient écoulés depuis qu'elles l'avoient reçue : elles n'avoient plus rien à attendre de lui : au contraire la longue vie qu'il pouvoit se promettre, rejettoit bien loin leurs espérances avides : au lieu qu'un changement alloit sur le champ leur

pro-

procurer une abondante moiſſon. Cet indigne intérêt l'emporta dans leurs eſprits ſur leur devoir, ſur la foi jurée, ſur l'attachement que méritoit un Prince auſſi aimable qu'Alexandre. Et voilà de quels reſſorts dépendoit la fortune & la vie d'un Empereur Romain.

Il le fait aſſaſſiner par des ſoldats.

Le ſuccès fut tel que Maximin le ſouhaitoit. Il réuſſit à tuer Alexandre, & à ſe mettre en ſa place. C'eſt à peu près tout ce que nous ſçavons avec certitude ſur un fait auſſi atroce & auſſi important. Le récit d'Hérodien & celui de Lampride ne s'accordent point. Selon le premier, Maximin s'étoit fait proclamer Auguſte du vivant d'Alexandre, & il envoya des ſoldats pour le tuer. Le jeune & malheureux Empereur, abandonné de tous, demeura comme une proie livrée aux aſſaſſins. Cette maniére de raconter la choſe ne paroît pas vraiſemblable à Mr. de Tillemont, qui juge avec raiſon qu'il n'eſt pas poſſible qu'un Prince tel qu'Alexandre, attaqué au milieu de ſon armée, n'ait point trouvé de défenſeurs. Il eſt plus aiſé de croire qu'il fut ſurpris par des meurtriers envoyés furtivement: & c'eſt ce qui réſulte de la narration de Lampride.

Alexandre attendant que la ſaiſon permît d'ouvrir la campagne, étoit près de Mayence avec peu de troupes, en un bourg appellé Sicila. Après un dîner ſimple & frugal à ſon ordinaire, il faiſoit

sa méridienne, & ses gardes étoient aussi pour la plupart endormis. Les assassins apostés par Maximin profitérent de ce moment de négligence. Ils forcérent sans peine l'entrée de la tente de l'Empereur, qui étoit mal gardée, & s'étant jettés sur lui, ils le tuérent, accompagnant leur horrible attentat d'invectives outrageuses contre la jeunesse imbécille du Prince, & contre l'avarice de sa mére. Mamée fut pareillement tuée par les mêmes meurtriers. Ce triste & affreux événement est daté par Mr. de Tillemont du dix-neuf Mars de l'an de J. C. deux cens trente-cinq. Alexandre lorsqu'il périt n'étoit âgé que de vingt-six ans & quelques mois, & il avoit régné treize ans complets.

Il avoit toujours méprisé la mort. Sa fermeté inflexible contre les mouvemens séditieux des soldats en est citée pour preuve par Lampride; & de plus, selon cet Historien, Alexandre s'en expliqua lui-même un jour avec une hauteur de sentimens tout-à-fait héroïque. Car un Astrologue, qu'il avoit la foiblesse de consulter, lui ayant prédit qu'il périroit par l'épée d'un Barbare, ce jeune Prince, au lieu d'être effrayé d'une telle prédiction, la reçut comme un sujet de joie, comptant que le sens en étoit qu'il seroit tué dans quelque bataille. Il observa que tous les grands & illustres personnages avoient rarement fini leurs jours par une mort naturelle. Il cita César, Pompée,

Dé-

Démosthéne, Cicéron, & même Alexandre le Macédonien, qu'il supposoit sans doute avoir été empoisonné: & comparant avec ces morts violentes, mais sans gloire, celle qu'il se promettoit dans un combat, il jugeoit son sort, dit Lampride, comparable à celui des Dieux.

Si ces faits sont vrais, (& je ne vois aucune raison d'en douter) nous n'ajoûterons pas aisément foi à Hérodien, qui écrit qu'Alexandre, à la vue des meurtriers, tremblant & tombant presque en défaillance, se jetta entre les bras de sa mére comme pour y chercher un asyle, & lui reprocha en même tems qu'elle étoit la cause de son malheur. Langage non seulement foible & lâche, mais contraire au respect filial, qu'il n'est accusé que d'avoir poussé trop loin.

La mort funeste d'Alexandre causa une douleur universelle. Les troupes qui n'étoient point entrées dans le complot, sans en excepter celles qui avoient éprouvé sa sévérité, & en particulier cette Légion cassée par lui en Syrie, & qui n'avoit obtenu son rétablissement qu'à force de priéres, témoignérent leur ressentiment par une prompte vengeance, & tuérent sur le champ les meurtriers de leur Prince. A Rome & dans les Provinces, où la douceur & l'équité de son gouvernement l'avoient rendu infiniment cher, il fut pleuré amérement. On en fit un Dieu: on lui dressa un cénotaphe dans

Alexandre est regretté universellement.

Lamprid. Al. 63.

la Gaule : & son corps porté dans la Capitale y reçut les plus grands honneurs, & fut enfermé dans un magnifique tombeau : on lui institua & à sa mére, un culte & des fêtes, qui s'observoient encore au tems où Lampride écrivoit.

Désordres affreux qui suivirent sa mort.

Les désordres qui suivirent la mort d'Alexandre, furent bien capables de le faire regretter. Depuis cette époque fatale jusqu'à Dioclétien, ce qui fait un intervalle de cinquante ans, on compte plus de cinquante Empereurs Romains ou Princes qui en prirent le titre. Ces Princes ne se succédérent pas tous les uns aux autres. Leurs régnes se croisent, l'Empire se démembre presque en autant de piéces qu'il contenoit de provinces. Guerres civiles multipliées sans fin & toujours renaissantes, invasions des Barbares, à qui les discordes intestines livroient toutes les entrées, Empereurs nommés tumultuairement par les armées, détrônés, massacrés après une domination d'aussi courte durée que les bornes souvent en étoient étroites, telle est la désolation où fut réduit le plus vaste & le plus bel Empire qui fut jamais, par la licence des gens de guerre, par l'ambition de ceux qui les commandoient, & par le défaut de maximes certaines sur l'autorité & la succession du Gouvernement. C'est de quoi nous allons voir les prémices dans l'Histoire du régne de Maximin, après que j'aurai rendu

du compte de quelques faits qui me restent encore à rapporter de celui d'Alexandre.

J'ai observé qu'il favorisa les Chrétiens, & honora Jésus-Christ dans sa chapelle domestique. On ajoûte qu'il voulut lui élever un temple public, mais c'est ce qui ne paroît pas prouvé. Il semble au contraire, que s'il estimoit la morale du Christianisme, il en approuvoit peu le culte : & c'est ce qu'il témoigna dans une occasion même où il le protégeoit. Car les Chrétiens étant attaqués par les marchands de vin de Rome sur la possession d'un lieu où ils s'assembloient, l'Empereur l'adjugea aux premiers, en disant qu'il valoit encore mieux que ce lieu fût destiné à honorer la Divinité de quelque maniére que ce pût être, que d'en faire un cabaret. Ce mot ne marque pas une grande estime pour la Religion Chrétienne. Ainsi Alexandre, amateur de la vertu, l'aima dans les Chrétiens ; mais il ne faut pas étendre plus loin la faveur qu'il leur porta.

Jusqu'où il favorise les Chrétiens.

Lamprid. Al. 22. 29. 43. 47.

Au reste si dans le trait que je viens de rapporter il s'agissoit d'une Eglise des Chrétiens, comme il est assez naturel de le penser, c'est-là le plus ancien témoignage que nous ayons d'un édifice consacré publiquement au culte de notre sainte Religion, & connu pour tel par les Payens.

Tillem. Persée de Maximin, art. 6.

La Jurisprudence avoit eu un grand éclat

La Jurisprudence

cesse de fleurir. éclat sous les Empereurs précédens, & surtout depuis Sévére, qui lui-même étoit habile dans le Droit. L'illustre Papinien, ami & allié de Sévére, forma un grand nombre de disciples, dont les plus célébres sont Ulpien, duquel j'ai parlé assez au long, & Paul, qui succéda à Ulpien dans la dignité de Préfet du Prétoire. Modestin, disciple d'Ulpien, florissoit sous Alexandre, & a vécu jusqu'au tems de Gordien. Il est appellé le dernier Oracle de la Jurisprudence, parce qu'il ferme la succession de ces sçavans Jurisconsultes, dont les décisions ont acquis l'autorité de Loix, & font la plus belle partie du Droit Romain. Ainsi avec Alexandre périt, ou du moins s'éclipsa la Jurisprudence, qui seule de toutes les belles connoissances avoit survécu à la ruine des autres, tombées dès longtems auparavant. Les Loix s'accordent mal avec les armes; & où la force peut tout, l'autorité des sages s'anéantit.

Modestin, dernier des Jurisconsultes.

Gravin. Orig. Jurisp. L. I.

Nul Ecrivain d'un mérite supérieur.

Quand je dis que les autres parties des connoissances humaines étoient éteintes, ce n'est pas que je prétende qu'il n'y ait point eu d'Ecrivains en différens genres dans les tems dont je parle. J'en ai moi-même nommé quelques-uns, mais aucun qui soit excellent: le goût leur manqua à tous: & ceux dont j'ai à faire mention sous Alexandre, ne démentent pas cette idée.

Marius Maximus.

Marius Maximus, homme de distinction,

tion, deux fois Conful, & Préfet de Rome, compofa une Hiftoire des Empereurs, que nous trouvons citée dans les Ecrivains de l'Hiftoire Augufte. Leurs citations, qui commencent à Trajan, & finiffent à Alexandre, nous donnent lieu de penfer que Marius Maximus vivoit fous ce dernier Empereur, & n'a pas été au-delà. Ce qu'ils en rapportent, ne nous fait pas concevoir de lui une opinion fort avantageufe ; & Vopifcus l'un d'eux le traite nettement d'Ecrivain verbeux, & qui a mêlé la Fable avec l'Hiftoire. Le goût qu'avoient pour lui, au rapport d'Ammien Marcellin, des hommes qui méprifant & déteftant toute doctrine, ne lifoient que Juvenal & Marius Maximus, nous porte à croire qu'il avoit rempli fes ouvrages de détails obfcénes, & que tel étoit fon mérite auprès des contempteurs du bon & du beau. Voff. Hift. Lat.

Dion eft un Ecrivain d'une toute autre importance, & nous lui avons trop d'obligation pour nous plaîre à en dire du mal. Nous lui devons ce que nous avons de mieux lié & de plus fuivi en Hiftoire depuis que Tacite nous manque : & ce feroit lui faire tort, que de le comparer avec les embrouillés & confus Ecrivains de l'Hiftoire Augufte : mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'égale les grands Hiftoriens. Dion.

Il étoit de Nicée en Bithynie, fils d'Apronianus, qui fut Gouverneur en dif- Tillem Al. art. 27. & 28.

 férens

férens tems de Cilicie & de Dalmatie. Il vint à Rome sous Commode, & il s'y distingua dans la plaidoirie. Après avoir passé par toutes les dignités inférieures, il parvint au Consulat, vraisemblablement sous Sévére. Alexandre le fit Consul avec lui pour la seconde fois, comme nous l'avons observé. Dans l'intervalle de ses deux Consulats il exerça divers Gouvernemens de Provinces. Ainsi par le rang qu'il tenoit, & par les emplois qu'il a gérés, il étoit sans doute à portée d'écrire l'Histoire de son tems, s'il eût eu les talens qu'exigeoit cette entreprise : c'est-à-dire, une sage défiance pour se garder de la prévention, une critique saine pour discuter exactement les faits, & l'élevation d'esprit & de sentimens pour en juger. Mais il faut avouer que ces qualités brillent peu chez lui. Il fut un de ces génies aisés, qui sont propres à écrire beaucoup, parce qu'ils n'ont pas l'idée du beau & de l'excellent, qui coute toujours à remplir.

Dio, Lib. LXXII. p. 828. On peut juger du caractére de son esprit par le compte qu'il rend lui-même de l'occasion qui le détermina à écrire l'Histoire. Il avoit composé un petit ouvrage sur les songes & les présages qui avoient annoncé l'Empire à Sévére, & il envoya ce mêlange de flatterie & de superstition à Sévére lui-même, qui en fut très-charmé, & en fit ses remercimens à l'Auteur par une lettre longue & polie.

Dion

Dion reçut cette lettre sur le soir, & pendant la nuit suivante il crut voir en songe une Divinité ou un Génie, qui lui ordonnoit d'écrire l'Histoire. Il obéit, & il fit son essai par le régne de Commode, racontant ce qu'il avoit lui-même vu. Le premier fruit de son travail historique ayant été bien reçu, le succès l'encouragea, & il conçut le dessein de faire un corps complet d'Histoire Romaine depuis l'arrivée d'Enée en Italie jusqu'à son tems. Il employa dix ans à ramasser les matériaux d'un si grand ouvrage, & douze à la cōmposition. Cet espace n'est pas trop long, vu les distractions que lui donnoient ses emplois. Quand il étoit libre, il se retiroit en Campanie, pour y vaquer à son ouvrage loin du tumulte des affaires & de la ville. Il mena son travail jusqu'à la huitiéme année du régne d'Alexandre, où il fut Consul avec ce Prince, & obtint ensuite de lui la permission d'aller finir tranquillemement ses jours dans sa patrie.

Son ouvrage étoit distribué en quatre-vingts Livres. Mais les trente-quatre premiers, & partie du trente-cinquiéme, sont perdus : & ce qui nous reste, commence aux suites de la victoire remportée par Lucullus sur Mithridate & Tigrane réunis. Nous avons les vingt-cinq suivans, si ce n'est que les six derniers de ces vingt-cinq, depuis le cinquante-cinquiéme, qui commence à la mort de Drusus

ſus beaufils d'Auguſte, juſqu'au ſoixantiéme, qui finit l'Empire de Claude, ſont viſiblement des abrégés, mais marchant par ordre, & faiſant un tout. Les vingt derniers Livres ont péri, à la réſerve de ce que nous en a conſervé Xiphilin, neveu du Patriarche de Conſtantinople de même nom, qui vivoit au onziéme ſiécle, & qui a fait un aſſez bon Abrégé de Dion, diſtribué par Empereurs, depuis Pompée juſqu'à Alexandre Sévére. Nous avons encore quelques Extraits, tous morceaux détachés, publiés en différens tems par Fulvius Urſinus, & par Henri de Valois. On nous annonçoit il y a peu d'années les vingt-&-un premiers Livres de l'Hiſtoire de Dion, récemment découverts, reſtitués, & mis en ordre. Mais cette prétendue découverte, publiée à Naples en 1747. lorſqu'elle a été bien examinée & appréciée à ſa juſte valeur, s'eſt réduite à une compilation des quatre premiéres vies d'illuſtres Romains par Plutarque, avec un extrait de Zonare. Au reſte ce ne ſont pas les commencemens de Dion qu'on doit regarder comme les plus précieux. Nous ſommes aſſez riches ſur ce qui appartient aux premiers tems de Rome. Mais qui ſeroit aſſez heureux pour retrouver les derniers Livres de cet Hiſtorien, ſurtout depuis Veſpaſien, rempliroit un grand vuide, & rendroit un grand ſervice à la Littérature.

Journal des Sçavans, Févr. & Juil. 1751.

On

On a reproché à Dion, & avec fondement, son injustice contre les plus honnêtes gens de l'Antiquité, Cicéron, Brutus, & Senéque. Crédule & superstitieux, il a rempli son ouvrage de prodiges. Mais cette erreur lui est plus pardonnable qu'à son Abbréviateur, qui étoit Chrétien, & qui ne l'a copié plus fidélement en rien qu'en ces sortes de puérilités. Les maximes qu'il insére dans son ouvrage, sans avoir l'élevation & la force de celles des grands Ecrivains, sont communément solides, sensées, judicieuses. Il se montra honnête homme, autant qu'il étoit permis de l'être sans courir de trop grands risques. Son style est coulant, sa narration a de la clarté & de la netteté. C'est un Historien très-estimable à tout prendre : & si Photius lui a fait trop d'honneur en le comparant à Thucydide, on ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir été le meilleur Ecrivain de son siécle.

On trouvera dans Mr. de Tillemont les noms des autres Littérateurs qui ont écrit sous le régne d'Alexandre. Ils ne peuvent intéresser que les Sçavans de profession. *Art. 26.*

Alexandre fut marié, à ce que l'on prétend, plus d'une fois. Mais tout ce que l'on débite sur ses mariages me paroît fort obscur & fort incertain, & je n'y trouve rien de net, sinon ce que rapporte Lampride, qu'il eut pour femme *Mariages d'Alexandre.* *Lamprid. Al. 20.*

une

une Memmia, fille de Sulpicius homme Consulaire, & petite-fille de Catulus. J'ai parlé des orages qui troublérent la tranquillité d'Alexandre dans son domestique. Il n'y avoit pas donné lieu par sa conduite. Ce Prince aima beaucoup la chasteté, & l'Histoire ne lui reproche aucun desordre, de quelque espéce que ce puisse être. Il ne paroît pas qu'il ait jamais eu d'enfans.

Sa sœur Théoclée. *Capit. Max. jun. 3.* Il avoit une sœur nommée Théoclée, qu'il eut la pensée de marier au fils de Maximin, par lequel il fut tué. Ce qui l'en empêcha, fut la crainte qu'une jeune Princesse, élevée dans toute la politesse des Grecs, ne pût pas supporter les mœurs barbares de son beaupére.





LIVRE VINGT-CINQUIEME.

FASTES DES REGNES DE MAXIMIN,* DES DEUX GORDIENS, ET DE MAXIME ET BALBIN.

.... SEVERUS. De R. 986 l
.... QUINTIANUS. de C. 235.

Maximin élu Empereur par l'armée, demande & obtient la confirmation du Sénat.

Il fait son fils César.

Il éloigne tous les amis d'Alexandre. Il exerce beaucoup de cruautés sur la maison de ce Prince, dans laquelle il y avoit un grand nombre de Chrétiens.

Il persécute le Christianisme. Eglises abattues. Premiére mention certaine & expresse des Eglises des Chrétiens.

Conspiration, ou réelle ou supposée, de Magnus. Quatre mille personnes mises à mort à cette occasion.

Conspiration des Osrhoéniens. T. Quartinus Empereur de six jours. Sa mort arrê-

* *J'unis ces trois régnes, parce qu'ils sont mêlés l'un dans l'autre.*

arrête le projet de révolte.

Maximin passe le Rhin, & livre aux Germains plusieurs combats, dans lesquels il fut toujours victorieux.

A. R.987. De C.236. C. JULIUS VERUS MAXIMINUS AUGUSTUS.

.... AFRICANUS

Exploits de Maximin vers le Danube.

Il passe l'hiver à Sirmium, & de-là comme d'un centre il étend sur toutes les provinces de l'Empire ses cruautés & ses rapines.

Haine & détestation universelle contre lui. On le regarde comme un Phalaris, un Busiris, un Cyclope.

A. R.988. De C.237. .... PERPETUUS.

.... CORNELIANUS.

Vers le milieu du mois de Mai l'Afrique se révolte, & nomme Empereurs les deux Gordiens, pére & fils, dont l'un étoit Proconsul de la Province, & l'autre Lieutenant-général sous son pére.

Ils sont reconnus par le Sénat, & les Maximins déclarés ennemis publics. Presque tout l'Empire acquiesce au decret du Sénat.

Fureur de Maximin. Son armée indisposée elle-même contre ses cruautés, ne le seconde que froidement.

Capélien Gouverneur de Numidie, que Gordien voulut destituer, marche contre Carthage avec une armée. Combat

bat où Gordien le jeune est tué. Le pére s'étrangle lui-même. Cette catastrophe des Gordiens doit être arrivée à la fin de Juin, ou dans les premiers jours de Juillet.

Le neuf Juillet le Sénat élit pour Empereurs en leur place Maxime, & Balbin, qui forcés par le peuple s'associent Gordien III. sous le nom de César. Gordien III. étoit alors un enfant de douze ans, fils, ou plus vraisemblablement neveu de Gordien le jeune.

Grands préparatifs, & sages mesures prises par les Empereurs & par le Sénat pour empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Maxime part pour la guerre, & se rend à Ravenne.

Horrible sédition dans Rome entre le peuple & les Prétoriens. Combats. Une grande partie de la ville est brûlée.

ANNIUS PIUS OU ULPIUS. .... PONTIANUS. A. R. 989. De C. 238.

Maximin se met en marche avec son armée. Aquilée lui ferme ses portes. Siége de cette place, qui fait une vigoureuse défense.

Maximin & son fils sont tués par leurs soldats, vers la fin du mois de Mars.

Leur mort rétablit la paix. Maxime vient de Ravenne à Aquilée. Il sépare l'armée de Maximin, & en renvoie les troupes dans leurs différentes provinces. Il retourne triomphant à Rome.

Sa-

Sage Gouvernement des deux Empereurs.

Jalousie secréte entre eux.

Ils sont massacrés vers le quinze Juillet par les Prétoriens.

MAXIMIN.

§. I.

Maximin est proclamé Empereur par toute l'Armée. Il est reconnu par le Sénat. Il donne à son fils le nom de César. Il hait tout ce qui est grand dans l'Etat. Il éloigne de lui tous les amis d'Alexandre. Sa cruauté se déploie à l'occasion d'une conspiration qu'il prétendit avoir été tramée contre lui. Conspiration des Osrhoéniens. Ils proclament Empereur T. Quartinus, qui est tué au bout de six jours. Maximin porte la guerre en Germanie, & y signale sa bravoure. Il vante beaucoup ses exploits. Il exerce les plus odieuses vexations sur les Grands & sur les peuples. Révolte en Afrique. L'Intendant est tué. Les Auteurs de sa mort se déterminent à faire Gordien Empereur. Qui étoit Gordien. Caractére de son fils, qui étoit en même tems son Lieutenant-général. Ils sont tous deux proclamés & reconnus Empereurs en Afrique.

que. Ils sont aussi reconnus à Rome, & les Maximins déclarés ennemis publics.

MAXIMIN recueillit sans beaucoup de peine le fruit de son crime, qui d'abord demeura caché. On ignoroit la part qu'il avoit eue au meurtre d'Alexandre. Ainsi non seulement les nouvelles levées qu'il commandoit, & qui lui étoient extrêmement affectionnées, le proclamérent Auguste, mais bientôt après les autres troupes sollicitées par l'exemple, forcées de se donner un chef à l'entrée d'une campagne qui pouvoit être périlleuse, d'ailleurs n'étant point retenues par l'horreur d'un crime dont elles n'avoient point de connoissance, joignirent leur suffrage à celui de leurs camarades : & Maximin fut reconnu & salué Empereur par toute l'armée.

Maximin est proclamé Empereur par toute l'armée.

Herod. L. VI.

Il affecta dans les commencemens d'accorder des respects à la mémoire d'Alexandre, auquel fut construit, comme je l'ai dit, un cénotaphe dans les Gaules, & dont les cendres portées à Rome, y reçurent les plus grands honneurs. Maximin écrivit aussi au Sénat pour demander à cette premiére Compagnie de la République la confirmation de son élection par les soldats ; & il l'obtint, parce que la crainte de ses armes, & l'impossibilité de faire un autre choix, ne permettoient pas de lui refuser sa demande.

Il est reconnu par le Sénat.

Aur. Vict.

Il donne à son fils le titre de César.
Cap. Maximin jun. 1. & 3.

Il avoit un fils, qui pouvoit alors être âgé de dix-huit ans, le plus beau jeune homme qu'il y eût dans tout l'Empire, bien élevé, instruit dans les Lettres Grecques & Latines, & qui étoit déjà sur la route de la fortune & de la grandeur, puisqu'Alexandre avoit eu la pensée de lui donner sa sœur en mariage, & qu'au défaut de cette alliance, qui apparemment n'avoit pas été du goût de Mamæa, le jeune Maximin devoit en contracter une autre presque aussi brillante, avec Junia Fadilla, arriére-petite-fille d'Antonin. Son pére ne se vit pas plutôt Empereur, qu'il l'approcha du rang suprême, en lui conférant les titres de César & de Prince de la jeunesse.

Aur. Vict.

Il hait tout ce qui est grand dans l'Etat.
Herod. L. VII. & Capit. Maxim, 9.

Le caractére propre de Maximin étoit, comme nous l'avons vu, la férocité: & ce vice étoit augmenté en lui par la considération de la bassesse de sa naissance, qui lui donnoit lieu de se croire méprisé. Ainsi ennemi décidé de tout ce qui étoit grand dans l'Etat, il ne tarda pas à manifester cette odieuse façon de penser.

Il éloigne de lui tous les amis d'Alexandre.

Le respect qu'il témoignoit à l'extérieur pour la mémoire d'Alexandre, ne l'empêcha pas d'écarter de la cour & de l'armée tous les amis de ce jeune & aimable Prince, & tous ceux qui formoient son Conseil. Il renvoya les uns à Rome, il dispersa les autres en différentes contrées sous prétexte d'emplois qu'il leur donnoit. Ces hommes vénérables lui faisoient

ent ombrage. Il étoit curieux de paroître seul, & il vouloit, libre de tous les égards qu'attirent nécessairement la naissance & le mérite, faire de son camp une citadelle de tyrannie, d'où il pût sans aucun empêchement répandre partout la terreur. Les Officiers qui composoient la maison d'Alexandre furent encore moins ménagés, & traités plus rigoureusement que ses amis. Maximin, qui ne doutoit pas qu'ils ne le détestassent, comme le meurtrier de leur maître, leur rendit haine pour haine; & non seulement il les cassa tous, mais il en fit mourir plusieurs. Il y avoit entre eux un grand nombre de Chrétiens, & la haine qu'il leur portoit s'étendit sur leur Religion, contre laquelle il suscita une persécution, que l'on compte pour la sixiéme. J'en dirai un mot ailleurs.

Eus. Hist. Eccl. VI. 28.

Une conspiration, qui se trama contre Maximin, ou qu'il supposa, lui présenta l'occasion, ou le prétexte, de déployer toute sa cruauté. Magnus, personnage Consulaire & d'une illustre naissance, fut accusé d'avoir corrompu la fidélité de plusieurs soldats & Centurions pour tuer Maximin, & se faire Empereur: & voici le plan qu'on lui imputa d'avoir dressé pour parvenir à cette fin.

Sa cruauté se déploye à l'occasion d'une conspiration qu'il prétendit avoir eté tramée contre lui.

Herod. & Capit. Max. 10.

Maximin, se préparant à aller attaquer les Germains dans leur pays, avoit jetté un pont sur le Rhin. Il aimoit la guerre par inclination: & de plus il croyoit être in-

intéressé, pour l'affermissement de sa puissance, à vérifier par des victoires la haute réputation qu'il s'étoit faite dans les armes, & qui lui avoit valu l'Empire. Il reprochoit à Alexandre, quoique sans fondement, d'avoir agi mollement contre les Barbares : & c'étoit pour lui un nouveau motif de montrer de la vivacité & de la vigueur. Ainsi tout occupé de son expédition prochaine, il exerçoit sans cesse ses troupes, il les tenoit perpétuellement en haleine, lui-même toujours sous les armes, & animant les soldats par ses discours & par ses exemples. Il se comportoit Empereur, comme il avoit fait Centurion & Tribun.

Ce mouvement, qui occupoit & agitoit tous les esprits, avoit paru, disoit-on, une occasion favorable aux conspirateurs. Ceux qui gardoient le pont étoient gagnés ; &, lorsque Maximin seroit passé, ils devoient rompre le pont, pour lui couper la communication avec son armée. Ainsi Maximin en pays ennemi auroit été livré à la merci des conjurés, qui se seroient empressés de passer avec lui.

Que ce plan ait été réel ou supposé, c'est sur quoi l'on ne peut rien dire de certain, parce qu'il ne fut fait aucune information en régle, aucune procédure : rien ne fut examiné. Mais Maximin tint le fait pour vrai, & pour prouvé : & en conséquence il n'est point de cruauté qu'il

qu'il n'exerçât sur tous ceux qu'il voulut regarder comme suspects. On prétend qu'il en couta la vie à plus de quatre mille personnes, qu'il fit mourir par toutes sortes de supplices, les plus cruels qu'il pût imaginer. Les uns furent mis en croix, les autres enfermés dans le ventre d'animaux fraîchement tués. Plusieurs étoient exposés aux bêtes, quelques-uns mouroient sous le bâton, & cela indistinctement, sans égard pour la dignité ni pour la condition. Les nobles étoient ceux qu'il haïssoit le plus. Il les extermina tous, & n'en souffrit aucun auprès de lui, voulant régner en Spartacus, qui ne commandoit qu'à des esclaves. Capit. 8. 9.

Ayant une fois lâché la bride à sa cruauté, il n'y mit plus aucune borne. Toujours plein de l'idée, que l'obscurité de son origine l'exposoit au mépris, il voulut en faire disparoître les preuves en tuant ceux qui en avoient une particuliére connoissance. Il tua même des amis, qui lorsqu'il étoit dans le besoin lui avoient donné par commisération des secours, dont le souvenir étoit pour cette ame abominable un reproche de sa bassesse.

C'est donc avec raison qu'il fut universellement haï, que l'on cherchoit dans les monstres de l'antiquité fabuleuse des noms qui lui convinssent, qu'on le traitoit de Cyclope, de Busiris, de Phalaris. Il ne pouvoit ignorer cette horreur que l'on avoit de lui: mais il n'en tenoit au-

cun compte, persuadé de cette affreuse maxime, Qu'un Prince ne peut se maintenir que par la cruauté. Aveuglé par une brutale confiance en ses forces, il sembloit qu'il crût être fait pour tuer les autres, sans pouvoir jamais être tué lui-même.

Le contraire lui fut pourtant dit en face à un spectacle, dans une langue qu'il n'entendoit pas. Un Comédien prononça des vers Grecs dont le sens est : „ (*a*) „ Celui qui ne peut pas être tué par un „ seul, peut l'être par plusieurs réunis. „ L'éléphant est un grand animal, & on „ vient à bout de le tuer : le lion & le ti- „ gre sont fiers & courageux, & on les „ tue. Craignez la réunion de plusieurs, „ si un seul ne peut pas vous faire crain- „ dre ". Maximin, qui n'entendoit pas le Grec, mais qui vit apparemment un mouvement dans l'assemblée, demanda à ses voisins ce que signifioient les vers que venoit de réciter le Comédien. On lui répondit toute autre chose que la vérité, & il s'en contenta.

Conspiration des Osrhoéniens. Ils

Avant qu'il passât le Rhin, une conspiration, sur la réalité de laquelle l'Histoire

(a) *Ces vers Grecs nous sont donnés par Capitolin ainsi traduits en Latin*

Et qui ab uno non potest occidi, à multis occiditur.
Elephas grandis est, & occiditur.
Leo fortis est, & occiditur.
Tigris fortis est, & occiditur.
Cave multos, si singulos non times.

toire ne jette aucun doute, le mit en danger. Elle avoit pour principe, non l'ambition d'un particulier, mais le mécontentement d'un corps. Les Osrhoéniens amenés par Alexandre en Gaule lui avoient été extrêmement attachés : & le mystére du meurtre de ce Prince, qui ne pouvoit pas demeurer longtems caché, commençant à s'éclaircir, ils conçurent une haine très-violente contre Maximin. Pour satisfaire leur vengeance, ils se cherchérent un chef, & ils jettérent les yeux sur T. Quartinus, homme Consulaire, ami d'Alexandre, & que par cette raison Maximin avoit destitué de son emploi. Ce Sénateur sage & modéré voulut se refuser à leurs offres : mais ils lui firent violence, & malgré lui ils le revêtirent de la pourpre, & des autres marques de la dignité Impériale : ornemens funestes, qui n'eurent d'autre effet que d'attirer une mort prompte à celui que l'on en décoroit. Car au bout de six jours, un ami perfide, qui avoit insisté auprès de lui pour le déterminer à acquiescer au désir des soldats, l'attaqua pendant qu'il dormoit, & le tua. Ce traître, qui se nommoit Macédonius, comptoit sur de grandes récompenses de la part de Maximin, à qui il porta la tête de Quartinus. Maximin fut charmé d'être délivré d'un ennemi. Mais faisant réflexion que Macédonius étoit coupable envers lui, pour avoir excité & fomenté la rebellion

procla- ment Empereur T. Quartinus, qui est tué au bout de six jours.

Herod. & Capit. Max. 11. & Trebell. Tr. Tyr. 32.

des Ofrhoéniens, d'ailleurs ne croyant pas pouvoir fe fier à celui qui avoit violé les droits les plus faints envers fon ami, au lieu de le payer de fon fervice il lui fit fubir la jufte peine de fon crime, & par fa mort il vengea Quartinus. Cet infortuné Empereur de fix jours avoit pour femme Calpurnia de l'illuftre fang des Pifons, dont l'Hiftoire nous a confervé le nom avec éloge. On loue fon auftére vertu. Après qu'elle eut perdu Quartinus, elle ne voulut point prendre d'autre époux: & fa conduite fe foutint de maniére, qu'elle lui mérita le refpect pendant fa vie & après fa mort. Vivante, elle fut mife au rang des Prêtreffes, & après fa mort on lui érigea dans le temple de Vénus une ftatue, qui partageoit avec celle de la Déeffe le culte & les honneurs divins.

Maximin porte la guerre en Germanie, & y fignale fa bravoure.
Herod. & Cap. Max. 11 & 12.

Il n'eft pas poffible que l'ardeur de Maximin pour la guerre n'ait été retardée par les dangers domeftiques, & par les précautions cruelles qu'il prit pour fa fûreté. Néanmoins ces délais ne furent pas longs, & dans les premiers mois qui fuivirent fon élevation à l'Empire, il paffa le Rhin, & entra en Germanie. Son armée étoit nombreufe & floriffante. Alexandre avoit affemblé de très-grandes forces, & Maximin les augmenta encore.

Les Germains n'étoient pas en état de tenir la campagne contre une fi redoutable

ble invasion. Ils abandonnérent tout le pays découvert, & se retirérent dans leurs forêts & derriére leurs marais, qui leur fournissoient des défenses naturelles. Maximin ravagea tout le pays abandonné, laissant aux soldats le butin, qui ne consistoit guéres qu'en bestiaux. Il bruloit les bourgs & les villages, dont les maisons n'étoient que de bois, parce que les Germains connoissoient peu l'usage soit de la pierre soit de la brique.

Il arriva ainsi aux ennemis, & il leur livra plusieurs combats, dans lesquels, malgré le desavantage des lieux, il eut toujours la supériorité. Les arbres des forêts où se livroient ces combats, arrêtoient & rendoient inutiles une grande partie des traits des Romains. Souvent ils rencontroient des marais, qu'il leur falloit traverser sans les connoître : au lieu que les Germains en connoissoient les gués comme les routes de leurs bois; & d'ailleurs exercés à nager dès l'enfance, ils n'étoient point embarrassés lorsque le pied leur manquoit. L'Histoire remarque singuliérement une action très-vive, dans laquelle Maximin, (*a*) plus soldat que Capitaine, & pensant en barbare sur la bravoure personnelle, qu'il regardoit comme la premiére qualité d'un Général, s'exposa sans nul ménagement. Les

(*a*) Habebat hoc barbaricæ temeritatis, ut putaret Imperatorem manu etiam suâ semper uti debere. *Capit. Maxim.* 12.

Les Germains battus à la tête d'un marais, se jettérent dedans pour échapper aux vainqueurs. Les Romains craignant de s'y engager pour les poursuivre, Maximin y entra le premier, quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au poitrail, & il tua de sa main quelques-uns des Barbares qui tournoient tête pour lui résister. Ses soldats eurent honte d'abandonner leur Empereur, qui leur donnoit exemple d'un courage si déterminé. Ils le suivirent en foule : & les ennemis, qui se voyoient poursuivis dans leur retraite, s'étant mis en défense, il se livra au milieu des eaux un nouveau combat. Il fut longtems disputé : les Romains y perdirent beaucoup de monde : mais enfin l'avantage leur resta, & l'armée des Germains périt presque entiére. Le marais fut rempli de corps morts, & les eaux teintes de sang.

Maximin se fit grand honneur de cette victoire. Il ne se contenta pas d'en envoyer la relation à Rome. Il fit peindre l'action, & il voulut que le tableau qui la représentoit fût exposé dans le lieu le plus éminent du Sénat, afin que sa gloire frappât les yeux de ceux dont il sçavoit bien qu'il n'étoit pas aimé. Son ordre fut exécuté, mais le tableau ne resta pas longtems en place : il fut enlevé & détruit avec les autres monumens honorables pour Maximin, dès que le Sénat fut entré en guerre contre ce Prince.

Il y eut encore plusieurs autres combats entre lui & les Germains, & il y fit toujours briller sa valeur. Cette guerre paroît l'avoir occupé pendant l'année de J. C. 235. & la suivante. Il prit en conséquence, lui & son fils, le titre de Germanique. Il faut aussi qu'il ait remporté quelques avantages sur les Sarmates & sur les Daces, puisqu'on lui donne sur ses médailles les surnoms de Sarmatique & de Dacique. Son plan étoit de subjuguer toutes ces nations Barbares, & d'étendre la domination Romaine jusqu'à la mer du Septentrion. *Tillem. Max. art. 2. & 3.*

Il fit beaucoup valoir ces exploits, & voici de quel style il en écrivit au Sénat. „Nous avons fait, Messieurs, plus que „nous ne pouvons dire. Nous avons ra„vagé une étendue de pays de quatre „cens milles, brulant les villages, en„levant les bestiaux, emmenant des „troupes de prisonniers, taillant en pié„ces tous ceux qui nous ont fait résistan„ce. Nous avons vaincu les ennemis „malgré mille obstacles: & si des marais „impénétrables ne nous eussent arrê„tés, nous les aurions poursuivis jus„ques dans les forêts qui leur ont servi „de retraite". Dans une autre lettre, adressée pareillement au Sénat, il enchérissoit encore sur ces fanfaronnades. „Messieurs, disoit-il, en un tems fort „court j'ai fait plus de guerres, livré „plus de batailles, qu'aucun des an- *Il vante beaucoup ses exploits. Capit. 12. & 13.*

„ ciens. Le butin que j'ai amené ſur les „ terres Romaines, a paſſé nos eſpéran- „ ces. Nous manquons d'eſpace pour „ loger nos priſonniers”.

Il exerce les plus odieuſes véxations ſur les Grands & ſur les peuples.

Herod. & Capit. 13.

Mais quand les victoires de Maximin ſur les Barbares auroient été auſſi éclatantes que les termes dans leſquels il en parloit étoient faſtueux, elles ne conſoloient pas les Romains des maux que ſa tyrannie leur faiſoit ſouffrir. Après la campagne de l'an 236. il paſſa l'hiver à Sirmium en Pannonie, & il n'y fut occupé que de rapines & d'exactions accompagnées des plus grandes cruautés. Non ſeulement il donnoit toute liberté aux délateurs, mais il les invitoit à tourmenter les citoyens par des recherches odieuſes. Fauſſetés évidentes, calomnies groſſiéres, tout étoit écouté. Sous prétexte de pourſuivre les droits du Fiſc, on remuoit des affaires oubliées depuis cent ans. Quiconque ſe voyoit appellé en jugement, devoit s'attendre à une condamnation infaillible: heureux, s'il en étoit quitte pour la confiſcation de ſes biens. Ces injuſtices ſe renouvelloient chaque jour: & l'on avoit ſans ceſſe ſous les yeux des hommes très-riches la veille, & le lendemain réduits à mendier. Bien loin que l'âge & les dignités fuſſent des ſauvegardes reſpectées, c'étoit préciſément aux Grands de l'État que Maximin en vouloit. Des Généraux d'Armées, des Gouverneurs de Provinces,

après avoir été Consuls, & décorés des ornemens du triomphe, étoient enlevés subitement sur le plus léger prétexte. On les enfermoit dans des chaises de poste seuls & sans domestiques, comme des prisonniers d'Etat: on les faisoit marcher nuit & jour: & on les amenoit ainsi des extrémités de l'Orient, de l'Occident, & du Midi, en Pannonie, où vexés & outragés ils subissoient enfin la condamnation à la mort ou à l'exil.

Ces vexations exercées sur des particuliers excitoient contre Maximin des haines particuliéres. Les peuples, assez communément indifférens pour les Grands & les riches, souvent même envieux de leur éclat & de leur opulence, étoient moins touchés des disgraces qu'ils leur voyoient arriver. Mais l'avidité de Maximin, à qui rien ne suffisoit, donna bientôt lieu aux villes & aux peuples de joindre leurs ressentimens à ceux des particuliers. Il s'empara des fonds publics, destinés dans les villes, soit à faire des provisions de vivres, soit à être distribués aux habitans, soit à fournir aux dépenses des jeux & des fêtes. Les ornemens des Temples, les statues des Dieux, les monumens des Héros, rien ne fut épargné: toute matiére d'or & d'argent étoit convertie en monnoie. Ces pillages, qui faisoient éprouver aux villes en pleine paix les calamités d'une guerre malheureuse, irritérent infiniment les peuples:

il y eut des mouvemens de révolte en plusieurs lieux: on disoit tout publiquement qu'il valoit mieux mourir, que de voir la patrie dépouillée de tout ce qui en faisoit la gloire & la splendeur.

Maximin méprisoit ce mécontentement universel. Il déclaroit que tout ce qu'il faisoit, avoit pour but d'enrichir ses soldats; & il croyoit, comme quelques-uns de ses prédécesseurs, que pourvu qu'il eût l'affection des troupes, il pouvoit compter pour rien & outrager impunément tous les autres Ordres de l'Etat. Il se trompoit doublement. L'événement lui fit voir combien la haine des peuples est redoutable aux mauvais Princes, & il ne gagna pas même l'amitié des soldats. Ils étoient fatigués des reproches de leurs parens & de leurs amis, qui souffroient à cause d'eux: & sensibles à leurs plaintes, ils partageoient leur indignation contre des violences dont néanmoins ils recueilloient le fruit. Leurs murmures éclatérent, & furent reprimés par des cruautés, suivant la pratique de Maximin.

Révolte en Afrique. L'Intendant est tué. *Herod. & Capit. Max. 14. & Gord. 7.*

Tout l'Univers gémissoit sous une si violente tyrannie, & n'attendoit que l'occasion d'en secouer le joug insupportable. Quand les esprits sont ainsi disposés, la moindre étincelle peut produire tout d'un coup un grand incendie: & c'est ce qui arriva. Un mouvement de quelques villes d'Afrique mécontentes de

de la dureté d'un Intendant, fut le premier principe d'une suite d'événemens qui enlevérent en très peu de tems à Maximin l'Empire & la vie.

Ce Prince avoit soin de mettre en place des hommes aussi féroces que lui, qui ne connussent ni justice ni modération, & qui n'eussent d'autre objet que de faire passer dans le Fisc Impérial toutes les richesses des Provinces. L'Intendant d'Afrique, qui étoit de ce caractére, & qui sçavoit par quelles voies on faisoit sa cour à Maximin, n'épargnoit ni les confiscations, ni les rapines de toute espéce, & son tribunal étoit un brigandage public. Quelques jeunes gens des meilleures & des plus riches familles du pays ayant été condamnés par cet Intendant à des amendes qui n'alloient à rien moins qu'à les dépouiller de tous leurs biens, demandérent & obtinrent un délai de trois jours. Ils en profitérent pour ameuter tous ceux de leur connoissance qui avoient souffert de semblables injustices, & ils les engagérent à se liguer avec eux pour assassiner le juge inique, auteur de leurs maux. Le dessein étant une fois pris, pour l'exécuter avec sûreté, ils se firent accompagner de tout ce qu'ils avoient d'esclaves occupés à la culture des terres, à qui ils ordonnérent de prendre sous leurs habits, des bâtons, des haches, & les autres instrumens du labour propres à être convertis en armes.

Ces esclaves se mêlérent parmi la foule du peuple qui se rassembloit dans la place autour du tribunal de l'Intendant: & ils étoient avertis de fixer leurs regards sur leurs maîtres, de demeurer tranquilles, quelque chose qu'ils leur vissent entreprendre; mais s'ils les voyoient assaillis par les soldats qui environnoient le Magistrat, de tirer leurs armes rustiques, & de s'en servir pour écarter d'eux le danger. Le projet réussit. Les chefs de la conspiration approchérent sans difficulté de l'Intendant, sous prétexte de lui parler du payement de leurs amendes. Ils se jettérent sur lui, & le tuérent sur la place: & lorsque les soldats voulurent venger sa mort sur les meurtriers, les paysans parurent avec leurs bâtons, leurs fourches, leurs haches: & comme ils étoient en beaucoup plus grand nombre que les soldats de la garde, ils les mirent aisément en fuite. Nos Auteurs ne nomment point la ville où cette scéne sanglante se passa. Les circonstances inclinent à conjecturer que ce fut à Adrumet. Les habitans furent charmés d'être délivrés d'un Intendant qui les tourmentoit, & dès qu'ils ne virent plus rien à craindre, ils se déclarérent pour les conspirateurs. Il semble que ce qu'il y avoit de troupes dans la ville, ait été entraîné par ce concert universel.

Les auteurs de sa mort se Mais il s'agissoit de prévenir la vengeance de Maximin, & les chefs de l'entreprise

treprise comprirent qu'ils ne pouvoient éviter de périr s'ils ne faisoient un Empereur. L'occasion étoit favorable. Toute la terre détestoit Maximin : & l'Afrique avoit actuellement pour Proconsul un homme vénérable par son âge, recommandable par sa naissance, par son mérite, par les dignités qu'il avoit possédées, généralement estimé, & pour l'élevation duquel il paroissoit aisé de réunir tous les suffrages. C'étoit Gordien, qu'il faut maintenant faire connoître au Lecteur.

déterminent à faire Gordien Empereur.

Gordien, *M. Antonius Gordianus* (a), descendoit, suivant le témoignage de Capitolin, par son pére Métius Marullus, de la famille des Gracques, & par sa mére Ulpia Gordiana, de celle de Trajan. L'illustration des charges répondoit à une si haute naissance. Son pére, son ayeul, & son bisayeul avoient été Consuls : la famille de sa femme Fabia Orestilla étoit décorée des mêmes titres, & de plus elle tenoit par le sang aux Antonins. Gordien lui-même géra deux fois le Consulat, & il en vit son fils revêtu. Il étoit le plus riche particulier de l'Empire. Il possédoit de vastes étendues de terres dans les Provinces, & logé magnifique-

Qui étoit Gordien. *Capit. Gord.* 2-6.

Capit. Gord. 17.

(a) *Capitolin s'embarrasse beaucoup à discuter si le nom de famille de Gordien etoit* Antonius, Antoninus, Antoine *ou* Antonin. *Les medailles & les inscriptions décident la question, & le nomment toujours* Antonius, *lui, son fils, & son petit-fils* Tillem. Gord. 1. & 2

ſiquement à Rome, il avoit pour maiſon celle qui avoit appartenu à Pompée.

Ces dons de la fortune étoient rehauſſés en lui par les talens & par les vertus. Il orna ſon eſprit de toutes les belles connoiſſances. Dans ſa premiére jeuneſſe il compoſa pluſieurs Poëmes, dont le plus mémorable, & qui par le choix même du ſujet fait l'éloge de ſon auteur, eſt une Antoniniade en trente Livres, comprenant l'Hiſtoire de Tite-Antonin & de Marc-Auréle. Il cultiva auſſi l'éloquence & y réuſſit, & il conſerva juſqu'à la fin le goût de la belle & utile Littérature. Il paſſa ſa vie, pour me ſervir de l'expreſſion de ſon Hiſtorien, avec Platon, Ariſtote, Cicéron & Virgile.

Ses mœurs furent dignes d'une ſi reſpectable ſociété. Une modération parfaite, nul excès en aucun genre, une conduite toujours réglée par la raiſon & par la ſageſſe. Il aima tout ce qu'il devoit aimer, bon citoyen, bon pére, gendre reſpectueux au point que juſqu'à ſa Préture il ne s'aſſit jamais devant ſon beau-pére Annius Sévérus, & qu'il ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans aller lui rendre ſes devoirs.

Au reſte ſa vertu n'étoit point auſtére: il vivoit en grand Seigneur: & les dépenſes qu'il fit dans l'exercice de ſes charges paſſent ce que les régles & les uſages exigeoient de lui, & prouvent qu'il ſe portoit par goût à ſe faire honneur de ſes richeſſes.

chesses. Durant le cours de son Edilité, par une magnificence dont l'exemple est unique dans l'Histoire, il donna douze spectacles au peuple, un par mois; & il y fit combattre quelquefois jusqu'à cinq cens couples de gladiateurs, jamais moins de cent cinquante. Dans le sixiéme de ces jeux il rassembla & livra au pillage des spectateurs un nombre prodigieux d'animaux tirés des bois, & amenés de divers pays, cerfs, chevaux & brebis sauvages, taureaux portant une bosse sur le dos, élans, chamois, autruches: & il fit peindre cette fête dans une gallerie de sa maison.

Il fut revêtu de divers emplois, & gouverna successivement plusieurs Provinces, où il se fit estimer & aimer. C'est tout ce que nous en pouvons dire, nous n'avons point d'autre détail.

Il est étonnant qu'un homme aussi illustre ne soit parvenu au Consulat que dans un âge assez avancé. Il étoit né l'an de J. C. 157. puisqu'il mourut en 237. âgé de quatre-vingts ans: & il fut Consul pour la premiére fois avec l'Empereur Caracalla l'an de J. C. 213. étant dans sa cinquante-sixiéme année (a). Il porta

(a) On pourroit conjecturer, pour lever cette difficulté, que le premier Consulat de Gordien doit se rapporter à quelqu'un de ceux que Caracalla exerça sous l'Empire de son pére. Mais il est constant par le témoignage de Capitolin (Gord. 18.) *que Gordien l'ancien ne parvint que tard au Con-*

porta dans le Consulat le même goût de splendeur & de magnificence qu'il avoit marqué dans les autres charges. Sa robe prétexte, sa tunique laticlave, étoient d'une beauté à piquer la jalousie de Caracalla. Il fut le premier des particuliers qui eut à lui les habits Consulaires. Nous avons vu que l'Empereur Alexandre Sévére n'en avoit pas lui-même qui lui fussent propres, & qu'il se servoit de ceux que l'on gardoit dans le Capitole à l'usage de tous les Consuls. Gordien Consul donna des jeux du Cirque à très-grands frais : il distribua aux factions des conducteurs de chariots cent chevaux de Sicile, & cent de Cappadoce : il fit exécuter à ses dépens dans toutes les villes de l'Ombrie, de l'Etrurie, du Picénum, & du pays appellé aujourd'hui la Romagne, des piéces de théatre, & d'autres spectacles, pendant l'espace de quatre jours. Il consacroit ainsi aux plaisirs des peuples des sommes immenses, & par là il s'en faisoit sans-doute aimer : mais les sages auroient certainement trouvé dans ces dépenses un excès reprehensible : & d'ailleurs il falloit que sa conduite fût bien modérée & bien exemte de tout soupçon d'ambition, pour ne point donner de l'ombrage avec un tel fracas à un Prince aussi jaloux que Caracalla.

Gor-

Consulat. Par quelle raison, c'est ce que nous sommes obligés de laisser incertain.

Gordien trouva dans Alexandre Sévére un Empereur favorable à la vertu, qui le décora d'un second Consulat, dans lequel il voulut être son collégue: & les amis du Prince crurent honorer son gouvernement, en arrangeant les choses de façon que Gordien au sortir de charge fut nommé par le Sénat Proconsul d'Afrique. Ils ne doutoient pas que sous son administration la Province ne se trouvât heureuse: & ils espéroient que l'estime & l'affection pour le Magistrat remonteroit au Souverain qu'il représentoit. Alexandre remercia le Sénat de cette nomination par une lettre infiniment obligeante pour le sujet élu. „ Vous ne pou„ viez, Messieurs, disoit l'Empereur, „ rien faire qui me fût plus agréable, ni „ qui me causât une plus douce satisfac„ tion, que d'envoyer Gordien en Afri„ que, homme d'une illustre naissance, „ généreux, éloquent, amateur de la „ justice, desintéressé, & dont la bonté „ est le propre caractére". L'attente d'Alexandre & de ses Ministres ne fut point trompée. Gordien fut aimé dans sa Province plus que jamais ne l'avoit été aucun de ses prédécesseurs. Les Africains le comparoient à tout ce que l'antiquité Romaine offre de plus digne de vénération: & dans leurs acclamations ils lui attribuoient les noms de Scipion, de Caton, de Scévola, de Rutilius, de Délius, prétendant qu'il faisoit revivre

tous

tous ces grands hommes par sa sagesse & par son équité douce & bienfaisante.

Suivant l'institution d'Auguste les Proconsuls ne devoient être qu'un an en place. Mais cette ancienne police étoit changée en bien des points. Gordien fut Proconsul d'Afrique plus de sept ans entiers, puisqu'étant parti pour cette Province immédiatement après son second Consulat, qu'il géra l'an de J. C. 229. il y étoit encore au tems de la révolte qui le porta à l'Empire en 237.

Caractére de son fils, qui etoit en même tems son Lieutenant-général. *Capit. Gord. 17-20.*

Il avoit actuellement pour Lieutenant-général son fils, de même nom que lui, âgé de quarante-cinq à quarante-six ans, & Consulaire, qui lui avoit été envoyé comme un aide nécessaire à cause de son grand âge, soit par Alexandre Sévére, soit par Maximin. Gordien le fils étoit homme de mérite, mais voluptueux, donnant comme son pére dans la magnificence, & y ajoûtant l'amour du vin & des femmes. On dit qu'il ne voulut jamais se marier, & qu'il entretint vingt-deux concubines à la fois, de chacune desquelles il eut plusieurs enfans. Ses richesses lui donnoient moyen de se satisfaire, & il ne se refusoit aucune sorte de plaisirs. Il avoit des parcs immenses, des jardins délicieux, dans lesquels il passa une grande partie de sa vie. Avec de si énormes taches il allioit néanmoins des qualités fort estimables, une bonté compatissante, du goût pour les Lettres, l'intelli-

telligence du Droit & des Loix, la force de se refuser au plaisir lorsque les affaires l'appelloient.

Il prit dans sa jeunesse des leçons de Sérénus Sammonicus le fils, qui s'attacha à lui par inclination & par estime, & qui en mourant lui laissa, comme je l'ai remarqué ailleurs, la bibliothéque de son pére, consistante en soixante-deux mille volumes: (a) présent qui fit un honneur infini à Gordien, & qui lui donna de l'éclat & de la réputation dans toute la Littérature. Gordien cultiva les Lettres jusqu'à devenir auteur. On avoit de lui, au tems où Capitolin écrivoit, des ouvrages en prose & en vers, dans lesquels on sentoit un beau génie, mais qui se négligeoit.

Il fut Questeur sous Héliogabale, qui se prêta volontiers à avancer un jeune homme dont le goût pour les voluptés, quoique renfermé dans certaines bornes, sembloit se rapporter au sien. Une recommandation d'une toute autre espéce lui mérita les bonnes graces d'Alexandre. Ce Prince estima en lui la probité & la connoissance des Loix. Il le fit Préfet de la ville, & Gordien s'acquitta si bien de cet important emploi, qui le mettoit à la tête de toute la justice civile de

(a) Quod eum ad cœlum tulit. Si quidem tantæ bibliothecæ copiâ & splendore donatus, in famam hominum litterarum decore pervenit. *Capit.*

de Rome, qu'il obtint de fort bonne heure le Consulat, auquel son pére n'étoit parvenu que dans un âge avancé. Il fut toujours extrêmement considéré d'Alexandre, & (a) il est compté parmi ces sages amis qui composoient son conseil intime. Habile Jurisconsulte, homme d'Etat, il se rendit utile & aux particuliers qui le consultoient, & à la patrie. On voit par tout ce qui vient d'être dit, qu'il étoit bien capable de soulager son pére dans les fonctions du Proconsulat d'Afrique, & il soutenoit avec honneur l'emploi de Lieutenant-général de la Province, lorsqu'arriva le mouvement qui nous a donné lieu de parler des Gordiens.

Lamprid Al. Sev. 68.

Ils sont tous deux proclamés & reconnus Empereurs en Afrique *Herod & Capit. Max. 14. & Gord. 7.*

J'ai exposé les motifs qui portérent les conjurés Africains à vouloir faire leur Proconsul Empereur après qu'ils eurent tué l'Intendant. Ils craignoient Maximin, & d'ailleurs, autant qu'ils avoient détesté son Intendant, autant aimoient-ils Gordien, qui s'étoit même montré le protecteur des peuples contre la tyrannie de cet Officier, & qui avoit souvent reprimé ses entreprises violentes: ensorte que ce subalterne audacieux, comptant sur l'appui du maître, avoit eu l'insolence de menacer le Proconsul & son fils de les perdre. Les conjurés ne doutoient pas que le choix qu'ils avoient fait entre

(a) *J'entens & je lis le passage de Lampride suivant la correction qu'y fait Saumaise.*

entre eux, ne fut approuvé de toute la Province : ils étoient persuadés qu'il suffisoit de donner le signal, & qu'aussitôt tous s'empresseroient de les suivre. Maurice, l'un d'eux, & le plus accrédité, ayant assemblé dans sa campagne auprès de la ville de Tysdrus un grand nombre d'habitans des bourgs & villages circonvoisins, leur fit part du projet par cette harangue : „ Mes chers concitoyens, je „ rends graces aux Dieux immortels, de „ ce qu'ils nous ont fourni l'occasion, „ ou plutôt nous ont mis dans la nécessité de nous précautionner contre les „ fureurs de Maximin. Car après avoir „ tué un Intendant digne de lui, & tout-„ à-fait semblable à son caractére & à son „ génie, nous sommes perdus si nous ne „ faisons un Empereur. Pour réussir dans „ ce dessein, la fortune nous sert à souhait. Nous avons près d'ici dans la vil-„ le de Tysdrus l'illustre Proconsul de „ cette Province avec son fils, que le scé-„ lérat qui vient de subir la peine de ses „ crimes avoit osé menacer l'un & l'au-„ tre de la mort. Si vous m'en croyez, „ nous irons de ce pas les revêtir de la „ pourpre, & les proclamer Empereurs". Toute l'assemblée applaudit à cette proposition. „ Rien n'est plus juste, s'écria „ la multitude : rien n'est plus sage. Gor-„ dien Auguste, puissent les Dieux vous „ être favorables. Soyez Empereur avec „ votre fils ".

Pleins

Pleins d'ardeur & de zèle, ils se transportent tous à Tysdrus où étoit Gordien. Ils entrent dans son Palais vers l'heure de midi, & ils le trouvent sur un lit de repos, tranquille, ignorant tout ce qui s'étoit passé, & ne songeant à rien moins, si nous en croyons le témoignage de nos Auteurs, qu'à l'Empire qu'on venoit lui offrir. Lorsqu'on l'eut mis au fait, il fut plus frappé du danger de la proposition, que de ce qu'elle avoit de brillant. Il refusa d'abord, il résista, jusqu'à obliger les chefs de la multitude attroupée d'employer les menaces, & de lui déclarer qu'ils alloient le tuer sur le champ, s'il ne consentoit à leur désir. Gordien avoit encore une autre crainte, qui contribua principalement à le déterminer. Il connoissoit Maximin: il sçavoit qu'auprès de ce tyran farouche c'étoit un crime irrémissible que d'avoir été une fois jugé digne de l'Empire. Le danger lui paroissoit avec raison certain & inévitable, s'il s'obstinoit à refuser; & il en étoit surtout effrayé par rapport à son fils. Car pour lui personnellement, âgé de quatre-vingts ans, un foible reste d'une vie languissante ne le touchoit pas beaucoup. Tout bien considéré, il préféra à un péril sans ressource & sans reméde celui qui laissoit quelque lueur d'espérance: & en cas de malheur, la pourpre Impériale étoit une décoration pour son tombeau. Lorsqu'il eut donné son consentement, non seulement

ment les conjurés & leur ſuite, mais toute la ville, qui s'étoit aſſemblée aux portes de ſon Palais, le proclama Auguſte, lui & ſon fils. Et ce mouvement ſe communiqua rapidement dans toute la Province. Partout on abattit les ſtatues de Maximin, on effaça ſon nom de tous les monumens, & on tranſporta aux Gordiens les honneurs dont on le dépouilloit. On voulut même que le pére fût ſurnommé Africain, comme renouvellant dans l'Afrique la gloire des Scipions.

Les nouveaux Empereurs ne demeurérent pas longtems à Tyſdrus, ſéjour peu convenable à leur dignité, & peu commode pour leurs affaires. Ils ſe rendirent à Carthage avec un cortége de gardes, des faiſceaux couronnés de lauriers, & toute la pompe du rang ſuprême : & cette ville, capitale de l'Afrique, & l'une des plus illuſtres & des plus opulentes de l'Empire, les reçut comme des ſauveurs, en les comblant d'applaudiſſemens. Carthage devint ainſi pour quelque tems une ſeconde Rome, par la réſidence des Empereurs, par les troupes qui la rempliſſoient, tant anciennes, que nouvelles levées, par le concours de ceux qu'y attiroit ſoit la curioſité, dans une révolution ſi ſubite, ſoit l'intérêt, & le beſoin des circonſtances.

Ce n'étoit pas aſſez pour Gordien d'être reconnu en Afrique : il falloit qu'il mît Rome dans ſon parti, & il n'épargna rien

Ils ſont auſſi reconnus à Rome, &

les Maximins déclarés ennemis publics.

Herod. & Capit Max. 14. 16. & Gord. 9-11.

rien pour cet important objet. Il écrivit au Sénat, & il adressa un Edit au peuple Romain, pour rendre compte de ce qui s'étoit passé à son égard dans la Province, & en demander la confirmation. Dans ces deux Ecrits il invectivoit contre la cruauté de Maximin, qu'il sçavoit être extrêmement odieuse. Au contraire il annonçoit de sa part un gouvernement dirigé par la douceur & l'humanité: & afin d'en donner un avantgoût, il accordoit à ceux qui avoient été injustement condamnés la révision de leur procès, aux exilés le retour dans leur patrie, & il ordonnoit la punition des délateurs. Enfin il promettoit aux soldats & aux citoyens du peuple une abondante largesse.

Zos. L. I.

L'Edit & la lettre furent portés à Rome par une députation, à la tête de laquelle étoit Valérien, personnage Consulaire, qui fut depuis Empereur. Non content d'écrire au Sénat en commun, Gordien adressa des lettres particulières à tous les principaux membres de la Compagnie, qui étoient la plupart ses amis & ses parens.

Il n'étoit pas besoin de prendre tant de précautions & tant de mesures. L'estime que l'on faisoit de lui, & encore plus la haine que l'on portoit à Maximin, étoient de suffisantes recommandations.

Une attention placée, & même nécessaire, fut celle qu'il eut de commencer

par

par se défaire de Vitalien Préfet du Prétoire, homme dévoué à Maximin, & digne de le servir. On avoit lieu de craindre que ce Magistrat civil & militaire en même tems, à qui obéissoit tout ce qu'il y avoit de Prétoriens dans Rome, n'usât du pouvoir qu'il avoit en main pour soutenir l'autorité du Prince auquel il étoit attaché, & pour empêcher le Sénat & le peuple de se déclarer en faveur de Gordien. On employa contre lui la ruse. Le Questeur d'Afrique, jeune homme plein de vigueur & de courage, fut envoyé à Rome accompagné de quelques braves soldats, avec ordre de se ménager une audience secréte de Vitalien en lui présentant des dépêches adressées à Maximin, que l'on supposeroit intéresser la sûreté de cet Empereur. L'entreprise réussit. Pendant que Vitalien examine les sceaux des dépêches, les soldats du Questeur se jettent sur lui & le tuent; & aussitôt l'Edit de Gordien au peuple fut affiché dans la place, les lettres qu'il écrivoit au Sénat furent remises entre les mains des Consuls, & les autres chacune à leur adresse. Pour s'assûrer un plus prompt & plus heureux succès, les députés de Gordien répandirent le bruit que Maximin n'étoit plus.

Il est incroyable quelle fut la joie de la multitude. La haine si longtems retenue par la crainte, se manifesta enfin avec les plus vifs transports. Les clameurs, les

invectives, les reproches les plus injurieux & les mieux mérités furent prodigués à Maximin. On abat ses statues, on déchire ses images, on détruit tous les monumens qui faisoient de lui une mention honorable.

Le Sénat agit avec plus de décence, mais non avec moins de vigueur. Convoqué par le Consul Junius Silanus, qui avoit commencé par tenir un petit Conseil chez lui avec les Préteurs, les Ediles, & les Tribuns du peuple, l'Ordre s'assembla dès le jour même, qui étoit le vingt-sept Mai, dans le temple de Castor. Là on lut d'abord la lettre de Gordien, qui étoit très-respectueuse, & dans laquelle il reconnoissoit que son état seroit chancelant & douteux jusqu'au jugement du Sénat. La délibération ne fut ni longue ni incertaine. Tous d'une commune voix & par une acclamation unanime déclarérent les deux Gordiens Augustes, & les Maximins avec tous leurs fauteurs & partisans ennemis de la patrie.

De ce moment, & en vertu de ce Decret, les Gordiens doivent être tenus, suivant les maximes du gouvernement Romain, pour Empereurs légitimes : & nous les (a) plaçons ici en cette qualité.

LES

(a) *Ceux qui ont fait des Listes des Empereurs Romains, omettent pour la plupart les Gordiens, ou les placent mal. Mr de Tillemont n'en a point fait un titre à part, & il traite ce qui les regarde sous le titre de Maximin.*

LES DEUX GORDIENS.

§. II.

Les Prétoriens qui étoient dans Rome se rangent à l'obéissance des Gordiens. La multitude enivrée de joie, se porte à de grands excès. Les Provinces soulevées par les Députés du Sénat, se déclarent contre Maximin. Fureur de Maximin à ces nouvelles. Résolu de marcher contre Rome, il harangue ses soldats. Il trouve peu d'ardeur dans son armée, & il est ainsi forcé de perdre un tems précieux. Les Gordiens périssent n'ayant régné qu'environ six semaines: Carthage & les autres villes d'Afrique sont ravagées par le vainqueur. Maxime & Balbin sont élus Empereurs par le Sénat. Exposé de ce qu'on sçait de leur histoire jusqu'à leur élection. Détail de leur élection. Gordien III. nommé César.

LEs soldats Prétoriens suivirent l'impression du Sénat & du peuple. Leur Préfet, qui auroit pu les en détourner, avoit été tué. Se trouvant sans chef, ils se laissérent entraîner par le torrent. Ils écoutérent la lecture des lettres des Gordiens qui les regardoient, & ils reçurent dans le camp leurs images, qu'ils substi- Les Prétoriens qui étoient dans Rome se rangent à l'obeissance des Gordiens. *Herod. L. VII. &*

tuérent à celles des Maximins.

Capit. Maxim. 15. & Gord. 10.

La multitude, enivrée de joie, se porte à de grands excès.

Le passage d'une dure servitude à la liberté fut tumultueux dans Rome : & la multitude, toujours incapable de modération, ne put goûter les douceurs d'un heureux changement sans se laisser transporter à une espéce d'ivresse, qui produisit bien des désordres. Armée d'un Decret du Sénat, qui condamnoit à mort les ministres de la tyrannie, elle se fit justice à elle-même. Les délateurs, premier & digne objet de l'indignation publique, furent mis en piéces, à moins qu'ils n'évitassent leur désastre par une prompte fuite. Les Intendans & les Juges qui s'étoient prêtés à l'injustice, ne furent pas mieux traités. On les traînoit dans les rues, & après mille outrages on les massacroit, & on jettoit leurs corps dans les égoûts. Plusieurs profitérent du tumulte pour satisfaire leurs passions particuliéres ou leurs intérêts. Les débiteurs se défirent de leurs créanciers, les plaideurs de leurs parties adverses, & le rétablissement de la paix devint presque une guerre civile. Le Préfet de la ville Sabinus ayant voulu arrêter cette licence, fut lui-même assommé sous le bâton. Il est vrai qu'il passoit pour partisan de Maximin. Ainsi le Sénat ne le regretta pas beaucoup.

On ne nous dit point comment ce tumulte prit fin, s'il fut appaisé par les Magistrats, où si la multitude cessa de s'agiter

giter par ſimple laſſitude, & par la néceſſité de rentrer enfin dans le calme. Mais la ſuite prouvera que c'étoit un feu mal éteint, & qu'une étincelle pouvoit rallumer.

Les Provinces ſoulevées par les Députés du Sénat, ſe déclarent contre Maximin.

Le Sénat étoit occupé du ſoin de ſe précautionner contre Maximin, & de ſoulever tout l'Empire contre celui qu'il avoit déclaré ennemi. Il envoya dans toutes les Provinces des Députés de ſon corps, ou de l'ordre des Chevaliers, avec des lettres adreſſées à tous les Magiſtrats, aux Officiers de guerre, aux villes, bourgs, & villages, pour leur notifier la révolution arrivée dans le Gouvernement, & leur ordonner de reconnoître les Gordiens pour Empereurs, & de courir ſus à tous les amis & partiſans de Maximin. Preſque partout ces lettres produiſirent leur effet. Les villes & les provinces, les Magiſtrats & les peuples, s'empreſſoient à l'envi de ſecouer un joug tyrannique & odieux, & ils firent mainbaſſe ſur les créatures de l'ennemi public. Il ſe trouva néanmoins quelques hommes en place qui demeurérent attachés à Maximin, & qui même lui envoyérent les Députés du Sénat, ſur leſquels ce Prince féroce exerça ſa vengeance avec ſa cruauté ordinaire.

Fureur de Maximin.

Il étoit actuellement à Sirmium, (a) ainſi

(a) *Nous n'avons aucun fait qui prouve que Maximin fût ſorti de cette ville, où il avoit paſſé l'hiver. Aurelius Victor*

à ces nouvelles. *Capit. Max.* 17-18. & *Gord.* 12-14. & *Herod.*

ainsi que je l'ai dit, & il y avoit promptement reçu avis du mouvement arrivé à Rome. Des amis qui lui restoient encore dans le Sénat, lui avoient même fait remettre une copie du Sénatusconsulte rendu contre lui, quoique cette Compagnie eût pris des mesures pour tenir sa délibération secréte, & que, suivant un usage pratiqué dans les occasions critiques, elle en eût exclus tous ceux qui n'étoient pas du corps, ensorte que des Sénateurs y avoient fait les fonctions de Commis & de Greffiers. Mais le tems n'étoit plus où tous les membres du Sénat conspirans dans un même vœu, & réunis par l'amour de la patrie, se faisoient une religion de garder le secret de l'Etat. Maximin fut averti, comme je viens de le dire, & les fureurs dans lesquelles il entra à cette nouvelle furent proportionnées à la violence de son caractére. Il se jettoit contre terre, il se frappoit la tête à la muraille, il déchiroit ses habits, il tiroit son épée contre le Sénat absent. Enfin ses amis eurent bien de la peine à le remener dans son appartement, où employant un reméde digne de lui, il ensévelit dans le vin les pensées qui produisoient son emportement.

Le lendemain s'étant un peu calmé, il tint conseil sur ce qu'il devoit faire dans

Victor le transporte en Thrace. Mais c'est une bien foible autorité, que celle de cet Ecrivain.

dans une telle conjoncture : & le troisiéme jour il assembla son armée, dans laquelle ne pouvoit être ignoré ce qui s'étoit passé en Afrique & à Rome. Mais la terreur de Maximin étoit si grande, que personne n'osoit parler publiquement de ce que tout le monde sçavoit. On craignoit les espions répandus partout, qui observoient non seulement les discours, mais les gestes & les airs de visage. On attendoit pour rompre le silence, que le redoutable Empereur se fût expliqué.

La harangue de Maximin fut toute militaire, & renfermée en peu de paroles. Encore n'étoit-elle pas de lui, & il fut obligé de la lire. „ Camarades, dit-il aux „ soldats, je vous fais part d'un événe- „ ment qui ne vous étonnera point du „ tout. Les Africains ont violé leur foi. „ Mais non : ils ne l'ont point violée, „ car ils n'en ont jamais eu. Ils ont fait „ Empereurs les deux Gordiens, pére „ & fils, dont l'un est tellement cassé de „ vieillesse qu'il peut à peine sortir de „ son lit, & l'autre tellement énervé par „ les plaisirs, que les infirmités qui sont „ le fruit de ses débauches, font pour lui „ l'effet de la vieillesse. Et nos vénéra- „ bles Sénateurs, qui ont tué Romulus „ & César, m'ont déclaré ennemi pu- „ blic, pendant que j'étois occupé à „ combattre & à vaincre pour eux : ils „ vous ont enveloppés dans la même „ condamnation, vous & tous ceux qui

Résolu de marcher vers Rome, il harangue ses soldats.

 „ me

„ me suivent: & ils ont déféré le nom „ d'Auguste aux deux Gordiens. Si donc „ vous êtes gens de cœur, si vous avez „ des forces & du courage, marchons „ contre le Sénat & contre les Afri-„ cains. Toutes leurs dépouilles sont à „ vous."

Il trouve peu d'ardeur dans son armée, & il est ainsi forcé de perdre un tems précieux.

Ce discours ne respiroit que menaces & qu'ardeur pour la guerre; mais les soldats ne témoignérent pas le zèle que leur chef eût souhaité. Il n'avoit pas sçu s'en faire aimer, & lorsqu'il eut besoin d'eux, il les trouva froids pour sa cause. C'est ce qui le força de perdre un tems infiniment précieux. S'il fût entré sur le champ en Italie, le Sénat n'avoit point de forces à lui opposer. Au lieu d'agir, Maximin fut réduit à tenter la voie de la négociation. Il fit offrir au Sénat une amnistie, si l'on vouloit revenir à lui. On ne se fia point à ses promesses, & l'on avoit raison. Ses propositions furent rebutées, & le Sénat ne songea qu'à se défendre contre ses armes. Il nomma vingt Commissaires de son corps, entre lesquels il partagea l'Italie, chargeant chacun de la défense du canton qui lui étoit confié. Il fit des levées & toutes sortes de préparatifs de guerre. Mais bientôt survint en Afrique une catastrophe, qui replongea Rome dans la consternation.

Cap. Gord. 10.

Les Gordiens périssent, n'ayant ré-

Capélien Gouverneur de Numidie, mis en place par Maximin, avoit toujours été desagréable à Gordien, qui ne se vit

pas

pas plutôt Empereur, qu'il le destitua & lui envoya un successeur. Ce Gouverneur avoit des troupes à ses ordres pour la défense de sa Province, qui continoit avec des Barbares inquiets & remuans. Il se servit des forces qu'il avoit en main pour se dispenser d'obéir à un nouvel Empereur, dont l'autorité étoit encore mal affermie. Il fit plus: & sous prétexte de demeurer fidéle à son Prince, & de venger la querelle de Maximin, il assembla ses troupes en corps d'armée, & marcha contre Carthage. Les Gordiens furent extrêmement allarmés de cette attaque subite. Ils avoient peu de troupes réglées. La ville de Carthage étoit remplie d'un peuple immense, mais amolli par les délices, sans aucun usage de la guerre, sans provision d'armes: & Gordien le fils, qui devoit & pouvoit seul se mettre à leur tête, avoit peu d'expérience & d'habileté dans l'art militaire. Cependant le péril pressoit, c'étoit une nécessité de combattre. Les Gordiens joignirent au peu de soldats qu'ils avoient un grand nombre d'habitans de Carthage, qui portoient à la guerre plus de zèle que de capacité, & qui formoient plutôt un amas confus qu'une armée. Les armes mêmes, comme je l'ai dit, leur manquoient. Chacun avoit pris l'instrument qui s'étoit trouvé à sa portée, l'un une hache, l'autre un couteau de chasse: les mieux munis avoient des épieux, quel-

gné qu'environ six semaines.
Herod. & Capit. Max. 19. & Gord. 15. & 16.

ques-uns de longues perches aiguisées par le bout. Gordien le jeune sortit au devant de l'ennemi avec cette multitude de gens ramassés. Un orage furieux acheva de les déconcerter, & de jetter le trouble parmi eux peu avant le combat. Ils ne tinrent pas un instant contre des troupes bien armées, & accoutumées aux opérations de la guerre. Les gens de Capélien n'eurent que la peine de tuer, & ils firent une horrible boucherie des vaincus. Gordien lui-même resta sur la place, enséveli sous un tas de corps morts, du milieu desquels il ne fut pas possible de démêler le sien, ni de le reconnoître.

Le vieil Empereur apprit ce désastre par la vue des fuyards, qui s'entassoient aux portes de Carthage, poursuivis l'épée dans les reins par les vainqueurs. Comme les passages étoient trop étroits pour la foule de ceux qui s'y présentoient, le carnage s'y renouvella aussi grand qu'il avoit été sur le champ de bataille. Enfin Capélien entra triomphant dans Carthage; & Gordien, qui le vit, se livra au désespoir. Plutôt que de tomber vivant au pouvoir de son ennemi, il aima mieux s'ôter lui-même la vie, & s'étant enfermé dans un cabinet, il se pendit avec la ceinture qui tenoit en état ses vêtemens. Ainsi périt ce respectable vieillard, digne assurément d'un meilleur sort. Il n'avoit goûté du rang suprême

que

que les inquiétudes & les amertumes. Son régne aussi court qu'un songe, & si malheureusement terminé, fut renfermé dans un espace de moins de six semaines. Il avoit été proclamé Empereur vers le milieu du mois de Mai, & suivant l'opinion la plus probable il périt avant la fin de Juin de la même année. Il laissa un petit-fils héritier de son nom & de l'amour des Romains.

Capélien usa de sa victoire comme auroit pu faire Maximin lui-même. Il inonda Carthage de sang, & ceux qui marquoient le plus parmi les citoyens de cette ville échappés au malheur du combat, furent tous massacrés par ses ordres. Il livra au pillage de ses soldats & les temples, & les dépôts des richesses publiques, & les maisons des particuliers. Il exerça les mêmes violences sur les autres villes de la Province d'Afrique, qui avoient abattu les statues de Maximin, & détruit ses honneurs. Il les parcourut toutes, mettant à mort les chefs, vexant les peuples, ravageant les campagnes, & toujours abandonnant le butin aux soldats qui le suivoient. Il affectoit ainsi un grand zèle pour venger les injures de son Prince. Au fond il travailloit pour lui-même, & il se ménageoit l'affection des troupes, pour s'élever par elles à la premiére place, en cas que Maximin succombât. Ces projets s'en allérent en fumée. Nous voyons par la suite de l'Histoire

Carthage & les autres villes d'Afrique sont ravagées par le vainqueur.

toire que Capélien ne parvint point à l'Empire. C'est tout ce que nous sçavons. Nos Auteurs traitent si négligemment l'Histoire, qu'après avoir mis cet acteur sur la scéne, ils nous laissent ignorer ce qu'il devint.

Maxime & Balbin sont elus Empereurs par le Sénat. *Herod. & Capit. Max. 20. & Gord. 22. & Max. & Balb. 1. & 2.*

Lorsque l'on fut instruit à Rome de la défaite & de la mort des Gordiens, la douleur & la crainte s'emparérent de tous les cœurs. Le Sénat & le peuple, unis dans les mêmes sentimens, regrettoient amérement des Princes en qui ils avoient mis leur espérance; & l'idée de la cruauté de Maximin, qui augmentée par le désir de la vengeance alloit se déployer sur eux, les jetta dans les plus vives allarmes. Le Sénat ne s'en tint pas à de vaines lamentations. Cette sage Compagnie songea à prendre des mesures efficaces pour écarter le danger. Se voyant poussée dans un défilé où il falloit de toute nécessité ou périr, ou faire périr son ennemi, elle résolut de remplir la place que les Gordiens laissoient vacante, & de donner des chefs à l'Empire.

On crut devoir créer non un seul Empereur, mais deux: & on se détermina à ce parti par deux raisons. Premiérement, les Sénateurs pensérent que la puissance Impériale partagée entre deux collégues seroit moins despotique: & de plus les affaires étoient assez difficiles, & les périls assez multipliés, pour occuper deux Princes, dont l'un iroit à la guerre

con-

contre Maximin, & l'autre resteroit dans Rome pour contenir les esprits agités & échauffés par tant de révolutions arrivées coup sur coup. Le choix tomba sur Maxime & Balbin, deux illustres personnages, qui étoient déjà du nombre des vingt Commissaires députés par le Sénat pour la défense de l'Italie. Voici ce que l'Histoire nous apprend de ce qui les regarde jusqu'à leur élevation à l'Empire.

M. Clodius Pupiénus Maximus, que nous nommerons simplement Maxime, étoit un homme de basse naissance, fils d'un serrurier ou d'un charron; mais il s'étoit avancé par son mérite. Dès sa premiére jeunesse son goût se décida pour la guerre, & il y brilla. Après avoir passé par divers degrés de la milice, il parvint à pouvoir aspirer aux charges dans Rome. Il devint Préteur: & comme il n'étoit pas riche, les dépenses qu'il avoit à faire dans l'exercice de cette Magistrature, furent soutenues par une Dame nommée Pescennia Marcellina, qui l'avoit reçu dans sa maison, & qui le traitoit comme son fils. Il obtint aussi le Consulat: & j'ai remarqué dans les Fastes d'Alexandre Sévére, que c'est lui probablement qui fut Consul l'an 227 de J. C. avec Nummius Albinus. Les emplois les plus importans & les plus honorables lui donnérent lieu de développer tous ses talens. Il fut successivement Proconsul de Bythynie, de Gréce, de la Nar-

Exposé de ce qu'on sçait de leur Histoire, jusqu'à leur élection.

Cap. Max. & Balb. 5. 6.

bonnoise. On lui donna des commandemens militaires, en Illyrie contre les Sarmates, sur le Rhin contre les Germains: & par tout il soutint & augmenta sa réputation. Ayant été nommé Préfet de la ville, il se conduisit dans cette Magistrature en homme éclairé, ferme, & sévére. Enfin il effaça tellement par ses services & par sa gloire le desavantàge d'une origine obscure, que lorsqu'il s'agit de la premiére place, personne n'en parut plus digne que lui.

On ne lui reproche aucun désordre dans ses mœurs. Sa vie & même sa contenance extérieure étoient graves & austéres, & le surnom de *Triste* lui en demeura. Homme attaché à son sens, un peu haut, mais sans opiniâtreté néanmoins; il se faisoit une loi d'écouter les raisons de ceux contre qui il croyoit avoir des sujets de plaintes: & soit qu'ils lui apportassent des excuses légitimes, il leur rendoit justice; soit qu'ils reconnussent leurs torts, & lui demandassent pardon, il se laissoit aisément fléchir. Cependant l'impression de sévérité qui résultoit de toute sa conduite, & qui étoit un mérite pour lui auprès du Sénat, le faisoit craindre du peuple, qui ne vit pas volontiers un caractére si ferme armé du souverain pouvoir. Cette considération influa sans doute dans le choix de son collégue. On voulut tempérer l'austérité de Maxime par la douceur de Balbin.

Cœ-

Cœlius Balbinus étoit riche, & il usoit de ses richesses pour se procurer tous les plaisirs dont elles sont le prix : une table bien servie, des vins délicieux, & les excès qui accompagnent trop ordinairement la bonne chére. Il ne se livroit pourtant pas à une basse & indigne débauche. Il cultiva les Lettres, & particuliérement l'Eloquence, qui n'avoit pas encore perdu son crédit parmi les Romains, & qui passoit toujours pour nécessaire aux Hommes d'Etat. Il réussissoit même en Poësie, au point d'égaler tout ce qu'il y avoit de mieux en ce genre dans son siécle. Appellé par sa naissance, qui étoit regardée comme illustre, aux premiéres dignités de l'Empire, il se mit à portée de les exercer avec honneur. Il fut deux fois Consul. Il gouverna successivement un très-grand nombre de Provinces, l'Asie, l'Afrique, la Bythynie, la Galatie, le Pont, la Thrace, & les Gaules. Il commanda aussi les troupes dans certaines occasions, qui ne sont pas autrement expliquées. Mais il brilloit moins dans les armes, que dans la conduite des affaires civiles. Son propre caractére étoit la bonté : & l'Historien remarque qu'on appliquoit à Maxime & à lui les portraits contraires que Salluste a tracés de Caton & de César. L'un, disoit-on, est sévére, l'autre est indulgent : l'un se fait estimer par sa fermeté, l'autre mérite l'amour par sa bonté : l'un n'accorde rien au-

Id. ibid. 7.

au-delà de ce qui est dû, l'autre se plaît à répandre les dons & les bienfaits.

J'ai dit que la naissance de Balbin passoit pour illustre : & elle l'étoit selon la façon de penser des tems où il vivoit, & vu l'extinction de toute l'ancienne Noblesse Romaine. Il est très-probable qu'il descendoit de Cœlius Balbinus, Consul cent ans auparavant sous Adrien, & fait Patricien par cet Empereur. Pour lui, il faisoit remonter plus haut sa généalogie, &, si nous en croyons Capitolin, il se disoit issu de Balbus Cornélius Théophanès, ami & Historiographe de Pompée, & devenu citoyen Romain par sa protection. Si Balbin s'exprimoit ainsi, si l'ignorance de l'Historien n'a point altéré le discours qu'il rapporte, Balbin se montroit peu instruit, & il confondoit deux hommes en un. Cornélius Balbus & Théophane sont deux hommes très-différens. L'un étoit de Cadix en Espagne, l'autre de Mitylène capitale de l'Ile de Lesbos. Tous deux furent attachés à Pompée. Mais Balbus, au moment que la guerre civile éclata, se déclara pour César : au lieu que Théophane demeura fidéle à Pompée jusqu'à la fin, & en haine de cette fidélité persévérante Tibére longtems après extermina toute sa famille. Quoi qu'il en soit de cette origine de Balbin, il passoit pour très-noble : & l'on voit par-là, comme par un grand nombre d'autres traits, que les Romains alors

Tillem. Adr. art. 4.

T. II. p. 505.

alors n'étoient pas fort difficiles sur la noblesse.

Il fut élu Empereur par le Sénat avec Maxime d'une façon infiniment honorable pour l'un & pour l'autre. La Compagnie étant assemblée, comme je l'ai dit, le neuf Juillet, le premier opinant ouvrit l'avis de nommer deux Empereurs. Maxime, qui parla ensuite, appuya ce sentiment. Avant qu'il eût fini d'opiner, Vectius Sabinus de la famille des Ulpius, c'est-à-dire du même sang que Trajan, voyant que la délibération s'échauffoit peu, & marchoit avec lenteur, demanda au Consul la permission de parler avant son rang, & il s'expliqua ainsi: „ Messieurs, dans des circonstances aussi „ périlleuses que celles où nous nous „ trouvons, il ne s'agit point de cher- „ cher longtems le parti convenable: il „ faut le saisir. Les paroles sont dépla- „ cées où l'action ne peut être trop „ prompte. Que chacun de nous consi- „ dére le danger qui menace sa tête, qu'- „ il envisage sa femme & ses enfans, sa „ fortune & toutes les possessions qu'il „ tient de ses péres: tout cela court un „ risque présent de la part de Maximin, „ qui naturellement cruel, violent, fé- „ roce, ne peut manquer de le devenir „ encore davantage, maintenant que sa „ barbarie lui semble autorisée par un „ motif légime. Il marche contre la vil- „ le, & vous perdez le tems à délibérer."

Détail de leur élection

Capit. Max & Balb. 1. 2.

Après

Après ce véhément préambule, Sabinus adopta l'avis proposé de faire deux Empereurs, le fortifia de raisons, & le premier il donna son suffrage à Maxime & à Balbin.

Il est probable que tout cela se faisoit de concert, & que les esprits, au moins des principaux membres de la Compagnie, étoient préparés. Car dès que Sabinus eut achevé son discours, le consentement se donna à l'unanimité. De toute part on s'écria, „ Rien n'est plus „ juste, rien n'est plus convenable. Nous „ sommes tous de l'avis de Sabinus: nous „ nommons Maxime & Balbin Empe„ reurs." On les combla de souhaits & „ de vœux pour leur prospérité, & pour

Id. ibid. 8. celle de la République. Le Sénat leur conféra en commun tous les titres de la puissance Impériale, jusqu'à celui de *Souverain Pontife*, qui, suivant l'opinion la

Tillem. Max. art. 7. plus reçue parmi les Savans, étoit demeuré affecté à un seul Empereur, même lorsqu'il y en avoit eu plusieurs à la fois. Les inscriptions donnent encore à Maxime & Balbin le titre assez rare de Péres du Sénat.

Gordien III. nommé César. *Herod. & Capit. Maxim.* 20. *& Gord.* 22. *& Max. & Balb.* 3.

Après l'élection faite, les nouveaux Empereurs voulurent aller prendre possession de leur dignité, & en offrir les prémices aux Dieux dans le Capitole. Ils rencontrérent un obstacle auquel ils ne s'attendoient pas. Le Peuple, comme je l'ai dit, craignoit la sévérité de Maxime,

&

& ne se portoit pas volontiers à le reconnoître pour son Souverain. Une foule immense se met au-devant de Maxime & Balbin, & les empêche d'avancer. Ils entreprirent d'écarter les séditieux avec ce qu'ils avoient de troupes. Mais le peuple soutenu d'une partie des soldats s'opiniâtra, & demanda un Empereur de la famille des Gordiens. C'est à quoi les soldats avoient un grand intérêt. Il leur avoit été promis par les Gordiens une largesse, que leur mort rendoit caduque : & c'étoit la faire revivre, que de remettre sur le trône un Prince de même nom. *Aurel. Victor.*

Après ce que nous avons dit de Gordien le jeune, il paroît que cette famille étoit nombreuse, & que les mutins avoient dequoi choisir. Mais ils vouloient sans doute un héritier légitime, & le seul dans ce cas étoit un enfant de douze ans, né de (a) la fille de Gordien l'ancien, qui avoit été mariée à Junius Balbus. C'est le Prince connu dans l'Histoire sous le nom de Gordien III. soit que ce nom lui soit venu par l'adoption de son oncle, ou que ce soit le peuple qui le lui ait donné dans l'enthousiasme dont nous parlons actuellement. L'ardeur & l'obstination de la multitude furent telles, qu'il *Capit. Gord. 4.*

(a) *Quelques-uns font Gordien III. fils de Gordien le jeune. Il y a aussi de l'incertitude & de la variété de sentimens sur son âge. Je suis Hérodien, comme a fait Mr. de Tillemont.*

qu'il fallut que Maxime & Balbin y cédassent au moins en partie. Ils firent venir l'héritier des Gordiens, & consentirent que le Sénat le nommât César. A ce prix le peuple & les soldats leur permirent d'être Empereurs & de se loger au Palais.

MAXIME ET BALBIN.

§. III.

Situation périlleuse des deux Empereurs. Leurs premiers soins. Maxime part pour la guerre. Il donne avant que de partir des combats de Gladiateurs. Sédition terrible dans Rome, & combats entre le Peuple & les Prétoriens. L'aspect du jeune César Gordien calme les esprits. Mesures prises par le Sénat pour empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Causes du retardement de Maximin. En approchant de l'Italie, il trouve la ville d'Emona déserte. Il passe les Alpes, & arrive près d'Aquilée. Précautions que le Sénat avoit prises pour arrêter Maximin devant cette Place. Maximin sollicite inutilement les habitans de lui ouvrir leurs portes. Il vient assiéger la Place. Défense des habitans. Maximin s'attire la haine de ses troupes. Il est massacré avec son fils par les Prétoriens. Quelques détails sur son fils.

fils. Persécution de l'Eglise sous Maximin. L'Armée envoie à Maxime les têtes des Maximins. Les hostilités cessent entre l'armée & la ville d'Aquilée. Maxime se transporte de Ravenne à Aquilée. Son discours à l'Armée. Il la sépare. Joie extrême dans Rome. Retour triomphant de Maxime. Mécontentement des soldats. Gouvernement sage des deux Empereurs. Jalousie secrette entre eux. Les Prétoriens les surprennent & les massacrent.

LE trône, qui ne fut jamais un objet d'envie pour les sages, étoit bien capable d'inspirer de la terreur à Maxime & à Balbin lorsqu'ils y montérent. Aux portes de l'Italie ils voyoient un ennemi redoutable par ses forces & par sa cruauté, contre lequel il falloit pousser la guerre à toute outrance sans aucune espérance de paix, sans autre alternative que celle de tuer ou de périr. Dans Rome une milice indisciplinée, un peuple turbulent & toujours prêt à se soulever. Ajoûtez la jalousie inévitable entre deux collégues, & la contrariété des humeurs fortifiant celle des intérêts. Le concours de tant de fâcheuses circonstances leur annonçoit les malheurs qu'ils éprouvérent effectivement.

Situation périlleuse des deux Empereurs.

Après qu'ils se furent acquittés du premier devoir que leur imposoient les bienséances, & qu'ils eurent fait rendre par le Sénat un Decret pour mettre les

Leurs premiers soins. Maxime part pour la guerre.

deux

Cap. Max. & Balb. 4. & 5. deux Gordiens au rang des Dieux ; après qu'ils eurent pourvu aux deux grandes charges de Préfet de la Ville & de Préfet du Prétoire, dont l'une fut donnée à Sabinus, apparemment celui qui avoit ouvert l'avis de les nommer Empereurs, & l'autre à Pinarius Valens, oncle de Maxime ; ils partagérent entre eux le soin Id. ibid. 8. des affaires. Maxime, comme le plus guerrier, se chargea de marcher contre l'ennemi : Balbin resta dans la ville pour y maintenir la tranquillité.

Il donne avant que de partir des combats de gladiateurs.

Quelque pressant que fût le danger de la part de Maximin, les Romains étoient si follement amateurs des spectacles, qu'il fallut que Maxime leur en donnât avant que de partir, piéces de théatre, courses dans le Cirque, combats de gladiateurs. Sur ce dernier article Capitolin nous fournit une anecdote, qui ne doit point être omise. Il assûre que c'étoit une loi que les Empereurs donnassent des combats de gladiateurs avant que de se mettre en marche pour la guerre. Il allégue deux raisons de cet usage. La première étoit la superstition. Les Romains s'imaginoient par l'effusion du sang dans la ville contenter les Divinités malfaisantes, & leur procurer d'avance une compensation pour le sang des soldats qu'elles épargneroient. L'autre motif se rapportoit à une fin moins absurde. On vouloit, dit l'Ecrivain cité, encourager ceux qui alloient à la guerre par

par l'exemple du courage des gladiateurs, & familiariser leurs yeux avec le sang. Quoi qu'il en soit & de l'usage & des raisons sur lesquelles on le dit fondé, à peine Maxime étoit-il parti, qu'un (a) trouble affreux qui s'excita dans Rome, & qui mit la ville en danger de périr, manifesta & la mauvaise disposition des esprits, & l'incapacité de Balbin.

Maxime avoit laissé dans Rome une grande partie des Prétoriens, principalement les plus vieux soldats. Plusieurs d'entre eux vinrent avec une grande foule de citoyens du peuple s'attrouper autour de la porte du Sénat, qui délibéroit actuellement sur les affaires de la République : & même deux ou trois, poussés par la curiosité, firent si bien qu'ils entrérent dans le lieu de l'assemblée, & se placérent, pour mieux entendre, près de l'autel de la Victoire. Ils étoient en habit de paix & sans armes : & au contraire tous les Sénateurs étoient armés, parce que dans la situation des choses, dans le mouvement général qui agitoit la ville & tout l'Etat, ils craignoient à chaque instant quelque danger subit & imprévu, contre lequel il leur paroissoit sage de se précautionner. Gallicanus personnage Consulaire, & Mécénas ancien Pré-

Sédition terrible dans Rome, & combats entre le peuple & les Prétoriens. *Herod. & Capit. Maxim. 20. & Gord. 22. & Max. & Balb. 9. & 10.*

(a) *Capitolin se contredit, & est plein de brouilleries dans les différens récits qu'il donne de cette sédition. Je suivrai principalement Hérodien.*

Préteur, caractéres vifs & impétueux, ayant apperçu les soldats dont je parle, en prirent ombrage; & par une violence aussi téméraire qu'injuste, ils les attaquent avec leurs poignards qu'ils tirent de dessous leurs robes, & les renversent morts au pied de l'autel de la Victoire. Les autres Prétoriens, effrayés de la mort de leurs camarades, & n'ayant point leurs armes pour se défendre, prennent le parti de fuir vers le camp. Gallicanus sort du Palais, son poignard ensanglanté à la main: il crie qu'il vient de tuer deux espions de Maximin: il accuse tous les Prétoriens d'être dans les mêmes sentimens, & il exhorte le peuple à les poursuivre. Ses exhortations ne furent que trop écoutées, & les Prétoriens poursuivis par une multitude immense, ne trouvérent de sûreté que dans leur camp. Ils s'y enfermérent, & se mirent en défense.

La témérité forcenée de Gallicanus ne s'en tint pas là. Il échauffe de plus en plus la populace, & l'engage à attaquer le camp. Pour cela il lui fournit des armes, en faisant ouvrir les arsenaux: un grand nombre s'armérent de tout ce qu'ils trouvérent sous leur main: les gladiateurs, qu'on tenoit rassemblés & que l'on formoit en diverses écoles, se joignirent au peuple; & Gallicanus à la tête de cette troupe confuse & tumultueuse, vint livrer l'assaut au camp des Prétoriens. Ceux-ci, bien armés & dressés à

tous

tous les exercices militaires, n'eurent pas de peine à rendre inutile une pareille attaque. Enfin le peuple se lassa, & sur le soir chacun songea à se retirer chez soi. Les Prétoriens voyant leurs adversaires qui tournoient le dos & marchoient négligemment comme s'ils n'avoient rien eu à craindre, sortent sur eux, en font un grand carnage, & rentrent ensuite dans leur camp, dont ils avoient eu soin de ne pas s'écarter beaucoup.

De ce moment il se forma une guerre civile dans Rome. Le Sénat prit parti pour le peuple, & ordonna des levées de troupes. Les Prétoriens de leur côté, quoiqu'en petit nombre vis-à-vis d'une multitude infinie, se défendirent avec tout l'avantage que leur donnoit leur expérience dans la guerre, & une place bien fortifiée : & jamais le peuple ne put réussir à faire bréche à leur camp.

Il me paroît étonnant que dans un mouvement si terrible il ne soit fait aucune mention ni du Préfet de la ville, ni du Préfet des cohortes Prétoriennes. Peut-être devons-nous nous en prendre à la négligence des Historiens. Balbin lui-même ne fait pas ici un beau personnage. Renfermé dans son Palais, il publioit des Edits pour exhorter le peuple à la paix : il promettoit amnistie aux soldats, qui ne semblent pourtant pas avoir été les plus coupables ; & aucun des deux partis ne l'écoutoit : leur fureur réciproque

s'allumoit par les obstacles.

Les Généraux du peuple s'avisérent d'un expédient pour vaincre l'obstination des Prétoriens, & ils coupérent les canaux qui portoient l'eau dans leur camp. Les Prétoriens au désespoir font une sortie : il se livre un combat qui fut longtems disputé, mais dans lequel le peuple enfin succomba & prit la fuite. Des vainqueurs le poursuivent l'épée dans les reins, & entrent dans la ville : mais là ils se virent assaillis d'une grêle de pierres & de tuiles, qu'on leur lançoit de dessus les toits des maisons. Ils ne balancérent pas à y mettre le feu. L'incendie devint furieux : il consuma tout un quartier, qui excédoit en étendue & en richesses les plus grandes & les plus opulentes villes de l'Empire.

Il paroît que la violence du mal força Balbin de sortir de son inaction. Il se présenta, il voulut interposer son autorité pour appaiser le désordre. On le méprisa, & il fut même blessé, les uns disent d'une pierre lancée contre lui, les autres d'un coup de bâton. L'unique reméde fut de montrer aux séditieux le jeune César Gordien, qui étoit adoré également des deux partis. Le nom qu'il portoit, la vénération pour la mémoire de son ayeul & de son oncle, le rendoient infiniment cher au peuple & aux soldats. On le produisit monté sur les épaules d'un homme de la plus haute taille,

L'aspect du jeune César Gordien calme les esprits.

le, & dès qu'il parut avec la pourpre Impériale, les esprits se calmérent, & le tumulte cessa.

Le Sénat jouit ainsi de quelque tranquillité, & put se livrer uniquement aux soins de la guerre, pour laquelle il prit les mesures les mieux entendues. Il s'agissoit d'empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Le Sénat envoya dans toutes les villes qui pouvoient se trouver sur sa route des hommes titrés & qui eussent de l'expérience dans l'art militaire, & il leur donna tout pouvoir pour rétablir les fortifications, lever des troupes, faire en un mot tout ce qui seroit nécessaire pour mettre leurs places en état de défense. Il ordonna qu'on abandonnât tous les lieux qui n'étoient pas fortifiés, & que les habitans se retirassent dans les villes avec leurs grains, leurs bestiaux, & tout ce qu'ils possédoient, afin que quand même l'ennemi pénétreroit dans le pays, il ne trouvât rien pour faire subsister son armée. Des défenses furent portées dans toutes les provinces de fournir aucunes provisions soit de guerre, soit de bouche à Maximin, avec menaces de traiter en ennemi public quiconque lui prêteroit aucune aide. Enfin l'on poussa la précaution jusqu'à faire garder tous les ports & toutes les rades de l'Italie, & à barricader tous les grands chemins, & même les chemins de traverses, afin que rien ne pût passer qui ne

Mesure prises par le Sénat pour empêcher l'entrée de Maximin en Italie.

Cap. Maxim. 21. & Max. & Balb. 10. & 11.

Herod. L. VIII.

fût visité & examiné, & que l'ennemi public ne reçût ni nouvelles ni secours par quelque voie que ce pût être. Maxime, qui devoit présider à l'exécution de ses différens ordres, se transporta à Ravenne, pour être plus à portée de l'ennemi, qui arrivoit par les Alpes Panoniennes.

Causes du retardement de Maximin. *Tillem.*

Maximin n'avoit pas fait beaucoup de diligence. Car c'est au mois de Mai de l'an de J. C. 237. que les Gordiens furent proclamés Empereurs en Afrique, & son armée n'arriva aux portes de l'Italie qu'au commencement du printems de l'an 238. J'ai rapporté la principale cause de ce retardement, sçavoir la froideur que Maximin trouva dans ses troupes pour ses intérêts. Il lui fallut du tems pour rechauffer dans leurs cœurs un zèle éteint par sa mauvaise conduite. Nous pouvons ajoûter que le dessein d'entrer en armes en Italie ayant été pris en conséquence d'un mouvement subit & imprévu, les préparatifs d'une telle entreprise traînérent nécessairement en longueur. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut attribuer ce délai au caractére de Maximin, qui poussoit l'activité jusqu'à l'emportement & la fureur.

Herod. L. VII.

Capit. Maxim. 20.

A la nouvelle de la mort des Gordiens, il avoit conçu quelque espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il traitoit de rebelles. Mais l'élection des Empereurs Maxime & Balbin lui prou-

prouva que la haine du Sénat étoit irréconciliable, & que la force des armes pouvoit seule réduire des cœurs aussi ulcérés. Il employa donc le reste de l'année à faire des apprêts formidables : & voici de quelle maniére il disposa sa marche, lorsqu'il approcha de l'Italie au tems que j'ai marqué.

Il venoit de Sirmium : & quand il se vit près d'Emona (a), derniére ville de la Pannonie au pied des Alpes, après avoir sacrifié aux Dieux tutélaires du païs, afin qu'ils favorisassent son entrée en Italie, il fit son avant-garde de ses Légions formées en bataillons quarrés, qui avoient pourtant plus de profondeur que de front. A la suite il plaça les bagages. Il fermoit lui-même la marche avec sa garde Prétorienne. Il avoit jetté sur les aîles toute sa cavalerie, qui étoit partie bardés de fer, partie composée de Germains ; & tout ce qu'il avoit de troupes légéres, gens de trait Maures, archers Osrhoéniens. Il arriva en cet ordre à Emona, faisant observer sur la route une exacte discipline, afin de se concilier la faveur des peuples. En approchant de l'Italie, il trouve la ville d'Emona déserte. *Herod. VII. & VIII. Capit. Maxim. 20.*

Ses coureurs, qui précédoient l'armée, vinrent lui apprendre que la ville d'Emona étoit déserte, & sans aucun habitant : ce qui d'abord lui causa de la joie, dans la pensée que la terreur seule de

(a) *Laubach dans la Carniole.*

de ses armes mettoit en fuite ses ennemis, & lui livreroit avec la même facilité toutes les places d'Italie. Mais lorsqu'il sçut que cette désertion ne s'étoit point faite précipitamment & en désordre, qu'il y paroissoit visiblement du dessein, que les habitans en se retirant avoient emporté toutes leurs richesses & toutes leurs provisions, & brûlé ce qu'ils ne pouvoient emporter, ensorte qu'il ne trouveroit dans cette ville ni dans les campagnes qui l'environnoient aucune ressource de subsistance ni pour les hommes ni pour les animaux, il changea de sentiment: & ses troupes mêmes commencérent à murmurer, parce que s'étant flattées que l'Italie leur fourniroit des vivres en abondance, elles s'en voyoient manquer dès les premiéres approches. Il voulut, suivant son caractére, arrêter l'indocilité & la mutinerie des soldats par les voies de rigueur, & il ne réussit qu'à s'en faire haïr.

Il passe les Alpes, & arrive près d'Aquilée.

Il traversa les Alpes sans rencontrer aucun ennemi qui lui en disputât le passage, & il en conçut un heureux augure. Il recommença à croire que les peuples de l'Italie, qui n'avoient point profité des avantages qu'ils pouvoient prendre sur lui dans les défilés de ces montagnes, ne songeoient point à lui faire résistance. Les nouvelles qui lui vinrent d'Aquilée, le détrompérent. Il apprit que cette place, la premiére d'Italie qu'il dût

Herod. L. VIII. & Capit. Maxim. 21-23.

dût trouver en son chemin, fermoit ses portes, & se montroit disposée à se bien défendre; que les troupes Pannoniennes, qui faisoient la tête de son armée, & en qui il mettoit une singuliére confiance, parce qu'elles l'avoient les premiéres nommé Empereur, & s'étoient toujours distinguées par leur zèle pour son service, s'étant approchées des murailles de la ville, les avoient trouvé bordées de gens armés, & qu'ayant tenté d'insulter la place, elles avoient été repoussées avec perte. Maximin, persuadé que tout devoit plier devant lui, attribua le mauvais succès des Pannoniens à leur négligence & à leur mollesse, & il ne doutoit pas que la ville ne se rendît dès qu'il paroîtroit lui-même avec son armée devant les murs. Il se trompoit encore dans cette pensée, comme l'événement le lui prouva.

Précautions que le Sénat avoit prises pour arrêter Maximin devant cette place.

En effet le Sénat avoit choisi Aquilée pour en faire sa place d'armes dans la guerre contre Maximin. C'étoit alors une ville bien peuplée, riche & florissante par le commerce d'Italie & de l'Illyrie, dont elle étoit le centre. Les fortifications par lesquelles autrefois on avoit pris soin de la munir, étoient tombées dans un grand délabrement pendant une paix de plusieurs siécles. Le Sénat les fit réparer: il mit dans la place une forte garnison, à laquelle il donna pour Commandans deux Consulaires, Ménophile & Crispinus,

pinus, tous deux gens de mérite & de tête. Ménophile avoit commandé les troupes avec honneur dans la Mœsie pendant trois ans sous Alexandre : & Crispinus, dont le département propre paroît avoir été de gouverner l'intérieur de la ville, avoit de la douceur, de la dignité, & le talent de la parole. Ces deux Gouverneurs eurent une extrême attention à bien approvisionner leur place, & on y étoit dans l'abondance de toutes choses quand Maximin arriva.

Maximin sollicite inutilement les habitans de lui ouvrir leurs portes.

Ce Prince, lorsqu'il fut instruit de l'état des choses, vit bien qu'Aquilée ne seroit pas pour lui une facile conquête; & tout fier qu'il étoit, il jugea à propos d'employer les voies d'insinuation, avant que de recourir à la force. Il avoit dans son armée un Tribun natif de la ville même d'Aquilée, & dont toute la famille y étoit enfermée actuellement. Cet Officier, qui lui parut propre à se faire écouter de ses concitoyens, vint de sa part au pied des murs avec quelques Centurions, & delà il exhorta les habitans à rentrer dans leur devoir, & dans l'obéissance envers leur légitime Souverain, leur représentant d'une part les maux affreux auxquels ils s'exposoient, & de l'autre leur promettant une amnistie, en laquelle ils devoient prendre d'autant plus aisément confiance, qu'ils la méritoient, puisqu'ils n'étoient coupables que de s'être laissé séduire par les artifices

ces des auteurs de la rebellion. Le peuple qui bordoit les murailles, ne laissoit pas de prêter l'oreille aux paroles du Tribun : l'idée de la paix est toujours flatteuse par elle-même. Crispinus accourt, & détruit une impression par une autre. Il rappelle aux habitans leurs engagemens envers le Sénat & le peuple Romain : il les détourne d'ajoûter foi aux promesses d'un tyran cruel & trompeur : il leur fait envisager la gloire de devenir les sauveurs de l'Italie : il les assûre de la victoire, qui leur est annoncée par les entrailles des victimes, & par les oracles de leur Dieu Apollon Bélénus. Ce Dieu, que nous avons nommé ailleurs comme l'un des objets de la vénération religieuse des anciens Gaulois, étoit honoré d'un culte spécial à Aquilée : & dans la circonstance dont il s'agit, plusieurs des assiégeans, après le mauvais succès de leur entreprise, témoignérent qu'ils l'avoient vû dans les airs combattre pour la ville : soit, dit Hérodien, que l'apparition ait été réelle, soit que ceux qui la débitérent l'eussent inventée pour couvrir leur honte. Les représentations de Crispinus eurent leur effet, & Maximin se convainquit enfin de la nécessité d'assiéger la place dans les formes.

Hist. Rom. T. XII. pag. 250.

Il vient assiéger la place.

La riviére de Lisonzo l'arrêta pendant trois jours. Ce n'est, à proprement parler, qu'un torrent, mais qui grossi alors par les neiges fondues rouloit de gran-

des eaux avec beaucoup d'impétuosité : & un beau pont de pierres, que les Empereurs y avoient anciennement bâti, venoit d'être détruit par les habitans d'Aquilée, qui n'en étoient qu'à quatre ou cinq lieues. Il n'étoit pas possible à une armée de traverser cette riviére sans pont : & quelques cavaliers Germains, qui voulurent en faire l'essai, parce qu'ils étoient accoutumés à passer dans leur pays les plus grands fleuves à la nage, furent entraînés par la rapidité du torrent, & périrent avec leurs chevaux. Maximin, qui n'avoit point de bateaux, fut obligé de faire un pont avec des futailles liées ensemble, & recouvertes de brossailles & de terre ; & toute son armée passa sur ce pont.

En arrivant devant la place, Maximin brûla d'abord & ravagea les fauxbourgs, bien ornés, bien bâtis, remplis de jardins, que les habitans, par une attache naturelle à leurs possessions, avoient épargnés. Les ennemis arrachérent les vignes, coupérent les arbres, & s'en servirent, aussi-bien que des bois des maisons qu'ils jettoient bas, pour construire des machines de guerre.

Vigoureuse defense des habitans.

Capit Maxim. jun 7. & Max. & Balb. 11.

Après un jour de repos, ils commencérent les attaques, & s'y portérent avec furie. Les assiégés les reçurent bien, & leur opposérent une pareille vigueur. Tout étoit soldat dans la ville. Les femmes mêmes donnérent leurs cheveux

pour

pour être employés aux machines destinées à lancer des traits. Ils firent grand usage dans leur défense de poix & de résine bouillantes, qu'ils versoient à pleins tonneaux sur les assaillans. Il se livra ainsi plusieurs combats, dans lesquels les troupes de Maximin souffrirent beaucoup, sans pouvoir jamais parvenir à faire bréche à la muraille. Le courage des assiégés croissoit par le succès, pendant qu'au contraire les assiégeans rebutés de l'inutilité de leurs efforts, se dégoûtoient d'une cause détestée de tout l'Empire, & peu heureuse. Ajoûtez la disette extrême à laquelle ils étoient réduits, ne recevant aucun convoi de tout le pays qui étoit devant eux, & n'ayant communication qu'avec la Pannonie, qu'ils avoient mangée : au lieu que la ville abondamment fournie nourrissoit à l'aise ses habitans, ensorte que l'armée de Maximin sembloit plutôt assiégée qu'assiégeante. La férocité du Prince acheva de mettre le comble au mécontentement & au désespoir des soldats. Ce Barbare, accoutumé à toujours vaincre, entroit en fureur à la vue d'une résistance dont il ne pouvoit triompher. Il étoit encore aigri par les insultes dont les assiégés l'accabloient lui & son fils. La haine qu'ils avoient contre lui, s'étoit tournée en mépris depuis qu'ils cessoient de le craindre ; & lorsqu'il s'approchoit des murs, il n'étoit point de reproches in-

Maximin s'attire la haine de ses troupes.

jurieux & outrageans qu'ils ne lui prodiguassent. Maximin outré ne se connoissoit plus. Il déchargeoit sa colére sur ses troupes, qu'il accusoit de timidité & de lâcheté : il punissoit les Officiers par la mort & par l'ignominie. Ainsi haï de tout l'Univers, il eut encore soin de se procurer la haine de ceux qui seuls faisoient sa ressource, & lui servoient de remparts.

Il est massacré avec son fils par les Prétoriens.

Les plus susceptibles de l'esprit de révolte furent les Prétoriens, dont les femmes & les enfans étoient à Rome. Ils s'animérent réciproquement, en se communiquant leurs plaintes sur la longueur d'un siége pénible & meurtrier, dont ils ne voyoient point la fin ; sur la triste nécessité où ils se trouvoient de faire la guerre à l'Italie pour un tyran haï des Dieux & des hommes. De ces plaintes ils passérent aisément à la résolution de se défaire de Maximin : il ne s'agissoit que d'en trouver l'occasion. Ils profitérent d'un jour accordé aux troupes pour se rafraîchir & se reposer de leurs fatigues ; & pendant que les autres soldats dispersés dans le camp, ou tranquilles dans leurs tentes, ne pensoient qu'au délassement, les Prétoriens en armes vont à la tente Impériale sur le midi. Ceux qui faisoient actuellement la garde, se joignirent sans balancer à leurs camarades, & ils arrachérent de leurs drapeaux les images de celui qu'ils ne reconnoissoient plus pour Em-

Empereur. Maximin averti par le bruit, sortit au-devant d'eux, pour essayer de leur imposer en paroissant ne les pas craindre. Ils n'écoutérent point ses discours, ils le massacrérent avec son fils, & leur ayant coupé la tête, ils laissérent les corps en proie aux vautours & aux bêtes carnassiéres. C'est ainsi que Maximin expia le meurtre d'Alexandre son maître & son bienfaiteur, par une catastrophe toute semblable à celle qu'il lui avoit fait éprouver. Son Préfet du Prétoire Anulin, & ceux qui étoient regardés comme ses amis les plus chers, furent tués avec lui. Mr. de Tillemont place cet événement à la fin du mois de Mars l'an de J. C. 238. Maximin pouvoit être âgé de cinquante-cinq ans.

Son fils, qui étoit César, comme nous l'avons dit, & même, selon quelques-uns, Auguste, n'en avoit que vingt & un : jeune Prince, qui fut entraîné par le malheur de son pére, & dont l'Histoire n'a guéres conservé que le souvenir de sa belle figure. Les amis des Gordiens ont extrêmement décrié ses mœurs, mais leur témoignage est suspect. Capitolin le taxe d'une attention curieuse à relever par la parure l'éclat de sa bonne mine. Il l'accuse aussi d'orgueil & d'arrogance. Il dit que pendant que Maximin le pére, malgré sa fierté barbare, se levoit néanmoins pour faire honneur aux personnes illustres qui l'approchoient, le fils demeuroit

Quelques détails sur son fils. *Capit. Max. jun.*

meuroit assis, & qu'il poussa même l'insolence jusqu'à se faire souvent baiser les pieds. Dans un autre endroit le même Ecrivain au contraire plaint le sort du jeune Maximin, comme indigne de la bonté de son caractére ; & il cite un Auteur qui avoit écrit que les Romains furent presque aussi affligés de sa fin tragique, qu'ils eurent de joie de celle de son pére. On voit que ce que nous sçavons de certain sur Maximin le jeune se réduit à bien peu de chose.

Persécution de l'Eglise sous Maximin.

Eus. Hist. Eccl. VI. 28.

Le régne de Maximin dura trois ans & quelques jours, à compter jusqu'au tems de sa mort. J'ai dit que la haine qu'il portoit à la mémoire d'Alexandre, l'engagea à persécuter les Chrétiens, que ce Prince avoit favorisés. Cette persécution n'attaquoit que les Evêques & les Prêtres : & Orose assûre que Maximin en vouloit personnellement à Origéne, qui pourtant échappa à ses fureurs, & le survécut. Dans cette même persécution on abattit les Eglises des Chrétiens : & Mr. de Tillemont observe que c'est-là le plus ancien témoignage formel que nous ayons d'édifices consacrés publiquement par les Chrétiens au culte de leur Religion, & connus pour tels par les Payens. Nous avons vu un trait qui y a rapport sous le régne d'Alexandre Sévére : & c'est peut-être la protection que ce Prince accordoit aux Chrétiens, qui leur donna lieu de bâtir hardiment des Eglises, au

Oros. VII. 19.

Tillem. Persée. de Maximin, art. 6.

lieu des Oratoires secrets qu'ils avoient auparavant dans l'intérieur des maisons.

La mort de Maximin excita d'abord quelque trouble dans l'armée. Les Pannoniens, les Thraces, & autres corps de troupes Barbares, qui avoient principalement contribué à son élevation, conservoient de l'affection pour lui, & le regrettoient. Mais enfin il n'étoit plus : le grand nombre approuvoit sa mort, & s'en réjouissoit. Il fallut que les plus foibles cédassent, & se laissassent entraîner par le vœu général. Les Maximins ne furent plus traités que de tyrans : les restes de leurs cadavres furent jettés à la riviére, & leurs têtes envoyées à Maxime, qui étoit à Ravenne.

L'armée envoie à Maxime les têtes des Maximins. *Herod. & Capit. Maxim. 24. & Max. & Balb. 11.*

Toute l'armée d'un commun accord se présenta alors devant les murs d'Aquilée, non plus hostilement, mais sans armes, & avec des dispositions pacifiques, annonçant la mort de Maximin, & demandant que les portes de la ville fussent ouvertes, & que l'on ne regardât plus comme ennemis ceux qui avoient cessé de l'être. Les Gouverneurs de la place ne se hâtérent point d'ajoûter foi à ces discours. Ils usérent d'une sage défiance, & commencérent par proposer à la vénération de l'armée les images des deux Augustes, Maxime & Balbin, & de Gordien César. L'armée leur ayant rendu sans difficulté ses hommages, comme à ses Princes légitimes, la paix fut établie

Les hostilités cessent entre l'armée & la ville d'Aquilée.

blie entre la ville & le camp, mais non pas la pleine liberté du commerce. Les portes d'Aquilée restérent fermées : seulement de dessus les murs on fournissoit aux Officiers & aux soldats les vivres & tous les rafraîchissemens dont ils avoient besoin ; & ils comprirent mieux que jamais, combien le siége d'une ville si abondamment approvisionnée auroit été long pour eux, & d'un succès incertain. Les choses demeurérent en cet état mitoyen, qui laissoit subsister des vestiges de division, jusqu'à ce que l'on eût reçu les ordres de Maxime.

Maxime se transporte de Ravenne à Aquilée.

Ce Prince étoit, comme je l'ai dit, à Ravenne, occupé du soin d'assembler des forces pour une guerre, qu'il lui falloit faire, disoit-il, non contre un homme, mais contre un Cyclope. Toute l'élite de la jeunesse d'Italie se rendoit auprès de lui ; & il lui étoit venu un secours considérable de la Germanie, qu'il avoit autrefois gouvernée avec équité & avec sagesse, & qui en ayant retenu le souvenir se portoit ardemment à le seconder Empereur. Son plan étoit de laisser Maximin se consumer au siége d'Aquilée, qu'il sçavoit être en état de tenir longtems ; & d'aller, lorsque le moment seroit venu, avec des troupes lestes & fraîches tomber sur une armée diminuée pour le nombre, & épuisée de fatigues.

Pendant qu'il préparoit toutes choses pour ce dessein, non sans quelque inquiétude

étude sur le succès, arrivent les cavaliers qui lui apportoient les têtes des deux Maximins. On peut juger quelle fut sa joie d'une victoire si imprévue, & pour laquelle il n'avoit pas même tiré l'épée. Il offrit sur le champ aux Dieux des sacrifices d'action de graces, & la nouvelle s'étant répandue en un instant dans toute la ville de Ravenne, partout les autels fumoient du sang des victimes. Maxime, après avoir envoyé les têtes des Maximins à Rome par les mêmes cavaliers qui les lui avoient apportées, partit lui-même pour Aquilée.

A sa venue les portes s'ouvrirent, & toute apparence de siége & de guerre cessa. On ne peut pas douter qu'il n'ait loué & récompensé la fidélité & le zèle des habitans de cette ville, qui avoit été le boulevard de l'Italie & de l'Empire. Il y reçut les députations de toutes les villes voisines, qui lui envoyérent leurs Magistrats vêtus de blanc, couronnés de lauriers, & portant les statues de leurs Dieux, & tout ce qu'il y avoit d'ornemens plus précieux dans leurs temples. L'armée qui avoit assiégé Aquilée se présenta aussi à lui, rangée en ordre, & portant des branches de laurier. Elle le reconnut d'un consentement qui paroissoit unanime. Mais il étoit déja arrivé du changement dans les esprits. La jalousie pour les droits du corps se réveilloit ; & un grand nombre de soldats conservoient

ent dans leur cœur un ſecret dépit, de ce que l'Empereur qui leur devoit ſon élévation, étoit remplacé par des ſucceſſeurs du choix du Sénat.

Son diſcours à l'armée.

Maxime n'ignoroit pas ces diſpoſitions, & il régla ſur ce point de vue le diſcours qu'il leur tint le troiſiéme jour depuis ſon arrivée. Il les aſſembla dans la plaine, & étant monté ſur ſon tribunal, il les félicita d'abord de ce qu'ils étoient rentrés dans le devoir & avoient renoué les engagemens du ſerment qui les lioit aux légitimes Empereurs. Il leur fit obſerver que le Sénat & le peuple avoient uſé de leur droit, en donnant des chefs à l'„ Empire. Car, ajoûta-t-il, l'Empire n'eſt „ point le domaine d'un ſeul. Il apparti„ ent en commun au Sénat & au peuple, „ à remonter juſqu'aux premiéres origi„ nes : c'eſt dans la ville de Rome que ré„ ſide la fortune publique, & nous ſom„ mes délégués pour adminiſtrer & gou„ verner les affaires de l'Etat avec vo„ tre ſecours. L'obſervation de la bon„ ne diſcipline, & une obéiſſance reſpec„ tueuſe de votre part envers ceux qui „ ſont revêtus du commandement, vous „ procureront des établiſſemens avan„ tageux, & un heureux calme à l'Uni„ vers". Maxime termina ſon diſcours par leur ôter toute inquiétude ſur le paſſé, en leur promettant une amniſtie de bonne foi, & déclarant que le jour où il leur parloit devoit être regardé par eux com-

comme l'époque d'un Traité d'alliance, & le gage d'une bienveillance & d'une union éternelles. Pour établir cette union, il y joignit l'amorce alors nécessaire auprès des soldats, & il leur promit une magnifique distribution d'argent.

Il la sépare.

Il prit ensuite une précaution sage en séparant cette armée. Il renvoya les Légions & les autres troupes dans leurs quartiers, & dans les provinces d'où Maximin & Alexandre les avoient tirées ; & il n'emmena avec lui à Rome, que les Prétoriens, les nouvelles levées faites par Balbin, & les Germains, sur l'affection & sur la fidélité desquels il comptoit pleinement.

Joie extrême dans Rome.

A Rome tout étoit dans la joie. Il n'est pas possible d'exprimer les transports d'allégresse qu'y avoit causé la nouvelle de la mort des Maximins. Le courier, qui n'avoit été que quatre jours en chemin depuis Aquilée, arriva pendant que Balbin assistoit avec le jeune César Gordien à des jeux, que n'avoient pu interrompre même les dangers d'une guerre si voisine & si redoutable. Aussitôt que l'on sçut dans l'assemblée ce que le courier apportoit, le spectacle se sépara. Occupés d'un seul objet les Sénateurs se rendirent au lieu destiné à leurs délibérations, & le peuple courut à la place publique. Dans le Sénat ce ne furent qu'acclamations & qu'applaudissemens, mêlés des témoignages les plus énergiques
de

de déteſtation contre la mémoire des Maximins. On décerna aux Empereurs des ſtatues triomphales, & de ſolennelles actions de graces aux Dieux. Le peuple avoit prévenu ce Decret par ſon empreſſement à ſe répandre dans tous les temples. Tout âge, tout ſexe y couroit en foule. Les citoyens dans une eſpéce d'enthouſiaſme ſe répétoient les uns aux autres la bonne nouvelle, ſe félicitoient, s'embraſſoient mutuellement. La joie étoit auſſi exceſſive qu'univerſelle. Mais perſonne n'y fut plus ſenſible que Balbin, qui naturellement timide avoit été juſques-là frappé d'une telle crainte, qu-il ne pouvoit entendre le nom de Maximin ſans trembler. Alors, accompagné des Magiſtrats & de tout le Sénat, il offrit une hécatombe : & le zèle des particuliers ne fut pas moins vif. Chacun ſe croyant délivré d'une hache tranchante qui menaçoit ſa perſonne & ſa vie, s'efforçoit de témoigner ſa reconnoiſſance aux Dieux par des ſacrifices.

La joie publique ſe renouvella à la vue des têtes des Maximins apportées à Rome par les cavaliers qui les avoient préſentées à Maxime. Elles furent données en ſpectacle & portées au haut d'une pique dans toutes les rues de Rome : & la populace, dans l'ivreſſe de ſa joie, les inſulta, les outragea en mille maniéres, & enfin les brûla dans le champ de Mars.

Retour triom-

Le retour de Maxime à Rome fut un

vrai

vrai triomphe. On lui avoit déjà envoyé à Aquilée pour le féliciter une députation solennelle de vingt Sénateurs, dont quatre Consulaires, huit anciens Préteurs, & huit anciens Questeurs. Lorsqu'il revint, & qu'il fut proche des murs de la Capitale, Balbin son collégue, le jeune César, tout le Sénat, & une foule innombrable de peuple sortit au-devant de lui. Il fut reçu comme un libérateur, comme un sauveur. Quoique la guerre eût été terminée sans lui, on ne lui en attribuoit pas moins l'honneur de la victoire : & véritablement les bons ordres qu'il avoit donnés pour arrêter & rendre inutiles les efforts de Maximin, en étoient la principale cause.

phant de Maxime. Herod. & Capit. Max. & Balb. 12-14.

Dans la joie commune de tous les Ordres, les soldats seuls paroissoient tristes & mécontens. Les discours de Maximin, l'amnistie offerte & assûrée, les largesses promises, rien n'avoit pu les consoler de la nécessité où ils se voyoient d'obéir à des Empereurs qu'ils n'avoient point élus ; & le Sénat augmenta cette mauvaise disposition par ses acclamations imprudentes. Au milieu des applaudissemens dont les Sénateurs combloient Maxime & Balbin, comparant leur fortune avec celle de Maximin, ils s'écriérent : „ Ainsi triomphent les Empereurs „ mis en place par un choix sage : ainsi „ périssent ceux qui s'élévent par la fa„ veur d'une multitude inconsidérée ".

Mécontentement des soldats.

Les

Les soldats n'eurent pas de peine à comprendre que cette censure tomboit directement sur eux : & le ressentiment qu'ils en conçurent, produisit bientôt les plus tristes effets.

Gouvernement sage des deux Empereurs.

Pendant un calme de fort courte durée dont jouirent les deux Empereurs, ils donnérent une idée avantageuse de leur Gouvernement. Ils témoignoient une grande déférence pour le Sénat, rendoient la justice par eux-mêmes, faisoient de sages réglemens, disposoient toutes choses avec vigilance & activité pour la guerre qu'ils prétendoient pousser contre les Perses d'une part, & contre des nations Germaniques ou Scythiques de l'autre. Maxime devoit marcher vers l'Orient, & Balbin du côté du Nord.

Jalousie secréte entre eux.

Néanmoins cette conduite si louable au dehors cachoit un mal funeste, & presque inévitable entre deux collégues qui partagent la souveraine puissance. Ils paroissoient agir en tout de concert, au fond la jalousie les divisoit. Balbin avoit été blessé des éloges donnés à Maxime pour une victoire remportée, disoit-il, sans coup férir, pendant que lui, il avoit essuyé tant de fatigues, & couru tant de risques, pour appaiser une sédition qui menaçoit Rome de sa ruine. D'ailleurs il méprisoit son collégue, comme inférieur à lui pour la naissance; & Maxime de son côté tiroit avantage de sa supériorité dans le mérite des armes, & il

il tournoit en risée la timide foiblesse de Balbin. Tous deux ils se regardoient presque avec des yeux de rivaux ; & chacun aspirant dans son cœur à devenir seul maître, devinoit dans son compagnon la façon de penser qu'il trouvoit en lui-même. Ces divisions n'éclatoient pas ouvertement, mais il en transpiroit des signes non équivoques, qui affligeoient les bons citoyens, & qui donnérent aux Prétoriens l'espérance & la facilité de réussir dans le noir dessein qu'ils tramoient contre leurs Empereurs.

Car cette milice, toujours ennemie de la sagesse & de la vertu dans ses Princes, n'épioit que le moment de tuer Maxime & Balbin. Aux motifs de haine que j'ai allégués, se joignoient la crainte & la défiance. Ils se souvenoient que Sévére, pour venger la mort de Pertinax, avoit cassé le corps entier des Prétoriens. Ils appréhendoient le même traitement de la part des Empereurs régnans : & les Germains, que Maxime avoit amenés avec lui, & qui lui étoient, comme je l'ai dit, singuliérement affectionnés, leur paroissoient des successeurs tout prêts à les remplacer.

Les Prétoriens les surprennent, & les massacrent.

Ils trouvérent l'occasion qu'ils cherchoient dans les jeux Capitolins, qui attiroient toute la ville, ensorte que les Empereurs étoient presque seuls dans leur Palais. Les Prétoriens s'ameutent, & partent en armes pour exécuter leur horrible

rible attentat. Maxime fut averti du danger, & il manda ses fidéles Germains. S'il avoit pu les rassembler autour de sa personne, il lui auroit été aisé de se défendre contre la fureur des meurtriers. Mais Balbin, par un aveuglement aussi étrange que pernicieux, donna des ordres contraires, s'imaginant que l'intention de Maxime étoit de se servir des Germains pour s'emparer seul de la souveraine puissance, & pour se défaire d'un collégue importun. Il ne tira d'autre fruit de ces ombrages si déplacés, que sa perte & celle de Maxime. Les Prétoriens n'ayant à vaincre aucune résistance, entrent dans le Palais, & se rendent maîtres de la personne des deux Empereurs. Ce ne fut pas assez pour eux de leur ôter la vie. Ils poussérent la rage jusqu'à vouloir deshonorer & outrager des Princes si vénérables par la majesté du rang suprême, par leur âge, par leur vertu. Ils les dépouillent, & les traînant par les rues de Rome vers leur camp, ils les frappent au visage, ils leur arrachent les sourcils & les poils de la barbe, ils mêlent en mille maniéres la dérision à la cruauté, & se font un plaisir barbare de prolonger leurs douleurs & d'insulter en eux le caractére d'Empereurs choisis par le Sénat. Enfin lorsqu'ils sçûrent que les Germains accouroient à la défense des Princes, ils finirent leurs tourmens avec leurs vies, & les ayant massacrés ils laissérent leurs corps

corps morts étendus au milieu de la rue, & s'en retournérent au camp. Les Germains, dont le zèle apparemment n'avoit pas grande vivacité, voyant que ceux qu'ils se proposoient de secourir n'étoient plus, ne jugérent pas à propos d'entreprendre pour des morts un combat qui n'avoit plus d'objet, & ils se retirérent tranquillement.

Telle fut la fin déplorable de deux Empereurs capables par leurs talens différens de rétablir la gloire & la splendeur de Rome, si la fureur des soldats le leur eût permis: événement atroce, & tel qu'il ne se trouve rien de plus horrible dans l'histoire d'aucune nation même barbare: fruit amer, mais infaillible, des molles complaisances par lesquelles le Gouvernement des Césars nourrissoit l'insolence des troupes. *Capit. Max. & Balb. 15. & 16.*

Maxime avoit prévu ce triste sort, dès le moment de son élevation à l'Empire. „ Quelle récompense devons-nous nous „ promettre, dit-il à Balbin, si nous dé- „ livrons le genre humain du monstre „ qui le tyrannise? Balbin lui ayant ré- „ pondu, Nous pouvons compter sur la „ reconnoissance & l'amour du Sénat & „ du peuple Romain, & même de l'Uni- „ vers: Ajoûtez, reprit Maxime, & sur „ la haine des soldats, qui nous devien- „ dra funeste." Sa prédiction & celle de Balbin furent également vérifiées. Car ils périrent extrêmement regrettés. Ils

avoient toujours été fort estimés du Sénat, Balbin toujours aimé du peuple: & Maxime lui-même étoit parvenu à s'acquérir l'affection du commun des citoyens, qui d'abord allarmés, comme on l'a vu, de sa sévérité, s'étoient laissé regagner par l'importance du service qu'il avoit rendu & par la modération de son Gouvernement.

Balbin laissa une postérité, qui subsistoit florissante au tems de Dioclétien. L'Histoire ne parle point de celle de Maxime. Il avoit commencé la splendeur de sa maison, & elle finit avec lui.

La mort de ces deux Empereurs est placée par Mr. de Tillemont vers le quinze Juillet de l'an de J. C. 238. Ils avoient régné un peu plus d'un an.



FASTES DU REGNE DE GORDIEN III.

A. R. 989. De C. 238. ANNIUS PIUS ou ULPIUS. ...... PONTIANUS.

Gordien âgé de treize ans est proclamé Auguste par les soldats, & reconnu par le Sénat & par le peuple.

Il est d'abord gouverné par des Eunuques,

ques, & des Ministres avides & trompeurs, qui abusent de leur pouvoir.

M. ANTONIUS GORDIANUS AUGUSTUS. A. R. 990. De C. 239.
...... AVIOLA.

...... SABINUS. A. R. 991.
...... VENUSTUS. De C. 240.

Révolte de Sabinien en Afrique, promptement étouffée.

M. ANTONIUS GORDIANUS AUGUSTUS II. A. R. 992. De C. 241.
...... POMPEIANUS.

Sapor, fils d'Artaxerxès, Roi des Perses, attaque l'Empire Romain.

Gordien épouse la fille de Mysithée, & le fait son Préfet du Prétoire. De ce moment tout est réformé dans l'Etat par la sage administration de Mysithée.

Tremblemens de terre.

Premiére mention des Francs dans l'Histoire.

C. VETTIUS AUFIDIUS ATTICUS. A. R. 993.
C. ASINIUS PRÆTEXTATUS. De C. 242.

Gordien part de Rome pour aller faire la guerre aux Perses.

Il passe par la Mœsie & par la Thrace, défait les Barbares, apparemment Sarmates & Gots, répandus dans ces contrées, & souffre pourtant un échec de la part des Alains.

Arrivé en Syrie, il en chasse les Perses,

 les

les pourſuit en Méſopotamie, bat Sapor près de Réſæna, reprend Carres & Niſibe.

Triomphe décerné à Gordien par le Sénat: honneurs ſinguliers rendus à Myſithée.

A.R.994. . . . . . . ARRIANUS.

De C.243. . . . . . . PAPUS.

Une partie des faits rapportés ſous l'année précédente peut appartenir à celle-ci.

Mort de Myſithée, hâtée par le crime de Philippe, qui lui ſuccéda dans la charge de Préfet du Prétoire.

On a dit que Philippe étoit Chrétien, ce qui ne paroît point prouvé.

A.R 995. . . . . . . PEREGRINUS.

De C.244. . . . . . ÆMILIANUS.

Arguntlis Roi des Scythes ravage les terres de ſon voiſinage.

Philippe par ſes manœuvres perfides irrite les ſoldats contre Gordien, lui ôte la vie à Zaïthe dans la Méſopotamie, & ſe fait nommer Empereur vers le commencement du mois de Mars.

Il affecte d'honorer la mémoire de celui qu'il avoit tué.

Gordien fut mis au rang des Dieux.

Tombeau de ce jeune & infortuné Prince près de Circéſium, ville bâtie au confluent du Chaboras & de l'Euphrate.

Cenſorin & Hérodien ont écrit ſous Gordien.

GOR-

GORDIEN III.

§. IV.

Gordien César est proclamé Auguste par les soldats, & reçonnu par le Sénat & par le peuple. Qualités aimables du jeune Empereur. Il est d'abord livré à des Ministres intéressés & corrompus, qui abusent de leur pouvoir. Révolte de Sabinien promptement étouffée. Mysithée devient beau-pére & Préfet du Prétoire de Gordien. Conduite admirable de ce Ministre. Les Perses attaquent l'Empire Romain. Gordien se transporte en Orient, & y fait la guerre avec gloire. Mort de Mysithée. Philippe est fait Préfet du Prétoire en sa place. Il est peu probable que Philippe ait été Chrétien. Il ôte la vie à Gordien, & se fait nommer Empereur par les soldats. Il affecte d'honorer la mémoire du Prince qu'il a tué. La mort de Gordien fut vengée. Son Epitaphe. Il eut plus de douceur dans le caractére que de talens. Privilége accordé à sa famille. Tremblemens de terre sous son régne. Incursions d'Argunthis Roi des Scythes. Premiére mention des Francs dans l'Histoire. Hérodien écrivoit sous le régne de Gordien. Livre de Censorin de Die Natali.

Gordien César est proclamé Auguste par les soldats, & reconnu par le sénat & par le peuple.
Herod. Lib. VIII. & Capit. Gord. 21. & Max. & Balb. 14.

ROME, dans les tems dont nous faisons l'Histoire, étoit tombée dans une véritable anarchie. La force y décidoit de toutes choses : les loix & les mœurs n'y pouvoient rien. Jamais crime ne fut plus horrible que le meurtre de Maxime & de Balbin : & il ne fut pas même question d'en faire porter la juste peine à ceux qui en étoient les auteurs. Ils s'assûrérent l'impunité en proclamant Auguste le jeune Gordien César.

Ils se hâtérent de le prendre au milieu d'eux, & de l'emmener dans leur camp ; & se faisant un mérite de leur énorme assassinat, ils crioient à la multitude des citoyens consternés, qu'ils venoient de la délivrer de Princes qui lui avoient été desagréables dès le premier instant, & qu'ils lui donnoient pour Empereur celui qu'elle chérissoit, & qu'elle avoit fait déjà décorer du titre de César. Il n'en fallut pas davantage pour tourner les esprits. Maxime & Balbin furent oubliés, comme s'ils n'eussent jamais existé : Gordien, âgé de treize ans, fut reconnu & par le peuple & par le Sénat avec toutes les démonstrations possibles de joie & de félicitation.

Qualités aimables du jeune Empereur.
Capit. Gord. 31.

Il est vrai que ce jeune Prince, outre la recommandation de son nom, avoit en sa personne tout ce qui étoit capable de lui gagner les cœurs : beau de visage, gai, ouvert, des maniéres douces, un commerce facile, du goût pour les Let-

tres.

tres. Auffi fut-il tendrement aimé. Le Sénat, le peuple, les foldats l'appelloient leur fils: il faifoit les délices du monde entier.

Nos mémoires, déformais de plus en plus défectueux, car Hérodien même nous manque ici, ne nous apprennent point quelles mefures furent prifes pour fuppléer au bas âge d'un Empereur de treize ans. Il avoit été élevé jufques-là fous l'aîle de fa mére Métia Fauftina. On peut croire que cette Princeffe, qui fe trouvoit dans un cas femblable à celui où avoit été Mamée, prétendit n'avoir pas moins d'autorité qu'elle dans le Gouvernement. Mais il s'en fallut de beaucoup qu'elle ne la prît pour modéle dans ce qui regardoit l'éducation de fon fils, & le foin de mettre auprès de lui des Confeillers habiles & fidéles, & d'en écarter tous ceux qui auroient pu le corrompre. Elle le livra à des Eunuques & à des Courtifans avides, qui dans toutes leurs démarches ne confultérent que leur intérêt, fans s'embaraffer aucunement de l'honneur du Prince. Nous trouvons la peinture des abus qu'ils commirent dans une lettre de Myfithée, qui les réforma; & je crois ne pouvoir mieux faire que de la tranfcrire ici.

Il eft d'abord livré à des Miniftres intéreffés & corrompus, qui abufent de leur pouvoir.

Cap. Gord. 24. & 25.

„ A fon très-honoré Seigneur, fils,
„ & Augufte, Myfithée beaupére & Pré-
„ fet de l'Empereur. C'eft une grande
„ joie pour nous d'avoir effacé la tache

„ de ces triftes tems, où tout étoit ven-
„ du à la Cour par les Eunuques, & par
„ ceux qui fe difoient vos amis, pendant
„ qu'ils étoient vos ennemis les plus
„ pernicieux. Mais le comble de ma joie,
„ c'eft que la réforme vous plaît : enfor-
„ te qu'il eft clair que les fautes des tems
„ précédens ne doivent point vous être
„ imputées. Oui, mon très-redouté Sei-
„ gneur & fils, vous vous en fouvenez :
„ les commandemens militaires étoient
„ donnés fur la recommandation des
„ Eunuques de la chambre ; les fervices
„ demeuroient fans récompenfe ; les ab-
„ folutions & les condamnations indé-
„ pendantes du mérite des caufes, étoi-
„ ent réglées par le caprice ou par l'ar-
„ gent ; le tréfor public étoit pillé &
„ réduit à rien par des fourbes qui dref-
„ foient de concert le piége où ils pré-
„ tendoient vous furprendre, & qui te-
„ noient d'avance confeil entre eux pour
„ convenir du rôle que chacun devoit
„ faire auprès de vous. Par ces artifices
„ ils venoient à bout de chaffer les bons,
„ de mettre en place des hommes per-
„ vers, enfin de vous vendre, comme on
„ vend les chofes qui s'expofent au mar-
„ ché. Graces foient rendues aux Di-
„ eux, de ce que le Gouvernement a été
„ réformé de votre pleine & parfaite vo-
„ lonté. Il m'eft bien doux d'être le beau-
„ pére d'un bon Prince, qui veut s'inf-
„ truire & tout fçavoir par lui-même, &
„ qui

„ qui a chassé d'auprès de sa personne
„ ceux qui abusoient de sa confiance."
Gordien dans sa réponse à cette lettre confirme tous les faits qui y sont avancés. Il remercie Mysithée de lui avoir ouvert les yeux, & il finit par une réflexion tout-à-fait touchante dans la bouche d'un jeune Prince : (a) „ Mon pére, trou-
„ vez bon que je vous dise ce qui est
„ vrai. Le sort d'un Empereur est bien
„ à plaindre. On lui cache la vérité. Il
„ ne peut pas tout voir : il est obligé de
„ s'en rapporter à des hommes qui sont
„ d'intelligence pour le tromper."

Ce que l'on vient de lire renferme à peu près tout ce que nous sçavons des premiéres années de l'Empire de Gordien, jusqu'au tems où il prit Mysithée pour beaupére & pour Ministre. Le reste se réduit aux amusemens des spectacles & des jeux, qui furent prodigués pour gagner l'affection de la multitude, & à la révolte de Sabinien en Afrique. *Cap. Gord. 23.*

Nos Auteurs ne disent point ni qui étoit Sabinien, ni quels motifs l'engagérent à se révolter, ni quelles forces lui donnérent l'espérance de réussir. Il excita un mouvement en Afrique l'an de J. C. 240, dans le dessein de se faire Empereur : il eut un parti, qui ne tint pas long- *Révolte de Sabinien promptement étouffée. Capit. & Zos.*

(a) Mi pater, verum audias velim. Miser est Imperator, apud quem vera reticentur ; qui quum ipse publicè ambulare non possit, necesse est ut audiat, & vel audita, vel à plurimis roborata confirmet.

longtems, & ne fut pas difficile à dissiper : il périt dans cette entreprise mal concertée : du reste la victoire fut douce, & le pardon fut accordé de bonne grace aux rebelles, qui s'empressérent de rentrer dans leur devoir.

Mysithée devient beaupére & Préfet du Prétoire de Gordien. Conduite admirable de ce Ministre.

Ce fut cette même année, ou la suivante, que Gordien épousa pour son bonheur, & pour celui de tout l'Empire, la fille de Mysithée. Elle est nommée dans les médailles Furia Sabinia Tranquillina. Nous ne connoissons ni les ancêtres de Mysithée, ni même de quelle nation il étoit : si ce n'est que son nom, & celui de Timésiclès que lui attribue Zosime, marquent une origine Grecque. Pour ce qui est de sa personne, Capitolin le qualifie homme très-docte & très-éloquent. Mais sa conduite prouve en lui un genre de mérite bien supérieur, & donne lieu de le louer comme Ministre vertueux, & grand homme d'Etat.

Gordien, en épousant sa fille, le fit Préfet du Prétoire, & le mit ainsi à portée de déployer ses talens. J'ai déjà observé plus d'une fois, combien cette charge étoit devenue puissante dans le civil & dans le militaire. Un Préfet du Prétoire étoit alors un principal Ministre, un Lieutenant général du Souverain. Mysithée usa de son pouvoir pour réformer les abus du Gouvernement, ainsi qu'on l'a vu dans sa lettre. Il fit régner la justice & les loix dans les con-

seils du Prince ; & les deux objets de sa politique furent la gloire de son maître, & le bonheur des peuples. En ce qui regarde les troupes, il rétablit la discipline, altérée par les désordres des tems précédens. Le service étoit fructueux chez les Romains, & plusieurs, pour en percevoir les émolumens, y demeuroient ou y entroient au-delà ou en-deçà de l'âge nécessaire pour en supporter les fatigues. Il renvoya ceux qui étoient ou trop vieux ou trop jeunes, & il ne voulut point que personne fût payé par l'Etat, qui ne le servît. Il entroit dans les plus grands détails, jusqu'à examiner par lui-même les armes des soldats. Il sçavoit se faire en même tems craindre & aimer: & le respect pour sa vertu & sa sage conduite faisoit éviter plus de fautes qu'il n'en avoit à punir. En tems de guerre, rien n'égaloit son activité & sa vigilance. En quelque endroit qu'il campât, il avoit soin que le camp fût toujours environné d'un fossé. Il faisoit souvent lui-même la ronde pendant les nuits, & visitoit les corps de garde & les sentinelles. Il avoit si abondamment approvisionné toutes les villes frontiéres, qu'il n'y en avoit aucune qui ne pût nourrir l'Empereur & son armée pendant quinze jours, & les plus grandes pendant une année entiére. Tel étoit Mysithée : & les succès que Gordien remporta avec lui dans la guerre contre les Perses, font voir que ce sa-

Capit. Gord. 28.

ge Ministre étoit encore habile Général.

Les Perses attaquent l'Empire Romain.

Les Perses n'avoient point exercé les armes Romaines depuis Alexandre Sévére. Artaxerxès, le restaurateur de leur nom & de leur Empire, fit pourtant, l'an de J. C. 237. quelques mouvemens, qui pensérent renouveller la guerre. Nous avons vu que Maxime étoit près de marcher contre les Perses, lorsqu'il périt. Sa mort & celle d'Artaxerxès, qui suivit de près, suspendirent apparemment les coups. Artaxerxès en mourant laissa pour fils & successeur Sapor, qui durant trente & un ans qu'il régna, fut le fléau perpétuel des Romains, & leur causa des maux étranges. Il commença la guerre contre eux dès qu'il fut monté sur le trône, & plein de cette audace qu'inspirent la jeunesse & le désir de signaler les prémices d'un nouveau régne, il entra dans la Mésopotamie, prit Nisibe & Carres; & s'il ne se rendit pas maître d'Antioche, au moins il tenoit cette grande vil-

Capit. 27. le en échec, & la serroit de près. Ses progrès furent si grands & si rapides que déjà on le craignoit presque en Italie, & il étoit assez ambitieux & assez hautain pour étendre jusques-là ses vues & ses menaces.

Gordien se transporte en Orient, & y fait la guerre avec gloire.

Gordien se mit en devoir de repousser une si violente attaque. Il fit d'immenses préparatifs de troupes, de munitions de guerre & d'argent. J'ai dit quel soin Mysithée avoit pris des munitions de bouche.

che Lorsque tout fut en état, Gordien ouvrit le temple de Janus, pour marquer que la guerre étoit ouverte: & c'est la derniére fois qu'il soit parlé de cette cérémonie dans l'Histoire. Il partit au printems de l'an de J. C. 242, & il prit son chemin par la Mœsie & par la Thrace. Il y défit les Barbares, apparemment Gots (a) & Sarmates, qui s'étoient répandus dans ces provinces. Il eut pourtant quelque desavantage, mais qui ne doit pas avoir été considérable, contre les Alains, dans les plaines de Philippe. Delà, ayant passé le Détroit, il vint en Syrie, & il poussa la guerre contre les Perses avec une vivacité & un succès qui le couvrirent de gloire. L'effroi de Sapor fut si grand, qu'il abandonna précipitamment tout le pays & toutes les villes dont il s'étoit emparé, se hâtant de retirer ses garnisons, & de remettre les places aux habitans sans les piller: & ses soldats, lorsque poursuivis par les vainqueurs, ils eurent repassé l'Euphrate, dans la joie d'avoir échappé, suivant qu'ils le pensoient, au péril, baisoient cette terre amie qui les mettoit en sûreté. Sapor étoit si pressé de fuir, qu'il envoya à ceux d'Edesse tout l'argent monnoyé de Syrie qu'il emportoit, pour acheter d'eux la liberté du passage. Gordien ayant délivré

Capit. 26. 27.

Petr. Patric. de Legat.

Capit.

(a) *Il est appellé dans une Epitaphe que rapporte Capitolin, n. 34. vainqueur des Gots & des Sarmates.*

livré Antioche, & chassé les ennemis de la Syrie, passa l'Euphrate à son tour, battit Sapor près de la ville de Résæna, reprit Carres & Nisibe, reconquit toute la Mésopotamie, & à la fin de sa seconde campagne il se promettoit d'entrer sur les terres des Perses, & de pénétrer jusqu'à la ville royale de Ctésiphon.

Amm. Marc. L. XXIII. Capit.

C'est en ces termes qu'il écrivit au Sénat: & dans sa lettre il reconnoissoit avec une candeur admirable, qu'il étoit redevable de ses succès à Mysithée, & il recommandoit qu'on en rendît des actions de graces, d'abord aux Dieux, & ensuite au Préfet du Prétoire. Le Sénat décerna le triomphe à l'Empereur, & pour caractériser la victoire sur les Perses, il ordonna que le char seroit tiré par quatre éléphans. Mysithée fut récompensé par l'honneur d'un char triomphal attelé de quatre chevaux, & par une inscription à sa louange, qui subsiste encore à Rome, au moins en partie, & dans laquelle il est qualifié de Pére de l'Empereur, & Tuteur de la République.

Tillem.

Mort de Mysithée. Philippe est fait Préfet du Prétoire en sa place.

Capit. 28. 29.

On lui rendoit justice: & l'evénement ne prouva que trop, que la prospérité de l'Empereur & de l'Empire étoit attachée à sa personne. Il mourut peu de tems après ce qui vient d'être raconté, laissant par testament tout son bien à la République Romaine, ou plutôt à la ville de Rome; & avec lui périt tout le bonheur & toute la gloire de Gordien.

On

On prétendit que sa mort n'avoit point été naturelle, & on soupçonna de l'avoir hâtée Philippe qui lui succéda dans la charge de Préfet du Prétoire. Mysithée étoit attaqué d'une dyssenterie, & on dit qu'au lieu du reméde qui avoit été ordonné par les Médecins, Philippe ayant gagné les personnes qui le servoient, lui en fit donner un qui augmenta le mal, & emporta le malade. Il n'y a nul inconvénient à juger coupable de ce crime celui qui en recueillit le fruit, & qui le couronna ensuite par un autre encore plus grand.

Philippe, M. Julius Philippus, étoit Arabe de nation, né à Bostra dans le petit pays de Trachonite, d'une extraction basse, & même odieuse, s'il est vrai, comme le dit l'Epitome de Victor, qu'il fut fils d'un chef de brigands. Il s'étoit poussé dans le service, au point de pouvoir aspirer à la charge de Préfet du Prétoire, à laquelle réellement Gordien le nomma après la mort de Mysithée. On a dit qu'il étoit Chrétien. Mais si cela est, il me paroît fort étonnant qu'aucun des Auteurs Payens qui ont parlé de lui, n'en ait fait la remarque. Zosime en particulier, qui est plein de venin contre le Christianisme, & qui se plaît à déchirer Constantin par les calomnies les plus atroces, auroit eu belle matiére à s'exercer sur le compte de Philippe. Les Ecrivains Chrétiens, sur l'autorité desquels est

Il est peu probable que Philippe ait été Chrétien. Tillem. not. 1. sur Phil.

est fondée l'opinion du Christianisme de ce Préfet du Prétoire, qui devint bientôt après Empereur, sont sans doute dignes de respect. Mais leurs récits sont si confus, si chargés de circonstances incompatibles entre elles, ou démenties par l'Histoire, que le poids de leur témoignage en est considérablement affoibli. Quoique Mr. de Tillemont incline à s'y rendre, je ne crains point d'avouer que de ce qu'il a écrit sur ce point il résulte dans mon esprit une impression contraire. Si Philippe a fait profession de notre Religion, c'étoit assurément un mauvais Chrétien. Il vaut mieux croire, que né dans le voisinage du pays qui a été le berceau du Christianisme, il pouvoit en avoir pris quelque teinture ; & qu'il le favorisa, comme avoit fait Alexandre Sévére, mais sans se départir des superstitions idolatriques, dont il fit acte étant Empereur.

Il ôte la vie à Gordien, & se fait nommer Empereur par les soldats.

Capit. 29. 30. *Zos.*

La charge de Préfet du Prétoire ne fut considérée par Philippe que comme un degré pour s'élever au trône, & dans cette vue les crimes ne lui coutérent rien. Il se proposa de faire perdre à Gordien l'affection des soldats, & pour cela d'amener la disette dans l'armée. Mysithée avoit pris, ainsi que nous l'avons observé, les plus sages mesures pour y entretenir perpétuellement l'abondance. Philippe dirigea la marche par les campagnes arides de la Mésopotamie, en s'éloignant

gnant des magasins. Il écarta, par des ordres perfides, les bateaux qui portoient les vivres. La faim commença à se faire sentir, & le soldat à murmurer. Philippe tira avantage du désordre dont il étoit l'unique cause. Il fit insinuer par ses émissaires aux troupes, qu'il ne falloit pas s'étonner si les choses alloient mal sous la conduite d'un Prince que son âge mettoit dans le besoin d'être lui-même conduit. Qu'il seroit bien plus utile de donner le commandement à celui qui avoit la capacité & l'expérience pour en bien user. Il gagna même un nombre des principaux Officiers : & enfin les choses en vinrent au point, que toute l'armée demanda Philippe pour Empereur. Gordien & ses amis s'efforcérent de résister à la sédition. Mais la cabale étoit trop forte : il fallut transiger : & par accommodement les soldats ordonnérent (c'est l'expression de l'Historien) que Philippe seroit associé à Gordien, comme son collégue & son tuteur.

Ce n'en fut pas assez pour l'ambition de Philippe. Il prétendit régner seul : & d'ailleurs sçachant combien le nom de Gordien étoit chéri, soit à Rome, soit dans les Provinces ; craignant même de la part des soldats un retour de tendresse vers ce jeune Empereur, lorsque la cause qui avoit produit leur mécontentement seroit cessée ; sentant enfin avec quel desavantage, homme de basse naissance

fance comme il étoit, & parvenu à la souveraine puissance par les plus mauvaises voies, il lutteroit contre un Prince légitimement élu, neveu & petit-fils d'Empereurs, il conclut de ces réflexions qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui tant que Gordien vivroit, & il le fit périr, apparemment par des embûches secrétes.

Capitolin place ici une scéne qui a peu de vraisemblance. Il dit que Gordien traité par Philippe avec orgueil & arrogance, entreprit de secouer un joug odieux, & de faire destituer son oppresseur par les soldats. Que pour cela il monta sur son tribunal, assisté de Métius Gordianus son parent, qui tenoit un rang considérable dans l'armée. Que là il se plaignit aux Officiers & aux soldats assemblés de l'ingratitude & de l'insolence de Philippe; mais que ses plaintes furent méprisées, & ne produisirent aucun effet. Que voyant qu'il avoit le dessous vis-à-vis de son adversaire, il demanda l'égalité avec lui, & qu'elle lui fut refusée. Qu'il proposa qu'on lui conservât au moins le titre de César, & qu'il ne put l'obtenir. Qu'il offrit même de se contenter de la charge de Préfet du Prétoire, & que sa priére ne fut point écoutée. Enfin qu'il se réduisit à demander sûreté pour sa vie, & que Philippe, qui étoit présent, & qui avoit fait toujours une scéne muëtte, laissant agir & parler ses amis, parut ac-

acquiescer d'abord à une supplication si humiliante & si juste ; mais qu'après un moment de réflexion il prit un parti contraire, & ordonna qu'on se saisît de la personne de Gordien, qu'on l'emmenât, & qu'on le mît à mort : ce qui fut exécuté, non sur le champ, mais après un court délai.

Ce récit, qui rend Gordien aussi méprisable, qu'il montre de cruauté & de tyrannie dans Philippe, renferme en lui-même des circonstances mal amenées, mal liées : & de plus si Philippe eût ordonné publiquement la mort de Gordien, il n'auroit pas pu dissimuler, comme il fit, son crime, ni écrire au Sénat que ce jeune Prince étoit mort de maladie. Nous supposerons donc qu'il employa la fraude pour se défaire de lui, & qu'il s'y prit clandestinement. Gordien périt, suivant le sentiment de Mr. de Tillemont, vers le commencement du mois de Mars de l'an de J. C. 244. ayant régné avec le titre d'Auguste cinq ans & environ huit mois. Il pouvoit être dans sa vingtiéme année. *Capit. 31.*

Il affecte d'honorer la mémoire du Prince qu'il a tué.

Eutrop. Amm. Marc. L. XXIII. Capit.

Philippe affecta d'honorer sa mémoire : il lui célébra de magnifiques obséques, & envoya ses cendres à Rome : il consentit que les soldats lui dressassent un tombeau ou cénotaphe à Zaïthe, lieu de sa mort, près de Circésium, ville bâtie au confluent du Chaboras (a) & de l'Eu-

(a) *Cette riviére conserve encore aujourd'hui son nom,* &

l'Euphrate. Il laissa subsister ses images ; ses statues, les inscriptions qui faisoient de lui une mention honorable ; & lorsque ce Prince infortuné eût été mis par le Sénat au rang des Dieux, Philippe ne rougissoit point d'appeller Dieu celui qu'il avoit tué.

La mort de Gordien fut vengée.

La mort de Gordien fut vengée. Philippe, après avoir joui peu d'années du fruit de son crime, en fut dépouillé par Déce, qui lui ôta l'Empire avec la vie : & son fils, dont il avoit prétendu faire son héritier au trône, partagea son malheureux sort. Ceux qui avoient prêté leur ministére pour le meurtre de Gordien, au nombre de neuf, se voyant privés de l'appui des Princes qui pouvoient seuls leur assûrer l'impunité, se tuérent eux-mêmes, &, dit-on, des mêmes épées qu'ils avoient teintes du sang de leur Empereur.

Capit. 33.

Son Epitaphe.

Capit. 34.

Ce ne peut être qu'après la mort de Philippe que l'on ait mis sur le tombeau de Gordien l'Epitaphe rapportée par Capitolin : AU DIVIN GORDIEN, VAINQUEUR DES PERSES, VAINQUEUR DES GOTS ET DES SARMATES, PACIFICATEUR DES SEDITIONS QUI DECHIROIENT LA REPUBLIQUE ROMAINE, VAINQUEUR

& elle s'appelle Chabur, *ou avec l'article Arabe*, Alchabur. *Elle coule dans le Diarbeck. Je trouve à son embouchure sur la Carte de Mr. de l'Isle une ville nommée* Kerkisen, *qui est sans doute le* Circésium, *ou* Circusium, *dont il s'agit ici.*

QUEUR DES GERMAINS, MAIS NON VAINQUEUR DE PHILIPPE. Ce dernier trait eſt à double entente, & préſente le crime du meurtrier de Gordien ſous une expreſſion qui peut s'interpréter d'un échec que le jeune Empereur avoit ſouffert dans les campagnes de Philippe en Macédoine de la part des Alains. Licinius, dit-on, qui régna avec Conſtantin, & qui vouloit paſſer pour deſcendant de l'Empereur Philippe, fit enlever cette épitaphe. Peut-être n'eſt-elle qu'un jeu d'eſprit, que Capitolin aura réaliſé.

Il eut plus de douceur dans le caractére, que de talens.

Gordien méritoit les marques d'attachement & de tendreſſe qui lui furent données après ſa mort. L'Hiſtoire ne lui reproche aucun vice : il fit bien tant que Myſithée le gouverna : depuis qu'il fut privé de ce ſage conducteur, on ne peut l'accuſer que de foibleſſe : caractére plus aimable, que propre à commander, & qui avoit plus de douceur que de talens.

Privilége accordé à ſa famille. *Capit.* 32.

Sa famille ſubſiſta ſans doute dans des collatéraux du même nom, & le Sénat accorda à cette famille un privilége ſingulier, l'exemption de tutelle, & de toute fonction onéreuſe publique & privée. La maiſon qui appartenoit aux Gordiens, faiſoit encore au tems de Conſtantin un des principaux ornemens de Rome.

L'Hiſtoire ne cite aucun ouvrage public par lequel Gordien ait embelli la ville. Seulement il avoit commencé à conſtruire un grand portique dans le champ

de

de Mars, & il se proposoit d'y joindre une basilique & des bains : mais la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. On pré-
Tillem. tend trouver dans une médaille, qu'il rétablit l'Amphithéatre.

Tremblemens de terre sous son régne. Capit. 26. Quelques événemens détachés trouveront ici leur place. Avant que Gordien partît pour la guerre contre les Perses, des tremblemens de terre se firent sentir, si l'on prend à la lettre l'expression de l'Historien, dans tout l'Univers ; & avec une telle violence, que des villes entiéres furent englouties avec leurs habitans. On consulta les Livres Sybillins. On exécuta ce que l'on s'imagina qu'ils prescrivoient : & le mal cessa, parce qu'il devoit cesser.

Incursion d'Argunthis Roi des Scythes. Capit. 31. Argunthis Roi des Scythes, enhardi par la mort de Mysithée, fit des ravages sur les terres voisines de son pays. Mr. de Tillemont doute, si par le nom de Scythes on doit entendre ici les Carpiens, dont il sera parlé sous le régne de Philippe, ou les Gots.

Premiére mention des Francs dans l'Histoire. Tillem. Gord 3. & Valer. 3. Vopisc. Aur. 7 Le même Mr. de Tillemont rapporte au régne de Gordien, & au tems où ce Prince se préparoit à marcher contre les Perses, la premiére mention que l'Histoire fasse des Francs. Nous apprenons de Vopiscus qu'Aurélien, qui fut depuis Empereur, n'étant encore que Tribun d'une Légion, combattit auprès de Mayence les Francs qui couroient toute la Gaule ; qu'il en tua sept cens, & en fit pri-

prisonniers trois cens, qui furent vendus, & que cet exploit fut célébré par une chanson militaire, que l'Historien n'a pas dédaigné de rapporter. Il falloit que cette nation, aujourd'hui & depuis tant de siécles si puissante, & la plus illustre de l'Europe, eût alors peu de forces, puisqu'un échec si peu considérable suffit pour la reprimer. On voit aussi qu'elle étoit dès lors établie dans le pays qu'elle a occupé constamment depuis cette époque jusqu'à l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules: c'est-à-dire qu'elle habitoit le long de la rive droite du Rhin, entre ce fleuve à l'Occident, le Mein au Midi, le Véser à l'Orient, & la mer au Septentrion. D'où elle venoit, quelle étoit son ancienne patrie, c'est ce que l'obscurité des tems & le défaut de mémoires laissent dans une assez grande incertitude. Nous voyons que l'Orateur Euméne, dans un Panégyrique de Constantin, distingue le pays dont ils s'étoient emparés, qui est celui que nous venons de décrire, du pays d'où ils tiroient leur origine, qu'il traite de terre éloignée (a) & barbare: ce pouvoient être les côtes de la Mer Baltique. Cependant nous retrouvons parmi les Francs tous les noms des anciens habitans de cette même contrée dont on dit qu'ils s'emparérent, les Cattes, les Ca-

Eum. Paneg. Const. p. 93.

(a) Ultimis Barbariæ litoribus.

de Mars … …téres, les Frisons, & une … …es: ensorte qu'il semble l'… …nation des Francs fût composée en partie d'une peuplade venue des pays au-delà de l'Elbe, & en partie des anciens peuples établis le long du Rhin, qui tous se seront associés sous un nouveau nom pour former une ligue commune, dans laquelle néanmoins chaque peuple étoit distingué de tous les autres, & avoit son Roi & son Gouvernement. Il est constant par tous les monumens Historiques, que cette nation comprenoit plusieurs peuples, & avoit plusieurs Rois à la fois: & cet état a duré jusqu'à Clovis, qui réunit sous une seule domination toutes les tribus gouvernées auparavant par différens Chefs. Les Francs vaincus par Aurélien pouvoient être une de ces tribus, que les Romains auroient prise pour toute la nation.

Tillem.

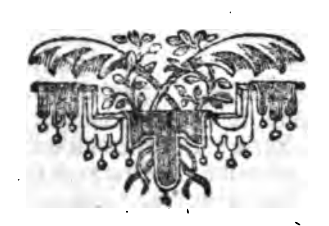
Trer… m… r…

Hérodien écrivoit sous le régne de Gordien.

Hérodien écrivoit sous Gordien III. dont il rapporte l'avénement au trône. Son Histoire commence à la mort de Marc-Auréle, & renferme ainsi un espace de près de soixante & dix ans. Il assûre n'avoir écrit que ce qu'il a vu & entendu, & à quoi même il a eu quelque part, ayant été employé dans les ministéres publics. Il faut que ces ministéres n'ayent pas été fort relevés, puisqu'il se contente de les désigner en général sans en spécifier la qualité. Aussi avons-nous remarqué, que sur des faits importans il

ne paroît pas avoir été exactement instruit. D'ailleurs il ne date point les événemens, il ne fait point sentir la liaison qu'ils ont entre eux : nulle élevation dans la façon de penser, nulle connoissance des profondeurs du cœur humain, peu d'érudition & de sçavoir. C'est un Ecrivain médiocre, dont le principal mérite, comme je l'ai déjà dit ailleurs, est l'élégance de la diction.

Censorin date de l'année du Consulat d'Annius Pius & de Pontianus, dans laquelle tombe le commencement du régne de Gordien, son Livre *de Die Natali*; ouvrage bien écrit, & qui fait preuve d'une érudition non commune. Il le dédie à un Q. Cérellius, à qui il donne de grands éloges, & qui n'est point connu d'ailleurs. Livre de Censorin *de Die Natali.*





LIVRE VINGT-SIXIEME.

FASTES DU REGNE DE PHILIPPE.

A.R.995. .... PEREGRINUS
De C.244. .... ÆMILIANUS.

Philippe écrit au Sénat, qui le reconnoît, & lui décerne tous les titres de la puissance Impériale.

Il nomme César son fils âgé de sept ans.

Il fait la paix avec Sapor.

Sa pénitence prétendue à Antioche.

Il vient à Rome, & se concilie par des maniéres affables l'amitié des Grands.

Il donne le commandement des armées de Syrie à L. Priscus son frére, & celui des troupes de Mœsie & de Macédoine à son beaupére Sévérien.

A R. 996. M. JULIUS PHILIPPUS AUGUSTUS.
De C. 245. .... TITIANUS.

Il va faire la guerre aux Carpiens qui ravageoient les pays voisins du Danube, & il revient vainqueur.

.... PRÆSENS. A.R. 997.
.... ALBINUS. De C. 246.

Incendie dans Rome.

M. JULIUS PHILIPPUS. A R. 998.
AUGUSTUS II. De C. 247.
M. JULIUS SEVERUS PHILIPPUS
CÆSAR.

Philippe après avoir fait son fils Consul, le déclare aussi Auguste.

PHILIPPUS III. } AUGG. A.R. 999.
PHILIPPUS. II. } De C. 248.

Jeux Séculaires.

Ordonnance pour abolir le crime contre nature.

M. ÆMILIANUS II. AN. R. 1000.
JUNIUS AQUILINUS. De C. 249.

Soulévement de Jotapien en Syrie, & de Marinus en Mœsie. Ils périssent tous deux peu après avoir été proclamés Augustes.

Déce envoyé en Mœsie pour punir ceux qui avoient favorisé la rebellion de Marinus, est lui-même nommé Empereur par les troupes.

Il se met en marche. Bataille de Vérone. Philippe est vaincu & tué. Son fils est mis à mort dans Rome par les Prétoriens.

On leur décerne à tous deux les honneurs divins.

AVIS.

Comme les Tyrans, c'est-à-dire, ceux qui ayant usurpé le titre & la puissance d'Empereur ont péri sans être reconnus dans Rome & par le Sénat, font une partie considérable de l'Histoire Romaine de ces tems-ci, j'aurai soin de les marquer à la fin des Fastes de chaque régne.

TYRANS sous le régne de Philippe.

JOTAPIEN en Orient.
MARINUS en Mœsie.



PHILIPPE.

§. I.

Philippe est reconnu par le Sénat. Deux Empereurs insérés ici mal-à-propos par Zonare. Philippe fait son fils César. Il fait la paix avec Sapor, & revient en Syrie. Prétendue pénitence de Philippe à Antioche. Arrivé à Rome, il s'étudie à s'affermir. Il marche contre les Carpiens. Ce que l'on sait de ces Peuples avant le tems de Philippe. Il les défait, & les oblige de demander la paix. Il nomme son fils Consul avec lui, & Auguste. Il célébre les Jeux Séculaires. Ordonnance pour

pour abolir la licence du crime contre nature. Jotapien est proclamé Empereur en Syrie, & Marinus en Mœsie. Ils périssent tous deux. Déce les remplace. Bataille entre Déce & Philippe près de Vérone. Mort de Philippe & de son fils. Faits détachés. Les Philippes sont mis au rang des Dieux.

PHILIPPE étant parvenu par les voyes que j'ai décrites à se faire nommer Empereur par les soldats, avoit un grand intérêt à obtenir promptement la confirmation du Sénat. Il écrivit à cette Compagnie pour la demander, déguisant son crime par rapport à Gordien, & disant, comme je l'ai déjà remarqué, que ce jeune Prince étoit mort de maladie. Le Sénat trompé, ou voulant bien l'être, joignit son suffrage à celui des troupes, & par une même délibération il décerna les honneurs divins à Gordien, & à Philippe tous les titres de la puissance Impériale.

Philippe est reconnu par le Sénat. *Capit. Gord.* 31. *& Zos.*

Si un Ecrivain tel que Zonare méritoit quelque créance, nous devrions dire que le Sénat ne se rendit pas si facile aux désirs de Philippe : qu'il commença par choisir successivement deux Empereurs, Marcus Philosophe de profession, & Sévérus Hostilianus, qui moururent l'un & l'autre au bout de très-peu de jours : & que ces morts précipitées réduisirent le Sénat, destitué des ressour-

Deux Empereurs insérés ici mal-à-propos par Zonare.

ces qu'il avoit voulu se procurer contre Philippe, à le reconnoître enfin pour Empereur. Mais l'autorité de Zonare est bien foible : son récit a bien peu de vraisemblance : & s'il contient quelque chose de vrai, voici à quoi nous le réduirons d'après Mr. de Tillemont. On trouve des médailles d'un M. Marcius, & d'un L. Aurélius Sévérus Hostilianus, avec le titre d'Auguste. Jugeons donc que parmi les Tyrans qui s'élevérent si fréquemment dans les différentes provinces de l'Empire avant & après les tems dont nous parlons, il y en a eu deux qui ont porté les noms marqués par Zonare; & qu'il a été d'autant plus aisé de leur donner dans l'Histoire une place de fantaisie, qu'ils y sont peu connus, n'ayant eu qu'un parti foible, & une fortune de peu de durée.

Philippe fait son fils César. *Vict. uterque.*

Philippe prit encore, dès les commencemens de son élevation, une précaution utile pour affermir le sceptre dans sa main. Il s'associa son fils, de même nom que lui, & âgé pour lors seulement de sept ans, sous le titre de César.

Il fait la paix avec Sapor & revient en Syrie.

Le besoin de ses affaires l'appelloit à Rome pour y établir son autorité, & dans ces circonstances il ne crut pas devoir pousser la guerre contre Sapor, qui devoit être fort abattu par les pertes qu'il avoit souffertes. Philippe fit la paix avec le Roi de Perse, qui dans l'état où il se trouvoit l'accepta volontiers : & il rame-

mena l'armée Romaine en Syrie.

C'est ici que l'on place la plus éclatante preuve du prétendu Christianisme de Philippe, qui, dit-on, se trouvant à Antioche aux fêtes de Pâques, voulut venir à l'Eglise pour participer aux saints Mystéres, & repoussé à cause de ses crimes, & du meurtre de Gordien, par l'Evêque St. Babylas, se soumit à la pénitence publique. Après ce que nous avons dit sur l'opinion qui suppose Philippe Chrétien, on voit aisément ce que nous devons penser du fait de sa pénitence, qui d'ailleurs n'est exactement & complétement rapporté par aucun Auteur ancien. Il a fallu coudre ensemble plusieurs témoignages, les suppléer & les réformer l'un par l'autre, pour composer un tout supportable. Le plus court & le plus sûr est de ne point admettre un récit embarrassant & mal appuyé. Nous n'avons point d'intérêt à donner la torture à l'Histoire pour revendiquer un tel Chrétien.

Prétendue pénitence de Philippe à Antioche.

Philippe, qui s'étoit étudié à gagner l'affection des troupes par d'abondantes largesses, arrivé à Rome, employa auprès du Sénat & des Grands l'amorce des caresses, des maniéres affables & populaires, de tous les dehors d'une parfaite modération. En même tems attentif au solide, & soigneux de se précautionner, il confia en des mains sûres les deux commandemens les plus importans de l'Em-

Arrivé à Rome, il s'étudie à s'affermir.

pire, & il mit à la tête des troupes de Syrie d'une part, & de l'autre de celles de Mœsie & de Macédoine, L. Priscus son frére & Sévérien son beau-pére.

Il marche contre les Carpiens.

Se croyant alors bien assûré, & voulant apparemment se rehausser par le brillant de la gloire des armes, il marcha en personne contre les Carpiens, peuple que j'ai déjà eu occasion de nommer, & que je dois faire connoître ici d'une façon plus particuliére.

Ce que l'on sait de ces peuples avant le tems de Philippe. *Cellar. Geogr. Antiq. L. II. c. 8.*

Les Carpiens habitoient originairement, comme leur nom même semble le marquer, les montagnes appellées *Carpathes* par les Anciens, & que nous nommons aujourd'hui les monts *Krapack*, qui séparent la Hongrie & la Transylvanie de la Pologne. Ces peuples voisins des Sarmates, & encouragés par l'exemple des Gots, qui faisoient souvent avec avantage des courses sur les terres Romaines, voulurent les imiter. Ils paroissent pour la premiére fois dans l'Histoire sous Alexandre Sévére. Au moins c'est au tems du régne de ce Prince que Mr. de Tillemont rapporte une ambassade des Carpiens, dont nous avons le récit dans les extraits de Pierre Patrice, & qui mérite par sa singularité de trouver place ici.

Tillem. Al. art. 19.

Petr. Patric. de Leg.

Tullius Ménophilus, le même probablement qui défendit dans la suite, ainsi que nous l'avons remarqué, la ville d'Aquilée contre Maximin, commandoit alors

lors dans la Mœsie, & Général actif & vigilant, il tenoit les troupes en haleine, & leur faisoit faire l'exercice tous les jours. Les Carpiens, qui sçavoient que les Gots tiroient une forte pension des Romains, en devinrent également jaloux & avides, & ils envoyérent des Ambassadeurs à Ménophile pour lui en demander une pareille. Ménophile étoit instruit de leurs prétentions, & de leur orgueil barbare, & il résolut de les humilier par des airs de mépris. Ainsi, lorsqu'il les sçut arrivés dans son camp, il laissa passer plusieurs jours sans leur donner audience, leur permettant seulement de voir faire l'exercice aux soldats, afin que ces Barbares conçussent une plus haute idée de la force de corps & de l'adresse des Romains. Enfin il les fit appeller, & étant monté sur un tribunal fort élevé, ayant à ses côtés les hommes les plus grands de taille & les mieux faits de son armée, il écouta le discours des Ambassadeurs d'un air distrait, paroissant occupé de toute autre chose, & conversant avec ses voisins, comme obligé de penser à des affaires bien plus importantes que celles des Carpiens. Ils furent piqués de ces maniéres de hauteur, & ils réduisirent tout leur discours à ce peu de paroles : „Pourquoi les Gots reçoivent-„ils tant d'argent de vous, pendant „que nous n'en recevons point? Ménophile leur répondit : L'Empereur

 „Ro-

„ Romain possède de grandes richesses, „ & il en fait part à ceux qui l'en sup„ plient. Et bien, reprirent les Ambas„ sadeurs, qu'il nous mette au nombre „ de ceux qui lui en demandent, & qu'il „ nous donne autant qu'aux Gots ; car „ nous valons mieux qu'eux ". Ménophile se mit à rire d'une simplicité si rustique : & il leur dit qu'il rendroit compte à l'Empereur de leur demande, & qu'ils vinssent chercher la réponse dans quatre mois. Ils ne manquérent pas de se rendre au terme marqué. Mais Ménophile, sous quelque prétexte, les remit encore à trois mois. Au bout des trois mois, voici quelle fut sa réponse : „ L'„ Empereur ne s'engage à rien envers „ vous. Mais si vous avez besoin d'une „ gratification, allez à Rome vous jetter „ à ses pieds, & peut-être sa bonté se „ laissera-t-elle toucher par vos priéres". Les Carpiens comprirent que l'on se moquoit d'eux : & néanmoins, pendant les trois ans que Ménophile gouverna la Mœsie, ils n'osérent remuer.

Ils firent une incursion dans la Mœsie sous le régne de Maxime & Balbin : & le dernier de ces Empereurs étoit prêt de marcher contre eux lorsqu'il fut tué.

Capit. Max. & Balb. 16

Il les défait, & les oblige de demander la paix. *Zos.*

Il n'est plus parlé des Carpiens jusqu'au tems que nous traitons actuellement, c'est-à-dire, jusqu'au régne de Philippe, au commencement duquel Zosime rapporte qu'ils ravagérent les envi-

virons du Danube. Philippe se transporta sur les lieux, & leur ayant livré bataille, il les vainquit, & les obligea de se renfermer dans une place forte, où il les assiégea. Mais de dessus les murs les assiégés ayant apperçu un grand nombre des leurs, qui dispersés par la fuite se rassembloient en corps d'armée, firent une sortie sur les Romains, sans doute dans l'espérance d'être secondés par leurs camarades, & de forcer les ennemis à lever le siége. Le succès leur ayant été contraire, ils demandérent la paix, & l'obtinrent aisément : & Philippe s'en retourna vainqueur à Rome.

Ce Prince ne perdoit point de vue le dessein de s'établir solidement sur le trône, & de perpétuer la puissance Impériale dans sa famille. L'an 247. de J. C. il prit pour collégue dans le Consulat son fils âgé de dix ans, & avant la fin de l'année il le déclara Auguste. L'année suivante il le nomma Consul pour la seconde fois avec lui. Mais par ces honneurs précoces il ne fit que rendre plus certaine la perte de son fils, lorsqu'une fois son appui manqueroit à cet enfant.

Il nomme son fils Consul avec lui & Auguste. *Tillem.*

Au vingt & uniéme jour d'Avril de cette même année 248. finissoit l'an mille de la fondation de Rome, selon le calcul de Varron, qui a été le plus suivi. Cette époque fut célébrée par les Jeux Séculaires, quoique Sévére les eût donnés quarante-quatre ans auparavant.

Il célébre les Jeux Séculaires. *Eutrop. Aurel. Vict. Euseb. Chron.*

La célébration de ces jeux, où se déployoit toute la pompe des superstitions Payennes, est un témoignage formel de la profession publique que faisoit l'Empereur Philippe d'attachement à l'Idolâtrie. C'est violer toute vraisemblance, que de supposer gratuitement que ce Prince ait pu les célébrer sans prendre part aux sacrifices qui les accompagnoient, ou plutôt qui en étoient la partie essentielle, & le fondement de toute la fête.

Capit. Gord. 33. Il profita, pour en accroître la magnificence, de tout l'appareil qui avoit été amassé pour la solemnité du triomphe de Gordien sur les Perses. Capitolin nous a laissé le dénombrement des animaux que l'on montra au peuple en cette occasion, ou que l'on fit combattre pour son amusement : trente-deux éléphans, dix élans, dix tigres, soixante lions & trente léopards apprivoisés : dix hyénes, dix lions singuliers dans leur espéce, dix chameaux tenant de la forme du léopard, vingt ânes & vingt chevaux sauvages, un hippopotame & un rhinocérot. Mille couples de Gladiateurs furent aussi donnés en spectacles.

Les Jeux Séculaires de Philippe paroissent avoir été les derniers que l'on ait célébrés dans Rome. Aurélius Victor, qui vit la centiéme année suivante, se plaint qu'elle se soit passée sans être consacrée par cette cérémonie religieuse, dont il cro-

croyoit que la vertu étoit grande pour assurer la stabilité de l'Empire. Zosime fait les mêmes plaintes, & avec encore plus d'indignation. *Zos. L. II.*

Philippe, peu de tems après cette solennité, rendit une Ordonnance qui lui fait honneur. Il interdit la licence du crime contre nature, qui s'exerçoit publiquement dans Rome moyennant un tribut payé au Fisc. Il n'abolit pas sans doute le crime; mais il effaça la tache de la publicité, & d'une tolérance qui couvroit de honte le Gouvernement. Alexandre Sévére n'avoit pas osé tenter cette réforme. Philippe l'exécuta : & son Ordonnance subsista dans toute sa force, & n'eut pas besoin d'être renouvellée. Ordonnance pour abolir la licence du crime contre nature. *Aurel. Vict.*

Jusques-là le régne de Philippe avoit été assez tranquille : &, autant qu'il est permis de conjecturer avec le peu de lumiéres que fournissent nos Auteurs, on peut attribuer ce calme à la prudence du Prince, qui paroît avoir été adroit & habile politique. Il fit pourtant une faute, en laissant son frére Priscus abuser du pouvoir qui lui étoit confié en Orient. L'arrogance de ce Commandant, & ses vexations tyranniques dans la levée des impôts, excitérent un soulévement. C'étoit alors une coutume établie de pousser tout d'un coup la rebellion à l'excès, & les moindres séditions amenoient aussi-tôt la nomination d'un Empereur. Jotapien, qui se prétendoit, & qui pouvoit Jotapien est proclamé Empereur en Syrie, & Marinus en Mœsie. *Zos. & Zonar.*

être parent d'Alexandre Sévére, fut revêtu de la pourpre, & proclamé Auguste. Les mêmes causes produisirent le même effet dans la Mœsie, & les troupes de cette région firent Empereur P. Carvilius Marinus, qui étoit un simple Centurion.

Ils périssent tous deux. Déce les remplace.

Sur les suites de ces événemens, qui aboutirent enfin à priver Philippe de l'Empire & de la vie, & à porter Déce sur le trône des Césars, nous n'avons que ce que nous débitent Zosime & Zonare, & je ne puis me résoudre à transcrire les absurdes récits de ces Ecrivains sans jugement, qui même ne (a) s'accordent pas. Peut-on se persuader en effet que Philippe effrayé des révoltes de Jotapien & de Marinus, ait prié le Sénat ou de le secourir, ou de le décharger du poids du Gouvernement ? que Déce, nommé par l'Empereur pour aller, après la ruine de Marinus, prendre le commandement des troupes de Mœsie, ait voulu refuser cet emploi, dont il prévoyoit si bien l'issue, qu'il la prédisoit même à Philippe, l'avertissant qu'il en pouvoit résulter de fâcheux inconvéniens pour l'un & pour l'autre ? que Philippe, qui ne manquoit pas assûrément d'intelligence, l'ait néanmoins forcé d'obéïr ? que Déce proclamé Empereur par les troupes à son arrivée dans la Mœsie,

(a) *Zonare met la révolte de Jotapien sous Déce.*

fiè, ait réſiſté à ſon élevation, & qu'il ait fallu lui mettre l'épée ſous la gorge pour lui arracher ſon conſentement ? enfin que ce même Déce, dans le tems qu'il marchoit contre Philippe, lui ait écrit de ne point s'allarmer, parce qu'il abdiqueroit dès qu'il ſeroit entré dans Rome ? Toutes ces circonſtances, ou ſont inventées à plaiſir, ou cachent les profondeurs de la politique ambitieuſe de Déce, qui aura commencé par tromper ſon Empereur, pour parvenir enſuite à le détruire.

Nous nous réduirons donc à la ſimple écorce des faits. Jotapien & Marinus périrent par leur propre impéritie dans les provinces mêmes où ils avoient joué pendant un eſpace de tems fort court le rôle de Rois de théatre. Le premier peut néanmoins avoir pouſſé ſa carriére & joui de ſa fortune uſurpée juſques ſous le régne ſuivant. Déce, natif de Budalie, bourgade de la Pannonie près de Sirmium, & qui d'une (a) obſcu-

Zonar. & Aurel. Vict.

Eutrop. Vict. uterque.

(a) *Il ne faut pas croire que l'Empereur Déce, né dans une petite bourgade de la Pannonie, fût iſſu des anciens Déciu qui ſe dévouérent à la mort pour la gloire & le ſalut de Rome. Corneille l'a avancé dans ces beaux Vers de Polyeucte.* (Act. IV, Sc. 3.)

Des ayeux de Décie on vante la mémoire :
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de ſix-cens ans lui met l'Empire aux mains.

Mais c'eſt un Poëte qui uſe de la liberté de feindre. La reſſemblance des noms lui a ſuffi pour ſaiſir un trait qui embelliſſoit ſon ouvrage.

ſcure origine, à ce qu'il paroît, s'étoit élevé par ſon mérite & par ſes talens au Conſulat, & au rang de l'une des premiéres têtes du Sénat, fut envoyé par Philippe dans la Mœſie pour châtier ceux qui avoient favoriſé l'entrepriſe de Marinus. Les ſoldats, qui ſe ſentoient coupables, penſérent que le meilleur moyen pour éviter la peine de leur rebellion, c'étoit d'en hazarder une nouvelle: & Déce, homme de mérite, qui paſſoit pour ſçavoir la guerre, leur parut un chef capable de leur aſſûrer l'impunité. L'ambition de Déce fomenta cette diſpoſition des eſprits. Ainſi il renouvella avec eux un attentat dont il devoit être le vengeur; & proclamé Auguſte par les armées de Mœſie & de Pannonie, il ſe mit promptement en marche pour venir attaquer Philippe en Italie. Philippe alla au-devant de lui avec des troupes plus nombreuſes, mais il étoit, dit-on, moins habile dans le métier de la guerre. La capacité triompha du nombre: & les deux armées s'étant heurtées près de Vérone, Philippe fut vaincu, & tué, ſoit ſur le champ de bataille même, ſoit dans la ville de Vérone, où il s'étoit réfugié. Sa défaite & ſa mort ſont datées par Mr. de Tillemont de l'an de J. C. 249. dans quelqu'un des mois de l'Eté, ou au commencement de l'Autonne. Ainſi Philippe avoit régné cinq ans & pluſieurs mois. Son fils fut tué à Rome par les Préto-

Bataille entre Déce & Philippe près de Vérone. Mort de Philippe & de ſon fils. *Zoſ. Zonar. Eutrop. Vict. uterque.*

toriens, dès que l'on y eut appris le désastre du pére.

Un Ecrivain rapporte que ce jeune Prince étoit d'un caractére si sérieux, & même si triste, que depuis l'âge de cinq ans jamais il ne rit, quelque tentative que l'on employât pour lui en faire naître l'envie; & qu'aux Jeux Séculaires ayant vu son pére qui rioit d'une façon qui lui parut immodérée, il jetta sur lui un regard d'indignation. Cette disposition dans un enfant seroit bien contre nature: & on ne peut se dispenser de soupçonner au moins de l'exaggération dans le récit de l'Ecrivain. *Vict. Epit.*

Le plus considérable monument du régne de Philippe, est la Colonie de Philippopolis qu'il fonda dans l'Arabie Pétrée près de Bostra, d'où il étoit originaire. *Faits détachés.* *Aurel. Vict. Zon.*

Il fit creuser dans le quartier de Rome au-delà du Tibre un canal destiné à y porter de l'eau pour la commodité des habitans. *Aurel. Vict.*

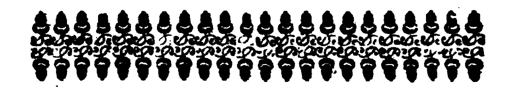
Il réunit au Fisc Impérial la maison des Gordiens, qui avoit, comme je l'ai dit, appartenu autrefois à Pompée. Cette démarche paroît contraire au respect qu'il affectoit pour la mémoire de son prédécesseur. *Capit. Gord.*

On rapporte sous son régne un grand incendie, qui consuma le théatre de Pompée, & le Portique appellé *les cent Colonnes*. *Eus. Chron.*

On

Cod. L. X. tit. 52. c. 3. On trouve dans le Code une loi sous son nom, qui déclare que les Poëtes n'ont point de privilége pour jouir d'aucune exemption. C'est les priver d'une ressource dont la modicité de leur fortune peut souvent avoir besoin.

Les Philippes sont mis au rang des Dieux. *Entrop.* Il faut que Déce ait conservé quelques ménagemens pour la mémoire de ce Prince, s'il est vrai, comme le dit Eutrope, que les Philippes après leur mort ayent été mis au rang des Dieux.



FASTES DU REGNE DE DECE.

AN. R. 1000. DE C. 249. M. ÆMILIANUS II. JUNIUS AQUILINUS.

Déce reconnu Empereur fait son fils aîné César. Il donna dans la suite le même titre à son second fils Hostilianus.

Il persécute violemment l'Eglise Chrétienne.

AN. R. 1001. DE C. 250. C. MESSIUS QUINTUS TRAJANUS DECIUS AUGUSTUS II. ...... GRATUS.

Ce second Consulat de Déce en suppose un premier, dont on ignore la date.

La

La persécution dura dans sa force pendant toute cette année.

Martyre de St. Fabien Pape.

Origéne longtems & cruellement tourmenté par le Magistrat Payen à Césarée de Palestine.

Chûte d'un grand nombre de Chrétiens. St. Paul Hermite se confine dans les déserts de la Thébaïde.

Partie des murailles de Rome reconstruite par Déce.

Troubles dans les Gaules.

Invasion des Gots dans l'Illyrie, la Thrace, & la Macédoine. L. Priscus se joint à eux, & se fait proclamer Empereur. Déce le jeune est envoyé par son pére pour faire tête aux ennemis. Prise de Philippopolis en Thrace par les Gots.

DECIUS AUGUSTUS III. AN. R. 1002.
Q. HERENNIUS ETRUSCUS DE C. 251.
MESSIUS DECIUS CÆSAR.

Déce fait son fils aîné Auguste.

Il se transporte lui-même en Illyrie.

Valens Empereur de peu de jours, soit en Illyrie, soit à Rome.

Valérien, depuis Empereur, est élu Censeur par le Sénat.

Déce après avoir remporté plusieurs grands avantages sur les Gots, périt avec son fils aîné & toute son armée par la trahison de Gallus. Cet événement doit être daté de la fin de l'année.

TYRANS sous le régne de DECE.

L. PRISCUS en Illyrie. Ce pouvoit être le frére de l'Empereur Philippe.

JULIUS VALENS en Illyrie, selon Trébellius Pollio. La maniére dont s'exprime Aurélius Victor, marqueroit plutôt que ce fut à Rome que Valens fut proclamé Empereur.

JOTAPIEN peut avoir vécu & régné jusques sous l'Empereur Déce.

DECE.

§. I I.

Incertitude & embarras de l'Histoire des tems dont il s'agit ici. Noms de Déce. Il persécute les Chrétiens. Invasion des Gots. L. Priscus se joint à eux, se fait Empereur, & périt. Déce le jeune est envoyé par son pére contre les Gots. Déce se transporte lui-même en Illyrie. Valens proclamé Empereur, périt bientôt après. Déce périt par la trahison de Gallus. Faits détachés.

Incertitude & embarras de l'Histoire des tems dont il s'agit ici.

LA confusion des tems dont j'écris l'Histoire, est extrême. Il n'y a pas une date d'événement, pas une époque de commencement ou de fin de régne, presque pas un fait qui ne soit sujet à discus-

cussion. Les Ecrivains même de l'Histoire Auguste nous manquent, & il s'y trouve une lacune depuis la mort de Gordien III. jusqu'au régne de Valérien. Dans ce labyrinthe, le travail de Mr. de Tillemont est pour moi un guide néceſſaire, sans le secours duquel je n'aurois pas osé m'y engager.

La famille de Déce nous offre un exemple de ces embarras. Les noms multipliés de ses fils ont donné lieu à plusieurs Sçavans de lui en attribuer quatre, d'autres n'en reconnoissent que deux. Le nom de sa femme a occasionné bien des discussions. Mr. Lebeau, mon illustre confrére, qui joint à un goût exquis en Eloquence & en Poësie une connoissance profonde de l'Antiquité, m'a averti que les Auteurs les plus éclairés dans la Science Métallique n'admettent que deux fils de Déce, l'un nommé Q. Hérennius Etruscus Messius Décius, & l'autre C. Valens Hostilianus Messius Quintus; & que pour ce qui regarde la femme de Déce, elle se nommoit constamment Hérennia Etruscilla. C'est à quoi je m'en tiens.

Déce se nommoit C. Messius Quintus Trajanus Décius. Il paroît que son nom de famille étoit Messius; car ce nom se trouve pareillement sur les médailles de ses fils. Cependant l'usage a prévalu de le désigner par le nom de Déce, que l'on fait quelquefois precéder de celui de Tra-

Noms de Déce.

Trajan. Né dans un bourg près de Sirmium, comme je l'ai dit, il est le premier de tant de Princes que l'Illyrie a donnés à l'Empire Romain.

Il persécute les Chrétiens. *Tillem.* Cet Empereur est très-célébre dans notre Histoire Ecclésiastique, comme un violent persécuteur du Christianisme. Par cette raison les Auteurs Chrétiens ne lui sont pas favorables. Les Payens au contraire le comblent d'éloges, mais qu'ils prouvent peu par les faits. Son régne fut très-court, & il faut convenir que l'Histoire ne nous en a conservé rien de plus mémorable, que la persécution qu'il exerça contre la Religion Chrétienne.

C'en est aussi le premier événement. Déce haïssoit les Chrétiens, parce que Philippe les avoit protégés; & il se hâta de satisfaire sa haine contre eux. Il ne fut paisible possesseur de l'Empire qu'après le milieu de l'an de J. C. 249. & le vingt Janvier 250. St. Fabien Pape souffrit le martyre. La persécution fut ordonnée par un Edit de l'Empereur, & conséquemment générale dans tout l'Empire: & comme toutes les Provinces étoient remplies de Chrétiens, qui s'étoient prodigieusement accrus depuis le régne d'Alexandre Sévére, elle répandit une consternation universelle.

Le caractére propre de cette persécution, que l'on compte pour la septiéme, fut de tendre à forcer les Chrétiens par la longueur des tourmens à abjurer leur Re-

Religion. On se donnoit bien garde de les envoyer tout d'un coup à la mort. On les tenoit long-tems enfermés dans les prisons, où ils étoient rudement traités : & on les appliquoit à la question à diverses reprises, pour lasser leur patience, & pour triompher, par des épreuves cruelles & réitérées, de la constance de ceux que l'on croyoit déterminés à accepter la mort avec joie.

C'est ainsi que l'on en usa à l'égard d'Origéne en particulier, que sa célébrité & son grand nom exposoient singuliérement à la haine des Payens. Ce vénérable vieillard, âgé alors de soixante-six à soixante-sept ans, fut arrêté à Césarée de Palestine, & jetté en prison. Le Magistrat fut également attentif à le faire beaucoup souffrir, & à ne pas lui ôter la vie. Les horreurs d'un cachot, les chaînes, le collier de fer, les tourmens de la question, les ceps dans lesquels on fit passer ses jambes jusqu'au quatriéme trou, les menaces du supplice du feu, tout fut mis en usage pour enlever à la Religion Chrétienne ce zèlé & éclairé défenseur, & pour en faire un apostat. La grace de J. C. l'ayant soutenu, il fut enfin relâché lorsque la persécution cessa, & il se retira à Tyr, où il mourut assez peu de tems après.

St. Babylas d'Antioche, & St. Alexandre de Jérusalem, moururent dans la prison où ils avoient été enfermés pour le nom de J. C.

Déce employa encore contre les Chrétiens une autre ruſe cruelle, mais dont il trouvoit l'exemple dans la conduite de ſes prédéceſſeurs. Il attaqua ſurtout les Evêques & les Prêtres, perſuadé que les peuples deſtitués de l'appui de leurs Paſteurs, ſeroient plus aiſés à vaincre. Il comprit ſi bien l'importance de cette politique pour réuſſir dans ſes vues, qu'après la mort de St. Fabien il empêcha, pendant plus d'un an, qu'on ne lui donnât un ſucceſſeur; & ce ne fut qu'à la faveur des révoltes & des guerres, qui attirérent néceſſairement toute ſon attention, que le Clergé & le peuple de Rome eurent la liberté de s'aſſembler pour élire St. Corneille.

On ſent aſſez que ces meſures étoient bien priſes par rapport à la fin que Déce ſe propoſoit: & réellement un grand nombre de Chrétiens, amollis par une paix de trente-huit ans, qui n'avoit été troublée que par la perſécution paſſagére de Maximin, ſuccombérent à celle dont nous parlons. Pluſieurs ſacrifiérent aux idoles: d'autres, pour concilier, à ce qu'ils s'imaginoient, leur conſcience avec leur ſûreté, ſans avoir commis le crime, tirérent moyennant une ſomme d'argent, un certificat des Magiſtrats, qui atteſtoit leur ſoumiſſion à l'Edit de l'Empereur. Les plus ſages des ſimples Fidéles, que leur état n'obligeoit point à demeurer ſur le champ de bataille & à

faire

faire tête à l'ennemi, craignant leur foiblesse, usérent de la permission que J. C. accorde dans l'Evangile. Ils s'enfuirent, & se dispersérent dans des lieux écartés. Parmi ces illustres fugitifs, le plus célébre est St. Paul Hermite, qui se confina dans les déserts de la Thébaïde, & qui y resta caché, jusqu'à ce que quatrevingts-dix ans après, Dieu le fit connoître par une révélation expresse à St. Antoine.

La miséricorde divine modéra, par rapport à la durée, un mal si violent & si funeste. La persécution n'agit avec toute sa force que pendant un an : & avant la fin de l'an de J. C. 250. les Confesseurs qui remplissoient les prisons de Rome furent élargis.

Invasion des Gots.

Ce ne fut point douceur ni clémence de la part de Déce, qui amortit le feu de la persécution, mais, comme je l'ai déjà dit, le besoin des affaires, & les dangers dont menaçoit l'Etat une invasion des Barbares. Les Gots passérent le (a) Danube, & se répandirent dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Macédoine. L. Priscus, qui commandoit dans ces quartiers, (c'étoit apparemment le frére de l'Empereur Philippe) n'eut pas de honte de se joindre aux ennemis de l'Empire. Il prit la pourpre, & donna le spectacle singulier & inouï d'un Empereur Ro-

Zos.

L. Priscus se joint à eux, se fait Empereur, & périt.

Aurel. Vict.

(a) *Zosime, par une ignorance grossiére, nomme le Tanaïs au lieu du Danube.*

Romain à la tête d'une armée de Gots. Il ne jouit pas longtems d'un vain titre si lâchement usurpé ; il fut déclaré ennemi public par le Sénat, & tué bientôt après, sans que nous puissions dire comment ni par quelle main.

Déce le jeune est envoyé par son pére contre les Gots. *Eutrop. Jornand. & Amm. Marc. L. XXXI, & Zos.*

Déce, peut-être occupé à appaiser un mouvement de guerre civile qui s'étoit excité dans les Gaules, envoya en Illyrie, pour s'opposer aux courses des Barbares, son fils aîné, qu'il avoit fait César. Ce jeune Prince, après une alternative de bons & de mauvais succès, eut enfin le dessous, & il ne put empêcher que les Gots ne prissent la ville de Philippopolis en Thrace, dans laquelle il y eut, dit-on, cent mille hommes tués, & d'où les vainqueurs emmenérent beaucoup de prisonniers d'un rang illustre.

Déce se transporte lui-même en Illyrie

La guerre devenant ainsi de plus en plus importante, Déce, ou libre des autres soins, ou jugeant que celui-ci étoit le plus pressé, se transporta lui-même en Illyrie : &, si nous en croyons Zosime son panégyriste, il vainquit les Gots dans tous les combats qu'il leur livra.

Valens proclamé Empereur, périt bientôt après. *Aurel. Vict. Treb. Tr. Tyr.*

Pendant qu'il faisoit la guerre avec succès contre les Barbares, il s'éleva contre lui un nouveau concurrent au trône, soit dans Rome, soit en Illyrie ; car les témoignages des Auteurs varient sur ce point. Valens se fit proclamer Empereur, & périt au bout de peu de jours.

Gallus, non moins ambitieux, mais plus

plus adroit que Priſcus & que Valens, réuſſit mieux dans une pareille entrepriſe contre Déce. Il étoit un des principaux Officiers de l'armée Romaine, & Déce, après pluſieurs victoires remportées ſur les Gots, ſe propoſant de leur couper le retour dans leur pays, & de les exterminer entiérement, afin de faire perdre pour toujours à cette nation la penſée de rentrer ſur les terres Romaines, le chargea de garder avec un bon corps de troupes la rive du Danube, pendant que lui avec le gros de l'armée il les pourſuivroit en queue. Les Gots ne pouvoient échapper, ſi la trahiſon de Gallus ne fût venue à leur ſecours. Ce perfide, ſaiſi de la paſſion de régner, leur fit ſes propoſitions contre ſon maître, qui furent reçues avidement; & le projet d'une embuſcade pour faire périr Déce fut arrangé entre eux. Les Gots ſe poſtérent près d'un grand marais dans lequel Déce, emporté par ſon ardeur à pourſuivre des vaincus, & trompé par un faux avis de Gallus, s'engagea ſans le ſonder. Le marais étoit profond & fangeux; & l'Empereur s'y étant embourbé avec toute ſon armée, ſe vit dans le moment attaqué par une nuée d'ennemis. On rapporte de lui en cette triſte occaſion un trait de fermeté & de grandeur d'ame, tout ſemblable à celui que l'Hiſtoire loue dans Craſſus au milieu de ſes infortunes vis-à-vis des Parthes. On dit que le fils

Déce périt par la trahiſon de Gallus. *Zoſ.*

Aurel. Vict.

aîné de Déce, qu'il venoit d'élever au rang d'Auguste, ayant été tué dans le combat, ce pére généreux, loin de succomber à la douleur, entreprit de consoler ses troupes, & de les animer à bien faire, en leur disant que la perte d'un soldat n'étoit pas la ruine d'une armée. Son courage lui fut inutile dans l'affreuse position où il se trouvoit. Enfoncés dans la fange, percés de traits par un ennemi qui tiroit de loin sans se commettre, Déce, son fils, & toute l'armée Romaine, soldats & Officiers, périrent sans qu'il en échappât un seul. C'est ainsi que la justice divine vengea le sang de ses Saints cruellement répandu par ce violent persécuteur. Le régne de Déce n'a duré qu'un peu plus de deux ans. Sa mort tombe sous la fin de Novembre, ou le commencement de Décembre de l'an de J. C. 251. Il laissa un fils, Hostilien, qui fut le jouët, comme nous allons le voir, de la perfidie de Gallus.

Zos.

Faits détachés.

Aurel. Vict.

Il est dit de Déce qu'il bâtit & dédia les murs de Rome : ce qui signifie apparemment qu'il en reconstruisit une partie, qui eut par conséquent besoin d'une nouvelle dédicace. Car les murs des villes étoient chose sacrée, selon les idées superstitieuses des Romains. Déce bâtit aussi des bains ou thermes, soit pour son usage particulier, soit pour la commodité publique.

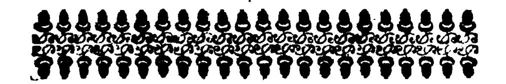
Eutrop.

Treb. Valer. 1, & 2.

Il paroît que ce Prince estimoit la dé-

cence

cence dans la conduite, & souhaitoit la réforme des mœurs, si nous devons recevoir pour vrai le récit que nous trouvons dans la vie de Valérien par Trébellius Pollio. Il y est rapporté que Déce étant en Illyrie, écrivit au Sénat pour ordonner l'élection d'un Censeur, & que le choix de la Compagnie tomba sur Valérien, qui fut depuis Empereur. Une pareille attention fait honneur au Gouvernement de Déce. Nous traiterons bientôt ce fait avec plus d'étendue, lorsqu'il nous faudra parler de Valérien.



FASTES DU REGNE DE GALLUS.

DECIUS AUGUSTUS III.
DECIUS CÆSAR.

A. R. 1002. De J. C. 251.

Gallus est proclamé Auguste avec Hostilien, second fils de Déce, par les troupes de Mœsie & de Pannonie.

Il décore son fils Volusien du titre de César.

Il fait un traité honteux avec les Gots.

A. R. 1003, De J. C. 252. G. VIBIUS TREBONIANUS GALLUS.
AUGUSTUS III.
C. VOLUSIANUS CÆSAR.

Gallus vient à Rome.

Peste dans tout l'Empire, qui avoit commencé dès l'an 250.

Martyre des Saints Corneille & Lucius Papes.

Gallus ôte la vie à Hostilien, & fait courir le bruit que ce jeune Prince est mort de la peste.

Il fait Volusien son fils Auguste.

A. R. 1004. De J. C. 253. C. VOLUSIANUS AUGUSTUS II.
...... MAXIMUS.

Invasion des Gots dans la Mœsie.

Emilien les ayant vaincus se fait proclamer Empereur.

Il vient avec son armée en Italie. Gallus est tué avec son fils près d'Interamna par ses propres troupes.

TYRAN sous Gallus.

M. AUFIDIUS PERPERNA LICINIANUS.

GALLUS.

§. III.

Tems de révolutions & de catastrophes. Gallus feint d'honorer la mémoire de Déce.

Il

Il adopte Hostilien fils de Déce, & le fait Auguste. Il conclut un Traité honteux avec les Gots. Il vient à Rome. Il se livre à la mollesse. Peste de douze ans. Gallus persécute l'Eglise. Il se défait d'Hostilien. Les Gots ravagent de nouveau la Mœsie. Emilien les rechasse dans leur pays, & se fait Empereur. Il vient en Italie. Gallus est tué par ses propres Troupes. Perperna, Tyran de peu de jours.

LE tems dont j'expose ici les événemens, est un tems de révolutions, de catastrophes sanglantes, de régnes courts, & qui ne font que passer rapidement sous les yeux. L'Empire Romain ressembloit alors parfaitement à la royauté misérable du temple de Diane dans le bois d'Aricie, qui ne pouvoit être possédée que par un esclave qui eût tué son prédécesseur. Les Commandans des armées, presque tous gens de basse naissance, ne manquoient point l'occasion d'ôter l'Empire avec la vie à celui qui en étoit en possession, & ils se plaçoient sur son trône, dans l'attente d'un pareil sort. Philippe, Déce, Gallus, dont il s'agit maintenant, & Emilien, qui remplacera Gallus, sont la preuve de ce que j'avance.

Tems de révolutions & catastrophes.

Strab. L. V. p. 239.

C. Vibius Trébonianus Gallus fut proclamé Empereur sans difficulté, après la mort de Déce, par les troupes de Mœsie & de Pannonie. Il étoit natif ou ori-

Gallus feint d'honorer la mémoire de Déce.

Zos. Vict. uterque. Eutrop. originaire de l'Ile de Méninge, aujourd'hui Gerbi, près des côtes d'Afrique, & il représenta fidélement dans sa conduite la perfidie Africaine. Après avoir fait périr Déce par une lâche & horrible trahison, il rendit des respects à sa mémoire, & il le mit avec son fils aîné au rang des Dieux. C'étoit une politique constamment pratiquée par tous ces usurpateurs du trône, pour déguiser leur crime. Maximin en avoit usé ainsi à l'égard d'Alexandre, Philippe par rapport à Gordien III. & Déce lui-même par rapport à Philippe. Gallus fit plus. Quoiqu'il eût un fils, connu dans l'Histoire sous le nom de Volusien, il adopta Hostilien fils de Déce, & il lui conféra le titre d'Auguste. On peut même soupçonner qu'il avoit commencé par faire déclarer Hostilien Auguste, comme fils du dernier Empereur, & que ce fut sous le prétexte de lui servir de tuteur à cause de son bas âge, qu'il se fit lui-même revêtir des titres de la souveraine puissance. Philippe lui avoit donné l'exemple de cette ruse. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que sous les témoignages d'honneur & de bienveillance que Gallus donnoit à Hostilien, il cachoit le noir dessein de s'en défaire.

Il adopte Hostilien fils de Déce, & le fait Auguste.

Il conclut un Traité honteux avec les Gots. *Zos.*

Il avoit été trop bien servi par les Gots pour les traiter en ennemis, & d'ailleurs ses intérêts l'appelloient à Rome. Il conclut avec eux une paix honteuse, leur per-

permettant de retourner dans leur pays avec tout leur butin, & d'y emmener même un grand nombre d'illustres prisonniers, & s'engageant à leur payer tous les ans un tribut en or. Après avoir ainsi vendu aux Barbares l'honneur de l'Empire, il se rendit à Rome, où il étoit déjà reconnu, le Sénat ne faisant nulle difficulté de subir, dans ces tems orageux, la loi du plus fort.

Il vient à Rome.

Un Empire acquis par les voies par lesquelles Gallus y étoit parvenu, demande de l'activité & de la vigilance pour être conservé. Gallus se livra à la mollesse, aux délices, à la nonchalance, ayant quelque légére attention sur la Capitale, & négligeant tout le reste d'une si vaste Monarchie. Aussi son régne n'est presque connu que par les maux qu'y éprouva l'Empire, par les dévastations des Barbares, & surtout par une peste effroyable, qui ayant commencé dès l'an de J. C. 250. prit de nouvelles forces en 252. & dura encore dix ans au-delà.

Il se livre à la molesse.

Peste de douze ans. *Tillem.* AN. R. 1003.

Gallus, & Volusien, que son pére avoit fait Consul avec lui, & Auguste, s'acquirent quelque honneur auprès du peuple de Rome, par le soin qu'ils prirent des funérailles de ceux qu'emportoit la maladie, sans excepter les personnes les plus viles. Mais il n'est point dit qu'ils ayent songé au reméde, ni qu'ils ayent donné les ordres nécessaires pour arrêter la contagion, & empêcher que la communi-

Aurell. Victor.

munication ne la répandît.

Gallus persécute l'Eglise. *Tillem.*

Ils s'amusérent à recourir à leurs faux Dieux par des sacrifices, dont ils commandérent la célébration dans tout l'Empire : & il est assez vraisemblable que c'est ce qui fit renaître la persécution contre les Chrétiens, qui pleins de zèle pour le bien de l'Etat ne vouloient pas, par des cérémonies sacriléges, irriter de plus en plus le vrai Dieu, seul arbitre & dispensateur des biens & des maux. Cette persécution, que l'on peut regarder comme une suite de celle de Déce, procura la couronne du martyre à deux saints Papes, Corneille & Lucius.

Il se défait d'Hostilien. *Zos. & Aurel. Victor.*

La peste vint fort à propos pour couvrir d'un voile l'exécution des desseins que Gallus avoit formés contre la vie d'Hostilien. Il craignoit que le nom de Déce ne fût une puissante recommandation pour ce jeune Prince, & n'engageât les soldats à vouloir réunir en sa personne le pouvoir avec le titre & les honneurs de la dignité Impériale. Il cherchoit donc l'occasion de se délivrer d'un concurrent qui lui faisoit ombrage. La (a) maladie contagieuse lui fournit cette occasion. Il fit donner apparemment du poison à Hostilien, & il répandit le bruit que

(a) *Zosime d'une part dit que Gallus ôta la vie à Hostilien, & de l'autre Aurélius Victor témoigne qu'Hostilien mourut de la peste. Il est aisé de penser que l'un a raconté la chose telle qu'elle est dans la réalité, & que l'autre a suivi le faux bruit répandu par le meurtrier.*

que la peste avoit terminé ses jours. Peut-être doit-on remettre jusqu'après la mort d'Hostilien, l'élevation de Volusien au rang d'Auguste. Le fils de Gallus aura ainsi rempli la place vacante, & profité de la dépouille du fils de Déce.

Les Gots ravagent de nouveau la Mœsie. Zos. & Zon. AN. R. 1004.

Si nous en croyons Zosime, les Barbares, Scythes, Borans, Burgundes (a), Carpiens, ne firent pas de moindres ravages que la peste dans toutes les provinces de l'Empire. Mais il paroît que les courses dont parle ici cet Ecrivain, doivent plutôt être rapportées au régne de Valérien. Ce qui appartient au tems de Gallus, c'est une nouvelle invasion des Gots, qui, soit qu'ils ne fussent pas payés exactement du tribut qu'il leur avoit promis, soit par leur inquiétude naturelle, passérent le Danube, & désolérent la Mœsie, brûlant les bourgades, tuant les habitans ou les emmenant prisonniers, & amassant un butin immense.

Emilien les rechasse dans leur pays, & se fait Empereur. Vict. Epit. Eutrop. Zos. & Zonar.

Emilien, Maure de nation, d'une très-basse origine, & qui néanmoins avoit été Consul, peut-être déja (b) deux fois, commandoit alors les troupes Romaines dans la Mœsie. Ce Général sçavoit la guerre,

(a) *Ces Burgundes ne sont pas ceux qui ont fondé dans les Gaules le Royaume de Bourgogne, mais ils étoient sans doute une branche de la même nation*

(b) *On trouve un Æmilianus Consul l'an de J. C. 244. un M. Æmilianus Consul pour la seconde fois en 249. Il n'y a rien qui empêche d'attribuer ces deux Consulats à l'Emilien dont il s'agit ici.*

erre, & plein d'ambition, il ne se croyoit pas moins digne de l'Empire que Gallus. Il pensa qu'il ne s'agissoit pour lui que de le mériter par quelque glorieux exploit, & remarquant que ses troupes étoient découragées, il les ranima non seulement par les motifs du devoir & de l'honneur, mais en leur promettant de tourner à leur profit la pension ignominieuse que l'on payoit aux Barbares. Il réussit : ses soldats flattés d'une si douce espérance, firent des merveilles. Ils battirent les Gots dans la Mœsie : ils les poursuivirent même dans leur pays au-delà du Danube, & là ils livrérent un nouveau combat, taillérent en piéces leur armée, & reconquirent tout le butin qui avoit été emporté de la Province Romaine. Emilien vainqueur fut proclamé Empereur par l'armée. Il ne perdit point de tems pour faire valoir ses prétentions, & il se hâta de passer en Italie.

Il vient en Italie. Gallus est tué par ses propres troupes.

Gallus effrayé, envoya Valérien sur le Rhin pour lui amener les Légions de Gaule & de Germanie : & lui-même, avec ce qu'il avoit de forces, il marcha au-devant de l'ennemi. Les deux armées se rencontrérent près d'Interamna * en Ombrie : & celle de Gallus se trouvant trop inférieure, & d'ailleurs n'ayant que fort peu d'estime pour son chef, termina la querelle en le tuant avec son fils, & en accédant volontairement au parti d'Emilien.

* *Terni.*

Gal-

Gallus avoit régné environ deux ans, un peu plus, ou un peu moins. Emilien n'étoit pas le premier concurrent qui se fût élevé contre lui. Un certain M. Aufidius Perperna Licinianus avoit pris le titre d'Auguste quelque tems auparavant. Mais son entreprise malheureuse fut étouffée en naissant. Tillem.

Perperna Tyran de peu de jours.

HISTOIRE DU REGNE

D'EMILIEN.

§. IV.

Emilien est reconnu Empereur par le Sénat. Sa conduite douce & modérée. Valérien est proclamé Empereur par les troupes qu'il amenoit au secours de Gallus. Emilien est tué par ses propres soldats.

C. VOLUSIANUS AUGUSTUS II. .... MAXIMUS. AN. R. 1004. De C. 253.

C. ou M. Julius Æmilianus, que nous nommons simplement Emilien, ne fit que paroître sur la scéne, & son régne ne dura pas quatre mois. Il doit pourtant être mis au rang des Empereurs, puisqu'il fut reconnu par le Sénat, qui l'ayant d'abord déclaré ennemi public sur la requisition de Gallus, lui déféra

Emilien est reconnu par le Sénat.

Zos. Zonar. Eutrop. Vict. uterque.

tous les titres de la puissance Impériale lorsqu'il le vit vainqueur. Emilien avoit eu soin de se concilier l'affection de cette Compagnie par des lettres écrites aussitôt après son élection faite en Illyrie par les soldats. Il y protestoit qu'il se regardoit comme le Lieutenant du Sénat, à qui il laisseroit toute l'autorité du Gouvernement, se renfermant dans la conduite des armées. Il promettoit d'établir la paix dans l'Empire, en délivrant la Thrace & les Provinces voisines des incursions des Barbares, & en allant faire la guerre aux Perses, qui recommençoient à troubler l'Orient par quelques actes d'hostilité. On peut croire que ce langage si soumis, & qui exprimoit de si bonnes intentions, avoit déjà fait une favorable impression sur le Sénat, & le succès décida les suffrages.

Sa conduite douce & moderée.

Emilien tint parole au moins en partie. Il se conduisit dans Rome avec beaucoup de modestie & de douceur, il avoit des maniéres tout-à-fait populaires, qui même furent prises par les soldats pour bassesse & pour oubli de son rang. Peut-être la crainte influoit-elle dans ces grands dehors de modération qu'il faisoit paroître, car il ne fut pas un instant paisible; & dès qu'il fut délivré de Gallus, il vit s'élever contre lui un rival plus redoutable en la personne de Valérien.

Valérien est proclamé Em-

Ce Sénateur tenoit depuis longtems un rang illustre dans Rome, & jouissoit d'une

d'une très-grande réputation. Gallus l'avoit chargé, comme je l'ai dit, de lui amener les troupes de Gaule & de Germanie pour se défendre contre l'attaque d'Emilien. Valérien s'acquitta fidélement de sa commission; mais avant qu'il pût arriver, déjà celui qu'il servoit n'étoit plus. Ce fut dans la Rhétie qu'il apprit la mort de Gallus; & l'armée qu'il conduisoit se voyant un chef d'un grand nom, & dédaignant l'obscurité de la naissance d'Emilien, saisit l'occasion qui s'offroit de faire un Empereur, & proclama Valérien Auguste. Il n'est point dit si Valérien eut quelque part à la détermination des soldats, ni s'il fit des façons de résistance. Il étoit assez judicieux pour ne désirer que foiblement l'Empire, & assez franc pour se prêter de bonne grace & sans répugnance hypocrite au vœu de ceux qui l'élisoient. Il marcha donc à leur tête vers Rome, mais il n'eut pas besoin de combattre.

[Valérien est proclamé Empereur par les troupes qu'il amenoit au secours de Gallus.]

Emilien éprouva le même sort que Gallus. Ses soldats avoient plus d'estime pour le Chef ennemi, que pour leur propre Empereur. D'ailleurs ils sentoient l'inégalité de leurs forces. Ils résolurent donc de se défaire d'Emilien, & ils le tuérent à Spoléte, jusqu'où il s'étoit avancé. Valérien, vainqueur sans avoir tiré l'épée, & peut-être même sans avoir vu le camp de son adversaire, fut reconnu unanimement dans tout l'Empire.

[Emilien est tué par ses propres soldats.]

FAS-



FASTES DU REGNE DE VALERIEN.

AN. R. 1004. De C. 253. C. VOLUSIANUS AUGUSTUS II. .... MAXIMUS.

Valérien, proclamé Empereur par les soldats, est reconnu par le Sénat, qui défére à Gallien son fils le titre de César. Valérien lui donne celui d'Auguste.

AN. R. 1005. De C. 254. P. LICINIUS VALERIANUS II. } AUGG. P. LICINIUS GALLIENUS.

L'Empire étoit alors attaqué de tous côtés par les Barbares.

Valérien envoie Gallien son fils dans les Gaules, en lui donnant Postume pour adjoint & pour modérateur, & il se charge lui-même de défendre les pays qui sont à l'Orient de l'Italie.

Quelques-uns placent en ce tems-ci l'exploit d'Aurélien contre les Francs, que nous avons rapporté au régne de Gordien III.

AN. R. 1006. De C. 255. P. LICINIUS VALERIANUS III. } AUGG. P. LICINIUS GALLIENUS II.

Nous

Nous trouvons sous cette année un Valérien César, qui paroît avoir été le second fils de l'Empereur.

. . . . MAXIMUS. AN. R. 1007.
. . . . GLABRIO. De C. 256.

Victoire sur les Germains, d'où Gallien prit le titre de *Germanicus Maximus*. Cette victoire peut avoir été remportée par le ministére d'Aurélien depuis Empereur.

Gallien traite avec un des Princes Germains, qui s'engage à empêcher ses compatriotes de passer le Rhin.

S'il y a quelque chose de vrai dans ce que dit Zonare d'une victoire remportée par Gallien près de Milan avec dix mille hommes sur trois cens mille Allemands, on peut rapporter cet événement ou à ce tems-ci, ou, plus vraisemblablement peut-être, à la premiére année dans laquelle Gallien jouït seul de la souveraine puissance.

P. LICINIUS VALERIANUS IV. } AUGG. AN. R. 1008.
P. LICINIUS GALLIENUS III. } De C. 257.

Valérien, qui avoit d'abord favorisé les Chrétiens, commence cette année à les persécuter, y étant engagé par Macrin. Cette persécution, qui est la huitiéme, dura jusqu'à la fin du régne de Valérien.

Il conduit par ses ordres la guerre contre

tre les Gots, qui ravageoient l'Illyrie & la Thrace. Claude & Aurélien, qui furent depuis Empereurs, se signalérent dans cette guerre. Probus, alors fort jeune, y acquit aussi beaucoup de gloire, quoique dans des postes subalternes.

AN. R. 1009. De C. 258. MEMMIUS TUSCUS.
.... BASSUS.

Valérien à Byzance.

Aurélien, adopté par Ulpius Crinitus, fut Consul avec lui pendant une partie de cette année. Leur Consulat commença le 22 Mai.

Les Perses, sollicités par Cyriade transfuge, entrent en Mésopotamie, prennent Nisibe & Carres, pénétrent dans la Syrie, & se rendent maîtres d'Antioche, qu'ils pillent & saccagent.

Cyriade prend les titres de César & d'Auguste.

Courses des Scythes Borans, qui s'emparent de Trébizonde.

Martyres de St. Sixte Pape, de St. Laurent, de St. Cyprien.

AN. R. 1010. De C. 259. ÆMILIANUS.
.... BASSUS.

Cyriade périt après avoir régné un an dans la Syrie.

Valérien à Antioche. Il rétablit cette ville.

La Bithynie ravagée par des peuples Scyt-

Scythes. Valérien se met en mouvement pour les chasser. Mais ils étoient déjà retirés lorsqu'il arriva en Cappadoce. Il retourne à Antioche.

Valérien fils aîné de Gallien est fait César.

...... SECULARIS. AN. R. 1011.
...... DONATUS. De C. 260.

Valérien est défait par Sapor en Mésopotamie, & ensuite fait prisonnier dans une entrevue avec son vainqueur.

Sa captivité fut longue, & surchargée des opprobres les plus ignominieux.

TYRAN sous le régne de Valérien.

CYRIADE en Syrie.

VALERIEN.

§. V.

Valérien universellement estimé avant que d'être Empereur, se trouva au dessous de sa place. Il avoit de la probité, mais sans talens. Triste état de l'Empire lorsque Valérien en prit les rênes. Valérien fait Auguste Gallien son fils. Famille de Valérien. Il envoie Galien en Gaule contre les Germains, lui donnant Postume pour modérateur. Gallien acquiert de l'honneur dans ce commandement. Valérien réussit par ses Généraux contre les Bar-

Barbares qui ravageoient l'Illyrie. L'Asie mineure ravagée à diverses reprises par des courses de Nations Scythiques. Négligence & pesanteur de Valérien. La peste continue de désoler l'Empire. Guerre des Perses. Cyriade traître & tyran. Prise d'Antioche par les Perses. Cyriade périt. Valérien vient à Antioche, & la rétablit. Il est défait par Sapor, & fait prisonnier dans une entrevue. Indigne traitement que lui fait souffrir Sapor. Valérien, quoique bon par caractére, persécuta néanmoins les Chrétiens. Idée de cette persécution, qui est comptée pour la huitiéme. Commencemens du Christianisme parmi les Gots, & autres Barbares.

Valérien, universellement estimé avant que d'être Empereur, se trouva au-dessous de sa place. *Trebell. Val.* 1. 2.

JAMAIS Prince n'est monté sur le trône avec une plus belle réputation que Valérien, ni avec des applaudissemens plus sincéres & plus universels de la part de tous les Ordres de l'Etat. Né d'une illustre origine, éprouvé par tous les emplois civils & militaires, en ayant soutenu le poids avec dignité, il étoit parvenu au plus haut point de considération & d'éclat où pût aspirer un particulier. Consulaire, tenant le premier rang entre tous les Sénateurs, Député des Gordiens élus Empereurs en Afrique vers le Sénat, rien n'est surtout plus honorable pour lui que la maniére dont il fut nommé Censeur.

Zos. & Capit. Gord. 9.

L'autorité de la Censure, depuis l'établis-

tabliſſement de la puiſſance Impériale, y avoit preſque toujours été réunie. Paulus & Plancus ſont les deux derniers particuliers qui l'ayent gérée enſemble, vingt-deux ans avant l'Ere commune de J. C. Auguſte étant déjà en paiſible poſſeſſion de l'Empire. Claude s'aſſocia Vitellius au titre & au pouvoir de Cenſeur. Depuis ce tems les Empereurs s'étoient conſtamment réſervé l'exercice de cette charge, quoiqu'ils n'en priſſent pas ordinairement le titre. Déce, apparemment par zèle pour la réforme des mœurs, voulut confier ce ſoin à un particulier qui pût s'y livrer tout entier, n'ayant point d'autre objet; & il ne craignit point de diſtraire de la puiſſance Impériale une ſi importante fonction. Etant en Illyrie, occupé de la guerre contre les Gots, il écrivit au Sénat pour lui ordonner de nommer un Cenſeur. *Trebell.*

Auſſitôt que le Préteur, qui en l'abſence des deux Déces Empereurs & actuellement Conſuls préſidoit à l'aſſemblée, eut fait lecture des ordres qu'il avoit reçus, il ne fut pas beſoin de délibération. Le vœu unanime ſe décida tout d'un coup pour Valérien. De toutes parts on s'écrioit: „ La vie de Valérien „ eſt une cenſure perpétuelle. C'eſt à „ celui qui eſt le meilleur de tous, qu'il „ appartient de juger de tous. Valérien „ dès ſon enfance a été un Cenſeur re„ ſpectable par l'intégrité de ſa condui-

„ te:

„ te : Sénateur ſage, modeſte, plein de „ gravité, ami des bons, ennemi des „ tyrans, faiſant la guerre aux vices. „ C'eſt lui que nous voulons avoir pour „ Cenſeur, c'eſt lui que nous nous pro- „ poſons d'imiter. Plus illuſtre par ſon „ mérite que par la nobleſſe de ſon ſang, „ il montre en lui l'innocence des „ mœurs, l'éminence de la doctrine. „ C'eſt un exemple unique : il fait revi- „ vre en ſa perſonne la vénérable anti- „ quité". Ces acclamations ſouvent ré- pétées ſe terminérent par la déclaration du conſentement général. „ Nous ſom- „ mes tous de cet avis, " s'écria-t-on : & c'eſt ainſi que ſe forma le Decret du Sénat.

Valérien étoit alors à l'armée. Déce le manda auſſitôt qu'il eut reçû le Sénatusconſulte, & en préſence des premiers de ſa Cour, qu'il avoit aſſemblés, il lui notifia ſon élection, en lui détaillant en même tems toute l'étendue des pouvoirs de ſa charge : „ Valérien, lui dit-il, vous „ avez lieu de vous féliciter d'être ho- „ noré comme vous l'êtes par les ſuffra- „ ges du Sénat ; ou plutôt d'en poſſéder „ toute l'eſtime, toute l'affection, tous „ les cœurs. Recevez l'autorité de la „ Cenſure, que vous êtes ſeul capable „ d'exercer dignement, & que vous dé- „ fére la République Romaine ſur tous „ ſes membres, pour juger de leur con- „ duite. Vous déciderez qui ſont ceux

„ qui

„ qui méritent de conserver ou d'acqué-
„ rir le rang de Sénateurs : vous rendrez
„ à l'ordre des Chevaliers son ancienne
„ splendeur : vous prendrez connoissan-
„ ce des revenus publics, & vous en fe-
„ rez les baux : les gens de guerre seront
„ soumis à votre inspection : vous juge-
„ rez les Juges mêmes, les Officiers de
„ notre Palais, ceux qui occupent les
„ premiéres places de l'Etat. En un mot,
„ excepté le Préfet de la ville, les Con-
„ suls en charge, le Roi des sacrifices, &
„ la premiére Vestale, pourvu qu'elle
„ soit fidéle à conserver son honneur ;
„ tous les Ordres & tous les particuliers
„ seront sujets à votre animadversion ; &
„ ceux même qui en seront exemts, ne
„ laisseront pas de se faire un devoir de
„ vous plaîre".

Valérien, loin d'être ébloui d'un honneur si brillant, & qui lui étoit déféré d'une façon si flateuse, n'en sentit que le poids, & s'excusa de l'accepter. „ Grand
„ & vénérable Empereur, dit-il, ne me
„ forcez point à me charger d'un farde-
„ au qui ne convient qu'à votre auguste
„ place. La Censure est une fonction
„ Impériale, qu'un particulier ne peut
„ remplir. Pour moi surtout, je sens que
„ tout me manque, & les forces & la
„ confiance. Je ne sçais même si les cir-
„ constances n'y répugnent pas ; & dans
„ l'état où je vois le genre-humain, je ne
„ le crois pas susceptible de réforme".

Ici

Ici notre Auteur nous laisse, sans nous apprendre (*a*) si les excuses de Valérien furent reçues, ou si Déce le contraignit de se charger de la Censure. Ce qui est clair par la suite des faits, c'est que supposé que Valérien ait été Censeur, il ne peut pas avoir fait grand exercice de son pouvoir. Déce périt peu de tems après; & une censure sévére auroit été bien déplacée sous Gallus, qui se livra à la mollesse & à la nonchalance.

Tel étoit Valérien lorsqu'il fut élevé à l'Empire. Le Sénat, le peuple, les provinces, approuvérent avec empressement le choix des soldats; & si l'on eût donné à chacun la liberté de nommer un Empereur, il n'étoit personne dont le suffrage ne lui fût assûré. Cependant ce mérite si universellement estimé, se trouva au-dessous de sa place. Valérien ayant brillé dans les emplois inférieurs, ne fut pas capable de soutenir le rang suprême: & l'on peut lui faire avec une justesse parfaite l'application de ce que Tacite a dit de Galba, qu'il (*b*) parut au-dessus de la con-

(a) *Valérien est qualifié ancien Censeur au commencement du fragment qui nous reste de sa vie par Trébellius Pollio. Mais il est incertain si les premiéres paroles de ce fragment sont de l'Auteur: & d'ailleurs Trébellius n'est pas un Ecrivain si exact, que l'on doive presser les termes dont il se sert, & les prendre à la lettre. L'élection de Valérien à la Censure pourroit lui avoir paru un fondement suffisant de l'appeller Censeur.*

(*b*) Major privato visus, dum privatus fuit, & omnium consensu capax Imperii, nisi imperasset. *Tac. Hist. I. 49.*

condition privée, tant qu'il fut simple particulier; & qu'il auroit été d'un consentement unanime jugé digne de l'Empire, s'il n'eût jamais été Empereur.

Si la probité suffisoit pour gouverner une vaste Monarchie, Valérien eût été sans doute un grand Prince. Il avoit de la simplicité dans les mœurs, de la droiture, de la franchise : il aimoit la justice : il évitoit de fouler les peuples : il écoutoit volontiers les bons conseils, & il en faisoit honneur à ceux de qui il les avoit reçus. Il possédoit même une qualité bien importante dans un Souverain, il aimoit à placer le mérite : & l'on remarque qu'un grand nombre des Officiers de guerre qu'il employa dans des commandemens importans, ou devinrent Empereurs, ou ayant usurpé la souveraine puissance, s'y conduisirent de maniére que l'on ne pouvoit blâmer en eux que l'illégitimité des voies par lesquelles ils s'y étoient élevés.

Il avoit de la probité, mais sans talens.

Tillem. Val. 1. & 2.

Voilà des parties tout-à-fait loüables : mais l'art de gouverner exige de plus des talens qui manquoient à Valérien : la supériorité des vues, la fermeté du courage, l'activité dans l'exécution, la connoissance des profondeurs du cœur humain, & une sage défiance contre les piéges que tend la méchanceté. Valérien étoit un esprit borné, mou, lent, crédule : & en conséquence de ces défauts, son régne ne fut qu'un tissu de malheurs,

& se termina enfin par la plus ignominieuse catastrophe.

Triste état de l'Empire, lorsque Valérien en prit les rênes.

Il est vrai que l'Empire étoit dans une situation déplorable, lorsque Valérien en prit les rênes. Les divisions intestines des Romains, ces déplacemens continuels d'Empereurs qui tomboient les uns sur les autres, les frontiéres dégarnies par la nécessité où se mettoient les armées de faire reconnoître dans Rome les Princes qu'elles avoient choisis, les soins que ces Princes eux-mêmes étoient obligés de prendre pour établir leur autorité naissante, & prévenir, s'ils eussent pu, les révoltes; tant de causes réunies affoiblissoient prodigieusement l'Etat, & l'exposoient en proie à l'étranger. Les Germains se faisoient craindre sur le Rhin; les Gots, les Burgundes, les Carpiens, sur le Danube; d'autres peuples Scythiques couroient & ravageoient l'Asie; les Perses attaquoient les provinces de l'Orient. L'étendue immense de l'Empire sembloit ne donner que plus de prise aux guerres & aux ennemis. Dans la suite Claude II. Aurélien, Probus, triomphérent d'obstacles & de dangers tout pareils, ou même plus grands. Mais la supériorité de leur génie leur fit trouver des ressources que le foible Valérien ne sçut ni découvrir ni employer.

Valérien fait Auguste Gallien son fils.

En même tems que Valérien avoit été reconnu par le Sénat, son fils Gallien, qui étoit à Rome, fut aussi déclaré César.

Va-

Valérien le fit Auguste, & il égala ainsi à sa personne & à son rang un fils âgé de dix-huit à vingt ans, & qui, sans manquer d'esprit, avoit le plus mauvais cœur & le plus bas dont l'Histoire fasse mention. Comme la famille de Valérien a été très-nombreuse, je crois que pour jetter de la clarté sur ce que nous aurons à dire dans la suite, il est à propos d'en tracer ici le tableau. *Eutrop. & Vict. utterque.*

Valérien, nommé dans les inscriptions P. Licinius Valérianus, fut marié deux fois. De son premier mariage il eut P. Licinius Galliénus, que nous nommons simplement Gallien, nom emprunté de l'ayeul maternel de ce Prince, qui fut un homme illustre dans la République. Valérien prit une seconde alliance avec Mariniana, que l'on ne connoît que par les médailles qui attestent son apothéose. De Valérien & de Mariniana nâquirent deux fils, qui furent tous deux Augustes, Valérien le jeune & (a) Egnatius. Ces Princes eurent des enfans qui ne sont pas connus dans l'Histoire. Gallien épousa Salonine, & il en eut au moins deux fils, tous deux portant entre au- *Famille de Valérien. Tillem.*

(a) *Je suis Mr. de Tillemont dans ce que je dis de la famille de Valérien, quoique je n'ignore pas qu'il reste des difficultés par rapport à certains points. La chose est si embrouillée, & si peu importante, qu'il m'a paru que le meilleur parti étoit de me fixer au sentiment d'un Ecrivain si sçavant & si exact, sans pourtant vouloir m'en rendre garant.*

autres noms celui de Saloninus, tous deux décorés du titre de César. Nous appellons l'un Valérien, & l'autre Salonin.

Il envoie Gallien en Gaule contre les Germains, lui donnant Postume pour modérateur.

Zos. & Eutrop.

L'Empereur Valérien se voyant sur un trône attaqué de toutes parts, prit des mesures pour faire face à tous les ennemis. Il envoya Gallien son fils dans les Gaules pour s'opposer aux Germains, & lui-même il se chargea d'aller chasser les peuples Scythiques qui désoloient l'Illyrie & l'Asie.

Vop. Aurel. 8.

Gallien étoit bien jeune pour la commission que son pére lui imposoit. Mais outre que le courage militaire ne lui manquoit pas comme les sentimens d'honneur & de vertu, Valérien ne lui donna que le nom & les honneurs de Général, & il lui joignit pour conducteur & pour modérateur Postume, habile guerrier, qui dans la suite s'attribua le titre d'Auguste, & régna avec gloire dans les Gaules. Il avoit eu la pensée de confier cet emploi à Aurélien, qui fut depuis Empereur; mais il craignit sa trop grande sévérité. „Mon fils, écrivoit-il à un „ ami qui s'étoit étonné de la préférence donnée à Postume, mon fils est encore bien jeune & même enfant. Il y a „ beaucoup de légéreté dans sa façon de „ penser & dans sa conduite. J'ai appréhendé, je l'avoue, qu'Aurélien, sévére comme il est, ne poussât trop loin „ la rigueur à son égard".

Gal-

Gallien gouverné par Postume eut des succès contre les Germains. Ces Germains peuvent bien être les (a) Francs, qui dans ces commencemens de leur existence sont souvent désignés par un nom alors plus connu. Quelques Sçavans même attribuent au tems dont nous parlons actuellement l'avantage que remporta sur eux Aurélien encore Tribun, & que nous avons cru devoir placer sous Gordien III. Il est plus probable qu'Aurélien, qui est appellé dans une lettre de Valérien écrite à son sujet le restaurateur des Gaules, étoit parvenu sous ce Prince à un grade supérieur ; qu'il commandoit sous les ordres de Gallien & de Postume un corps d'armée considérable, & qu'il signala son commandement par quelque victoire plus éclatante que ce premier exploit. Les médailles nous font connoître en effet une victoire sur les Germains, qui valut à Gallien le titre de *Germanicus Maximus*, très-grand Germanique.

Gallien acquiert de l'honneur dans ce commandement.

Tillem. Val. 3. & 4.

Gallien, pour assûrer la tranquillité des Gaules, joignit la négociation à la force des armes ; & après avoir dompté dans plusieurs combats la fierté des Germains, il fit alliance avec un de leurs Princes, qui non seulement consentit à ne plus passer le Rhin, mais s'engagea à

Zos.

(a) *Zonare dit positivement que Gallien fit la guerre aux Francs.*

à empêcher ses compatriotes de le passer.

Voilà l'idée que nous pouvons donner de ce que fit Gallien dans les Gaules pendant le régne de son pére, ou plutôt de ce que firent Postume & Aurélien sous son nom. Selon Zonare, Gallien s'illustra encore par un fait d'armes bien brillant en Italie. Avec dix mille hommes, au rapport de cet Ecrivain, il défit près de la ville de Milan trois cens mille Allemans. La chose est difficile à croire: & ce qu'il peut y avoir de vrai, paroît devoir être rejetté à un tems postérieur.

Zon.

Valérien réussit par ses Généraux contre les Barbares qui ravageoient l'Illyrie.

La guerre ne se faisoit pas moins vivement en Illyrie. Les nations voisines du Danube inondoient toute cette vaste contrée, & y exerçoient d'horribles ravages. Valérien, qui s'étoit transporté à Byzance, pour être plus près des ennemis, employa contre eux divers Généraux, dont les plus illustres sont Claude & Aurélien, tous deux depuis Empereurs. Aurélien en particulier remporta une grande victoire sur les Gots, & il en fut récompensé par le Consulat.

Vopisc. Aurel. 13 & Trebell. Claud. 15.

Probus, qui parvint aussi dans la suite à l'Empire, étoit alors trop jeune pour pouvoir commander en chef. Mais il se distinguoit déjà par toutes les excellentes qualités d'une belle ame, & par la bravoure militaire. Valérien l'avoit fait Tribun avant l'âge, & il n'eut pas lieu de s'en repentir. Dans un combat contre les Sarmates & les Quades, Probus

Vopisc. Prob. 3. 5.

fit

fit des prodiges de valeur, & il mérita la couronnne civique, en délivrant des mains des Barbares Valérius Flaccus, jeune homme d'une haute naissance, & parent de l'Empereur.

L'Illyrie étant ainsi mise à l'abri des courses des Gots par les exploits de ces grands hommes, il s'agissoit de secourir l'Asie mineure, qui étoit en proie à des nuées d'autres Barbares, peuples Scythes, entre lesquels on nomme en particulier les Borans. C'est du côté du Phase & de la Colchide que leurs courses commencérent à se faire sentir, & ils y vinrent par mer. Ils n'avoient point de vaisseaux, mais ils en empruntérent des habitans du Bosphore. Zosime observe que tant que le petit Etat du Bosphore avoit eu ses Rois héréditaires, ces Princes amis & alliés des Romains, faisant le commerce avec eux, & en recevant des présens, empêchoient les Scythes de passer sur les terres de l'Empire : mais que, par l'extinction de la famille Royale, le sceptre étant tombé en des mains indignes, ces nouveaux Souverains, mal affermis, & manquant de courage, craignirent les menaces des Scythes, & non contens de leur livrer passage, leur fournirent même des vaisseaux.

L'Asie mineure ravagée à diverses reprises par des courses de nations Scythiques. Zos.

Les Borans, car c'est de cette nation Scythique qu'il s'agit, lorsqu'ils furent abordés en Colchide, renvoyérent les vaisseaux, & se répandant aussitôt dans

tout le plat pays, ils le pillérent & le ravagérent en barbares. Ensuite ils osérent même attaquer Pityonte (a), ville fortifiée, & qui défendoit dans ces quartiers les frontiéres de l'Empire. Successianus, qui commandoit dans la place, brave Officier, & secondé par de bonnes troupes, qu'il avoit sous ses ordres, reçut si bien les ennemis, qu'il leur ôta tout d'un coup l'espérance de réussir dans leur entreprise. Il les battit, il les poursuivit : & les Borans, ayant perdu beaucoup de monde, se trouvérent trop heureux de s'enfuir précipitamment dans leur pays sur des vaisseaux qu'ils rencontrérent à la côte, & dont ils s'emparérent par force.

Les habitans de Pityonte & tout le pays voisin se croyoient totalement délivrés. Mais les Barbares à qui ils avoient affaire, toujours inquiets, toujours avides, n'ayant rien qui les attachât à leur patrie, accoutumés à errer sans demeure fixe, portant avec eux tout ce qu'ils possédoient, & amorcés par l'espoir du butin, ne se décourageoient point par les disgraces. Battus une premiére fois, ils revenoient à la charge : &

(a) *Zosime place visiblement, comme il paroîtra par ce qui est dit plus bas, la ville de Pityonte au-dessous & au midi du Phase. Strabon parle d'une Pityonte la grande au Nord de cette même riviére. Ou Zosime se trompe, ce qui n'est pas difficile à croire, ou il faut distinguer, comme a fait Cellarius dans sa Carte, deux villes de Pityonte.*

& c'eſt par cette manœuvre, perſévéramment & infatigablement continuée, qu'ils vinrent enfin à bout de ruiner l'Empire Romain.

Les Borans, à peine retournés dans leur pays, ſe préparérent à une nouvelle courſe. Ils obtinrent encore des vaiſſeaux des peuples du Boſphore : & arrivés près du Phaſe, ils les gardérent, afin de s'aſſûrer une retraite dans le beſoin. Ils commencérent par attaquer un temple de Diane, qui étoit dans ces contrées, & la ville Royale d'Æéta, pére de Médée, ſi célébre dans la fable. Repouſſés avec perte, ils ne ſe rebutérent point, & vinrent ſe préſenter devant Pityonte. Malheureuſement Succeſſianus n'y étoit plus. Valérien, que la néceſſité de réſiſter aux armes des Perſes avoit amené à Antioche, y avoit auſſi mandé cet Officier, qu'il fit Préfet du Prétoire, & des conſeils duquel il vouloit s'aider dans la conduite de la guerre d'Orient. Pityonte fut mal défendue : les Borans la prirent d'emblée, la pillérent, & s'étant rendu maîtres des vaiſſeaux qu'ils trouvérent dans le port, ils en accrûrent leur flotte, ſe remirent en mer, & allant en avant ils s'approchérent de Trébizonde, ville puiſſante, ceinte d'une double muraille, & qui avoit une garniſon forte de plus de dix mille hommes.

Des Barbares, ſans aucune connoiſſance de l'art ſi difficile des ſiéges, n'au-

roient jamais emporté cette place. Ils ne s'en seroient pas flattés, dit l'Historien, même en songe. La négligence de la garnison leur procura un succès, qui passoit leurs espérances comme leurs forces. Les soldats & les Officiers Romains comptant sur leurs avantages, & méprisant l'impéritie des ennemis, ne se tenoient point sur leurs gardes, ne prenoient aucune précaution, & songeoient uniquement à se divertir & à faire bonne chére. Les Borans instruits de cette sécurité, escaladérent le mur pendant la nuit, & se trouvérent ainsi tout d'un coup maîtres de Trébizonde. La garnison, aussi lâche que mal disciplinée, sortit par la porte qui donne du côté des terres, & abandonna les habitans à la discrétion des vainqueurs. Le butin fut immense. La ville étoit riche par elle-même; & de tout le pays des environs on y avoit porté, comme dans un asyle assûré, tout ce que l'on possédoit de précieux. Les Borans en profitérent; & après avoir tout pillé, tout saccagé dans la ville, ils étendirent même leurs courses dans l'intérieur du pays, comme il paroît par l'Epître Canonique de St. Grégoire Thaumaturge, alors Evêque de Néocésarée. Ils emportérent ainsi les richesses du Pont, & les ayant chargées sur leurs vaisseaux, ils s'en retournérent triomphans dans leur pays.

Tillem.

Un si heureux succès fut une puissan-

te

te amorce pour d'autres peuples Scythes, voisins des Borans. Ces peuples résolus d'imiter un exemple si utile, formérent une armée de terre & une flotte. Pour la construction des vaisseaux, dont ils ignoroient les régles, ils se servirent du ministére des Romains qui se rencontrérent parmi eux, soit pour y avoir été amenés prisonniers, soit attirés (*a*) par le commerce. Quant à la direction de leur marche, comme la côte orientale du Pont avoit été pillée par les Borans, & ne promettoit pas par conséquent une riche proie à ceux qui viendroient après eux, les Scythes dont nous parlons ici tournérent vers l'Occident. Au commencement de l'hiver ils partirent vraisemblablement du voisinage du Tanaïs. La flotte & l'armée de terre marchant de conserve, côtoyérent tout le rivage occidental de l'Euxin. Il est à croire que les troupes de terre passérent le Danube sur la glace, & que c'étoit à ce dessein que l'hiver avoit été choisi pour le tems du départ.

Arrivés près de Byzance, ils laissérent cette ville, qui leur parut apparemment trop forte, & peut-être trop bien gardée : mais ils passérent le détroit, partie sur

(*a*) *Le texte de Zosime, tel que nous l'avons, signifie* pour raison d'indigence. *Mais au moyen d'un léger changement on y trouvera le sens que j'ai suivi, comme beaucoup meilleur. Au lieu de κατ' ἀπορίαν, je crois qu'il faut lire κατ' ἐμπορίαν.*

ſur leurs propres vaiſſeaux, partie ſur des barques qu'ils avoient ramaſſées le long de la côte, & ſurtout dans un grand marais peu éloigné de Byzance; & en abordant en Aſie, ils ſurprirent Chalcédoine. Cette ville avoit une garniſon plus nombreuſe que n'étoit la troupe de ceux qui venoient l'attaquer. Mais la terreur des Barbares étoit ſi grande, que les ſoldats Romains prirent honteuſement la fuite, avant même que d'avoir vu l'ennemi. Les Scythes entrérent dans Chalcédoine ſans éprouver aucune réſiſtance : & la facilité de la conquête, le butin qu'ils y firent, animérent leur courage & augmentérent leur avidité.

Ils s'avancérent donc vers Nicomédie, où les appelloit un traître, que Zoſime appelle Chryſogonus. La priſe de cette ville ne leur coûta pas plus d'efforts que celle de Chalcédoine, & le butin en auroit été beaucoup plus opulent, ſi les habitans, prévenant la venue des Barbares, ne ſe fuſſent enfuis pour la plupart avec tout ce qu'ils purent ſauver de leurs tréſors. Les Scythes y trouvérent encore dequoi ſatisfaire abondamment leur cupidité ; & continuant leurs exploits de brigands, ils pillérent de même les villes de Nicée, de Cius, & de Pruſe. Ils vouloient pouſſer plus avant, & aller juſqu'à Cyzique. Mais le fleuve Rhyndacus s'étant groſſi ſubitement par les pluies, les arrêta tout

court.

court. Ils revinrent fur leurs pas, brûlérent Nicomédie & Nicée, qu'ils s'étoient d'abord contentés de piller, & ayant regagné la mer ils fe rembarquérent, & remportérent tout leur butin dans leur pays.

Négligence & pefanteur de Valérien.

Le ravage d'une province telle que la Bythinie, & de tant de villes confidérables, fans que les Barbares ayent trouvé aucunes troupes Romaines qui leur fiffent obftacle, foit dans leurs courfes, foit à leur retour, ne fait pas affûrément honneur au Gouvernement de Valérien, & prouve trop clairement la négligence & la pefanteur dont les Hiftoriens l'accufent. Ce Prince étoit encore à Antioche. Il envoya Félix pour garder Byzance: il fe mit lui-même en mouvement, & vint jufqu'en Cappadoce: & là ayant appris apparemment la retraite des Scythes, il s'en retourna, fans avoir fait autre chofe que caufer beaucoup d'incommodités & de dommages aux peuples fur les terres defquels il avoit paffé.

La pefte continue de défoler l'Empire.

Aux incurfions des Barbares, qui défoloient les plus belles provinces de l'Empire, fe joignoit encore un autre fléau, c'eft-à-dire, la pefte, qui déjà depuis plufieurs années exerçoit de continuels ravages dans les villes, dans les campagnes, dans les armées. Et pour mettre le comble au défaftre des Romains, Valérien alla chercher une fin funefte & honteufe dans la guerre contre les Perfes.

Guerre des Perses. Zos. & Zon.

Depuis les victoires remportées par Gordien III. sur les Perses, & la paix conclue avec eux par Philippe, il n'y avoit point eu de guerre ouverte entre les deux Empires. Ce n'est pas que la paix fût bien religieusement observée par Sapor. Il est parlé d'entreprises renouvellées par ce Prince contre les Romains dès le tems de Gallus. Zonare fait mention d'un Tiridate Roi d'Arménie, détrôné alors par les Perses, & par ses propres fils qui s'étoient joints à ses ennemis. Mais ce fut sous le régne de Valérien, & à l'aide du traître Cyriade, que Sapor leva le masque & ralluma plus violent que jamais le feu de la guerre.

Cyriade traître & Tyran. Prise d'Antioche par les Perses. Trebell. Tr. Tyr. 2.

Cyriade, fils d'un pére de même nom, qui doit avoir été un grand Seigneur en Syrie, s'étant attiré la disgrace de son pére par sa mauvaise conduite & par son luxe insensé, le vola, lui enleva une grande quantité d'or & d'argent, & se sauva sur les terres des Perses. Il vint à la Cour de Sapor, & il l'exhorta à attaquer les Romains, lui représentant sans doute combien l'occasion étoit favorable pour faire valoir ses anciennes prétentions contre un Empire actuellement gouverné par un Prince foible, & dévasté de tous côtés par les Barbares. Il avoit lui-même dans ce projet ses intérêts & ses vues, comme il paroîtra par la suite. L'ambition de Sapor le disposoit à écouter avec joie une pareille proposition. Il

fit

se mit en campagne, profitant peut-être des intelligences que Cyriade avoit conservées dans le pays soumis aux Romains. Il entra en Mésopotamie, où il prit Nisibe & Carres : il pénétra dans la Syrie, & surprit Antioche. *Zos.*

Les habitans de cette grande ville ne s'attendoient à rien moins qu'à un tel malheur. Livrés au goût qu'ils avoient pour les plaisirs & pour les spectacles, ils étoient actuellement au théatre, & s'amusoient à considérer un Pantomime & sa femme, qui exécutoient une farce pour les divertir. Tout d'un coup cette femme en se retournant, s'écria, „ Ou „ je rêve, ou voici les Perses. " Ils arrivoient en effet, & ils n'eurent pas de peine à s'emparer d'une ville qui ne songeoit nullement à se défendre Ils la saccagérent, ils pillérent les environs. *Amm. Marc. L. XXIII.*

Après cette conquête, les Perses auroient pu aisément s'étendre dans l'Asie Mineure, & la subjuguer. Mais leur armée étoit chargée d'un butin immense, & ils jugérent à propos de s'en assûrer la possession en le reportant dans leur pays. *Zos.*

Cyriade ayant comblé tous ses crimes par le parricide, traître à sa patrie, meurtrier de son pére, il voulut enfin recueillir le fruit de ses forfaits. Resté en Syrie, il se décora du titre de César, & ensuite de celui d'Auguste. Mais cet éclat acheté par tant d'horreurs fut de courte durée. Après en avoir joui un peu plus d'un *Trebell.*

an,

Cyriade périt. an, Cyriade fut tué par les siens. S'il étoit permis de supposer que son nom dût être substitué dans le texte d'Ammien Marcellin à celui de Maréade, qui en approche, & qui peut en être une corruption, ce seroient en ce cas les Perses eux-mêmes qui auroient fait justice du perfide, après avoir profité de la perfidie. Marcellin assûre que Maréade, citoyen d'Antioche, qui les avoit introduits dans cette ville, fut puni par eux du supplice du feu.

Valérien vient à Antioche, & la rétablit. *Trebell. Zos.* *Tillem. art. 7.* Cyriade n'étoit plus, lorsque Valérien, appellé en Orient par la guerre des Perses, arriva à Antioche. Son premier soin fut de rétablir cette ville, que les ennemis avoient ruinée en grande partie: & c'est apparemment en conséquence de ce bienfait qu'on lui donne sur quelques médailles le titre, si peu convenable à ses infortunes, de Restaurateur de l'Orient.

Valérien passa un tems fort considérable en Orient, & nous ne pouvons pas dire ce qu'il y fit jusqu'à son dernier désastre. Tout ce que nous en sçavons se réduit au rétablissement d'Antioche, dont nous venons de parler, & au mouvement tardif qu'il se donna pour aller chasser de Bithynie les Scythes, qui en étoient sortis avant qu'il fût arrivé en Cappadoce.

Il est défait par Sapor, & fait prison- Enfin obligé d'aller au secours d'Edesse, que Sapor assiégeoit, & encouragé par la résistance vigoureuse que faisoit la gar-

garnison de cette place, Valérien passa l'Euphrate, & vint en Mésopotamie. Il livra une bataille, dont le succès fut malheureux pour lui. On en rejette la faute sur la trahison d'un Général, en qui l'Empereur avoit une entiére confiance, & qui en abusa pour l'engager dans un poste, où ni la valeur ni le bon ordre des troupes Romaines ne pouvoient être d'aucun usage. Ce Général est sans doute Macrien, dont nous aurons lieu de parler amplement. Valérien, dont la timidité naturelle s'étoit encore augmentée par sa défaite, fit demander la paix à Sapor, prêt à l'acheter par de grandes sommes d'argent. Sapor, qui méditoit une perfidie, renvoya les Ambassadeurs Romains, en leur déclarant qu'il vouloit négocier avec l'Empereur en personne. Valérien fut assez imprudent pour s'exposer à une entrevue, sans mener une bonne & forte garde, & les Perses profitant de son imbécille crédulité, l'envelopérent tout d'un coup & le firent prisonnier. Voilà ce que nous trouvons de plus vraisemblable & de mieux appuyé touchant ce triste & honteux événement, dont nous fixons la date, d'après Mr. de Tillemont, à l'an de J. C. 260.

nier dans une entrevue. *Zon. Zos. Trebell. Valer. 3. Eutrop. Vict. aterque.*

Tout le monde sçait quel indigne & affreux traitement ce malheureux Prince éprouva durant une longue captivité. On le couvrit de plus d'ignominies que le plus vil des esclaves. Son vainqueur super-

Indigne traitement que lui fait souffrir Sapor.

Constant. orat. ap. Euf. c. 4. superbe le traînoit partout à sa suite, chargé de chaînes, & en même tems revêtu de la pourpre Impériale, dont l'éclat aigrissoit le sentiment de sa misére: & lorsque Sapor vouloit monter à cheval, il falloit que l'infortuné Valérien se courbât jusqu'en terre, afin que son maître insolent lui mettant le pied sur le dos s'en servît comme de montoir. Souvent à cet outrage si cruel le Roi Barbare ajoûtoit encore des paroles insultantes, observant avec un ris moqueur, que c'étoit-là vraiment triompher, & non simplement triompher en peinture, comme faisoient les Romains. Le comble du malheur de Valérien fut la lâche & criminelle indifférence d'un fils ingrat, qui assis sur le trône des Césars laissoit son pére dans une si déplorable situation, sans tenter aucun effort pour l'en tirer. La seule marque d'attention que Gallien lui donna, fut de le mettre au rang des Dieux sur une fausse nouvelle de sa mort. Encore observe-t-on que ce fut malgré lui, & pour satisfaire les vœux du peuple & du Sénat, qu'il lui rendit cet hommage prescrit par la coutume, & aussi frivole en soi, que ridicule & déplacé par rapport aux circonstances.

Vict. Epit. Lactant. de mort. Persec. c. 5.

Trebell. Gall. 10.

L'ignominie du Prince captif ne finit pas avec sa vie. Il languit dans un si horrible esclavage au moins trois ans, quelques-uns disent jusqu'à neuf: & lorsqu'il fut mort, Sapor ordonna qu'on l'écorchât,

Tillem. art. 8.

chât, que l'on teignît sa peau en rouge, qu'on la garnît en dedans de paille pour lui conserver la forme humaine, & qu'en cet état on la suspendît dans un temple, comme un monument immortel de la honte des Romains; & lorsqu'il recevoit des Ambassadeurs de Rome, il leur montroit cet humiliant spectacle, afin qu'ils apprissent à rabattre de leur orgueil.

Valérien, quoique bon par caractére, persécuta néanmoins les Chrétiens.

Tous les Auteurs Chrétiens ont regardé l'horrible catastrophe de Valérien comme l'effet de la vengeance divine pour le sang des Justes & des Saints, que cet Empereur, d'ailleurs porté à la bonté, avoit inhumainement répandu.

Je dis qu'il étoit bon par caractére: & c'est dequoi nous fournissent la preuve différentes lettres de lui que nous ont conservé les Ecrivains de l'Histoire Auguste dans les vies de Macrien, de Baliste, de Claude II. d'Aurélien, de Probus. On y voit partout un Prince qui rend justice au mérite avec franchise & avec candeur. Il y montre même quelquefois des sentimens héroïques & dignes des anciens tems de Rome. Je n'en citerai qu'un trait, qui regarde Aurélien.

Vop. Aurel. 11-15.

Il s'agissoit de récompenser les services de ce guerrier, qui étoient grands, par l'honneur du Consulat. Mais le Consulat exigeoit alors des dépenses énormes, surtout pour les jeux qu'il falloit donner au peuple, & Aurélien étoit pauvre. Bien loin qu'au jugement de Valé-

rien

rien cette considération fût un obstacle à l'élevation d'un sujet estimable par ses qualités personnelles, elle lui parut au contraire une recommandation & un nouveau mérite : & en écrivant à Aurélien pour lui annoncer sa nomination, il lui déclara que le trésor public feroit les frais que ne pouvoit supporter la modicité de sa fortune. „ (*a*) Car, ajoûtoit-„ il, ceux qui en servant la République „ restent pauvres, sont bien dignes de „ louange, & nul ne mérite mieux d'ê-„ tre secouru par l'Etat. " Valérien envoya pour cela ses ordres au Garde du trésor public, & la lettre commençoit par ces belles paroles : „ (*b*) Aurélien, „ à cause de sa pauvreté, qui le rend „ vraiment grand à nos yeux, & plus „ grand que les autres, ne peut pas sou-„ tenir la dépense du Consulat, auquel „ nous l'avons nommé. " L'Empereur régle ensuite dans un grand détail tout ce qui doit être fourni pour l'objet dont il est question.

Aurélien, qui n'avoit pas voulu acquérir de la fortune par des moyens illégitimes, y parvint par une voie honorable,

(*a*) Levanda est enim paupertas eorum hominum qui diu Reipublicæ viventes, pauperes sunt, & nullorum magis *Cela est dit peu élégamment : peut-être même y a-t-il quelque faute. Mais on voit le sens, qui est très-beau & très-noble.*

(*b*) Aureliano, cui consulatum detulimus, ob paupertatem, quâ ille magnus est, ceteris major, dabis, &c.

ble, ayant été adopté dans le même tems par Ulpius Crinitus, riche Consulaire qui n'avoit point d'enfans: & la bonté de Valérien étoit si grande, qu'il rendit à Ulpius des actions de graces de cette adoption, comme si c'eût été un bienfait qui l'intéressât directement.

Les Chrétiens se sentirent d'abord de la douceur & de la bonté de ce Prince. Aucun de ses prédécesseurs, dit St. Denys d'Alexandrie cité par Eusébe, ne leur avoit témoigné tant d'humanité & même d'affection. Tout le Palais Impérial étoit rempli de Chrétiens, & pouvoit presque être regardé comme une Eglise du Dieu véritable. Ce fut une impulsion étrangére qui changea ses sentimens à leur égard. *Eusеb. Hist. Eccl. VII. 10.*

Macrien, homme de bas lieu, & d'une ambition démesurée, adonné à la Magie, & par conséquent grand ennemi des Chrétiens, d'ailleurs ayant des talens soit pour l'administration des affaires civiles, soit pour la guerre, s'étoit acquis la confiance de l'Empereur. Les malheurs de l'Etat, désolé en même tems par la peste & par les ravages des Barbares, lui parurent une occasion favorable pour achever de subjuguer cet esprit foible, que la douleur abattoit, & inclinoit vers la superstition. Il lui enseigna & lui fit pratiquer des sacrifices magiques, comme un moyen sûr pour détourner les fléaux dont on étoit accablé; & tout de suite il lui

Idée de cette persécution, qui est comptée pour la huitiéme.

Trebell. Gall. 1. Euseb.

lui persuada que les Chrétiens n'adorant pas, & même blasphémant les Dieux révérés par toutes les nations, étoient la cause des maux publics.

Tillem. De-là nâquit la huitiéme persécution, ordonnée par l'Edit de Valérien. Elle fut générale, & très-cruelle, surtout par rapport aux Evêques & aux Prêtres, sans épargner néanmoins les simples Fidéles. Pendant trois ans & demi qu'elle dura, c'est-à-dire, depuis l'an de J. C. 257. jusqu'à la captivité de Valérien en 260. elle couronna un grand nombre de Martyrs : à Rome St. Sixte Pape, & St. Laurent son Diacre, St. Cyprien à Carthage, & plusieurs autres saints Evêques dans toutes les parties de l'Empire. St. Denys d'Alexandrie fut seulement envoyé en exil, & après la prise de Valérien par les Perses il revint à son Eglise.

Nous voyons par l'Histoire de cette persécution, que les Cimetiéres étoient les lieux où s'assembloient communément les Chrétiens. On les en chassa par ordre de l'Empereur, & on leur en ôta la possession.

Commencemens du Christianisme parmi les Gots, & autres peuples Barbares. *Zozom. II. 6.*

Pendant que le Christianisme étoit persécuté chez les Romains, il s'étendoit parmi les nations Barbares qui leur faisoient la guerre. Les Gots, & autres peuples Scythiques, dans les ravages qu'ils exercérent, ainsi que nous l'avons rapporté, en Illyrie, en Thrace, en différentes provinces de l'Asie, emmenérent

rent un grand nombre de prisonniers, entre lesquels il se trouva de saints Prêtres. Ces illustres captifs, par l'éclat de leurs vertus, par leur patience dans les maux qu'ils souffroient, par les miracles que Dieu opéroit à leur intercession, attirérent d'abord au culte qu'ils professoient le respect de leurs maîtres. Du respect pour la Religion Chrétienne les Barbares passérent au désir de l'embrasser. Ils se firent batiser en foule, mais non pas tous. La superstition idolatrique demeura encore longtems dominante parmi eux, & donna même des Martyrs à l'Eglise.

Zozoméne, de qui nous tenons ce récit, dit que les nations Germaniques sur le Rhin commencérent aussi alors à se convertir à la Foi Chrétienne. Mais nous ne trouvons point dans notre Histoire de trace du Christianisme parmi les Francs, avant la conversion de Clovis.





FASTES DU REGNE DE GALLIEN.

AN. R. 1011. De C. 260. .... SECULARIS II. .... DONATUS.

Gallien après le désastre de son pére, entre tout d'un coup en exercice de la souveraine puissance.

Il quitte la Gaule, & passe en Italie, d'où une nuée de Scythes ou Gots venoit d'être chassée par les bons ordres que le Sénat avoit donnés.

Il se transporte dans l'Illyrie, qui étoit infestée par une autre bande de Scythes, & par les Sarmates ; & où Ingénuus, après avoir battu ces derniers, s'étoit révolté.

Secondé par Auréole, il défait Ingénuus en bataille rangée. Ingénuus est tué, ou se tue lui-même. Gallien tire une vengeance cruelle de ceux qui l'avoient appuyé dans sa rebellion.

En Orient, Sapor profite de ses avantages. Il rentre en Syrie, reprend Antioche, parcourt en vainqueur la Cappadoce, la Lycaonie, & la Cilicie.

Baliste Général Romain repousse Sapor,

por, & l'oblige de repaſſer l'Euphrate.

Odénat, Prince de Palmyre, ou Chef d'une Tribu de Sarraſins, pourſuit Sapor, le reméne toujours battant juſques ſur ſes terres, & aſſiége la ville Royale de Ctéſiphon.

Macrien, aidé de Baliſte, ſe fait proclamer Empereur avec ſes deux fils, Macrin le jeune & Quiétus. Toute l'Aſie le reconnoît.

En Gaule Poſtume, qui y commandoit, tue Valérien Céſar, fils de Gallien, laiſſé par ſon pére à Cologne, & il prend la pourpre. Il régne ſur les Gaules, l'Eſpagne, & la Grande-Bretagne durant ſept ans.

Gallien fait Céſar Salonin ſon ſecond fils.

Il appaiſe la perſécution excitée contre les Chrétiens par ſon pére à l'inſtigation de Macrien.

La peſte faiſoit alors de grands ravages dans l'Empire.

GALLIENUS AUGUSTUS IV. VOLUSIANUS. AN. R. 1012. De C. 261.

Les Scythes pénétrent dans la Gréce. Pour ſe mettre en défenſe contre eux, les Athéniens rebâtiſſent leurs murailles, les habitans du Péloponnéſe ferment leur Iſthme par un mur tiré d'une mer à l'autre. Siége de Theſſalonique par les Scythes.

Régillien se révolte en Mœsie, & est tué bientôt après.

Macrien se met en marche avec son fils aîné pour se faire reconnoître en Occident, laissant son second fils Quiétus avec Baliste en Orient.

Valens & Pison prennent la pourpre en Gréce, & sont tués.

Odénat continue la guerre avec succès contre Sapor.

AN. R. 1013. De C. 262.

GALLIENUS AUGUSTUS V. FAUSTIANUS.

Tremblemens de terre à Rome, en Afrique, & en Asie.

Macrien passe en Europe.

Les Scythes, après avoir ravagé la Gréce, se retirent dans leur pays, peut-être battus par Macrien, ou par quelque autre Général Romain.

Macrien vaincu par Auréole en Illyrie, est abandonné de son armée, & tué avec son fils.

Quiétus, son autre fils, est assiégé dans Emése par Odénat, qui étoit revenu de son expédition en Perse. Baliste trahit Quiétus, & engage la garnison d'Emése à le tuer, & à jetter son corps pardessus les murs de la ville. Odénat se retire. Baliste se fait proclamer Empereur.

Gallien fait la guerre en Gaule contre Postume avec variété de succès.

Emilien se révolte en Egypte.

Courses des Scythes ou Gots en Asie.

Le

Le temple de Diane d'Ephése pillé & brulé.

.... ALBINUS. AN. R. 1014.

.... DEXTER. De C. 263.

Gallien continue la guerre contre Postume. Il remporte sur lui une victoire secondé par Auréole. Mais ce même Auréole empêche que la guerre ne soit terminée, en négligeant de poursuivre Postume, & en lui donnant moyen de se sauver.

Gallien revient à Rome, triomphe des Perses vaincus par Odénat, célébre par des Fêtes la dixiéme année de son régne, dont il datoit le commencement du tems où il avoit reçu de son pére le titre d'Auguste.

Il passe en Thrace, & se venge cruellement dans la ville de Byzance, qui peut-être avoit favorisé Macrien.

Saturnin Tyran.

Emilien est vaincu par Théodote, fait prisonnier, & envoyé à Rome, où Gallien le fait étrangler dans la prison. On peut rapporter à la guerre entre Emilien & Théodote le siége de Bruchium, grand quartier d'Alexandrie. Cette ville fatiguée par les séditions, par la guerre, par la peste, & par la disette, se dépeuple considérablement.

GALLIENUS AUGUSTUS VI. AN. R. 1015.

SATURNINUS. De C. 264.

Gallien récompense les grandes acti-

ons & la fidélité d'Odénat, en le déclarant Auguste. Odénat communique ce titre à Zénobie sa femme & à ses enfans.

Baliste est tué.

Gallien retourne en Gaule faire de nouveau la guerre à Postume. Il est blessé au siége d'une place.

AN. R. 1016. De C. 265.

VALERIANUS II.
LUCILLUS.

Valérien étoit le frére de Gallien, & Lucillus, son parent.

Les Francs font des courses par mer en Espagne & en Afrique. Ils pillent & saceagent Tarragone.

AN. R. 1017. De C. 266.

GALLIENUS AUGUSTUS VII.
SABINILLUS.

Nouvelle expédition d'Odénat contre Sapor. Il assiége la ville de Ctésiphon, & même la prend, selon le témoignage du Syncelle.

Courses des Hérules dans la Thrace, dans l'Asie, dans la Gréce. Dexippe sauve Athénes sa patrie.

D'autres Barbares ravagent la Galatie & la Cappadoce.

AN. R. 1018. De C. 267.

PATERNUS.
ARCESILAUS.

Odénat revenu de Perse, marche contre les Barbares qui couroient la Cappadoce. Ils ne l'attendent pas, & ils se retirent par mer dans leur pays.

De

De retour à Eméſe, Odénat eſt aſſaſſiné avec Hérode ſon fils aîné. Zénobie paroît n'avoir pas été innocente de cet attentat. Méonius, le meurtrier, prend le titre d'Auguſte, & périt peu après. Zénobie gouverne l'Orient, tant en ſon nom, qu'au nom de ſes fils.

Gallien ayant remporté un léger avantage ſur les Hérules en Illyrie, fait la paix avec eux & avec Naulobat leur chef.

Lorſqu'il ſe préparoit à marcher contre les Gots, il apprend la défection d'Auréole, qui s'étoit fait proclamer Empereur en Italie. Il y court en diligence, laiſſant Claude & Marcien chargés de la guerre contre les Gots.

En Gaule, Poſtume eſt tué avec ſon fils. Lélien lui ſuccéde, & eſt tué par Victorin, qui prend la pourpre, & bientôt s'attire à lui-même une fin funeſte par ſes débauches. Son fils, qu'il avoit nommé Céſar, eſt tué après lui.

Victoria ſa mére fait élire Empereur un ſoldat de fortune nommé Marius, qui avoit autrefois été armurier. Marius eſt tué le troiſiéme jour après ſon élection.

Victoria fait encore un Empereur, & engage les ſoldats à déférer ce titre à Tétricus, qui prend la pourpre à Bourdeaux. Elle ne ſurvécut pas longtems à cette nomination.

Claude & Marcien battent les Gots: mais Marcien, contre l'avis de Claude, les laiſſe échapper & faire leur retraite.

Ces deux Généraux viennent rejoindre Gallien devant Milan, où il tenoit Auréole assiégé.

AN. R. 1019. De C. 268. PATERNUS II. MARINIANUS.

Claude & Marcien forment une conspiration contre Gallien. Il est tué par Cécropius vers le milieu du mois de Mars, & Claude lui succéde.

Valérien frére de Gallien est tué avec lui, & Salonin son fils périt à Rome.

Gallien fut mis au rang des Dieux par ordre de Claude, & sa mort ne fut point vengée.

TYRANS sous Gallien.

On ne doit point mettre au nombre des Tyrans ODENAT, qui fut toujours fidéle à Gallien, & qui reçut de lui le titre d'Auguste. Son fils aîné HERODE porta aussi légitimement le même titre.

En Illyrie.

A. de J. C. 260. 261. D. Lælius INGENUUS.
Q. Nonius REGILLIANUS.

En Orient.

260. M. Fulvius MACRIANUS avec ses deux fils Q. Fulvius MACRIANUS & Cn. Fulvius QUIETUS.

262. Ser. Anicius BALISTA.

En Gréce.

261. L. Valerius VALENS.

L.

L. Calpurnius Piso Frugi. 261.

En Gaule.

M. Cassius Latiénus Postumus avec Junius Cassius Postumus son fils. 260.

Ulpius Cornelius Lælianus. 267.

M. Aurélius Piauvonius Victorinus, qui étant près de mourir nomma César L. Aurélius Victorinus son fils. 267.

M. Aurélius Marius. 267.

P. Pésuvius Tetricus. 267.

En Egypte.

Ti. Cestius Alexander Æmilianus. 262.

En Afrique.

T. Cornélius Celsus. Sans date.

En Isaurie.

C. Annius Trebellianus. Sans date.

On ne sçait point en quel pays régna P. Sempronius Saturninus. 263.

Après la mort d'Odénat Meonius prit le titre d'Auguste, & n'en jouit que peu de tems. Zenobie régna en Orient avec ses fils. 267.

En Italie.

Man. Acilius Aureolus. 267.



GALLIEN.

§. VI.

Contraste entre l'éclat de la famille de Valérien, & le triste sort de ce Prince. Indifférence de Gallien sur la captivité de son pére. Gallien mauvais cœur, esprit frivole. Ses débauches, son faste, son luxe. L'Empire désolé sous son régne par les guerres étrangéres & civiles, par la peste & par la famine. Insensibilité prodigieuse de Gallien. Conquêtes de Sapor après la défaite & la prise de Valérien. Baliste Général Romain rechasse Sapor jusqu'à l'Euphrate. Odénat Prince Palmyrénien ou Sarrasin poursuit Sapor au-delà de ce fleuve. Il fait des efforts inutiles pour délivrer Valérien. Il est fidéle à Gallien. Baliste & Macrien se concertent, & celui-ci est élu Empereur avec ses deux fils. Il se prépare à venir se faire reconnoître en Occident. Valens & Pison prennent la pourpre dans la Gréce, & sont tués. Ingénuus se fait proclamer Empereur en Illyrie, est vaincu par Gallien, & perd la vie. Horrible cruauté de Gallien. Régillien substitué à Ingénuus périt au bout de peu de tems. Auréole, Commandant en Illyrie pour Gallien, défait Macrien, qui périt avec son fils

fils aîné. Quiétus son second fils, attaqué par Odénat, est tué dans Emése. Baliste se fait Empereur, & périt au bout de trois ans par Odénat. L'Orient jouit de la tranquillité par la valeur & la bonne conduite d'Odénat. Il est fait Auguste par Gallien. Gallien triomphe pour les victoires remportées par Odénat. Décennales de Gallien. Badinages puériles de ce Prince. Emilien prend la pourpre en Egypte. Siége de Bruchium. Charité ingénieuse des SS. Anatole & Eusébe. Emilien est pris & mis à mort. Dépeuplement d'Alexandrie. Celsus Tyran de sept jours en Afrique. Trébellien prend le titre d'Empereur en Isaurie, & est défait & tué. Les Isaures peuple de brigands. Saturnin est proclamé Empereur, & ensuite tué par ceux qui l'avoient élu. Courses des Barbares. L'Italie ravagée par une bande de Scythes. Une autre bande vient assiéger Thessalonique, & fait trembler toute la Gréce. Gallien passe de Gaule en Italie, & ensuite en Illyrie. Vengeance cruelle qu'il exerce sur les Byzantins. Les courses des Barbares continuent durant tout le régne de Gallien. Odénat périt par des embuches domestiques, dont Zénobie ne paroît pas avoir été innocente. Posthume périt dans les Gaules la même année qu'Odénat en Orient. Il avoit usurpé la puissance Impériale dans les Gaules dès la première année de Gallien. Sagesse de son Gouver-

nement. Ses exploits contre les Germains. Les Francs font des courses par mer en Espagne. Gallien attaque Postume inutilement. Victorin, Lieutenant de Postume. Postume est tué par ses soldats avec son fils. Quelques détails sur l'un & sur l'autre. Lélien est reconnu Empereur par les soldats. Victorin le tue, & prend sa place. Il est tué lui-même par un Greffier, à la femme duquel il avoit fait violence. Victoria, mére de Victorin, fait élire Empereur un certain Marius, qui est tué au bout de deux jours. Têtricus lui est substitué. Mort de Victorin. Gallien se transporte d'Illyrie en Italie pour combattre Auréole, qui s'étoit fait Empereur. Victoire remportée par Marcien & par Claude sur les Gots. Ils viennent rejoindre Gallien, & ils lui ôtent l'Empire avec la vie. Valérien & Salonin, frére & fils de Gallien, sont tués après lui. Durée du régne de Gallien. Il est déclaré Tyran. Claude élu Empereur. A Rome la mémoire de Gallien est chargée d'imprécations, & ensuite par ordre de Claude il est mis au rang des Dieux. Gallien s'étoit attiré la haine publique par ses cruautés. Il avoit interdit la milice aux Sénateurs. Il fit cesser la persécution contre les Chrétiens. La Littérature stérile sous Gallien. Le régne de Gallien chargé d'événemens qui se croisent. Ordre que l'on y peut mettre. Les Tyrans qui s'élevérent sous ce régne, furent

rent presque tous gens de mérite. Leur nombre.

GALLIEN, déjà Auguste avec son pére depuis sept ans, devint de plein droit seul chef de l'Empire par la captivité de Valérien, sans qu'il fût besoin ni de délibération du Sénat, ni de proclamation de la part des soldats. Valérien son frére avoit été nommé César par leur pére commun dès l'an 255. Un autre Valérien son fils aîné étoit aussi environ depuis un an décoré du même titre. Ainsi cette maison brilloit dans tous ses membres par les honneurs de la majesté supréme, pendant que son auteur gémissoit dans la plus dure & la plus ignominieuse servitude.

Contraste entre l'éclat de la famille de Valérien & le triste sort de ce Prince.
Tillem.

Gallien s'occupoit de tout autre soin que de celui de venger son pére. Bien loin de penser à le tirer des mains des Perses, il regardoit comme une bonne fortune pour lui le malheur de Valérien. Tout l'Empire étoit consterné d'un si triste événement : les nations même Barbares y étoient sensibles. Nous avons dans Capitolin les lettres de trois Rois alliés de Sapor, écrites à ce Prince pour l'engager à remettre en liberté son prisonnier. Les Ibériens, les Albaniens, & plusieurs autres peuples de ces contrées offroient leurs secours aux Romains pour délivrer Valérien de captivité. Et au milieu de tous ces témoignages de

Indifférence de Gallien sur la captivité de son pére.
Lact. de mort. Persec. c. 1. Treb. Gall. 1. 3. 17. & Valer. 4. 7.

ſenſibilité & de douleur, Gallien non ſeulement demeuroit indifférent, mais ſe réjouiſſoit d'être affranchi d'un cenſeur, dont la gravité & la ſévérité avoient retenu ſes plaiſirs dans la contrainte.

Il n'avoit garde d'alléguer ce motif. Au contraire il faiſoit le Philoſophe ; & lorſqu'il apprit la captivité de Valérien, prétendant renouveller en ſoi l'exemple de ce Sage qui à la nouvelle de la mort de ſon fils tué dans un combat n'avoit dit autre choſe, ſinon, „ je ſçavois que mon fils „ étoit mortel", de même Gallien prononça ſeulement cet apophthegme : „Je „ ſçavois que mon pére étoit ſujet aux „ accidens de la fortune". Et il ſe trouva un adulateur aſſez lâche pour louer à ce ſujet la conſtance & la fermeté d'ame du Prince. D'autres fois Gallien remarquoit que le malheur de Valérien lui étoit glorieux, puiſqu'il n'y étoit tombé que par excès de candeur, de franchiſe, & de bonne foi. Mais on ſentoit parfaitement tout le faux de ces beaux diſcours, qui ne faiſoient qu'ajoûter à l'extinction du ſentiment la honte de l'hypocriſie.

Gallien mauvais cœur, eſprit frivole.

Ce trait ſeul, cette criminelle inſenſibilité décéle le caractére, & ſuffit pour dénoter un cœur vicieux & un eſprit frivole. Car c'étoit l'amour des amuſemens, le goût des ſpectacles, de la licence, de la débauche, qui rempliſſant toute l'ame de Gallien, n'y laiſſoient plus de place aux ſentimens d'honneur

ni à ceux de la nature. Ce Prince, ainsi que je l'ai remarqué, ne manquoit point d'intelligence ni d'agrément dans l'imagination. Il avoit l'esprit orné : il écrivoit bien, soit en prose, soit en poësie, & l'on nous a conservé quelques vers de lui, qui prouvent autant d'élégance dans le style que peu de respect pour la pudeur. D'ailleurs on ne lui a jamais reproché la timidité dans les combats. Nous le verrons marcher de bonne grace contre les rivaux qui lui disputoient le rang suprême, & ne se pas trop ménager dans les périls. Mais il falloit que la nécessité l'arrachât aux délices, aux divertissemens, à la nonchalance : & dès que l'aiguillon d'un intérêt personnel ne le piquoit plus, il retomboit par son propre poids dans son indécente mollesse, & dans ses honteux plaisirs. *Treb. Gall. 11.*

Il n'y gardoit aucune mesure. A l'exemple de Caligula & de Néron, il couroit déguisé pendant la nuit les cabarets & les lieux de débauche : il avoit pour compagnie ordinaire des corrupteurs de la jeunesse, & des comédiens. Ses repas étoient pleins de dissolution, & sa table environnée de femmes sans pudeur. Il entretenoit un serrail d'un grand nombre de concubines, parmi lesquelles tenoit le premier rang une certaine Pipa, ou Pipara, fille d'Attale Roi des Marcomans, à qui Gallien avoit cédé une province pour acheter sa fille. Ses débauches, son faste, son luxe. *Treb. Salon 3. & Gall 16-18. Vict. uterque.*

A la mollesse il joignoit un faste poussé au plus grand excès. Ses vêtemens dégénéroient en un luxe étranger, soit par la forme qu'il leur donnoit, soit par les pierreries dont il rehaussoit l'éclat des étoffes les plus précieuses. Il voulut s'ériger sur le mont Esquilin une statue colossale avec les attributs du Soleil. Cette statue auroit surpassé du double en hauteur l'ancien colosse construit par Néron, & consacré au Soleil par Vespasien. Mais Gallien n'eut pas le tems d'achever cet ouvrage de vanité puérile, & ses successeurs Claude & Aurélien avoient trop de jugement & de sens pour n'en pas sentir le ridicule, & pour être curieux d'y mettre la derniére main.

Il se piquoit d'un luxe raffiné. Au printems il bâtissoit des appartemens avec des feuilles de roses, il élevoit des forts, dont les murs étoient des fruits artistement rangés. Il forçoit la nature pour garder des raisins pendant trois ans, pour avoir des melons en plein hiver, des figues fraîches, & toutes sortes de fruits dans les saisons qui ne sont pas faites pour les produire. Il prenoit le bain six à sept fois le jour en été, & au moins deux fois en hiver. Il servoit à sa table des vins de toutes les espéces, & jamais dans un repas il ne but deux fois d'un même vin.

Ce fut principalement lorsqu'il fut seul maître, que ses vices se donnérent l'es-

l'essor & une libre carriére. Mais il n'avoit pas attendu jusques-là à les faire paroître. Lorsqu'il prit les rênes de l'Empire, déjà sa réputation étoit faite ; & les rebelles qui aussi-tôt après s'élevérent contre lui, l'accablérent des mêmes reproches qu'il mérita dans toute la suite de son régne.

La grande affaire de Gallien fut toujours son plaisir, & cependant jamais Prince n'eut sur les bras des affaires plus sérieuses & plus difficiles. Toutes les espéces de maux fondoient à la fois sur l'Empire. Les Barbares du Nord & les Perses continuoient leurs courses & leurs attaques dans les Gaules, dans l'Illyrie, dans la Thrace, & dans la Gréce, dans l'Asie, & du côté de l'Orient. Au-dedans chaque Général d'armée aspiroit au trône, & en usurpoit les droits, En Sicile se renouvellérent les maux anciens des révoltes d'esclaves. La peste ravageoit toujours la Capitale & les Provinces, & en certains tems elle devint si violente, qu'elle emportoit cinq mille personnes par jour dans Rome. La disette, la famine, les tremblemens de terre à Rome, en Asie, en Afrique, les séditions dans les villes, tous les fléaux en un mot se réunissoient pour menacer l'Empire de sa prochaine ruine ; & Gallien se divertissoit. La perte des plus belles provinces étoit pour lui matiére à plaisanteries. Lorsqu'on vint lui annoncer que

L'Empire désolé sous son régne par les guerres étrangeres & civiles, par la peste, & par la famine.

Treb. Gall. c. 4. & 5. Eufeb. Hist. Eccl. VII. 22.

Insensibilité prodigieuse de Gallien.

Treb. Gall. 6.

que l'Egypte s'étoit révoltée, „Eh bien, „ dit-il, est-ce que nous ne pouvons pas „ subsister sans le lin de l'Egypte"? L'Asie ravagée par de furieux tremblemens de terre, & par les courses des Scythes, ne l'émut pas davantage, & il en conclut seulement qu'il faudroit donc se passer d'aphronitre. C'étoit une sorte de nitre différente du nôtre, dont les Anciens se servoient pour les blanchissages, pour les bains, & pour la composition du verre. Après avoir perdu la Gaule il se mit à rire, & dit: „ La République est-elle ruinée, parce que nous n'aurons „ plus d'étoffes de la fabrique d'Arras"? Une telle insensibilité va jusqu'au prodige, & est, je crois, sans exemple dans l'Histoire. Le présent seul affectoit Gallien, & dès que ses plaisirs actuels n'étoient point dérangés, le bouleversement de l'Univers ne faisoit plus sur lui aucune impression. Il n'est pas étonnant que le régne d'un tel Prince ait été une suite de malheurs, comme il paroîtra par le récit que j'en vais donner autant circonstancié que le permet l'imperfection des mémoires qui nous en restent.

Geoffroi, Mat. Med. Part. I. c. 2.

Conquêtes de Sapor après la défaite & la prise de Valérien. *Zonar.*

Sapor ayant vaincu l'armée Romaine en Mésopotamie & fait prisonnier l'Empereur, profita d'un si grand avantage. Il rentra en Syrie, & reprit Antioche. Il passa en Cilicie, où il se rendit maître de Tarse; & allant toujours en avant, il vint assiéger Césarée de Cappadoce. Cette

te place, qui étoit forte, & qui contenoit quatre cens mille habitans, arrêta quelque tems les Perses. Démosthéne, qui en étoit Gouverneur, joignant l'intelligence & l'habileté au courage, fit une belle défense; & Sapor auroit peut-être échoué à ce siége sans les lumiéres qu'il tira d'un Médecin de la ville, qui avoit été pris apparemment dans quelque sortie. On appliqua ce malheureux Médecin à la question, & on lui fit souffrir de si horribles tourmens, que pour s'en délivrer il indiqua aux assiégeans l'endroit foible de la place. Les Perses surprirent Césarée par cet endroit, & s'étant répandus dans la ville ils y exercérent toutes sortes de cruautés. Ils avoient surtout ordre de prendre vif Démosthéne, que Sapor vouloit sans doute immoler à sa vengeance. Le brave Gouverneur, après avoir bien défendu sa place, ne s'oublia pas lui-même. Montant à cheval, & l'épée nue à la main, il se jetta au milieu d'un gros d'ennemis, qui prétendoient l'envelopper : il tua les uns, écarta les autres, & s'étant ainsi fait jour à travers les Perses, il évita la captivité & la mort.

Sapor, dans cette même expédition, parcourut en vainqueur la Lycaonie, il mit le siége devant Pompéiopolis en Cilicie : & l'on ne peut guéres douter qu'il ne se proposât de faire revivre les prétentions d'Artaxerxès son pére, de con- *Sync.*

qué-

quérir toute l'Asie mineure, & de ne souffrir d'autres bornes à son Empire, que celles qu'avoit eu l'Empire du grand Cyrus. Deux Généraux arrêtérent ses projets ambitieux, Balifte & Odénat, & le forcérent de se retirer & de se renfermer dans ses Etats.

Balifte, Général Romain, rechasse Sapor jusqu'à l'Euphrate. *Treb. Tr. Tyr. 18.*

Balifte avoit acquis beaucoup de gloire dans les premiers emplois militaires sous Valérien. Il étoit homme de tête & de main, propre au conseil & à l'action, & surtout excellent dans ce qui regarde le soin des subsistances d'une armée. Valérien, dans une lettre qui nous a été conservée par Trébellius Pollio, se loue beaucoup des avis qu'il avoit reçus de Balifte en ce genre, & qui tendoient à mettre l'abondance parmi les troupes en évitant de fouler les provinces. Pour satisfaire à ce double objet, Balifte vouloit que l'on n'exigeât des peuples que les productions de leur pays; & que de plus, afin d'éviter les frais des voitures & des transports, on distribuât les quartiers d'hiver & les passages des troupes de façon que les denrées se consumassent sur le lieu qui les faisoit naître. Attentif au bon ordre, au bien du service, à la diminution des charges de l'Etat, Balifte conseilla aussi à Valérien de ne souffrir dans les troupes ni soldat ni Officier surnuméraire. Car comme la milice étoit alors très-fructueuse, bien des gens s'y engageoient pour en per-

percevoir les émolumens sans en remplir les fonctions : & cet abus fut réformé par Valérien sur les avis de Baliste.

Ce fut cet homme, habile & courageux en même tems, qui le premier releva en Orient les affaires des Romains réduites à la situation la plus déplorable par l'infortune de Valérien. Dans le moment tout avoit plié, ainsi que je viens de l'exposer, sous le vainqueur, qui même avoit poussé fort loin ses conquêtes. Baliste (*a*) rassembla les malheureux débris des troupes vaincues, il en fit un corps d'armée, & avec des forces si peu capables, ce sembloit, de grands exploits, il commença par sauver Pompéiopolis que les Perses assiégeoient. Après ce premier succès, il continua de harceler Sapor, il le força d'abandonner ses conquêtes, & il le remena toujours battant vers l'Euphrate.

Treb. Val. 7. Zonar. Sync.

Là il fut secondé ou relevé par Odénat, dont l'exemple fait bien voir que de petits ennemis doivent être ménagés par les plus puissans Monarques. Odénat étoit Prince de Palmyre, ou Chef d'une Tribu de Sarrasins qui occupoit les environs de cette ville, & qui étoit alliée des Romains. Endurci dès l'enfance par l'exercice continuel de la chasse à toutes les fatigues, à la pluye, au soleil, à

Odénat Prince Palmyrénien, ou Sarrasin, poursuit Sapor au-delà de ce fleuve.

Tillem. Treb. Tr. Tyr. 15.

(a) *Zonare & le Syncelle appellent ce Général* Calliste, *mais par erreur, comme l'a remarqué Mr. de Tillemont.*

à la poussiére, il s'étoit fait un corps robuste, & qui répondoit au courage de son ame. Il avoit attaché son sort, comme je l'ai dit, à celui des Romains, & il crut d'abord que la ruine de Valérien étoit la sienne. Abattu par un si rude coup, il implora par lettres l'amitié & la clémence de Sapor. Ce Prince orgueilleux trouva mauvais qu'Odénat ne fût pas venu en personne lui demander grace. Il renvoya ignominieusement ses députés, il fit jetter ses présens à la riviére, & il le menaça de lui apprendre de quelle maniére un homme fait comme lui devoit traiter avec un Roi de Perse. „ S'il veut, ajoûta-t-il, obtenir une „ diminution de châtiment, qu'il vienne les mains liées derriére le dos se „ prosterner à mes pieds. S'il ne le fait, „ qu'il se tienne sûr de périr avec sa fa- „ mille & sa patrie". Odénat forcé de mettre toutes ses ressources en lui-même, en trouva de suffisantes. Il assembla des troupes, & encouragé par les succès de Baliste, lorsque Sapor eut repassé l'Euphrate, il osa l'attaquer, & il réussit si bien, qu'il mit son armée en désordre, lui enleva ses trésors, &, ce qui lui étoit plus précieux, ses concubines. Après la victoire d'Odénat, Nisibe, Carres, & toute la Mésopotamie, rentrérent sous l'obéissance des Romains. Mais la défaite de Sapor ne fut pas complète, puisqu'il emmena dans son Ro-

Petr. Patric. Leg.

Zon. Sync. Treb. Val. & Tr. Tyr.

yaume

yaume Valérien, & une multitude d'autres prisonniers enlevés des diverses provinces où il avoit porté ses armes.

L'Histoire observe qu'il les traitoit avec une extrême inhumanité. Il ne leur faisoit donner qu'autant de nourriture qu'il en falloit pour les empêcher de mourir. Ils n'avoient pas même l'eau à satisfaction, & on les menoit boire une fois le jour comme des troupeaux. Il poussa si loin la cruauté à leur égard, que dans son retour ayant rencontré sur sa route une ravine creusée en précipice, dont le passage étoit difficile, il fit égorger un très-grand nombre de ces malheureux, & ordonna que l'on jettât leurs corps morts dans le vallon, jusqu'à ce que le tas s'en élevât assez haut pour faire un pont, & unir ensemble les deux bords. Quelque horreur qu'inspire une telle barbarie, elle n'a rien qui étonne de la part de Sapor, après le traitement qu'il faisoit souffrir à Valérien lui-même. *Zonar.*

Odénat avoit un désir vif de délivrer d'une si dure & si honteuse captivité le malheureux Empereur. Il entra sur les terres du Roi de Perse, il assiégea Ctésiphon, il eût l'avantage en plusieurs combats, dans lesquels il fit prisonniers d'illustres Satrapes. Mais il ne put exécuter le dessein dont il eût fait sa principale gloire, & Valérien resta assujetti jusqu'à la fin à son superbe & impitoyable maître.

Il fait des efforts inutiles pour délivrer Valérien. *Treb. Gall. 15.*

Au-

Il est fidéle à Gallien.

Autant qu'Odénat eut d'ardeur, quoique sans effet, pour la délivrance du pére, autant sa fidélité fut constante & inviolable à l'égard du fils. Il est remarquable que ce Prince Sarrasin au milieu de ses victoires reconnut toujours les loix de Gallien. Il lui envoya les Satrapes Persans qu'il avoit fait prisonniers en divers combats, & ayant reçu de lui le titre de Général des troupes Romaines en Orient, il n'exerça ce commandement que dépendamment de celui qui le lui avoit confié.

Baliste & Macrien se concertent, & celui ci est élu Empereur avec ses deux fils.

Baliste n'en usa pas de même : & dès qu'il eut chassé les Perses de dessus les terres Romaines, il se lia d'intérêts avec un sujet infidéle pour l'élever sur le trône de leur maître commun.

Gallien étoit dans les Gaules, selon Zosime, occupé de la guerre contre les Germains, lorsqu'arriva le désastre de son pére. Il ne songea qu'à en profiter pour goûter plus librement les plaisirs, qui seuls touchoient cette ame de boue.

Treb. Gall. 1. & Tr. Tyr. 12.

Il ne donna aucuns ordres pour la guerre contre les Perses : à peine entendoit-on parler de lui dans l'armée d'Orient. Cette négligence présenta une belle occasion & un favorable prétexte à l'ambition de Macrien, qui après avoir trahi Valérien, entreprit d'enlever l'Empire à son fils.

Euf. Hist. Eccl. VII. 23.

Macrien étoit universellement estimé pour ses talens supérieurs, soit par rapport

port à la conduite des affaires, soit dans le métier des armes. Valérien, comme je l'ai dit, avoit mis en lui toute sa confiance, jusqu'à lui donner l'inspection générale & le droit du Commandement sur toute la milice Romaine: & en instruisant le Sénat de cette disposition, l'Empereur rendoit témoignage aux exploits glorieux par lesquels depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse Macrien n'avoit cessé de se signaler successivement dans toutes les provinces de l'Empire. D'ailleurs ce même Ministre ou Général, comme on voudra l'appeller, possédoit des richesses immenses, fruit apparemment de ses rapines & de ses injustices; car il étoit né sans biens. Mais alors, comme aujourd'hui, on ne demandoit point par quelle voie un homme étoit devenu riche: l'important étoit de l'être, & l'argent de Macrien le mettoit en état de satisfaire par des largesses l'avidité du soldat. On ne pouvoit être arrêté que par la considération de son âge, qui étoit fort avancé. Ce rusé politique tourna l'obstacle en moyen: & comme il avoit deux fils dans la fleur de la jeunesse, braves & intrépides dans la guerre, nommés tous deux Tribuns des soldats par Valérien, & qui dans cet emploi se faisoient beaucoup d'honneur, il se servit de la foiblesse de son âge pour les faire nommer Empereurs avec lui. Voici de quelle maniére la chose se passa.

Treb. Tr. Tyr. 13.

Balifte & Macrien affemblérent en Confeil les principaux Officiers de l'armée : & là Balifte, pofant pour principe indubitable, qu'il falloit choifir un Empereur, déclara que ce n'étoit point l'intérêt perfonnel qui le gouvernoit, qu'il ne prétendoit point à la fouveraine puiffance, & que fes vœux étoient pour Macrien. Celui-ci prit la parole, & voulant amener les efprits au but qu'il fe propofoit, il s'exprima en ces termes. „ Je „ conviens que l'Empire a befoin d'un „ chef, & je fouhaite de venir au fecours „ de la République, & d'écarter du „ Gouvernement celui qui en eft la hon„ te. Mais je fuis vieux ; je ne puis plus „ monter à cheval; & les attentions qu'„ exige la foibleffe de ma fanté, feroient „ pour moi une diverfion qui nuiroit au „ bien des affaires. Il nous faut de la jeu„ neffe, & nous ne devons pas nous at„ tacher à un feul : deux ou trois braves „ jeunes gens, en fe partageant en di„ verfes contrées, felon la diverfité des „ befoins, rétabliront la République, „ que Valérien par fon infortune, & Gal„ lien par l'indignité de fa conduite, ont „ prefque entiérement renverfée." Balifte, avec qui fans doute Macrien étoit de concert, releva cette propofition. „ Nous confions la République à votre „ prudence, dit-il à Macrien. Affociez„ vous pour la gouverner vos deux fils. „ Indépendamment des autres confidé-

„ ra-

„ rations, ils ont trop de mérite pour „ pouvoir vivre en sûreté sous Gallien." Tous furent du même avis : personne ne reclama en faveur des droits du Prince légitime, qui étoit universellement haï & méprisé : & Macrien, en acceptant l'offre de l'Empire pour lui & pour ses fils, promit une largesse aux soldats, continua Baliste dans la charge de Préfet du Prétoire, qui lui avoit été donnée par Valérien, & il finit en menaçant de faire sentir au lâche & efféminé Gallien quels Officiers son pére avoit mis en place. Les soldats applaudirent à ce qui avoit été déterminé dans le Conseil. Macrien fut proclamé Empereur avec ses deux fils, dont l'aîné portoit le même nom que lui, & l'autre se nommoit Quiétus.

Il est dit dans Eusébe, suivi en ce point par Zonare, que Macrien ne pouvant porter les ornemens Impériaux, parce qu'il étoit estropié & boiteux, les transmit à ses fils. Mais s'il ne se revêtit pas, au moins ordinairement, des marques du rang suprême, il est certain qu'il en exerça le pouvoir.

Eus. Hist. Eccl. VII. 10.

En l'usurpant, il s'étoit mis dans une position bien moins assûrée que brillante. Quoique l'Asie eût accédé à son parti, il s'en falloit de beaucoup que ses forces ne le missent à l'abri du danger : de toutes parts il se voyoit des ennemis. Du côté de l'Orient, il craignoit Odénat, qui faisoit actuellement la guerre

Il se prépare à venir se faire reconnoître en Occident.

Treb. Gall. 2. & Tr. Tyr. 12. & 14.

pour Gallien contre Sapor avec une supériorité décidée : tout l'Occident ne le reconnoissoit point. Il dressa son plan de maniére à pourvoir à ce double objet. Il résolut de marcher lui-même vers la Gréce & l'Italie avec son fils aîné & ses principales forces ; & il laissa Quiétus & Baliste en Syrie, pour s'opposer à Odénat.

Valens & Pison prennent la pourpre dans la Gréce, & sont tués. *Treb. Gall* 2. *& Tr. Tyr* 19. 20. 21.

Avant que de partir, & pour se préparer les voies, il jugea nécessaire de se défaire de Valens Proconsul d'Achaïe, qu'il regardoit comme un rival jaloux de sa grandeur. Il en donna la commission à Pison, l'un des plus illustres membres du Sénat. Cet ordre fit éclorre deux nouveaux Empereurs ou Tyrans. Car les Empereurs se faisoient alors avec plus de facilité, qu'on n'en trouveroit parmi nous à faire un Juge de village. Aussi leur chûte étoit-elle souvent aussi prompte & aussi rapide, que leur élevation.

Valens averti que Pison étoit envoyé pour le tuer, prit la pourpre. Pison, de son côté, voyant qu'il ne pouvoit surprendre Valens, & craignant sa vengeance, se fit proclamer Empereur par le petit nombre de soldats qui l'accompagnoient : &, comme c'étoit en Thessalie qu'il recevoit les titres de la puissance Impériale, il en prit occasion, par un exemple tout nouveau, de s'attribuer le surnom de Thessalique. Sa fortune, ou plutôt l'ombre vaine qu'il avoit embrassée, s'évanouit en un instant. Il n'en couta

ta à Valens qu'un ordre donné à quelques troupes d'aller tuer Pison ; & lui-même il fut tué peu après par ses propres soldats.

Ce Valens étoit neveu ou petit-neveu d'un autre Valens, qui s'étoit révolté contre Déce, & dont nous avons parlé en son lieu.

On donne de grands éloges à la probité de Pison, , qui digne héritier, dit-on, des anciens Pisons, retraçoit dans ses mœurs l'image de leur austére vertu admirée dès les tems du Gouvernement Républicain. On assûre que Valens son ennemi & son meurtrier, disoit lui-même qu'il seroit puni dans les enfers pour avoir ôté la vie à un si honnête homme. On ajoûte que le Sénat décerna à Pison les honneurs divins. Je donne tout cela tel que je le trouve dans mon Auteur, sans prétendre en garantir la vérité : & il faut avouer que l'attachement de Pison à Macrien, la commission qu'il accepta d'aller tuer Valens, la maniére dont il se fit Empereur, tout cela ne répond guéres à la haute idée que l'on veut nous donner de sa vertu.

Les légers nuages excités par Valens & par Pison, & dissipés dans le moment, ne causérént aucun embarras à Macrien. Mais il rencontra des difficultés, des périls, & enfin sa perte dans la guerre qu'il porta en Illyrie : cette Province, qui avoit été d'abord le théatre de grands

 mou-

mouvemens, s'étant trouvée, lorsqu'il vint l'attaquer, réunie, tranquille, & garnie d'une puissante armée.

Ingénuus se fait proclamer Empereur en Illyrie; est vaincu par Gallien, & perd la vie. *Treb. Tr. Tyr.* 9.

Au commencement du régne de Gallien, l'Illyrie étoit ravagée par les Sarmates. Ingénuus, qui commandoit dans la Pannonie, brave guerrier & extrêmement chéri des troupes, reprima les courses de ces Barbares. Mais craignant la gloire même de ces succès, qui pouvoient faire ombrage à un Prince ennemi du mérite, il usurpa la place de celui dont les jalousies l'allarmoient, & il se fit revêtir par ses soldats de la pourpre Impériale. Gallien entra en fureur, & comme la colére lui donnoit du courage, il quitte les Gaules, vient en Illyrie, livre la bataille au rebelle près de Murse (a) en Pannonie, & remporte la victoire. Ingénuus ou fut tué sur le champ de bataille, ou se tua lui-même peu après de peur de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable.

Eutrop. & Aurel. Vict.

Horrible cruauté de Gallien. *Trebell.*

Gallien exerça sa vengeance avec toute la cruauté d'une ame basse. Il ne fit quartier à personne. Soldats & habitans du pays, tout fut exterminé. Je ne crois pas que jamais ayent été donnés des ordres plus inhumains & plus barbares, que ceux que contient une lettre écrite par lui à ce sujet, & que l'on ne peut lire sans frémir d'horreur. La voici, telle

(a) *Ville sur la Drave, aujourd'hui* Esseck.

le que nous l'a transmise Trébellius Pollio. ,, Gallien à Vérianus. Je ne serai ,, point content de vous, si vous ne faites souffrir la mort qu'à ceux qui portent les armes, & que les hazards de ,, la guerre auroient pu emporter. Il faudroit massacrer tous les mâles, si les ,, vieillards & les enfans pouvoient être ,, mis à mort sans donner lieu de nous ,, blâmer. Je vous ordonne de tuer quiconque a mal parlé de moi. Déchirez, ,, tuez, mettez en piéces: prenez mes ,, sentimens, & conformez-vous à ceux ,, qu'exprime cette lettre écrite de ma ,, main." Un Scythe anthropophage parleroit-il autrement que ce Prince noyé dans les voluptés?

Son horrible cruauté produisit sur le champ une nouvelle révolte. Les troupes & les peuples de Mœsie couverts du sang de leurs camarades & de leurs proches, & craignant pour eux-mêmes un pareil traitement, se donnérent un défenseur en élevant Régillianus à l'Empire.

Régillien substitue à Ingénuus, périt au bout de peu de tems. *Id. ibid.* 10.

Régillien étoit Dace d'origine, issu, dit-on, de la famille de Décébale, ce Roi des Daces si fameux sous Domitien & sous Trajan. Son habileté dans la guerre lui mérita l'important emploi de Commandant de la frontiére d'Illyrie; & dans cette charge il remporta une grande victoire sur les Barbares près de la ville de Scupi (*a*) dans la Mœsie. Trébellius prétend

(*a*) *Aujourd'hui* Scopia, *ou* Uscopia *dans la Bulgarie.*

tend qu'il fut redevable de l'Empire à une allusion badine que firent quelques soldats à l'étymologie de son nom, dérivé de celui de Roi. Mais si ce petit conte a quelque chose de vrai, il ne réussit sans doute qu'à la faveur des circonstances que j'ai exposées. Régillien ne jouit pas longtems du titre d'Empereur. Une sédition, qui s'éleva dans son armée, & qui commença par les troupes auxiliaires des Barbares, le fit périr : & il n'étoit déjà plus, lorsque Macrien arriva en Illyrie.

Auréole, commandant en Illyrie pour Gallien, défait Macrien, qui périt avec son fils aîné. *Id. ibid.* 11. 12. 19. *& Gall.* 2. *& Zonar.*

Macrien y eut affaire à Auréole, dont la position & la conduite ne sont pas aisées à décider par les monumens qui nous en restent. On peut regarder comme certain qu'il commandoit la cavalerie de Gallien dans la bataille contre Ingénuus, & qu'il eût grande part à la victoire. Il paroît vraisemblable que l'Empereur le mit à la tête de l'armée destinée à combattre Macrien. Si Auréole se révolta alors, & prit la pourpre, comme Trébellius le suppose, c'est ce qui semble douteux. On doit plutôt rejetter sa défection ouverte à un tems beaucoup plus éloigné. Ce n'est pas à dire qu'il fût fort soûmis aux ordres de Gallien. Les faits donnent lieu de penser que conservant toujours le commandement de l'armée qui lui avoit été une fois mise entre les mains, il reconnoissoit Gallien quant au nom, quoique dans le fait il se maintînt indépendant.

Pen-

Pendant qu'il gardoit le titre de Général de Gallien, il avoit lui-même un Général qui lui étoit subordonné. Domitien, qui prétendoit appartenir à la famille de l'Empereur Domitien, & descendre de Domitille sœur de ce Prince, commandoit les troupes d'Auréole, & sous ses auspices il vainquit Macrien en bataille rangée. Cette action n'étoit pas décisive par elle-même. De quarante-cinq mille hommes que Macrien avoit amenés, il lui en restoit encore trente mille. Mais dans les guerres civiles le changement de parti se fait presque sans scrupule & avec une extrême facilité. Soit découragement des troupes vaincues, soit intrigues d'Auréole, l'armée de Macrien abandonna son chef; & il fut réduit à demander comme une grace à ceux qui le trahissoient, la mort pour lui & pour son fils, afin de pouvoir éviter la honte de la captivité & du supplice.

Sa chûte entraîna celle de son second fils Quiétus, qu'il avoit laissé en Orient. Ce jeune Prince se trouvoit entre deux ennemis redoutables, Auréole vainqueur de son pére, & Odénat, qui revenoit triomphant de sa glorieuse expédition contre Sapor. Celui-ci, comme le plus proche, étoit le plus à craindre. Il entra sur le champ en Syrie, & Quiétus fut obligé de s'enfermer dans la ville d'Emése avec Baliste. Odénat les y assiégea, & ils ne pouvoient lui échapper. Mais

Quiétus son second fils attaqué par Odénat est tué dans Emése.

Treb. Tr. Tyr. 14. 15. & 18. & Gall. & Zon.

Baliſte étoit homme de reſſources, & il ne ſe piquoit pas d'une fidélité qui l'exposât au péril. Comme il ſçavoit que c'étoit ſurtout à Quiétus qu'Odénat en vouloit, il réſolut de faire ſa paix en ſacrifiant ce jeune & malheureux Prince, & il perſuada aux habitans d'Eméſe de le tuer, & de jetter ſon corps par-deſſus leurs murailles. Odénat ſatisfait ſe retira ; & Baliſte demeuré maître de la ville, s'empara des tréſors que Macrien y avoit laiſſés, & à l'aide de cette riche proie il ſe fit proclamer Empereur par les ſoldats qui lui obéiſſoient. Son fantôme d'Empire doit avoir été renfermé dans des bornes fort étroites. Il ne pouvoit pas s'étendre beaucoup, ayant un voiſin tel qu'Odénat. Il porta néanmoins environ trois ans le titre d'Empereur, ſans que nous puiſſions citer aucun exploit de lui durant cet intervalle, au bout duquel Odénat, qui montra toujours du zèle pour les intérêts de Gallien, fit tuer ce rebelle dans ſa tente par un ſoldat qu'il avoit gagné.

Baliſte ſe fait Empereur, & périt au bout de trois ans par Odénat.

L'Orient jouit de la tranquillité par la valeur & la bonne conduite d'Odenat

Treb. Tr Tyr. 15. Zoſ.

C'eſt ainſi que les affaires d'Orient prirent une conſiſtance. Ce grand pays demeura tranquille & paiſible par la valeur & la bonne conduite d'Odénat, qui repouſſa les ennemis du dehors, qui éteignit les diviſions au-dedans. Il fut le continuel fléau de Sapor, qu'il ne ceſſa de fatiguer par des attaques réitérées, & qu'il fit deux fois trembler dans Ctéſiphon,

ſiphon. Il avoit deſſein d'attaquer Macrien, ſi celui-ci n'étoit pas venu chercher la mort en Illyrie. Il détruiſit deux Tyrans, Quiétus & Baliſte: &, ce qui eſt bien digne de louange, au milieu de tant d'exemples de rebellion, il fut conſtamment fidéle à Gallien. Je n'examine pas ſi cette fidélité partoit d'un motif bien deſintéreſſé. Ce qui eſt conſtant, c'eſt qu'elle ne ſe démentit jamais. L'ambition d'Odénat ſe contint dans les bornes du devoir: & pouvant s'arroger les plus grands honneurs, il aima mieux les recevoir comme récompenſes de la main de celui qui en étoit le diſtributeur légitime. Treb Gall. 3. & 10.

Car Gallien, qui lui avoit tant d'obligation, n'y fut pas inſenſible, & couronna ſes ſervices. Odénat étoit originairement, comme je l'ai dit, Prince de Palmyre, ou Chef d'une Tribu de Sarraſins. Il prit le titre de Roi, ſelon Trébellius, lorſqu'il ſe préparoit à marcher pour la premiére fois contre Sapor. Je croirois plutôt qu'il l'avoit reçu de Valérien, auquel il s'étoit attaché. Après la révolte de Macrien, Gallien donna à Odénat le commandement général des troupes Romaines en Orient: & enfin, pour récompenſer dignement ſa fidélité perſévérante, il le créa Auguſte, de l'avis de Valérien ſon frére, & de Lucille ſon parent, & il fit battre de la monnoie, ſur laquelle le vainqueur de Sapor étoit

Il eſt fait Auguſte par Gallien.

Treb. Tr. Tyr. 15.

Zonare.

Treb. Gall. 12.

représenté traînant à sa suite les Perses chargés de chaînes. La promotion d'Odénat fut applaudie de tout l'Empire, & elle est citée dans l'Histoire comme la meilleure action que Gallien ait faite en sa vie. Odénat communiqua le nom & les honneurs d'Auguste à la célébre Zénobie sa femme, & à toute sa nombreuse famille, dont nous aurons lieu de parler dans la suite. On voit par ce récit que c'est à tort que ce Prince a été mis par Trébellius au nombre des Tyrans, puisqu'il n'a pas usurpé les honneurs suprêmes, mais en a été décoré par l'autorité de celui qui avoit droit de les conférer.

Gallien triomphe pour les victoires remportées par Odénat.

Treb. Gall. 3 & 7-10.

Gallien recueilloit sans aucune peine le fruit des travaux d'Odénat : il s'en attribua aussi la gloire. Odénat avoit vaincu les Perses, & Gallien en triompha. Ce fut après la défaite & la mort de Macrien & de ses fils, que l'Empereur se croyant désormais à l'abri de tout danger, voulut non seulement se replonger dans les plaisirs, que la guerre avoit interrompus, mais donner une fête superbe qui annonçât la victoire & la paix.

Ce triomphe étoit ridicule en soi, & la captivité de Valérien en combloit l'indécence & l'ignominie. C'est ce qui fut reproché à Gallien dans la cérémonie même (a) d'une maniére fort piquante. On

(a) *Trébellius place cette avanture dans la description des Fêtes pour la dixiéme année de Gallien, dont il va être parlé*

On menoit en pompe des bandes de faux prisonniers, c'est à-dire, d'hommes inconnus, que l'on avoit déguisés en Sarmates, en Gots, en Francs, & en Perses. Des bouffons s'avisérent d'aller se jetter au milieu du gros de ces prétendus Perses, les regardant tous l'un après l'autre au visage avec des gestes d'attention & de curiosité : & comme on leur demandoit à qui ils en vouloient, „ Nous cherchons, répondirent-ils, le pére de „ l'Empereur". Gallien, qui fut informé de cette petite scéne, trouva la plaisanterie fort mauvaise, & il la punit cruellement, en faisant bruler ces imprudens railleurs.

Il accompagna son triomphe de toutes sortes de jeux, courses dans le Cirque, chasses exécutées devant le peuple, piéces de théatre, combats d'athlétes & de gladiateurs. Boire, manger, s'amuser, c'étoient-là les uniques soins qui occupassent Gallien : & ceux qui l'environnoient, n'entendoient point d'autres discours sortir de sa bouche, sinon „ Qu'avons-nous à diner ? quels divertissemens a-t-on tenu prêts ? quelle piéce „ jouera-t-on ? combien de couples de „ gladiateurs combattrons-ils aujourd'hui" ?

Peu après son triomphe, ou peut-être dans Décennales de Gallien.

parlé incessamment. Mais on ces Fêtes concoururent avec le triomphe, ou l'Historien a mal placé le fait dont il s'agit, qui par sa nature doit appartenir au triomphe.

dans le même tems, Gallien célébra par des réjouissances magnifiques la dixiéme année de son régne, qui avoit commencé avec celui de son pére. Je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici deux traits puériles, mais qui n'en sont que d'autant plus propres à faire connoître l'esprit frivole & badin de cet Empereur.

Badinages puériles de ce Prince.

Id. ibid. 12.

Dans des jeux qu'il donnoit au peuple, on produisit un taureau d'une grandeur démesurée, contre lequel devoit combattre un chasseur jusqu'à ce qu'il l'eût tué à coups de fléches ou de javelots. Dix fois ce chasseur mal-habile tira sur l'animal sans le blesser. Sur cela l'Empereur lui décerna la couronne. Et comme les spectateurs murmuroient d'une récompense si mal appliquée, il ordonna au héraut de crier à haute voix : „ Manquer tant de fois un taureau, est chose „ difficile”.

L'autre trait n'est pas moins plaisant. Un marchand avoit vendu à l'Impératrice de fausses pierreries pour vraies, & cette Princesse extrêmement irritée vouloit que l'on punît le fourbe rigoureusement. Gallien en fit la peur à ce misérable. Il commanda qu'on le menât sur l'aréne comme pour être exposé à un lion furieux : mais par ses ordres secrets, ceux qui étoient chargés de ce ministére lâchérent sur lui un chapon. Tout le monde se mit à rire. „ Il a trompé, dit „ l'Empereur, & on le trompe”.

On ne peut difconvenir qu'il n'y ait quelque chofe d'ingénieux dans ces badinages. Mais qu'il y a peu de dignité? & quelle idée doit-on fe former d'un Prince qui s'amufoit de femblables bagatelles, pendant que tout périffoit autour de lui? Car fans répéter ici ce que j'ai dit touchant les fléaux de la pefte & des tremblemens de terre, les Barbares & les ufurpateurs fembloient être d'intelligence pour mettre en piéces l'Empire.

J'ai déjà nommé bien des Tyrans, & je ne les ai pas épuifés. Il s'en éleva en Egypte, en Afrique, en Ifaurie, dans la Gaule. Je réferve pour un autre endroit l'article de la Gaule, qui fut non pas défolée, mais fauvée par ceux qui s'y révoltérent contre Gallien & s'en rendirent les maîtres.

En Egypte Emilien fut comme forcé par les circonftances de prendre la pourpre Impériale. Il étoit déjà depuis quelques années Préfet d'Egypte, & en cette qualité il perfécuta, conformément aux ordres de Valérien, les Chrétiens d'Alexandrie & St. Denys leur Evêque. Sous le régne de Gallien, continué dans l'exercice de fa charge, il fut affailli par une fédition furieufe, dont l'occafion fut tout ce qu'on peut imaginer de plus léger. Un efclave s'étant vanté d'être mieux chauffé qu'un foldat, le foldat fe fâcha, & le battit. Le peuple d'Alexan-

Emilien prend la pourpre en Egypte. *Treb. Gall. 4. & Tr. Tyr. 22. Euf. Hift. Eccl. VII. 11. & 21.*

drie, le plus mutin, le plus inquiet, le plus remuant de tous les peuples, prit parti pour l'esclave : les soldats s'attroupérent autour de leur camarade : & de-là les esprits s'échauffant de part & d'autre, la sédition s'alluma en un instant. Si cette sédition est celle dont le même St. Denys que je viens de citer nous donne la description, comme j'incline (a) assez à le penser, elle fut portée aux plus violens excès, & devint une véritable guerre. Le commerce étoit rompu entre les différens quartiers de la ville ; & il étoit plus aisé, dit ce saint, d'aller d'un bout du monde à l'autre, que d'Alexandrie à Alexandrie. Les rues étoient remplies de sang. Les corps morts, restés sans sépulture, exhalérent une infection qui corrompit l'air, & amena la peste. Envain Emilien tenta d'appaiser le peuple. On s'irrita contre lui, on l'attaqua à coups de pierres, on lança sur lui des traits ; & le Préfet se voyant en un danger évident de périr, prit le parti de se déclarer Empereur. Il sçavoit qu'il feroit chose agréable à toute l'Egypte en la délivrant du joug de Gallien, qui y étoit, comme partout ailleurs, méprisé & haï.

En

(a) *Mr. de Tillemont, conduit par l'ordre des tems, joint cette sédition à la révolte de Macrien, qui fut reconnu en Egypte aussi-bien qu'en Syrie. Mais les dates précises de tous les faits que nous racontons ici, sont si incertaines, & si difficiles à déterminer, qu'il vaut peut-être autant suivre la liaison des choses.*

En effet le peuple & les soldats se réunirent pour reconnoître son autorité souveraine. Les autres villes de l'Egypte suivirent l'exemple de la Capitale: ou, si quelques-unes en firent difficulté, Emilien les y réduisit en s'emparant des greniers publics d'où elles tiroient leur subsistance.

Il gouverna pendant quelque tems le pays avec fermeté & avec sagesse. Il visita l'Egypte & la Thébaïde, & rétablit partout la tranquillité & le bon ordre: il reprima les courses des Barbares, soit Arabes, soit Ethiopiens; & il se préparoit à aller porter la guerre chez les Indiens, dit l'Historien, c'est-à-dire, en Ethiopie, lorsqu'il fut attaqué lui-même par Théodote Egyptien, que Gallien avoit chargé de sa vengeance. L'Histoire observe que l'Empereur avoit eu dessein de donner à Théodote la qualité de Proconsul, & qu'il en fut empêché par une ancienne superstition, répandue parmi les Romains dès le tems de Cicéron & de Pompée, & fondée sur de prétendus oracles, qui menaçoient la République de grands maux, & annonçoient à l'Egypte sa liberté, si jamais un Général Romain précédé des faisceaux Consulaires entroit dans ce pays avec une armée.

Hist. Rom. T. XII. p. 332.

Siége de Bruchium. Charité ingénieuse.

Il se livra une bataille entre Emilien & Théodote, & le premier fut vaincu. Mr. de Tillemont suppose qu'après sa défaite

faite il se retira dans le Bruchium, grand & beau quartier d'Alexandrie, & qu'il y soutint un siége, qui est celui dont St. Denys d'Alexandrie fait mention, & dans lequel St. Anatole & St. Eusébe, tous deux depuis Evêques de Laodicée, firent admirer leur charité ingénieuse pour soulager les malheureux assiégés, qui périssoient de faim.

Charité des Sts. Anatole & Eusébe. Eus. Hist. Eccl. VII. 32.

Ils tenoient l'un & l'autre un rang très-distingué dans la ville d'Alexandrie, & étoient liés entre eux par une amitié Chrétienne. Cependant ils se trouvérent séparés dans l'occasion dont je parle. Anatolius étoit enfermé dans Bruchium, & Eusébe resté avec les Romains avoit même du crédit auprès de leur Général, qui dans notre supposition étoit Théodote. La famine commençant à tourmenter les assiégés, Anatolius sentoit ses entrailles émues de voir périr ce pauvre peuple de besoin & de misére. Il s'adressa par une voie secréte à Eusébe, & il l'engagea à obtenir du Général Romain la vie sauve pour ceux qui sortiroient de la place, & viendroient se rendre à lui. Lorsqu'il eut cette assûrance, au premier Conseil qui se tint il proposa d'abord de céder à la nécessité, & de faire la paix avec les assiégeans. On lui déclara qu'on ne vouloit point d'accord. „ Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, & que „ votre intention est de vous défendre „ jusqu'à la derniére extrémité, il est de

„ la

„ la bonne politique que nous mettions „ dehors les bouches inutiles, qui con- „ ſument gratuitement le peu de vivres „ qui nous reſte". Cet avis fut ſuivi : & Anatolius s'étant chargé de l'exécution, fit d'abord ſortir les Chrétiens, enſuite ceux des Gentils qui par leur ſexe ou par leur âge méritoient le plus de commiſération, & enfin beaucoup d'autres, qui s'échappoient déguiſés en femmes. Dès qu'ils étoient une fois dans la ville, Euſébe les recueilloit comme un pére & un médecin charitable, & il leur fourniſſoit, mais avec attention à ne point trop charger des corps exténués par la faim, toute la nourriture qui leur étoit néceſſaire.

Emilien eſt pris, & mis à mort. *Treb. Tr. Tyr. 22.*

Quoi qu'il en ſoit de la date préciſe de ce fait édifiant, dont je n'ai pas cru devoir priver mes Lecteurs, Emilien, à l'occaſion duquel je l'ai raconté, eut un ſort tout-à-fait triſte. Il fut pris par Théodote, & envoyé à Gallien, qui le traitant comme les anciens Romains en uſoient à l'égard des Rois & Généraux leurs priſonniers, le fit étrangler dans la priſon.

Dépeuplement d'Alexandrie. *Euſ. Hiſt. Eccl. VII. 21.*

Tant de malheurs arrivés coup ſur coup à Alexandrie dépeuplérent tellement cette grande ville, qu'il s'y trouva après ces calamités un moindre nombre d'habitans depuis l'âge de quatre ans juſqu'à quatre-vingts, que l'on n'y en comptoit auparavant depuis quarante

juſ-

jusqu'à soixante-&-dix. On connoissoit ces différences par les rôles qui se dressoient pour les distributions gratuites de bled.

Celsus Tyran de sept jours en Afrique. *Treb, Tr Tyr. 29.*

L'Afrique se révolta aussi contre Gallien, & eut son tyran, mais de peu de durée. Le Proconsul Vibius Passiénus, & Fabius Pomponianus chargé de la défense de la frontiére de Lybie, s'étant concertés avec Galliéna, cousine de l'Empereur, entreprirent d'élever au rang suprême un ancien Officier retiré du service, & vivant à la campagne, nommé Celsus, qui par sa taille attiroit les yeux, & méritoit l'estime par sa probité. Comme le mouvement fut subit, les rebelles n'ayant point de pourpre sous la main pour en revêtir leur Empereur, prirent la robe de la Déesse adorée à Carthage sous le nom de Céleste ou d'Uranie. Celsus ne fit que paroître sur la scéne, & fut tué au bout de sept jours. Après sa mort on l'outragea de la façon la plus inhumaine. Son corps fut livré à des chiens dévorans par les habitans de Sicca, qui étoient demeurés fidéles à Gallien: & ils mirent en croix son effigie, nouveau genre d'ignominie que n'avoit jamais éprouvé aucun de ceux qui avoient porté le nom de César.

Trébellien prend le titre d'Empereur en Isaurie.

Il est étonnant jusqu'à quel point étoit alors avili le titre si majestueux d'Empereur Romain. Trébellianus, Isaure de nation, brigand de profession, appellé

avec raison par ses ennemis chef de Pirates, se qualifioit Empereur, & il faisoit battre monnoie en son nom & avec cette auguste qualité. Cantonné dans ses montagnes inaccessibles à tout autre qu'aux naturels du pays, il pouvoit se maintenir. Mais Caussolée, frére de Théodote dont nous venons de parler, ayant été envoyé contre Trébellianus par Gallien, vint à bout de l'amener en plaine, le vainquit, & le tua.

& est défait & tué. Id. ibid. 26.

Les courses des Isaures ne prirent pas fin avec lui. Ils continuérent leur ancien exercice de descendre subitement de leurs montagnes, piller le plat-pays, & emporter avec la même diligence leur butin dans leurs forts. De grands Empereurs entreprirent inutilement de les enlever de leurs nids, ou du moins de les y renfermer. Rechassés pour un tems, ils revenoient à la charge, & on les voit encore exercer leurs brigandages sous le régne de Constance fils de Constantin, & au-delà. Ainsi c'étoit un petit Etat de voleurs, qui subsistoit indépendant & ennemi au milieu d'une des plus belles contrées de l'Empire Romain. Ils dattoient de loin, puisqu'ils avoient fait ce même métier dès le tems de la fameuse guerre des Pirates que termina Pompée. Un illustre Général Romain prit alors en conséquence de ses exploits contre eux, le surnom d'Isauricus.

Les Isaures peuple de brigands.

Amm. Marc. L. XIV.

Hist. Rom. T. X. p. 348.

Saturnin usurpa sous Gallien les ti-

Saturnin est pro-

clamé Empereur, & ensuite tué par ceux qui l'avoient élu.

Treb. Tr. Tyr. 23.

tres & les honneurs de la puissance Impériale, sans que nous puissions dire en quel pays il régna. Nous sçavons seulement que l'armée qu'il commandoit, indignée de la honteuse conduite de l'Empereur, éleva son Général à l'Empire. On prétend que pendant qu'on le revêtoit de la pourpre, il dit aux soldats: „ Vous avez perdu un bon Général, „ & vous avez fait un mauvais Empe- „ reur." Parole d'un grand sens, mais qui ne paroît pas avoir ici d'application. Saturnin étoit capable de bien gouverner, s'il avoit les qualités que l'Historien lui attribue, une habileté dans la guerre prouvée par des victoires sur les Barbares, une prudence singuliére, beaucoup de dignité dans les mœurs, un commerce doux & aisé, & néanmoins une grande fermeté pour maintenir la discipline parmi les troupes. Ce fut cette fermeté, intolérable à la licence des soldats, qui causa sa perte. Elle lui attira leur haine, & il fut tué par ceux mêmes qui l'avoient élu.

Courses des Barbares.

Les Barbares, ainsi que je l'ai dit, ravagérent l'Empire, en même tems que les Tyrans le démembroient: mais à l'Orient Odénat arrêta & même vainquit les Perses. Dans les Gaules, Postume qui s'y fit reconnoître Empereur, comme je le raconterai dans la suite, contint les nations Germaniques. Le milieu de l'Empire, dont la défense roula

sur

ſur Gallien, parce qu'aucun Tyran ne réuſſit à s'y établir ſolidement, ſouffrit d'horribles calamités de la part des Sarmates, des Scythes, & des Gots.

L'Italie fut la premiére attaquée. Pendant que Valérien périſſoit en Méſopotamie, & que Gallien étoit encore dans les Gaules, les Scythes ou Gots (car ces noms ſont pris ſouvent l'un pour l'autre dans l'Hiſtoire des tems dont il s'agit) ayant des divers peuples de leur nation formé une nombreuſe armée, partagérent leurs forces: une partie ſe jetta ſur l'Illyrie, & l'autre pénétra en Italie, & mit Rome en danger. Le Sénat allarmé fit reſſource de ce qu'il trouva ſous ſa main. Il joignit aux cohortes de la ville les meilleurs & les plus beaux hommes du peuple, à qui il fit prendre les armes, & il aſſembla ainſi un corps d'armée ſupérieur en nombre aux Barbares, & qui leur impoſa aſſez pour les détourner de s'approcher de la capitale: mais ils parcoururent toute l'Italie & exercérent des ravages affreux. L'Italie ravagée par une bande de Scythes. Zoſ.

L'autre partie des Scythes, qui avoit choiſi l'Illyrie pour théatre de ſes exploits, entra (a) dans la Thrace & dans la Macédoine, & vint même aſſiéger Theſſalonique. Toute la Gréce, dont cette Une autre bande vient aſſiéger Theſſalonique, & fait trembler toute la Gréce.

(a) *Zoſime & Zonare rapportent cette courſe des Gots au tems de Valérien. Trébellius la place ſous Gallien, & ſon arrangement a été jugé préférable par Mr. de Tillemont.*

Trebell. Gall 5. Zos. Zonar.

cette place étoit la clef, trembla. Les Athéniens rebâtirent leurs murs, qui depuis près de quatre cens ans étoient restés dans l'état de délabrement où les avoit mis Sylla. Les habitans du Péloponnése fermérent leur Isthme par un mur, qu'ils tirérent d'une mer à l'autre. Les Gots ne purent prendre Thessalonique, qui se défendit avec avantage contre des Barbares, auxquels les fatigues d'un siége convenoient moins que les courses dans le plat-pays. Ils ne laissérent pas de se répandre dans l'Epire, dans l'Acarnanie, dans la Bœotie: & (a) après y avoir amassé un grand butin, ils reprirent la route de leur pays.

Galien passe de Gaule en Italie, & ensuite en Illyrie. Voy. Valer. p. 325.

Au bruit de l'invasion des Scythes en Italie, Gallien quitta la Gaule, & s'il y a quelque chose de vrai dans ce que raconte Zonare du grand exploit de ce Prince contre les Allemands près de Milan, c'est probablement à ce tems-ci qu'il faut le rapporter.

Il n'est point dit que Gallien ait rien fait pour chasser les Scythes de l'Italie. Peut-être lorsqu'il arriva en étoient ils déjà sortis.

Il

(a) *Trébellius dit que les Gots furent battus alors par Macrien: & la chose n'est pas absolument impossible, vu que cet usurpateur se transporta vers ces tems ci dans la partie Occidentale de l'Empire qu'il prétendoit enlever à Gallien. Mais quelques années après nous trouvons un Marcien faisant vivement la guerre aux Gots, & leur donnant la chasse. Il est bien aisé que deux noms aussi semblables ayent été confondus.*

Il lui fallut enſuite ſe tranſporter en Illyrie, où l'appelloient en même tems deux guerres, l'une civile, l'autre étrangére; la révolte d'Ingénuus, & les hoſtilités des Scythes. Nous ſçavons qu'il vainquit Ingénuus en bataille rangée. Pour ce qui eſt des Scythes, s'ils ne ſe retirérent pas volontairement dans leur pays, mais furent repouſſés au-delà du Danube par les armes Romaines, la gloire doit en être attribuée à Ingénuus, à Régillien, à Auréole, qui étoient de braves guerriers, & qui commandoient de grandes armées ſur les lieux, plutôt qu'à Gallien, dont il n'eſt fait à ce ſujet aucune mention dans l'Hiſtoire.

La défaite de Macrien, qui combattit & fut vaincu pareillement en Illyrie, eſt auſſi l'ouvrage d'Auréole: & je ne vois point que l'on puiſſe y donner d'autre part à Gallien, que la vengeance cruelle qu'il tira de Byzance, ſans que Trébellius, qui la raconte, en aſſigne le motif. Mais on peut conjecturer avec quelque vraiſemblance, que les habitans de cette ville avoient favoriſé le paſſage de Macrien en Europe, & que c'eſt pour cette raiſon que Gallien vainqueur les traita en ennemis. Comme on ſe défioit de lui dans Byzance, on lui en ferma d'abord les portes. Il parvint néanmoins à s'y introduire ſous promeſſe d'uſer de clémence & de douceur; & lorſqu'il ſe vit le maître de la place, il manqua indigne-

Vengeance cruelle qu'il exerce ſur les Byzantins. *Treb. Gall.* 6. & 7.

dignement à sa parole: il fit massacrer & ce qu'il y trouva de soldats, & les habitans: tout fut exterminé: on ne voyoit plus dans Byzance, au tems où Trébellius écrivoit, aucune ancienne famille, sinon celles dont une absence fortuite, soit pour voyage d'affaire ou de plaisir, soit pour cause d'emploi dans les armées, avoit sauvé quelque restes.

Cette exécution sanglante concourt à peu près pour le tems avec les fêtes données par Gallien à l'occasion de sa dixiéme année. Les cruautés contre ses sujets & les plaisirs l'occupoient alternativement, pendant que les Barbares recommençoient tout de nouveau leurs courses, sans se décourager pour les pertes qu'ils avoient faites.

Les courses des Barbares continuent durant tout le régne de Gallien.

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer les dates précises, & de distinguer les caractéres de leurs différentes invasions, qui se perpétuérent durant tout le régne de Gallien: événemens presque toujours semblables dans leurs principales circonstances; & dont nous n'avons connoissance que par des Ecrivains mal-habiles, par d'ignorans Abbréviateurs, qui estropient les faits, qui confondent & les noms, & les tems, & les lieux. L'idée générale qui résulte de leurs récits informes, c'est que toutes les Provinces de l'Illyrie & de l'Asie mineure, les Iles de la Mer Egée, la Gréce même, furent sans cesse expo-

sées

ſées aux ravages des nations Scythiques & Germaniques, qui accouroient & par terre & par mer, tantôt paſſant le Danube, tantôt entrant par l'embouchure de ce grand fleuve, tantôt traverſant le Pont-Euxin; & dans les combats qu'elles eurent à livrer ſouvent victorieuſes, quelquefois défaites, jamais détruites ni rebutées. Nous trouvons en particulier que le temple de Diane d'Ephéſe fut pillé & brûlé par les Barbares; que l'ancienne Ilion, toujours malheureuſe, éprouva de leur part les mêmes déſaſtres que lui avoient autrefois fait ſouffrir les Grecs; qu'ils ſaccagérent auſſi la ville de Chalcédoine, & la réduiſirent en un état ſi déplorable, que trois cens ans après elle conſervoit encore des veſtiges de leurs fureurs; que toutes les conquêtes de Trajan au-delà du Danube furent enlevées aux Romains, & redevinrent pays Barbare.

Treb. Gall. 6. Sync. & Jorn. de reb. Get. c. 20.

Eutrop. & Aurel. Vict.

Les Hérules paroiſſent ici pour la premiére fois dans l'Hiſtoire, & le Syncelle nous fournit une deſcription quelque peu détaillée de leur expédition. Seulement je ne comprens pas, comment il fait venir des Palus Méotides une nation qui conſtamment étoit Germanique. Quoi qu'il en ſoit, voici ſon récit avec quelques circonſtances empruntées de Trébellius. Les Hérules ſortis ſur cinq cens vaiſſeaux des Palus Méotides prirent à droite, & vinrent s'em-

Sync.

parer de Byzance, & de Chrysopolis, qui est de l'autre côté du détroit. Là ils livrérent un combat, dont le succès ne leur fut pas favorable, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. Ils descendirent à Cyzique, & en divers autres endroits, qu'ils ravagérent. Ils pillérent pareillement les Iles de Lemnos & de Scyros. Ils passérent ensuite en Gréce, & coururent tout le Péloponnése. Les villes de Corinthe, de Sparte, d'Argos, furent pillées. Athéne auroit éprouvé le même sort, sans la valeur de Dexippe, qui cultivoit également les Lettres & les Armes, habile Guerrier & Ecrivain renommé. Ce brave Athénien s'étant mis à la tête de ses compatriotes attendit les Barbares dans un passage étroit, où aidé de l'avantage des lieux il les défit, & sauva sa patrie. Ils ne laissérent pas de piller en s'en retournant le reste de la Grèce, la Béotie, l'Epire, & sans doute la Thessalie, qui étoit sur leur route. Enfin ayant traversé la Macédoine, & partie de la Thrace, ils rencontrérent près du fleuve Nessus l'Empereur Gallien, qui étoit venu au secours des Provinces attaquées. Ce Prince dans un combat qu'il livra contre eux, leur tua trois mille hommes: & ce petit échec, joint apparemment à d'autres circonstances qui ne sont pas expliquées, suffit pour engager Naulobat chef des Hérules à demander la paix aux Romains.

Treb. Gall. 13.

Sync.

mains. Elle lui fut accordée, &, si nous en croyons le Syncelle, Gallien le fit Consul. En ce cas on doit compter Naulobat pour le premier des Barbares qui soit parvenu à la suprême Magistrature de Rome.

Nos Auteurs font encore mention d'une autre irruption des Barbares par Héraclée, ville célébre du Pont. Les Scythes s'étant emparés de cette importante place, se répandirent dans la Galatie & la Cappadoce, & y exercérent leurs ravages accoutumés. Le brave Odénat, revenu récemment de sa seconde expédition contre Sapor, dans laquelle il avoit encore assiégé, & même pris, selon le témoignage du Syncelle, la ville royale de Ctésiphon, voulut venger l'Asie des insultes de ces peuples brigands, comme il avoit mis l'Orient en état de ne point craindre les Perses. Il s'avança jusqu'en Cappadoce. Mais les Barbares ne l'attendirent pas, & s'étant hâtés de regagner Héraclée, ils s'en retournérent par mer dans leur pays. Cet essain pouvoit être venu des Palus Méotides, & c'est ce qui aura causé l'erreur du Syncelle par rapport aux Hérules. *Treb. Gall. 12. & Sync.*

Odénat ne survécut pas longtems à cette nouvelle preuve de son zèle pour la défense de l'Empire Romain. Un Prince si estimable périt par des embûches domestiques: & Zénobie sa femme, cette Héroïne fameuse, n'est pas exemte de *Odénat périt par des embûches domestiques, dont Zenobie ne paroît pas avoir*

été innocente, Treb. Gall. 13. & Tr. Tyr. 15. 16. 17.

de soupçons au sujet d'un si criminel attentat.

Odénat avoit eu d'une premiére femme un fils nommé Hérode, auquel il témoignoit une prédilection marquée, & qu'il faisoit jouir de tous les droits d'aînesse sur ses fréres, nés de Zénobie. Hérode étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un pére tel qu'Odénat. Ce jeune Prince n'est connu dans l'Histoire que par son luxe Asiatique, & par son goût pour la mollesse: & son pére, qui auroit dû reprimer ce panchant, le favorisoit par une complaisance aveugle. Après ses premiéres victoires sur Sapor, il donna à son fils, & les concubines du Roi de Perse qu'il avoit fait prisonniéres, & tout ce qu'il avoit amassé de richesses dans son expédition, or, étoffes précieuses, diamans & pierreries. Zénobie souffroit impatiemment la préférence que donnoit Odénat à son fils aîné sur les enfans qu'il avoit eus d'elle: & il n'est pas hors de vraisemblance qu'elle ait joint son ressentiment à ceux de Méonius, neveu d'Odénat, & aigri contre son oncle pour une cause assez légére dans son origine.

Zon. Dans une partie de chasse, Méonius, par une vivacité peu mesurée, tira le premier sur la bête, & malgré la défense d'Odénat il répéta jusqu'à deux & trois fois ce même manque de respect. Odénat irrité lui fit ôter son cheval, ce qui étoit

un

un grand affront parmi ces nations : & Méonius s'étant emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, & fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger : mais pour y réussir il dissimula sa colére, il recourut humblement à Hérode, & le pria de lui obtenir sa grace. Il ne se vit pas plutôt en liberté, qu'il trama une conspiration contre son oncle, & contre son libérateur : & profitant de l'occasion d'une fête qu'Odénat donnoit pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas & de la bonne chére, & le tua avec son fils. Cette scéne tragique se passa à Emése, & elle est placée par Mr. de Tillemont sous l'an de J. C. 267. *Zos.*

L'ambition s'étoit apparemment mêlée dans le cœur de Méonius avec la vengeance. Odénat avoit été déclaré Auguste, comme je l'ai dit, par Gallien, & Hérode son fils jouissoit des mêmes honneurs. Leur meurtrier les usurpa, & il se fit proclamer Empereur. Mais il étoit bien incapable de remplacer Odénat. Sa vie voluptueuse & noyée dans la débauche le fit mépriser, & au bout de très-peu de tems il fut tué par les soldats qui l'avoient élu. Ainsi Zénobie recueillit tout le fruit du crime de Méonius : & cette présomption, jointe à celle qu'opére sa jalousie contre Hérode, l'ont fait accuser d'avoir trempé dans le complot des assassins de son mari. Il est fâcheux *Trebell.*

qu'une tache si noire se trouve sur la vie d'une Princesse d'ailleurs recommandable par les talens les plus brillans, & qui seule empêcha que l'Orient ne se ressentît de la perte d'Odénat. Nous remettons à traiter ce qui la regarde sous le régne d'Aurélien, qui lui fit la guerre & la vainquit. Nous nous contenterons de dire ici que Zénobie après la mort de son mari s'étant mise en possession de la souveraine puissance, ne fut point reconnue par Gallien; que ce Prince, qui s'étoit reposé sur Odénat de la guerre contre les Perses, & de la vengeance de son pére, voyant que celui qu'il avoit établi comme son Lieutenant en Orient n'étoit plus, parut vouloir s'évertuer, & prendre soin par lui-même des affaires de ce pays; qu'il assembla une armée, dont il donna le commandement à Héraclien, qui au lieu de faire la guerre aux Perses, attaqua Zénobie, & vaincu par elle fut obligé de s'en retourner avec les débris de son armée défaite & rompue.

Treb. Gall. 13.

Postume périt dans les Gaules la même année qu'Odénat en Orient.

L'année où périt Odénat fut aussi celle de la mort de Postume, qui régna durant sept ans dans les Gaules, & qui fut du côté de l'Occident le boulevard de l'Empire, comme Odénat l'avoit été en Orient.

Il avoit usurpé la puissance Impériale

Nous avons vu que Valérien, plein d'estime pour les grandes qualités de Postume, lui avoit confié la conduite de

son

son fils, & le commandement dans les Gaules. Gallien, après le désastre de son pére, imita ce plan en partie. Obligé de marcher contre les Scythes, qui menaçoient Rome & désoloient l'Illyrie, il laissa dans les Gaules Valérien César son fils aîné, qui étoit fort jeune : mais il sépara les deux emplois de Gouverneur du Prince & de Commandant des troupes. Il donna la garde de son fils à Silvain, ne laissant à Postume que le soin de ce qui appartenoit à la guerre. On peut croire que cet arrangement déplut à Postume, & que le mécontentement qu'il en eut commença à ébranler sa fidélité. Ce qui est constant, c'est que la mesintelligence se mit entre les deux dépositaires de l'autorité partagée, & qu'elle ne tarda pas à éclater.

dans les Gaules dès la premiére année de Gallien.
Treb. Gall. 4. & Tr. Tyr 3. Zos. Zon.

Une troupe de Germains ayant passé le Rhin, & fait le dégât, suivant la coutume des Barbares, dans le pays Gaulois, Postume tomba sur ces pillards, les défit, & leur enleva leur butin, qu'il distribua, non sans dessein, à ses soldats. Silvain prétendit que ce butin devoit lui être remis, & il envoya ordre de l'apporter à Cologne, où étoit le Prince. On peut juger quel fut le soulévement des esprits dans l'armée, & combien elle trouva mauvais qu'on voulût lui ravir des mains le fruit de sa victoire. Postume aigrit encore les choses, en feignant de ne pouvoir se dispenser d'obéir ; & lors-

qu'il vit le feu de la sédition bien allumé, il se déclara, se mit à la tête des mutins, & marcha hostilement vers Cologne, demandant avec de grandes menaces qu'on lui livrât le Prince & son Gouverneur. Les troupes qui étoient dans la ville, ne se voyant pas en état de résister à une armée, préférérent leur sûreté à leur devoir. Aussitôt que Postume eut entre les mains ses victimes, il les mit à mort, & il se fit proclamer Auguste par les soldats.

Tillem. Cet événement suivit de près l'éloignement de Gallien, & il paroît devoir être placé dès l'année où ce Prince commença à régner seul. Valérien César fut mis au rang des Dieux par un decret du Sénat rendu sur les ordres de l'Empereur, qui donna en même tems le titre de César à Salonin son second fils.

Sagesse de son Gouvernement. Rien n'est plus criminel (a) que les voies par lesquelles Postume s'éleva à la souveraine puissance : mais il l'exerça d'une maniére capable de servir de modéle aux Princes fondés sur le titre le plus légitime. Réunissant toutes les vertus civiles & militaires, il rendit les peuples

(a) *Trébellius décharge Postume de ce qu'il y a de plus odieux dans son usurpation, en disant que ce furent les Gaulois qui ne pouvant supporter les vices de Gallien, & indignés de se voir soumis au Gouvernement d'un enfant, tuérent Valérien César, & mirent Postume en sa place. Mais il est visible que c'est-là le langage de ceux qui vouloient justifier, ou du moins excuser le Tyran.*

ples heureux au dedans, il les défendit contre les ennemis du dehors. Il fit régner la discipline dans les Armées, la justice dans les Tribunaux, le bon ordre & la tranquillité dans tous les pays qui lui obéissoient. Il n'eut d'autre vice que l'ambition, & parvenu une fois au comble de ses vœux, on ne voit plus rien en lui qui ne mérite de l'estime.

Ses exploits contre les Germains. *Trebell. Tr. Tyr.* 5.

Il ne se contenta pas d'empêcher les Germains de pénétrer dans les Gaules. Il passa lui-même le Rhin, & il construisit des forts de distance en distance sur les terres des Barbares mêmes, pour les tenir en respect dans leur propre pays. Et il paroît qu'après avoir vaincu par les armes ces fiéres nations, il avoit sçu par sa vertu s'attirer leur estime & leur confiance, puisqu'elles lui fournirent des secours dans les guerres qu'il eut à soutenir contre Gallien, & que dans son armée on compte des troupes auxiliaires de Germains & de Francs.

Treb. Gall. 7.

Les Francs font des courses par mer en Espagne. *Tillem.*

Je ne sçais si ce fut l'impossibilité d'exercer leurs ravages accoutumés dans les Gaules qui engagea les Francs à se porter en Espagne. Ce grand pays reconnoissoit aussi les loix de Postume : mais ce Prince n'y résidant pas, & partagé entre la nécessité d'assûrer la rive du Rhin, & de se défendre contre les attaques réitérées de Gallien, il ne pouvoit pas étendre sa protection & ses secours aux provinces trop éloignées. Ce fut par

mer que les Francs attaquérent l'Espagne. Car les nations Germaniques aussi bien que les Scythiques affrontoient avec de petites barques les dangers des plus longues & des plus périlleuses navigations. Les Francs dont je parle ici passérent le Détroit, & s'étant séparés en deux bandes, les uns se jettérent sur l'Afrique, les autres descendirent en Espagne, vinrent jusqu'à l'Ebre, prirent Tarragone, & commirent de si furieux dégats dans cette Métropole de l'Espagne citérieure, que cent cinquante ans après elle en portoit encore les marques. Les ravages des Francs ne furent pas un mal passager pour l'Espagne. Durant douze ans consécutifs ils y firent des descentes & des courses continuelles.

Aurel. Vict. Nazar. Paneg. Const. Oros. VII. 22. & 41.

Gallien attaque Postume inutilement.

Gallien ne laissa pas Postume tranquille possesseur des Gaules : il vint en personne l'attaquer à deux différentes reprises, l'une aussitôt que Macrien eût été vaincu, & l'autre deux ans après. Dans ces deux expéditions il fut accompagné d'Auréole, qui sans prendre le titre d'Empereur conservoit, comme je l'ai dit, une armée à ses ordres. Si Gallien en eût été fidélement servi, il seroit resté pleinement vainqueur. Car Postume ayant été défait dans un grand combat, Auréole, qui avoit charge de le poursuivre, pouvoit l'atteindre & le faire prisonnier. Mais il le laissa à dessein échapper, parce qu'il n'étoit pas de son inté-

Trebell. Gall. 4. & 7. & Tr. Tyr. 3. & Zonar.

intérêt que Gallien devînt trop puissant. Il y eut donc encore des combats, il y eut des siéges de villes, dans l'un desquels Gallien reçut un coup de fléche. La cure de sa blessure fut longue, & le dégoûta apparemment de cette guerre, dans laquelle d'ailleurs il éprouvoit des difficultés d'autant plus grandes, que l'amour des peuples étoit déclaré pour son ennemi. Il y renonça donc, & depuis cette époque Postume gouverna les Gaules aussi paisiblement que s'il en eût été le légitime souverain.

Dans la guerre contre Gallien il avoit tiré de grands services de Victorin, qu'il s'étoit même associé, & donné pour collégue, si nous en croyons Trébellius. Il nous paroît peu vraisemblable, que Postume, qui avoit un fils, auquel il communiqua les titres de César & d'Auguste, ait voulu accorder les mêmes honneurs à un étranger, pour en faire son rival & celui de son fils. Nous pensons plutôt que Victorin agit sous Postume comme son principal Lieutenant, & ne prit l'Empire qu'après lui.

Victorin Lieutenant de Postume.

Treb. Gall. 7 & Tr. Tyr. 6.

Postume jouit d'un heureux calme pendant trois ans. Mais il est rare que les usurpateurs finissent tranquillement leurs jours: on tourne leur exemple contre eux-mêmes. (a) Lollien, ou Lélien, ne

Postume est tué par ses soldats avec son fils.

Treb. Tr. Tyr. 3. 4. 5. & Eutrop.

(a) *Mr. de Tillemont distingue Lollianus, L. Ælianus, & A. Ælianus: & il en fait trois Tyrans. Mr. de*

ne se croyant pas moins digne de l'Empire que Postume, se révolta ; & quoique vaincu dans un combat, il occasionna la perte de son vainqueur. Car les soldats de Postume demandant avec avidité le pillage de la ville de Mayence, qui étoit entrée dans la rebellion, & ne pouvant obtenir le consentement de leur Chef, au caractére & aux principes duquel ne convenoient point de semblables violences, toute l'armée se souleva & le tua avec son fils.

Quelques details sur l'un & sur l'autre. *Tillem.*

Postume régna sept ans, & sa mort doit être rapportée au commencement de l'an de J. C. 267. Outre la Gaule, il tenoit, comme je l'ai dit, l'Espagne sous ses loix, & il est à croire que la Grande-Bretagne lui obéissoit pareillement. La Gaule donnoit alors le ton à ces deux Provinces voisines, & les trois ensemble formoient comme un département isolé, qui, lorsque l'Empire fut dans la suite partagé entre plusieurs Princes, devint souvent le lot particulier de l'un d'entre eux. L'origine de Postume étoit obscure, & il perça par son mérite. Il avoit été une premiére fois Consul avant que d'usurper la puissance Impériale, & il prit durant son régne trois Consulats, mais qui

de Valois (Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres T. II. pag. 585.) *réduit ces trois Princes au seul Ulpius Cornelius Lalianus, dont le dernier nom aura été différemment altéré par l'ignorance des Auteurs ou des Copistes; & ce sentiment me paroît préférable.*

qui ne se trouvent point marqués dans les Fastes, parce qu'ils n'étoient point reconnus à Rome, qui obéïssoit à Gallien.

Le fils de Postume, portant le même nom que lui, n'est connu dans l'Histoire que par les titres de César & d'Auguste qu'il reçut de son pére, & par sa mort funeste dans un âge vraisemblablement assez tendre. On dit qu'il réussissoit en éloquence, & que quelques-unes de ses déclamations ont été jugées dignes d'être insérées parmi celles que l'on attribuoit à Quintilien. *Treb. Tr. Tyr. 4.*

Après la mort de Postume, la Gaule ne retourna point sous l'obéïssance de Gallien, & agitée par de grandes alternatives de mouvemens contraires, elle eut dans l'espace d'une année quatre Princes, ou Tyrans.

Lélien est reconnu Empereur par les soldats.

Lélien profita de l'infortune de son vainqueur. Les troupes qui avoient tué Postume ne pouvoient prendre un parti plus convenable à leurs intérêts, que de proclamer Empereur celui qui lui avoit fait la guerre. Lélien entra donc en possession des droits de la puissance Impériale, & il faut qu'il en ait joui pendant quelques mois, puisqu'il est dit qu'il rétablit les châteaux que Postume avoit fortifiés au-delà du Rhin dans le pays Barbare, & qui, sur la nouvelle de sa mort, avoient été forcés & détruits par les Germains. *Treb. Tr. Tyr. 5. 6. & 7.*

Victorin le tue & prend sa place.

Victorin, qui avoit eu la principale autorité sous Postume, ne put pas voir sans peine & sans jalousie Lélien recueillir sa dépouille. Il est probable qu'il agit de son côté auprès d'une partie des troupes, & étant parvenu à se faire déclarer Empereur, il attaqua Lélien, le vainquit & le tua.

Il est tué lui-même par un Greffier, à la femme duquel il avoit fait violence.

Il étoit capable, par ses talens & par un grand nombre de vertus, de remplacer Postume, & de fixer, au moins pour un tems, l'état des Gaules : un seul vice le perdit. Voici de quelle maniére s'exprimoit à son sujet un Ecrivain contemporain. „ Je ne trouve aucun Prince, „ disoit cet Auteur, qui soit préférable à „ Victorin : ni Trajan pour le mérite mi„ litaire, ni Tite Antonin pour la clé„ mence, ni Nerva pour les qualités qui „ attirent le respect, ni Pertinax ou Sé„ vére pour la fermeté du commande„ ment & l'exactitude à maintenir la dis„ cipline militaire. Mais (a) ses débau„ ches & une passion débordée pour les „ femmes ont effacé en lui toute cette „ gloire : & il n'est pas permis de louer „ les vertus d'un Prince dont la mort est „ regardée par tout le monde comme un „ supplice justement mérité". Victorin employoit la violence pour satisfaire sa bru-

(a) Sed omnia hæc libido & cupiditas mulierariæ voluptatis sic perdidit, ut nemo audeat virtutes ejus in litteras mittere, quem constat omnium judicio meruisse puniri. *Treb.*

brutalité, & après plusieurs excès de cette nature, enfin un simple Greffier, dont il avoit outragé la femme, ayant formé contre lui une conspiration, l'assassina à Cologne. Victorin ne mourut pas sur le champ de sa blessure, & par le conseil de sa mére, Victoria ou Victorina, il nomma son fils César. Mais il ne fit par-là que hâter la perte de ce fils, qui immédiatement après la mort de son pére fut tué par les soldats. Ils furent tous deux enterrés près de Cologne: & leur modique sépulture ne portoit que cette inscription flétrissante: „ Cy gisent les deux Vic- „ torins tyrans".

Victoria, mére de Victorin, fait élire Empereur un certain Marius, qui est tué au bout de deux jours. *Treb. Tr. Tyr. 5-8. & 13.*

Victoria étoit une femme d'un génie élevé, qui décorée apparemment par son fils des titres d'*Augusta*, & de *Mére des camps & des armées*, au lieu de s'arroger l'Empire vacant, par une entreprise qui eût décélé son ambition sans peut-être réussir, aima mieux en disposer. Son choix tomba sur un sujet ignoble, qu'elle prétendoit sans doute par cette raison plus aisément gouverner. Elle fit élire un Marius, armurier de son métier, & ensuite soldat, qui par sa valeur s'étoit avancé dans le service. Cet avanturier méritoit bien sa fortune, si l'on doit croire qu'il soit le même Marius qui, selon Aimoin, vainquit & tua Chrocus Roi des Allemands, auteur & chef d'une irruption violente dans les Gaules, & de mille cruautés exercées par les Barbares

Tillem. Hist. Eccl. T. IV.

qu'il

Trebell. qu'il commandoit. Trébellius ne dit rien d'un fait si éclatant, & il se contente de rapporter la harangue que ce soldat devenu Empereur fit après son élection, & dans laquelle, loin de rougir de la bassesse de son premier état, il en tire vanité, se fait honneur d'avoir toujours manié le fer, & éléve la vie dure & laborieuse qu'il a menée bien au-dessus de la mollesse de Gallien. Il ne régna que trois jours, au bout desquels il fut tué par un soldat qui avoit autrefois travaillé dans sa boutique, & auquel le nouvel Empereur témoignoit du dédain & du mépris. Le soldat irrité le perça de son épée, en lui disant avec insulte : „ Cette épée est „ l'ouvrage de tes mains". On rapporte des choses étonnantes de la force de corps de ce Marius. Avec ses doigts il faisoit, dit-on, des prodiges, & ils étoient aussi durs que le fer sur lequel il les avoit exercés.

Tétricus lui est substitué. Mort de Victoria. Treb. Tr. Tyr. 24. 25. & 31. Eutrop. Aur. Vict.

Par la mort de Marius, Victoria ne perdit point son crédit. Elle en conserva même assez pour faire encore un Empereur. Mais elle se détermina à un choix plus capable que le premier de fixer les esprits & d'attirer le respect. Elle jetta les yeux sur Tétricus, son parent ou allié, Sénateur Romain d'une naissance illustre, qui étoit actuellement Gouverneur d'Aquitaine. Tétricus élu par les soldats prit la pourpre à Bordeaux avec le titre d'Auguste, & donna celui de

Cé-

César à son fils. L'état des Gaules prit une sorte de consistance sous ce Prince, qui y régna durant six ans, jusqu'à ce qu'il fut vaincu par Aurélien, comme nous le dirons dans la suite. La mort de Victoria avoit précédé de beaucoup la chûte de Tétricus. Elle jouit tant qu'elle vécut des honneurs du rang suprême. On battoit monnoie dans la ville de Tréves à son empreinte & à son nom. Tout cet éclat ne fut pas de longue durée : & bientôt une mort ou naturelle, ou même, selon quelques-uns, précipitée par la violence, ensévelit toute sa grandeur dans le tombeau.

Je reviens à Gallien, dont on voit qu'il est fait assez peu de mention dans l'Histoire de son régne. Nous l'avons laissé en Illyrie, vainqueur des Hérules, avec qui il fit la paix. Il attaque ensuite les Gots, qui inondoient le même païs, & il remporta sur eux quelque avantage. Mais dans ce tems-là même il apprit la défection d'Auréole, qu'il avoit laissé en Italie près de Milan, pour veiller sur les démarches de ceux qui dominoient dans les Gaules, & pour les empêcher de passer les Alpes.

Gallien se transporte d'Illyrie en Italie, pour combattre Auréole, qui s'étoit fait Empereur. *Treb. Gall.* 13. & 14. *Zos.*

Auréole, ainsi que nous l'avons vu, affectoit l'indépendance dès les commencemens presque du régne de Gallien. A la tête d'une armée qui ne recevoit les ordres que de lui, il avoit néanmoins secondé ce Prince dans la guerre contre

Pos-

Postume, mais en lui manquant de fidélité, & en l'empêchant de vaincre. Resté en Italie, pendant que Gallien étoit allé combattre en Illyrie les Barbares, il se lassa d'une situation mal décidée, & qui tenoit le milieu entre l'état de sujet & celui de souverain; & pour réunir le titre avec la réalité de la puissance, dont il jouissoit déjà en partie, cet homme de néant, Dace d'origine, berger de sa premiére profession, se fit proclamer Empereur par ses soldats.

Zonar. Treb. Tr. Tyr. 11.

Victoire remportée en Illyrie par Marcien & par Claude sur les Gots.

Treb. Gall. 13. & Claud. 6. 18.

A cette nouvelle Gallien forcé de quitter l'Illyrie, y laissa pour commander en sa place Marcien & Claude, tous deux braves & expérimentés Capitaines. Ils firent très-bien leur devoir contre les Barbares. Ils les vainquirent, & les réduisirent à s'estimer heureux s'ils pouvoient retourner en sûreté dans leur pays. Claude vouloit qu'on les poursuivît, & qu'on achevât de les exterminer. Marcien, qui avoit d'autres vues, s'y opposa, & leur donna ainsi lieu de revenir bientôt après avec de plus grandes forces que jamais ils n'en avoient amenées sur les terres de l'Empire. Claude & Marcien ayant nettoyé l'Illyrie par la fuite des Barbares, vinrent rejoindre Gallien, non pour le servir, mais pour lui ôter l'Empire avec la vie.

Ils viennent rejoindre Gallien,

Ils trouvérent ce Prince assiégeant Milan, où Auréole, après avoir été vaincu dans un combat, s'étoit renfermé.

Là il se concertérent avec Héraclien Préfet du Prétoire, qui étoit revenu d'Orient, & ils convinrent ensemble qu'il falloit délivrer la République d'un Empereur qui en étoit l'opprobre par sa conduite. Quelques-uns disent qu'ils furent engagés à prendre cette résolution par la crainte de leur propre péril, & que cette crainte fut l'effet de la ruse d'Auréole, qui fit jetter dans le camp des assiégeans une liste des noms des principaux Officiers de l'armée, comme destinés à la mort par Gallien. Ce bruit pourroit bien avoir été répandu par les amis de Claude, qui ont voulu le rendre moins criminel, & le laver en partie de la tache d'avoir conspiré contre son Prince légitime, de qui il n'avoit jamais reçu que du bien. Trébellius a été plus loin, & il a nié formellement que Claude eût eu aucune part à la mort de son prédécesseur. Mais il est convaincu d'adulation en ce point, & par le défaut de vraisemblance, & par le témoignage contraire des autres Écrivains. Il est entré dans les sentimens de Claude lui-même, qui cacha sa manœuvre, qui ne voulut point passer pour le meurtrier de Gallien, & qui, ayant eu l'adresse de se ménager une occasion de s'absenter, étoit à Ticinum, aujourd'hui Pavie, lorsque ce Prince fut tué devant Milan.

& ils lui ôtent l'Empire avec la vie.

Treb. Gall. 14
Zos. Zon.
Aur Vict.
Eutrop.

Treb. ibid. & Claud. 3.

Vict. Epit.

Il paroît que les trois chefs de la conspiration s'arrangérent aussi entre eux

ſur le choix du ſucceſſeur qu'ils donneroient à Gallien. Aucun des trois ne manquoit d'ambition. Mais la ſupériorité du mérite de Claude les décida, ſoit par l'eſtime, ſoit par la vue de la difficulté qu'ils éprouveroient à réunir en faveur d'un autre les ſuffrages des ſoldats.

Quand le plan fut formé & arrêté, ils s'aſſociérent pour l'exécution un certain Cécropius, Commandant de la cavalerie des Dalmates: & voici de quelle maniére celui-ci mit à fin l'entrepriſe. Pendant que Gallien étoit à table, ou ſelon d'autres au lit, on vint lui donner une fauſſe allarme, & l'avertir que les aſſiégés faiſoient une vigoureuſe ſortie. Ce Prince avoit du courage, comme je l'ai obſervé plus d'une fois. Il ſe leva précipitamment, & ſans attendre qu'on l'eût entiérement armé, ſans attendre ſa garde, il monte à cheval, & court aſſez mal accompagné vers le lieu qui lui avoit été indiqué. Sur la route Cécropius, ou quelqu'un de ſes cavaliers, perce Gallien d'un trait lancé par derriére. L'Empereur tombe de cheval, & ceux qui l'environnoient le reportent à ſa tente, où il mourut peu d'heures après.

La flatterie pour la maiſon de Conſtantin, qui tiroit de Claude ſa principale ſplendeur, a inventé ici une nouvelle fable. On a dit que Gallien ſe ſentant défaillir envoya à Claude les ornemens Impériaux: ſuppoſition abſurde à l'égard d'un

Aurel. Vict.

d'un Prince qui avoit un frére Auguſte & un fils Céſar.

Valérien & Salonin, frere & fils de Gallien, ſont tués après lui. Treb. Val. jun. 1. & Gall. 14. & Salon. l. Zon.

Ils ſe nommoient l'un Valérien, l'autre Salonin ; & ils furent tués par ceux de l'intérêt deſquels il étoit d'éteindre la maiſon Impériale. Claude, qui doit être regardé comme l'auteur de leur mort, affecta de faire rendre les derniers honneurs à Valérien, & de lui dreſſer près de Milan un tombeau, ſur lequel fut gravé ſon nom avec le titre d'Empereur. Il paroît que Salonin périt à Rome dans le mouvement dont nous allons parler. Ces deux Princes n'ont rien fait de mémorable, & ils ne ſont guéres mentionnés dans l'Hiſtoire qu'à l'occaſion de leur mort. On obſerve ſeulement que Valérien n'eſtimoit pas la diſſolution des mœurs de ſon frére : & le ſeul trait que nous ſçachions de lui, c'eſt-à-dire, le conſeil qu'il donna à Gallien de faire Odénat Auguſte, marque de la modération & du jugement.

Durée du régne de Gallien.

Gallien régna quinze ans, ſi l'on date du tems où il reçut le titre d'Auguſte ; il n'en régna que huit, à compter depuis que la captivité de ſon pére l'eut mis en pleine poſſeſſion de la puiſſance Impériale. Il fut tué au mois de Mars de l'an de J. C. 268. Sa poſtérité (*a*) ne périt pas toute

(*a*) *Trébellius ne s'explique pas davantage. Peut-être Salonin laiſſa-t-il quelque enfant en bas âge. Peut-être auſſi doit-on entendre la poſtérité des fréres de Gallien.*

toute entiére avec lui : elle subsistoit encore au tems où Trébellius écrivoit.

Il est déclaré tyran par les soldats. Claude élu Empereur. *Treb. Gall. 15.*

Sa mort excita des murmures parmi les troupes. Elles l'avoient haï & méprisé vivant, & lorsqu'il ne fut plus elles le comblérent d'éloges ; non qu'elles eussent changé de sentimens à son égard, mais par pure avidité, & pour profiter d'une occasion de trouble & de pillage. L'intérêt étoit le seul motif de ces plaintes, l'intérêt les appaisa. Moyennant vingt piéces d'or que Marcien promit aux soldats par tête, Gallien redevint à leurs yeux ce qu'il avoit toujours été. Ils le déclarérent Tyran, & d'un suffrage unanime ils élûrent Claude Empereur.

A Rome la mémoire de Gallien est chargee d'imprécations, & ensuite par ordre de Claude il est mis au rang des Dieux *Aurel. Vict.*

A Rome la nouvelle de la mort de Gallien fut reçue avec des transports de joie, qui allérent jusqu'à la fureur. Le Sénat & le peuple se réunirent pour charger d'imprécations sa mémoire. Ses ministres & ses parens furent les victimes de la haine qu'on lui portoit. On courut sur eux, on les précipita du haut du roc Tarpéien, on traîna leurs corps aux Gémonies. Tout étoit en combustion dans la ville : & Claude devenu Empereur fut obligé d'arrêter ces mouvemens, dont il craignoit les suites. Il envoya ordre d'épargner les amis & la famille de Gallien, & poussant la politique au-delà de toute mesure de bienséance & de raison, il voulut que l'on mît au rang des Dieux un Prince qui avoit déshonoré l'humanité.

Com-

Comme il prévoyoit que le Sénat ne se porteroit qu'avec une extrême répugnance à rendre un pareil decret, il s'autorisa des soldats, dont il fit changer de nouveau les dispositions, & à qui il persuada de demander les honneurs divins pour celui qu'ils venoient de déclarer tyran. Le Sénat ordonna donc l'apothéose de Gallien, joignant l'indignité au sacrilége, & profanant en même tems la majesté du Dieu suprême, & la gloire des bons Princes, de la vertu desquels cet honneur avoit été la récompense.

Je ne sçais s'il est rien de plus capable d'avilir les éloges humains, & de les rendre méprisables, que de les voir ainsi prostitués sans pudeur à un Prince tel que Gallien. Nous avons un monument subsistant de cette misérable adulation dans un arc triomphal érigé en son honneur, & dont l'inscription porte que sa valeur invincible n'a pu être surpassée que par sa piété : *cujus invicta virtus solâ pietate superata est*. Quelle valeur & quelle piété que celle de Gallien, d'une part noyé dans la mollesse, & de l'autre le fils le plus ingrat & le plus dénaturé qui fut jamais !

Supplément de l'Ant. expliquée T. IV.

Pendant que l'on élevoit des autels à Gallien, sa mort ne fut point vengée. L'inconséquence est compléte. Mais ceux qui le faisoient Dieu, étoient les mêmes qui l'avoient tué.

On ne doit pas être surpris que Gallien

Gallien s'étoit at-

tiré la haine publique par ses cruautés. lien ait été autant haï qu'il étoit méprisé. Aux vices honteux, tels que la mollesse, la vie efféminée, les débauches de toute espéce, il joignoit la cruauté. Outre les exemples que nous en avons déja donnés, l'Historien de sa vie assûre qu'il lui est souvent arrivé de faire massacrer trois & quatre mille soldats à la fois. C'est ainsi qu'il appaisoit les séditions, auxquelles donnoit lieu l'indignité de sa conduite.

Trebell Gall. 11. & 18.

Il avoit interdit la milice aux Sénateurs. *Aurel. Vict.*

Le Sénat avoit contre lui un motif particulier de haine. Ce Prince, qui ne pouvoit se dissimuler qu'il avilissoit le trône, étoit jaloux du mérite; & voyant s'élever de toutes parts des tyrans & des usurpateurs, il crut prendre une précaution sage en interdisant la milice aux Sénateurs, de peur que l'éclat de leur dignité appuyé du commandement des armes ne leur haussât le courage, & ne leur procurât en même tems plus de facilité pour envahir la souveraine puissance. Ainsi cette auguste Compagnie, qui depuis que Rome subsistoit lui avoit fourni tous ses Commandans & tous ses Généraux, perdit cette glorieuse prérogative; & au lieu qu'elle avoit toujours réuni dans ses membres le mérite guerrier, & celui de la manutention des Loix, elle fut réduite aux seules fonctions civiles, non moins utiles que les autres, mais moins brillantes. Alors donc s'établit parmi les Romains une distinction inouïe jus-

jusques-là. Les gens d'épée & les gens de robbe commencérent à former deux états séparés, de l'un desquels on ne passoit point à l'autre.

Ce changement irrita beaucoup les Sénateurs, & ils s'en vengérent comme on l'a vu sur la mémoire de Gallien & sur sa famille. Mais c'est une douce habitude, que celle du repos. Il s'y familiarisérent en peu de tems: & quoiqu'il leur eût été aisé sous les Empereurs suivans, qui furent des Princes estimables, de se faire relever de la défense de Gallien, ils préférérent la tranquillité dont ils jouissoient aux périls de la guerre & aux orages des séditions; & ils semblérent prendre pour leur devise, Moins d'éclat & plus de sûreté.

Il fit cesser la persécution contre les Chrétiens. *Eusèb. Hist. Eccl. VII.* 13.

Tous les ordres de l'Etat furent mécontens de Gallien. Les Chrétiens seuls eurent lieu de se louer de lui. Dès qu'il fut maître de l'Empire, il fit cesser la persécution excitée contre eux par son pére, & il ordonna qu'on leur restituât les cimetiéres & les lieux religieux dont ils avoient été dépossédés. Ce seroit deviner que de vouloir assigner le motif qui le rendit favorable aux Chrétiens. On peut néanmoins soupçonner que la haine de Macrien, qui toutpuissant sous Valérien s'étoit révolté presque aussitôt après l'infortune de son maître, porta Gallien à protéger ceux dont ce Ministre devenu Tyran étoit l'ennemi déclaré, à

détruire son ouvrage, & à calmer la persécution dont il étoit l'auteur.

La Littérature stérile sous Gallien. On juge aisément que la Littérature ne fut pas florissante sous un régne si violemment agité. Les Muses sont amies de la paix, & le bruit des armes les réduit au silence. Ce n'est pas que le Prince ne les cultivât, & qu'il n'écrivît même aussi-bien qu'aucun homme de son siécle en prose & en vers, mais dans le genre frivole. *Treb. Gall. 11.* L'estime qu'il faisoit des Beaux-Arts lui inspira de l'affection pour Athénes, qui en avoit toujours été le domicile & le centre. Il voulut être citoyen & premier Magistrat de cette ville, & se mettre au rang des Aréopagites: soins déplacés & misérables, pendant que l'Etat périssoit. *Tillem. Gall. art. 2. Bayle, Diction. art. Plotin.* J'en dis autant, à plus forte raison, de la faveur dont il étoit disposé à gratifier Plotin, Philosophe Platonicien, rempli d'idées singuliéres & bizarres, & moins estimable pour l'élévation de ses pensées, que digne de mépris pour ses travers. Plotin s'étoit mis en tête de réaliser le systême idéal de la République de Platon: & Gallien consentoit à se prêter à cette chimére, en lui faisant rebâtir une ville de Campanie, que ce Philosophe gouverneroit suivant les loix Platoniciennes. Des courtisans jaloux, dit Porphyre, détournérent l'Empereur de ce dessein. Le bon-sens suffisoit pour le rejetter.

La protection que Gallien accordoit

aux

aux Lettres se sentoit donc de son caractére vain, mou, capricieux; & il n'est pas étonnant que contrariée d'ailleurs par la difficulté des tems, elle n'ait produit aucun fruit solide. Nous connoissons peu d'ouvrages, hors ceux de Plotin, qui ayent été composés durant ce régne; & si nous regrettons la perte de quelques-uns que nous trouvons cités, c'est à titre de monumens. On voit dans plusieurs Bibliothéques, au rapport de Casaubon, un Ecrit sur lés machines de guerre dont l'Auteur appellé Athenée paroît être un Ingénieur de ce nom, employé par Gallien avec Cléodame Byzantin comme lui, pour fortifier les places de Thrace & d'Illyrie exposées aux courses & aux attaques des Scythes.

Treb. Gall. 13. & ibi. Casaub.

Nul régne n'est plus chargé, que celui de Gallien, d'événemens qui se croisent, & dont le récit impliqué forme une espéce de labyrinthe où l'on se perd. J'appréhende que l'on ne s'en soit trop apperçu dans le tissu que j'ai tâché d'en faire. La méthode que j'ai suivie pour y répandre quelque clarté, a été de partager à peu près l'objet général en trois parties, dont l'une comprend ce qui s'est passé en Orient, & surtout les exploits d'Odénat; la seconde, ce qui regarde la Gaule & les Provinces adjacentes; & la troisiéme, les troubles & les guerres des pays du milieu, soit courses des Barbares, soit révoltes des Tyrans. Gallien

Le régne de Gallien chargé d'evénemens qui se croisent. Ordre que l'on y peut mettre.

n'a agi qu'en Italie, en Illyrie, & dans la Gaule. Il a presque aussi peu influé dans les événemens des autres dépendances de l'Empire, que s'il n'eût pas été Empereur. Les mouvemens en Egypte & en Afrique sont des faits isolés, & qui ont peu de liaison avec le reste.

Les Tyrans qui s'élevérent sous ce régne, furent presque tous gens de mérite.

Tout ce morceau d'Histoire seroit fort intéressant, s'il nous restoit traité de bonne main. Jamais on ne vit tant de vicissitudes, tant de révolutions, &, je ne crains point de le dire, tant de talens & tant de vertus. Presque tous ces hommes connus dans l'Histoire du régne de Gallien sous le nom de Tyrans, étoient gens de mérite, qui sçavoient la guerre, qui entendoient parfaitement la conduite des grandes affaires, & qui souvent se rendoient encore recommandables par les vertus morales. Odénat & Postume en sont la preuve. Il y a longtems que l'on a remarqué que les tems de troubles & d'orages sont les plus favorables aux talens. Nulle époque dans l'Histoire Romaine plus féconde en grands-hommes, que les derniers tems de la République, & ceux de Gallien : & de même notre France n'a jamais produit tant de Héros à la fois, que durant les guerres des Anglois sous Charles VII. & pendant les fureurs de celles auxquelles la Religion servoit de cause ou de prétexte. Dans ces tristes positions le mérite perce facilement, à cause du besoin que l'on en a ;

& il se perfectionne en luttant contre les difficultés & les obstacles. Déplorable condition du genre-humain! Il faut qu'il soit malheureux, pour que les qualités qui lui font le plus d'honneur ayent un théatre où elles puissent se développer.

Trébellius, en écrivant l'Histoire des Tyrans qui se sont élevés sous les régnes de Valérien & de Gallien, s'étoit fixé, par une fantaisie dont je ne prétens pas rendre raison, au nombre de trente: & pour compléter ce nombre, il y a compris & Odénat, dont la promotion fut légitime, & un premier Valens, qui s'étoit révolté contre Déce, & des enfans, à qui leur âge n'a pas permis de faire un rôle, & deux femmes, Zénobie & Victoria. On se moqua de lui sur ce qu'il inséroit des femmes dans un catalogue de Tyrans: & pour satisfaire à ce reproche, sans se départir de son nombre favori de trente, Trébellius ajoûta après coup deux Tyrans, l'un antérieur, l'autre postérieur à Gallien; l'un du tems de Maximin, l'autre de celui de Claude. Si nous voulons ramener les choses à l'exactitude, nous trouverons sous Gallien dix-huit Tyrans, en y comprenant Zénobie, qui par son audace & son ambition mérite bien d'y tenir sa place. J'en ai fait le dénombrement à la fin des Fastes de ce régne.

Leur nombre.

Fin du Tome X.

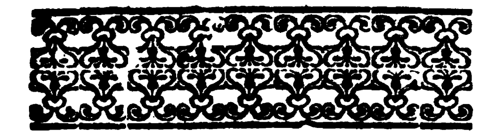


TABLE
DU DIXIEME VOLUME DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

ALEXANDRE SEVERE.

❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖

LIVRE XXV.

MAXIMIN.

LES DEUX GORDIENS.

MAXIME ET BALBIN.

GOR-

GORDIEN III.

LIVRE XXVI.

PHILIPPE.

DECE.

GALLUS.

EMILIEN.

VALERIEN.

GALLIEN.

Zénobie

Fin de la Table des Sommaires.

